



La perle verte

Vance, Jack

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jack
Vance

La perle verte

Le cycle de Lyonesse, II



folio
SF

Jack Vance

La perle verte

LE CYCLE DE LYONESSE,

Traduit de l'américain par Ariette Rosenblum

Titre original :

LYONESSE BOOK 2 THE GREEN PEARL

© 1986 *Jack Vance*

© *Presses Pocket 1986 pour la traduction française*

ISBN 2-266-02334-9

Pour

David Alexander

Tim Underwood et Chuck Miller

Kirby, Kay et Ralph

John II et Norma

I

1

Peu après la mort d'Hippolito dont il était l'élève, Visbhume sollicita un poste similaire d'apprenti auprès du sorcier Tamurello mais essuya un refus. Il offrit alors de vendre un coffre contenant des objets qu'il avait emportés de chez Hippolito. Tamurello y jeta un coup d'œil et ce qu'il vit éveilla suffisamment son intérêt pour qu'il paie le prix de Visbhume.

Entre autres, le coffre renfermait des fragments de vieux manuscrit. Le hasard ayant propagé la nouvelle de la transaction jusqu'aux oreilles de la sorcière Desmëi, celle-ci voulut savoir si ces fragments ne compléteraient pas les lacunes d'un texte qu'elle essayait de reconstituer depuis longtemps. Elle se rendit aussitôt à Faroli, le manoir qu'habitait Tamurello dans la Forêt de Tantrevailles, et demanda l'autorisation d'examiner les morceaux en question.

Avec une parfaite courtoisie, Tamurello les présenta. « S'agit-il bien des parties manquantes ? »

Desmëi les parcourut du regard. « Oui, effectivement.

Dans ce cas, le lot est maintenant à vous, déclara Tamurello. Faites-moi l'honneur de les accepter.

— Avec la plus profonde reconnaissance », répliqua Desmëi.

Tandis qu'elle rangeait les morceaux de manuscrit dans un portefeuille, elle observa Tamurello à la dérobée. Elle commenta : « C'est assez bizarre que nous ne nous soyons encore jamais rencontrés. »

Tamurello acquiesça en souriant. « L'univers est vaste. Nous sommes perpétuellement confrontés à des expériences nouvelles, en général pour notre plaisir » Il inclina la tête à l'adresse de sa visiteuse dans un geste d'une indéniable galanterie.

« Joliment dit, Tamurello ! reprit Desmëi. On vérité, vous êtes on ne peut plus aimable.

— Seulement quand les circonstances le justifient. Voulez-vous un rafraîchissement ? Voici du vin doux extrait du raisin d'Alhadra. »

Pendant un moment, les deux discutèrent d'eux-mêmes et de leurs idées. Jugeant Tamurello stimulant et plein de vitalité, Desmëi décida de le prendre pour amant.

Tamurello, qui était amateur de nouveauté, n'y vit pas d'objection et déploya autant d'ardeur qu'elle-même, de sorte que tout alla bien le temps d'une saison. Cependant, Tamurello finit par trouver que Desmëi manquait à la fois de grâce et de légèreté et ce à un point accablant. Il se mit à souffler le chaud et le froid, au grand chagrin de Desmëi. Elle se complut d'abord à interpréter ce déclin de passion comme un jeu amoureux : une espièglerie, pour ainsi dire, d'amant trop choyé. Elle se jeta à sa tête, usant tour à tour de tous les artifices de la coquetterie.

Tamurello devint encore plus indifférent. Desmëi passa de longues heures assise près de lui à analyser leurs relations dans chacune de leurs phases tandis que Tamurello buvait du vin et laissait d'un air morose son regard se perdre dans le feuillage des arbres.

Ni soupir ni sentiment n'avaient de prise sur Tamurello, Desmëi le découvrit. Elle apprit qu'il était également cuirassé contre les cajoleries, cependant que les reproches avaient apparemment pour seul effet de l'ennuyer. En dernier ressort, sur le ton de la plaisanterie, Desmëi évoqua un ancien amant qui lui avait causé de la peine et, sans avoir l'air d'insister, cita les malheurs qui s'étaient ensuite acharnés sur lui. Elle constata qu'elle avait enfin attiré son attention et aborda des sujets plus réjouissants.

Tamurello se laissa guider par la prudence et, de nouveau, Desmëi n'eut plus à se plaindre.

Après un mois mouvementé, Tamurello se sentit dans l'incapacité de poursuivre ses démonstrations de zèle forcé.

Il recommença à éviter Desmëi mais, maintenant qu'elle comprenait les ressorts de sa conduite, elle le ramena vivement au pas.

En désespoir de cause, Tamurello jeta sur Desmëi un sort d'ennui : une influence tellement insensible, graduelle et discrète qu'elle ne s'aperçut pas de ce qui lui arrivait. Elle prit en dégoût le monde, ses vanités sordides, ses ambitions futiles et ses plaisirs insipides, mais son caractère était si fort que pas un instant elle ne soupçonna que le changement pouvait tenir à elle. Du point de vue de Tamurello, ce sort était un succès.

Plongée dans une méditation lugubre, Desmëi erra pendant un

temps dans les vastes salles de son palais sur la plage à proximité d'Ys, puis elle décida finalement d'abandonner le monde à ses tristes occupations. Elle se prépara à la mort et, du haut de sa terrasse, regarda le soleil se coucher pour la dernière fois.

À minuit, elle envoya par-dessus les montagnes une bulle d'avertissement à destination de Faroli mais, quand l'aube pointa, aucun message n'avait été renvoyé.

Desmëi médita toute une heure et s'avisa enfin de s'interroger sur l'accablement qui l'avait amenée à ce stade déplorable.

Sa décision était irrévocable. Toutefois, dans son heure dernière, elle s'activa pour mettre en œuvre une série de formulations merveilleuses comme jamais encore il n'y en avait eu.

Les mobiles qui dictèrent ces actions fatales étaient indéchiffrables sur le moment et le restèrent plus tard, car les facultés de raisonnement de Desmëi étaient devenues erratiques et singulières. Elle éprouvait certainement l'impression d'avoir été victime d'une trahison, elle en ressentait de la rancœur, sans doute aussi dans une certaine mesure un désir de vengeance, et elle paraissait également animée par des forces purement créatrices. En tout cas, elle produisit deux objets hors de pair, dont elle espérait peut-être qu'ils seraient perçus comme la projection de son moi idéal et que la beauté de ces objets et leur symbolisme frapperait Tamurello.

Les événements qui se déroulèrent par la suite [1] démontrent qu'à cet égard elle n'obtint pas le succès escompté – et le triomphe, si le mot est utilisable en pareil cas, c'est plutôt Tamurello qui le remporta.

Pour atteindre ses objectifs, Desmëi utilisa des matériaux variés : du sel marin, de la terre provenant du sommet du Mont Khambaste en Éthiopie, des exsudations et des onguents, en même temps que des éléments de sa propre substance. Ainsi donc elle créa un couple d'êtres merveilleux : des modèles de toutes les grâces et beautés. La femme était Mélanthe, l'homme était Faude Carfilhiot.

Toutefois, cela ne se termina pas là. Quand les deux se furent dressés nus et indifférents dans le cabinet de travail, les scories restées dans la cuve exhalèrent une vapeur verte à l'odeur infecte. Après en avoir absorbé involontairement une bouffée, Mélanthe recula avec dégoût et la recracha. Par contre, Carfilhiot trouva cette puanteur à son goût et l'aspira avec avidité.

Quelques années plus tard, le château Tintzin Fyral tomba aux mains des soldats du Troicinet. Carfilhiot fut capturé et pendu à un gibet d'une hauteur démesurée, et ce afin d'envoyer une image d'une signification évidente pour la gouverner aussi bien de Tamurello à

Faroli, en direction de l'est, que du roi Casmir de Lyonesse, au sud.

Finalement, le cadavre de Carfilhiot fut dépendu, placé sur un bûcher et brûlé tandis que résonnait la musique des flûtes et des cornemuses. Au milieu des réjouissances, les flammes émirent une giclée de vapeur verte fétide qui, emportée par le vent, vola jusqu'au-dessus de la mer. Elle tourbillonna au ras des flots, se mêla à l'écume des vagues et se condensa en une perle verte qui coula au fond de l'océan où, un beau jour, elle fut gobée par un gros turbot.

2

L'Ulfland du Sud s'étendait au bord de la mer depuis Ys, au sud, jusqu'à Suarach, au nord : une succession de grèves couvertes de galets et de caps rocheux sur une côte en majeure partie déserte et désolée. Les trois meilleurs ports se trouvaient à Ys et à Suarach, ainsi qu'à Oäldes, situé entre les deux. Ailleurs, les ports bons ou mauvais n'abondaient pas et n'étaient souvent guère plus que des anses closes par la courbe d'une pointe de terre.

À une trentaine de kilomètres au sud d'Oäldes, une file de pitons rocheux entraînait dans l'océan et, avec l'aide d'un brise-lames de pierre, abritait plusieurs douzaines de barques de pêche. Autour du port se serrait le village appelé Mynault : un lot d'étroites maisons en pierre, deux tavernes ci un marché.

Dans l'une de ces maisons vivait le pêcheur Sarles, un homme aux cheveux noirs et à la silhouette courtaude, avec des hanches lourdes et une petite bedaine arrondie. Son visage, qui était rond, pâle et lunaire, arborait perpétuellement une expression déconcertée, comme s'il jugeait l'existence toujours en contradiction avec la logique.

L'éclat de sa jeunesse s'était envolé à jamais et pourtant Sarles n'avait pas grand-chose à montrer pour ses années de labeur plus ou moins diligent. Il en rejetait le blâme sur la malchance mais, s'il fallait en croire son épouse Liba, c'était surtout son indolence la grande responsable.

Sarles garait son bateau, le *Préval*, hissé au sec sur les galets juste devant sa maison, ce qui était commode. Il avait hérité le *Préval* de son père et le bateau était maintenant vieux et usé, prenant l'eau par toutes les coutures et grinçant de toutes ses membrures. Sarles connaissait bien les faiblesses du *Préval* et ne partait en mer que lorsque le temps était beau.

De même que Sarles, Liba était assez corpulente. Quoique plus âgée que lui, elle possédait beaucoup plus d'énergie et lui demandait souvent : « Pourquoi ne sors-tu pas pêcher en mer aujourd'hui, comme les autres ? »

À quoi Sarles répondait par exemple : « Le vent va sûrement fraîchir dans l'après-midi ; les caps de mouton des haubans de bâbord ne peuvent pas supporter une tension pareille.

— Eh bien, pourquoi ne pas remplacer les caps de mouton ? Tu n'as rien de mieux à faire.

— Bah, femme, tu ne t'y connais pas en bateaux. La partie la plus faible cède toujours la première. Si j'arrangeais les caps de mouton, ce sont les haubans qui casseraient ou, alors, je risque que l'emplanture du mât défonce la coque en cas de fort coup de vent.

— Alors, remplace les haubans, puis répare tes virures [2].

Plus vite dit que fait ! Ce sérail une perte de temps et je gaspillerais inutilement mon bon argent.

— Mais tu perds beaucoup de temps à la taverne où tu gaspilles aussi de l'argent, et à pleines mains encore.

— Assez, femme ! Voudrais-tu me priver de mon unique détente ?

— Ma foi, oui ! Tous les autres sont sur l'eau pendant que tu restes assis au soleil à gober des mouches. Ton cousin Junt a quitté le port avant l'aube pour être sûr de ramener son maquereau. Pourquoi ne l'imites-tu pas ?

— Junt ne souffre pas de son dos comme moi, grommelait Sarles. En plus, il navigue sur le *Lirlou* qui est une belle barque neuve.

— C'est le pêcheur qui attrape les poissons, pas le bateau. Junt en rapporte six fois plus que toi.

— Simplement parce que son fils Tamas pêche avec lui.

— Ce qui veut dire que chacun d'eux tire de l'eau trois fois plus de prises que toi. »

Sarles s'exclamait avec colère : « Femme, quand apprendras-tu à modérer la langue ? Je partirais pour la taverne à l'instant même si seulement j'avais deux pièces de monnaie à frotter l'une contre l'autre.

— Pourquoi ne pas utiliser ce moment que tu as de libre pour réparer le *Préval* ? »

Sarles levait les bras au ciel et descendait sur la grève où il recensait les points faibles de son embarcation. Faute d'autre occupation, il taillait un nouveau cap de mouton pour ses haubans. Remplacer les haubans était trop cher pour sa bourse : il bricolait

donc des épissures qui renforçaient les haubans mais ne les rendaient guère beaux à voir.

Et ainsi de suite. Sarles entretenait le *Préval* tout juste assez pour le maintenir à flot et s'aventurait au milieu des récifs et rochers seulement quand les conditions atmosphériques étaient les meilleures possible, ce qui ne se produisait pas souvent.

Un jour vint même où Sarles prit peur. Par une petite brise du large, il rama pour sortir du port, hissa sa voile à livarde, raidit le galhauban, borda les écoutes et fendit prestement la houle en direction des récifs, où le poisson abondait... Bizarre, songea Sarles. Pourquoi son galhauban était-il affaîssé alors qu'il venait à peine de le tendre ? En y regardant de plus près, il découvrit un fait alarmant : l'étambot auquel se fixait le galhauban était tellement pourri par l'âge et rongé par les vers qu'il était près de céder sous l'effet de la tension du galhauban, causant ainsi un grand désastre.

Dans sa contrariété, Sarles leva les yeux au ciel et grinça des dents. À présent, sans faute ni délai, il devait entreprendre toute une série de réparations fastidieuses et il ne pouvait espérer ni se reposer ni boire du vin avant que ces réparations soient effectuées. Afin de financer lesdites réparations, il serait peut-être même obligé de quémander une place à bord du *Lirlou*, encore une chose exaspérante parce que cela signifiait qu'il serait contraint de travailler aux heures de Junt.

En attendant, il transféra le galhauban sur un des taquets arrière, ce qui suffirait pour un petit temps comme celui de ce jour-là.

Sarles pêcha deux heures durant, période pendant laquelle il attrapa en tout et pour tout un turbot. Quand il le nettoya, le ventre du poisson s'ouvrit et une magnifique perle verte en sortit, d'une qualité outrepassant de beaucoup l'expérience de Sarles. S'émerveillant de sa bonne fortune, il lança de nouveau ses lignes mais voici que la brise se mit à fraîchir et, inquiet de l'état de son galhauban amarré de guingois, Sarles leva l'ancre, hissa la voile et tourna son avant vers Mynault ; en chemin, il se reput les yeux de la belle perle verte, dont le seul contact faisait courir des frissons de délice le long de ses nerfs.

Revenu dans le port, Sarles hissa sa barque au sec et, comme il prenait le chemin de sa maison, voilà qu'il rencontra son cousin Junt.

« Quoi ? s'exclama Junt. Déjà de retour de la pêche ? Il n'est pas encore midi ! Qu'as-tu pris ? Un seul turbot ? Sarles, tu mourras dans la misère si tu ne réagis pas ! Franchement, tu devrais réviser à fond le *Préval*, puis pêcher avec assiduité afin d'amasser quelque chose pour toi et tes vieux jours. »

Piqué par cette critique, Sarles rétorqua : « Et toi, donc ? Pourquoi n'es-tu pas en mer dans ton beau *Lirlou* ? As-tu peur d'un peu de vent ? »

— Pas du tout ! Je serais bien allé à la pêche et avec plaisir encore, mais on calfate et goudronne à neuf les coutures du *Lirlou*. »

D'ordinaire, Sarles ne se montrait ni intelligent, ni vindicatif, ni enclin à jouer de mauvais tours, son pire défaut étant la paresse et un entêtement hargneux quand son épouse lui faisait des remontrances. Mais voilà que poussé par un soudain accès de malice sournoise il déclara : « Eh bien donc, si le zèle te tourmente tellement, le *Préval* est là. Navigue jusqu'au récif et pêche jusqu'à ce que tu en aies assez. »

Junt eut un grognement à dérision. « Pénible humiliation pour moi après avoir manœuvré mon beau *Lirlou* ! Toutefois, je crois que je vais te prendre au mot. C'est bizarre, mais je ne peux pas bien dormir à moins d'avoir tiré de la mer du poisson à pleins paniers.

— Je te souhaite bonne chance », dit Sarles qui poursuivit son chemin sur la jetée. Le vent, il le remarqua, avait tourné et soufflait maintenant du nord.

Au marché, Sarles vendit son turbot un bon prix, puis s'arrêta pour réfléchir. Il sortit la perle de sa poche et la contempla de nouveau : une belle chose, encore que cet éclat vert fût insolite et même – il fallait en convenir – un peu inquiétant.

Sarles sourit d'un curieux sourire vide et remit la perle dans sa poche. Il traversa à grands pas la place jusqu'à la taverne, où il versa une bonne demi-pinte de vin dans son gosier. La première en appela une autre et, au moment où Sarles commençait à vider sa deuxième demi-pinte, il fut abordé par un de ses compères, un certain Julun, qui demanda : « Quoi de neuf ? Pas de pêche, aujourd'hui ? »

— Je ne me sens pas en train à cause de mon dos qui me fait mal. Il y a aussi que Junt a décidé qu'il aimerait m'emprunter le *Préval* et je lui ai dit : "Vas-y, pêche toute la nuit, puisque le zèle te tient à ce point-là !" Alors Junt est parti dans mon bon vieux *Préval*.

— Ah, ma foi, c'était généreux de ta part.

— Pourquoi pas ? Somme toute, c'est mon cousin et il faut bien s'entraider entre parents.

— Exact. »

Sarles finit son vin et s'en fut d'un pas paisible au bout de la jetée. Il scruta la mer avec soin mais ni au nord, ni à l'ouest, ni au sud il n'aperçut la voile jaune rapiécée du *Préval*.

Il tourna les talons et s'en revint le long du môle. En bas, sur les

galets, d'autres pêcheurs hissaient leurs barques au sec. Sarles les rejoignit et s'enquit de Junt. « Dans la bonté de mon cœur, je lui ai laissé sortir mon *Préval*, bien que je l'aie averti que le vent se levait et semblait virer au nord.

— Il se trouvait près du Gratte-Quille il y a une heure, dit un des marins. Junt pêche quand certaines braves gens boivent du vin ! »

Sarles examina la mer. « Cela se peut, mais je ne le vois pas maintenant. Le vent tourne et il aura des ennuis s'il ne met pas bientôt le cap sur le port.

— Rien à craindre pour un vieux loup de mer comme Junt dans une barque aussi solide que le *Lirlou* », déclara un pêcheur qui arrivait.

Le premier pêcheur eut un rire rauque. « Mais il est à bord du *Préval* !

— Aha. C'est différent. Sarles, tu serais sage de faire des réparations.

— Oui, oui, grommela Sarles. En temps voulu. Je ne peux ni marcher sur les eaux ni me tirer les pièces d'or du nez. »

Le soleil se coucha et Junt n'avait toujours pas regagné le port de Mynault. Sarles raconta finalement l'affaire à Liba.

« Aujourd'hui, j'avais mal dans le dos et j'ai été incapable de pêcher bien longtemps. Par pure générosité, j'ai autorisé Junt à se servir de ma barque. Il n'est pas encore de retour et je crains qu'il n'ait été drossé le long de la côte ou même qu'il n'ait coulé le *Préval*. Je suppose que ce devrait être une bonne leçon pour moi. »

Liba fut ébahie. « Pour toi ? Et Junt et les siens ?

— Je me tracasse pour eux autant que pour moi. Cela va sans dire. Mais ce n'est pas tout ça, je ne t'ai pas encore raconté le coup de chance fabuleux qui m'échoit.

— Ah ? Tu ne souffres plus du dos, de sorte que tu peux enfin travailler ? Ou bien tu as perdu ton goût pour le vin ?

— Femme, tiens ta langue si tu ne veux pas sentir le poids de ma main ! Je suis las de ces plaisanteries acerbes.

— Eh bien donc, quel est ce coup de chance ? »

Sarles montra la perle. « Qu'est-ce que tu penses de ça ? »

Liba regarda le joyau. « Hem. Curieux. Je n'ai jamais entendu parler de perle verte. Es-tu sûr qu'elle est vraie ?

— Naturellement ! Me prends-tu pour un imbécile ? Elle vaut une jolie somme. »

Liba se détourna. « Elle me donne froid dans le dos.

— Ah, ça, c'est bien d'une femme ! Où est mon dîner ? Quoi ! Du gruau ? Pourquoi ne cuisines-tu pas une marmite de soupe savoureuse, comme les autres femmes ?

— Je ferais des miracles, quand le buffet est vide ? Si tu attrapais plus de poissons et buvais moins de vin, nous mangerions mieux.

— Bah ! À partir de maintenant, tout va changer. »

Pendant la nuit, Sarles fut troublé par des rêves inquiétants. Des visages voilés par des tourbillons de brume le regardaient avec attention, puis échangeaient gravement des commentaires en aparté. Il eut beau essayer, il ne parvint pas à saisir une seule phrase. Certains visages semblaient familiers, mais Sarles fut incapable de mettre un nom dessus.

Au matin, Junt n'était toujours pas rentré avec le *Préval*. Suivant la coutume du pays, Sarles eut dès lors le privilège de pêcher dans le beau *Lirlou* neuf. Tamas, le fils de Junt, voulut aussi partir dans le *Lirlou* mais à cela Sarles s'opposa. « Je préfère pêcher seul. »

Tamas protesta avec vigueur. « Ce n'est pas raisonnable ! Je dois protéger les intérêts de ma famille ! »

Sarles leva haut le doigt. « Pas si vite ! Oublies-tu que j'ai aussi des intérêts ? Le *Lirlou* est devenu ma propriété jusqu'à ce que Junt me ramène mon *Préval* en bon état. Si tu veux aller à la pêche, arrange-toi autrement. »

Sarles emmena le *Lirlou* sur les lieux de pêche, appréciant avec joie la puissance de l'embarcation et la commodité du matériel. Ce jour-là, il eut une chance inhabituelle ; les poissons se jetaient littéralement sur ses lignes et les paniers dans la cale se remplirent à ras bord. Sarles rentra au port de Mynault en se félicitant. Ce soir, il mangerait de la bonne soupe ou même du poulet rôti.

Deux mois s'écoulèrent, pendant lesquels Sarles bénéficia de prises superbes tandis que rien n'avait l'air de bien tourner pour Tamas. Un soir. Tamas se rendit à la maison de Sarles, avec l'espoir de rétablir un peu l'équilibre dans une situation que personne au village de Mynault ne considérait comme tout à fait équitable, bien que de l'avis unanime Sarles ait agi uniquement selon son droit.

Tamas trouva Liba seule en train de filer auprès de l'âtre. Il avança jusqu'au milieu de la pièce et regarda autour de lui. « Où est Sarles ?

— À la taverne, ou du moins je le suppose, pour s'y remplir la panse de vin. » Liba parlait d'une voix blanche qui avait quelque chose de métallique. Elle jeta un coup d'œil à Tamas par-dessus son épaule,

puis reporta son attention sur son fuseau. « Quoi que tu veuilles, tu ne l'obtiendras pas. Il est devenu subitement propriétaire et se pavane comme un grand de ce monde.

— Pourtant, il faut que nous parvenions à un accord ! déclara Tamas. Il a perdu sa coque pourrie et a gagné le *Lirlou*, aux dépens de moi-même, de ma mère et de mes sœurs. Nous avons tout perdu sans en être le moins du monde responsables. Nous demandons seulement que Sarles agisse envers nous avec loyauté et nous donne notre part. »

Liba eut un haussement d'épaules résigné. « M'en parler à moi ne sert à rien. Je n'ai aucune influence sur lui. Il a complètement changé depuis qu'il a rapporté sa perle verte. » Elle leva les yeux vers le manteau de la cheminée, où la perle était posée dans une soucoupe.

Tamas alla examiner la perle. Il la prit et la soupesa du bout des doigts, puis siffla entre ses dents.

« C'est un objet de valeur ! Elle permettrait d'acheter un autre *Lirlou* ! Elle me rendrait riche ! »

Liba lui jeta un regard étonné. Était-ce bien la voix de Tamas, partout considéré comme l'incarnation même de la droiture ? La perle verte semblait infecter de cupidité et d'égoïsme tous ceux qui la touchaient ! Elle se remit à filer. « Ne me dis rien ; ce que je ne connais pas, je ne peux pas l'empêcher. J'abhorre cette chose ; elle m'observe comme un mauvais œil. »

Tamas émit un curieux gloussement aigu ; si bizarre que Liba le regarda de biais avec surprise.

« Justement ! s'exclama Tamas. C'est le moment de redresser des torts. Si Sarles se plaint, qu'il vienne me trouver ! »

Il quitta la maison en courant, la perle dans la main. Liba soupira et recommença à filer, un gros poids d'appréhension dans la poitrine.

Une heure s'écoula sans autre bruit que le murmure du vent dans la cheminée et de temps à autre un crépitement du feu. Puis résonna le martèlement irrégulier des pas de Sarles qui rentrait en titubant de la taverne. Il poussa brusquement la porte qu'il ouvrit toute grande et resta planté un instant dans l'embrasement, sa face ronde comme une assiette sous les franges en désordre de ses cheveux noirs. Il promena son regard de-ci de-là dans la pièce et l'arrêta sur la soucoupe ; il s'approcha pour voir et découvrit la soucoupe vide. Il proféra un cri d'angoisse. « Où est la perle, la belle perle verte ? »

Liba prit la parole de sa voix atone. « Tamas est venu te parler. Comme tu n'étais pas là, il a emporté la perle. »

Sarles hurla de rage. « Pourquoi ne l'as-tu pas empêché ? »

— Ce n'est pas mon affaire. Règle la question avec Tamas. »

Sarles eut un gémissement de fureur. « Tu aurais pu le retenir. Tu lui as donné la perle ! » Il se jeta sur elle, les poings serrés ; elle leva le fuseau et l'enfonça dans son œil gauche.

Sarles plaqua la main sur son orbite sanglante, tandis que Liba reculait, horrifiée par l'énormité de son geste.

Sarles la fixa de son œil droit et se porta lentement en avant. Liba chercha à tâtons derrière elle, trouva une balayette en brins d'osier qu'elle saisit et tint en arrêt. Sarles avançait pas à pas. Sans quitter Liba de l'œil, il se courba et ramassa une hachette. Liba hurla et jeta la balayette à la figure de Sarles, puis se précipita vers la porte. Sarles l'empoigna par les cheveux et, la tirant en arrière, joua sinistrement de sa hachette.

Les gens des alentours avaient été alertés par les cris. Des hommes mirent la main au collet de Sarles et l'emmenèrent sur la place. Les édiles furent tirés de leurs lits et survinrent en se frottant les yeux afin de rendre la justice à la clarté des lanternes.

Le crime était patent ; le meurtrier était connu et attendre ne servait à rien. La sentence fut prononcée ; Sarles fut conduit jusqu'à la grange du loueur de chevaux et pendu au remonte-foin, tandis que les habitants du village ébahis écarquillaient les yeux pour voir leur voisin gigoter dans la lueur des lanternes.

3

Oäldes, à une trentaine de kilomètres au nord de Mynault, avait été pendant longtemps la résidence des rois de l'Ulfland du Sud, quoiqu'elle n'eût pas le charme et le passé historique d'Ys et ne fit guère bonne figure en comparaison d'Avallon et de la ville de Lyonesse. Aux yeux de Tamas, toutefois, Oäldes avec son marché sur la place et son port grouillant semblait la définition même de la vie urbaine.

Il mit son cheval à l'écurie et prit un petit déjeuner de ragoût de poissons dans une taverne du quai, tout en se demandant où vendre au mieux sa merveilleuse perle, afin d'en tirer le maximum de profit.

Tamas s'informa prudemment auprès du tavernier. « Je vous pose cette question : si quelqu'un désirait vendre une perle de valeur, où obtiendrait-il le meilleur prix ?

— Des perles, hein ? Vous trouverez peu de demandes pour des perles à Oâldes. Ici, nous dépensons notre misérable pincée de pièces de monnaie pour du pain et de la morue. Un oignon dans le ragoût est la seule perle que la plupart d'entre nous verront jamais. N'empêche, montrez-moi votre marchandise. »

Un peu à regret, Tamas laissa le patron de la taverne jeter un coup d'œil à la perle verte.

« Une merveille ! déclara le tavernier. Ou est-ce une astucieuse goutte de verre vert ?

— C'est une perle, dit Tamas d'un ton bref.

— Peut-être bien. J'ai vu une perle rose d'Hadramaut et une perle blanche de l'Inde, l'une et l'autre ornant les oreilles de capitaines au long cours. Laissez-moi regarder encore une fois votre joyau vert... Ha ! Il luit d'un éclat malévole ! Tenez, là-bas, il y a l'échoppe d'un orfèvre sépharade ; peut-être qu'il vous en offrira une somme. »

Tamas porta la perle à l'échoppe du joaillier et la posa sur le comptoir. « Combien d'or et combien d'argent paierez-vous pour cette belle pièce ? »

L'orfèvre approcha un long nez de la perle et la fit rouler avec un bâtonnet de bronze. Il leva les yeux. « Quel est votre prix ? »

D'ordinaire d'humeur égale, Tamas se sentit exaspéré par le ton détaché de l'orfèvre. Il répliqua avec brusquerie : « Je désire la valeur totale et je ne veux pas être floué ! »

L'autre haussa ses épaules étroites. « La valeur d'un article est ce qu'on accepte de le payer. Je n'ai pas de clientèle pour un aussi beau bijou. Je donnerai une seule pièce d'or, pas plus. »

Tamas ramassa la perle d'un geste vif et partit furieux à grandes enjambées. La même chose se reproduisit d'un bout à l'autre de la journée. Il offrit la perle à tous ceux qu'il pensait susceptibles de payer un bon prix, mais sans succès.

Tard dans l'après-midi, fatigué, affamé et bouillant de colère réprimée, il retourna à l'Auberge du Homard Rouge, où il mangea un pâté de porc et but une chope de bière. À une table voisine, quatre hommes jouaient aux dés. Tamas alla observer le jeu et, quand l'un des hommes partit, les autres l'invitèrent à se joindre à eux. « Vous semblez un garçon favorisé par la fortune ; voici votre chance de vous enrichir encore plus à nos dépens ! »

Tamas hésita, car il ne s'y connaissait guère en dés ou en jeux. Il plongea les mains dans ses poches et toucha la perle verte qui envoya une onde de confiance téméraire le long de ses nerfs.

« Certainement ! s'exclama-t-il. Pourquoi pas ? » Il se glissa à la place libre. « Vous devez m'expliquer votre jeu, étant donné que je manque d'expérience dans ce genre de divertissement. »

Les autres assis à la table eurent un rire jovial. « Cela vaut d'autant mieux pour vous, dit l'un d'eux. Le hasard favorise toujours les débutants, c'est la règle. »

Un autre ajouta : « La première chose à vous rappeler est qu'il ne faut pas oublier de ramasser vos enjeux en cas de gain. Deuxièmement, et c'est encore plus important de notre point de vue, si vous perdez, vous devez payer. Est-ce clair ?

— Tout à fait ! répliqua Tamas.

— Alors, par pure civilité, montrez-nous la couleur de votre argent. »

Tamas sortit de sa poche la perle verte. « Voici un joyau qui vaut vingt pièces d'or ; c'est ma garantie ! Je n'ai pas de fonds d'une valeur inférieure. »

Les autres joueurs regardèrent la perle avec perplexité. L'un d'eux déclara : « Elle vaut peut-être la somme exacte que vous dites, mais comment entendez-vous parier sur cette base ?

— Très simplement. Si je gagne, je gagne et il n'y a rien de plus à ajouter. Si je perds, je perds jusqu'à ce que je sois en dette de vingt pièces d'or, sur quoi je donne ma perle et m'en vais pauvre.

— Tout cela est bel et bon, objecta un autre des joueurs. N'empêche, vingt pièces d'or représentent une somme coquette. Supposez que je gagne une seule pièce d'or et me lasse alors du jeu ; que se passe-t-il ?

— N'est-ce pas parfaitement clair ? riposta Tamas avec humeur. Vous me donnez dix-neuf pièces d'or, vous prenez la perle et vous partez avec vos gains.

— Mais je ne possède pas les dix-neuf pièces d'or !

Le troisième joueur s'écria : « Allez, entamons la partie. Les choses s'arrangeront bien d'elles-mêmes.

— Une minute ! » protesta le joueur prudent. Il se tourna vers Tamas. « La perle ne vaut rien dans ce jeu ; n'avez-vous pas des pièces de monnaie de moindre valeur ? »

Un homme roux de cheveux et de barbe, portant le chapeau verni et les chausses rayées des marins, s'avança. Il ramassa la perle verte et l'examina avec soin. « Un joyau rare, d'un orient parfait et d'une couleur remarquable ! Où avez-vous trouvé cette merveille ? »

Tamas n'avait nulle intention de révéler la totalité de ce qu'il savait. « Je suis un pêcheur de Mynault et nous rapportons à terre toutes sortes de trésors marins, notamment après une tempête.

— C'est un beau bijou, commenta le joueur prudent. Néanmoins, à ce jeu, vous devez miser des pièces de monnaie.

— Allez-y donc ! s'exclamèrent les autres. Déposez votre enjeu. Que la partie commence ! »

Tamas plaça à regret sur la table dix pièces de cuivre, qu'il réservait pour payer son repas du soir et son logement.

La partie démarra et la chance sourit à Tamas. Des pièces, d'abord en cuivre puis en argent, s'amassèrent devant lui en tas de hauteur réconfortante ; il commença à augmenter de plus en plus ses mises, tirant assurance de la perle verte qui était restée parmi ses gains.

Dégoûté, un des joueurs abandonna le jeu. « Je n'ai jamais vu les dés se comporter de cette façon ! Je ne peux pas vaincre à la fois Tamas et la déesse Fortunato ! »

Le marin à barbe rousse, qui disait s'appeler Flary, décida de se joindre à la partie.

« C'est probablement une cause perdue, mais moi aussi je vais défier ce hardi pêcheur de Mynault. »

Une nouvelle partie commença. Flary, joueur professionnel, introduisit secrètement dans le jeu une paire de dés pipés et, saisissant une occasion favorable, déposa dix pièces d'or sur la table. Il s'écria : « Pêcheur, pouvez-vous faire face à cet enjeu ?

— Ma perle en est la garantie, répliqua Tamas. Allons-y ! » Flary jeta les dés et, une fois de plus, à la profonde perplexité de Flary, Tamas gagna.

Il rit de la déconvenue de Flary. « C'est tout pour ce soir. J'ai joué longtemps et avec acharnement, mes gains me permettront d'acheter un beau bateau neuf. Merci à vous tous pour une soirée profitable. »

Flary tira sur sa barbe et regarda du coin de l'œil Tamas compter son argent. Comme saisi d'une inspiration subite, il se pencha vivement au-dessus de la table et feignit d'examiner les dés. « Je m'en doutais ! Une chance pareille n'est pas naturelle ! Ces dés sont pipés ! Nous avons été volés ! »

Il y eut un silence soudain, puis un déchaînement de fureur. Tamas fut empoigné, traîné dans la cour derrière la taverne et, là, battu comme plâtre. Pendant ce temps, Flary récupéra ses dés, ses pièces d'or et s'empara aussi de la perle verte.

Très satisfait de sa soirée, il quitta les lieux et s'en fut à ses affaires.

4

Le Skyre, une longue baie aux eaux abritées, séparait l'Ulfland du Nord de l'ancien duché de Fer Aquila, maintenant la Godélie, royaume des Celtes [3]. Deux villes d'un type très différent se faisaient face de chaque côté du Skyre : Xounges, à la pointe d'une péninsule rocheuse, et Dun Cruighre, port principal de la Godélie.

Dans Xounges, derrière des fortifications imprenables, Gax, le vieux roi de l'Ulfland du Nord, maintenait un semblant de cour. Les Skas, maîtres en fait du royaume de Gax, toléraient ses prétentions fantômes uniquement parce qu'une tentative pour prendre d'assaut la cité coûterait en sang ska beaucoup plus qu'ils n'étaient désireux d'en perdre. À la mort du vieux Gax, les Skas s'empareraient de Xounges par l'intrigue ou la corruption : ce qui servirait le mieux leur but.

Vue du Skyre, Xounges se présentait comme une masse de pierre grise et d'ombre noire au dessin complexe, sous des toits de tuiles brunes qui s'effritaient. En contraste total, Dun Cruighre s'étalait derrière les quais dans un assemblage désordonné d'entrepôts, d'écuries de louage, de granges, d'ateliers de charpentiers de marine, de tavernes et d'auberges, de chaumières avec, par-ci par-là, un manoir de pierre à un étage. Le cœur de Dun Cruighre était sa grand-place toute bourdonnante de bruit et parfois de vacarme, souvent te théâtre de courses de chevaux imprromptues, car les Celtes adoraient se mesurer dans des compétitions de toutes sortes.

Dun Cruighre était animée par une quantité d'allées et venues, étant donné son trafic maritime permanent à destination ou en provenance d'Irlande et de Bretagne. Un monastère chrétien, la Confrérie de Saint-Bac, se glorifiait de posséder une douzaine de reliques célèbres et attirait les pèlerins par centaines. Des navires arrivés de contrées lointaines étaient embossés le long des quais, et les négociants avaient monté des baraques pour présenter les marchandises qu'ils importaient : des soieries et des cotonnades de Perse ; du jade, du cinabre et de la malachite de divers pays ; des cires parfumées et du savon à l'huile de palme d'Égypte ; du verre de Byzance et de la faïence de Rimini -tout devant être échangé contre de l'or, de l'argent ou de Pétain celte.

Les auberges de Dun Cruighre variaient en qualité de convenables à bonnes : un peu meilleures, en fait, qu'on ne s'y serait attendu, ce dont pouvaient être remerciés les prêtres et moines itinérants, car leurs goûts étaient exigeants et leurs escarcelles avaient tendance à émettre de forts tintements d'espèces sonnantes et trébuchantes. La taverne la plus réputée de Dun Cruighre était le Bœuf Bleu, qui offrait des chambres particulières aux riches et des paillasses dans un grenier aux impécunieux. Dans la salle commune, il y avait toujours des volailles en train de tourner sur une broche et le pain sortait tout chaud du four ; les voyageurs déclaraient souvent qu'un poulet dodu rôti, farci d'oignons et de persil, avec du pain et du beurre frais, arrosé d'une pinte d'ale, valait tous les bons repas qu'on trouvait ailleurs dans les Isles Anciennes. Par beau temps, le service était assuré à des tables devant l'auberge, permettant ainsi aux clients de manger et de boire en regardant ce qui se passait sur la place et, dans cette ville turbulente, les événements ne manquaient jamais d'intérêt.

Au milieu d'une de ces belles matinées, un personnage corpulent, vêtu d'un froc marron, vint s'asseoir à l'une des tables disposées devant le Bœuf Bleu. Son visage avait des traits fermes et intelligents, des yeux ronds et vifs, un nez court et une expression d'optimisme jovial. Avec d'agiles doigts blancs et à coups empressés de petites dents blanches, il dévora d'abord un poulet rôti, puis une douzaine de nonnettes [4], tout en buvant à franc gosier l'hydromel contenu dans un pot d'étain. À en juger par la coupe et l'excellence de son tissage, son habit indiquait une appartenance au clergé, mais cet honnête homme avait rejeté en arrière son capuce et, à l'endroit où son crâne avait été naguère tondu ras, apparaissait un regain de cheveux bruns.

De la salle commune de la taverne sortit un jeune homme d'allure aristocratique. Il était grand et robuste, il avait le regard clair et une mine de bonne humeur paisible comme s'il jugeait le monde un endroit agréable où vivre. Ses vêtements étaient simples : une chemise ample en lin, des chausses de gabardine grise et un gilet bleu brodé. Il regarda à droite et à gauche, puis s'approcha de la table où était assis le gentilhomme au froc marron. Il demanda :

« Messire, puis-je me joindre à vous ? Les autres tables sont occupées et, si possible, j'aimerais jouir de l'air de cette belle matinée. »

Le gentilhomme au froc eut un geste large. « Prenez place à votre convenance ! Permettez-moi de recommander l'hydromel ; aujourd'hui, il est à la fois doux et fort et les nonnettes sont parfaites. En vérité, je me propose de renouveler immédiatement connaissance avec les deux. »

Le nouveau venu s'installa dans un fauteuil. « La règle de votre ordre est de toute évidence tolérante et libérale.

— Ha, ha, nullement ! Les restrictions sont ascétiques et les châtiments sévères. Pour tout dire, mes transgressions m'ont fait expulser de l'ordre.

— Hem ! La réaction semble exagérée. Une gorgée ou deux d'hydromel, une bouchée de pain d'épice, quel mal y a-t-il à cela ?

— Absolument aucun, déclara l'ex-prêtre. Je dois admettre qu'il y avait quand même un peu plus dans l'affaire et je chercherai peut-être une nouvelle confrérie dépourvue de ces rigueurs qui rendent trop souvent la religion assommante. Ce qui m'arrête, c'est seulement que je ne tiens pas à passer pour hérétique. Vous-même, êtes-vous chrétien ? »

Le jeune homme eut un geste de dénégation. « Les concepts de la religion me déconcertent.

— Cette impénétrabilité n'est peut-être pas involontaire, répliqua l'ex-prêtre. Elle donne perpétuellement de l'occupation à des dialecticiens qui, dans le cas contraire, tomberaient à la charge de la société ou, au pire, deviendraient des filous et des escrocs. Me serait-il permis de demander à qui j'ai le plaisir de parler ?

— Naturellement. Je suis sire Tristano de Château Mythric, dans le Troicinet. Et vous-même ?

— Je suis aussi de sang noble ou du moins cela me semble tel. Pour le moment, j'utilise le nom donné par mon père, qui est Orlo. »

Sire Tristano, appelant du geste la serveuse, commanda de l'hydromel et des nonnettes pour lui-même et Orlo.

« Je présume donc que vous avez renoncé tout de bon à la cléricature ?

— En effet. C'est une bien vilaine histoire. J'avais été convoqué en présence de l'abbé pour répondre à des accusations d'ivresse et de fornication. J'ai exposé mes vues de façon à éclairer et convaincre n'importe quelle personne raisonnable. J'ai assuré à l'abbé que Notre Seigneur Dieu dans Sa miséricorde n'aurait jamais créé de pâtés succulents ni d'ale savoureuse, pour ne pas mentionner les charmes de femmes au cœur joyeux, s'il n'avait pas voulu que tout cela soit apprécié au maximum.

— L'abbé s'est probablement rabattu sur le dogme pour sa réfutation ?

— Exactement ! Pour justifier sa position, il a cité un passage de l'Écriture après l'autre. J'ai suggéré que des erreurs pouvaient s'être

glissées dans la traduction et qu'à moins d'avoir l'absolue certitude que se condamner à mourir de faim et mettre ses glandes à la torture étaient la volonté de Notre Seigneur glorieux, je proposais de nous accorder le bénéfice du doute. Néanmoins, l'abbé m'a chassé.

— L'intérêt personnel le guidait aussi ; je n'ai pas la moindre hésitation sur ce point-là ! s'exclama sire Tristano. Si chacun pratiquait ses dévotions selon la façon qui lui convient le mieux, l'abbé et le pape avec lui se retrouveraient sans personne à gouverner. »

À ce moment, l'attention de sire Tristano fut attirée par une certaine animation qui se manifestait de l'autre côté de la place. « Quel est ce tumulte là-bas ? Les gens se pressent allègrement comme s'ils allaient à une fête.

— En vérité, il s'agit bien d'une sorte de célébration, répliqua Orlo. Depuis près d'un an, un pirate sanguinaire répandait la terreur sur la mer. Avez-vous entendu prononcer le nom de "Flary le Roux" ?

— Oui, certes ! Les mères s'en servent pour faire peur à leurs enfants.

— Flary n'a pas son pareil, dit Orlo. Il a atteint des sommets de virtuosité dans le métier de coupe-jarret et toujours il a porté comme charme à son oreille une perle verte. Un jour, il a égaré sa perle mais s'est lancé tout de même à l'abordage. Ce fut sa grande erreur. Ce qui semblait être un gros bateau marchand se révéla un piège et cinquante foudres de guerre de Godélie ont pris d'assaut le vaisseau pirate. Flary le Roux a été capturé et aujourd'hui il va perdre sa tête. Assistons-nous à la cérémonie ?

— Pourquoi pas ? Ce genre de spectacle confirme le triomphe inévitable de la vertu et la leçon sera toute à notre profit.

— Bien dit ! J'aimerais que l'ensemble de l'humanité soit aussi raisonnable. »

Les deux compagnons se frayèrent un chemin jusqu'à l'estrade du bourreau ; là, Orlo fut incité à réprimander un petit homme au visage blême qui cherchait à piller son escarcelle. « L'ami, votre conduite vous mène droit au billot de l'exécuteur ! N'avez-vous donc pas de prévoyance ? Il me faut maintenant vous remettre à la garde.

— La peste vous emporte ! » D'une secousse, le voleur se libéra de la main d'Orlo. « Il n'y avait pas de témoins !

— Erreur ! déclara sire Tristano. J'ai tout vu. Je vais moi-même appeler la garde. »

Le voleur proféra une autre épithète et, s'esquivant, se perdit dans

la foule.

« Vraiment fâcheux incident, commenta Orlo. D'autant plus que tous les cœurs devraient maintenant être gais et les visages radieux de joie. »

Sire Tristano se sentit obligé d'ajouter un correctif. « Sauf le cœur et le visage de Flary le Roux.

— Cela va sans dire. »

De la foule jaillirent des exclamations étouffées d'expectative quand deux geôliers masqués de noir hissèrent Flary sur l'estrade. Derrière venait un homme massif, également masqué de noir, qui avançait d'un pas majestueux, pompeux même. Il portait une hache énorme sur l'épaule et, dans son sillage, suivait tranquillement un prêtre qui décochait des sourires à droite et à gauche.

Un crieur, en costume mi-parti vert et rouge, sauta sur l'estrade. Il s'inclina vers une construction de bancs surélevés où avait pris place Emmence, comte de Dun Cruighre, avec ses amis et sa famille. Le crieur s'adressa à la foule :

« Oyez, vous tous, gracieuses gentes gens ainsi que toutes les autres classes de la région : basses, hautes et ordinaires. Oyez, dis-je, et tous connaîtront la justice rendue par le seigneur Emmence à rencontre de l'acharné Flary le Roux ! Ses actes criminels sont nombreux et patents ; sa mort est peut-être trop miséricordieuse. Flary, prononce tes dernières paroles en ce monde dont tu as tant mésusé !

— Je regrette amèrement ma capture, répliqua Flary. La perle verte m'a trahi ; elle nuit à tous ceux qui la touchent ! Je savais qu'un jour elle me conduirait à l'échafaud, et c'est ce qu'elle a fait. »

Le crieur s'exclama : « N'éprouves-tu aucune crainte en face de la mort qui t'attend ? N'est-ce pas l'heure de te réconcilier avec toi-même et avec le monde ? »

Flary cligna des paupières et toucha la perle verte qu'il portait à l'oreille. Il déclara d'une voix entrecoupée :

« Aux deux questions je réponds par l'affirmative, notamment à la dernière. Il est temps, grand temps, que je réfléchisse sérieusement à ces choses et, comme il y a de nombreux incidents et événements à passer en revue, je sollicite un sursis. »

Le crieur se tourna vers le seigneur Emmence. « Messire, cette requête est-elle acceptée ou refusée ?

— Elle est refusée.

— Ah, bah, peut-être ai-je réfléchi assez longtemps, dit Flary. Le

prêtre m'a donné le choix. Je peux soit me repentir de mes péchés et être absous, puis accéder aux splendeurs du Paradis, soit refuser de me repentir, ne pas recevoir l'absolution et donc souffrir à jamais les tourments de l'Enfer. » Flary marqua une pause et jeta un coup d'œil circulaire à la foule. « Seigneur Emmence, gentilshommes, personnes de tous rangs ! Sachez-le donc, j'ai pris ma décision ! » Il s'interrompit de nouveau, leva haut ses poings serrés dans un geste théâtral et les bonnes gens de l'assistance se penchèrent en avant d'un seul mouvement pour entendre sa décision.

Flary s'écria : « Je me repens ! Je regrette amèrement ces crimes qui m'ont amené à ma présente honte ! À chacun de ceux qui m'écoutent, homme, femme et enfant, je conseille ceci : ne vous écartez jamais du sentier de la droiture, même d'un pas ! Que votre fidélité soit entière envers votre comte, vos père et mère et le puissant Seigneur Notre Dieu qui, je l'espère, me pardonnera maintenant mes erreurs. Approche, prêtre ! Absous-moi de mes péchés et fais-moi m'envoler propre et pur vers le ciel pour que je prenne place parmi les anges célestes et me réjouisse à jamais dans la sublime béatitude ! »

Le prêtre s'avança ; Flary le Roux s'agenouilla et le prêtre s'acquitta des rites de sa charge.

Le prêtre quitta l'échafaud. La foule fut parcourue de murmures et de mouvements divers, partout des cous se tendirent.

Le seigneur Emmence leva son bâton et le laissa retomber. Les geôliers courbèrent Flary sur le billot ; le bourreau brandit sa hache, la tint en l'air, puis l'abattit. La tête de Flary chut dans un panier. Un petit objet vert jaillit, roula jusqu'au bord de l'estrade et atterrit presque aux pieds de sire Tristano.

Ce dernier eut un brusque recul inspiré par la répugnance. « Regardez, voici la perle de Flary, rougie par son sang. » Il pencha la tête. « Elle paraît presque vivante. Voyez comme le sang bouillonne et court à sa surface !

— Halte ! s'écria Orlo. N'y touchez pas ! Rappelez-vous ce qu'a dit Flary. »

De dessous l'échafaud s'allongea un grand bras maigre ; des doigts décharnés se refermèrent sur la perle. Sire Tristano plaqua son pied vigoureusement sur le poignet osseux et de dessous l'échafaud jaillit un hurlement aigu exprimant souffrance et colère.

Un garde qui se trouvait non loin de là vint se rendre compte. « Qu'est-ce que ce vacarme ? »

Sire Tristano désigna le dessous de l'échafaud ; le garde saisit le bras et extirpa un petit homme blême au long nez cassé. « Qu'avons-

nous là ?

— Un voleur et un fouille-bourse ou je me trompe fort, dit sire Tristano. Examinez son escarcelle pour voir quel genre de butin il transporte. »

Le fouille-bourse fut traîné sur l'échafaud ; son escarcelle retournée dégorgea de la monnaie, des broches, des chaînes en or, des agrafes et des boutons, que des gens sortis de la foule s'approchèrent tout émus pour réclamer.

Le seigneur Emmence se leva. « Je découvre ici une démonstration de pure impudence ! Pendant que nous nous débarrassons d'un voleur, un autre circule parmi nous en dérobant ces pièces de valeur et ces ornements que nous portons pour la circonstance. Bourreau, ta hache est tranchante ! Le billot est prêt ! Tes muscles sont en bonne forme ! Aujourd'hui, tu gagneras double salaire. Prêtre, donnez l'absolution à cet homme et préparez son âme au voyage qu'il va entreprendre. »

Sire Tristano dit à Orlo : « Je suis saturé de décollations, retournons à notre hydromel et à nos pains d'épice... Toutefois, qu'allons-nous faire avec la perle ? Nous ne pouvons pas la laisser dans la poussière.

— Un instant. » Orlo trouva une brindille qu'il fendit avec son couteau, puis il coinça adroitement la perle entre les deux lamelles de bois. « En pareille affaire, on ne saurait être trop prudent. Aujourd'hui, nous avons déjà vu le sort de deux personnes qui s'étaient saisies avidement de la perle.

— Je ne la veux pas, répliqua sire Tristano. Elle est à vous.

— Impossible ! Rappelez-vous, s'il vous plaît, que je suis voué à la pauvreté ! Ou, pour mieux dire, que je suis résigné à cette condition. »

Sire Tristano prit avec précaution la branchette et les deux compagnons s'en retournèrent au Bœuf Bleu, où ils se réinstallèrent pour savourer leurs rafraîchissements.

« Il n'est que midi, déclara sire Tristano. Aujourd'hui, j'avais projeté de me mettre en route pour Avallon.

— Je suis dans les mêmes dispositions, répondit Orlo. Chevaucherons-nous ensemble ?

— Votre compagnie est la très bienvenue, mais et la perle ? »

Orlo se gratta la joue. « Maintenant que j'y pense, rien ne pourrait être plus simple. Marchons jusqu'au quai et jetons-la dans le port, on n'en parlera plus.

— Bonne idée ! Emportez-la donc. »

Orlo regarda la perle avec répugnance en plissant les yeux. « Comme vous-même, la lueur intense qui émane de cet objet me met mal à Taise. Toutefois, nous sommes ensemble dans cette affaire et l'équité doit être observée. » Il désigna une mouche qui s'était installée sur la table. « Posez votre main à côté de la mienne. Je bougerai ma main le premier, vous avancerez la vôtre ensuite aussi loin ou aussi peu que vous voudrez mais toujours au moins au-delà de ma main. Quand la peur fera finalement s'envoler la mouche, celui qui aura remué la main le dernier se chargera de la perle.

— D'accord. »

L'épreuve commença et chaque homme déplaça sa main selon ce qu'il supposait être les dispositions d'esprit de la mouche mais finalement celle-ci s'inquiéta de la soudaine approche de sire Tristano et s'envola.

Sire Tristano gémit. « Hélas ! Il faut que je porte la perle !

— Mais pas longtemps et seulement jusqu'au quai. »

Sire Tristano souleva avec précaution l'extrémité de la brindille et les deux compagnons traversèrent la place jusqu'à un endroit dégagé de la jetée, où tout le Skyre se déployait devant eux.

Orlo déclara : « Perle, adieu ! Par ce présent acte, nous te renvoyons à cet élément vert salé où tu as pris naissance. Messire Tristano, lancez et de toutes vos forces ! »

Tristano jeta perle et brindille dans la mer. Les deux regardèrent le joyau s'enfoncer et disparaître, puis revinrent à leur table. Là, propre et humide, ils découvrirent la perle, juste devant le siège de sire Tristano, dont les cheveux se hérissèrent sur sa nuque.

« Ha, ha ! dit Orlo. Donc la chose a décidé de nous jouer des tours. Qu'elle le sache donc. Nous ne sommes pas sans ressources ! En tout état de cause, sire chevalier, le temps ne s'est pas immobilisé et notre route est longue. Ramassez la perle et partons. Peut-être rencontrerons-nous l'archevêque, qui sera heureux de recevoir un cadeau. »

Sire Tristano regarda la perle d'un air indécis. « Vous m'engagez donc à porter cet objet sur ma personne ? »

Orlo eut un geste d'impuissance. « Voudriez-vous le laisser ici pour un pauvre diable de serveur ? »

Sire Tristano fendit stoïquement une autre branchette et inséra la perle dans cette pince. « Allons-nous-en. »

Les deux sortirent leurs chevaux de l'écurie et quittèrent Dun Cruighre. La route suivait d'abord le rivage, longeant des grèves

sablonneuses martelées par le ressac et, de temps à autre, passant devant une cabane de pêcheur. Tout en cheminant, ils parlèrent de la perle.

Orlo déclara : « Quand je réfléchis à cet objet étrange, il me semble discerner un schéma. La perle est tombée sur le sol, où elle n'appartenait à personne. Le voleur a mis la main dessus et ainsi est-elle devenue sienne. Vous avez plaqué votre pied sur le poignet du voleur, si bien que pratiquement vous lui avez arraché la perle que vous avez prise sous votre garde. Mais, comme vous ne l'avez pas touchée, elle est dans l'impossibilité de faire agir sa magie contre vous.

— En somme, vous estimez qu'elle ne me nuira pas tant que je n'y touche pas ?

— C'est ce que je suppose, puisque ce geste représenterait votre intention de participer à l'action maléfique de la perle.

— Je nie expressément toute intention de cet ordre et par cette déclaration j'affirme que tout contact, si jamais il y en a un, doit être considéré comme accidentel par les parties sans exception présentes à ce moment-là. » Sire Tristano regarda Orlo. « Qu'en dites-vous ? »

Orlo haussa les épaules. « Qui sait ? Ce déni aura peut-être un effet dissuasif sur l'ardeur maléfique de la perle... ou peut-être pas. »

La route obliqua vers l'intérieur des terres et bientôt sire Tristano tendit la main en avant. « Voyez ce clocher qui s'élève à une telle hauteur au-dessus des arbres ! Il signifie sûrement la présence d'une église de village.

— Sans aucun doute. Ils sont grands amateurs d'églises, ces Celtes ; pourtant, ils sont encore plus païens que chrétiens. Dans toutes les forêts, vous trouverez un bosquet de druides et quand la lune brille en son plein ils sautent par-dessus des brasiers avec des bois de cerf fixés sur le crâne. Qu'en est-il sur ce plan-là au Troicinet ?

— Nous ne manquons pas de druides, répliqua sire Tristano. Ils se cachent dans les forêts et on les voit rarement. Néanmoins, la plupart des gens révèrent la déesse de la Terre Gaea, mais de façon débonnaire, sans qu'il soit question de sang, de bûcher ou de notion de culpabilité. Nous ne célébrons que quatre fêtes : en l'honneur de la Vie au printemps ; du Soleil et du Ciel en été ; de la Terre et de la Mer en automne ; de la Lune et des Etoiles en hiver. Le jour de notre anniversaire, nous déposons des offrandes de pain et de vin sur la pierre votive dans le temple. Il n'y a ni prêtres ni profession de foi, ce qui fait un culte simple et honnête, et cela semble très bien convenir au tempérament de notre peuple... Et voici le village avec sa

splendide église où, à moins que mées yeux ne me trompent, se célèbre une cérémonie importante.

— C'est l'apparat d'obsèques chrétiennes que vous observez là », dit Orlo. Il arrêta son cheval et se frappa la jambe. « Un plan intéressant m'est venu. Jetons un coup d'œil à ces funérailles. »

Mettant pied à terre, les deux hommes attachèrent leurs chevaux à un arbre et entrèrent dans l'église. Trois prêtres psalmodiaient au-dessus d'un cercueil ouvert, tandis que les assistants défilaient devant pour rendre un dernier hommage.

Sire Tristano questionna d'une voix légèrement anxieuse : « Qu'avez-vous en tête, exactement ?

— J'imagine que les saints rites d'un enterrement chrétien devraient juguler efficacement la force mauvaise de la perle. Les prêtres prononcent des bénédictions par douzaines et la vertu chrétienne imprègne fortement l'air. La perle sera sûrement annihilée de façon totale et permanente quand elle sera environnée par une puissance pareille.

— Peut-être est-ce exact, dit sire Tristano d'un ton hésitant. Mais des difficultés d'ordre pratique y font obstacle. Nous ne pouvons pas troubler cette cérémonie de deuil.

— Nul besoin de rien troubler, dit Orlo avec insouciance. Joignons-nous aux assistants. Quand nous arriverons au cercueil, je détournerai l'attention des prêtres pendant que vous laisserez choir la perle dans le linceul.

— Cela vaut au moins la peine d'essayer », conclut sire Tristano.

Et ainsi fut fait.

Les deux attendirent en retrait pour voir fermer le couvercle du cercueil à la fois sur le cadavre et sur la perle. Des porteurs se chargèrent du cercueil jusqu'à une tombe profonde creusée dans le sol du cimetière ; quatre fossoyeurs l'y descendirent et, sur le fond sonore des lamentations de la famille du défunt, il fut recouvert de terre.

« Un bon enterrement ! conclut Orlo avec satisfaction. Je remarque aussi là-bas une enseigne qui annonce la présence d'une auberge où vous aimerez peut-être vous loger pour la nuit.

— Et vous-même ? questionna sire Tristano. N'avez-vous pas l'intention de dormir sous un toit ?

— Certes si, mais c'est en cet endroit, chose triste à dire, que nos chemins se séparent. Au carrefour, vous obliquez à droite pour vous engager dans la direction d'Avallon. Par contre, moi, je tournerai à gauche et une heure de cheval m'amènera au domaine de certaine

veuve dont j'espère consoler ou même égayer la solitude. Ainsi donc, sire Tristano, je vous fais mes adieux !

— Et moi les miens, Orlo, avec mes regrets de me séparer d'un aussi bon compagnon. Souvenez-vous-en, vous serez toujours le bienvenu au Château Mythric.

— Je me garderai de l'oublier ! »

Orlo s'éloigna à cheval dans la rue. Au carrefour, il se retourna, regarda en arrière, leva le bras dans un geste de salutation et disparut.

Sire Tristano, à présent assez mélancolique, entra dans le village. À l'enseigne des Quatre Hiboux, il demanda à se loger et fut conduit en haut d'un escalier à un grenier sous le chaume. Sa chambre était meublée d'une paillasse, d'une table, d'une chaise, d'une vieille commode et d'une brassée de joncs frais coupés en guise de tapis.

Pour dîner, sire Tristano mangea du bœuf bouilli, servi dans son bouillon accompagné de carottes et de navets, avec du pain et comme condiment du raifort émincé à la crème. Il but deux hautes chopes d'ale et, fatigué par les efforts du jour, monta de bonne heure à sa chambre.

Le silence enveloppait le village et de même – le ciel étant couvert – une obscurité presque totale qui ne cessa que vers minuit où les nuages se déchirèrent pour laisser apparaître une triste lune entrant dans un nouveau quartier.

Sire Tristano dormit bien jusqu'à ce moment-là, où il fut tiré du sommeil par le bruit de pas lents résonnant dans le couloir. La porte de sa chambre s'entrouvrit en grinçant et des pas signalèrent une présence qui pénétrait dans la pièce et s'approchait de la paillasse. Sire Tristano fut comme pétrifié. Il sentit que des doigts le touchaient et un objet tomba sur le manteau qui lui couvrait la poitrine.

Les pas traînants retraversèrent la pièce. La porte se referma doucement. Les pas s'éloignèrent dans le corridor et bientôt devinrent inaudibles.

Sire Tristano poussa un brusque cri étranglé. Un objet vert luminescent tomba par terre et s'immobilisa au milieu des joncs.

Sire Tristano finit par se rendormir d'un sommeil agité. Les froids rayons rouges de l'aurore, passant par la fenêtre, le réveillèrent. Il resta couché le regard fixé sur le chaume. Les événements de la nuit : était-ce un cauchemar ? Quelle bénédiction, dans ce cas ! Se soulevant sur un coude, il examina le sol et, presque aussitôt, découvrit la perle verte.

Sire Tristano quitta son lit. Il se lava la figure, enfila ses vêtements

et boucla ses bottes sans cesser un instant de surveiller la perle verte.

Dans la commode, il découvrit un vieux tablier déchiré qu'il plia en coussinet et dont il se servit pour ramasser la perle. Le coussinet et la perle soigneusement rangés dans son escarcelle, il sortit de la chambre. Après un petit déjeuner de bouillie d'avoine avec du chou sauté, il paya sa note et s'en alla.

Au carrefour, il tourna à droite pour s'engager sur la route qui se dirigeait vers le royaume de Dahaut et le mènerait finalement à Avallon.

Tout en chevauchant, il réfléchit. La perle ne s'était pas satisfaite d'un enterrement chrétien et elle était sienne jusqu'à ce qu'elle lui soit enlevée, par la force ou par un subterfuge.

Au début de l'après-midi, il entra dans le village nommé Timbaugh. Une bande de roquets, aboyant et claquant des mâchoires, se précipitèrent dans l'intention de l'empêcher d'avancer et ne reculèrent que lorsqu'il descendit de son cheval et les bombarda de cailloux. À l'auberge, il s'arrêta pour manger un en-cas de pain et de saucisses. Une idée lui vint tandis qu'il buvait son ale.

Avec de grandes précautions, il inséra la perle dans une des saucisses qu'il emporta dans la rue. Les chiens surgirent à nouveau pour le menacer, avec force grognements, jappements et injonctions d'avoir à déguerpir du village. Sire Tristano jeta à terre la saucisse.

« La voici, ma bonne saucisse qui m'appartient à moi et à nul autre ! Je ne l'ai pas mise apparemment où il faut. Quiconque prend cette saucisse et son contenu est un larron ! »

Un chien jaune et maigre s'approcha d'un bond et engloutit la saucisse. « Ainsi soit-il, déclara sire Tristano. L'action était ton fait et non le mien. »

Il rentra à l'auberge et but encore de l'aie, tout en examinant la logique de sa démarche. Elle paraissait impeccable. Toutefois... Allons donc ! Le chien avait agi dans une intention de volerie. Au chien incombait donc maintenant le problème de se débarrasser de la perle. Toutefois...

Plus sire Tristano y songeait, plus les raisons qui avaient guidé son geste paraissaient mauvaises. On pouvait soutenir à juste titre que le chien avait cru que la saucisse était un cadeau. Auquel cas, le transfert de la perle devait être considéré comme un subterfuge assez grossier de la part de Tristano et en aucune manière comme un vol proprement dit.

Se remémorant ses tentatives précédentes pour se défaire de la

perle, sire Tristano sentit grandir son malaise et il commença à se demander de quelle façon la perle lui serait rapportée.

Un tumulte dans la rue attira son attention : un hurlement effrayant, oscillant entre le rauque et le suraigu, lui noua l'estomac. Le long de la route retentissait le cri : « Chien enragé ! Chien enragé ! »

Sire Tristano jeta précipitamment des pièces de monnaie sur la table et sortit au pas de course retrouver son cheval pour quitter en hâte le village de Timbaugh. Il remarqua le chien jaune, cent mètres plus loin, qui bondissait dans tous les sens, l'écume à la gueule, en clamant l'opinion que lui inspirait ce bas monde. La bête se jeta sur un jeune paysan qui marchait à côté d'une charrette de foin ; le garçon se hissa d'une détente en haut du tas de fourrage et, empoignant une fourche, la plongea dans le cou du chien qu'il transperça. Le chien tomba à la renverse et, se secouant avec frénésie comme s'il était mouillé, s'éloigna à grands bonds, toujours traînant la fourche.

Un vieil homme, qui taillait la couverture de chaume de sa maisonnette, s'engouffra chez lui et ressortit avec un arc ; il ajusta une flèche, banda et décocha ; la flèche s'enfonça dans la poitrine du chien, de sorte que la pointe saillait d'un côté et l'empennage de l'autre ; le chien n'en tint aucun compte.

Regardant la route d'un œil furieux, le chien aperçut sire Tristano et le rendit responsable de ses peines. Se déplaçant d'abord avec une lenteur de mauvais augure, tête basse, une patte posée soigneusement devant l'autre, il approcha, puis fit halte, gémit et se lança à l'attaque.

Sire Tristano sauta en selle et partit au galop sur la route, poursuivi avec acharnement par le chien qui aboyait et poussait de sourds grognements rauques. La fourche se déplanta de son cou ; il rattrapa le cheval et se mit à lui sauter au flanc. Brandissant son épée, sire Tristano se pencha et asséna un coup de taille destiné à fendre le crâne du chien. Celui-ci culbuta dans le fossé, frissonna et, allongé de tout son long, regarda sire Tristano avec des yeux jaunes vitreux. D'un lent mouvement, il sortit du fossé en rampant sur le ventre, centimètre par centimètre.

Sire Tristano l'observait, fasciné, l'épée haute.

À trois mètres de sire Tristano, le chien fut secoué d'une convulsion, vomit sur la chaussée, puis retomba de tout son long et demeura immobile. Dans le liquide qu'il avait remonté de son estomac, la perle verte luisait.

Sire Tristano évalua la situation avec un immense déplaisir. Finalement, il mit pied à terre et, se dirigeant vers un bosquet, coupa une branchette dont il fendit l'extrémité. Utilisant la même technique

que précédemment, il coïncida dedans la perle qui était sur la route et la souleva.

Tout près de là, un pont à une seule arche enjambait une petite rivière. Menant son cheval par la bride et portant la perle aussi écartée de son corps que la longueur de la brindille le permettait, sire Tristano se dirigea vers le pont et attacha son cheval à un buisson. Il descendit la pente raide jusqu'au cours d'eau, lava la perle avec soin, puis lava aussi son épée qu'il essuya sur une touffe de roseaux rêches.

Un bruit attira son attention. Levant les yeux, il découvrit sur le pont un homme grand et mince avec une figure étroite à la mâchoire osseuse allongée, un grand nez cassé et un long menton pointu. La haute calotte de son chapeau, entourée de rubans rouges et blancs, annonçait la profession de barbier et de saigneur.

Sire Tristano, sans faire mine d'avoir remarqué l'observation attentive dont il était l'objet là-haut, enroula la perle dans un tampon d'étoffe et la mit à l'abri dans son escarcelle, puis il regrimba jusqu'à la route.

Le barbier, qui se tenait à présent à côté de sa charrette, ôta son chapeau et exécuta un salut quelque peu obséquieux.

« Messire, permettez-moi d'annoncer que je vends des élixirs contre vos infirmités ; je suis prêt à coiffer vos cheveux, raser votre visage, couper les ongles les plus durs des orteils, inciser les furoncles à la lancette, nettoyer les oreilles et opérer une saignée. Mes honoraires sont modérés mais pas modestes ; vous considérerez néanmoins que votre argent a été bien dépensé. »

Sire Tristano enfourcha son cheval. « Je n'ai besoin ni de vos marchandises ni de vos services. Je vous souhaite le bonjour.

— Un instant, messire. Puis-je demander votre destination ?

— Avallon » dans le Dahaut.

— Vous chevauchez une longue route. Il y a une auberge au village de Toomish, mais je suggère que vous poussiez jusqu'à Phaidig, où La Couronne et la Licorne est justement renommée pour ses pâtés de mouton.

— Merci. Je n'oublierai pas votre conseil. »

À cinq kilomètres de là, sire Tristano atteignit Toomish et, comme le barbier Liam le Long l'avait laissé entendre, l'auberge ne paraissait pas offrir grand confort. L'après-midi touchait à sa fin, mais sire Tristano poursuivit son chemin en direction de Phaidig.

Le soleil s'enfonça dans une panne de nuages et, au même moment, la route entra dans une forêt épaisse. Sire Tristano fronça les

sourcils en scrutant du regard les ténèbres. Deux possibilités se présentaient à lui : continuer à travers ces bois d'une obscurité sinistre ou retourner à Toomish et son auberge peu engageante.

Sire Tristano fit son choix. Poussant son cheval au petit galop, il s'engagea dans les bois. Huit cents mètres plus loin, son cheval s'arrêta net et sire Tristano vit qu'une barricade de baliveaux avait été dressée en travers de la route.

Une voix déclara derrière lui : « Haut les bras ! À moins que vous ne vouliez une flèche dans le dos ! »

Sire Tristano leva les bras en l'air.

La voix dit : « Ne vous retournez pas, ne jetez pas de coups d'œil de côté et ne cherchez pas à jouer de mauvais tours ! Mon associé va s'approcher de vous pendant que je veillerai, le regard dans la ligne de ma flèche ! Allez, Padraig, au travail ! S'il bouge, ne serait-ce que d'un millimètre, coupe-lui la gorge avec ton rasoir, je veux dire ton couteau. »

Un bruissement de pas précautionneux résonna sur la chaussée ; des mains tirèrent sur les lanières qui attachaient l'escarcelle à la ceinture de sire Tristano.

Celui-ci s'exclama : « Arrêtez ! Vous prenez la belle perle verte !

— Naturellement ! répliqua la voix d'un point tout proche derrière lui. C'est la raison même du vol : acquérir les objets de valeur de la victime !

— Vous avez maintenant ma fortune entière ; puis-je partir ?

— Que non pas ! Nous voulons aussi votre cheval et vos sacoches de selle. »

Sire Tristano, certain que ce guet-apens lui avait été tendu par un seul voleur de grand chemin, piqua des deux, se courba sur sa selle et contourna la barricade à bride abattue. En regardant par-dessus son épaule, il vit un homme très grand enveloppé dans un manteau noir, le visage dissimulé par un capuchon. Un arc était suspendu à son épaule ; le quidam le dégagea d'un geste vif et décocha une flèche, mais la visibilité était mauvaise, la cible fuyante et la distance longue ; la flèche siffla sans causer de dommage et se perdit dans le feuillage.

Sire Tristano maintint son cheval au galop jusqu'à ce qu'il fût sorti des bois et que la menace de poursuite fût passée. Il chevauchait le cœur léger ; en plus de la perle verte, il avait seulement dans son escarcelle deux ou trois petites pièces d'argent et une demi-douzaine de groats de cuivre [5]. Pour se protéger précisément de ce genre d'incident, il gardait son or dans une fente de sa ceinture.

Le crépuscule tomba, noyant le paysage dans une ombre gris violacé, avant que sire Tristano arrive à Phaidig, et là il se rendit à La Couronne et la Licorne, où il fut agréablement logé dans une chambre individuelle fort propre.

Comme l'avait attesté le barbier Liam le Long, le pâté de mouton était d'excellente qualité et sire Tristano estima avoir bien dîné. D'un ton détaché, il questionna l'aubergiste :

« Qu'en est-il des larrons dans cette région ? Molestent-ils souvent les voyageurs ? »

L'aubergiste jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis répliqua : « Nous entendons parler d'un qui s'appelle "Toby Haute Taille", dont le champ d'action favori paraît être la forêt entre ici et Toomish.

— Permettez que je dise deux mots à ce sujet, reprit sire Tristano. Connaissiez-vous le barbier Liam le Long ?

— Bien sûr ! Il exerce son métier dans toute la contrée. Lui aussi est très grand.

— Je n'ajouterai rien, conclut sire Tristano. Sauf ceci : la correspondance va un peu plus loin que la simple stature et c'est un renseignement qui intéresserait peut-être bien le Garde du Roi.

5

Empruntant chemins creux et petites routes allant vers le sud, le barbier Liam le Long se rendit au Dahaut pour exercer son métier aux fêtes de la moisson célébrées en fin d'été. Arrivé à la ville de Mildenberry, il eut bon nombre de clients et, un après-midi, il fut convoqué à Fotes Sachant, le château du seigneur Imbold. Un valet de pied le conduisit dans un salon où il apprit que, par suite de la maladie du valet, il était requis de raser le visage du seigneur Imbold et de tailler sa moustache.

Liam le Long s'acquitta de sa tâche avec la compétence convenable et fut dûment complimenté par le seigneur Imbold, qui admira aussi la perle verte montée sur la bague portée par Liam le Long. Le joyau lui parut si rare et remarquable qu'il demanda à Liam le Long de lui en dire le prix.

Liam le Long voulut tirer profit de la situation et énonça un gros chiffre. « Mon seigneur, cet objet précieux m'a été donné sur son lit de

mort par mon grand-père, qui l'avait eu du sultan d'Égypte. Je ne supporterais pas de m'en séparer à moins de cinquante couronnes d'or. »

Le seigneur Imbold s'indigna. « Me prenez-vous pour un imbécile ? » Il se détourna et appela le valet de pied. « Taube ! Payez ses honoraires à cet homme et reconduisez-le. »

Liam le Long demeura seul pendant que Taube partait chercher l'argent. Explorant la pièce, il ouvrit un placard où il aperçut une paire de chandeliers en or qui enflammèrent sa cupidité à tel point qu'il les fourra dans son sac et referma le placard.

Taube revint à temps pour surprendre cette conduite suspecte et alla vers le sac dans l'intention de l'examiner. Saisi de panique, Liam le Long brandit son rasoir et entailla profondément la gorge de Taube dont la tête retomba en arrière sur ses épaules.

Liam le Long s'enfuit de la pièce mais fut rattrapé, jugé et conduit au gibet.

Un ancien soldat mutilé nommé Manting exerçait depuis dix ans la fonction de bourreau pour le comté. Il exécuta sa tâche avec efficacité et mit fin à la vie de Liam le Long de façon suffisamment radicale mais dans un style tout à fait dépourvu de cet élément supplémentaire de surprise et de pathétique qui distingue le bourreau habile de son collègue routinier.

La situation de Manting comprenait entre autres bénéfices les habits et ornements trouvés sur le cadavre et Manting entra en possession d'un anneau de prix orné d'une perle verte qu'il fut content d'avoir à son doigt.

Par la suite, tous ceux qui virent Manting opérer déclarèrent qu'ils n'avaient jamais vu les hautes œuvres exécutées avec plus de grâce et d'attention donnée aux détails, de sorte que parfois Manting et le condamné semblaient les acteurs d'une tragédie qui faisait battre tous les cœurs ; et finalement quand le nœud coulant se resserrait ou quand le coup était porté, ou la torche jetée dans les fagots, il y avait rarement un œil sec dans l'assistance.

Les fonctions de Manting l'amenaient de temps en temps à pratiquer un peu de torture, ce à quoi il se révéla de même non seulement expert en l'application des techniques traditionnelles mais aussi adroit et ingénieux dans ses innovations.

Toutefois, lorsqu'il voulait expérimenter un concept Manting avait tendance à dépasser les bornes. Un jour, à son programme fut inscrite l'exécution d'une jeune sorcière nommée Zanice, accusée d'avoir tari les pis de la vache de son voisin. Comme entrain dans l'affaire un

élément de doute, la sentence prescrivait que Zanice mourrait par le garrot plutôt que par le feu. Manting, cependant, souhaitait tester une idée nouvelle et assez compliquée ; il saisit cette occasion de la mettre à l'essai et, de ce fait, déclencha l'ire du sorcier Qualmes, amant de Zanice.

Qualmes emmena Manting au cœur de la Forêt de Tantrevailles, sur un sentier obscur appelé le chemin de Ganion, et le conduisit dans une petite clairière à quelques mètres du sentier.

Qualmes demanda : « Manting, cet endroit vous plaît-il ? »

Manting, qui s'interrogeait toujours sur la raison de l'expédition, examina les alentours. « L'air est pur. La verdure change agréablement des cachots. Les fleurs là-bas ajoutent à l'attrait du lieu. »

Qualmes déclara : « C'est heureux que vous soyez content d'être ici, attendu que vous n'en partirez plus. »

Manting secoua la tête en souriant. « Impossible ! Aujourd'hui, j'ai du temps de libre et cette petite promenade est vraiment charmante, mais demain je dois effectuer deux pendants, une estrapade et une flagellation.

— Vous êtes dispensé de toutes ces tâches, maintenant et pour l'éternité. Le traitement que vous avez infligé à Zanice m'a profondément bouleversé et vous devez subir les conséquences de votre cruauté. Trouvez un endroit qui vous convienne pour vous y étendre et choisissez une position confortable, car je vais vous jeter un sort de stase et vous ne bougerez plus jamais. »

Manting s'insurgea pendant plusieurs minutes et Qualmes l'écouta, le sourire aux lèvres.

« Dites-moi, Manting, aucune de vos victimes vous a-t-elle jamais adressé des protestations de ce genre ?

— Maintenant que j'y pense, si.

— Et quelle était votre réaction ?

— J'ai toujours répondu que, par la nature même des choses, j'étais l'instrument non de la miséricorde mais du destin. Dans le cas présent, bien sûr, la situation est différente, vous êtes à la fois le juge et l'exécuteur de la sentence, par conséquent vous possédez la capacité et aussi la qualification permettant d'envisager ma requête de clémence, ou même de grâce pleine et entière.

— La requête est repoussée. Étendez-vous, si vous voulez bien ; je ne peux pas discuter avec vous toute la journée. »

Manting fut finalement contraint de s'allonger sur l'herbe, après

quoi Qualmes jeta son sort de paralysie et s'en fut.

Manting demeura là gisant jour et nuit, semaine après semaine, mois après mois, cependant que belettes et rats lui rongeaient les pieds et les mains, et que les frelons faisaient leur nid dans sa chair, jusqu'à ce que rien ne restât plus sinon des ossements et la perle verte luisante – et même eux furent peu à peu ensevelis sous la terre.

II

1

Huit monarques gouvernaient les royaumes des Isles Anciennes. Le moins important était Gax, qui n'avait de souverain de l'Ulfland du Nord que le titre et dont les ordonnances étaient obéies seulement à l'intérieur des remparts de Xounges. En contraste, le roi Casmir de Lyonesse et le roi Audry de Dahaut régnaient tous deux sur de vastes pays et commandaient des armées puissantes. Le roi Aillas, dont les possessions comprenaient trois îles : le Troicinet, le Dascinet et le Scola, ainsi que l'Ulfland du Sud, protégeait ses voies de communication par la force d'une imposante marine de guerre.

Les quatre autres rois présentaient autant de différences. Le roi fou Deuel de Pomperol avait eu pour successeur son fils, le roi Kestrel, sain d'esprit au suprême degré. L'antique royaume de Caduz avait été absorbé par le Lyonesse, mais le Blaloc, sous la férule du roi ivrogne Milo, avait conservé son indépendance. Milo avait imaginé une ruse merveilleuse qui ne manquait jamais son effet. Quand des envoyés du Lyonesse ou du Dahaut venaient s'assurer le soutien de Milo, il les faisait asseoir à sa table et leur versait du vin sans discontinuer, tandis que les musiciens jouaient des gigues et des pas redoublés, de sorte que les envoyés oublièrent bientôt leur mission et cabriolaient avec l'entrain de l'ivresse au côté du roi Milo.

La Godélie et sa population turbulente étaient tenues plus ou moins en main par le roi Dartweg. Les Skas élistaient tous les dix ans leur « Premier Parmi les Premiers » ; le « Premier » actuel était Sarquin, un homme fort et capable.

Les huit rois différaient presque en tous points. Le roi Kestrel de Pomperol et le roi Allias de Troicinet étaient l'un et l'autre des jeunes gens sérieux, courageux et honorables, mais alors que Kestrel se montrait dépourvu d'humour et timide, Aillas déployait une faculté d'imagination qui perturbait parfois des personnalités plus pondérées.

Les cours de ces huit rois n'étaient pas moins disparates. Le roi Audry répandait l'argent à pleines mains pour satisfaire sa vanité et

ses plaisirs, et la splendeur de sa cour à Falu Ffail donnait matière à bien des légendes. Le roi Aillas utilisait ses revenus pour construire des navires et augmenter sa flotte de guerre, tandis que le roi Casmir dépensait de grosses sommes en espionnage et intrigues. Ses espions s'activaient partout et notamment au Dahaut où ils surveillaient le moindre éternuement du roi Audry.

Casmir éprouvait plus de difficulté à se renseigner au Troicinet. Il avait réussi à suborner certains hauts dignitaires, qui transmettaient leurs rapports par pigeon voyageur, mais il comptait surtout sur le maître espion « Valdez », dont les informations étaient étrangement précises.

Valdez faisait son rapport toutes les six semaines environ. Casmir, dissimulé sous un manteau gris à capuchon, se rendait dans un entrepôt derrière une boutique de marchand de vins, où il était bientôt rejoint par quelqu'un qui aurait fort bien pu être le marchand de vins lui-même : un homme sans grande distinction, trapu de corps, au vidage rasé de près, avec des traits réguliers et des yeux gus au regard froid, laconique dans sa façon de s'exprimer.

Par Valdez, Casmir apprit qu'il y avait quatre nouveaux navires de guerre sur les couettes de lancement du chantier naval au bord de la rivière la Turbulente, à trois kilomètres de Domreis. En dépit de strictes mesures de sécurité, Valdez était à même de préciser que c'étaient des felouques légères et rapides, munies de catapultes lançant des flèches d'acier à cent mètres, avec une force suffisante pour éventrer la coque de n'importe quel bateau ordinaire. Ces nouveaux vaisseaux étaient spécialement conçus pour vaincre les drakkars des Skas et ainsi maintenir libres les routes maritimes entre le Troicinet et l'Ulfland du Sud [6].

Avant de partir, Valdez mentionna qu'il avait recruté, depuis peu, de nouvelles sources de renseignement fort haut placées.

« Bravo ! dit Casmir. C'est bien là le travail efficace que nous en sommes venus à attendre de vous. »

Valdez se dirigea vers la porte, près de laquelle il s'arrêta et il parut sur le point de parler mais, une fois encore, il se détourna.

Casmir avait remarqué son hésitation. « Attendez ! Qu'est-ce qui vous inquiète ?

— Rien de grave, bien que j'imagine aisément des inconvénients possibles.

— Comment cela ?

— Je sais que vous avez au Troicinet d'autres informateurs en

dehors de moi et je me doute qu'au moins l'un d'eux a une position en vue. Pour vous, c'est une circonstance heureuse. Toutefois, comme je vous l'ai dit, j'ai pris contact avec une personne d'un rang élevé qui ne demanderait peut-être pas mieux que de coopérer avec moi, mais qui pour le moment se montre d'une timidité d'oiseau. J'aurai mes coudées plus franches et courrai moins de risques de malentendus si je connais l'identité de vos autres informateurs.

— L'argument est juste », dit Casmir.

Il réfléchit un moment, puis émit un petit rire sec.

« Vous seriez surpris d'apprendre à quel niveau mes oreilles écoutent ! Mais mieux vaut probablement vous tenir séparé de ces autres sources. Mes raisons ne sont pas abstraites. Au cas où l'un est découvert et mis à la question, l'autre reste sauf.

— Tout à fait exact. » Valdez prit congé.

2

Après avoir abandonné sa perle verte entre les mains du voleur, sire Tristano poursuivit son voyage à travers la plaisante campagne du Dahaut et finit par atteindre Avallon.

Il trouva un logis, se changea pour endosser les vêtements convenant à la circonstance et se présenta à Falu Ffail, le palais d'Audry.

Un valet de pied arrogant en livrée de velours bleu se tenait près de la porte. D'un regard à demi masqué par les paupières, il toisa sire Tristano du haut en bas, il l'écouta avec un visage de pierre décliner son identité, puis le précéda de mauvaise grâce jusqu'à un vestibule, où sire Tristano égaya son attente d'une heure en regardant la fontaine dont le soleil, qui se réfractait à travers une coupole en prismes de cristal, faisait scintiller le poudrolement d'eau.

Le Grand Chambellan unit par apparaître. Il écouta la demande de sire Tristano pour une audience avec le roi Audry, puis secoua la tête d'un air de doute. « Sa Majesté voit rarement quelqu'un sans que rendez-vous ait été pris au préalable.

— Vous pouvez m'annoncer comme un envoyé du roi Aillas de Troicinet.

— Très bien. Par ici, s'il vous plaît. »

Il conduisit sire Tristano à un petit salon et le laissa assis seul.

Sire Tristano attendit une heure, puis une autre, jusqu'à ce que, finalement, faute d'une meilleure occupation, le roi Audry condescende à le recevoir.

Le Grand Chambellan emmena sire Tristano à travers les galeries du palais jusqu'aux jardins. Le roi Audry était accoudé à une table de marbre avec trois de ses compagnons favoris et regardait un essaim de jeunes filles jouer aux boules.

Le roi Audry, absorbé par les paris sur le jeu qu'il était en train d'engager avec ses amis, ne put prêter immédiatement attention à sire Tristano qui resta debout à examiner discrètement le frivole souverain du Dahaut. Il vit un grand et bel homme à la ligne de mâchoire quelque peu molle, à l'œil humide et rond, au postérieur massif. Des boucles noires se massaient le long de ses joues ; des sourcils noirs se rejoignaient presque au-dessus de son long nez droit. Son expression était vivante et simple ; son caractère semblait susceptible plutôt que méchant.

Enfin, haussant les sourcils, le roi Audry écouta le chambellan qui annonçait sire Tristano.

« Votre Majesté, voici l'émissaire du Troicinet, sire Tristano du Château Mythric, cousin du roi Aillas. »

Sire Tristano s'inclina dans une révérence classique. « Votre Majesté, j'ai le plaisir de vous présenter mes hommages les plus respectueux et les compliments du roi Aillas. »

Se renversant en arrière sur son siège, les yeux mi-clos, Audry l'examina. « Messire, je dois dire que pour une mission de cette importance je me serais attendu à quelqu'un possédant un peu plus de vénérable sagesse et expérience. » Sire Tristano sourit. « Sire, je reconnais n'avoir que trois ans de plus que le roi Aillas qui, pour cette raison peut-être, me considère sous le jour que vous venez de mentionner. Toutefois, si vous n'êtes pas satisfait, je vais repartir instantanément au Troicinet exposer là-bas votre point de vue au roi Aillas. Je suis sûr qu'il trouvera un émissaire qualifié : sage, d'âge respectable, de votre génération à vous. Puis-je avoir votre permission de me retirer ? »

Audry émit un grognement agacé et se redressa sur son siège. « Les Troices sont-ils tous aussi intraitables quand on touche à leur dignité ? Avant de repartir avec fureur au triple galop, peut-être voudrez-vous bien au moins expliquer la regrettable incursion troice en Ulfland du Sud.

— Sire, avec plaisir. » Sire Tristano jeta un coup d'œil aux trois

courtisans assis qui écoutaient avec un intérêt non dissimulé. « À moins que vous ne préféreriez repousser notre conférence jusqu'à ce que vous soyez seul, puisque nous aborderons des questions délicates. »

Audry poussa une exclamation d'impatience. « Les agissements furtifs, les chuchotements, les intrigues, comme je les déteste tous tant qu'ils sont ! Sire Tristano, sachez quelle est ma philosophie : je n'ai pas de secrets ! Toutefois, n'empêche... » Audry fit signe à ses compagnons qui s'éloignèrent de mauvaise grâce.

Audry désigna un siège. « Asseyez-vous, si vous voulez... Eh bien donc, je continue à m'étonner de cette folle expédition troice. »

Tristano sourit. « Je suis surpris par votre surprise ! Deux raisons évidentes et excellentes nous ont incités à entrer en Ulfland du Sud. La première s'explique d'elle-même : la couronne a été dévolue à Aillas par succession légitime et ordinaire, il est donc allé faire valoir ses droits. Il a trouvé le royaume dans un état déplorable et travaille maintenant à rétablir l'ordre.

« La seconde raison est tout aussi simple que la première. Si Aillas avait négligé de prendre le commandement de Kaul Bocach et de Tintzin Fyral, qui sont l'un et l'autre des forts sur le chemin séparant le Lyonesse et l'Ulfland du Sud, le roi Casmir régnerait aujourd'hui en Ulfland du Sud. Rien ne l'empêcherait d'envahir votre Marche Occidentale pendant qu'il vous attaquerait au même moment par le sud. Ensuite, quand vous auriez été mis sous clef dans un cachot, il aurait écrasé à loisir le Troicinet. Nous l'avons précédé en Ulfland du Sud et ses projets sont déjoués. Vous avez votre explication. »

Le roi Audry eut un ricanement cynique. « Je perçois aussi une extension de l'ambition troice. Voilà qui ajoute de nouvelles dimensions à la charade ! J'ai déjà assez de problèmes avec la Godélie et le Wysrod, pour ne rien dire des Skas qui occupent ma solide forteresse de Poëlitetz... Aha, là-bas ! Bien joué, Artwen ! Et maintenant, Mnione, à l'attaque ! Anéantis ton oppresseur ! » Tel fut l'encouragement lancé par le roi Audry aux jeunes filles qui jouaient aux boules. Il porta un gobelet de vin à ses lèvres, but, puis remplit un autre gobelet pour sire Tristano. « Soyez à votre aise ; nous sommes ici sans cérémonie. N'empêche, j'aurais souhaité qu'Aillas envoie un plénipotentiaire expérimenté ou même soit venu en personne. »

Sire Tristano haussa les épaules. « Je ne peux que répéter ce que j'ai déjà dit. Le roi Aillas m'a expliqué son programme dans sa totalité. Quand je parle, vous écoutez sa voix.

— Je m'exprimerai sans détour, déclara Audry. Notre ennemi commun est Casmir. Je suis prêt n'importe quand à unir nos armées afin d'en finir une fois pour toutes avec le danger qu'il représente.

— Sire, cette idée n'est naturellement pas une surprise pour le roi Aillas... ni pour Casmir, d'ailleurs. Aillas répond par ces paroles : à l'heure actuelle, le Troicinet est en paix avec le Lyonesse, un état de choses qui peut se perpétuer ou non. Nous profitons de ce temps de répit. Nous consolidons notre position en Ulfland du Sud ; nous augmentons notre flotte et, si la paix persiste cent ans, tant mieux.

« En attendant, la situation la plus urgente à laquelle nous devons faire face est celle des Skas. Si nous nous joignons à vous afin de vaincre le Lyonesse, le problème ska ne serait pas éliminé pour autant ; et nous nous trouverions en présence d'un nouveau Dahaut agressif sans le contrepoids du Lyonesse. Nous ne pouvons pas tolérer une prépondérance dans l'une ou l'autre direction et nous devons toujours donner notre appui à l'antagoniste le plus faible. Dans l'avenir immédiat, c'est apparemment vous. »

Audry fronça les sourcils. « Voilà une déclaration d'une sottise presque insultante. »

Sire Tristano ne se laissa pas impressionner. « Sire, je ne suis pas ici pour vous plaire mais pour présenter des faits et écouter vos observations.

— Hmmf. Ce sont là, dites-vous, les paroles du roi Aillas ?

— Exactement.

— J'en déduis que vous n'avez pas une haute opinion de ma puissance militaire.

— Vous plairait-il d'entendre l'appréciation que nous avons reçue à Domreis ?

— Parlez.

— Je vais citer le rapport à peu près tel qu'il nous est parvenu : « Ce qui est requis avant tout des chevaliers du Dahaut, c'est qu'ils viennent à l'exercice avec une armure étincelante et tout leur équipement resplendissant – et, en vérité, ils ont fort belle mine. À la bataille, ils feraient peut-être moins bonne figure, car ils ont été amollis par le luxe et sont peu disposés à supporter les rigueurs d'une campagne. S'ils sont contraints d'affronter un ennemi, nul doute qu'ils sauront exécuter d'élégantes caracoles et défier l'adversaire avec des gestes insouciantes, mais tout cela à distance respectueuse.

« Archers et piquiers défilent avec une impeccable précision et sur la place d'armes émerveillent tous ceux qui les voient. Les compliments ont tourné la tête du pauvre Audry ; il les croit invincibles. Eux aussi sont entraînés pour défiler à la revue, mais c'est à peine s'ils savent quel bout de leurs armes blesse. Ils sont tous trop

gros et n'ont visiblement aucune envie de se battre." »

Audry s'exclama d'un ton indigné : « C'est une invention ridicule ! Êtes-vous ici seulement pour vous moquer de moi ?

— Du tout. Je suis venu transmettre un message, dont vous avez entendu une partie. L'autre partie est ceci : le roi Casmir est parfaitement au courant de vos faiblesses sur le plan militaire. Il s'est vu interdire un passage facile à travers l'Ulfland du Sud et doit maintenant songer à attaquer de front. Le roi Aillas insiste pour que vous retiriez à vos favoris le commandement de votre armée et le remettiez entre les mains d'un soldat professionnel qualifié. Il conseille que vous abandonniez vos revues de détail pour des exercices sur le champ de manœuvres et que vous n'épargniez à personne l'entraînement nécessaire, y compris à vous-même. »

Audry se redressa de toute sa taille. « Ce genre de message frise la pure insolence.

— Telle n'est pas notre intention. Nous voyons des dangers dont vous ne vous méfiez peut-être pas et donc nous vous prévenons, ne serait-ce que par intérêt personnel. »

Audry tambourina de ses doigts blancs sur la table. « Je ne connais pas le roi Aillas. Parlez-moi un peu de son caractère. Est-il prudent ou est-il audacieux ? »

Sire Tristano réfléchit. « En vérité, je le trouve difficile à décrire. Il est prudemment audacieux, si cela répond à votre question. Il est d'un naturel accommodant ; néanmoins, il ne recule jamais devant un devoir pénible. Je soupçonne qu'il se fait souvent violence, car son tempérament est doux comme celui d'un philosophe. Il n'a pas de goût pour la guerre mais il se rend compte que la force et l'intimidation sont ce qui mène le monde ; il étudie donc la tactique militaire et bien peu peuvent l'égaliser au maniement de l'épée. Il a horreur de la torture ; les cachots sous Miraldra sont vides, pourtant il n'y a guère de criminels ou de voleurs de grand chemin au Troicinet parce qu'Aillas les a tous pendus. N'empêche, à mon avis, il est prêt à abandonner demain la royauté à l'homme en qui il pourrait avoir confiance.

— Cela ne devrait pas poser de problème ! Beaucoup prendraient sa place avec joie.

— Ce sont précisément ceux à qui il ne se fie pas ! »

Audry haussa les épaules et but du vin. « Je n'ai pas demandé à naître roi ou même – d'ailleurs – à naître. Pourtant, je suis roi. Autant donc que je jouisse pleinement de ma chance. Par contre, votre Aillas semble victime d'un complexe de culpabilité.

— Je ne suis pas de cet avis. »

Audry remplit son gobelet et celui de sire Tristano. « Laissez-moi vous donner un message à rapporter au roi Aillas.

— Sire, j'écoute de mes deux oreilles. »

Audry se pencha en avant et parla d'un ton sentencieux. « Il est temps qu'Aillas se marie ! Peut-il y avoir meilleure union qu'entre Aillas et ma fille aînée Thaubin, ce qui allierait deux grandes maisons ? Tenez, vous la voyez là-bas qui regarde la partie ! »

Sire Tristano suivit la direction du geste d'Audry.

« La fraîche jouvencelle en blanc près du petit laideron au dernier stade de sa grossesse ? Elle est charmante, en vérité ! »

Audry répliqua avec dignité : « La jeune fille en blanc est l'amie de Thaubin, Netta. Thaubin se trouve à côté d'elle.

— Je vois... Ma foi, je doute qu'Aillas envisage de se marier pour le moment. Il serait fort surpris que je le fiance à la princesse Thaubin.

— Dans ce cas...

— Une chose encore avant que je parte. Puis-je parler en toute franchise ? »

Audry grommela : « Vous n'avez guère fait autre chose. Allez-y.

— Je dois vous avertir que des traîtres signalent le moindre de vos gestes au roi Casmir. Vous êtes environné d'espions. Ils prennent le masque de vos familiers ; parmi eux, il y a peut-être un ou plusieurs des gentilshommes qui étaient assis tout à l'heure ici avec vous. »

Audry regarda fixement sire Tristano, puis rejeta la tête en arrière et rit à gorge déployée. Il se retourna et appela ses amis : « Sire Huynemer ! Sire Rudo ! Sire Swanish ! Venez nous rejoindre, s'il vous plaît ! »

Les trois gentilshommes, quelque peu déconcertés et irrités, revinrent à la table.

Le roi Audry, entre deux gloussements de rire, leur expliqua : « Sire Tristano prétend que les traîtres pullulent à Falu Ffail ; en vérité, il soupçonne l'un de vous d'espionner pour le compte du roi Casmir ! »

Les courtisans se dressèrent d'un bond, rugissant de colère.

« Ce manant nous insulte ! »

« Donnez-nous permission de sortir notre fer, nous lui enseignerons l'étiquette qu'il n'a pas apprise ailleurs ! »

« Bêtises et folies ! Cacardage d'oies et radotage de vieilles femmes ! »

Sire Tristano sourit et se renfonça dans son fauteuil. « Il semble que j'aie touché un point sensible ! Eh bien, je ne dirai plus rien.

— C'est pure absurdité, déclara le roi Audry. Quels secrets ai-je que des espions veuillent découvrir ? Je n'en ai pas. Le pire est connu ! »

Sire Tristano se leva. « Votre Majesté, je vous ai transmis mon message ; permettez-moi de partir. »

Le roi Audry eut un geste des doigts. « Vous pouvez aller. »

Sire Tristano s'inclina, tourna les talons et quitta Falu Ffail.

3

De retour à Domreis, sire Tristano se rendit directement à Miraldra, un vieux château austère qui dominait le port de ses quatorze tours. Aillas accueillit son cousin avec affection. La ressemblance entre eux, à les voir face à face, était évidente. Si Tristano était grand, avec des muscles souples, Aillas qui mesurait trois centimètres de moins avait un corps mince et ferme. Leurs cheveux avaient la même teinte châtain clair à reflets dorés et étaient coupés droit au niveau des oreilles ; les traits de Tristano étaient rudes alors que ceux d'Aillas étaient finement ciselés. Debout l'un près de l'autre, souriant du plaisir d'être ensemble, on aurait dit deux jeunes garçons.

À la suggestion d'Aillas, ils prirent place sur un divan. Aillas déclara : « Avant tout, laisse-moi dire que je m'appête à partir pour Ombreleau ; pourquoi ne pas venir avec moi ?

— Je serai heureux de t'accompagner.

— Nous nous mettrons en route dans deux heures. As-tu mangé ce matin ?

— Seulement du pain et une portion de lait caillé.

— Nous allons y remédier. »

Aillas appela le valet de pied et ils se virent bientôt apporter une poêlée de merluche frite, avec des petits pains frais et du beurre, de la compote de cerises et de l'ale amère. Entre-temps, Aillas avait demandé : « Comment s'est passée ton expédition ?

— Elle a compté des épisodes intéressants, c'est certain, répliqua sire Tristano. J'ai débarqué du bateau à Dun Cruighre et je me suis rendu à cheval à Cluggach où une audience avec le roi Dartweg m'a été accordée. Dartweg est un Celte, évidemment, mais tous les Celtes ne sont pas des rustres rubiconds puant le fromage. Dartweg, par exemple, sent l'aie, l'hydromel et le lard. Du roi Dartweg, je n'ai rien appris d'utile ; les Celtes ne pensent qu'à boire de l'hydromel et à se voler mutuellement du bétail : c'est la base de leur économie. Je suis fermement convaincu qu'ils attribuent plus de valeur à une vache bringée aux gros pis qu'à une femme à la poitrine également bien développée. Toutefois, je n'ai pas à me plaindre de l'hospitalité du roi Dartweg ; en fait, la seule insulte qui touche un Celte est une accusation de pingrerie. Ils sont trop émotifs pour faire de vraiment bons guerriers et, bien qu'étant forts en gueule, ils réagissent de façon aussi déconcertante que des jeunes filles. Sur un lieu de réunion proche de Cluggach, j'ai vu cinquante hommes en train de se quereller ; ils vociféraient plus bruyamment les uns que les autres et portaient souvent la main à l'épée. Je croyais qu'ils délibéraient s'ils devaient faire la paix ou la guerre mais, à ce que j'ai découvert, la dispute concernait le plus gros saumon capturé trois ans auparavant pendant la saison, et Dartweg était au milieu d'eux, criant plus haut que tous. Puis un druide est apparu, en robe marron avec un brin de gui épinglé à son capuchon. Il a prononcé un seul mot ; les hommes se sont tus avec ensemble et se sont esquivés dans l'ombre d'où ils ne sont plus ressortis.

« J'ai parlé ensuite de l'incident à Dartweg et j'ai félicité le druide pour son conseil de modération. Dartweg m'a répondu que le druide se moquait éperdument de la modération et n'était intervenu que parce que le bruit dérangeait une bande de corneilles sacrées dans un bosquet voisin.

« En dépit des églises chrétiennes qui surgissent maintenant partout, les druides gardent toujours leur pouvoir.

— Très bien, conclut Aillas. Tu m'en as assez dit sur la Godélie. Pour acquérir de l'influence, je dois soit descendre du ciel sur un taureau blanc en tenant le disque de Lug, soit pêcher le plus gros saumon de la saison. Et ensuite ?

— J'ai traversé le Skyre en bac et je suis entré dans Xounges. C'est le seul moyen d'accès, puisque les Skas contrôlent les approches par terre. Gax vit dans un palais de pierre colossal appelé Jehaundel, sous des plafonds si hauts qu'ils disparaissent dans l'obscurité. Les salles sont de vraies cavernes et n'offrent que peu de confort aux visiteurs, aux courtisans ou à Gax lui-même.

— Mais tu as pu rencontrer Gax ?

— Seulement avec difficulté. Gax est maintenant plus ou moins valétudinaire et son neveu, un certain sire Kreim, s'efforce apparemment d'empêcher que Gax reçoive des visiteurs, sous prétexte que sa mauvaise santé lui interdit les émotions. J'ai payé une couronne d'or pour obtenir que Gax soit averti de ma présence et j'ai été convoqué à une audience en dépit de la désapprobation de sire Kreim.

« Dans la fleur de l'âge, Gax a dû être un homme très imposant. Même à présent, il me dépasse de cinq centimètres. Il est maigre et sec de corps et parle d'une voix coupante comme le vent du nord. Ses fils et ses filles sont morts ; il ignore son âge exact mais estime qu'il a dépassé soixante-dix ans. Personne ne lui transmet de nouvelles ; il croyait qu'Oriante régnait encore en Ulfland du Sud. Je lui ai certifié qu'Aillas, le nouveau roi d'Ulfland du Sud, était un ennemi juré des Skas, qu'il avait déjà coulé de leurs navires et leur avait interdit l'Ulfland du Sud.

« À cette nouvelle, le roi Gax a battu des mains de joie. Sire Kreim, qui se tenait juste à côté de lui, a déclaré que le règne d'Aillas serait éphémère, et pourquoi ? La raison, selon sire Kreim, était bien connue : les perversions sexuelles d'Aillas l'avaient rendu maladif et mou. Gax en a craché de dégoût par terre. J'ai rétorqué que "ce fait bien connu" était un mensonge calomnieux faux de A à Z. J'ai affirmé que quiconque avait donné cette information à sire Kreim était un vil et lâche menteur, et j'ai conseillé à sire Kreim de ne jamais répéter l'allégation s'il ne voulait pas être accusé de perpétuer le mensonge.

« J'ai souligné que sire Kreim était également dans l'erreur sur d'autres points, qu'Aillas en ce moment même œuvrait avec énergie pour soumettre les barons des hautes terres et qu'il ne tarderait pas à repousser les Skas. »

Aillas eut un petit rire caustique. « Pourquoi n'as-tu pas aussi promis que je renverserais le cours des fleuves et ferais se lever le soleil à l'ouest ? »

Sire Tristano haussa les épaules. « Tu ne m'avais pas encore soufflé mot de ces projets-là.

— Chaque chose, en son temps, dit Aillas. J'ai d'autres chats à fouetter d'abord. Mais parle-moi encore du roi Gax et du sinistre sire Kreim.

— Kreim est un peu plus âgé que moi, avec une bouche violacée et une barbe noire. Il est revêche et soupçonneux, et c'est presque certainement une créature des Skas.

« J'ai mentionné d'autres événements de l'an dernier et le roi Gax n'en connaissait aucun. Le vieux renard a l'air parfaitement au courant des ambitions de Kreim et manifestement pour l'asticoter il ne cessait de se retourner vers lui en s'écriant : "Imagine ça, Kreim !" Et : "Kreim, voilà les hommes sur qui nous appuyer si jamais nous devons échapper aux rets des Skas." Et : "Kreim, recouvrerais-je ma jeunesse que j'agisrais comme Aillas !" »

« Finalement, le roi Gax a fait sortir de la pièce sire Kreim sous un prétexte quelconque. Il est parti à regret, en regardant par-dessus son épaule tout le long du chemin. Alors le roi Gax m'a dit : "Comme vous voyez, ma vie et mon règne déclinent ensemble vers l'oubli." »

« Là, le roi Gax a jeté un coup d'œil autour de lui comme pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'oreilles indiscretes. "J'ai commis beaucoup d'erreurs dans mon existence. Il y en a une dernière que j'aimerais éviter.

«— Et qui est ? »

« Gax s'est contenté de pointer un doigt sur moi. "Vous êtes un jeune homme subtil en dépit de votre mine insouciant. Vous ne devinez pas ?

«— J'en vois bien une douzaine que vous risquez de commettre. Vous espérez éviter de mourir avant votre heure et peut-être donc avancez-vous sur un sentier étroit.

«— C'est une des bonnes réponses. Je me meurs mais seulement dans le sens où chaque homme de mon âge est mourant. Les Skas sont patients ; ils attendront. Mais je dois être prudent, parce que je redoute le poison ou un coup de poignard dans l'ombre et ce serait une triste mort ici dans Jehaundel, sans fils pour venger mon assassinat.

«— Permettez-moi de demander ceci, par simple curiosité. Comment les lois de l'Ulfland du Nord règlent-elles la succession au trône ?

«— Par les lignes de filiation ordinaires. Si je meurs pour de bon, cela signifie Kreim. Mais voyez ce bandeau sur ma tête ? Seriez-vous assez fou pour l'accepter, je pourrais vous céder la royauté à l'instant même et alors, comme la mienne, votre vie serait un gage entre les mains des Skas et vous vous poseriez des questions à chaque bouchée de nourriture.

«— Gardez votre royauté, lui ai-je répondu. Mes ambitions volent beaucoup plus bas." »

« À ce moment, sire Kreim est revenu et j'ai pris congé du roi

Gax. »

Aillas se dirigea vers la fenêtre par où il regarda le port où le vent soulevait des moutons d'écume.

« Que penses-tu de sa santé ?

— Pour un homme de soixante-dix ans, il paraît en bon état, quoique sa vue ait beaucoup baissé. Son esprit est agile et sa voix ferme.

— Et après ton départ de Xounges ?

— J'ai vécu une aventure des plus curieuses avec une perle verte néfaste que j'ai abandonnée avec joie à un voleur, puis j'ai traversé le Dahaut pour me rendre à Avallon.

« J'ai obtenu une audience auprès du roi Audry en son palais. Il est sentencieux, irréfléchi et vaniteux, mais il a de l'humour, un humour quelque peu pesant mais de l'humour quand même.

« Je j'ai prévenu que des espions infestaient sa maison et il m'a ri au nez. Comme il n'a pas de secrets, Casmir dépense son argent pour rien, ce qui convient parfaitement à Audry.

Il n'y a pas grand-chose à dire sinon qu'Audry serait désireux que tu épouses sa fille Thaubin qui est enceinte.

— Cela, je ne suis pas prêt à le faire. »

Un valet de pied entra et chuchota à l'oreille d'Aillas.

Les traits de ce dernier se crispèrent et il se tourna vers Tristano. « Attends-moi dans la cour ; pour cette affaire, je suis obligé au secret. »

Tristano se retira et, un instant après, Yane entra dans la pièce, dans un tel silence qu'il semblait ne pas déplacer l'air en marchant.

Aillas se leva d'un bond. « Te revoilà et de nouveau je peux respirer !

— Tu surestimes le danger, répliqua Yane.

— Si tu étais pris, tu chanterais une chanson différente.

— Sans doute. Je chanterais, certes, vite et fort, avec l'espoir d'éviter les persuasions de Casmir. Il y a peu d'hommes que je redoute. Il est l'un d'eux. »

Aillas s'approcha une nouvelle fois de la fenêtre pour regarder au-dehors. « Il doit avoir d'autres espions à part toi.

— Certes oui et l'un d'eux est un traître figurant parmi tes proches conseillers. Casmir était sur le point de me dire son nom, puis il s'est

ravisé. Mais cet homme occupe un poste élevé. »

Aillas réfléchit. « Je me demande à quel point proche et à quel point élevé.

— Très élevé et très proche. »

Aillas secoua la tête pensivement. « Je trouve cela difficile à croire.

— Tu confères souvent avec tes ministres ?

— Une fois par semaine, au moins.

— Ces ministres sont les mêmes, d'une semaine à l'autre ?

— Il n'y a pas de grands changements.

— Quels sont leurs noms ?

— Ils sont six, tous seigneurs du royaume : Maloof. Pirmence. Foirry. Sion-Tansifer. Langlark. Witherwood. Aucun ne tirerait profit de la victoire de Casmir.

— Lequel a un motif de ressentiment ? »

Aillas haussa les épaules. « Peut-être qu'on m'estime trop jeune ou trop téméraire ou trop obstiné. L'expédition en Ulfland du Sud n'a pas été du goût de tout le monde.

— Lequel des six est le plus zélé ?

— Probablement Maloof, qui est Chancelier de l'Échiquier. Chacun remplit sa tâche avec efficacité. Par moments, Langlark paraît manquer d'entrain, mais j'ai une raison de ne pas le soupçonner.

— De quelle raison s'agit-il ?

— J'ai essayé de chasser l'incident de mon esprit... à tort, semble-t-il maintenant. Au Blaloc, comme tu sais, des chantiers navals construisent des barques de pêche et des caboteurs. Récemment, un certain duc Geronius d'Armorique a passé contrat pour la livraison de quatre grosses galéasses de guerre, d'une classe qui pourrait bien nous donner du fil à retordre par un jour de beau temps. Après enquête, j'ai découvert que le duc Geronius d'Armorique n'existe pas. C'est Casmir, qui essaie de créer une flotte en cachette. Dès que les bateaux auront été mis à l'eau et que Casmir aura versé son or, j'enverrai un détachement pour les brûler jusqu'à la ligne de flottaison et il y aura de grands grincements de dents au palais du Haidion.

— Et alors ?

— Pendant une conférence où quatre ministres étaient présents, j'ai parlé de rumeurs concernant la construction de navires à Port Posedel, au Blaloc. J'ai dit que j'avais demandé à un négociant en bouteilles de verre qui devait se rendre là-bas d'aller voir ce qui se

passait.

« Le marchand n'est jamais revenu. Je me suis renseigné à sa fabrique et j'ai découvert qu'il avait été assassiné au Blaloc. »

Yane réfléchit longuement en hochant la tête. « Et les ministres qui t'écoutaient ?

— Maloof, Sion-Tansifer, Pirmence et Foirry. Langlark et Witherwood n'étaient pas là.

— L'incident paraît significatif.

— Exactement. Mais laissons là le sujet pour le moment. Je vais partir avec Tristano et Shimrod pour Ombreleau où, crois-le si tu veux, il y a un problème ennuyeux à résoudre. Avec l'aide de Shimrod, la difficulté se résorbera peut-être et nous jouirons de quelques jours de tranquillité. Aimerais-tu te joindre à nous ? »

Yane s'excusa. « Il faut que je me rende chez moi, à Skave. J'ai besoin de tonneaux pour le vin nouveau. Qu'est-ce qui trouble l'existence placide d'Ombreleau ?

— Les druides. Ils se sont installés sur l'île d'Inisfadhe, ce qui inspire une peur bleue à Glyneth, et je dois arranger ça.

— Envoie Shimrod leur jeter un sort de mélancolie ou, mieux encore, qu'il les transforme tous en écrevisses. »

Aillas regarda par-dessus son épaule comme pour s'assurer que Shimrod n'était pas à portée de voix.

« Shimrod s'étonne déjà de cette invitation soudaine. Quand on a affaire aux druides, la magie est un atout réconfortant. Je laisserai Glyneth raconter son histoire ; elle fait ce qu'elle veut de Shimrod et de tout autre qu'elle décide d'enjôler.

— Y compris un certain Aillas, à ce que j'ai remarqué.

— Oui. Un certain Aillas aussi, tu l'as dit. »

III

1

Ombreleau avait été bâti il y a fort longtemps dans une période de troubles, pour assurer la libre navigation sur le Chanteleau et intimider les chevaliers guerroyeurs du Ceald, et jamais il n'avait essayé ne serait-ce qu'un assaut.

Le château se dressait au ras du lac, une partie de son donjon cylindrique planté dans l'eau même. Des toits en forme de cône aplati coiffaient aussi bien le donjon que les quatre tours trapues attenantes. Des arbres ombrageaient tours et donjon et adoucissaient l'aspect massif du château, tandis que les cônes pittoresques des toits paraissaient presque comiquement inadaptés à la tâche d'abriter les lourds édifices.

Le père d'Aillas, Ospero, avait construit une terrasse autour de la base du donjon, à l'endroit où il s'avancait dans le lac. Par bien des soirs d'été, pendant que la clarté du couchant s'estompait dans le crépuscule, Aillas et Ospero, parfois avec des invités, soupaient sur la terrasse et souvent, si la compagnie était bonne, restaient assis de longs moments à savourer du vin avec des noix en regardant les étoiles apparaître dans le ciel.

Sur la berge croissaient plusieurs gros figuiers qui, pendant les heures chaudes de l'été, exhalaient un pénétrant arôme de miel qui attirait d'innombrables insectes bourdonneurs ; Aillas enfant avait été piqué plus d'une fois quand il grimpait au milieu des lisses branches grises pour cueillir des fruits.

Le donjon comprenait une vaste salle ronde, avec une table en forme de fer à cheval de neuf mètres de diamètre, où cinquante personnes pouvaient s'asseoir à l'aise, ou soixante en se serrant un peu. La bibliothèque d'Ospero occupait l'étage au-dessus, avec une galerie, plusieurs salons et vestiaires. Les tours offraient de vastes chambres à coucher et d'agréables pièces de séjour pour le seigneur du château, sa famille et ses invités.

Lorsque la cour partit pour Domreis, la douve ne fut plus

entretenu et devint à la longue un marécage envahi par les roseaux, les ronces et les osiers. Des odeurs fétides montaient de la vase et, finalement, Aillas ordonna qu'on la remette en état. Des équipes d'ouvriers s'y employèrent trois mois durant ; puis les vannes furent ouvertes et l'eau vive courut de nouveau dans le fossé, bien que la douve ne servît plus désormais qu'à des usages pacifiques. Par mauvais temps, les bateaux étaient amenés du lac et amarrés dans la douve. Des canards et des oies barbotaient au milieu des roseaux, les eaux calmes recelaient pour les pêcheurs carpes, anguilles et brochets.

Ombreleau était pour Aillas le cadre de ses plus plaisants souvenirs et, au fil des années, les changements avaient été peu nombreux. Weare et Flora portaient à présent le titre de 'sénéchal' et de 'châtelaine de la maison'. Cern, naguère garçon d'écurie et camarade de jeux d'Aillas, était devenu 'grand écuyer en second de l'Écurie royale'. Tauncy, autrefois régisseur, était maintenant boiteux. En tant que 'maître vigneron du Domaine royal', il surveillait les travaux dans les caves d'Aillas.

Après avoir longtemps différé, et seulement sur l'injonction de Weare, Aillas accepta d'emménager dans l'ancien appartement de son père, tandis que Dhrun s'installait dans les pièces occupées jadis par Aillas.

« C'est ainsi qu'il doit en être, dit Weare à Aillas. On n'arrête pas la chute des feuilles en automne ni la venue de feuilles nouvelles au printemps. Comme je l'ai souvent fait remarquer à Dame Flora, vous êtes peut-être trop enclin à la sentimentalité. Maintenant, tout a changé. Comment pouvez-vous espérer gouverner un royaume si vous êtes trop timide pour vous aventurer hors de votre chambre d'enfant ?

— Weare, mon bon ami, vous posez là une rude question ! À franchement parler, je n'ai nul désir de gouverner un royaume et encore moins trois. Quand je suis ici à Ombreleau, cela me paraît une plaisanterie.

— Néanmoins, les choses sont ce qu'elles sont et j'ai entendu de bons rapports sur vous. Désormais il convient que vous occupiez le Grand Appartement. »

Aillas fit une grimace de malaise.

« Nul doute que vous avez raison et il en sera comme vous le désirez. N'empêche, je sens partout la présence de mon père. S'il faut vous dire la vérité, parfois je crois voir son fantôme debout sur le balcon ou contemplant les braises quand le feu est tombé. »

Weare émit un son de dédain. « Et alors ? Je vois souvent le bon sire Ospero. Par les nuits de lune, si j'entre dans la bibliothèque, il est

assis dans son fauteuil. Il se tourne pour me regarder et son visage est tranquille. J'ai l'impression qu'il aimait tellement Ombreleau que même mort il ne peut supporter de le quitter.

— Très bien, dit Aillas. J'espère que sire Ospero pardonnera mon intrusion. Je ne changerai rien de ses arrangements. »

Ce qui suscita à nouveau les protestations de Weare.

« Allons, mon garçon ! Ce n'est pas ce qu'il voudrait, puisqu'il vous aimait aussi ! L'appartement est maintenant le vôtre et vous devez l'installer à votre goût et pas à celui d'un fantôme.

— Ainsi en sera-t-il ! Eh bien donc, que suggérez-vous ?

— D'abord un bon nettoyage, ponçage et cirage à neuf des boiseries. Puis un lessivage soigneux de l'enduit des murs. Le vert, je l'ai remarqué, a tendance à prendre une teinte pisseuse avec le passage du temps ; pourquoi ne pas essayer un joli bleu pâle avec du jaune pour les moulures ?

— Parfait ! Exactement ce qu'il faut. Weare, vous avez un don merveilleux pour ces questions-là.

— Puisque nous sommes sur le sujet, nous devrions peut-être aussi rénover l'appartement de la Demoiselle Glyneth. Je la consulterai, naturellement, mais je propose que nous enduisions là pierre de plâtre et passions un badigeon avec du rose, du blanc et du jaune pour la bonne humeur et des réveils joyeux.

— Très juste. Veillez-y, Weare, si vous voulez bien. »

En ce qui concernait Glyneth, Aillas lui avait donné un joli petit domaine dans une vallée non loin de Domreis, mais elle ne s'intéressait guère à cette propriété et préférait de beaucoup Ombreleau. À présent âgée de quinze ans, Glyneth, pour la grâce et le charme de sa propre vie ainsi que l'égaïement de celle des amis, était mue par un mélange de simplicité limpide et d'optimisme rayonnant, qu'accompagnait une perception joyeuse des absurdités du monde. Au cours de l'année précédente, elle avait grandi de près de trois centimètres et, quand bien même elle aimait porter une chemise et des chausses masculines, seul quelqu'un d'aveugle à la beauté pouvait la prendre pour un garçon.

Dame Flora, toutefois, considérait non seulement ses vêtements mais aussi sa conduite comme une entorse aux convenances.

« Ma chère, que vont penser les gens ? Quand donc une princesse navigue-t-elle sur le lac dans un canot ? Quand la voit-on grimper aux arbres et se percher au milieu des hiboux ? Ou courant seule les Bois Sauvages comme un garçon manqué ?

— J'aimerais pouvoir rencontrer une princesse comme ça, répliqua Glyneth. Elle serait pour moi une bonne camarade ; nos goûts seraient exactement les mêmes !

— Je doute qu'il existe sa pareille, déclara Dame Flora. Il est temps que la princesse ici présente apprenne les règles de la bienséance de façon qu'elle ne se fasse pas montrer du doigt à la cour.

— Dame Flora, ayez pitié ! Allez-vous me jeter dehors, peut-être dans le froid et la pluie, simplement parce que je suis incapable de coudre à jolis petits points ?

— Jamais, ma mignonne ! Mais nous devons observer, nous devons apprendre et nous devons pratiquer les commandements de l'étiquette. Vous avez atteint l'âge et acquis certains attraits physiques qui rendent le port des chausses absolument déplacé et il faut que nous préparions pour vous un ensemble de jolies robes.

— N'empêche, nous devons garder le sens pratique ! Comment puis-je sauter par-dessus une clôture avec une jolie robe ? Réfléchissez !

— Il n'est pas nécessaire que vous sautiez par-dessus des clôtures. Moi, je ne saute pas de clôtures. Dame Vaudris, de Château Hanch, ne saute pas de clôtures. D'ici peu, des soupirants de haut rang vont accourir en foule pour demander votre main. Quand ils arriveront dans l'intention de vous présenter leurs hommages, il faudra que je leur dise : 'Vous la trouverez quelque part dans le domaine, soit ici soit là.' Ils s'en iront donc à votre recherche et que penseront-ils quand ils vous découvriront perchée dans un arbre ou en train d'attraper des grenouilles dans la douve ?

— Ils penseront qu'ils ne tiennent pas à m'épouser, ce qui me convient parfaitement. »

Sur quoi, Dame Flora voulut appliquer une tape sur le postérieur de Glyneth, mais celle-ci l'esquiva d'un vif pas de côté. « Voilà l'art de l'agilité.

— Effrontée petite coquine, vous finirez mal ! »

Flora parlait sans colère et, en vérité, elle riait intérieurement. Un instant après, comme gâterie, elle donna à Glyneth un plat de gâteaux au citron.

Glyneth portait ses cheveux blonds en boucles flottant librement ou encore attachés avec un ruban noir. Elle paraissait candide mais, de temps à autre, elle s'amusait à des jeux de flirt léger auxquels elle s'exerçait tel un chaton imitant les prédateurs de la jungle. Elle prenait souvent Aillas comme sujet de ses expérimentations, jusqu'à ce que

ledit Aillas, serrant les dents et levant les yeux au ciel, fasse appel à toute sa volonté pour battre en retraite de peur que le jeu ne parvienne à un stade où leurs relations risquaient d'être à jamais changées.

Parfois, restant éveillé la nuit dans son lit, il se demandait ce qui se passait dans l'esprit de Glyneth et quelle part de sérieux elle mettait dans cet amusement. Toujours à ces moments-là, d'autres images venaient le troubler.

Ce n'étaient plus les souvenirs lugubres du jardin secret du Haidion. Suldrun était devenue depuis longtemps une forme indistincte perdue dans les profondeurs du temps. Une autre silhouette plus vive s'imposait à la pensée d'Aillas. Elle s'appelait Tatzel ; elle était ska et elle habitait le Château Sank, en Ulfland du Nord. Tatzel avait une personnalité unique en son genre. Elle était mince comme une baguette, avec des cheveux noirs qui pendaient droit par-dessus ses oreilles ; son teint, de même que celui de tous les Skas, était légèrement olivâtre ; ses yeux brillaient d'intelligence. Aillas l'avait vue le plus souvent marchant à grands pas dans la galerie principale du château, les yeux fixés droit devant elle. Elle ne prêtait aucune attention à Aillas ; étant esclave, il comptait pour elle moins qu'une chaise.

Il avait du mal à définir ce qu'il éprouvait à l'égard de Tatzel. Du ressentiment, certes, et du défi engendrés par sa blessure d'amour-propre, mais d'autres aspirations plus subtiles lui avaient serré bizarrement le cœur chaque fois qu'elle passait sans le voir ; il avait envie de lui barrer le chemin pour la forcer à s'arrêter et à le remarquer, pour la forcer à plonger son regard dans le sien et à tenir compte de l'être fier qu'il était. Il n'aurait jamais pu s'aventurer à la toucher ; elle aurait aussitôt appelé les gardes et Aillas aurait été emmené comme un malfaiteur, peut-être même jusqu'à la planche de castration et un avenir trop horrible pour être envisagé, avec à la fois sa virilité et tout espoir de conquérir l'estime de Tatzel disparus à jamais.

Quand Aillas s'était finalement évadé du Château Sank en compagnie de Cargus et de Yane, il s'était retourné à un moment donné et, regardant en arrière, il avait murmuré : « Tatzel, prenez garde ! Il se pourrait bien qu'un jour nous nous rencontrions à nouveau et dans des conditions différentes ! » Voilà quel était le fantôme qui hantait l'esprit d'Aillas.

Après avoir passé la nuit au Port de la Sorcière, puis franchi à midi la Trouée de l'Homme Vert, Aillas et Tristano atteignirent Ombreleau en fin de journée. Dans un vibrant cliquetis de fers à cheval, ils traversèrent le pont-levis et gagnèrent la cour de l'écurie. Dhrun et Glyneth sortirent en coup de vent pour les accueillir, suivis par Weare, Flora et d'autres membres de la maisonnée, cependant que Shimrod [7] attendait dans l'ombre du passage voûté qui conduisait à la terrasse.

Les voyageurs se retirèrent dans leurs chambres pour se rafraîchir, puis descendirent sur la terrasse où Weare servit le meilleur dîner que son garde-manger pouvait offrir, et la compagnie resta longtemps réunie, tandis que les derniers rayons du couchant s'éteignaient et que le crépuscule devenait la nuit.

Tristano parla de la perle verte et de son influence sinistre. « Je suis déconcerté par le pouvoir de cet objet. On aurait dit une perle véritable, sinon que sa couleur était du vert de l'eau de mer. Qu'en pensez-vous, Shimrod ?

— Je suis confus d'avouer que, pour moi, il y a beaucoup plus d'inconnu que de connu dans le domaine de la magie. Cette histoire de perle verte dépasse mon entendement.

— C'est peut-être un cerveau de démon, commenta Glyneth d'un ton méditatif. Ou encore un œuf de goblin.

— Ou un œil de basilic », suggéra Dhrun.

Glyneth conclut avec obligeance : « Au fond, il y a là une bonne leçon pour un jeune garçon en pleine période de formation comme Dhrun. Ne jamais voler ou dérober d'objets de valeur, surtout s'ils sont verts !

— Conseil judicieux, acquiesça Tristano. En pareil cas, l'honnêteté est la meilleure politique à suivre.

— Vous m'avez terrifié et découragé, répliqua Dhrun. Je vais cesser de voler tout de suite.

— Sauf s'il s'agit de quelque chose de bien pour moi, naturellement », rectifia Glyneth.

Ce soir, peut-être pour faire plaisir à Dame Flora, elle portait une robe blanche ; un bandeau d'argent émaillé de pâquerettes blanches retenait ses cheveux ; elle était charmante et Tristano n'était nullement insensible à ce charme.

Il dit modestement : « En tout cas, ma conduite a été exemplaire. Je n'ai pris la perle que pour rendre service et je l'ai abandonnée bien volontiers à quelqu'un de moins favorisé que moi par la naissance.

— Tu parles évidemment du chien, souligna Dhrun, puisque nous ne connaissons pas le lignage du voleur. »

Glyneth déclara avec sévérité : « Franchement, tu as traité ce chien de façon plutôt cruelle ! Tu aurais dû apporter la perle à Shimrod.

— Pour qu'il me la fasse avaler dans une saucisse ? s'exclama Shimrod. J'aime mieux pas.

— Pauvre Shimrod, murmura Aillas. L'écume à la bouche, fonçant comme un dératé sur la route et ne s'arrêtant que pour mordre les passants ! »

Glyneth répliqua dignement : « Shimrod pouvait se débarrasser comme il faut de l'objet, quelle que soit sa nature. Le chien n'en était pas capable.

— Je reconnais maintenant mon erreur, reprit Tristano. Quand ce chien s'est élancé pour mordre mon cheval aux jambes, j'ai manqué de mansuétude à son égard, je le confesse. J'ai donc agi sous le coup d'une impulsion que j'ai regrettée presque aussitôt et plus encore quand j'ai constaté quelle horrible bête c'était.

— Je ne comprends pas bien, dit Glyneth. Tu as regretté presque aussitôt ta cruauté ?

— Ma foi, pas tout à fait. Rappelle-toi que j'avais indemnisé le chien avec une saucisse pour le risque qu'il courait.

— Alors, pourquoi ? »

Tristano eut un petit geste dégoûté du bout des doigts.

« Puisque tu insistes, je vais expliquer... le plus délicatement possible. La veille à minuit, la perle m'avait été restituée d'une façon qui m'a hérisé les cheveux sur la tête. En voyant le chien par terre, ma première idée a été de partir à bride abattue en abandonnant la bête à son triste sort. Puis je me suis mis à songer à la nuit suivante, plus particulièrement à cette heure de minuit où je serais en train de dormir. D'ici là, la perle aurait fait du chemin dans les boyaux du chien... »

Glyneth plaqua ses mains sur ses oreilles. « Assez. Tu m'en as déjà dit plus que je n'avais envie d'entendre.

— Le sujet me paraît à présent dépourvu d'intérêt, dit Aillas.

— En effet, répliqua Tristano. Je voulais seulement exciter la compassion de Glyneth pour les tribulations auxquelles j'étais soumis.

— Tu y es parvenu », dit Glyneth.

Il y eut un instant de silence et Glyneth se tourna vers Aillas, au haut bout de la table.

« Ce soir, tu ne dis rien. Qu'est-ce qui te tracasse ? Les affaires de l'État ? »

Aillas laissa son regard se perdre au-dessus des eaux noires. « Miraldra semble à des milliers de kilomètres. J'aimerais n'être jamais obligé d'y retourner.

— Peut-être te charges-tu de trop de responsabilités.

— Avec mes conseillers et ministres tous plus âgés que moi, aux aguets pour me prendre en défaut, je n'ai pas d'autre choix que d'agir avec prudence. Il règne en Ulfland du Sud un chaos que je dois organiser et peut-être me faudra-t-il entrer en lutte avec les Skas, à moins qu'ils ne changent leurs façons de faire. Et pendant ce temps, à cette heure même où nous sommes ici, Casmir échafaude de nouvelles intrigues.

— Alors pourquoi ne pas intriguer contre Casmir jusqu'à ce qu'il abandonne la partie ?

— Que n'est-ce aussi facile ! Les machinations astucieuses sont la spécialité de Casmir ; je ne réussirai jamais à le battre à ce jeu-là. Il a des espions partout ; ils seraient au courant de mes plans astucieux avant moi ! »

Dhrun poussa une exclamation de colère. « Ne pouvons-nous identifier les espions et les noyer tous dans le Lir ?

— Rien n'est simple. Je tiens à savoir qui ils sont, bien sûr, mais ensuite je préfère leur faciliter la vie et leur fournir de faux renseignements pour les dérouter. Si je les noyais tous, le seul résultat serait que Casmir enverrait un groupe inconnu de moi. Je m'arrange donc avec ceux que j'ai et je m'efforce de ne pas les alarmer.

— Les tromper paraît en soi une bonne tactique, remarqua Glyneth. Est-ce efficace ?

— Je m'en rendrai mieux compte après que j'aurai identifié les espions.

— Nos propres espions doivent bien surveiller Casmir ? questionna Glyneth.

— Pas d'aussi près que lui nous surveille. Toutefois, nous ne sommes pas totalement surclassés.

— Cela m'a l'air d'un travail intéressant, en un sens, dit Glyneth. Je me demande si je ferais une bonne espionne.

— Sans aucun doute, répliqua Aillas. Les jolies femmes sont d'excellents espions ! Toutefois, elles doivent se sacrifier à leur métier et en accepter les inconvénients, puisque les renseignements les plus précieux leur sont généralement communiqués sur l'oreiller. »

Glyneth émit un son de dédain. « Et voilà les espions que tu passes la nuit à dérouter, à qui tu facilites la vie au lieu de les pendre au gibet !

— Ha ! Je n'ai pas cette chance ! Casmir n'a pas tant de considération. À la place, il a corrompu un de mes proches conseillers. Inutile de le préciser, n'allez raconter cela à personne ! »

« Quelle étrange impression on doit ressentir quand on regarde un visage après l'autre en se demandant lequel est celui d'un espion, remarqua Dhrun.

— Oui, en effet. »

Tristano demanda : « Combien y a-t-il de suspects ?

— Ce sont mes six augustes et irréprochables conseillers : Maloof, Langlark, Sion-Tansifer, Pirmence, Foirry et Witherwood. Chacun est pair du royaume. En bonne logique, chacun devrait m'être aussi fidèle que la lune l'est au soleil. Néanmoins, il y en a un dans le lot qui est un traître. Je le dis avec gêne, car cela atteint sérieusement mon amour-propre.

— Et comment le découvriras-tu ?

— J'aimerais bien le savoir. »

Pendant un moment, tandis que les étoiles poursuivaient leur course dans le ciel, les compagnons discutèrent de stratagèmes pour démasquer le traître. Finalement, quand les chandelles furent presque brûlées, ils se levèrent en bâillant et s'en allèrent se mettre au lit.

3

Les visiteurs se disposèrent à retourner à Domreis. Glyneth et Dhrun observèrent les préparatifs avec une nervosité grandissante ; Ombreleau serait bien silencieux et désert quand les autres seraient partis. De plus, tous deux avaient été intrigués par le mystère de l'espion haut placé. À la dernière minute, ils décidèrent de se joindre au groupe qui rentrait à Domreis et ils se dépêchèrent de se préparer à leur tour.

Le groupe, qui comprenait maintenant cinq membres, franchit à cheval le Ceald, monta à la Trouée de l'Homme Vert où, selon la coutume, tous se retournèrent pour apercevoir une dernière fois Ombreleau, puis ce fut la descente dans la vallée de la rivière Rondante jusqu'au Port de la Sorcière et une nuit à l'auberge du Corail Marin. Ensuite : un départ de très bonne heure, avec le cliquetis des harnais résonnant fort dans l'air froid du petit matin, la chevauchée au-dessus du Cap Brumeux avec les premiers rayons rouges du soleil brillant sans chaleur dans leur dos et, au début de l'après-midi, l'arrivée à Domreis.

Aillas ne s'était pas fait d'illusions sur les intentions de Dhrun et de Glyneth. Il les prit à part et leur recommanda la plus grande prudence. « Ce n'est pas une séance de devinettes entre bons camarades. Il y a des vies en jeu et Casmir se moque bien de les ménager.

— Cet homme-là doit être étrangement dur ! s'écria Dhrun.

— Il l'est, en effet, et un de ses espions nous observe de près comme nous regarderions des poulets s'ébattre dans la basse-cour. »

Glyneth demanda d'un ton perplexe : « Cet espion est un traître, bien sûr, mais quel but poursuivrait-il ? Qu'est-ce qu'il y gagne ? »

Allias haussa les épaules. « Peut-être espionne-t-il par caprice, pour le plaisir électrisant de jouer à un jeu dangereux. Il se montrera sûrement le plus soupçonneux des hommes, guettant le moindre regard ou murmure, alors soyez subtils !

— Je pense que tu peux nous faire confiance, rétorqua Dhrun d'un ton digne. Nous ne sommes pas complètement idiots ; nous n'avons pas l'intention de dévisager les gens puis de nous pousser du coude ou de jeter des coups d'œil en coulisse et de nous mettre à chuchoter.

— Je sais, répliqua Aillas. À la vérité, je suis curieux de connaître votre opinion. »

Et il se dit à part soi : « Qui sait ? L'un ou l'autre percevra peut-être des dissonances ou des incohérences qui n'auraient pas été remarquées par ailleurs. »

Pour cette raison, Aillas organisa un banquet auquel il convia ses ministres et quelques invités supplémentaires. L'événement eut lieu par un après-midi désagréable où le vent soufflait en tourbillon du haut du ciel d'un bleu dur. Avec la main au chapeau pour le retenir et leurs habits claquant en l'air, les dignitaires suivirent à cheval la chaussée menant à Miraldra. Dans le vestibule, ils furent accueillis par sire Este, le sénéchal, qui les conduisit à la plus petite des salles de banquet. C'est là qu'en compagnie de Dhrun et de Glyneth Aillas attendait ses invités.

La réception étant dépourvue de cérémonie, les six ministres furent placés selon leur ordre d'arrivée, trois de chaque côté de la table, sans souci de préséance. Après eux, il y avait sire Tristano et deux nobles personnages originaires de pays étrangers. Le premier était un gentilhomme grand et mince, avec un visage allongé et maigre, qui s'appelait sire Catraul de Catalogne. Il portait des vêtements d'une bizarre extravagance et se poudrait la figure à la mode de la cour d'Aquitaine. Dhrun et Glyneth retenaient à grand-peine leur envie de rire en voyant Shimrod attifé de si fastueuse façon.

En face de Shimrod était assis Yane, qui s'était noirci la peau ; il avait dissimulé son menton derrière une barbe noire et ses cheveux sous un turban. Il se nommait sire Hassifa de Tingitane [8] et ne partait presque pas.

Quand ses invités eurent pris place. Aillas se leva.

« Aujourd'hui, j'accueille mon cousin, deux seigneurs de pays lointains et six gentilshommes qui sont non seulement mes conseillers mais aussi mes amis, hommes de confiance et dignes d'elle ! Je désire vous présenter à mon fils, le prince Dhrun, et à ma pupille, la princesse Glyneth. D'abord, du Dascinet, seigneur Maloof de la Maison Maul. »

Maloof qui était robuste, pas très grand, avec des cheveux noirs bouclés et une courte barbe épaisse encadrant un visage blanc et rond, se leva. Il s'inclina, en faisant un geste gracieux de la main à l'adresse de Glyneth, puis se rassit.

Aillas appela : « Seigneur Pirmence de Château Lutez. »

Pirmence se leva à son tour et salua : un gentilhomme un peu plus âgé que Maloof, mince et beau de sa personne, à la chevelure argentée, aux sourcils haussés dans une expression dédaigneuse, avec une courte barbe d'argent et des traits d'une distinction marquée.

« Seigneur Sion-Tansifer de Porthouse Faming. »

Sion-Tansifer, le plus vieux des ministres et de loin le plus brusque et le plus entier dans ses jugements, se dressa dans un garde-à-vous rigide. Sa spécialité était la stratégie militaire, en ses phases les plus conservatrices et classiques, et Aillas jugeait son point de vue intéressant bien plus souvent qu'utile. Sion-Tansifer était précieux pour une raison différente : ses opinions, souvent émises sous la forme d'axiomes tranchants, agaçaient les autres et détournaient d'Aillas leurs critiques. Sion-Tansifer tenait en sonneur l'idéal courtois et, comme le dîner était dépourvu de cérémonial, il salua la princesse Glyneth avant le prince Dhrun, donnant à la galanterie le pas sur les impératifs de la préséance.

« Seigneur Witherwood de la Maison de Witherwood. »

Le seigneur Witherwood, gentilhomme d'âge mûr, était blême de teint et maigre, avec des joues creuses, des yeux d'un noir intense et une bouche serrée comme pour contenir une puissante énergie intérieure. Il était passionné dans ses convictions et irrité par le formalisme, une disposition d'esprit qui n'était pas propre à établir un courant de sympathie entre lui et Sion-Tansifer ou Maloof, que lui Witherwood jugeait le premier un pète-sec borné et le second un faiseur d'embarras tatillon et vétilleux. Il réagit à l'introduction par deux brefs hochements de tête et se rassit.

« Seigneur Langlark de Château Ravin-Noir. »

Langlark, comme s'il voulait donner une leçon discrète à Witherwood pour ses manières bourruées, se leva lourdement et salua à droite et à gauche d'un mouvement plein d'allure. Gentilhomme corpulent dépourvu d'élégance, Langlark apportait néanmoins aux délibérations du conseil humour, modération et sens pratique. Aillais inclinait à voir en lui celui de ses ministres qui le soutenait le mieux.

« Seigneur Foirry de Suanetta. »

Foirry exécuta deux révérences courtoises, encore que machinales. Il était frêle avec des épaules un peu voûtées et, bien que moins âgé que Maloof, il était chauve à part une frange de boucles noires. Des mouvements vifs de tête, des yeux bruns au regard alerte, avec un long nez mince en bec-de-corbin et une bouche au rictus cynique lui donnaient une expression de vigilance menaçante. L'humeur de Foirry était changeante et parfois aussi ses points de vue, car il aimait envisager une thèse sous tous les angles et avait tendance à discuter avec ceux qui la soutenaient afin de mettre à l'épreuve la valeur de leurs concepts.

« Sire Tristano est connu de vous, bien sûr. À côté sont assis sire Catraul de Catalogne et sire Hassifa de Tingitane. »

Le banquet se déroula : au début dans le calme et la réserve, le seigneur Sion-Tansifer retransché dans un silence glacial. Le seigneur Pirmence essaya d'engager la conversation d'abord avec sire Catraul, puis avec sire Hassifa, mais ne s'attira que des regards sans expression et des haussements d'épaules marquant l'incompréhension, si bien qu'il tourna son attention ailleurs.

Pendant ce temps, Glyneth et Dhrun étudiaient les six ministres en détail. Ils découvrirent que chacun était en quelque sorte un spécialiste, avec une sphère particulière de connaissances techniques. Maloof administrait les finances, donnait ses avis sur la levée d'impôts, droits, loyers et taxes. Witherwood travaillait à codifier les

systèmes judiciaires du pays, unifiant les différences régionales et donnant aux lois une application universelle, à toute personne de quelque degré que ce soit sur l'échelle sociale, bas ou élevé. Sion-Tansifer, relique du règne du roi Granice, conseillait en matière d'organisation militaire et de stratégie. Foirry faisait autorité dans le domaine de l'architecture navale. Pirmence, qui avait beaucoup voyagé, d'Irlande à Byzance, était en pratique le ministre des Affaires étrangères, tandis que Langlark avait reçu d'Aillas la mission d'établir à Domreis une université de lettres, mathématiques, géographie et diverses autres sciences.

Aillas, qui observait aussi les six ministres, éprouva une bizarre impression glaçante où la sensation d'affronter un mystère se combinait avec un étonnement oppressé et même un peu de terreur. Un des six personnages installés tout tranquillement à sa table en train de manger ses mets et de boire son vin était un traître : une créature travaillant à sa défaite et à sa perte.

Lequel des six ?

Quelles étaient donc ses raisons ?

Aillas jeta un coup d'œil à la dérobée sur Dhrun et ressentit une bouffée d'orgueil pour ce beau jeune fils. Il regarda Glyneth et c'est une émotion différente qui monta en lui. Glyneth perçut son attention, tourna la tête, croisa son regard, sourit et secoua la tête pour indiquer sa perplexité ; l'énigme dépassait son entendement.

Le banquet avait commencé. Un émincé d'olives, de crevettes et d'oignons parsemés de fromage et de persil sur des huîtres dans leur coquille, le tout cuit au four, constituait le premier service qui fut suivi d'une estouffade de thon aux clovisses et aux vigneaux mijoté dans du vin blanc avec des poireaux et du fenouil. Après quoi, dans cet ordre, vint un plat de cailles farcies de morilles et rôties au gril, présentées sur des tranches de bon pain blanc, avec comme légume d'accompagnement des petits pois, des artichauts revenus au beurre et arrosés de vin, ainsi qu'une salade verte ; puis des tripes et des saucisses avec du chou rouge au vinaigre ; puis une savoureuse selle de chevreuil glacée avec une sauce au xérès et servie avec de l'orge qui avait été d'abord mise à gonfler dans du bouillon frémissant puis sautée avec de l'ail et de la sauge ; ensuite arrivèrent des nonnettes, des noix et des oranges ; et tout au long du repas, les gobelets avaient été remplis à bord avec les nobles voluspa et san sue d'Ombreleau, ainsi que le muscat blanc au goût piquant du Dascinet.

Bien que se connaissant depuis longtemps, les ministres ne s'entendaient guère et, à mesure que le banquet s'avancait, chacun avait tendance à soutenir ses vues avec une véhémence accrue, de

sorte qu'il finissait par ressembler à une caricature de lui-même et que des signes de dissension commencèrent à se faire jour.

Le plus redoutable du groupe était Sion-Tansifer, vétéran d'une douzaine de campagnes ; sa chevelure grisonnante formait des épis et poussait de travers à l'endroit où des cicatrices sillonnaient son crâne. Ses déclarations étaient prononcées d'une voix nette et mordante, comme si chacune d'elles était une vérité inattaquable ; ceux qui n'étaient pas d'accord se voyaient gratifier d'un coup d'œil oblique chargé de mépris.

Maloof, assis en face de lui, avait une propension à accompagner de réserves tous ses avis, si bien qu'en comparaison de Sion-Tansifer, il paraissait plutôt vague et indécis.

Contrastant avec ces deux-là, Pirmence était un personnage affable et bel homme, avec un air de grand seigneur, un esprit vif et une inébranlable vanité. Il avait voyagé loin et le Château Lutez passait pour un trésor de merveilleux objets.

Langlark, replet, rubicond et modeste, utilisait une tactique d'humilité mi-désabusée mi-perplexe qui par ricochet semblait rendre ridicules et excessifs les propos des autres. Il relevait souvent des évidences qui avaient échappé à tous les autres et Pirmence prenait grand soin de ne pas entrer en conflit avec Langlark, qui était peut-être le seul ministre plus subtil que lui-même.

Witherwood, net et précis, attaquait les opinions qu'il estimait illogiques avec une ardeur féroce qui ne s'arrêtait à aucune considération de personne ; Aillas avait souvent essuyé la cinglure de sa critique et Maloof le méprisait au plus haut point.

Foirry parlait peu et écoutait les autres avec une expression d'amusement sardonique mais, quand il sortait de sa réserve, il pouvait se montrer presque aussi mordant que Witherwood.

Pendant qu'on mangeait la venaison, la conversation tourna vers l'expédition en Ulfland du Sud [9], et peu d'avis optimistes se firent entendre.

Maloof commenta avec un détachement étudié : « C'est un pays désagréable, tout en rochers et en landes, avec çà et là une fondrière ou une cabane en ruine. Il peut fournir une stricte subsistance à ses habitants, mais seulement s'ils cultivent leur sol avec le même zèle qu'ils mettent à s'entre-tuer. Les Ulfs sont un peuple barbare !

— Un instant ! s'écria Glyneth, prenant la parole pour la première fois. Je suis née à Throckshaw, en Ulfland du Nord, et mes parents n'étaient nullement barbares. Ils étaient doux, bons et braves et ce sont les Skas qui les ont tués ! »

Maloof cligna des paupières, gêné. « Mes excuses ! Je me suis exprimé avec exagération, bien sûr. J'aurais dû dire que les barons d'Ulfland du Sud sont gens aux mœurs guerrières et que la prospérité viendra seulement quand cesseront leurs querelles et leurs expéditions meurtrières. »

Sion-Tansifer émit un grognement dédaigneux. « On verra cela le jour où il pleuvra des pièces d'or au lieu de grêlons. Les Ulfs tiennent à leurs vendettas comme un chien à ses puces. »

Pirmence déclara : « Il y a dix ans, j'ai eu l'occasion de visiter Ys. Je me suis rendu ensuite par terre à Oâldes. J'ai rencontré très peu de gens : des bergers et des paysans, des pêcheurs le long de la côte. Le pays est venteux, dégagé et en général inhabité, c'est là son seul avantage : il fournira des terres à tous nos fils cadets, si le roi Aillas le juge bon.

— Le pays est désert pour une bonne raison, expliqua Foirry. Si les barons montagnards relâchaient tous ceux qui sont enfermés dans leurs cachots ou étirés sur leurs chevalets, la terre serait peut-être même surpeuplée. »

Maloof qui avait tendance à prendre les choses au pied de la lettre haussa les sourcils avec une expression consternée. « Pourquoi nous sommes-nous aventurés dans ce triste pays ? Nous dépensons inutilement de la peine, du sang et de l'or en sorties guerrières ! Les Ulfs ne nous sont rien !

— Je suis leur roi, répondit Aillas d'un ton calme et raisonnable. Ce sont mes sujets. Je leur dois justice et sécurité.

— Bah ! s'exclama Witherwood. L'argument n'est pas valable. Supposez que vous soyez subitement proclamé roi du Cathay [\[10\]](#) ; devrions-nous alors dépêcher une flottille de navires et des régiments de soldats troices pour assurer la sécurité de ce pays et faire respecter la justice ? »

Aillas rit. « Le Cathay est loin, l'Ulfland du Sud est tout près.

— Néanmoins, insista Maloof avec entêtement, j'estime que le bon emploi de vos revenus est ici, auprès de vos compatriotes ! »

Sion-Tansifer déclara d'un ton bourru : « J'avoue que je ne souscris pas de bon cœur à cette expédition. Les barons rebelles gardent leurs vallées montagnardes comme des loups et des aigles. Si nous les tuons tous, il en surgira autant des genêts pour prendre leur place et la situation sera la même qu'avant. »

Langlark regarda son vis-à-vis, les sourcils froncés, dans son habituelle expression de perplexité. « Nous suggérez-vous

d'abandonner ce vaste pays ? Ce renoncement est-il à notre avantage ? Pirmence exprime un point de vue nettement exagéré ; le pays n'est pas sans ressources et a été considéré jadis comme un royaume riche. Les mines fournissent de l'étain, du cuivre, de l'or et de l'argent, et il y a d'importants gisements de fer des marais. En d'autres temps, des bœufs, des chevaux et des moutons paissaient sur les landes et les champs étaient ensemencés avec de l'avoine, du blé et de l'orge. »

Sion-Tansifer eut un petit rire sarcastique. « Les Ulfs peuvent garder leur “vaste pays” et jouir de leur superbe richesse avec mes compliments et, en vérité, ma gratitude s'ils veulent combattre les Skas et, ce faisant, verser leur propre sang. Pourquoi irions-nous tirer les marrons du feu à leur place ? Pour la richesse ? Il n'y en a pas à prendre. Pour la gloire ? Où est la gloire de pourchasser des coureurs de marais à travers les brandes ?

— Hem, ha ! » Pirmence tamponna sa barbe gris argent avec une serviette. « Vous êtes bien caustique ! » Il tourna la tête vers Aillas, au haut bout de la table, « Sire, que répondez-vous à ces esprits chagrins et pessimistes ? »

Aillas s'appuya au dossier de son fauteuil. « J'ai longuement développé ce sujet ; avez-vous donc tous la mémoire si courte ? Je vais donc me répéter. Nous avons occupé l'Ulfland du Sud non pas en quête de richesse, de gloire ou de terres à prendre mais pour une seule et unique raison : notre survie. »

Sion-Tansifer hocha la tête d'un air sceptique. « Ou je suis stupide ou le concept est erroné.

— Voilà une question que seul peut-être le roi Aillas voudra trancher », commenta Pirmence avec délicatesse.

Aillas rit. « Manifestement, le seigneur Sion-Tansifer n'est pas le seul à formuler cette alternative. » Il jeta un coup d'œil circulaire à la tablée. « Qui d'autre aimerait se retirer d'Ulfland du Sud ? Maloof ?

— L'opération fait une lourde ponction sur le trésor public. Je ne me sens pas la compétence pour en dire davantage.

— Pirmence ? »

Pirmence pinça les lèvres. « Nous sommes là-bas ! Difficile sinon même impossible de nous dégager maintenant avec honneur.

— Langlark ?

— Vos arguments sont convaincants.

— Witherwood ?

— J'ai l'impression que nous avons jeté nos dés pour un coup

hasardeux. J'espère que la chance est de notre côté.

— Foirry ?

— Nos vaisseaux dominant sur mer. Tant que c'est le cas, le Troicinet n'a rien à craindre.

— Sire Tristano, quel est ton avis ? »

Sire Tristano hésita un instant, puis : « Permits que je pose cette question : quelles seraient les conséquences si effectivement nous abandonnions Kaul Bocach et Tintzin Fyral et que nous quittions l'Ulfland du Sud ? »

Aillas répliqua : « Dans l'heure même où nous aurions évacué l'Ulfland du Sud, le roi Casmir se pincerait pour s'assurer qu'il est bien réveillé, il danserait de joie une petite gigue et donnerait à ses troupes l'ordre de partir pour le nord au pas accéléré. Ensuite, tout à loisir, avec ses armées à pied d'œuvre, il attaquerait le Dahaut de deux côtés à la fois et, au bout d'un mois, le roi Audry n'aurait plus qu'à s'enfuir pour l'Aquitaine ou mourir. Casmir emporterait alors la Table Cairbra an Meadhan et le Trône Evandig à la ville de Lyonesse et se proclamerait roi des Isles Anciennes. Dans l'estuaire de la Murmeil, il pourrait construire une flottille suffisante pour débarquer ses troupes au Dascinet, ce dont il ne se priverait pas et nous serions perdus. En nous rendant en Ulfland du Sud, nous avons déjoué les menées de Casmir et nous l'avons contraint à un programme plus difficile.

— Tu m'as convaincu, dit sire Tristano. Et vous, seigneur Sion-Tansifer ?

— Avec tout le respect qui vous est dû, les prémisses sont erronées. À cet instant même, Casmir peut se mettre en marche vers le nord par la Trompada sans jamais entrer en Ulfland du Sud.

— Que non pas, riposta Aillas. Il se trouverait immédiatement en guerre avec nous et devant des problèmes de transport de troupes et de ravitaillement insolubles. Aussi longtemps que nous tiendrons l'Ulfland du Sud et le Teach tac Teach, Casmir n'osera jamais emprunter la Trompada. Rien qu'avec des soldats du pays, nous pourrions aisément lui barrer le chemin. »

Maloof s'exclama d'un ton presque coléreux : « Pourquoi toutes ces histoires de menaces et d'hostilité ? N'avons-nous pas ratifié des traités de paix avec le Lyonesse ? Pourquoi présumer le pire ? Si nous démontrons à Casmir que nous voulons réellement la paix, alors il nous rendra la pareille et point besoin ne sera plus de rodомontades ou de cliquetis et de fracas d'armes, ce qui ne peut qu'envenimer la situation.

— Reportez-vous quelques années en arrière, répliqua Aillas. Granice régnait au Troicinet. Ivar Excelsus de Dascinet a eu envie de nous punir par une guerre et a demandé à Casmir son soutien. Casmir n'était que trop heureux d'amener des armées de l'autre côté du Lir et, si nos bateaux n'avaient pas détruit son armada, aucun de nous ne dînerait ici ce soir à Miraldra. Casmir a-t-il changé ses taches ? Manifestement pas [11]. »

Maloof ne fut pas convaincu. « Oui, mais l'Ulfland du Sud n'est pas le Dascinet. »

Witherwood lui demanda d'un ton sarcastique : « En somme, vous croyez que si nous nous montrons courtois envers Casmir, il ne nous causera pas d'ennuis ?

— Nous n'avons rien à perdre, répliqua Maloof dignement. N'importe quoi vaut mieux que la guerre.

— Pas n'importe quoi », dit Langlark.

Aillas déclara : « Aucun de nous ne souhaite la guerre, pas même Casmir, qui préférerait édifier son triomphe sur notre faiblesse et notre sottise. Tant que je serai roi, cela ne se produira pas ; toutefois, je vais travailler à maintenir la paix. Vous apprendrez peut-être avec intérêt que le roi Casmir et la reine Sollace viendront à Domreis en visite officielle.

— Je considère que c'est une bonne nouvelle ! s'exclama Maloof. Quand cette visite aura-t-elle lieu ?

— Dans un mois environ. »

Foirry « dut un rire sardonique. « Quelle farce, la diplomatie ! »

Aillas sourit. « En tant que roi, je me dois d'être un modèle de correction, si fort que je puisse bouillir intérieurement... J'en ai dit là davantage que je ne voulais. »

Le banquet s'acheva. Aillas et Yane, avec Glyneth et Dhrun, allèrent s'asseoir devant le feu dans un des petits salons.

Aillas questionna : « Eh bien, quelle est la conclusion générale ? »

Yane resta un long moment le regard plongé dans les flammes.

« Pas facile à déterminer. Langlark et Foirry semblent hors de cause du fait de l'épisode du marchand de verreries. Sion-Tansifer est indubitablement courageux, encore qu'un peu opiniâtre. Un traître ? Guère vraisemblable. Maloof ? Witherwood ? Pirmence ? Mon intuition se fixe sur Maloof. Il souhaite la paix et est donc prêt à des concessions. Les gens de cette sorte abondent dans l'histoire ; Maloof se considère peut-être même comme un grand héros de la diplomatie

secrète, qui apaise Casmir et favorise l'établissement de quelque utopique entente cordiale.

« Puis il y a Pirmence. Il a l'air influençable et pourrait être entraîné à espionner... pour de l'or ou par simple désir de secouer son ennui. Il appartient à cette catégorie dangereuse sans qu'il y paraisse de gens qui, au nom de la tolérance, trouvent des excuses à n'importe quelle conduite étrange – surtout la leur.

« Witherwood ? Si c'est un espion, ses mobiles sont difficiles à deviner. »

4

Le lendemain du banquet, à midi, le seigneur Maloof vint rendre compte de l'état des finances royales à son souverain Aillas. La mine de Maloof était lugubre et il apportait de mauvaises nouvelles.

« En raison de l'incursion en Ulfland du Sud, conjuguée avec le coûteuses constructions navales aux chantiers de la rivière Rondante, nos réserves monétaires ont été réduites à un niveau critique.

— Hem, dit Aillas, voilà qui n'est pas agréable à entendre.

— Il y a longtemps que j'ai donné des avertissements à ce sujet. » Maloof parfait avec une sombre satisfaction. « Maintenant, mes propos se vérifient.

— C'est bien possible... Et nos revenus du Dascinet, sont-ils arrivés ?

— Pas encore, sire, non plus que les fonds du Scola. Ni les uns ni les autres ne doivent être encaissés avant la semaine prochaine.

— Pour une semaine, donc, il nous faut vivre économiquement. D'ici peu, du moins je l'espère, l'Ulfland du Sud subviendra à ses propres besoins. J'ai envoyé des ingénieurs inspecter les vieilles mines qui, m'a-t-on dit, n'ont pas été épuisées mais ont simplement été abandonnées à cause des bandits et pillards. Il y a peut-être aussi de l'or alluvial dans les rivières. Elles n'ont jamais été examinées et un grand rendement pourrait éventuellement en être tiré, suffisant pour payer toutes nos dépenses. Qu'en dites-vous ?

— À l'heure actuelle, cet afflux de richesses est entièrement hypothétique et nul doute qu'il obligera à des investissements substantiels avant que nous prouvions seulement son existence. »

Aillas sourit « Maloof, vous avez une tournure d'esprit pratique qui est terriblement décourageante ! Si les choses en viennent au pire, nous aurons recours pour avoir des fonds à cette méthode surnommée universellement "la vieille Infaillible" : les impôts ! Il n'y a qu'à pressurer les gens jusqu'à ce que leurs chaussures grincent ! Les rois devraient seuls avoir le privilège d'utiliser l'argent. C'est bien trop bon pour le commun des mortels.

— Sire, dit Maloof avec tristesse, je suppose que vous plaisantez.

— Pas tout à fait. J'ai l'intention de décréter des taxes portuaires à Ys ; jusqu'à présent, personne là-bas n'a jamais déboursé un liard. De plus, nous devons commencer à collecter les revenus du Val Evandre qui étaient versés auparavant à Carfilhiot. Il y a donc des bénéfices en vue. Et un de ces jours, nous extirperons aux barons les caches d'or qu'ils se sont constituées en se volant mutuellement. »

Maloof fronça les sourcils en évaluant ce qu'il estimait être des failles dans ce plan mais, à nouveau, conclut qu'Aillas plaisantait. Il déclara : « Rude programme ! »

Aillas rit. « Mais très simple à appliquer. Je promulguerai des lois que je sais qu'ils enfreindront ; je leur infligerai de donc de lourdes amendes, qu'ils devront payer sinon ils seront expulsés et réduits à errer sur la lande. J'aimerais seulement pouvoir appliquer la même méthode au roi Casmir et à son navire de guerre clandestin, mais je crains qu'il ne veuille pas payer ses amendes. »

De stupeur, Maloof haussa les sourcils. « Vous n'avez pas le droit d'imposer des amendes au roi Casmir !

— Tristement vrai. C'est pourquoi je dois avoir recours à des mesures plus énergiques. »

Maloof fronça de nouveau les sourcils, cette fois l'air déconcerté. « De quelle sorte ?

— Dans deux semaines exactement à partir de ce soir, des hommes à nous effectueront un raid sur le chantier naval de Sardilla et réduiront en cendres la coque clandestine de Casmir. À l'avenir, il tiendra ses engagements avec plus de sérieux. »

Maloof secoua la tête. « Entreprise périlleuse !

— Moins que de laisser Casmir disposer d'une flotte de navires de guerre. »

Maloof n'avait plus rien à dire et se retira. Dans le courant de la même journée, Aillas s'entretint avec le seigneur Pirmence à qui il donna le même renseignement.

Plus tard encore, vers la fin de l'après-midi, Aillas mentionna

négligemment en la double présence des seigneurs Witherwood et Sion-Tansifer que le raid sur Sardilla aurait lieu dans dix jours exactement.

Entre-temps, sire Tristano avait affirmé à Foirry et à Langlark que l'expédition était prévue pour dans vingt jours, bien que ces deux seigneurs ne fussent pas considérés comme suspects au premier chef.

De bonne heure, le lendemain, sire Tristano s'embarqua sans tarder pour Sardilla, au Caduz, afin de découvrir laquelle des trois indications susciterait en parade des mesures de protection.

Finalement, sire Tristano revint, épuisé par une rude chevauchée et une traversée du Lir que le gros temps avait rendue pénible. Aillas et Yane écoutèrent son rapport avec grand intérêt. La dixième nuit, aucune précaution particulière n'avait été prise. Au soir de l'intervalle de deux semaines, cent soldats puissamment armés s'étaient postés en embuscade et, tout au long d'une nuit lugubre, avaient attendu une attaque qui ne s'était pas produite.

Pour compléter sa vérification, Tristano avait différé son départ jusqu'à ce que la vingtième nuit se soit écoulée sans incident, puis il était retourné au Troicinet.

« Trois faits sont maintenant établis, dit Aillas. Premièrement, le vaisseau a bien été commandé par Casmir. Deuxièmement, un traître siège à mon conseil des ministres. Troisièmement, il s'agit soit de Maloof soit de Pirmence.

— L'un et l'autre sont qualifiés pour tenir l'emploi, dit Yane. Et maintenant ?

— Pour le moment, mine de rien. Identifions notre homme sans lui donner l'éveil. »

5

Des rapports étaient parvenus à Aillas, signalant de riches gisements de fer des marais en Ulfland du Sud, non loin d'Oäldes, et il avait prié Maloof d'établir ce que coûterait la construction d'une fonderie.

Les chiffres, tels que les présentait Maloof, semblaient étonnamment élevés. Aillas les considéra un moment sans commentaire, puis mit le document de côté.

« Le projet requiert manifestement une étude plus approfondie. Pour l'instant, mon esprit a du mal à se fixer ; mon sommeil a été troublé par des rêves, la nuit dernière. »

Maloof témoigna d'un intérêt courtois. « Vraiment, messire ? Les rêves sont les signes avant-coureurs d'une réalité située dans l'avenir. Ils fournissent les présages que nous négligeons à nos risques et périls !

— Les rêves de cette nuit étaient singulièrement vivants, expliqua Aillas. Ils concernaient la visite prochaine du roi Casmir. Comme son vaisseau entrait au port, j'ai vu Casmir sur le pont tête nue, aussi nettement que je vous vois maintenant. Il s'est éloigné et j'ai entendu dire à mon oreille : "Regarde avec attention ! S'il arbore à son chapeau deux plumes, de couleur bleue et de couleur verte, il se révèle un ami et un allié fidèle. S'il porte une seule plume jaune, c'est un ennemi perfide qui doit être supprimé coûte que coûte !" La voix a prononcé ces paroles par trois fois. Seulement quand j'ai voulu regarder Casmir se coiffer de son chapeau, quelqu'un s'est adressé à moi, ce qui m'a empêché de vérifier.

— Un rêve remarquable », commenta Maloof.

Plus tard, Aillas raconta son rêve remarquable à Pirmence : « ... la voix parlait sur un ton d'oracle. "Observe le couvre-chef que Casmir pose sur sa tête ! S'il s'orne d'une médaille d'argent en forme d'oiseau, Casmir est un ami et un allié. Si Casmir a un lion d'or, il signale ainsi sa trahison !" Voilà ce qu'a dit la voix et je ne sais que faire. Je ne peux pas gouverner un royaume en me guidant sur des rêves, d'autre part je cours le risque de négliger des présages véritables qui nous annoncent du danger. Qu'en pensez-vous ? »

Pirmence caressa sa barbe gris argent. « Je suis réaliste. En tant que tel, j'admets tout ce qui a de la valeur, quelle qu'en soit la source. Comment était ce couvre-chef ?

— Un simple bourrelet de velours gaufré noir, sans bord ni calotte haute.

— Permettez-moi cette suggestion : regardez le chapeau de Casmir et notez s'il correspond bien à celui de vos rêves ; puis laissez-vous guider par la nature de l'emblème. »

Du haut de la terrasse de la tour du nord à Miraldra, Aillas et ses compagnons regardaient approcher la caraque l'*Étoile Régulus* [12], du pays de Lyonesse : un lourd vaisseau à la proue large et la poupe haute, fort beau à voir avec sa trinquette et sa grand-voile gonflées à bloc et ses banderoles rouges et jaunes flottant en tête des mâts.

La caraque entra dans le port et l'équipage cargua prestement les voiles. Des remorqueurs filèrent des aussières et l'*Étoile Régulus* fut amenée jusqu'au quai près du palais de Miraldra, où elle fut amarrée à des bollards.

Le roi Aillas se trouvait à présent sur la jetée, avec vingt dignitaires du royaume et leurs épouses. Une passerelle fut dressée jusqu'à l'embelle [13] où s'apercevait un remue-ménage de personnages splendides. Une équipe de valets en livrée déroula une bande de tapis de velours rouge sur le quai allant de la passerelle aux trois fauteuils d'apparat à haut dossier, où le roi Aillas attendait, le prince Dhrun à sa droite et la princesse Glyneth à sa gauche [14].

Sur le pont de l'*Étoile Régulus*, un gentilhomme majestueux s'avança : le roi Casmir. En haut de la passerelle, il s'arrêta et fut rejoint par une dame à la noble stature, dont la chevelure blonde roulée sur les oreilles était retenue par une résille de perles blanches : la reine Sollace. Sans regarder ni à droite ni à gauche, les deux descendirent la passerelle jusqu'au quai.

Aillas s'approcha. Son regard se porta sur la coiffure de Casmir : un bourrelet de velours noir, sans calotte ni bord. Une médaille d'argent en forme d'oiseau en ornait le devant ; deux plumes, bleue et verte, se dressaient sur le côté.

Derrière la reine Sollace venaient le prince Cassandre et la princesse Madouc. Cassandre, un robuste garçon de quinze ans, arborait une élégante toque verte sur ses boucles couleur de cuivre jaune. C'était bien le fils de son père et il avait déjà adopté certaines façons de faire royales. Ses yeux bleus et ronds, qu'il promenait sur les personnes présentes, avaient une expression tant soit peu comminatoire, comme pour avertir chacun de s'abstenir du plus léger manquement au respect.

Par contraste, la princesse Madouc, gamine aux longues jambes et aux boucles rousses, ne se souciait visiblement ni de dignité ni de l'appréciation des assistants ; après un bref coup d'œil, elle les chassa de son esprit et descendit la passerelle en gambadant tel un chaton plein d'entrain. Elle portait une longue robe de velours roux orangé serrée à la taille par une ceinture-écharpe noire ; ses cheveux bouclés, qui avaient approximativement la teinte de sa robe, flottaient librement. L'esprit de Madouc était sans aucun doute aussi actif que

ses manières ; son petit visage au nez retroussé était un miroir qui reflétait avec une totale fidélité le moindre changement d'humeur. Aillas, qui connaissait bien ses antécédents, l'observait avec amusement. De toute évidence, les rumeurs concernant la précocité et le caractère volontaire et exubérant de Madouc n'étaient pas exagérées.

En offrant le bras à la reine Sollace au pied de la passerelle, le roi Casmir décocha un froid coup d'œil de remontrance à Madouc, puis se tourna pour saluer le roi Aillas.

Une demi-douzaine d'autres notables de Lyonesse, respectant avec soin l'ordre des préséances, descendirent la passerelle avec leurs épouses et furent annoncés avec le brio approprié par le roi d'armes de Miraldra.

Les derniers à quitter le vaisseau furent deux des suivantes et, enfin, le prêtre chrétien Père Umphred, personnage corpulent en froc violet.

Après les salutations d'usage, Casmir et Sollace furent conduits à leur appartement pour qu'ils puissent se reposer et se rafraîchir après les inconvénients de la traversée.

Tard dans la soirée, le roi Aillas présida un souper sans cérémonie ; le banquet officiel aurait lieu le lendemain. Tant Aillas que Casmir usèrent avec frugalité de ce que contenaient leur assiette et leur gobelet et tous deux avaient l'esprit clair en quittant la table. Ils se retirèrent dans un petit salon et, assis devant le feu, dégustèrent un Olorosa capiteux et doré en discutant des sujets qui les intéressaient. Ni l'un ni l'autre, toutefois, ne jugea à propos de parler du navire que l'on construisait au Caduz sur l'ordre de Casmir.

Ce dernier fit une allusion quelque peu ironique aux fortifications de Kaul Bocach, la gorge que traversait la route reliant le Lyonesse à l'Ulfland du Sud.

« Même sans fortifications, vingt hommes résolus peuvent interdire le passage à une armée. Mais on me ait qu'à présent les défenses dressent leur masse menaçante les unes au-dessus des autres, que toutes les voies d'accès sont protégées par des chausse-trapes, des murailles et des barbacanes, de sorte que leur inaccessibilité est dix fois renforcée. De même pour Tintzin Fyral, où maintenant la montagne appelée Tor Tac est couronnée par un fort aussi rébarbatif que Tintzin Fyral lui-même. Je ne comprends pas ces préparations fiévreuses, puisque nous avons ratifié entre nous des traités qui rendent ces ouvrages superflus.

— Vos renseignements sont exacts, répliqua Aillas. Les

fortifications ont été augmentées et elles protègent effectivement contre une invasion en provenance du Lyonesse. Mais la raison n'en est-elle pas claire ? Vous n'êtes pas immortel ; imaginez, si vous voulez bien, qu'un monarque cruel, traître et guerroyeur vienne à régner sur le Lyonesse. Supposons que ce monarque, pour des raisons que je n'imagine pas, décide d'attaquer l'Ulfland. Eh bien, nous sommes prêts à le recevoir et, s'il est sain d'esprit, il sera dissuadé. »

Casmir eut un sourire glacial. « J'accorde qu'il y a sur le plan théorique un fondement à cette manière de voir mais, en pratique, n'est-elle pas quelque peu exagérée ?

— Je l'espère bien, dit Aillas. Puis-je vous servir encore de ce vin ? C'est un produit de mon domaine personnel.

— Merci, il est vraiment très bon. Les vins du Troicinet ne sont pas connus au Haidion aussi bien qu'ils devraient l'être.

— Voilà une lacune aisée à combler et j'y veillerai. »

Casmir souleva pensivement le gobelet, fi tourner le vin et contempla les ondes dorées. « On a de la peine à se rappeler ces dures années passées où l'inimitié régnait entre nos peuples.

— Tout change, dit Aillas.

— Exactement ! Notre traité, signé dans l'échauffement de sentiments irrités, stipulait que le Lyonesse ne devait pas construire de vaisseaux de guerre, en raison de présomptions qui ne sont plus de saison. Maintenant que l'amitié est rétablie...

— Justement ! déclara Aillas. Le présent équilibre nous a bien servis ! C'est un équilibre qui encourage la paix dans toutes les Isles Anciennes. Cet équilibre et cette paix sont vitaux pour nous et forment le fondement de notre politique étrangère.

— Oh ? » Le roi Casmir fronça les sourcils. « Et comment mettez-vous en œuvre une politique aussi large ?

— Le principe est assez simple. Nous ne pouvons laisser le Lyonesse dominer le Dahaut ou l'inverse, parce que notre propre sécurité disparaîtrait. Que le roi Audry attaque le Lyonesse et par miracle ait l'avantage, alors nous devons entrer en guerre au côté du Lyonesse jusqu'à ce que la stagnation soit rétablie ; et vice versa. »

Casmir réussit un rire léger et, après avoir bu le contenu de son gobelet, posa le réceptacle vide avec un bruit sec. « J'aimerais que mes propres buts soient aussi faciles à définir. Hélas, ils reposent sur des considérations indicibles comme la justice, la réparation de torts anciens et la fatalité de l'histoire. »

Aillas versa du vin dans le gobelet de Casmir. « Je ne vous envie

pas la complexité de vos incertitudes. Toutefois, ne nourrissez aucun doute en ce qui concerne le Troicinet. Que soit le Lyonesse soit le Dahaut devienne assez fort pour menacer l'autre, alors il faut que nous placions nos armées derrière le plus faible. En pratique, vous êtes protégé par une flotte puissante sans avoir à supporter la moindre dépense de ce fait. »

Le roi Casmir se mit debout. Il s'exprima d'un ton plutôt bref. « Je suis las de la traversée et je vais à présent vous souhaiter le bonsoir. »

En se levant, Aillas dit : « J'espère que votre repos sera plaisant. »

Ils se rendirent au salon où la reine Sollace était assise avec des dames des deux cours. Le roi Casmir n'alla pas plus loin que le seuil et s'inclina avec raideur à l'adresse des occupantes de la pièce. La reine Sollace quitta son siège, dit bonsoir à la compagnie et tous deux furent escortés jusqu'à leurs appartements par des valets de pied portant des flambeaux.

Aillas s'en retourna dans la grande galerie vers son salon. De l'ombre surgit un personnage replet en froc couleur de prune rouge. « Roi Aillas ! Un instant de votre temps, s'il vous plaît ! »

Aillas s'arrêta et examina la face rubiconde du Père Umphred, comme celui-ci se faisait appeler maintenant. Aillas n'affecta pas de cordialité. « Que voulez-vous ? »

Umphred eut un petit rire. « Je pensais, tout d'abord, renouer notre connaissance de naguère. »

Aillas recula d'un pas, dans une réaction de dégoût. Nullement démonté, Umphred poursuivit : « Comme vous le savez peut-être, j'ai apporté avec succès le Saint Message à la ville de Lyonesse. Le roi Casmir va presque certainement parrainer la construction d'une magnifique cathédrale pour célébrer le nom du Seigneur dans l'enceinte de son heureuse cité. Si cela se produit, il se pourrait fort bien que je porte la mitre.

— Cela ne m'intéresse pas, répliqua Aillas. En fait, je suis surpris que vous osiez vous montrer en ma présence. »

Avec un sourire jovial et un moulinet de la main, le Père Umphred effaça le moindre vestige d'inimitié qui pouvait avoir existé entre eux.

« J'apporte au Troicinet le joyeux message des Évangiles ! La pompe païenne exerce encore son empire au Troicinet, au Dascinet et en Ulfland du Sud. Tous les soirs, je prie qu'il me soit donné d'amener le roi Aillas et son peuple entier dans la gloire de la vraie foi !

— Je n'ai ni inclination ni temps à perdre pour ces choses-là, dit Aillas. Les gens de mon pays croient ou ne croient pas comme ils le

jugent bon, un point c'est tout. »

Il s'apprêta à poursuivre son chemin, mais le Père Umphred posa une douce main blanche sur son bras. « Attendez ! »

Aillas se retourna. « Eh bien donc, quoi encore ? »

Le Père Umphred arbora un chaud sourire câlin. « Je prie pour votre salut personnel et aussi pour que vous encouragiez, comme le roi Casmir, la construction d'une cathédrale à Domreis, afin de mieux propager la Vérité Divine ! Et, si vous le voulez, un édifice qui rivalise en splendeur avec la cathédrale de la ville de Lyonesse, et j'aurais alors bon espoir d'accéder à l'archiépiscopat même.

— Je ne parrainerai pas d'église chrétienne, ni à Domreis ni ailleurs. »

Umphred pinça pensivement les lèvres. « C'est votre manière de voir aujourd'hui, mais peut-être pourriez-vous être amené à en changer.

— Je ne le crois pas. »

De nouveau Aillas se détourna et de nouveau le Père Umphred le retint.

« Quel immense plaisir de vous revoir, bien que mon esprit se reporte avec tristesse aux malheureux événements de notre première rencontre. Jusqu'à ce jour, le roi Casmir ignore votre identité de naguère. Je suis certain que vous ne souhaitez pas qu'il la connaisse ; sinon vous l'en auriez informé vous-même. Ai-je raison sur ce point ? »

Et le Père Umphred, reculant d'un pas, observa Aillas avec un intérêt bienveillant.

Aillas réfléchit un instant, puis dit d'un ton neutre : « Accompagnez-moi, s'il vous plaît. »

Quelques mètres plus loin dans la galerie, Aillas s'arrêta près d'un valet en livrée. « Demandez à sire Hassifa le Maure de me rejoindre dans le petit salon. » Aillas eut un geste à l'adresse d'Umphred. « Venez. »

Son sourire à présent un peu moins épanoui, Umphred suivit. Aillas le fit entrer dans le petit salon, ferma la porte, puis alla devant la cheminée où il resta debout en silence, le regard plongé dans les flammes.

Le Père Umphred risqua une plaisanterie. « Oui, vraiment ! Votre présente condition surpasse de beaucoup l'ancienne. Pauvre petite Suldrun, une triste fin en vérité ! Le monde est une vallée de larmes et nous sommes envoyés ici afin d'être éprouvés et purifiés pour les

temps heureux qui nous attendent. »

Aillas ne dit rien. Encouragé par ce qu'il pensait être la profonde inquiétude d'Aillas, Umphred poursuivit :

« Mon espoir le plus cher est d'amener au salut le roi du Troicinet avec son noble peuple, et une grande cathédrale inciterait les anges eux-mêmes à chanter de joie. Alors, naturellement, puisque vous semblez le préférer, les détails concernant votre ancienne identité resteront scellés aussi sûrement que les secrets du confessionnal. »

Aillas lui jeta un seul coup d'œil brillant, puis continua à regarder les flammes d'un air méditatif.

La porte s'ouvrit. Yane, toujours déguisé en sire Hassifa le Maure, entra silencieusement dans le salon. Aillas se redressa et se retourna vivement. « Ah, sire Hassifa ! Sans indiscretion, êtes-vous chrétien ?

— Nullement.

— Bien, une simplification. Observez ce bonhomme : que voyez-vous ?

— Un prêtre, gras, blanc, aux manières papelardes, sans doute aussi à la langue mielleuse. Il est arrivé aujourd'hui du Lyonesse.

— Exact. Je veux que vous l'examiniez avec soin pour ne jamais le confondre avec un autre.

— Sire, il pourrait serrer son capuce rabattu autour de son visage, s'appeler Belzébut et se cacher dans la plus profonde catacombe de Rome que je le reconnaîtrais encore.

— Vous allez trouver cela stupéfiant. Il prétend me connaître depuis longtemps. »

Sire Hassifa se retourna pour détailler Umphred avec surprise. « Quels pourraient être ses mobiles ?

— Il veut que je lui construise une belle église à Domreis. Si je refuse, il menace de révéler mon identité au roi Casmir. »

Sire Hassifa inspecta de nouveau Umphred. « A-t-il l'esprit dérangé ? Le roi Casmir connaît déjà votre identité. Vous êtes Aillas de Troicinet. »

Umphred commençait à trouver déplaisant le ton de la conversation. Il se passa la langue sur les lèvres. « Oui, oui, bien sûr. J'avais simplement voulu risquer une plaisanterie, comme en échangeant de vieux amis ! »

Aillas s'adressa à sire Hassifa. « Il persiste dans ses prétentions. Cela m'irrite. S'il n'était pas ici en invité, je l'aurais jeté dans un cachot. Je m'y déciderai peut-être, d'ailleurs.

— Ne souillez pas votre hospitalité à cause de lui, conseilla sire Hassifa. Patientez jusqu'à ce qu'il retourne au Lyonesse. Je peux lui faire couper la gorge à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, avec une lame tranchante ou émoussée. »

Aillas répliqua : « Mieux vaudrait le traîner immédiatement devant Casmir et entendre ce qu'il a à dire. Et alors, s'il débite quelque conte malveillant...

— Attendez ! s'exclama Umphred éperdu. Je comprends maintenant mon erreur. Je m'étais trompé du tout au tout. Je ne vous ai jamais vu de ma vie ! »

Sire Hassifa déclara : « Je crains qu'il lâche quand même un flot de sottises turpitudes au détriment de votre dignité. » Il sortit un poignard étincelant « Laissez-moi au moins lui couper la langue. Nous cautériserons la plaie avec un tisonnier porté au rouge.

— Non, non ! cria Umphred, à présent couvert de sueur. Je ne dirai rien à personne ! Mes lèvres sont scellées ! Je connais un millier de secrets ; tous sont enfouis à jamais. »

Aillas dit à Yane : « Puisqu'il est un invité, je ne peux pas pousser les choses plus loin. Mais si jamais une rumeur ou une allusion concernant ses folles idées venait à se répandre...

— Inutile de menacer ! déclara Umphred. J'ai commis une fâcheuse erreur, qui ne sera jamais renouvelée.

— C'est une bonne nouvelle, répliqua Aillas. Pour vous en particulier. Souvenez-vous que la personne avec qui vous m'avez confondu a une raison de tirer de vous une vengeance terrible.

— L'épisode est oublié, dit Umphred. Veuillez m'excuser à présent, je suis las et j'ai encore mes dévotions à faire.

— Allez. »

7

Dans la galerie principale de Miraldra, une entrée monumentale donnait sur la grande salle. De chaque côté, elle était flanquée par une statue héroïque en marbré, les deux formant une paire rapportée des régions méditerranéennes cinq siècles auparavant. Ces statues représentaient des guerriers de l'antique Hellas, nus à part un casque, avec de courtes épées et des boucliers qu'ils brandissaient dans une

attitude d'attaque.

Le roi Casmir et la reine Sollace, après avoir pris leur petit déjeuner dans leur appartement, s'avançaient le long de la galerie à petits pas, suspendant de temps à autre leur promenade pour examiner les objets d'art et les trophées qui avaient été rassemblés au fil des années par les rois de Troicinet.

Près d'une des statues de marbre se tenait un valet de pied revêtu de la livrée de Miraldra, armé d'une hallebarde de cérémonie. Comme le roi Casmir et la reine Sollace s'arrêtaient pour contempler les statues de héros, le valet fit un signe à l'adresse du roi Casmir qui, en tournant la tête, aperçut ce personnage qu'il connaissait sous le nom de 'Valdez'.

Le roi Casmir regarda d'un côté à l'autre de la galerie, puis s'écarta de la reine Sollace et s'approcha du valet.

« Voilà donc votre point d'observation, chuchota-t-il. Je m'étais souvent posé la question.

— Vous ne me verriez pas ici aujourd'hui si ce n'est que je souhaitais vous parler. Je n'irai plus à la ville de Lyonesse ; mes déplacements ont éveillé la curiosité des pêcheurs.

— Ah ? » La voix du roi Casmir était dépourvue d'expression.
« Que ferez-vous maintenant ?

— J'ai l'intention de couler des jours tranquilles à la campagne. »

Feignant de l'intérêt pour la statue, le roi Casmir réfléchit un instant.

« Il faut que vous veniez une dernière fois à la ville de Lyonesse afin que je récompense convenablement vos services. Peut-être pourrions-nous mettre au point un nouveau système dont vous tireriez profit mais sans risques.

— Je ne le pense pas, répliqua sèchement Valdez. Toutefois, si quelqu'un prononce mon nom au Haidion, prêtez-lui attention ; il apportera des nouvelles... Voilà du monde. »

Le roi Casmir se détourna et, en compagnie de la reine Sollace, continua son chemin dans la galerie.

Au bout d'un instant, Sollace demanda : « Pourquoi êtes-vous si sombre ? »

Le roi Casmir se força à rire. « Peut-être que j'envie au roi Aillas ses belles statues ! Il faut que nous ayons quelque chose de semblable au Haidion.

— Je préférerais des reliques authentiques pour mon église », dit

d'un ton rêveur la reine Sollace.

Perdu dans ses réflexions, le roi Casmir répliqua machinalement :
« Oui, oui, ma chère ; ainsi en sera-t-il, comme vous voudrez. »

En fait, les événements ne tournaient pas à la satisfaction du roi Casmir. Quand des espions cessaient d'être employés par lui, il aimait mettre fin à leurs rapports d'une façon définitive, de sorte qu'ils n'aient jamais l'occasion de vendre leurs services ailleurs et peut-être d'utiliser à son détriment les renseignements qu'ils avaient glanés... Peu à peu, il prit conscience de la voix de la reine Sollace : « ... le Père Umphred me l'a assuré, c'est d'acheter avant que la demande se généralise. Il a entendu parler de trois éclats de bois authentiques de la Sainte Croix que nous pourrions acquérir maintenant pour cent couronnes pièce. On dit que le Saint Graal lui-même se trouve quelque part dans les Isles Anciennes et le Père Umphred a eu l'occasion d'acheter des cartes donnant l'exacte... »

Casmir s'exclama : « Femme, de quoi parlez-vous ?

— Des reliques pour la cathédrale, évidemment !

— Comment pouvez-vous parler de reliques quand la cathédrale même n'est qu'une hallucination ? »

La reine Sollace répliqua d'un ton digne : « Le Père Umphred affirme qu'avec le temps le Divin Seigneur vous amènera à Sa grâce.

— Ha. Si le Divin Seigneur a tellement envie d'une cathédrale, qu'il la construise donc lui-même.

— Je prierai dans cette intention ! »

Une demi-heure plus tard, le roi Casmir et la reine Sollace passèrent de nouveau près des statues, mais à ce moment-là il n'y avait plus trace de Valdez.

IV

1

L'*Étoile Régulus* s'éloigna lentement de la jetée et, avec ses vergues brassées serré sur bâbord, elle prit peu à peu de Terre et quitta Miraldra. Montant sur la dunette, le roi Casmir alla jusqu'à la lisse de couronnement. Il leva haut le bras en un salut à l'adresse des notables qui étaient sur le quai ; son expression, bienveillante et placide, n'indiquait que la satisfaction comme résultat de sa visite.

La caraque, en quittant le port, s'éleva et s'abaissa au rythme des longues lames de houle venant de l'ouest. Casmir descendit l'échelle pour se rendre au salon principal. Il s'installa dans le grand fauteuil et, le regard tourné vers les fenêtres à deux battants de la poupe, il médita sur les événements des quelques derniers jours.

Apparemment, aux yeux de tous, la visite s'était déroulée selon les préceptes de l'étiquette courtoise. Pourtant, en dépit de l'échange de compliments publics, une profonde et mystérieuse antipathie avait marqué les rapports des deux souverains.

L'intensité de cette aversion mutuelle déconcertait le roi Casmir : d'où provenait-elle ? Casmir avait des visages une mémoire fidèle ; presque certainement, il avait rencontré le roi Aillas dans des circonstances moins plaisantes. Bien des années auparavant, Granice – qui régnait à l'époque sur le Troicinet – s'était rendu au Haidion, dans la ville de Lyonesse. Son escorte avait compté Aillas, alors obscur petit prince qui ne figurait même pas dans la ligne de succession au trône. Casmir l'avait à peine remarqué. Cet enfant pouvait-il avoir suscité une impression aussi forte ? Très certainement pas ; Casmir, réaliste de caractère, ne gaspillait pas de sentiment pour des causes triviales.

Le mystère lui pesait d'autant plus sur l'esprit qu'il sentait que, quelque part, un présage important attendait qu'il en prenne conscience. Le visage d'Aillas surgissait dans ses pensées pour disparaître aussitôt, toujours crispé dans une expression de haine implacable. L'arrière-plan demeurait indistinct. Rêve ? Maléfice ? Ou

simple discorde entre les dirigeants d'États rivaux ?

Le problème portait sur les nerfs de Casmir qui, finalement, l'écarta. Il n'y gagna pas l'apaisement, toutefois. Partout des obstacles s'élevaient pour contrecarrer son ambition... En définitive, ces barrières devraient céder, ne serait-ce que sous la seule force brute de sa volonté, se dit Casmir, mais en attendant elles mettaient sa patience à l'épreuve et troublaient le repos de son existence.

Comme le roi Casmir tambourinait du bout des doigts sur les bras de son fauteuil en réfléchissant à sa situation, un incident troublant vieux de cinq ans lui revint en tête. C'était la prédiction énoncée par Persilian le Miroir Magique, de sa propre initiative : un fait sans précédent. Persilian, qui n'avait été sollicité d'aucune manière, s'était mis à psalmodier d'une voix rauque quelques vers de mirliton. Casmir se rappelait seulement le sens des mots, à peu près ceci : « Casmir, Casmir ! Ta fille est Suldrun la Belle et elle est marquée par le Destin ! Son premier-né s'attablera légitimement avant de mourir à Cairbra an Meadhan et ni là ni sur Evandig tu ne siégeras avant lui [15] . »

Casmir avait questionné avec anxiété : « Mais y prendrai-je place ensuite ? »

Persilian n'avait plus rien dit. Le miroir, avec une malice presque palpable, avait simplement reflété le visage de Casmir, contracté et congestionné par l'exaspération.

Casmir avait médité longuement la prédiction, en particulier quand Suldrun était morte après avoir donné un seul enfant à la maison royale : la fantasque et moins que docile princesse Madouc.

L'*Étoile Régulus* arriva à la ville de Lyonesse. Le roi Casmir et sa famille débarquèrent et montèrent dans un carrosse blanc à double suspension, tiré par quatre licornes à la corne dorée. Le Père Umphred avait eu l'idée de se hisser agilement dans le carrosse mais changea d'avis au vu du regard foudroyant que lui adressa Casmir sans mot dire. Arborant un sourire neutre, Umphred sauta de nouveau à terre.

La voiture remonta le Sfer Arct jusqu'aux portes du Haidion, où les membres du personnel du palais attendaient, alignés pour un accueil officiel. Le roi Casmir les gratifia de hochements de tête indifférents et, entrant dans le palais, se rendit à ses appartements où il se plongea aussitôt dans les affaires de son royaume.

Deux jours plus tard, Casmir fut abordé par Doutain, son maître fauconnier. Doutain lui tendit une petite capsule. « Mon seigneur, un pigeon chargé d'un message est revenu au pigeonnier de l'ouest. »

Le roi Casmir, dont l'intérêt s'éveilla immédiatement, dit : « Récompensez généreusement la bête, avec du blé et du millet. »

Doutain répliqua : « C'est déjà fait, Votre Majesté, et bien fait.

— Bon travail, Doutain murmura le roi Casmir, son attention déjà fixée sur le message. Il déplia le bout de papier et lut :

Votre Altesse : à mon regret, j'ai été affecté à un poste en Ulfland du Sud, pour un travail on ne peut plus morne et désagréable. Me maintenir en communication est désormais impossible, tout au moins dans l'avenir immédiat.

Le message était signé d'un symbole de code.

« Hmf », dit Casmir, qui jeta le message dans le feu.

Plus tard dans la journée, Doutain reparut. « Un pigeon est venu au pigeonnier de l'est, mon seigneur.

— Merci, Doutain. »

Le message, signé d'un symbole différent, annonçait :

Votre Altesse : pour des raisons incompréhensibles, j'ai été envoyé en Ulfland du Sud, où mes devoirs ne s'accorderont probablement ni avec mon tempérament ni avec mes goûts. Ceci doit donc être, pour le moment, ma dernière communication.

« Bah ! » s'exclama le roi Casmir, qui lança le message dans les flammes. Il se laissa tomber dans son fauteuil et se tirailla la barbe. Les deux messages : coïncidence ? Peu probable bien que pas impossible. Valdez aurait-il trahi les deux ? Mais Valdez n'avait pas été mis au courant de leurs noms.

Toutefois, c'était intéressant que Valdez ait pris congé à ce moment précis. S'il pouvait être persuadé de retourner au Lyonesse, la vérité serait fort aisée à établir.

Casmir grogna. Valdez était bien trop fin renard pour courir le risque de ce voyage ; cependant, le simple fait de sa venue serait presque à coup sûr un gage de sa bonne foi.

La reine Sollace était convertie depuis longtemps au christianisme et le Père Umphred veillait à ce que sa ferveur demeure vive. Ces derniers temps, elle avait été séduite par le concept de sainteté ; vingt fois par jour, elle murmurait : « Bienheureuse sainte Sollace de Lyonesse ! » Et : « Comme cela sonne bien ! La cathédrale de la bienheureuse sainte Sollace ! »

Le Père Umphred, dont les ambitions n'avaient jamais exclu l'idée d'avoir une mitre d'évêque – et il n'aurait d'ailleurs pas non plus refusé d'exercer l'archiépiscopat sur l'ensemble du diocèse de Lyonesse – encourageait Sollace dans ses espoirs de béatitude.

« Chère reine, en vérité ! Des sept actes saints, une belle maison de prière là où nulle n'existait auparavant procure à Notre Seigneur Dieu le plus haut degré de félicité et Sa joie consacre ceux qui en sont responsables. Ah, quelle gloire rayonne dans l'avenir ! Quels chants dans les chœurs célestes quand ils contempleront la cathédrale qui fera bientôt honneur à la ville de Lyonesse !

— J'y travaillerai de tout mon être, déclara Sollace. Sera-t-il vraiment possible de donner mon nom à cette cathédrale ?

— Cette décision doit être confirmée par de plus hautes autorités, mais mon influence a du poids ! Quand les cloches sonneront dans le pays et que les patenôtres enrichiront l'air de leurs accents, quand le roi Casmir en personne s'agenouillera devant l'autel pour recevoir ma bénédiction, qui pourra s'opposer à ce que le titre de "Sanctissime" soit ajouté à votre nom ?

— "Sanctissime Sollace" ! Oui. Cela sonne bien. Aujourd'hui même, je soumettrai de nouveau notre affaire à l'attention du roi.

— Quelle victoire quand Casmir admettra l'Évangile et viendra à Jésus ! Le royaume entier ne pourra que suivre son exemple ! »

Sollace pinça les lèvres. « Nous verrons, mais tâchons de remporter une victoire à la fois. Si je suis effectivement sanctifiée, le monde se réjouira de la nouvelle et Sa Majesté sera impressionnée.

— Tout juste ! Un pas doit suivre l'autre. »

Au cours de la soirée, alors que Casmir se chauffait le dos, debout devant le feu, Sollace entra dans la pièce. Le Père Umphred s'y engagea derrière elle, mais se glissa modestement de côté et demeura dans l'ombre.

La reine Sollace, tout enflammée d'espoir, traversa majestueusement la salle et, après avoir échangé des civilités avec le roi, se mit à développer l'idée qu'elle se faisait de sa belle cathédrale, avec des tours haut dressées et des cloches carillonnant au loin dans la

campagne le message du salut. Dans son enthousiasme, elle ne prêta pas attention au rétrécissement des yeux bleus et ronds de Casmir, ni à la contraction de sa bouche. Elle décrivait une splendeur propre à ébahir la chrétienté entière : un édifice d'une majesté et d'une richesse telles que la ville de Lyonesse deviendrait sûrement un lieu de pèlerinage.

Le roi Casmir, n'entendant rien qui lui plaise, finit par s'exclamer : « Qu'est-ce que c'est que ces inepties ? Ce gros prêtre a-t-il recommencé à débiter des fariboles ? Je sais toujours quand vous l'avez vu ; il donne à votre visage un peu de sa propre expression qui est celle d'une brebis bêlante. »

La reine Sollace protesta avec indignation : « Mon seigneur, c'est le saint ravissement de l'extase que vous prenez pour la mine à laquelle vous donnez ce qualificatif si peu aimable.

— Qu'importe ! Il intrigue et se faufile avec une adresse subtile ; je le vois rôder partout où je pose les yeux ; en vérité, j'ai bonne envie de le chasser d'ici.

— Messire, réfléchissez ! La cathédrale de Sainte-Sollace portera mon nom !

— De grâce, femme ! Imaginez-vous ce que coûte un édifice pareil ? Assez pour ruiner le royaume, tandis que le prêtre se pavanera partout avec un sourire en coin à la pensée de la façon dont il a berné le roi et la reine de Lyonesse.

— Que non pas, mon seigneur ! Le Père Umphred est connu et respecté à Rome même. Son unique but est la gloire de la Chrétienté ! »

Casmir se détourna pour activer le feu en lui donnant un coup de pied. « J'ai entendu parler de ces cathédrales : des trésors pleins d'or et de bijoux extorqués aux gens du pays, qui, ensuite, ne peuvent plus payer leurs impôts au souverain. »

La reine Sollace insista mélancoliquement : « Notre pays est riche ! Il a les moyens de patronner une de ces grandes cathédrales. »

Casmir gloussa de rire : « Dites au prêtre de m'apporter de l'or de Rome, j'en dépenserai une partie pour bâtir une belle église. »

Sollace déclara d'un ton plein de dignité : « Bonne nuit, mon seigneur. Je me retire dans mes appartements. »

Le roi Casmir s'inclina, puis se remit à tisonner le feu et ainsi ne remarqua pas que le Père Umphred sortait de la pièce.

Réparer le dommage causé à son réseau de renseignement était la tâche de première urgence qui s'imposait au roi Casmir. Un après-midi, il se rendit dans la partie ancienne du Haidion, à une salle de la tour trapue dite Tour des Hiboux, au-dessus de l'armurerie. Cette pièce, peu meublée, avait connu bien des jugements sévères et une prompte justice.

Le roi Casmir, ayant pris place à la table de bois nu, versa dans une coupe de hêtre blanc du vin que contenait un broc également en hêtre et attendit avec une sérénité marmoréenne.

Des minutes s'écoulèrent. Le roi Casmir ne témoigna d'aucune impatience.

Dans le couloir résonnèrent des bruits de pas et des murmures. Oldebor, un fonctionnaire sans titre spécial[16], passa la tête par l'embrasure de la porte. « Votre Majesté, voulez-vous voir le prisonnier ?

— Amenez-le. »

Oldebor avança de quelques pas dans la salle et fit un signe par-dessus son épaule. Deux geôliers, portant tablier de cuir noir et chapeau conique aussi en cuir noir, donnèrent un coup sec à une chaîne et attirèrent tout trébuchant dans la pièce leur prisonnier : un homme grand et mince au début de la maturité, portant une chemise crasseuse et des chausses en loques. Le captif avait une allure remarquablement distinguée en dépit de sa tenue minable ; au vrai, sa posture avait une aisance incongrue étant donné les circonstances et traduisait même un certain dédain. Physiquement, il avait la carrure large, les hanches étroites, de longues jambes solides et les mains d'un aristocrate. Sa chevelure, sale et emmêlée, formait un épais chaume noir ; ses yeux étaient couleur noisette claire sous un front bas. De larges pommettes plongeaient vers une mâchoire étroite ; un nez busqué s'incurvait au-dessus d'un menton osseux. Sa peau, d'un olivâtre tirant sur le bistre, semblait avoir un curieux reflet violet, comme si un sang riche et foncé courait dessous.

Un des geôliers, irrité par le calme du captif, donna de nouveau une secousse à la chaîne. « Montrez le respect convenable ! Vous êtes en présence du roi ! »

Le captif inclina la tête à l'adresse du roi Casmir. « Bonjour à vous, messire. »

Le roi Casmir répliqua d'une voix égale : « Bonjour à vous, Torqual. Comment avez-vous trouvé votre séjour en prison ?

— Tout juste tolérable, messire, et pas pour les délicats. »

Une autre personne entra silencieusement dans la salle : un gentilhomme qui n'était plus tout à fait de la première jeunesse, trapu, vif comme un rouge-gorge, avec des traits plaisants » de beaux cheveux châains et des yeux marron ait regard intelligent. Il s'inclina. « Bonjour, mon seigneur.

— Bonjour, Shalles. Connaissez-vous Torqual ? »

Shalles examina le prisonnier. « Jusqu'à présent, je n'ai eu aucun contact avec cette personne.

— Un avantage pour nous tous, répliqua le roi Casmir. Vous n'aurez donc pas de prévention contre lui. Geôliers, ôtez les chaînes, que Torqual puisse s'asseoir confortablement, puis allez attendre dans le couloir. Oldebor, attendez dehors, vous aussi. »

Oldebor protesta. « Votre Majesté, c'est un homme prêt à n'importe quoi, sans espoirs ni scrupules ! »

Le roi Casmir eut un petit sourire froid. « Il est ici pour cette raison. Restez dans le couloir. Shalles est parfaitement capable de me protéger. »

Tandis que Shalles regardait le prisonnier du coin de l'œil avec une certaine appréhension, les geôliers enlevèrent les chaînes puis, en compagnie d'Oldebor, se retirèrent dans le couloir.

Le roi Casmir désigna des bancs. « Messires, prenez place. Vous offrirai-je du vin ? »

Torqual et Shalles acceptèrent tous deux des coupes de vin et s'assirent.

Casmir les examina tour à tour, puis déclara :

« Vous n'êtes pas le même genre d'homme ; c'est évident. Shalles est le quatrième fils de l'honorable chevalier sire Pellent-Overtree, dont le domaine comprend trois fermes de soixante-trois acres au total. Shalles a assimilé les raffinements de conduite de la noblesse en même temps qu'un goût pour la bonne chère et le bon vin mais n'a pas trouvé jusqu'à présent les moyens de satisfaire ses aspirations. Torqual, de vous je ne connais pas grand-chose, mais j'aimerais en savoir plus. Peut-être voudrez-vous nous parler un peu de vous-même.

— Avec plaisir, dit Torqual. Pour commencer, j'appartiens à une catégorie qui pourrait fort bien ne comprendre qu'un seul individu : moi-même. Mon père est un duc de Skaghane ; ma généalogie remonte plus loin dans le temps que l'histoire des Isles Anciennes. Mes goûts, comme ceux de Shalles, sont raffinés ; je préfère en toutes choses ce qu'il y a de meilleur. Bien qu'étant ska, je me moque comme d'une

guigne de la mystique ska [17]. J'ai cohabité librement avec des femmes du sous-peuple et donné naissance à une douzaine d'hybrides ; par conséquent, on me traite de renégat.

« L'épithète est inexacte et imméritée. Je ne peux pas être infidèle à une cause que je n'ai jamais embrassée. En vérité, je suis d'une absolue fidélité à l'unique cause que j'épouse, c'est-à-dire mon bien-être personnel. Je m'enorgueillis de cette loyauté inébranlable.

« J'ai quitté de bonne heure le Skaghane, avec plusieurs avantages : la force, l'énergie et l'intelligence caractéristiques des Skas, que je dois à ma naissance, et l'habileté au maniement des armes dont le mérite revient à moi-même, car il n'existe guère de gens, pour ne pas dire personne, qui soient capables de l'emporter sur moi, notamment à l'épée.

« Afin de mener le train de vie d'un gentilhomme et n'éprouvant pas d'attirance pour gravir les échelons de la hiérarchie ska, je me suis fait brigand ; j'ai volé et assassiné avec les meilleurs. Toutefois, il n'y a pas grande richesse à récolter dans les Ulflands et je suis donc venu au Lyonesse.

« Mes projets étaient simples et naïfs. Dès que j'aurais eu assez d'or et d'argent pour remplir un chariot, j'avais l'intention de m'établir baron pillard du Teach tac Teach et de passer le restant de mes jours dans une retraite relative.

« Par un coup de malchance, je suis tombé aux mains de vos preneurs de larrons. J'attends maintenant d'être pendu, éviscéré et écartelé, mais je serai heureux d'envisager tout autre programme que Votre Majesté jugerait convenable de me proposer.

— Hem, dit le roi Casmir. Votre exécution est prévue pour demain ?

— C'est ce que j'ai cru comprendre. »

Le roi Casmir hocha la tête et se tourna vers Shalles.

« Que pensez-vous de ce personnage ? »

Shalles dévisagea Torqual du coin de l'œil.

« Manifestement, c'est un bandit de la pire espèce, avec la conscience d'un requin. Présentement, il n'a rien à perdre et se sent donc libre de lâcher la bride à son insouciance.

— Quelle foi ajouteriez-vous à sa parole ? »

Shalles, l'air sceptique, pencha la tête de côté.

« Cela dépendrait du point jusqu'où son amour-propre va de pair avec sa sincérité. Je suis sûr que le mot "honneur" a pour lui un sens

différent de celui qu'il a pour moi ou pour vous. Je lui accorderais plus de confiance sur la base d'un système de récompenses après mission accomplie. Toutefois, ne serait-ce que par caprice, Torqual vous servirait peut-être bien. Il est visiblement intelligent, énergique, direct et, en dépit de sa condition présente, j'ai l'impression qu'il a de la ressource. »

Le roi Casmir se tourna vers Torqual. « Vous avez entendu l'opinion de Shalles. Quel est votre commentaire ?

— C'est une personne de discernement. Je n'ai rien à objecter à ses remarques. »

Le roi Casmir hocha la tête et versa du vin dans les trois coupes.

« La situation est la suivante. Le roi Aillas de Troicinet a étendu sa puissance jusqu'en Ulfland du Sud, où elle contrecarre mes ambitions personnelles. Je désire donc rendre l'Ulfland du Sud ingouvernable pour les Troices. Mon intention est de vous utiliser tous deux à cette fin, chacun de votre côté ou, quand l'occasion s'en présentera, en collaboration. Shalles, qu'en dites-vous ? »

Shalles réfléchit. « Votre Majesté, puis-je parler avec franchise ?

— Naturellement.

— La tâche est dangereuse. Je suis d'accord de vous servir dans cette mission, du moins pour une période limitée, si la récompense est proportionnée au danger.

— Qu'avez-vous en tête ?

— Un titre de chevalier de plein droit et un domaine prospère d'au moins deux Cents acres. »

Le roi Casmir grommela : « Vous vous estimez un haut prix.

— Sire, ma vie, si insipide et terne qu'elle puisse paraître à d'autres, est la seule qui m'a été donnée à vivre.

— Très bien, soit. Torqual, et vous ? »

Torqual rit. « J'accepte, quel que soit le risque, ou votre méfiance, ou la nature de la tâche, ou la récompense. »

Le roi Casmir dit d'un ton sec : « Essentiellement, je veux que vous vous installiez dans les hautes terres d'Ulfland du Sud et que vous y suscitez autant de désordre que possible, mais seulement parmi les forces coopérant avec les Troices. Vous devez prendre contact avec d'autres barons du haut pays et conseiller la désobéissance, l'insurrection et le banditisme pareil au vôtre. Comprenez-vous ce que je recherche ?

— Parfaitement ! J'accepte votre proposition avec enthousiasme.

— Je m'en doutais. Shalles, vous, comme Torqual, rendrez visite aux barons dont vous soupçonnez le mécontentement et vous les conseillerez et coordonnerez leurs efforts. Si nécessaire, vous pouvez offrir de l'argent pour les corrompre, mais en tout dernier ressort. Vous travaillerez aussi en liaison étroite avec Torqual et à intervalles réguliers vous me remettrez votre rapport, par des méthodes dont nous allons convenir.

— Sire, j'œuvrerai de mon mieux dans ce sens, pendant une période qu'il nous faudrait peut-être déterminer maintenant pour la bonne règle. »

Casmir pianota nerveusement sur la table mais, quand il parla, sa voix était égale. « Cela dépend en grande partie des circonstances.

— Exactement, sire, c'est pourquoi je souhaite fixer une date limite à mes services. Le péril est considérable dans ce jeu que vous me demandez de jouer. Pour tout dire, je ne tiens pas à courir la lande jusqu'à ce que je finisse par être tué.

— Hem. Quelle durée envisagez-vous ?

— En vue du danger, un an semble assez long. »

Casmir grogna. « En un an, vous aurez à peine le temps de vous familiariser avec le pays.

— Sire, je ne peux que faire de mon mieux et, pensez-y, le roi Aillas enverra aussi ses espions. Une fois que je serai identifié, mon efficacité diminuera.

— Hemf. J'y réfléchirai. Venez me voir demain après-midi. »

Shalles se leva, s'inclina et partit. Casmir se tourna vers Torqual.

« Shalles est peut-être un peu trop scrupuleux pour ce genre de mission. Toutefois, il est cupide, ce qui est un bon signe. Quant à vous, je n'ai pas d'illusions. Vous êtes un hors-la-loi, un assassin astucieux et une canaille. »

Torqual eut un sourire qui lui découvrit les dents. « Je viole aussi les femmes. En général, elles pleurent et me tendent les bras quand je les quitte. »

Le roi Casmir, qui était quelque peu collet monté en ce domaine, le toisa d'un air glacial. « Je vous fournirai des armes et, au cas où vous le souhaiteriez, une petite troupe de coupe-jarrets. Si vous obtenez de bons résultats et, comme Shalles, désirez une vie de gentilhomme campagnard, je trouverai aussi pour vous un domaine approprié. J'espère ainsi garantir votre fidélité. Vous avez des raisons de bien me servir. »

Torqual sourit. « Pourquoi pas ? Dans le genre scélérat, nous faisons la paire. »

La réflexion, du point de vue du roi Casmir, frisait l'insolence et il gratifia Torqual d'un autre coup d'œil glacial. « Je conférerai de nouveau dans deux jours avec vous. Entre-temps, vous continuerez à être mon pensionnaire.

— Je préférerais le Haidion au Peinhador.

— Sans doute. Oldebor ! »

Oldebor surgit du couloir. « Votre Majesté ?

— Remmenez Torqual au Peinhador. Qu'il se baigne, fournissez-lui des vêtements convenables, logez-le dans une cellule propre et donnez-lui à manger ce qu'il voudra... dans des limites raisonnables, évidemment. »

Les geôliers entrèrent dans la salle.

« On ne connaîtra donc pas la couleur de ses tripes ? Il n'y a pas pire engeance que lui.

— Et c'est un Ska, par-dessus le marché, déclara l'autre. J'espérais manier le couteau moi-même !

— Une autre fois, répliqua le roi Casmir. Torqual a été désigné pour une mission dangereuse au service de l'État.

— Très bien, Votre Majesté. Amène-toi, crotte de chien. »

Torqual dévisagea froidement le geôlier. « Attention, geôlier ! Je serai bientôt libre et au service du roi. La fantaisie me prendra peut-être d'aller à votre recherche ; nous saurons alors qui joue bien du poignard ! »

Le roi Casmir eut un geste d'impatience. « Suffit ! » Il se tourna vers les geôliers, à présent matés et mal à l'aise. « Vous avez entendu ce qu'a dit Torqual. Si j'étais vous, je le traiterais désormais avec courtoisie.

— Sire, votre ordre sera obéi. Torqual, venez ; nous plaisantions. Ce soir, vous boirez du vin et mangerez du poulet rôti. »

Le roi Casmir sourit de son sourire glaçant. « Oldebor, dans deux jours, je verrai de nouveau Torqual. »

V

1

Trois jours après le départ du roi Casmir et de sa suite à bord de la caraque *Étoile Régulas*, Aillas lui-même s'embarqua pour l'Ulfland du Sud avec une flottille de dix-sept vaisseaux.

La compagnie comprenait les seigneurs Maloof et Pirmence, l'un et l'autre bouillant de rancune. Dhrun et Glyneth étaient restés à Domreis pour recevoir l'instruction convenant à leur rang. Tous deux devaient s'initier au latin et au grec, à la géographie, aux sciences naturelles, à la calligraphie, aux mathématiques de Pythagore, d'Euclide et d'Aristarque, ainsi qu'à la nouvelle méthode de numération mauresque. Par des lectures choisies dans Hérodote, Tacite, Xénophon, Clavetz d'Avallon, Dioscuros d'Alexandrie, les Chroniques d'Ys et la *Guerre des Goths et des Huns* de Kersom, ils devaient acquérir des notions générales d'histoire. Ils apprendraient à reconnaître les étoiles, les planètes et les constellations, et méditeraient sur diverses théories concernant le cosmos. Dhrun irait à une école des sciences militaires où il s'exercerait au maniement des armes et aux stratégies de la guerre. Glyneth et Dhrun devaient l'un et l'autre étudier les arts courtois, c'est-à-dire la danse, la déclamation, la musique et les bonnes manières.

Tant Glyneth que Dhrun, si leurs préférences avaient été prises en compte, auraient accompagné Aillas en Ulfland du Sud. Il n'en était pas de même pour les seigneurs Maloof et Pirmence, qui avaient chacun avancé une douzaine de raisons pour ne pas être arrachés aussi brutalement à leurs occupations habituelles.

Aux protestations de Maloof, Aillas avait opposé cette réponse : « J'apprécie votre anxiété pour le travail qui sera interrompu, mais vos compétences sont requises de façon plus pressante en Ulfland du Sud ; c'est là que vous serez le mieux à même de servir votre roi et votre patrie.

— Mes aptitudes sont complexes et sophistiquées, grommela Maloof. N'importe quel employé peut peser des fèves et compter des

oignons.

— Vous ne comprenez toujours pas l'envergure de notre projet. J'aurai besoin d'un inventaire de tous les domaines du pays, afin que nous connaissions son étendue et ses ressources et, ce qui n'est pas moins important, la superficie inoccupée, non revendiquée, inculte ou contestée. Vous dirigerez un personnel de géomètres, de cartographes et d'employés pour étudier les archives existantes. »

Le seigneur Maloof eut l'air abattu. « C'est une œuvre gigantesque !

— Naturellement, la tâche ne sera pas accomplie en un jour, mais ce n'est que le commencement. J'attends de vous que vous établissiez et dirigiez une administration financière pour l'Ulfland du Sud. Troisièmement...

— “Troisièmement” ? gémit Maloof. Vous avez déjà établi un programme pour une vie entière ! Votre confiance en moi est flatteuse mais manque de réalisme ; je ne peux travailler que de jour et de nuit : il n'existe pas d'autres périodes de temps. En attendant, mon œuvre ici à Domreis sera bousillée par des maladroits et des tâcherons !

— Vous faites allusion, du moins je le suppose, à vos occupations à la Trésorerie ? »

Le seigneur Maloof rougit et regarda Aillas avec méfiance. « Naturellement ; tout juste !

— Je me suis renseigné et je suis assuré que nous laissons les choses, et encore une fois je parle des finances, entre des mains capables. L'heure du changement est venue ! Un homme de votre intelligence a besoin de défis pour développer pleinement ses possibilités et aussi pour l'empêcher de s'égarer dans de mauvais chemins. L'Ulfland du Sud avec ses barons intransigeants et ses Skas menaçants offre cent défis !

— Mais je ne connais rien aux troubles, conflits et guerre et je ne veux rien en connaître ! Je suis un homme de paix.

— Moi aussi. Cependant même les hommes de paix doivent apprendre à se battre. Le monde est souvent brutal et tout un chacun ne partage pas notre idéal. Par conséquent, vous devez être préparé à défendre votre personne et celles qui vous sont chères ou vous résigner à l'esclavage.

— Je préfère raisonner, conseiller avec amabilité, améliorer, aboutir à des compromis !

— Comme politique préliminaire à titre d'entrée en matière, ces démarches sont utiles, répliqua Aillas. Si nous nous conduisons de

façon raisonnable, notre conscience est tranquille. Alors, en cas d'échec de notre savoir-vivre et d'attaque par les tyrans, nous leur coupons la tête avec un juste entrain.

— Je ne suis guère habile à ce genre de choses, dit Maloof d'une voix éteinte.

— Allons, Maloof, ne vous sous-estimez pas ! Vous êtes vigoureux et adroit, bien qu'ayant un peu trop de poids. Après quelques campagnes rondement menées, vous lancerez votre cheval au galop et vous brandirez votre hache de guerre avec autant d'ardeur que les autres.

— Beuh, grommela Maloof. Je ne suis pas le bretteur casse-cou pour qui vous me prenez. Je perdrai mon temps inutilement dans ces rudes solitudes.

— Jamais ! Vous aurez de quoi mettre votre temps à profit en Ulfland du Sud. D'ailleurs, nous trouverons de quoi exercer tous vos talents, par exemple pour supprimer l'espionnage. Peut-être serez-vous étonné, ou peut-être ne le serez-vous pas, d'apprendre que j'ai découvert de la trahison parmi les gens les plus haut placés ! »

Maloof cilla et répliqua d'une voix étouffée : « Votre Majesté, il en sera comme vous l'ordonnerez. »

Le seigneur Pirmence adopta une tactique différente quand vint son tour.

« Votre Majesté, je considère la désignation à cette charge comme une récompense. Je garderai toujours en mémoire ce témoignage de votre grande estime, mais je suis un homme modeste et je dois fermement décliner cet honneur. Non, sire ! Ne me forcez pas à l'accepter ! Mon désistement est catégorique et irrévocable. J'ai acquis assez de distinctions pour une vie entière ; c'est maintenant le tour des jeunes gens qui débordent d'ardeur ! »

Le seigneur Pirmence exécuta une révérence courtoise et aurait considéré la question comme réglée si Aillas ne l'avait rappelé.

« Seigneur Pirmence, votre abnégation vous honore. Toutefois, je vous assure qu'il y a de la gloire à gagner pour tous dans les landes d'Ulfland du Sud.

— C'est agréable à entendre, déclara le seigneur Pirmence. Malheureusement, hélas, vous oubliez mon âge avancé. J'ai des ennemis, certes : élancements et douleurs, vue qui baisse, asthme, chute des dents et cachexie sénile. Ce ne sont plus chevaliers cruels, ogres, Goths ni Maures. Je connais intimement la fièvre, la goutte, les rhumatismes et la paralysie. Pour tout dire, je suis presque au point de

me traîner jusqu'au Château Lutez, pour m'envelopper d'édredons et apaiser les turbulences de ma digestion par un régime de lait caillé et de gruau. »

Aillas répliqua avec gravité : « Seigneur Pirmence, je suis grandement affecté d'apprendre votre état de décrépitude.

— Hélas ! Nous devons tous en finir par là.

— C'est ce que j'ai été amené à croire. À propos, êtes-vous au courant que quelqu'un vous ressemblant de façon étonnante fréquente les plus bas quartiers de Domreis ? Non ? Il ne fait pas de bien à votre réputation ! Récemment, vers minuit, le hasard a voulu que je passe à l'Auberge de l'Étoile Verte et là j'ai vu cette personne, un pied sur un banc et l'autre sur une table, qui brandissait une chope d'ale et poussait gaillardement un refrain, tout en étreignant avec une poigne de fer une des serveuses de la taverne. Ses moustaches étaient exactement pareilles aux vôtres et il semblait jouir d'une santé presque exagérément florissante.

— Comme j'envie cet homme ! murmura le seigneur Pirmence. Je me demande quel est son secret.

— Vous l'apprendrez peut-être en Ulfland du Sud. J'estime votre présence indispensable. Somme toute, quand on chasse un gibier important, c'est le vieux chien qu'on appelle. Je compte sur vous pour imposer l'ordre aux barons des landes. »

Le seigneur Pirmence émit une toux malade. « Je ne survivrais pas à un seul jour venteux sur ces hauteurs désolées !

— Au contraire ! Vous allez vous renforcer dans ce climat vif ! Un Ulf vit éternellement... à moins qu'il ne reçoive un coup d'épée, ne s'étouffe en mangeant ou ne tombe ivre dans la boue. C'est ce que disent les Ulfs. Vous ne tarderez pas à redevenir plus vigoureux que jamais. »

Le seigneur Pirmence secoua la tête. « Franchement je ne suis pas votre homme. Je n'ai pas tout le tact requis pour parler à des manants et des coureurs de marais. Avec la meilleure volonté du monde, je vais sûrement desservir notre cause.

— Curieux, commenta Aillas d'un ton rêveur. On m'a dit que vous étiez devenu un spécialiste de la diplomatie secrète, ces derniers temps. »

Le seigneur Pirmence pinça les lèvres, tira sur sa moustache et regarda le plafond. « Hum, ha ! Pas absolument exact ! Cependant... quand le devoir commande, je dois négliger tout le reste et sauter dans la brèche.

— Voilà la réponse que je comptais obtenir de vous », dit Aillas.

Une heure avant le départ de la flottille, Aillas descendit à la jetée et ce fut pour trouver Shimrod confortablement adossé à une pile de balles de marchandises. Aillas s'arrêta court. « Que faites-vous ici ?

— Je vous attendais.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas montré à Miraldra ? Je pars avec la marée pour l'Ulfland du Sud.

— Qu'à cela ne tienne. Je vous accompagnerai, si vous le permettez.

— À bord du bateau ? Jusqu'à Ys ?

— Je l'espère.

— Bien sûr que vous pouvez venir. » Aillas examina Shimrod avec attention. « Je devine un mystère. Pourquoi votre intérêt subit pour le fin fond du pays ?

— La ville d'Ys ? Ce n'est guère le fin fond du pays.

— Vous vous proposez de ne rien dire d'important, à ce que je vois.

— Il n'y a rien d'important à raconter. Je dois régler quelques affaires dans un endroit pas très éloigné d'Ys et, pendant la traversée, j'aurai le plaisir de votre compagnie.

— Eh bien donc, embarquez. Toutefois, préparez-vous à dormir au fond de la cale.

— N'importe quel recoin, comme le salon du capitaine, me conviendra parfaitement.

— Je suis heureux de vous trouver si conciliant. Voyons ce que nous pouvons faire. »

2

Poussés par des vents favorables et voguant sur des flots bleus ensoleillés, les vaisseaux du Troicinet eurent une plaisante navigation dans le Lir. Le second jour, ils doublèrent le Cap Farewell, puis rencontrèrent trois jours de calmes et de vents capricieux alors qu'à un mille nautique seulement à l'est se dressaient les hautes Falaises de Kegan, toutes barbues d'écume blanche.

Mille après mille, la flottille progressa vers le nord jusqu'à ce que

la silhouette du Cap Kellas apparaisse enfin à l'horizon.

Doublant le cap, longeant les colonnades du Temple d'Atlante, la flottille entra dans l'estuaire de l'Evandre et jeta l'ancre près du port de la cité d'Ys.

L'un après l'autre, les bateaux approchèrent des bassins, débarquèrent soldats et cargaison, embarquèrent de l'eau douce et des contingents rentrant au pays, puis reprirent la mer.

Aillas, conférant avec ses commandants, entendit des nouvelles, bonnes aussi bien que mauvaises. Ses décrets interdisant les raids, le pillage et la poursuite de vengeances familiales avaient, en majeure partie, été respectés. Certains barons avaient souscrit avec empressement au rétablissement de l'ordre public ; d'autres semblaient rester dans l'expectative avant de perpétrer des actes susceptibles de provoquer leur perte : chacun, en fait, attendait que quelqu'un mette à l'épreuve la résolution du nouveau souverain. Cette paix, quelque fragile et provisoire qu'elle fût, était une bonne nouvelle.

Par contre, les barons ne s'étaient pas totalement soumis aux injonctions d'Aillas. Rares, si même il y en avait, étaient ceux qui avaient licencié leurs compagnies de serviteurs armés pour qu'ils puissent se consacrer à des occupations plus productives dans les champs, les carrières ou les forêts et apporter ainsi une modeste contribution à la prospérité du pays.

Aillas envoya immédiatement des messagers à tous les châteaux, forteresses et donjons montagnards, exigeant que les barons ou chevaliers ou comtes, quel que soit le titre qu'ils se donnent, viennent le rejoindre à Stronson, le château de sire Helwig, en plein cœur des hautes terres.

Aillas se rendit à cheval à la réunion avec sire Tristano, le seigneur Maloof qui avait la mine longue et le seigneur Pirmence qui affectait un air détaché, et ils étaient accompagnés par une escorte de trente chevaliers et de cent hommes d'armes. Le jour de l'assemblée, le temps fut par bonheur beau et chaud ; des landes montait un frais parfum de bruyère, de genêt et de fougère, sous lequel s'imposait l'âcre odeur élémentaire de la terre humide.

La compagnie, réunie sur le pré à côté du Château Stronson, offrait un beau spectacle sous le soleil qui faisait scintiller le métal et chanter les couleurs. Les barons portaient pour la plupart des cottes de mailles et des heaumes d'acier ; leurs jupons [18] capes et chausses étaient en belle étoffe au chaud coloris, et beaucoup avaient endossé des tabards où étaient brodés leurs emblèmes personnels ou les armes de leur maison. Presque tous avaient amené des hérauts qui tenaient haut des

gonfalons aux armes baronniales.

Trente-six sur les quarante-cinq barons convoqués à rassemblée étaient présents. Sire Helwig lança un appel et ceux qui étaient là vinrent s'asseoir à une table en demi-cercle, chacun avec son héraut et son gonfalon derrière lui. Rangée sur un côté, l'escorte d'Aillas attendait au repos. Il n'en était pas de même pour les serviteurs et hommes des clans arrivés à Stronson en compagnie des barons ; ils se tenaient agglutinés en groupes et en troupes, ceux qu'opposait une vendetta se jetant mutuellement des coups d'œil enflammés.

Pendant plusieurs minutes, Aillas considéra les trente-six visages à l'expression plus ou moins amicale. Personnellement, il estimait ce nombre satisfaisant, mais ne pas tenir compte des neuf cas de rébellion réduirait aussitôt son autorité à une dérision. En fait, c'était là son test et les barons le regardaient avec curiosité pendant que, à l'écart avec sire Tristano et le héraut de sire Helwig, il étudiait la liste des absents.

Aillas vint se placer devant l'assemblée ; à le voir vif et bien fait de sa personne, le visage rasé de près, devant les barons des landes aux cheveux gris et aux traits boucanés, il paraissait presque comiquement inexpérimenté et novice ; certains parmi les barons ne prenaient pas la peine de dissimuler leur opinion.

Amusé plutôt qu'irrité, Aillas prononça de courtois mots d'accueil et exprima son plaisir que le beau temps favorise la journée. Il prit sa liste et appela les noms des neuf seigneurs manquants. Ne recevant pas de réponse, il se tourna vers sire Tristano.

« Envoyez un chevalier avec cinq soldats à la demeure de chacun de ces absents. Que les chevaliers expriment mon déplaisir. Qu'ils annoncent à chacun que puisqu'il n'a pas voulu me rencontrer ici à Stronson, ou envoyer un message d'explication courtoise, ordre lui est donc donné de se rendre à mon camp à Ys. Que chacun comprenne bien clairement que s'il ne se présente pas dans la semaine, il sera privé de la jouissance de ses terres et réduit au rang de roturier, et tous ses biens feront immédiatement retour au roi. À ces absents, il faut également dire que leur punition, s'ils ne se présentaient pas, sera la première tâche à laquelle je me consacrerai et que, l'un après l'autre, je les abattraï. Que les chevaliers et leur escorte partent à l'instant. »

Aillas se retourna vers les barons à présent attentifs et graves. « Messires, comme vous l'avez déjà entendu dire, le royaume d'Ulfland du Sud n'est plus un pays livré à l'anarchie. Mes remarques aujourd'hui seront brèves mais de la plus haute importance. Premièrement : j'ordonne que chacun de vous supprime sa compagnie

d'hommes d'armes, de façon que ces hommes, ainsi rendus libres, puissent soit concentrer leurs efforts sur la culture du sol et l'enrichissement du pays, soit s'engager dans l'Armée Royale. Vous pouvez conserver vos gens de maison, jardiniers et palefreniers ; mais vous n'aurez plus besoin de garnison ni de garde militaire.

« Par ces économies et l'augmentation des redevances que vous toucherez, vous prospérerez, même après avoir versé à l'Administration des Finances les impôts que le seigneur Maloof va maintenant fixer pour chacun de vous. Cet argent ne sera pas dépensé pour des futilités ou une pompe orgueilleuse mais servira à améliorer le pays. J'ai l'intention de rouvrir les anciennes mines, de forger le fer et, par la suite, de construire des bateaux. Partout en Ulfland du Sud, il y a de vieux villages en ruine ; chacun est un spectacle de désolation et chacun sera réparé ou reconstruit pour loger la population. Vous profiterez certainement tous de cette nouvelle prospérité.

« Afin qu'une armée ulfe protège l'Ulfland et que les soldats que vous voyez ici puissent retourner au Troicinet, j'annonce maintenant que le seigneur Pirmence va recruter des hommes forts et valides. Pour vos fils cadets et vos frères dépourvus de domaines, l'armée offrira des chances d'avancement, avec des promotions et des récompenses motivées par le mérite plutôt que par la naissance. Les hommes d'armes libérés de votre service personnel auront aussi la possibilité de faire carrière dans l'armée ulfe.

« Pour commencer, j'ai en vue un effectif d'un millier d'hommes. Ils seront soumis à l'entraînement jusqu'à ce qu'ils soient égaux ou supérieurs à tous les autres soldats du monde, y compris les Skas. Ils porteront un uniforme convenable, mangeront de la bonne nourriture et seront payés selon les barèmes en vigueur dans l'armée troice. À la fin de leur temps de service, ils se verront accorder une certaine superficie de terre arable en franc-alleu.

« Ces premiers mille soldats deviendront un cadre d'élite et participeront à l'entraînement de futures recrues. Ils se formeront à une discipline stricte et ils apprendront à battre les Skas qui, jusqu'à présent, ont sillonné à leur gré l'Ulfland du Sud, pillant et emmenant la population en esclavage. Ces jours-là sont maintenant révolus.

« J'ai dit tout ce que je souhaitais dire. Vous devez respecter la nouvelle loi du pays ou subir les conséquences. Si vous désirez me poser des questions ou soumettre à mon attention des affaires importantes, je m'assieds ici et je serai heureux d'écouter et de répondre de mon mieux. À ceux qui ont soif, je signale qu'un tonneau d'ale a été mis en perce. »

Les barons se levèrent avec une certaine hésitation et jetèrent un

coup d'œil autour d'eux. Ils ne tardèrent pas à se séparer en petits groupes de deux ou trois ou plus. Un des barons, un personnage presque d'âge mûr, grand et massif, avec une grosse barbe noire touffue, s'approcha d'Aillas et le dévisagea intensément. « Seigneur roi, me connaissez-vous ? »

Par pur hasard, Aillas avait entendu mentionner son nom.

« Vous êtes sire Hune de la Maison des Trois Pins. »

Sire Hune hocha la tête. « Je vous vois là, presque un gamin, et je m'étonne !

— De quoi, sire Hune ?

— Regarde-moi ! Je suis la substance même de la lande ! Dans un de mes bras, on ferait vos deux jambes ! Si nous buvions de cette barrique là-bas, j'en avalerais quatre pintes pour vous une et j'aurais encore l'humeur joyeuse et l'œil clair quand vous ronfleriez la tête sur la table ! Je suis capable de transpercer avec ma lance une planche de chêne ; je peux assommer un bœuf d'un seul coup. Je connais le moindre sentier, roc et ruisseau des montagnes ; je sais où nichent les coqs de bruyère et dans quels trous d'eau se cachent les truites. Or voilà que vous débarquez du Troicinet et nous agitez un bout de papier sous le nez pour vous proclamer notre roi. D'accord, c'est ainsi que se passent ces choses, mais que savez-vous de ce qu'est l'existence dans les hautes terres ? Avez-vous subi la cruauté de nos jours et l'âpreté de nos nuits, vous êtes-vous faufilé sans bruit pour aller couper la gorge de l'ennemi qui aurait mieux aimé couper la vôtre ? Pourtant vos ordres doivent être obéis. N'y a-t-il pas quelque chose d'absurde dans tout ceci ? Et je le demande en toute amitié.

— Sire Hune, une juste émotion vous anime et juste est votre question. En vérité, vous êtes un homme vaillant et je ne tiendrais pas à lutter contre vous. Que diriez-vous de vous mesurer avec moi à la course, le perdant ramenant le gagnant sur ses épaules ? »

Sire Hune rit et tapa sur la table. « La course à pied n'est pas mon fort. Est-ce cela que vous allez enseigner à vos soldats ?

— Ils courront certainement, mais pas dans une bataille. Et quant à la vie dans ces hautes terres, j'en sais plus que vous ne le pensez. Un jour, si vous y êtes disposé, je vous raconterai l'histoire. »

Sire Hune désigna les barons dans leurs groupes.

« Écoutez bien ! Si vous espérez faire cesser les querelles et les embuscades, si vous voulez mettre un terme aux coups de main et fredaines nocturnes, alors, jeune roi, vous allez découvrir une rude tâche. » Sire Hune se retourna et parcourut des yeux la prairie, puis

eut un geste sec du pouce. « Regardez-les maintenant, chaque clan séparé ! Le dos de chaque homme traduit sa haine pour ceux qui lui ont fait tort au fil des siècles ! Et dites-moi, mon garçon, quelle autre raison d'exister avons-nous, si ce n'est la quête et la poursuite, le raid et le viol et la joie d'abattre son ennemi ? Voilà notre vie ; c'est notre façon d'être et nous n'avons pas d'autre distraction. »

Aillas s'adossa dans son fauteuil. « C'est une vie d'animal. N'avez-vous ni fils ni filles ?

— Des uns et des autres, j'en ai eu quatre, deux fils sont morts déjà et là-bas se tient leur meurtrier. Bientôt je vais le prendre et le clouer sur ma porte et pendant qu'il mourra je mangerai mon dîner. »

Aillas se leva. « Sire Hune, j'ai de la sympathie pour vous et, si vous faites cela, je vous pendrai avec un profond regret. Je préférerais de beaucoup utiliser votre vaillance et celle de vos fils dans mon armée.

— Vous me pendriez ? Et Dostoy alors, qui a tué mes Fils de ses flèches noires ?

— Quand ce forfait a-t-il été commis ?

— L'été dernier, avant la cervaison.

— Et avant que j'aie promulgué mes ordonnances. Héraut, rassemblez la compagnie. »

De nouveau, Aillas s'adressa aux barons et, cette fois, il se tenait debout appuyé sur le pommeau de son épée.

« Je me suis entretenu avec sire Hune, qui a formulé une plainte contre sire Dostoy. »

Du groupe des barons fusèrent un rire de dérision et cette exclamation : « Comment se scélérat au cœur noir ose-t-il émettre la moindre plainte, lui dont la main est rouge du sang innocent qui en ruisselle ? »

Aillas déclara : « Les meurtres doivent cesser à un moment donné. J'ai déjà déterminé ce moment. Je vais le faire encore, en termes que vous pouvez tous comprendre. Quiconque commet un meurtre, quiconque tue sauf en cas de légitime défense, sera pendu. Je ferai régner la loi en Ulfland du Sud et plus tôt vous vous rendrez compte que je parle sérieusement, plus cela nous facilitera les choses à tous. J'ai besoin de guerriers dans mon armée ; je ne veux pas qu'ils s'entre-tuent et je ne veux pas perdre mon temps à pendre tous les barons des hautes terres. N'empêche, s'il le faut, il le faut ! Rentrez maintenant chez vous et réfléchissez bien à mes paroles. »

Revenu à Ys, Aillas chercha Shimrod dans le camp, sans succès. Il envoya un aide s'enquérir de lui dans les tavernes du port, mais Shimrod resta introuvable, à la contrariété d'Aillas. Plusieurs questions le préoccupaient fortement. Tout d'abord, il avait nourri l'espoir que Shimrod apporterait l'appui d'un peu de magie – un sort d'esprit de soumission temporaire, à jeter sur des gens comme sire Hune ; ou un glossique pour que les armes de sire Hune se ratatinent et s'amollissent et que toutes ses flèches ratent le but. Une assistance de ce genre, se disait Aillas, demeurait dans les limites de l'édit de Murgen [19], puisqu'elle se justifiait par des principes humanitaires.

Aillas avait également compté sur le poids de la présence de Shimrod à une conférence avec les factoriers d'Ys, que les événements rendaient maintenant nécessaire. En l'absence de Shimrod parti s'occuper de ses propres affaires, Aillas se trouvait réduit à ses ressources personnelles et obligé d'affronter seul ces énigmatiques oligarques.

Il devait commencer par identifier les personnes occupant les postes de responsabilité, ce qu'il savait n'être pas simple. Après réflexion, il conclut que le seigneur Pirmence était parfaitement qualifié pour cette tâche et il le chargea d'organiser la conférence.

En fin d'après-midi, Pirmence vint lui rendre compte.

« Insolite et bizarre, déclara Pirmence en réponse à la question d'Aillas sur la façon dont cela s'était passé. Ces gens sont glissants comme des anguilles ! Je suis tout prêt à les croire descendants des Minoens de Crète.

— Comment cela ?

— Je n'en ai pas de preuve patente, répliqua Pirmence. C'est affaire d'intuition. Les habitants d'Ys vivent dans ce mélange de mystère et d'innocence qui est une qualité si séduisante de l'ambiance minoenne. Aujourd'hui, ils m'ont déconcerté au point de m'amener à deux doigts de l'apoplexie. J'ai demandé partout où trouver leurs seigneurs ou un conseil d'anciens ou même un clan influent, mais je n'ai obtenu que d'aimables haussements d'épaules et un air de tomber des nues. Quand j'insistais, les gens fronçaient les sourcils, réfléchissaient, secouaient la tête, regardaient à droite et à gauche, puis protestaient qu'aucune autorité de ce genre n'existait. En m'en allant, j'avais l'impression qu'ils riaient derrière mon dos mais, si je me retournais brusquement pour les surprendre dans cet acte d'insolence, ils étaient déjà partis s'occuper de leurs affaires et c'est le

pire affront : ils me jugeaient même trop ennuyeux pour avoir envie de se moquer de moi.

« Finalement, j'ai découvert un vieillard qui se dorait au soleil sur un banc. Quand je lui ai posé mes questions, lui au moins a eu la bonne grâce de me donner un éclaircissement.

« Ys, ai-je découvert, est dirigée par un consensus tacite. La coutume et la commodité tiennent lieu de loi coercitive ; à Ys, le concept d'autorité centrale est ressenti à la fois comme répugnant et quelque peu ridicule. J'ai demandé à ce vieil homme : "Qui alors est qualifié pour représenter la cité dans une conférence avec le roi Aillas au sujet d'une affaire importante ?" Il m'a gratifié du haussement d'épaules typique et a répondu : "Je ne suis au courant d'aucune affaire importante et je ne juge donc pas nécessaire de conférer."

« À cet instant, une brave dame est arrivée. Elle a aidé le vieillard à se lever et ils sont partis ensemble. À voir la sollicitude de cette dame, j'ai compris que ce vieil homme souffrait d'une forme avancée de démence sénile, si bien que peut-être son analyse n'est-elle pas totalement exacte. »

Pirmence s'arrêta pour émettre un petit rire en lissant sa barbe bien taillée. Aillas songea que sa décision de ne pas pendre Pirmence sur-le-champ mais plutôt d'exploiter son machiavélisme naturel avait jusqu'à présent porté des fruits. « Et ensuite ? »

Pirmence poursuivit son rapport.

« J'ai refusé de me laisser contrecarrer par des dérobades, des boutades ou les divagations d'un fou, si folie il y avait effectivement. Je me suis dit que la loi de la vie jouait à Ys avec autant de rigueur qu'ailleurs et qu'inévitablement les factoriers les plus influents devaient résider dans les palais les plus anciens et les plus beaux. J'en ai visité plusieurs et j'ai informé les factoriers qui les habitaient que, puisque tout le monde à Ys niait l'existence d'un conseil de gouvernement, je prenais à présent sur moi de constituer cet organisme, dont ces seigneurs étaient nommés de façon irrévocable membres titulaires. En outre, je leur ai notifié qu'ils étaient requis impérativement de se rendre auprès de vous demain au milieu de la matinée.

— Habile et astucieux ! Bravo, Pirmence ! Ne serait-ce pas comique que j'en vienne à vous trouver indispensable ? »

Pirmence hocha la tête avec un air de froide austérité. « J'ai dépassé le stade de développement intellectuel où je vois de l'humour dans la simple bizarrerie. Ce qui existe est réel ; donc tragique puisque tout ce qui vit doit mourir. Seul le fantastique, les imaginations qui

jaillissent de la pure absurdité, voilà qui est susceptible maintenant de me faire rire.

— Ah, Pirmence, votre philosophie me dépasse.

— Exactement comme la vôtre dépasse la mienne », répliqua courtoisement Pirmence.

Le lendemain au milieu de la matinée, six factoriers descendirent tranquillement de la cité et se dirigèrent vers la tente de soie bleue où Aillas attendait en compagnie des seigneurs Maloof et Pirmence. Ces factoriers se ressemblaient beaucoup : minces de corps, presque blêmes de teint, avec des traits fins, des yeux sombres et des cheveux noirs coupés court et retenus par des bandeaux dorés. Leur habillement était modeste : des tuniques de lin blanc et des sandales, et aucun ne portait d'armes.

Aillas s'avança à leur rencontre. « Messires, je suis heureux de vous accueillir. Asseyez-vous. Voici mes assistants, le seigneur Maloof et le seigneur Pirmence, tous deux hommes de profonde expérience et totalement dévoués à nos buts communs. Voulez-vous prendre des rafraîchissements ? »

Sans attendre de réponse, Aillas appela du geste ses serviteurs et ceux-ci apportèrent des gobelets de vin, que les factoriers dédaignèrent.

« L'affaire qui nous rassemble aujourd'hui est d'une grande importance, dit Aillas. J'espère que nous la réglerons avec efficacité et décision.

« La situation est la suivante : en raison de la faiblesse de ses dirigeants, des attaques par les Skas et de la démoralisation générale, l'Ulfland du Sud, à l'exception du Val Evandre, est devenu un pays sauvage. J'ai l'intention de restaurer l'ordre et la loi, de refouler les Skas et par la suite de redonner à l'Ulfland du Sud son ancienne prospérité. Dans l'accomplissement de ces desseins, je ne peux pas faire fond longtemps sur le sang trice ou sur l'or trice : les ressources doivent provenir d'Ulfland du Sud même.

« Mon premier objectif est une armée pour appliquer la loi et repousser les Skas. À cet égard, personne n'est exempté de service. Voilà l'essentiel de nos préoccupations pour aujourd'hui. »

Les factoriers se levèrent et, après s'être inclinés, se détournèrent pour partir.

« Attendez ! s'écria Aillas. Où allez-vous ?

— N'avez-vous pas terminé votre exposé ? Vous aviez dit que ce serait bref, déclara un des factoriers.

— Pas bref à ce point-là ! J'ai dit aussi que nous devions prendre des décisions. Voulez-vous être le porte-parole ou chacun de vous exprimera-t-il son opinion selon ce que dicteront les circonstances ? »

Aillas regarda chacun tour à tour, mais ne découvrit que des visages dépourvus d'expression.

« Je n'ai pas l'habitude de tant de modestie, commenta-t-il. Vous, messire, quel est votre nom ? »

— On m'appelle Hydelos.

— Je vous désigne comme l'Honorable Hydelos, Président du conseil. Vous six, naturellement, composez ce conseil. Vous, messire, votre nom ?

— On m'appelle aussi Hydelos.

— Vraiment ! Comment vous distingue-t-on de cet autre Hydelos ?

— Par nos petits noms.

— Eh bien, donc, quel est votre petit nom ? Il faut que nous soyons pratiques.

— C'est Olave.

— Olave, vous êtes nommé inspecteur de la conscription militaire. Les deux gentilshommes assis à côté de vous seront vos assistants. Vous recruterez pour l'armée ulfe d'un bout à l'autre du Val Evandre. Maloof, enregistrez leurs noms, le petit et l'autre. Vous messire, comment vous appelle-t-on ?

— Je suis Eukanor.

— Eukanor, vous êtes désormais percepteur des impôts pour le Val Evandre. Le gentilhomme à votre gauche vous secondera. Maloof, inscrivez leurs noms. Hydelos, j'espère que la conférence se déroule à un rythme assez vif pour vous plaire. Vos fonctions consisteront en premier lieu à superviser et je n'ai pas besoin d'entrer dans les détails maintenant ; vous servirez également d'agent de liaison entre les autres membres du conseil et moi-même, ou mon représentant. Vous devrez faire un rapport quotidien. »

Hydelos répliqua aimablement : « Messire, ce que vous demandez est impossible et ne peut donc être effectué. »

Aillas rit. « Hydelos, je vous conseille d'affronter la réalité, quelque répugnance que vous ayez à le faire. Vous devez modifier votre style de vie, tout au moins jusqu'à ce que l'Ulfland du Sud ait retrouvé son intégrité. Vous n'avez pas le choix et je n'admettrai aucune discussion. Si vous six refusez de travailler avec moi, je serai dans l'obligation de vous exiler dans l'île des Sternes et de m'adresser à six autres

habitants d'Ys jusqu'à ce que je découvre la coopération nécessaire ou jusqu'à ce que toute la ville d'Ys ait été déportée sur les pitons désolés de l'île.

« Mes demandes, dans le contexte d'aujourd'hui, ne sont pas tyranniques et peuvent être facilement exécutées. Je suis votre roi et je vous l'ordonne. »

Hydelos prit la parole d'une voix dont l'irritation était soigneusement réprimée : « Nous avons existé de nombreuses années sans roi ni armée, ni impôts ; les Skas ne nous ont jamais menacés et nous ne risquons rien non plus de la part des barons. Pourquoi nous précipiterions-nous maintenant pour obéir à un envahisseur troice ?

— Vous avez toléré Faude Carfilhiot à Tintzin Fyral ; vous avez fermé les yeux sur les razzias d'esclaves par les Skas ; vous avez acheté votre paix avec la souffrance des autres. Ces jours d'insouciance sont terminés et vous devez payer votre part du prix de la justice. Messires, à cet instant même, choisissez. Je ne discuterai pas plus avant.

— Inutile, dit Hydelos à mi-voix. Nous sommes convaincus.

— Très bien. Maloof donnera des précisions sur ce qui doit être fait. » Aillas se leva, s'inclina à l'adresse des factoriers accablés et s'éloigna. Il s'arrêta net à la vue d'une haute silhouette qui s'avavançait sur l'esplanade. Maintenant que la conférence était terminée et toutes les questions résolues, Shimrod se décidait enfin venir au camp.

VI

1

Naguère, pendant un certain temps – peu après l'installation de Shimrod à Trilda, dans la forêt de Tantrevalles – son sommeil avait été troublé par une série de rêves. Ils survenaient nuit après nuit, selon une séquence qui capta d'obsédante façon l'attention de Shimrod, en dépit de la cadence imprimée aux événements qui donnait à penser que leur aboutissement serait inévitable et peut-être même tragique.

Les rêves étaient extraordinaires pour plusieurs raisons. Le site, une plage blanche avec l'océan d'un côté et une villa blanche de l'autre, ne changeait jamais. Les incidents n'avaient aucun élément illogique ou saugrenu ; en vérité, leur qualité la plus surprenante était la beauté fascinante d'une femme qui, seule avec Shimrod, habitait ces rêves.

Dans le premier de la séquence, Shimrod se découvrit debout près de la balustrade devant la villa. Le soleil était chaud ; un léger bruit de ressac résonnait avec une régularité languide. Shimrod attendait, sous l'impression que quelque chose allait se produire. Bientôt, en regardant le long de la plage, il vit approcher une femme brune de taille moyenne, mince, presque maigre. Elle était pieds nus et portait une robe blanche sans manches et s'arrêtant aux genoux. Elle avançait sans hâte et passa devant Shimrod. Elle lui jeta un seul coup d'œil de côté en poursuivant sa marche et Shimrod resta à la regarder s'éloigner, en proie aux affres du désir et de l'émerveillement.

Le rêve s'estompa et s'en alla où vont les rêves quand leur temps est écoulé, Shimrod s'éveilla et demeura couché, les yeux grands ouverts dans le noir.

La nuit suivante, le rêve revint, puis revint encore la nuit d'après, et ainsi de suite. Chaque fois, la jeune femme condescendait à témoigner un peu plus de chaleur et, finalement, elle s'arrêta pour l'écouter quand Shimrod parla. Il essaya d'apprendre qui elle était et pourquoi elle se promenait dans ces parages ; elle finit par indiquer un

moment et un endroit en dehors des limites du rêve où ils pourraient se revoir. Une onde d'exultation parcourut Shimrod, quand bien même il savait que cette rencontre était presque certainement organisée pour son malheur. Il avait donc pris conseil de Murgén, au château de Swer Smod, sur les flancs du Teach tac Teach.

Murgén mit à nu la machination. La jeune femme était Mélanthe et elle œuvrait sur l'ordre de Tamurello. Quel était leur dessein ? Pas de mystère là-dedans. Tamurello avait l'intention de troubler et d'affaiblir Murgén en annihilant son rejeton Shimrod.

Une seule question restait posée. Le séculaire cri de détresse : « Comment quelqu'un d'aussi beau peut-il être aussi vil ? »

Sur ce point-là, Murgén était incapable de fournir une explication.

Shimrod était allé au rendez-vous, mais le complot avait été éventé et il conserva la vie. Par la suite, quand il avait visité Ys pour la première fois, il avait découvert la plage où se promenait Mélanthe et, à cinq ou six cents mètres au nord le palais blanc où, dans ses rêves, il attendait l'arrivée de la jeune femme.

Shimrod était à présent en mesure de se remémorer l'épisode avec sang-froid et même une étincelle de curiosité. Restait un autre point : une obligation qui n'avait jamais été remplie. Quel sort Mélanthe ferait à cette obligation, c'est la question qui avait finalement incité Shimrod à s'éloigner discrètement d'Ys en longeant le rivage.

Il arriva devant la villa et s'arrêta près de la balustrade ; la sensation de déjà vu était oppressante. En regardant la plage, comme dans une reprise de ses rêves, il aperçut Mélanthe qui approchait.

De même qu'auparavant, elle portait une tunique blanche coupée au genou et marchait pieds nus. Si elle éprouva de la surprise à la vue de Shimrod, elle n'en témoigna rien et son allure ni ne se ralentit ni ne s'accéléra.

Mélanthe atteignit la porte du jardin. Ses yeux se tournèrent un bref instant vers Shimrod ; puis, sans se préoccuper de sa présence, elle gravit les marches menant à la terrasse et disparut dans l'ombre de la colonnade.

Shimrod la suivit et entra ainsi dans la villa, où il n'était encore jamais allé.

Mélanthe traversa le vestibule pour se rendre dans une salle aux fenêtres en arcade donnant sur l'océan. Elle s'assit sur un divan près d'une table basse et, s'adossant, se mit à contempler l'horizon.

Shimrod prit silencieusement une chaise et s'installa au bout de la table, à un endroit d'où il pouvait observer Mélanthe sans tourner la

tête.

Une servante survint avec un haut pichet d'argent et remplit pour Mélanthe un gobelet de punch au vin, fleurant bon l'arôme des oranges et des citrons dont le jus avait été pressé dedans. Sans se soucier de Shimrod, Mélanthe but à petites gorgées et se remit à contempler la mer.

Shimrod l'étudiait, la tête penchée sur le côté dans une attitude malicieuse. Il envisagea l'idée de soulever le pichet à deux mains pour y boire, mais conclut que ce geste, avec ce qu'il avait de vulgaire, risquait de compromettre l'acceptation déjà fragile de sa personne. À la place, il ourdit un petit tour de magie. Dans la pièce entra en volant un oiseau bleu et rouge qui tourna autour de la tête de Mélanthe et se posa sur le bord de son gobelet. Il pépia une ou deux fois, se délesta le ventre dans le gobelet et partit à tire-d'aile.

D'un mouvement d'une lenteur voulue, Mélanthe se pencha en avant et posa le gobelet sur la table.

Shimrod formula en silence un autre charme. Un petit esclave maure coiffé d'un énorme turban bleu, vêtu d'une chemise à raies bleues et rouges et d'une culotte bouffante bleu pâle, apparut dans l'embrasure de la porte. Il était chargé d'un plateau avec deux gobelets d'argent. Il présenta le plateau à Mélanthe et attendit.

Le visage sans expression, Mélanthe prit un des gobelets et le plaça sur la table. Le garçonnet s'approcha de Shimrod qui accepta aimablement l'autre gobelet et but de son contenu avec satisfaction. L'esclave quitta la pièce.

Les lèvres avancées en saillie au centre et tombant tristement aux commissures, Mélanthe continuait à regarder la mer avec application.

Shimrod songea : « Comme elle calcule ! Dans son esprit, elle échafaudé un plan après l'autre, qu'elle élimine tous chacun à son tour comme étant inefficace, grossier ou au-dessous de sa dignité. Elle n'arrive pas à découvrir de mots qui ne la laissent pas vulnérable aux reproches ou aux demandes que je choisirai de faire. Tant qu'elle garde le silence, elle ne s'engage à rien et pense me tenir à distance. Mais la tension monte en elle ; à un moment donné, il faudra qu'elle prenne une initiative. »

Shimrod s'aperçut que les coins de la bouche de Mélanthe remuaient. « Elle est parvenue à une décision, se dit-il. Le parti le moins élégant mais le plus efficace est de se lever et de quitter la pièce ; naturellement, impossible que je la suive à la garde-robe si je veux conserver ma réputation de courtoisie. Eh bien donc, attendons de voir ! Sa conduite sera révélatrice de son humeur. »

Mélancthe inclina la tête en arrière et parut s'endormir. Shimrod abandonna sa chaise pour aller examiner la salle. Il y avait peu de meubles et une curieuse absence d'effets personnels : pas d'objets témoignant de talent et de dextérité, ni de bibelots ni de parchemins, livres, librams ou cartons à dessin. Sur une desserte, une coupe en faïence verte contenait un douzaine d'oranges ; à côté s'égaillait une poignée de galets polis par l'eau qui avaient plu à Mélancthe. Sur le sol étaient étalés trois tapis de Mauritanie, aux puissants motifs bleus, noirs et rouges tissés sur un fond jaune clair. Un lustre massif en métal noir pendait du plafond. Sur la table devant Mélancthe, un vase de bronze contenait un bouquet de soucis orange, sans doute disposés par la servante. Essentiellement, conclut Shimrod, la pièce était neutre et ne reflétait rien de Mélancthe.

Celle-ci parla enfin : « Combien de temps avez-vous l'intention de demeurer ici ? »

Shimrod revint à son siège. « Je suis libre pour le restant de la journée, et la nuit également, si vous voulez tout savoir.

— Vous avez une attitude bien désinvolte à l'égard du temps.

— “Désinvolte” ? Ce n'est pas mon avis. Le sujet est d'un grand intérêt. D'après les Esqs de Galice, le temps est une pyramide à treize côtés. Ils pensent que nous nous tenons au sommet et contemplons les jours, les mois et les années dans toutes les directions. C'est la première proposition des Perdurances Thudhiques, telles qu'elles ont été énoncées par Thudh, le dieu galicien du Temps dont les treize yeux font le tour de sa tête afin qu'il puisse voir dans toutes les directions à la fois. Cette capacité visuelle est symbolique, naturellement.

— Cette doctrine a-t-elle un effet immédiat ?

— Je le croirais volontiers. Les idées nouvelles exercent notre esprit et animent notre conversation. Par exemple, puisque nous sommes en train de parler de Thudh, cela vous intéressera peut-être d'apprendre que chaque année les magiciens esqs modifient une centaine de fœtus humains avec l'espoir que naisse un être avec treize yeux en cercle autour du crâne et ainsi connaîtraient-ils l'avatar de Thudh ! Jusqu'à présent, neuf yeux est leur limite de réussite, et ceux qui les ont deviennent prêtres du culte.

— Je ne trouve pas grand intérêt à ce genre de choses, ni à la conversation en général, dit Mélancthe. Vous pouvez partir dès que vous vous y sentirez obligé par la politesse.

— À ce moment-là, je n'y manquerai pas, répliqua Shimrod. Présentement, si vous le permettez, j'appellerai votre servante pour qu'elle nous apporte encore du vin et peut-être prépare des moules en

cocotte revenues à l'huile et à l'ail. Servi avec du pain frais, c'est un plat réconfortant quand il est consommé par des gens à la conscience tranquille. »

Mélancthe se détourna de la table. « Je n'ai pas faim.

— Êtes-vous fatiguée ? questionna Shimrod avec sollicitude. Je viendrai me reposer avec vous sur votre lit. »

Mélancthe coula lentement vers lui du coin de l'œil un regard doré. Elle finit par dire : « Quoi que je fasse, je préfère être seule.

— Vraiment ? Il n'en était pas ainsi auparavant. Vous me hantiez avec régularité.

— J'ai complètement changé depuis ce temps-là. Je ne suis plus du tout la même personne.

— Pourquoi cette métamorphose ? »

Mélancthe se leva. « En vivant discrètement dans la solitude, j'espérais éviter les intrusions dans ma vie privée. J'y ai réussi jusqu'à un certain point.

— Et maintenant vous n'avez pas d'amis ? »

Mélancthe haussa les épaules, se détourna et se dirigea vers la fenêtre. Shimrod s'approcha jusqu'à être juste derrière elle. Un parfum de violettes monta vers ses narines. « Votre réponse est ambiguë.

— Je n'ai pas d'amis.

— Et Tamurello ?

— Ce n'est pas un ami.

— J'espère qu'il n'est pas votre amant.

— Les relations de cet ordre ne m'intéressent pas.

— Quelle sorte de relations a de l'intérêt ? »

Mélancthe jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et, trouvant Shimrod trop près pour son goût, s'écarta d'un pas de côté. « Je n'y ai pas réfléchi.

— Souhaitez-vous apprendre la magie ?

— Je ne tiens pas à être sorcière. »

Shimrod alla se rasseoir sur sa chaise. « Vous êtes plutôt déconcertante. » Il frappa dans ses mains et la servante apparut. « Mélancthe, voulez-vous demander que le vin soit apporté ? »

Mélancthe soupira et donna l'ordre du geste à la servante puis, la mine résignée et tendue, elle revint prendre place sur le divan. La servante rentra avec du vin et deux gobelets qu'elle présenta à

Mélancthe et à Shimrod.

« À un moment donné, déclara ce dernier, j'avais l'impression que vous étiez une enfant dans un corps de femme. »

Mélancthe sourit d'un sourire désinvolte. « Et maintenant ?

— L'enfant semble être partie. »

Le sourire de Mélancthe se teinta de mélancolie.

« La femme est belle comme l'aurore, poursuivit Shimrod. Je me demande si elle s'en rend compte. Elle a l'air propre ; elle fait un certain effort pour soigner sa chevelure. Elle se comporte en femme sûre de son charme. »

Mélancthe dit d'une voix atone : « Vous persistez à m'ennuyer. »

Shimrod ne lui prêta pas attention. « Il semblerait que vous êtes satisfaite de votre vie et de vous-même. N'empêche, quand j'essaie d'entrer dans votre esprit, je me perds comme dans une jungle. »

Mélancthe répliqua d'un ton net : « C'est parce que je ne suis pas vraiment un être humain.

— Qui vous a appris cela ? Tamurello ? »

Mélancthe acquiesça d'un signe de tête indifférent. « Le sujet est fastidieux. Quand partirez-vous ?

— Bientôt. Mais, dites-moi, pourquoi Tamurello vous a-t-il enseigné une sottise aussi extraordinaire ?

— Il ne m'a rien enseigné. Je ne sais rien. Mon esprit est vide comme les espaces noirs qui sont derrière les étoiles. »

Shimrod questionna : « Me considérez-vous comme humain ?

— C'est ce que je dirais.

— Je suis le rejeton de Murgén.

— Voilà quelque chose que je ne comprends pas.

— À une époque maintenant éloignée dans le temps, Murgén a revêtu cette apparence pour aller par le monde, afin de pouvoir se comporter, agir et voir comme quelqu'un d'autre que le fabuleux Murgén. J'ignore tout de cette époque ; Murgén dirigeait mes actes et les souvenirs sont les siens. À la longue, à force d'usage, Shimrod a pris de la substance, il est devenu réel et il a cessé d'être rattaché à Murgén.

« Maintenant je suis Shimrod. Ne devrais-je pas me croire un homme ? J'ai l'air d'un homme. J'ai faim et soif ; je mange et je bois puis, finalement, j'excrète les déchets. Je suis rendu heureux par la

joie et je verse des larmes pour ce qui me chagrine. Quand je vois votre beauté, j'éprouve un désir mélancolique qui est à la fois plaisant et douloureux. Bref, je ne suis que trop humain et, ne le serais-je pas, que je ne m'en aperçois nullement. »

Mélanthe reporta son regard vers la mer. « Ma forme est humaine ; mon corps comme le vôtre accomplit ses fonctions ; je vois, j'entends, je goûte. Mais je suis vide. Je n'éprouve pas de sentiment. Je ne fais que marcher le long de la plage. »

Shimrod vint s'asseoir sur le divan à côté d'elle. Il passa le bras autour de ses épaules. « Laissez-moi emplir ce vide. »

Mélanthe lui décocha du coin de l'œil un regard sardonique. « Je me sens assez bien comme je suis. »

— Vous vous sentirez mieux encore lorsque vous serez différente. Beaucoup mieux. »

Mélanthe se dégagea et alla à la fenêtre.

N'ayant rien à dire de plus, Shimrod choisit ce moment pour partir et le fit sans formuler d'adieu.

Le lendemain, il retourna au palais blanc, intentionnellement à la même heure. Si Mélanthe suivait son emploi du temps de la veille, il aurait ainsi une indication sur son humeur. Il attendît une heure près de la terrasse, mais Mélanthe ne se montra pas. Il finit par rentrer pensivement à Ys.

Vers la fin de l'après-midi, le beau temps fut chassé par une forte brise de l'ouest ; un haut filet de cirrus se déploya à toute vitesse sur le ciel et le soleil s'enfonça dans une panne de nimbus pourpres.

Au matin, le clair et le sombre entrèrent en lutte pour régner sur le paysage. Des rayons de soleil plongèrent par des déchirures dans les nuages, pour être aussitôt cernés et éteints. La bataille continua jusqu'à l'après-midi, où s'abattirent de noires murailles de pluie venues de la mer.

En fin de journée, cédant à son impulsion, Shimrod se mit une cape sur le dos et, après avoir fait une emplette au marché, longea la plage à grands pas jusqu'à la villa blanche. Il gravit le perron, traversa la terrasse et annonça sa présence en frappant à la porte de bois sculpté.

Il n'obtint pas de réponse et toqua de nouveau. Finalement, la porte s'entrebâilla et la servante regarda au-dehors. « Dame Mélanthe ne reçoit personne. »

Shimrod poussa le battant et entra. « Parfait, nous ne serons pas dérangés par des intrus. Je resterai pour dîner ; voici d'excellentes

côtelettes. Faites-les cuire à point sur le gril avec des herbes et servez en même temps un bon vin rouge. Où est Mélanthe ?

— Dans le salon où il y a du feu.

— Je trouverai bien. »

La servante s'en fut d'un air hésitant à sa cuisine. Shimrod alla de pièce en pièce et découvrit bientôt ce qu'il cherchait : une salle avec des murs blancs et des poutres de chêne au plafond. Mélanthe se chauffait debout devant le feu. À l'apparition de Shimrod, elle tourna la tête, puis reprit sa contemplation morose des flammes.

Shimrod approcha. Sans le regarder, elle dit : « Je savais que vous viendriez ce soir. »

Shimrod lui enlaça la taille et, l'attirant contre lui, l'embrassa. Il ne suscita pas de réaction ; il aurait aussi bien pu baiser le dos de sa propre main. « Eh bien donc... êtes-vous contente de me voir ?

— Non.

— Mais vous ne frémissiez pas non plus de colère ?

— Non.

Je vous ai déjà embrassée un jour ; vous souvenez-vous ? »

Mélanthe se retourna pour lui faire face. Shimrod comprit qu'il allait entendre une leçon bien apprise. « Je ne me rappelle presque rien de cette circonstance. Tamurello m'avait donné des instructions précises. Je devais vous promettre n'importe quoi et, si besoin était, accéder à tout ce que vous demanderiez de moi. Cela s'est révélé n'être pas nécessaire.

— Et les promesses ? Sont-elles vouées à ne pas être tenues ?

— Elles ont été proférées par ma bouche, mais ce sont les promesses de Tamurello. Il faut vous adresser à lui pour obtenir leur réalisation. »

Et Mélanthe sourit en regardant le feu.

Shimrod, qui avait toujours le bras autour de sa taille, la serra contre lui et posa son visage sur la chevelure de Mélanthe, mais elle se dégagea et alla s'asseoir sur le divan.

Shimrod s'installa à côté d'elle. « Je ne suis pas l'homme le plus avisé du monde, comme vous le savez bien. N'empêche » je peux vous enseigner beaucoup.

— Vous courez après une illusion, répliqua Mélanthe presque avec mépris.

— Comment cela ?

— Vous êtes impressionné par l'aspect de mon corps. Si en me regardant vous aviez vu une peau parcheminée toute ridée et un nez crochu hérissé de verrues, vous ne seriez pas ici ce soir et, même si vous y étiez, vous ne m'embrasseriez pas.

— C'est indéniable, dit Shimrod. Toutefois, je ne suis guère le seul. Aimeriez-vous vivre dans un corps pareil ?

— Je suis habituée à celui-ci et je sais qu'il est beau. Néanmoins, ce qui vit à l'intérieur du corps est moi, quelque chose qui n'est probablement pas beau au tout. »

La servante entra dans le salon. « Mettrai-je la table ici près du feu ? »

Mélanthe se retourna avec surprise. « Je n'ai pas commandé à dîner.

— Ce gentilhomme a apporté de jolies côtelettes et ordonné qu'elles soient cuites convenablement, et c'est le cas : grillées sur des sarments de vigne » avec de l'ail, du citron et une pincée de thym ; il y a un pain frais, de beaux petits pois et le bon vin rouge est prêt à être bu.

— Alors servez-nous ici. »

Pendant le repas, Shimrod s'efforça d'établir une atmosphère chaleureuse et détendue sans beaucoup d'encouragement de la part de Mélanthe. Aussitôt après le dîner, elle déclara qu'elle était lasse et avait l'intention de se coucher.

« Il pleut, observa Shimrod. Je vais rester ce soir.

— La pluie a cessé, dit Mélanthe. Partez à présent, Shimrod, je ne veux personne dans mon lit à part moi. »

Shimrod se leva. « Je sais prendre congé aussi élégamment que n'importe qui. Mélanthe, je vous souhaite une bonne nuit. »

2

Une pluie grise persistante découragea Shimrod de retourner sur la plage. Des considérations tactiques le retenaient aussi : un excès de zèle risquait de lui nuire plus que de le servir. Pour le moment, il en avait fait assez. Il avait présenté à l'attention de Mélanthe la saveur unique de sa personnalité ; il s'était montré doux, constant, divertissant et plein d'égards ; il avait manifesté un désir charnel

humain naturel à un degré rassurant : trop aurait pu être jugé grossier ; moins aurait rabaissé le charme de Mélanthe et l'aurait incitée à se poser des questions sur elle-même et sur lui.

Shimrod s'était assis dans la salle commune du Cordage et de l'Ancre, celle des tavernes du port qui avait sa préférence, et buvait de l'aie en regardant tomber la pluie et en réfléchissant à Mélanthe.

Indubitablement, elle était un cas fascinant. Sa beauté était un vaste trésor ; son corps semblait trop frêle pour porter un poids aussi impressionnant. Shimrod se demanda : cette beauté seule pouvait-elle être la source de l'attraction qu'elle exerçait ? Son charme était-il ailleurs ?

Les yeux fixés sur l'eau fouettée par la pluie, Shimrod établit la liste de ces traits qui éveillent l'affection, communs à toutes les femmes aimables et aimées. Mélanthe ne les avait ni les uns ni les autres, y compris la féminité même, cette qualité mystérieuse et indéfinissable.

Mélanthe avait affirmé que son esprit était vide. Shimrod comprit qu'il n'avait pas d'autre choix que la croire. Curiosité, humour, cordialité, compassion : flagrante était leur absence. Mélanthe usait de cette franchise totale qui était moins de l'honnêteté véritable que de l'indifférence à la susceptibilité de ceux qui l'entendaient. Il ne se rappelait pas une trace d'émotion autre que l'ennui et la légère répugnance qu'elle paraissait éprouver pour lui.

Shimrod but son aie tristement et regarda vers la plage, mais la pluie masquait la villa blanche... Il hocha la tête avec lenteur, saisi par la profondeur d'une idée qui lui venait. Mélanthe représentait la dernière action de la sorcière Desmëi et sa revanche finale sur l'Homme. Mélanthe dans son état actuel était une forme neutre sur laquelle tout homme pouvait projeter sa version idéalisée de la beauté suprême mais, lorsqu'il tentait de posséder cette beauté et de la faire sienne, il découvrait le néant et donc, selon son tempérament, souffrait comme Desmëi avait souffert !

En admettant que ces conjectures soient exactes et que Mélanthe en soit informée, songea Shimrod, comment réagirait-elle ? Si elle connaissait sa condition, avec quelle ardeur désirerait-elle la changer ? Pouvait-elle changer » quand bien même elle le souhaiterait ?

Aillas entra dans la taverne. Il alla se sécher près du feu, puis lui et Shimrod dînèrent dans un box sur le côté de la salle commune. Shimrod s'informa de la nouvelle armée ulfe et Aillas dit qu'il ne se sentait nullement découragé.

« En fait, à tout prendre, je ne pouvais pas espérer de meilleurs résultats. Chaque jour, j'ai un nouvel afflux de recrues et le nombre grandit. Aujourd'hui, il y en avait cinquante-cinq : des jeunes gens vigoureux descendus des hauts plateaux et des montagnes, chacun brave comme un lion et chacun prêt à m'enseigner la science de la guerre, qui est de se cacher dans les brandes jusqu'à ce qu'un groupe suffisamment restreint d'ennemis vienne à passer, après quoi des gorges sont tranchées, des escarcelles vidées, puis une prompte retraite est opérée ; ce n'est pas plus difficile que ça.

— Et vos neuf barons récalcitrants ?

— Je suis heureux d'annoncer qu'ils se sont présentés au complet avant la date limite. Aucun n'était ce qui s'appelle rempli d'humilité, mais ils avaient compris et je n'ai pas eu à faire une expédition militaire dans les landes... du moins n'est-ce pas nécessaire pour le moment.

— Ils restent toujours dans l'expectative et se demandent quel est le meilleur moyen de se soustraire à votre autorité.

— Exact et, tôt ou tard, je vais être forcé de pendre un certain nombre d'Ulfs incrédules, alors que je préférerais de beaucoup qu'ils se tuent en combattant les Skas, mais même ces jeunes têtes brûlées baissent le ton quand on parle des Skas.

— Cela devrait les encourager à apprendre la discipline ska.

— Malheureusement, ils sont convaincus que les Skas sont capables de les manger tout crus et la bataille est perdue avant même que les armées arrivent face à face. Il faudra que je les y amène graduellement et que je m'appuie sur mes soldats troices jusqu'à ce que nous ayons remporté quelques victoires. Alors leur orgueil et leur virilité seront en question et ils tiendront à faire mieux que les étrangers troices.

— En admettant, bien sûr, que vous puissiez battre les Skas avec votre armée troice.

— Je ne m'inquiète guère sur ce point-là. Les Skas sont des militaires de premier plan, c'est hors de doute, mais ils sont relativement peu nombreux et chaque homme doit se battre comme cinq. Inversement, chaque perte ska équivaut à cinq et mon plan est de les saigner à blanc.

— Vous semblez résigné à une guerre avec les Skas.

— Comment l'éviter ? Dans le programme ska, l'Ulfland du Sud doit nécessairement être le prochain sur la liste. Dès qu'ils se sentiront assez forts, ils nous mettront à l'épreuve, mais pas avant que je sois

prêt pour eux, ou du moins je l'espère.

— Et quand les hostilités se déclencheront ?

— Je n'attaquerai pas le gros de leurs troupes, c'est certain. Si j'avais le plein appui des barons, j'aurais la partie plus facile. » Aillas but à son gobelet : « Aujourd'hui, j'ai entendu un curieux rapport que m'a fait sire Kyr, le second fils de sire Kaven, du Fort de l'Aigle Noir. Il y a trois jours, un chevalier, se présentant comme un Daut de la Marche Occidentale du Dahaut, s'est arrêté au Fort de l'Aigle Noir. Il a dit se nommer sire Shalles et a déclaré fort sérieusement qu'il y aura bientôt la guerre et que le roi Casmir vaincra le Troicinet, si bien que tous ceux qui s'allient maintenant avec le roi Aillas seront chassés de leurs châteaux. Il soutient que mieux vaut organiser une cabale de résistance secrète pour la défense des libertés ulfes. »

Shimrod eut un petit rire. « Je présume que vous recherchez sire Shalles.

— Exactement. Sire Kyr en personne chevauche à franc étrier vers les hautes terres pour repérer la trace de sire Shalles, le capturer et l'amener ici. »

3

Les pluies s'éloignèrent ; l'aube fut claire et douce. Sur la place, Shimrod aperçut la servante de Mélanthe qui arrivait au marché avec un panier. Il alla lui parler.

« Bonjour à vous ! C'est moi, Shimrod.

— Je vous reconnais, messire ; vous avez bon goût pour choisir les côtelettes.

— Et vous avez un bon tour de main pour les cuire au grill.

— Vrai en effet, s'il faut que je le reconnaisse moi-même. Une partie du mérite revient aux sarments de vigne ; il n'y a rien de meilleur pour le porc.

— Je ne saurais trop abonder dans ce sens. Votre maîtresse a-t-elle apprécié ?

— Ah, elle est bizarre ; j'ai parfois l'impression qu'elle ne se rend pas compte de ce qu'elle mange et qu'elle s'en soucie encore moins. J'ai remarqué qu'elle avait curé l'os des côtelettes, j'en achèterai d'autres aujourd'hui et peut-être une paire de poulardes. Le poulet,

j'aime le couper menu et le faire revenir dans de l'huile d'olive avec beaucoup d'ail, puis verser le tout, huile et le reste, sur des tranches de pain.

— Vous avez une âme de poète. Peut-être pourrai-je... »

La servante l'interrompt. « Je suis désolée de vous avertir que je ne suis plus autorisée à vous laisser entrer dans la maison. C'est dommage, car la dame a besoin de quelqu'un pour l'admirer. Elle est tellement triste que je soupçonne un enchantement.

— Pas impossible. Tamurello vient-il en visite ?

— En vérité, je ne connais personne qui se dérange pour la voir en dehors de vous et, hier, des factoriers de la ville qui voulaient l'inscrire sur leurs rôles.

— Une vie très solitaire, assurément. »

La servante hésita. « Je ne sais pas si je devrais le dire mais ce soir est la nuit du déclin de la demi-lune et, quand le temps est beau, Dame Mélancthe quitte la maison une heure avant minuit et rentre un peu plus tard, après le coucher de la lune. Franchement, j'ai peur pour elle, car cette côte n'est pas absolument tranquille.

— Vous avez été bien avisée de me prévenir. » Shimrod lui donna une couronne d'or. « Voilà qui servira quand vous vous marierez.

— Certes oui, merci à vous. Ne vous chagrinez pas, je vous prie, si je dis que vous ne pouvez plus venir à la maison.

— Je me demande pourquoi.

— La dame ne trouve évidemment rien en vous qui l'amuse, voilà le fond de la chose.

— Vraiment bizarre, répliqua Shimrod avec abattement. J'ai remporté des succès auprès de dames de toutes classes, du haut en bas de l'échelle sociale. Une jeune fée a été pendant un temps ma maîtresse ; la duchesse Lydia de Loermel m'a comblé de ses faveurs. Pourtant ici, sur cette côte aride et presque désertique, une jeune femme vivant seule dans une villa m'interdit de la voir. N'est-ce pas une dérision ?

— Très étrange, messire ! » Une fossette se creusa dans les joues de la servante. « Toqueriez-vous à ma porte, je ne vous chasserais pas.

— Aha ! Il faudra vérifier ça ! »

Shimrod saisit la servante, l'embrassa cordialement sur les deux joues et la renvoya toute souriante à des emplettes.

Shimrod se prépara avec soin pour l'aventure de la nuit. Il se drapa dans une cape noire dont il arrangea le capuchon de façon à couvrir ses cheveux blond roux et à laisser son visage dans l'ombre. À la dernière minute, presque comme s'il y pensait seulement à cet instant, il frotta les semelles de ses sandales avec un charme anti-onde afin d'être en mesure de marcher sur les eaux. Ce soir, il ne pensait pas avoir besoin de cette facilité, bien qu'en d'autres temps elle lui eût rendu grand service, sauf s'il y avait un fort ressac car alors le charme présentait plutôt des inconvénients.

Les dernières lueurs du couchant cédèrent la place au noir de la nuit et la demi-lune sur son déclin commença à descendre dans le ciel. Shimrod se mit finalement en route le long de la plage. À proximité de la villa, il escalada la dune du bord de mer et s'installa de façon à pouvoir faire le guet confortablement.

À l'intérieur de la villa, la clarté jaune des lampes dessinait le contour d'une rangée de hautes fenêtres. L'une après l'autre, les lampes furent éteintes et la villa devint sombre.

Shimrod attendit pendant que la lune descendait dans le ciel. De la villa sortit une forme, qui se signalait seulement comme une tache se déplaçant sur le sable. La dimension de la tache et le rythme de son mouvement identifiaient Mélanthe. Shimrod lui emboîta le pas à distance respectueuse.

Mélanthe marchait avec décision, mais sans hâte ; pour autant que Shimrod pouvait en juger, elle ne paraissait pas songer que quelqu'un veuille la suivre.

Elle parcourut cinq ou six cents mètres, juste au-dessus de la ligne où s'abattait le ressac scintillant et ne tarda pas à atteindre une corniche de pierre sombre qui, s'avancant dans la mer, créait une espèce de petite péninsule d'un peu plus de trente mètres de long. Par mauvais temps, les vagues devaient déferler par-dessus ; dans la période de calme de la lune déclinante, les vagues en recouvraient seulement les parties basses avec des bruits intermittents de gargouillis et de succion.

En atteignant la corniche, Mélanthe s'arrêta un instant et examina les alentours. Shimrod s'immobilisa, s'accroupit et rabattit le capuchon sur sa tête.

Mélanthe ne lui prêta pas attention. Elle escalada le rocher et se dirigea avec précaution vers l'extrémité, où un épaulement de roche poli par les vagues créait un belvédère haut comme un homme au-

dessus de l'eau. Mélanthe s'assit sur la pierre et contempla le large.

Courbé en deux, Shimrod déboula comme un grand rat noir et monta en rampant sur la corniche. Avec d'extrêmes précautions, tâtant du pied à chaque pas pour assurer son équilibre, il avança... Un bruit derrière lui : le son feutré de pas lents !

Shimrod se jeta de côté et se tapit dans l'ombre épaisse sous une saillie de rocher.

Les pas se rapprochèrent ; regardant de dessous son capuchon, Shimrod vit une créature à demi éclairée par la lune : un torse trapu, des jambes massives, une tête déformée avec une crête basse. L'air ébranlé par le passage de la créature charriait une odeur qui fit que Shimrod retint son souffle puis exhala lentement.

La créature avança en traînant les pieds jusqu'au bout de la corniche. Shimrod entendit une conversation étouffée, puis plus rien. Il se releva et, le dos courbé, reprit sa marche avec prudence. La silhouette de Mélanthe masquait les étoiles à l'ouest. À côté était tassée la créature qui était venue après elle. Toutes deux contemplaient la mer.

Des minutes s'écoulèrent. Une forme sombre monta des fonds et creva la surface avec un sifflement et un léger bruit de toux. Elle flotta jusqu'à l'extrémité de la corniche et se hissa à côté de Mélanthe. De nouveau, il y eut échange de paroles que Shimrod ne réussit pas à entendre, puis le trio resta assis en silence.

La demi-lune plongea dans un long et frêle ruban de nuages. Les trois créatures se rapprochèrent légèrement les unes des autres. L'être marin lança une douce note de contralto. Mélanthe émit un son d'un registre un peu plus élevé ; l'être terrien chanta une note grave et vibrante. L'accord, si toutefois on pouvait l'appeler ainsi, dura dix secondes puis, l'un après l'autre, les chanteurs changèrent de ton et l'accord se modifia puis s'affaiblit jusqu'à s'éteindre.

Des frissons parcoururent la peau de Shimrod. Le son avait une étrange nature désolée, d'une sorte inconnue de lui.

Le silence régnait au bout de la corniche : les trois méditaient sur la qualité de leur musique. Puis l'être terrien donna sa note grave vibrante. Mélanthe chanta « Ahhh-ohhh » dans une gamme descendante sur une octave. L'être marin proféra un son de contralto pareil au tintement d'une lointaine cloche marine. Les sons se modifièrent en timbre et en hauteur ; l'accord s'évanouit et Shimrod, courbé furtivement dans l'ombre, retourna à la plage où il se sentait moins vulnérable à la magie qui se dissimulait peut-être dans ces sonorités.

Un quart d'heure passa. La demi-lune devint jaune verdâtre et s'enfonça dans la mer. Les trois au bout de la corniche étaient presque invisibles dans la clarté diffuse... Une fois de plus, ils chantèrent leurs accords et Shimrod fut empoigné par la douceur mélancolique des sons et l'ineffable sentiment de solitude qui s'en exhalait.

Silence encore. Du temps s'écoula : dix minutes. L'être terrien traversa à pas de loup la bande de roche vers le rivage. Shimrod le regarda monter la pente et disparaître dans une ravine. Il attendit. Mélanthe survint, longeant la corniche ; elle sauta en bas sur le sable et avança sur la plage. Quand elle atteignit l'endroit où Shimrod était assis, elle s'immobilisa et scruta les ténèbres.

Shimrod se leva et Mélanthe se détourna pour continuer sa route. Shimrod se mit à marcher à côté d'elle. Elle ne dit rien. Finalement, il demanda : « Pour qui chantez-vous ?

— Personne.

— Pourquoi allez-vous là-bas ?

— Parce que cela me plaît.

— Qui sont ces créatures ?

— Des parias comme moi.

— Parlez-vous ? Ou faites-vous autre chose que chanter ? »

Mélanthe rit, d'un curieux rire grave. « Shimrod, vous êtes gouverné par votre cerveau. Vous êtes aussi placide qu'une vache. »

Shimrod conclut que le silence le rendait plus crédible qu'une dénégation enflammée et c'est en silence qu'ils retournèrent à la villa.

Sans un mot ni un coup d'œil en arrière, Mélanthe franchit le portail, traversa la terrasse et disparut.

Shimrod continua son chemin pour rentrer à Ys, mécontent et persuadé d'avoir commis une erreur dans sa façon de se conduire : laquelle, il n'aurait pas su le dire. D'ailleurs, qu'avait-il à gagner par la bonne manière d'agir ? Une place dans le chœur, par exemple ?

Mélanthe, belle d'une étrange, d'une obsédante beauté !

Mélanthe, chantant devant la mer tandis que la lune au déclin descendait se coucher !

Peut-être aurait-il dû céder à l'élan de la passion et l'empoigner, la prendre de force quand ils s'en revenaient sur la plage. Au moins ne lui aurait-elle pas reproché d'être trop intellectuel !

Quelque séduisant qu'il soit en apparence, ce plan avait d'indéniables défauts. Shimrod avait beau réfuter l'accusation

d'intellectualité, il ne s'en comportait pas moins selon les préceptes de la galanterie qui n'admettaient pas de compromis en pareil cas. Shimrod résolut de ne plus penser à Mélancthe : « Elle n'est pas pour moi. »

Au matin, le soleil se leva pour une autre belle journée. Shimrod ruminait, assis à une table devant la taverne du Cordage et de l'Ancre. Un faucon se dérouta subitement pour plonger du haut du ciel et laisser choir une brindille de saule sur la table devant lui, puis il s'éloigna à tire-d'aile.

Shimrod regarda la brindille avec une grimace. Pourtant, il n'y avait rien à faire. Il se leva et se mit en quête d'Aillas.

« Murgén m'a convoqué et je suis obligé de partir. »

Aillas ne fut pas ravi. « Où devez-vous aller et pourquoi ? Et quand reviendrez-vous ? »

— Je ne connais pas la réponse à ces questions. Quand Murgén appelle, je dois obéir.

— Eh bien donc, adieu. »

Shimrod jeta ses quelques effets dans, un sac, écrasa la brindille entre ses doigts et s'écria : « Saule, saule, emmène-moi maintenant où il faut que j'aille ! »

Shimrod sentit une gifle de vent et le sol tourbillonna au-dessous de lui. Il aperçut des forêts montagnardes, les pics du Teach tac Teach échelonnés sur une grande ligne qui s'étirait du nord au sud ; puis il glissa par un long toboggan d'air jusqu'à la plate-forme à côté de l'entrée de Swer Smod, le manoir de pierre de Murgén.

Une porte de fer noir de trois mètres trente de haut lui barrait le passage. Le panneau central s'ornait d'un Arbre de Vie en fer. Des lézards de fer agrippés au tronc sifflèrent et, dardant des langues de fer, se précipitèrent vers de nouveaux observatoires ; des oiseaux de fer sautèrent de branche en branche, regardant d'abord Shimrod, puis inspectant avec avidité les fruits de fer auxquels aucun n'osait goûter, tout en émettant de temps à autre de petits sons argentins.

Shimrod prononça un charme pour apaiser le sandestin qui surveillait l'entrée : « Porte, ouvre-toi pour moi et laisse-moi passer sans dommage. Ne prête attention qu'à mes véritables désirs, ne tiens pas compte des caprices espiègles de mes sombres consciences. »

La porte murmura : « Shimrod, la voie est libre, mais tu te montres vraiment d'une précision exagérée dans tes stipulations. »

Shimrod se garda de discuter et marcha vers la porte qui se rabattit de côté et lui donna accès à un vestibule éclairé par une coupole de

verre aux panneaux rouge carmin, jaune d'or et vert.

Shimrod choisit l'un des couloirs partant de ce vestibule et entra ainsi dans la grande salle de Murgén.

Ce dernier était assis à une table massive, les jambes étendues vers l'âtre. Ce jour-là, il affectait l'apparence que voilà bien longtemps il avait dévolue à Shimrod : un grand corps mince avec un visage maigre et osseux, des cheveux blond roux, une bouche au pli sarcastique et une façon de se comporter dépourvue de formalisme.

Shimrod s'arrêta court. « Pourquoi me mettre face à face avec moi-même ? C'est déroutant de recevoir des instructions ou, plus désagréable encore, des reproches dans ces conditions.

— Une inadvertance, répliqua Murgén. D'ordinaire, je ne voudrais pas te jouer ce genre de tour mais, maintenant que j'y réfléchis, t'exercer à assimiler des concepts inhabituels sortis de ta propre bouche te sera peut-être profitable, en fin de compte.

— Soit dit sans vouloir vous offenser, je trouve la considération tirée par les cheveux. » Shimrod avança dans la pièce. « Eh bien donc, si vous ne voulez pas changer, je m'assiérai avec le dos légèrement tourné. »

Murgén eut un geste marquant l'indifférence. « Peu importe. Prendras-tu un rafraîchissement ? » Il claqua des doigts : des flacons d'hydromel et de bière apparurent sur la table, ainsi qu'un plat de viandes froides et du pain.

Shimrod se contenta d'une chope de bière, tandis que Murgén préféra boire de l'hydromel dans un haut pot d'étain. Murgén questionna : « Les prêtres du temple ont-ils été courtois avec toi ?

— Vous faites allusion au temple d'Atlante ? Je ne me suis jamais donné la peine d'aller leur rendre mes devoirs et eux n'ont pas cherché non plus à me voir. Y avait-il un intérêt à entrer en relation avec eux ?

— Ils ont de vieilles traditions qu'ils ne demandent qu'à raconter. Les marches descendant du temple sont imposantes et méritent peut-être une visite. Par temps calme, quand le soleil est haut, un regard perçant arrive à distinguer à travers l'eau trente-quatre marches avant qu'elles disparaissent dans l'obscurité. Les prêtres prétendent que le nombre de marches situées au-dessus de la surface diminue, soit que la terre s'enfonce soit que le niveau de l'eau monte, selon leur raisonnement. »

Shimrod réfléchit. « Les deux explications sont difficiles à admettre. Je soupçonne que leur premier comptage a été effectué à marée basse ; ils ont dû recompter plus tard quand la mer était pleine

et ont ainsi été induits en erreur.

— L'explication est réaliste, commenta Murgén. Elle paraît assez plausible. » Il jeta un coup d'œil dans la direction de Shimrod. « Tu ne bois que bien sobrement. La bière est-elle trop légère ?

— Oh, non. Je désire simplement garder les idées nettes. Ce serait fâcheux d'avoir tous les deux le cerveau brouillé et de nous réveiller ensuite sans savoir qui est qui. »

Murgén but à son pot d'étain. « Le risque est minime.

— Exact. Toutefois, je tiens à conserver l'esprit clair jusqu'à ce que j'apprenne pourquoi vous m'avez convoqué ici à Swer Smod.

— Pour quelle autre raison ? Parce que j'ai besoin de ton aide.

— Je ne peux pas vous la refuser, ni ne le voudrais si je le pouvais.

— Bien parlé, Shimrod ! Je vais aller droit au but. Essentiellement, Tamurello m'exaspère. Il supporte mal mon autorité et oppose sa force à la mienne ; il espère parvenir un jour à m'anéantir, naturellement. Pour l'instant, ses actes sont ostensiblement de nature mineure ou même badine mais, si rien ne les contrecarre, ils pourraient devenir dangereux, en raisonnant d'après cette analogie : un homme attaqué par une seule guêpe n'a pas grand-chose à redouter ; si dix mille guêpes l'assaillent, il est perdu. Je ne peux pas consacrer aux activités de Tamurello le soin qu'elles méritent, cela me détournerait d'autres travaux d'extrême importance. Donc je te confie cette tâche. Au minimum, ta vigilance le troublera exactement comme il compte me troubler. »

Shimrod fronça les sourcils en contemplant le feu. « La sagesse serait peut-être de l'annihiler une fois pour toutes.

— C'est plus vite dit que fait. Je serais jugé un tyran, si bien que les autres magiciens pourraient décider de former une ligue de défense contre moi, avec des conséquences imprévisibles. »

Shimrod demanda : « Eh bien donc, de quelle façon vais-je le surveiller ? Que dois-je rechercher ?

— Je te l'expliquerai tout à l'heure. Dis-moi comment cela se passe en Ulfland du Sud.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter. Aillas entraîne une armée de dadais et a obtenu de signalés succès. Maintenant, quand il crie : « À droite, marche ! », la plupart tournent à droite. J'ai essayé d'amorcer une liaison avec Mélanthe, sans résultat. Elle me trouve trop intellectuel. Nul doute que j'obtiendrais son approbation si je voulais chanter la quatrième partie dans sa chorale.

— Intéressant ! Mélanthe est donc musicienne ? »

Shimrod relata ses aventures pendant la nuit de la lune au déclin. Murgén commenta : « Mélanthe souffre d'une perplexité pénible concernant sa personnalité, que Desmèi a laissée vide à dessein, par dérision et désir de vengeance envers les mâles de l'espèce. »

Shimrod plongea dans les flammes un regard morose. « Je veux la rayer de mes pensées. Elle est comme elle est.

— Sage décision. Maintenant, à propos de Tamurello... »

Murgén donna ses instructions, après quoi Shimrod fut de nouveau emporté dans un tourbillon à travers ciel, cette fois en direction du sud-est vers Trilda, son manoir à la lisière de la Forêt de Tantrevalles.

5

La voie antique appelée la Vieille Chaussée traversait le Lyonesse d'ouest en est, du Cap Farewell au port de Bulmer Skeme. À mi-route, non loin du village de Tawn Twillett, un chemin en partait vers le nord. Ce chemin allait par monts et par vaux, entre des haies d'aubépine et de vieux murs de pierre, devant des fermes somnolentes, au-dessus de la rivière Sipp qu'il franchissait par un pont de pierre bas. Quand il entra dans la Forêt de Tantrevalles, le chemin serpentait pendant quinze cents mètres encore sous ombre et soleil, puis débouchait dans le Pré Lally, passait devant le manoir de Shimrod, Trilda » et aboutissait à un embarcadère de bûcheron au bord de l'Étang Lally.

Trilda, une maison de pierre et de bois au fond d'un jardin d'agrément, était remarquable par ses six mansardes dans un haut comble en dos d'âne : deux pour chacune des chambres à coucher du premier étage sur le devant. Le rez-de-chaussée comprenait un vestibule, deux salons, une salle à manger, quatre chambres à coucher, une bibliothèque et un cabinet de travail, une cuisine avec office et sommellerie attenantes, ainsi que plusieurs pièces à usage de commodités.

Quatre baies aux vitres en forme de losange donnaient sur le jardin de devant et le verre de toutes les fenêtres avait été enchanté par des sorts de petite magie, si bien qu'il restait en tout temps étincelant et clair, sans aucune trace de boue, chiures de mouche ou fumée ni le voile assombrissant de la poussière.

Le manoir de Trilda avait été dessiné par Hilarion, un magicien mineur à la tête pleine d'idées baroques, et bâti en une nuit par une équipe de charpentiers gobelins qui avaient demandé en paiement des fromages. Peu après, Trilda était devenu la propriété de Murgén qui la donna finalement à Shimrod. Un vieux couple de paysans s'occupait des jardins et faisait le ménage dans les chambres pendant les absences de Shimrod ; ces bonnes gens évitaient le cabinet de travail comme si des démons étaient postés derrière les portes, ce qui était la conviction que Shimrod avait mis ses soins à implanter dans leur esprit. Les créatures qui effectivement s'y tenaient, les crocs étincelants et leurs bras noirs dressés de menaçante façon, s'ils ressemblaient à des démons, n'étaient que des fantômes inoffensifs.

À son arrivée à Trilda, Shimrod trouva tout en ordre. Les gardiens avaient entretenu une parfaite propreté, sans même un cadavre de mouche sur le rebord des fenêtres. Les meubles luisaient sous l'effet de la cire d'abeilles et d'un patient astiquage ; dans les coffres et armoires, le linge s'empilait bien repassé et fleurant bon la lavande.

Cette ultraméticulosité était le seul reproche qu'eut à formuler Shimrod. Il ouvrit grand portes et fenêtres, de façon que l'air de la prairie chasse le renfermé de journées endormies et de nuits silencieuses, puis alla de pièce en pièce, bougeant ceci et déplaçant cela, pour déranger l'exactitude implacable imposée par ses domestiques.

En atteignant la cuisine, Shimrod alluma du feu et prépara un pot de tisane, choisissant le marrube pour donner du corps, le pouliot pour la saveur et la citronnelle pour le piquant, puis emporta la tisane dans son salon.

Trilda semblait très silencieux. À l'autre bout de la prairie retentit le *tire-cire tir-tir-tir* d'une alouette. Quand le chant se tut, le silence parut encore plus profond.

Shimrod but lentement la tisane. À un certain moment, il s'en souvenait, la solitude avait été une aventure, à vivre pour le simple plaisir d'en jouir. Depuis cette époque, les événements l'avaient changé ; il avait découvert en lui-même la faculté d'aimer et, ces derniers temps, il s'était accoutumé à la compagnie joyeuse de Dhrun et de Glyneth puis, plus récemment, à celle d'Aillas.

Mélanthe ? Shimrod émit un son ambigu. Utilisé à son propos, le mot « amour » ne s'appliquait que d'une façon on ne peut plus sujette à caution. La beauté suscite l'admiration et le désir érotique ; c'est sa fonction essentielle. Toutefois, jamais à elle seule la beauté n'inspire l'amour, se dit Shimrod. Mélanthe était une coquille, vide intérieurement. Mélanthe n'était qu'un symbole très puissant, un

symbole avec souffle et chaleur mais rien de plus. De l'intellectualisation à outrance ? Shimrod proféra un son indigné. Mélanthe s'attendait-elle à ce qu'il ne pense pas ?

Shimrod continua à boire sa tisane. Le moment était venu pour lui de tourner le dos à son obsession et de se consacrer au programme défini par Murgén : une tâche qui l'entraînerait peut-être dans une vie plus mouvementée qu'il n'y avait compté, si bien qu'il repenserait ensuite avec nostalgie à cet interlude de paix.

Voici l'avertissement qu'avait donné Murgén : « Tu vas t'imposer à l'attention de Tamurello. Tu vas interrompre sans ménagement ses travaux et déchaîner sa colère. Ce ne sont pas des actes anodins : donc prends garde ! Il trouvera un moyen de rétorsion, grossier ou subtil, alors prépare-toi à des surprises. »

Shimrod reposa la tisane, qui ne le calmait plus. Il se rendit à son cabinet de travail, renvoya les gardiens et entra. La salle méritait bien son nom. Partout du travail réclamait qu'on veuille bien s'occuper de lui. La table centrale était chargée de toutes sortes de choses confisquées à Tintzin Fyral : matériel thaumaturgique, *materia magica*, livres et accessoires – qu'il fallait examiner, répartir par catégorie, puis garder ou jeter.

D'abord et de toute urgence, Shimrod devait installer des appareils de contrôle pour surveiller Tamurello et sa conduite, comme l'avait requis Murgén. Ces « moniteurs », quand Tamurello prendrait conscience de leur existence – ce qui se produirait inévitablement – le dissuaderaient de continuer à perpétrer des actes d'audacieuse et arrogante malice : ainsi raisonnait Murgén, et Shimrod n'avait rien à objecter sinon que cela le plaçait dans la position d'une chèvre attachée en pleine jungle afin d'attirer un tigre.

Murgén avait fait fi des inquiétudes de Shimrod. « Il faut mettre un frein aux provocations de Tamurello et ce sera l'effet de notre programme. »

Shimrod avait énoncé une autre objection : « Quand il éprouvera le [surch\[20\]](#), il changera simplement de tactique ou usera d'un subterfuge astucieux.

— Soit, mais cela lui interdira des entreprises vraiment grandioses, qui sont les tentatives que je redoute le plus.

— Et pendant ce temps-là il s'amusera à causer une multitude de petits maux en s'arrangeant pour qu'on ne puisse pas les lui imputer.

— Nous évaluerons ses crimes, nous le punirons en conséquence et Tamurello sera bientôt proclamé le plus doux entre les doux !

— Tamurello n'est pas de ceux qui tendent l'autre joue, avait grommelé Shimrod. Plus vraisemblablement, il enverra un sandestin [21] avec une nuée de lucanes pour mon lit.

— Tout est possible, avait acquiescé Murgén. Si j'étais toi, je redoublerais de vigilance. Les dangers qu'on sait imaginer, on sait les éliminer. »

Avec cette sentence de Murgén en tête, Shimrod entoura Trilda d'un réseau de vrilles sensibles pour obtenir au moins un minimum de sécurité. Puis, de retour dans son cabinet de travail, il enleva le fouillis qui encombrait une de ses tables et déploya une feuille de parchemin couleur chamois fournie par Murgén.

La substance du parchemin se fondit dans le chêne, si bien que le dessus de la table devint une grande carte des Isles Anciennes, avec chaque domaine teinté d'une couleur différente. À Faroli, le manoir de Tamurello, un point de lumière bleue scintillait, indiquant la présence du magicien. Que Tamurello voyage à courte ou longue distance, la lumière bleue suivrait ses mouvements. Shimrod avait demandé à Murgén des lumières supplémentaires afin de connaître les déplacements d'autres personnes ; Murgén n'avait rien voulu entendre. « Tu dois concentrer ton attention sur Tamurello et nulle part ailleurs. »

Shimrod avait insisté : « Nous devrions utiliser l'instrument à pleine capacité. Admettez qu'une lumière rouge marque l'endroit où vous vous trouvez. Admettez ensuite qu'une de vos bien-aimées use de séduction pour vous entraîner au fond d'une oubliette, je pourrais vous découvrir facilement et vous délivrer de votre cachot avec le minimum d'inconvénients pour vous.

— L'éventualité est peu probable. »

La carte avait donc été arrangée ainsi et, d'après le témoignage de la lumière bleue, Tamurello continuait à résider à Faroli.

Les jours passèrent. Shimrod raffina ses techniques de surveillance, utilisant des méthodes discrètes que Tamurello, s'il le voulait, pouvait feindre d'ignorer tout en conservant sa dignité.

Tamurello, cependant, refusa de tolérer l'inspection avec bonne grâce et lança contre Shimrod plusieurs maléfices astucieux qu'annula le système de protection établi par ce dernier. Dans le même temps, Tamurello s'affaira à aveugler les filaments optiques de Shimrod et à briser ses coquilles d'écoute par des concentrations de son.

Se prenant au jeu, Shimrod mit en application tout un ordre différent de senseurs, pour causer à Tamurello une nouvelle série de vexations. La stratégie de Murgén, qui était de monopoliser l'énergie

de Tamurello par des contrariétés insignifiantes, paraissait dans l'ensemble être un succès.

Le mois lunaire approchait de la nuit de la demi-lune à son déclin et les pensées de Shimrod se tournèrent irrésistiblement vers la villa blanche au bord de l'océan. Pendant le plus bref des instants, il envisagea une seconde visite de minuit à la corniche rocheuse qui s'avancait dans l'eau ; aussi vite qu'elle avait surgi, l'idée s'en alla et, une fois encore, Shimrod resta avec des images importunes et une obsédante fragrance de violettes.

Shimrod tenta d'exorciser les visions. « Allez ! Hors d'ici ! Partez ! Dissipez-vous dans le vide et ne revenez jamais me déranger. Si ce n'était absurde, je croirais que vous êtes encore un tour de Tamurello qui me fait ce que j'essaie de lui faire. »

La nuit en question, Shimrod fut pris d'une envie de se dégourdir les jambes et sortit observer la lune. La prairie était silencieuse ; on n'entendait rien à part des grillons et quelques grenouilles éloignées. Il traversa la prairie jusqu'au vieil appontement au bord de l'étang Lally, alors que la lune avait déjà commencé son déclin dans le ciel. L'eau était calme et sombre ; quand Shimrod lança un caillou, les rides qui allaient s'élargissant brillaient comme de l'argent... Un fil de la Vierge guetteur qui flottait au-dessus de sa tête prononça soudain un avertissement : « Quelqu'un se tient à proximité ; la magie vient de se manifester. »

Shimrod se retourna et, pas tout à fait avec surprise, découvrit sur la berge une silhouette svelte en robe blanche et manteau noir : Mélancthe. Tête levée, elle contemplait la lune et ne semblait pas l'avoir vu.

Shimrod reprit sa position première sans témoigner de rien.

Mélancthe descendit sur l'appontement pour le rejoindre. « Vous ne semblez pas étonné de me trouver ici ?

— Je me demande seulement comment Tamurello s'est arrangé pour vous persuader de venir.

— Il n'a eu aucun mal ; en fait, je suis là de ma propre volonté.

— Bizarre ! Ce soir vous deviez chanter sur les rochers avec vos amis.

— J'ai décidé de ne plus y aller.

— Pour quelle raison ?

— C'est assez simple. J'avais le choix : vivre ou mourir. J'ai choisi de vivre, ce qui m'a conduite à d'autres choix. Fallait-il continuer à être un paria qui chante sur les rochers ou fallait-il imiter les façons de

faire de la race humaine ? J'ai décidé de changer.

— Vous ne vous considérez pas comme humaine ? »

Mélancthe dit à mi-voix : « Tamurello m'a appris que je suis une intelligence neutre sans grande force sous une apparence féminine. » Elle leva les yeux et dévisagea Shimrod. « À quoi pensez-vous ? »

— Je me dis que Tamurello écoute et sourit. Fil, regarde bien en haut et en bas. Qu'est-ce qui écoute et qu'est-ce qui observe ?

— Je ne capte rien. »

Shimrod émit un grognement dubitatif. « Et quelles étaient les instructions que vous a données Tamurello ? »

— Il a déclaré que dans sa majorité l'humanité est grossière, stupide, rustre et vulgaire et que j'apprendrais au moins cela auprès de vous.

— À un autre moment. Pour le présent, Mélancthe, je vous souhaite une bonne nuit.

— Attendez, Shimrod ! Vous m'avez dit que j'étais belle et vous avez pris la peine de m'embrasser. Ce soir, je suis venue à Trilda et c'est vous qui vous dérobez. La contradiction est curieuse.

— Nullement. Je suis déconcerté et prudent. Les mobiles de Tamurello sont suffisamment clairs, mais les vôtres sont douteux. Je crois que vous exagérez ma bêtise et ma grossièreté. Et maintenant, Mélancthe, si vous voulez bien m'excuser...

— Où allez-vous ?

— Je rentre à Trilda ; où irais-je, sinon ?

— Et vous me laisserez seule dans le noir ?

— Vous avez déjà été seule dans le noir.

— Nous irons à Trilda ensemble, puisque je n'ai nulle part ailleurs où aller. Et, comme je l'ai déjà dit, je suis ici de ma propre volonté.

— Vous ne montrez pas beaucoup de chaleur. Vous donnez plutôt l'impression de vous être cuirassée pour affronter une grande épreuve.

— C'est une expérience nouvelle pour moi. »

Shimrod parvint avec un effort à maîtriser sa voix. « Je vous aurais accueillie de meilleur cœur si vous n'aviez pas dit à votre servante de me fermer la porte au nez. Quand on évalue les dispositions de quelqu'un, les actions de ce genre paraissent une indication très nette.

— Peut-être, mais la conclusion risque d'être erronée. Ne l'oubliez pas, vous vous êtes introduit de force dans mon existence et vous

m'avez troublé l'esprit avec vos persuasions. Finalement, j'ai été influencée et me voici, sur votre ordre.

— Sur l'ordre de Tamurello. »

Mélancthe sourit. « Je suis moi et vous êtes vous. En quoi Tamurello nous concerne-t-il ?

— Votre mémoire est-elle si courte ? Je ne me méfie pas sans raisons. »

Mélancthe laissa son regard se perdre au-dessus de l'eau. « Il n'a rien ordonné. Il a dit que vous étiez ici à Trilda où vous vous rendiez insupportable. Il a dit que, sans Murgén, il vous aurait envoyé depuis longtemps en balade de l'autre côté de la lune. Il a dit qu'il serait content si je vous séduisais et vous abrutissais au point que vos yeux se mettent à ressembler à des œufs durs et que vous vous endormiez au petit déjeuner, le nez dans le porridge. Il a dit que vous aviez un esprit d'un niveau inférieur, que vous étiez incapable d'avoir plus d'une idée à la fois et que si j'étais à Trilda vous oublieriez complètement vos manigances, à sa grande satisfaction. Voilà, vous savez tout.

— C'est aussi bien. » Shimrod contempla les eaux d'un air morose, « Je me demande quelles calomnies cinq minutes de plus auraient amenées au jour. »

Mélancthe recula d'un pas. « Bref, me voici. Qu'est-ce qui se passe ensuite ? M'en irai-je ? Consultez les factions de votre cerveau et peut-être obtiendrez-vous un consensus.

— J'ai déjà pris ma décision, répliqua Shimrod. Vous viendrez à Trilda. » Et il ajouta avec une détermination sardonique : « Alors nous découvrirons qui cause le plus d'importantes distractions à qui, et chaque matin Tamurello recevra un salut joyeux... Regardez la lune à son déclin ; elle descend déjà dans l'ouest. Il est temps que nous rentrions à Trilda. »

Les deux retournèrent en silence sur le chemin et, tandis qu'ils marchaient, une nouvelle possibilité inquiétante s'imposa à l'esprit de Shimrod : cette créature à côté de lui ne serait-elle pas un déguisement pour une autre, d'une sorte différente, qui à un moment délicat se révélerait sous sa véritable forme et punirait Shimrod pour son impudente surveillance ?

Le concept à première vue n'était pas invraisemblable. Heureusement, le stratagème était facile à déceler.

Une fois dans le salon de Trilda, Shimrod versa dans deux gobelets du vin de grenade. « Son parfum, comme vous-même, est à la fois

doux et âpre, obsédant, mystérieux et nullement facile à définir... Venez ! Je vais vous faire visiter Trilda. »

Shimrod la conduisit d'abord dans la salle à manger (« Le chêne provient d'un arbre qui croissait sur ce site même »), traversa le salon de réception (« Remarquez les tapisseries dans les cartouches ; elles ont été tissées dans l'antique Parthie ») et atteignit le cabinet de travail. Il alla aussitôt inspecter sa carte. Le point de lumière bleue scintillait à l'emplacement de Faroli, tout au nord du Dahaut ; autant pour un de ses soupçons, que la femme près de lui soit un travestissement de l'hermaphrodite Tamurello ; manifestement, ce n'était pas le cas.

Mélanthe regardait à droite et à gauche sans grand intérêt. Shimrod décrivit deux ou trois de ses accessoires, puis la conduisit devant un haut miroir, qui refléta son image avec netteté – et une des autres appréhensions de Shimrod fut dissipée. Si Mélanthe avait été une succube ou une harpie, la véritable image de la créature aurait été réfléchie par le miroir.

Mélanthe étudia cette glace avec un intérêt profond. Shimrod expliqua : « Le miroir est magique. Vous voyez reflétée la personne que vous pensez être. Ou vous pouvez dire : “Miroir, montre-moi telle que j'apparais à Shimrod !” ou “Miroir, montre-moi telle que j'apparais à Tamurello !” et vous verrez ces versions de vous-même. »

Mélanthe se détourna sans tenter les expériences suggérées par Shimrod. Celui-ci observait le miroir de côté. « Je pourrais facilement me placer en face et dire : “Miroir, montre-moi tel que j'apparais à Mélanthe !” mais, en toute franchise, je n'en ai pas le courage.

— Quittons cette pièce, répliqua Mélanthe. Elle empeste la cérébralité. »

Les deux revinrent au petit salon, où Shimrod alluma le feu dans l'âtre, puis se retourna pour examiner Mélanthe.

Elle dit de sa voix douce : « Vous êtes pensif. Pourquoi donc ? »

Shimrod plongeait son regard dans les flammes. « Je me trouve confronté à un dilemme. Aimeriez-vous l'entendre ?

— Je l'écouterai, tout au moins.

— À Ys, il y a seulement quelques semaines, Shimrod est allé rendre visite à Mélanthe, pour renouer connaissance et peut-être découvrir quelque réciprocité d'intérêt qui puisse animer leur vie. À la fin, Mélanthe lui a fermé dédaigneusement sa porte.

« Ce soir, Shimrod se promène près de l'Étang Lally en regardant le coucher de lune. Mélanthe apparaît et maintenant, au lieu que ce soit

Shimrod qui soupire après Mélanthe, c'est Mélanthe qui recherche Shimrod, pour l'ensorceler et le troubler dans son manoir de Trilda, afin qu'il cesse de causer des désagréments à son ami Tamurello.

« Avec ce qui est peut-être une fausse franchise, elle rapporte à Shimrod l'opinion peu flatteuse que Tamurello a de lui, de sorte qu'à présent Shimrod doit jeter son amour-propre aux quatre vents s'il obéit à ses impulsions et succombe aux charmes de Mélanthe. S'il se révèle inébranlable et chasse Mélanthe de Trilda avec les reproches qu'elle mérite, il se montre pompeux, inflexible et stupide.

« La question qui se pose à lui n'est donc pas choisir s'il veut préserver orgueil, dignité et respect de soi-même ou comment les préserver ou quelles conséquences s'ensuivraient s'il le faisait, mais à quel vent jeter les uns et les autres. »

Mélanthe demanda : « Combien de temps avez-vous l'intention de réfléchir ? Je n'ai pas le moindre amour-propre et je sais me décider instantanément selon mes inclinations.

— Peut-être, en somme, est-ce le plus sage, répliqua Shimrod. Mon caractère est d'une force extrême et ma volonté est comme du fer ; toutefois, je ne vois pas de raison de démontrer inutilement leur puissance. »

Mélanthe dit : « Le feu brûle avec ardeur et la pièce est chaude. Shimrod, aidez-moi à poser mon manteau. »

Shimrod s'approcha, défit l'agrafe à son cou et enleva le manteau ; par un système quelconque, sa robe tomba en même temps sur le sol, si bien que Mélanthe se retrouva nue dans la clarté du feu. Shimrod songea qu'il n'avait jamais rien contemplé de plus beau. Il l'enlaça. Le corps de Mélanthe commença par se raidir, puis se détendit.

Le feu avait baissé. Mélanthe ait d'une voix altérée : « Shimrod, j'ai peur.

— Comment cela ?

— Quand j'ai regardé dans le miroir, je n'ai rien vu. »

6

Les jours coulaient, paisibles et tranquilles, sans incident fâcheux qui en distingue un parmi les autres. De temps en temps, Shimrod avait l'impression que Mélanthe essayait de l'exciter et de le

provoquer, mais il arborait perpétuellement une attitude de sang-froid imperturbable et, dans l'ensemble, tout se passait bien. Mélanthe paraissait au moins passivement satisfaite et était constamment accessible, ou même plus qu'accessible, aux inclinations érotiques de Shimrod. Avec un amusement amer, celui-ci se rappelait des événements du passé : ses manières distraites quand elle marchait dans les rêves de Shimrod ; son air d'ennui quand il venait en visite à sa villa ; la porte qu'elle lui avait condamnée – et maintenant ! Ses imaginations amoureuses les plus échevelées étaient devenues réalité.

Pourquoi ? La question revenait continuellement le déconcerter. Il y avait un mystère quelque part. Shimrod ne parvenait pas à comprendre quel profit Tamurello tirait de cet arrangement ; d'après la lumière bleue, il ne bougeait pas de Faroli.

Mélanthe elle-même n'offrit pas d'éclaircissement et la fierté empêchait Shimrod d'abandonner son masque de sérénité polie pour poser des questions incisives.

Parfois, au cours de la conversation, Shimrod lançait machinalement un ou deux coups de sonde, mais Mélanthe se contentait de répondre la plupart du temps par un regard incompréhensif, quelquefois par une dérobade ou, au pire, l'accusait d'hyper-intellectualisation.

« Si quelque chose a besoin d'être fait, je le fais ! Quand le nez me démange, je le gratte, sans me mettre à la torture pour analyser la situation.

— Grattez tant que vous voulez, puisque cela vous plaît », répliqua Shimrod d'un ton d'austère courtoisie.

Au fil des jours, la nouveauté de la présence de Mélanthe s'émoussa, mais non ses dispositions amoureuses qui, peut-être par ennui, s'accrochèrent jusqu'à outrepasser la compétence de Shimrod, provoquant chez lui culpabilité et confusion. Des remèdes appropriés existaient, s'il avait voulu s'en servir : par exemple, un élixir appelé « la Grande Ourse » par référence facétieuse à la constellation Ursa Major toujours fidèle au poste de nuit comme de jour. Shimrod connaissait aussi un charme produisant le même effet, nommé communément « le Phénix ».

Il se refusait à envisager ce genre d'auxiliaire, pour plusieurs raisons. D'abord, Mélanthe prenait déjà plus de son temps qu'il ne tenait à le reconnaître et, ce faisant, absorbait une portion importante de son énergie, le mettant dans un tel état de lassitude que sa surveillance de Tamurello laissait parfois à désirer. Deuxièmement – et c'était une éventualité que Shimrod n'aurait pas pu prévoir – ces copulations réduites à leur matérialité, dépourvues d'humour, de

sympathie et de grâce, en venaient à perdre beaucoup de leur charme. Enfin, par intervalles, dans l'esprit de Shimrod s'insinuait le soupçon qu'il ne faisait pas le poids pour Mélanthe, sur le plan de la qualité comme sur celui de la quantité. Chaque fois, Shimrod repoussait orgueilleusement cette idée ; ce qui avait suffi à ses autres partenaires aux jeux de l'amour devait également contenter Mélanthe.

Un mois passa, puis un autre. Tous les matins, après un ou plusieurs épisodes érotiques, Shimrod et Mélanthe prenaient à loisir un petit déjeuner se composant de porridge avec de la crème et des groseilles rouges fraîches cueillies, ou peut-être des galettes, du beurre, de la confiture de cerises ou du miel, avec du jambon, du cresson et des œufs à la coque, ainsi généralement qu'une demi-douzaine de cailles ou bien une couple de truites ou du saumon poché dans une sauce au fenouil, servis avec du pain sortant du four, du lait et des baies. Deux falloys [22] au teint pâle préparaient et servaient le repas, puis débarrassaient les assiettes, tasses et tranchoirs sales.

Après avoir déjeuné, il se pouvait que Shimrod se rende dans son cabinet de travail, mais plus souvent il sommeillait une heure ou deux sur le divan, tandis que Mélanthe se promenait dans la prairie. Parfois, elle s'asseyait dans le jardin pour pincer les cordes d'un luth, produisant des sonorités où Shimrod ne décelait aucun motif mais qui, néanmoins, semblaient plaire à Mélanthe.

Au bout de deux mois, Shimrod trouvait son état d'esprit aussi énigmatique qu'au jour de son arrivée. Il prit le pli de l'observer du coin de l'œil, s'interrogeant et conjecturant. Cette habitude agaça évidemment Mélanthe, si bien qu'un matin elle eut une grimace subite et s'exclama : « Vous me surveillez comme un oiseau guette un insecte. Pourquoi faites-vous cela ? »

Shimrod finit par se ressaisir et répliqua : « La plupart du temps, je vous regarde par pur plaisir ! Vous êtes certainement la plus belle créature qui existe sur cette terre. »

Mélanthe murmura, autant pour elle-même que pour Shimrod : « Est-ce que j'existe ? Je ne suis peut-être même pas réelle. »

Shimrod répondit de cette façon fantaisiste qui irritait aussi Mélanthe, quoique pas autant que lorsqu'il adoptait le ton de l'exposé logique : « Vous existez, sinon vous seriez morte et je serais un nécrophile. Ce n'est pas mon cas, donc vous êtes vivante. Si vous n'étiez pas réelle, vos vêtements » – Mélanthe portait à ce moment-là une blouse et une culotte couleur chamois comme en ont les paysans – « n'auraient pas de support et tomberaient en tas par terre. Êtes-vous satisfaite ?

— Alors pourquoi le miroir n'a-t-il pas renvoyé mon image ?

— Avez-vous regardé dedans dernièrement ? »

— Non. Je redoute ce que je risque d'y voir. Ou de n'y pas voir.

— Le miroir vous renvoie l'opinion que vous avez de vous-même. Vous n'avez pas d'image personnelle parce que Tamurello vous en a privée, pour vous maintenir en subordination. Du moins est-ce mon hypothèse. Puisque vous refusez de vous confier à moi, je ne puis vous aider. »

Mélanthe détourna les yeux vers la prairie et, prise par surprise, en dit peut-être plus qu'elle ne le voulait : « Le conseil d'un homme ne ferait que m'affaiblir. »

Shimrod fronça les sourcils. « Pourquoi cela ?

— Parce que c'est ainsi. »

Shimrod ne répliqua rien et au bout d'un instant Mélanthe s'exclama : « Vous recommencez à m'observer !

— Oui. Avec étonnement. Mais maintenant je commence enfin à deviner ce que vous ne voulez pas me dire et je ne m'interroge plus autant ; à la vérité, je pense que j'ai compris.

— Ne faites-vous donc jamais que penser ? Vous avez le monde entier sous votre front : une illusion bizarre dépourvue de vie formée par Shimrod ! Mais que savez-vous réellement ?

— Pour plus de commodité, bornons nos remarques à votre présence à Trilda. Tamurello vous a envoyée ici pour me détourner de mes occupations. C'est évident au point d'être élémentaire. Est-ce que je me trompe ?

— Quoi que je dise, vous ne croiriez pas autre chose.

— Vous êtes intelligente. Bien sûr que je me trompe. Vous éludez ma question pour m'égarer. Pourquoi cela me surprendrait-il ? Vous m'avez dupé déjà ; maintenant je vous connais bien.

— Vous n'avez pas l'ombre d'un soupçon de ce que je suis ! Même pas l'ombre d'une ombre ! Vous réfléchissez, vous méditez, même quand nous sommes étendus dans les bras l'un de l'autre j'entends vos pensées qui s'entrechoquent ! »

Stupéfait par la véhémence de Mélanthe, Shimrod fut tout juste capable de dire : « Néanmoins, je vous comprends enfin.

— Vous êtes un prodige de pure raison.

— Vos idées sont totalement fausses ! Il convient que vous vous rendiez compte de votre erreur. Je n'ai pas le cœur à vous l'expliquer en totalité, surtout maintenant où vous êtes irritée. Vous avez gagné la guerre amoureuse ; le principe féminin a vaincu le principe masculin.

Je ne vous envie pas votre victoire ; elle est dénuée de sens. Je n'en dirai pas plus.

— Si ! s'exclama Mélancthe. Vous êtes allé trop loin ; il faut continuer ! »

Shimrod haussa les épaules. « Vous avez décidé de ne plus chanter avec les parias ; vous avez choisi de rejoindre la société humaine mais ici, bon gré mal gré, vous avez été contrainte de remplir le rôle que vous avait imposé Desmèi. Quand je suis venu à votre villa, j'ai éveillé votre hostilité. J'imagine que c'était un curieux sentiment doux-amer : vous éprouviez en même temps à mon égard de la sympathie et de l'antipathie. En tout cas, je suis devenu votre premier antagoniste. M'avez-vous vaincu ? Croyez ce que vous voulez. Et maintenant je ne dirai plus rien, excepté ceci : vous pouvez tolérer Tamurello parce qu'il n'est pas foncièrement masculin ; il n'est donc pas un adversaire. » Shimrod se leva. « Excusez-moi ; je me suis montré très négligent ces derniers temps, il faut que je m'acquitte de mes obligations. »

Shimrod se rendit à son cabinet de travail. Les tables avaient été mises en ordre ; la pièce était de nouveau un endroit où il faisait bon travailler, encore que Shimrod n'eût pas accompli grand-chose de la sorte au cours des deux derniers mois.

Aujourd'hui, sa première tâche concernait le sorcier Baïbalidès, qui habitait une maison de roc noir sur l'île de Lamneth, à une centaine de mètres de la côte du Wysrod.

Shimrod ouvrit une armoire et en tira une boîte où il prit un masque représentant Baïbalidès. Ensuite, il sortit un crâne sur un piédestal et il ajusta le masque en place sur le crâne. Le masque parut aussitôt se mettre à vivre. Les paupières clignèrent ; la bouche s'écarta pour laisser une langue humecter les lèvres. Shimrod appela : « Baïbalidès, m'entendez-vous ? C'est Shimrod qui parle. »

La bouche du masque répondit avec la voix de Baïbalidès. « Shimrod, je vous entends. Que me voulez-vous ?

— J'ai ici un objet que j'ai rapporté de Tintzin Fyral. C'est un tube d'ivoire grave sur un côté avec des runes bizarres et sur l'autre avec des caractères formant votre nom. Je me demande quel peut bien être l'usage de ce tube et si vous le réclamez comme étant votre propriété, ou si c'était un cadeau soit à Tamurello soit à Faude Carfilhiot.

— Je connais bien ce tube, répliqua Baïbalidès. C'est le Spectateur Millénaire de Gantwin ; il montre les événements qui se sont produits ces derniers mille ans dans son champ d'observation. Je l'ai perdu à la suite d'un pari avec Tamurello qui, de toute évidence, l'a donné à

Carfilhiot. Si vous n'en avez pas besoin, je serai heureux de le récupérer. Il est inestimable quand on souhaite localiser un trésor enfoui ou apprendre les hauts faits de héros morts ou, sur un plan plus pratique, pour déterminer une paternité. Si je m'en souviens bien, le charme pour le mettre en marche est trois vibrations et un trille.

— L'objet est de nouveau à vous, dit Shimrod. Si jamais je demandais à l'utiliser, peut-être m'accorderez-vous cette faveur.

— Avec plaisir, répliqua Baïbalidès d'un ton chaleureux. Je célèbre le retour de cet objet avec une satisfaction particulière, car je suis persuadé que Tamurello a triché pendant ce pari.

— Ce n'est pas impossible, dit Shimrod. Tamurello est un homme aux prédilections singulières. Par pure perversité, il préfère le mal au bien. Un de ces jours, il poussera Murgén à bout.

— C'est aussi mon avis. Tenez, la semaine dernière, j'ai assisté à une réunion sur le Mont Khambaste en Éthiopie, où Tamurello se trouvait déjà. Pendant cette assemblée importante, il a offensé une sorcière circassienne qui a commencé à le corroder avec du tord-boyaux et Tamurello a été contraint de faire des concessions mais, par la suite, il a jeté à la sorcière un sort pour que les ongles de ses orteils atteignent un pied de long, si bien que la voilà désormais obligée de porter des chaussures spéciales. »

L'attention de Shimrod s'était éveillée. « La semaine dernière, dites-vous ? Et où Tamurello s'est-il rendu après la réunion ?

— Il est peut-être retourné à Faroli ; je ne sais pas.

— Peu importe. Je veillerai à ce que vous receviez votre tube dans les plus brefs délais.

— Shimrod, je vous remercie ! »

Le masque perdit sa vitalité. Shimrod remplaça masque et crâne dans l'armoire. Il alla à sa carte et examina le point de lumière bleue qui avait si nettement indiqué que Tamurello résidait à Faroli pendant les deux mois précédents.

En y regardant de près, Shimrod découvrit la source de l'erreur. Un petit morceau de membrane adhésive avait été placé sur la carte, immobilisant l'éclair bleu.

Shimrod se détourna lentement de la carte pour inspecter chacun des autres instruments qui, croyait-il, surveillaient avec vigilance les activités de Tamurello dans toutes leurs phases. Chacun, par une méthode ou une autre, avait été mis hors d'usage, de telle sorte qu'un simple coup d'œil ne permettait pas de constater qu'il ne fonctionnait pas.

Shimrod appela Facque, le sandestin qui, déguisé en gargouille sculptée dans le panneau ornemental au-dessus de la cheminée, gardait le cabinet de travail contre les intrus.

« Facque, dormez-vous ? »

— Naturellement non.

— Pourquoi n'avez-vous pas monté la garde avec diligence ?

— Je vous en prie, je suis dans l'incapacité de répondre correctement à des questions négatives. Les actes que je n'ai pas accomplis sont innombrables ; nous pourrions conférer ici à jamais pendant que je détaillerais les actions que je n'ai pas faites. »

Shimrod demanda patiemment : « Alors avez-vous surveillé le cabinet de travail avec vigilance ? »

— Oui, bien sûr.

— Pourquoi ne pas m'avoir averti que des gens s'y étaient introduits ? »

Facque protesta encore une fois d'un ton chagrin : « Faut-il que vous posiez sans cesse des questions impliquant des faits qui n'existent pas ? »

— Avez-vous remarqué des intrus ou, mieux : qui est entré dans le cabinet de travail au cours de ces deux derniers mois ?

— Vous, Murgén et la femme qui a été envoyée ici pour vous obnubiler et vous désorienter.

— La femme est-elle venue seule, quand je n'étais pas là ?

— À plusieurs reprises.

— A-t-elle touché à ma carte et à mes instruments ?

— Elle a immobilisé sur place la lumière et saboté d'autres mécanismes.

— A-t-elle fait autre chose ?

— Elle a tracé des marques avec un style dans votre Livre des Logotypes. »

Shimrod eut une exclamation de surprise. « Pas étonnant que ma magie ait donné si peu de résultats, ces derniers temps ! Quoi d'autre ? »

— Rien d'important. »

Shimrod enleva de la carte la pellicule immobilisante ; aussitôt la lueur bleue, comme pour soulager des pressions longtemps contenues, se mit à aller et venir dans toutes les directions pour finir par s'arrêter de nouveau sur le site de Faroli.

Shimrod entreprit la vérification de ses instruments et, non sans mal, les répara.

Une fois de plus, il appela Facque. « Réveillez-vous !

— Je suis éveillé. Je ne dors jamais.

— Est-ce que Tamurello, ou une personne différente, a installé des instruments de surveillance, ou accomplissant une autre fonction, ici à Trilda ?

— Oui. La femme peut nettement être comprise dans cette catégorie. Deuxièmement, Tamurello m'a chargé de lui faire un rapport sur vos activités et, n'ayant pas d'instructions contraires, je lui ai rendu ce service. Troisièmement, Tamurello a essayé d'utiliser des éphémères dans un but d'espionnage, mais sans grand succès.

— Facque, par la présente déclaration, je vous donne l'ordre formel et sans dérogation de cesser de transmettre des renseignements de quelque sorte que ce soit à quiconque sauf à Murgén ou à moi-même : notamment et tout particulièrement à Tamurello ou à l'un de ses agents ou instruments, ou encore à l'air ambiant, dans l'hypothèse où cet air pourrait être recueilli par un moyen quelconque et soumis à l'attention de Tamurello. »

Facque répliqua : « Je suis heureux que vous ayez clarifié ce point. En bref, Tamurello ne doit recevoir d'informations d'aucune sorte.

— Exactement et ceci comprend des informations aussi bien positives que négatives, ou l'usage de silences codés, ou la manipulation d'un appareil, ou signal ou sélection musicale, dont Tamurello pourrait tirer des indications. Vous ne devez ni prendre l'initiative ni répondre de quelque manière que ce soit et j'inclus tous les types et permutations de communications que j'ai omis de mentionner.

— Je comprends enfin ce que vous désirez, dit Facque. Tout est maintenant en ordre.

— Pas totalement, dit Shimrod. Je dois décider de la conduite à tenir avec Mélanthe.

— Ne vous fatiguez pas à ce sujet, conseilla Facque. Ce serait du temps perdu.

— Comment cela ?

— Vous découvrirez que cette femme a quitté les lieux.

Shimrod sortit de la pièce en courant et regarda partout, mais Mélanthe resta introuvable et Shimrod, la mine sombre, retourna à son cabinet de travail.

Tamurello se montrait rarement sous son aspect naturel, préférant une apparence étrangère pour des raisons variées, dont le pur et simple caprice n'était pas la moindre.

Ce jour-là, quand il sortit sur un balcon surplombant la cour octogonale de Faroli aménagée en jardin, il était un frêle jeune homme ascétique, quelque peu languissant, blanc comme le lait fraîchement trait, avec une couronne de cheveux roux orangé, aux mèches si fines et lumineuses qu'elles en devenaient invisibles. Un nez maigre, des lèvres minces et des yeux bleus étincelants évoquaient l'idée d'exaltation spirituelle, ce qui était le but recherché par Tamurello.

Il descendit sans hâte les degrés d'obsidienne qui décrivaient une courbe jusqu'au niveau de la cour. Au pied de l'escalier, il fit halte, puis se remit en marche avec lenteur et, tournant finalement la tête, daigna remarquer Mélanthe, qui se tenait de côté dans l'ombre d'un mimosa en fleur.

L'éphèbe s'approcha de Mélanthe et c'est elle qui paraissait faite d'une substance matérielle, grossière. Elle l'observa, le visage figé ; sa virilité éthérée mais manifeste était une attitude pour laquelle Mélanthe était incapable d'éprouver de la sympathie.

Tamurello s'arrêta, la toisa, leva un doigt d'un geste indolent et se détourna. « Venez. »

Mélanthe le suivit jusqu'à un salon et s'assit avec raideur au milieu d'un divan. De son point de vue, les masques de Tamurello n'étaient guère plus que des indications sur son état d'esprit. Cet éphèbe intriguait Mélanthe plus qu'il ne l'irritait. Au fond, elle se moquait comme d'une guigne des dehors qu'il affectait et présentement elle repoussa dans un coin de son esprit la forme curieuse de Tamurello et sa signification possible. Il y avait d'autres choses plus importantes.

Tamurello la regarda de nouveau de la tête aux pieds. « Vous n'avez pas l'air d'avoir pâti dans l'aventure.

— Vos tâches ont été accomplies.

— Et même plus que largement ! Ha, hum, soit ! Maintenant, il faut qu'à mon tour je m'occupe de vos affaires, semble-t-il.

« Si j'ai bonne mémoire, vous êtes tourmentée parce que vous ne parvenez pas à intégrer confortablement les façons d'être du monde. C'est une cause légitime d'insatisfaction. En conséquence, vous désirez que j'opère des changements dans le monde ou, à défaut, en vous. »

Les lèvres de l'éphèbe s'incurvèrent dans un demi-sourire – et Mélanthe songea que Tamurello n'avait encore jamais adopté de déguisement aussi déplaisant.

Elle répliqua, simplement : « Vous m'avez dit que mon esprit fonctionne en opposition avec l'esprit des autres gens.

— Je l'ai dit, en effet. Notamment avec les personnes du sexe masculin. Voilà la vengeance que Desmëi a tenté d'exercer contre le cosmos et en particulier cette portion dotée d'organes génitaux externes. Quelle plaisanterie ! Ce ne sont que des innocents comme ce pauvre Shimrod qui doivent subir le poids de la rage de Desmëi.

— Dans ce cas, enlevez la malédiction qu'elle a fait peser sur mon âme. »

L'éphèbe examina Mélanthe avec une attention pleine de gravité. Il finit par déclarer : « Je crains que vous ne demandiez l'impossible.

— Mais vous m'avez assuré... »

L'éphèbe leva la main. « En toute franchise, cela dépasse mes compétences et Murgén lui-même serait incapable de faire plus. »

La belle bouche de Mélanthe s'affaissa aux commissures. Votre magie ne peut-elle servir dans ce cas ? »

L'éphèbe à la chevelure jaune doré s'exclama avec vivacité : « C'est bel et bon d'ordonner des tâches par magie mais, finalement, le travail commandé doit être exécuté par un agent intelligent ou qualifié. Pour une œuvre curative comme celle-ci, tellement d'éléments entrent en compte qu'aucune entité ne peut les embrasser tous, serait-elle homme, sandestin, hafelin ou autre créature susceptible d'être mise à contribution. Par conséquent, cela ne peut pas se réaliser à la seconde.

— N'empêche, vous l'aviez promis.

— J'ai dit que je m'y appliquerais de mon mieux et je vais m'y consacrer. Écoutez, je veux décrire vos problèmes. Soyez attentive, le sujet est aride.

— J'écoute.

— Chaque esprit est un composé de plusieurs phases superposées. La première est vive et c'est la conscience. Les autres ne sont pas moins actives mais fonctionnent pour la plupart dans l'obscurité et hors de l'éclairage de l'attention bien informée.

« Chaque phase se sert de ses propres outils. La première phase de l'esprit, qui agit à découvert, implique l'utilisation des facultés de logique, la curiosité, la différenciation entre à-propos et absurdité, avec un corollaire appelé "humour" et une certaine forme

extériorisante de sympathie appelée “justice”.

« Les deuxième, troisième et autres phases concernent les émotions, réflexes et fonctions du corps.

« Il semble que ce soit votre première phase qui est déficiente. La deuxième, l’agent d’interprétation des émotions, s’efforce de remplir cette fonction à grand-peine et désagrément. Voilà ce qui paraît être la nature de votre faiblesse. Le remède est de renforcer la première phase par un régime d’exercice et de formation. »

Perplexe, Mélancthe fronça les sourcils. « Comment me formerais-je ?

— Deux méthodes se présentent à l’esprit. Je peux modifier votre apparence en celle d’un nourrisson et vous introduire dans une famille noble où vous apprendrez selon les processus ordinaires.

— Garderais-je ma mémoire ?

— À votre choix. »

Mélancthe pinça les lèvres. « Je ne veux pas être un bébé.

— Alors, vous devez vous instruire à la façon d’un étudiant : par les livres, l’étude et la discipline, vous apprendrez ainsi à penser avec logique plutôt que de ruminer des idées sous l’impulsion de vos sentiments. »

Mélancthe marmotta : « Cela paraît d’un horrible manque d’intérêt. Étudier, se plonger dans les livres, penser, intellectualiser... ce sont les habitudes dont je me moquais chez Shimrod. »

L’éphèbe la regarda sans grand intérêt.

« À vous de décider.

— Si j’étais forcée d’étudier d’après des livres, je n’apprendrais rien et je deviendrais folle par-dessus le marché. Ne pouvez-vous rassembler une quantité suffisante de sagesse, d’expérience, d’humour et de sympathie en un nœud que vous fixeriez dans l’emplacement vide de mon cerveau ?

— Non ! » L’éphèbe avait répondu si sèchement que Mélancthe se demanda s’il parlait vraiment d’une façon entièrement véridique. « Prenez votre décision ! »

— Je vais retourner à Ys pour réfléchir. »

Tamurello prononça aussitôt une série de syllabes, comme s’il n’attendait que cela. Mélancthe fut soulevée de terre et emportée à travers des nuées et des soleils éclatants. Elle aperçut l’océan et l’horizon, puis sentit sous ses pieds la douceur du sable de la plage.

Mélanthe se laissa choir dans le sable chaud où elle s'assit, les bras entourant ses genoux. Au sud, les armées du roi Aillas s'en étaient allées ; la plage était déserte tout du long jusqu'à l'estuaire. Elle regarda jouer les vagues. Se gonflant et bouillonnant, le ressac fonçait sur elle dans un jaillissement d'écume et un doux son plaintif, puis reflua vers la mer.

Mélanthe resta assise une heure puis, se levant, elle secoua le sable de ses vêtements et entra dans sa villa silencieuse.

VII

1

Le roi Aillas avait transféré le quartier général de son armée à Doun Darric, un village en ruine sur la rivière Malheu, à cinq kilomètres à peine de Stronson, le château de sire Helwig, au cœur même de l'Ulfland du Sud. Doun Darric avait été un des premiers villages de ce pays à être pillés par les Skas et seulement des éboulis de pierre et de gravats marquaient le site des anciennes maisons.

Les avantages de Doun Darric comme quartier général étaient nombreux. La troupe n'avait plus le loisir de fréquenter les tavernes des quais à Ys ; il n'y avait plus de querelles avec les hommes de la ville, et les jeunes filles d'Ys étaient de nouveau libres de se rendre au marché sans être accablées par les attentions de jeunes militaires en mal de galanterie. Plus important encore, les soldats se trouvaient à proximité des hautes terres, où le poids de leur présence s'imposait aux habitants de la région.

Aillas n'avait jamais osé espérer que la tranquillité, comme un doux baume réparateur, s'installerait instantanément dans les montagnes et les landes d'Ulfland du Sud. La vendetta et la guerre de clans étaient inhérentes à l'âme ulfe. Le roi pouvait bien faire des proclamations à la douzaine mais, à moins de dompter, acheter ou persuader par quelque autre méthode les barons de respecter ses lois, le pays demeurerait sauvage.

La plupart des barons des pentes ouest et des basses terres s'étaient rangés sous la bannière d'Aillas ; ils connaissaient intimement les Skas. Leurs homologues des hautes régions, dans certains cas guère autre chose que des chefs de bande, non seulement étaient les plus jaloux de leur indépendance mais se montraient aussi les tenants les plus virulents de la conduite qu'Aillas avait juré de supprimer. Avec l'armée à Doun Darric, les menaces royales avaient soudain acquis un poids réel.

Presque aussitôt, Aillas décida de faire de Doun Darric une base permanente. De tous les coins du pays vinrent maçons et charpentiers,

pour construire les logements nécessaires. Entre-temps, le vieux Doun Darric commença à être ressuscité : d'abord de façon temporaire par les ouvriers eux-mêmes, puis selon un plan dessiné plus ou moins à sa fantaisie par sire Tristano, un soir où il avait laissé courir son imagination en dégustant une bouteille de vin. Il avait disposé une place de marché le long de la rivière, des boutiques et des auberges sur son pourtour, de larges rues avec des égouts selon le système troice et des cottages de bonne qualité, chacun entouré de son jardin. Ayant jeté un coup d'œil sur les croquis de sire Tristano, Aillas avait vu les meilleures raisons du monde pour qu'ils soient réalisés, y compris l'augmentation du prestige royal.

Aillas n'aimait pas Oäldes, la résidence délabrée et généralement mal entretenue des précédents rois, et Ys était impensable comme siège de gouvernement pour l'Ulfland du Sud. Aillas décréta donc que Doun Darric serait le siège de son pouvoir et sire Tristano ajouta à ses plans une demeure royale, petite mais gracieuse, donnant d'un côté sur la rivière Malheu et de l'autre sur la place. Sire Tristano alla même jusqu'à anticiper sur l'avenir et destina une étendue de terrain de l'autre côté de la rivière à la construction d'habitations plus fastueuses par les membres d'une classe supérieure parvenus récemment à la prospérité qui voudraient s'installer dans la ville neuve. Les constructeurs : charpentiers, maçons, plâtriers, couvreurs, vitriers, peintres et broyeurs de couleurs, bûcherons et ouvriers carriers – tous se réjouirent en l'apprenant ; leur prospérité personnelle était assurée pour le proche avenir.

La plupart des terrains au voisinage de Doun Darric étaient retournés à l'état de friche. Aillas fit réserver de larges étendues destinées à être distribuées à ses soldats, comme il l'avait promis. D'autres surfaces furent vendues par sire Maloof à vil prix et avec de longs délais de paiement aux personnes dépourvues de terres qui voudraient remettre le sol en valeur.

Ces témoignages tangibles de permanence contribuaient à renforcer l'autorité du roi, qu'on ne pouvait plus traiter d'aventurier étranger décidé à pressurer l'Ulfland du Sud pour en tirer le peu de richesse qui lui restait. Chaque jour amenait à Doun Darric de tous les coins du pays, ainsi que de l'Ulfland du Nord, des groupes de volontaires et aussi de conscrits : de solides jeunes gens débordant de vaillance, beaucoup de noble lignage qui voyaient dans l'armée leur seul espoir de gloire et d'avancement. Ces nouveaux venus étaient uniformément raides d'orgueil et de courage et, souvent, déployaient les traits de caractère qui les accompagnaient – l'obstination et la férocité. Ils conduisaient leur vie selon deux principes : premièrement, on doit être constamment prêt à se battre ; deuxièmement, au combat

il n'y a pas de défaite plaisante ; le perdant se rend, fuit ou meurt, chaque dénouement étant également détestable.

Aillas avait eu des indications sur les complexités et interactions des inimitiés dans les hautes terres. Manifestement, bon nombre de ses nouveaux soldats allaient se retrouver œuvrant au coude à coude avec leurs vieux ennemis, ce qui semblait une invitation aux effusions de sang. D'autre part, tenir compte des animosités et séparer les factions hostiles semblait à Aillas la pire des solutions, puisque cela officialiserait les vendettas. Les nouvelles recrues se virent seulement notifier que les querelles anciennes n'avaient pas leur place dans l'armée du roi et devaient être oubliées, après quoi, le sujet fut abandonné et les hommes cantonnés sans référence à leur passé. En règle générale, après une brève période de mâchoires saillantes, avec lèvres retroussées et coups d'œil torves, les ennemis de naguère qui portaient maintenant le même uniforme se plièrent aux circonstances, faute d'une solution de rechange.

Étant donné l'aplomb et l'entêtement ulfs, les premières phases de l'entraînement prirent longtemps. Les officiers troices affrontèrent la difficulté avec patience et philosophie. Petit à petit, presque imperceptiblement, les montagnards fortes têtes en vinrent à comprendre ce qu'on attendait d'eux et à porter leur uniforme avec aisance, pour finir par instruire eux-mêmes de nouvelles recrues en prenant des airs d'indulgent mépris devant leur balourdise.

Entre-temps, sur les hautes terres et dans les gorges, un silence tendu régnait – le silence non pas du calme paisible mais des chuchotements, des oreilles aux aguets dans le noir et du souffle retenu : une situation anormale qui affectait le paysage entier, comme si les montagnes, les pics, les ajoncs et les forêts de pins mêmes attendaient sur le qui-vive la première violation de l'édit royal.

Aillas envoya sire Tristano avec une escorte appropriée sonder l'humeur des manoirs lointains et aussi demander des nouvelles du soi-disant chevalier daut, sire Shalles. Sire Tristano revint signaler qu'on lui avait offert une hospitalité courtoise encore qu'un peu froide ; que les barons congédiaient leurs compagnies armées avec une lenteur calculée ; et que chaque maison avait une litanie de torts à reprocher à ses ennemis. Quant à sire Shalles, il n'était pas resté inactif et se montrait ici et là pour disséminer un merveilleux assortiment de rumeurs. D'après les meilleures sources, sire Shalles était un gentilhomme trapu, doté d'intelligence et de crédibilité, bien qu'un certain nombre de ses arguments fussent foncièrement ridicules ou contradictoires ; son auditoire pouvait croire ce qu'il avait envie de croire. Il affirmait qu'Aillas et les Skas avaient conclu une alliance secrète ; qu'en fin de compte les barons ulfs se retrouveraient en train

de se battre pour le compte des Skas. Sire Shalles racontait qu'Aillas était sujet à des accès de fureur et que ses goûts en matière de sexualité étaient à la fois hors nature et répugnants. Sire Shalles savait aussi de la meilleure source qu'après avoir désarmé les barons le roi Aillas avait l'intention de les écraser d'impôts et de confisquer leurs terres s'ils ne pouvaient pas payer.

« Y en a-t-il davantage ? » questionna Aillas quand sire Tristano s'arrêta pour reprendre haleine.

— Beaucoup plus ! C'est bien connu que tu envoies déjà, par pleins bateaux au Troicinet des jeunes filles ulfes destinées aux bouges du port. »

Aillas eut un petit rire. « Rien sur ma dévotion à Hoonch le dieuchien ? Ni sur le fait que j'ai empoisonné Oriante pour devenir roi d'Ulfland du Sud ? »

— Rien là-dessus encore.

— Il faut que nous trouvions, une riposte à cet énergique sire Shalles. » Aillas médita un instant. « Annonce partout que je suis désireux de rencontrer sire Shalles, que je lui verserai le double de ce que donne le roi Casmir pour qu'il parcoure les comtés éloignés du Lyonesse en répandant des racontars sur le roi Casmir. N'y va pas toi-même ; envoie des messagers avec cette annonce.

— Excellent ! déclara sire Tristano. Ce sera fait. Maintenant, passons à un autre chapitre. "Torqual" est-il un nom que tu connais ? »

Aillas réfléchit. « Je ne pense pas. Qui est-ce ? »

— À ce que j'ai cru comprendre, c'est un renégat ska qui est devenu bandit et s'est réfugié dans les montagnes. Récemment, d'après ce qu'on m'a dit, il était allé exercer ses talents au Lyonesse mais il est maintenant de retour, dans une forteresse secrète proche de la frontière entre les Ulflands. Là, il a recruté une bande de bêtes humaines et il opère des raids en Ulfland du Sud. Il a fait savoir qu'il attaquera, attirera dans des embuscades, assiégera et tuera tout baron qui se soumet à ta loi ; pour cette raison, les barons qui se trouvent près de la frontière de l'Ulfland du Nord montrent plus que la réticence ordinaire à arborer ton drapeau. Torqual se met à l'abri de façon permanente en Ulfland du Nord où tu ne peux pas aller sans risque de susciter une réaction des Skas.

— Charmant problème, murmura Aillas. As-tu une solution ?

— Aucune réalisable. Tu ne peux pas fortifier la frontière. Tu ne peux pas garnir efficacement de soldats tous les châteaux. Une sortie en Ulfland du Nord amuserait seulement Torqual.

— Je le pense aussi. N'empêche, si je suis incapable de protéger mes sujets, ils ne m'estimeront pas leur roi.

— Le problème n'a pas de solution, dit sire Tristano. Cette opinion est-elle d'un secours quelconque ?

— Torqual finira bien par mourir de vieillesse, conclut Aillas. C'est peut-être mon meilleur espoir. »

2

La tension persistait dans les hautes terres. Avec une conviction naïve, les barons ulfs professaient la réalité immuable des vieilles querelles ; elles n'étaient ni oubliées ni pardonnées. Les colères étaient masquées, les revanches laissées en suspens car tous attendaient de voir qui le premier braverait le jeune roi et, avec un intérêt plus grand encore, comment Aillas relèverait le défi.

La tension se rompit soudain avec, dans ses circonstances, une inéluctabilité majestueuse de jugement dernier.

Le contrevenant n'était autre que le rude sire Hune de la Maison des Trois Pins. En total et massif mépris de la loi, il avait tendu une embuscade à sire Dostoy de Fort Stoygaw quand sire Dostoy s'était aventuré sur la lande pour passer la matinée à chasser au vol avec ses faucons. Un des fils de sire Dostoy avait péri dans l'escarmouche ; un autre s'était enfui avec des blessures. Sire Dostoy lui-même avait été ligoté et jeté sur le dos d'un cheval comme un sac de farine. Ses ravisseurs gravirent avec lui la pente du Mont Molk jusqu'au col du Crâne-de-Chèvre, pour redescendre dans la lande Noire, traverser la forêt de Kaugh et franchir le Pré de Lammon jusqu'à la Maison des Trois Pins. Là, sire Hune mit sa menace à exécution et cloua sire Dostoy en haut de la porte de son fenil, après quoi sire Hune réclama son dîner et mangea avec appétit pendant que les écuyers de la maison prenaient sire Dostoy comme cible pour leurs flèches.

Aillas apprit la chose quand le second fils blessé arriva à cheval tout chancelant dans Doun Darric. Il était fin prêt. Presque avant que le cadavre de sire Dostoy soit froid, une force d'intervention comprenant quatre cents hommes, assez importante pour décourager une offensive des membres du clan de sire Hune mais pas assez grande pour être difficile à faire manœuvrer, partit en direction de la Maison des Trois Pins : elle remonta la vallée de la Malheu avec son train de chariots roulant à grand bruit au maximum de leur vitesse en queue

de colonne, suivit la route de la Mine d'Étain avec le Mont Molk qui enfonçait sa masse dans les nuages toujours à Test, puis passa au-dessous de la forêt de Kaugh et déboucha dans le Pré de Lammon.

À huit cents mètres à l'est, sur un monticule de roc, se dressait la Maison des Trois Pins derrière ses fortifications.

Sire Hune reçut par messenger la nouvelle de la réaction royale et fut quelque peu déconcerté par la rapidité de la riposte. Il le confia à Thrumbo, le chef de ses archers.

« Ha ha ! Il agit fort et il agit vite ! Eh bien donc, qu'est-ce qui en sortira ? Nous allons parlementer. Je confesserai mon erreur et jurerai de m'amender ; puis nous mettrons un bœuf à rôtir, nous avalerons un fût de bon vin et tout ira bien ; que les roquets de Stoygaw glapissent tant qu'ils peuvent. »

Telle fut la première pensée de sire Hugh. Puis, pris d'inquiétude, il écrivit une lettre qu'il expédia en hâte aux domiciles de ses camarades de clan :

ENEZ AVEC VOS FIDÈLES AUX TROIS PINS, OÙ NOUS DEVONS INFLIGER À CE ROITELET ÉTRANGER UNE CUISANTE DÉFAITE ! VENEZ TOUT DE SUITE ; JE VOUS EN ADJURE PAR LES LIENS DU SANG ET LES INSIGNES DU CLAN.

La lettre eut un succès limité ; quelques douzaines d'hommes seulement répondirent à l'appel à la guerre et ceux-là manquaient totalement d'ardeur. Sire Hune s'entendit conseiller une douzaine de fois de monter à cheval et de s'enfuir par-delà les montagnes jusqu'en Dahaut mais, le temps qu'il se range lui-même à cette décision, l'armée royale était arrivée à la Maison des Trois Pins et l'avait aussitôt investie.

Après avoir baissé sa herse, sire Hune attendit d'un air morose la convocation à des pourparlers. Il attendit en vain, cependant qu'avec une efficacité de mauvais augure les contingents troices effectuaient leurs préparatifs. Deux puissants mangonneaux furent assemblés ; ils se mirent aussitôt à lancer de grosses pierres qui montèrent en chandelle et retombèrent sur le toit des constructions à l'intérieur des remparts de pierre.

Sire Hune fut ébahi et furieux ; où était la convocation à des pourparlers qu'il avait escomptée avec tant d'assurance ? Et il aimait encore moins la vue du gibet que l'on était en train d'ériger un peu à l'écart. Il était solide et haut, et bien étayé, comme s'il était préparé

pour un rude servide.

Le tir de barrage se poursuivit la nuit entière. Quand le soleil envoya des rayons d'aurore rose sur les hauteurs embrumées, des balles de paille imprégnées de poix et d'huile de poisson bouillantes furent enflammées et lancées à la suite des pierres, afin qu'elles mettent le feu aux charpentes brisées et aux réserves. Presque aussitôt, des flammes rouges et des volutes de fumée noire jaillirent au-dessus de la structure condamnée de la Maison des Trois Pins.

De l'intérieur montèrent des clameurs étranglées de rage et d'horreur ; ce n'était pas ainsi que les choses étaient censées se passer ! Il s'agissait là du total anéantissement délibéré de sire Hune et des Trois Pins, et tout cela à cause d'un délit aussi insignifiant !

Sire Hune se prépara à ce qui devait maintenant être fait : une tentative héroïque et désespérée pour fuir. Les portes s'ouvrirent : les guerriers sortirent au galop dans un effort pour se frayer un passage à travers les lignes de soldats et gagner les landes et la liberté. Des flèches terrassèrent leurs chevaux. Quelques guerriers se relevèrent d'un bond et se battirent à l'épée jusqu'à ce qu'eux aussi fussent tués par les archers troices ; d'autres furent capturés alors qu'ils gisaient étourdis dans les bruyères, et parmi ceux-ci se trouvait sire Hune. Ses bras furent liés ; une corde fut attachée à son cou et il fut entraîné tout trébuchant vers le gibet.

Aillas se tenait à vingt mètres de là. Pendant le plus bref des instants, les deux se regardèrent dans les yeux, puis sire Hune fut pendu haut et court.

Les survivants de la bataille furent conduits devant Aillas pour passer en jugement. Deux étaient barons de par leur naissance et six autres étaient chevaliers ; ces huit furent décrétés rebelles, comme sire Hune, et eux aussi allèrent à la potence.

Les prisonniers restants, une cinquantaine d'hommes, attendaient leur tour, hagards et abattus. Aillas vint les inspecter. Il prit la parole : « Du point de vue légal, vous êtes des rebelles, comme vos chefs. Vous méritez probablement la pendaïson. Toutefois, je déplore la perte d'hommes robustes qui devraient soutenir la cause de leur pays plutôt que travailler à sa défaite.

« Je vous offre à chacun une option. Vous pouvez être pendus maintenant ou vous engager dans l'armée du roi pour le servir en toute loyauté. Choisissez ! Ceux qui désirent être pendus, qu'ils avancent là-bas vers le gibet. »

Il y eut quelques murmures gênés, des changements de pieds et des coups d'œil obliques en direction du gibet, mais pas un homme ne

bougea.

« Comment ? Personne pour le gibet ? Eh bien, que ceux qui souhaitent s'engager dans l'armée royale aillent vers les fourgons et se placent sous le commandement du sergent. »

D'un air penaud, les anciens défenseurs de la Maison des Trois Pins se rendirent près des fourgons.

Les femmes et les enfants de la maisonnée se tenaient éplorés près des murailles du château toujours en train de se consumer. Aillas ordonna à sire Pirmence : « Allez maintenant consoler les femmes ; conseillez-leur de trouver place chez leur parentèle ; si besoin est, accordez-leur de l'aide. Votre tact et votre sensibilité devraient faire merveille. Sire Tristano, assure-toi qu'il ne reste pas de survivants dans le château, que ce soient des malades ou des gens que nous pourrions être contents de mieux connaître, comme sire Shalles de Dahaut. Sire Maloof, où êtes-vous ? Voici une occasion d'exercer vos précieux talents ! Parlez aux gens de la maison et découvrez la cache au trésor de sire Hune, avec toutes les autres gemmes précieuses, pièces de monnaie et objets d'or et d'argent. Établissez-en l'inventaire et confisquez la totalité au bénéfice des finances royales, ce qui devrait apporter au moins un peu de plaisir à cette journée mélancolique. »

Sire Maloof ne récolta pas grand-chose en fait de trésor : quelques plats, coupes et assiettes en argent ; une centaine de pièces d'or et quelques colifichets en grenat, tourmaline et jaspe. Sire Pirmence consola avec une grande habileté les femmes affligées et les envoya au domicile de leurs parents.

Sire Tristano revint apporter des nouvelles macabres : « Je ne trouve pas de malades ni de gens qui se dissimulent. Il n'y a pas de survivants dans la maison, à part ceux qui étaient dans les cachots. J'ai compté huit prisonniers et trois tortionnaires ; puis j'ai été incapable de supporter plus longtemps la puanteur. »

Le cœur d'Aillas se serra. « Des tortionnaires, tu dis ? J'aurais pu m'en douter. Tristano, il faut que tu en fasses plus. Prends avec toi des hommes à l'estomac solide et descends dans les cachots. Libère les prisonniers et enchaîne les tourmenteurs. Puis utilise nos nouveaux soldats. » Aillas indiqua les ex-séides de sire Hune. « Ordonne-leur de remonter au jour ces appareils et instruments qui sont maintenant dans les cachots et nous allons nous assurer que personne d'autre ne pourra s'en servir. »

Les huit prisonniers furent extraits des cachots, boitant, sautillant, marchant de biais, quelques-uns déplaçant leurs jambes avec une délicatesse précautionneuse, grognant et gémissant à chaque pas :

l'héritage d'une trop grande fréquentation du chevalet. Deux ne pouvaient pas marcher du tout et furent transportés au-dehors sur des paillasses. Les huit se trouvaient dans un état pitoyable. Leurs vêtements étaient des loques ; ils puaien la crasse et l'ordure qui s'étaient incrustées sur eux, leurs cheveux étaient emmêlés et collés sur leur crâne. Les six capables de marcher se tenaient blottis les uns contre les autres, regardant du coin de l'œil avec inquiétude à demi terrifiés, à demi apathiques.

Les trois tortionnaires s'étaient groupés à l'écart, maussades, inquiets, mais feignant un détachement dédaigneux de la situation. L'un d'eux était une lourde masse ventripotente, dépourvue de menton et n'ayant qu'une esquisse de cou. Le second était assez âgé, avec une haute carrure, un grand front et un long menton. Le troisième, qui ne paraissait guère plus vieux qu'Aillas, décochait des sourires, dont la désinvolture ne trompait personne, d'abord vers les soldats puis vers les cadavres pendus au gibet.

Aillas s'adressa d'une voix attristée aux anciens prisonniers : « Soyez rassurés ; vous êtes libres ! Personne ne vous fera plus de mal maintenant. »

Un de ces hommes répliqua dans un chuchotement rauque : « "Maintenant" est maintenant, mais "avant" n'est plus ! Mon nom est Nols. Je ne sais que cela pour pouvoir me cacher quand on m'appelle. Le reste est comme un rêve. »

Un autre contemplait le gibet avec étonnement. Il tendit un doigt pareil à une griffe. « Sire Hune pend là-haut, aussi lourdement qu'un sac de saindoux ! N'est-ce pas merveilleux ? Bien-aimé sire Hune ! Aimable feu sire Hune ! Aussi cher à mes yeux que le visage de ma mère ! »

Nols aussi tendit la main. « Je vois Gissies, Nook et Luton ! Doivent-ils encore être nos geôliers ?

— Bien sûr que non, dit Aillas. Ils vont être pendus, ce qui est peut-être une fin trop douce pour eux. Sergent ! Hissez-moi haut ces trois horreurs.

— Attendez ! s'exclama le jeune bourreau Luton qui transpirait soudain de terreur. Nous avons obéi aux ordres, rien de plus ! Si nous ne l'avions pas fait, une douzaine d'autres se seraient précipités pour prendre notre place !

— Et aujourd'hui ils se balanceraient sous le gibet au lieu que ce soit vous... Sergent, pendez-les.

— Hourra ! » cria Nols d'une voix chevrotante, et ses compagnons se joignirent à lui dans un chœur d'acclamations haletantes. « Mais

Thrumbo le Noir ? Pourquoi est-il libre ? Regardez-le là-bas avec ce sourire si aimable et doux sur la figure.

— Qui est Thrumbo le Noir ?

— Celui-là, là-bas, le chef des archers de sire Hune. Il a une prédilection pour le fouet parce que la chanson du fouet résonne juste. Ohé, Thrumbo le Noir ! Je te vois là-bas ! Pourquoi ne me dis-tu rien ? Toi qui te montrais si familier avec moi et mes parties, tu es bien distant à présent ! »

Aillas regarda dans la direction indiquée par Nols.

« Lequel est Thrumbo ?

— Celui qui a le casque de cuir, avec une face de lune. C'est le chef des tortionnaires. »

Aillas cria : « Thrumbo, allez à la potence, s'il vous plaît. Je n'ai pas besoin de tortionnaires dans mon armée. »

Thrumbo tourna les talons et fit une tentative désespérée pour gagner la montagne, avec l'espoir de l'escalader et de se sauver mais, comme il était assez corpulent et court de souffle, il fut vite capturé et entraîné sanglotant et jurant jusqu'à la potence. Une heure plus tard, Aillas repartit avec ses troupes en direction de Doun Darric.

3

Les barons d'Ulfland du Sud furent convoqués à Doun Darric pour une deuxième réunion. À cette occasion, du bœuf rôtissait à la broche et un tonneau de bon vin attendait qu'on le mette en perce.

Ce jour-là, il n'y eut pas de défection ; tous les barons d'Ulfland du Sud étaient présents. Leur humeur, tandis qu'ils conféraient entre eux et prenaient place à la table, était quelque peu différente de la fois précédente. Ils paraissaient moroses et pensifs, inquiets plutôt que batailleurs.

Avant que trop de vin ait été consommé, Aillas transmit son message. Cette fois, il resta assis sans rien dire tandis qu'une fanfare sonnée par deux clairons imposait le silence. Puis un héraut, montant sur un banc, lut ce qui était écrit sur un parchemin :

« Vous tous, oyez ces paroles qui sont celles du roi Aillas ! Je parle par sa voix ! “Récemment, sire Hune de la Maison des Trois Pins a enfreint mes ordres explicites et tous ceux présents savent quelles ont

été les suites. Dans ses cachots, il détenait des prisonniers, en contradiction avec l'esprit sinon la lettre de ma loi.

« “Je vais bientôt publier un code de justice, analogue à celui du Troicinet et du Dascinet. Dans chaque comté du pays, des shérifs et des magistrats seront nommés. Ils dispenseront toute la justice : haute, moyenne et basse. Les personnes présentes aujourd’hui seront déchargées de ce qui ne peut être qu’une responsabilité pénible.

« “Cette responsabilité a pris fin. Tous les prisonniers tenus en captivité par des personnes ici présentes doivent être confiés à la garde de mes représentants, qui accompagneront chacun de vous quand vous regagnerez votre domicile. À l’avenir, vous n’êtes plus autorisés à cloîtrer, incarcérer ou enfermer l’un quelconque de mes sujets, au risque d’encourir le déplaisir royal, dont sire Hune a constaté la réaction prompte et la détermination.

« “J’ai découvert de plus que sire Hune s’adonnait à la torture de ses ennemis. C’est infâme et ignoble, quelle que soit la justification. Je proclame ici même que la torture, sous toutes ses formes, est un crime capital, punissable de mort assortie de la confiscation des biens.

« “En toute équité, je ne peux punir des crimes commis avant ma proscription, en dépit de l’envie que j’en ai. Vous n’avez pas à craindre de représailles à ce sujet. Aujourd’hui, sire Pirmence, sire Maloof ou sire Tristano vous interrogeront chacun à votre tour. Vous devez donner les indications concernant les prisonniers que vous retenez en détention, leur nom et condition, ainsi que le nom des tortionnaires employés par vous. Vous partirez ensuite immédiatement pour votre domicile et les prisonniers répertoriés seront remis à mes représentants, qui prendront également en garde vos tortionnaires. Comme je ne veux pas que ces personnes soient mêlées à la population, elles seront amenées ici à Doun Darric et probablement enrôlées dans un corps spécial de mon armée. Ceux d’entre vous qui ont eu les tortionnaires à leur service ne sont pas moins coupables qu’eux mais, comme je l’ai déjà dit, je ne peux pas vous punir pour des crimes commis avant mon interdiction.

« “Sire Pirmence, sire Maloof et sire Tristano sont maintenant au travail parmi vous. Je vous recommande de coopérer et de donner des renseignements exacts, car ces déclarations seront vérifiées.”

« Telles sont, mes seigneurs, les paroles de Sa Majesté le Roi Aillas. »

Les barons étaient repartis chez eux, la plupart devant loger en cours de route pour la nuit chez des amis ou des parents. Chacun s'en était allé accompagné d'un chevalier trice et de six soldats, pour assurer l'exacte exécution de l'édit du roi Aillas qui, dans de nombreux cas, consistait en un échange de prisonniers entre châteaux hostiles.

Aillas et Tristano prolongèrent longtemps la soirée en commentant les événements au jour. Sire Tristano, dans ses conversations, n'avait pas récolté d'autres nouvelles concernant sire Shalles. Celui-ci avait été vu pour la dernière fois dans le lointain château de sire Mulsant, un des barons les plus intransigeants de tous.

« Le point de vue de Mulsant ne manque pas de logique, déclara Tristano. Il habite au-dessous des Coupe-Nuages, où les hors-la-loi sont légion ; s'il licenciait sa garnison, il soutient qu'il ne survivrait pas une semaine et j'incline à le croire. Et voilà maintenant que Torqual a fait intrusion sur la scène. À moins d'être en mesure de le tenir en respect, impossible en toute justice d'insister pour que les gens de la région à la fois restent sans défense et appuient notre cause. »

Aillas médita d'un air morose cet exposé.

« En vérité, nos moyens de recours n'ont rien de plaisant. Si nous attaquons Torqual en Ulfland du Nord, notre chance de succès est négligeable et nous provoquons les Skas. Plus que jamais en ce moment, nous sommes désireux de ne pas réveiller le chat qui dort.

— Personne ne contestera ce point de vue. »

Aillas poussa un profond soupir et se laissa retomber au fond de son fauteuil. « Une fois de plus, les espoirs chargés de rêve font naufrage sur les écueils de la réalité. Je dois m'adapter aux faits dans leur rudesse. Pour autant que sire Mulsant et ses pareils ne nous mettent pas dans une situation embarrassante, je les nomme "Gardiens de la Marche".

— Voilà ce qui s'appelle "l'art de la royauté pratique" », dit Tristano.

Puis lui et Aillas parlèrent d'autre chose.

VIII

1

En arrivant dans la ville de Lyonesse, Shalles se rendit tout droit au Haidion et fut alors conduit à un petit salon dans la Tour des Hiboux où le roi Casmir était assis devant des graphiques et des cartes qu'il étudiait. Shalles exécuta une révérence appropriée et attendit pendant que le roi Casmir refermait son porte-documents avec une grave lenteur que quiconque n'ayant pas la conscience tranquille ne pouvait que trouver de mauvais augure.

Le roi Casmir se retourna enfin d'un mouvement brusque et examina Shalles de la tête aux pieds comme s'il ne l'avait encore jamais vu. Il eut un geste vers un siège ; quand Shalles se fut assis, Casmir déclara : « Sire Shalles, je vois que vous avez parcouru un rude chemin ; qu'avez-vous à me dire ? »

Encouragé par le titre honorifique dont Casmir faisait usage, Shalles qui était resté posé au bord de son siège s'y enfonça un peu plus. Il pesa ses mots avec soin, puisqu'ils pouvaient lui valoir une fortune ou ne rien lui rapporter s'il ne parvenait pas à obtenir l'approbation du roi Casmir.

« Dans l'ensemble, sire, je suis honnêtement incapable de vous donner une abondance de nouvelles agréables. Le roi Aillas a agi avec décision et bons résultats. Il ne laisse pas à ses adversaires le temps de se reprendre et ne leur donne pas de prétexte pour se mutiner. Il est aimé du peuple et aussi de l'aristocratie des basses terres et de la côte, qui tiennent plus à l'ordre et à la prospérité qu'à une franchise sans restriction, dont ils n'ont d'ailleurs jamais joui.

— Y a-t-il eu résistance appréciable à un souverain étranger ?

— L'exemple le plus remarquable est celui de sire Hune de la Maison des Trois Pins. Il a ouvertement enfreint les nouvelles lois ; à peine avait-il achevé de commettre son acte que son château était en ruine et qu'il se balançait en haut d'une potence. C'est un langage que les Ulfs comprennent. »

Casmir émit un grognement amer. Shalles poursuivit : « Aillas a découvert des cachots pleins à la Maison des Trois Pins. Il a convoqué une assemblée, où il a interdit la justice privée, et il a vidé tous les cachots du pays. Dans l'ensemble, il a été approuvé pour son édit, car les barons ne redoutent rien tant que les geôles de leurs ennemis où, s'ils sont capturés, ils sont punis pour les péchés de leurs aïeuls.

« En faisant évacuer les cachots. Aillas a confisqué tout leur matériel. On m'a dit qu'il avait pris quarante chevaux, sept tonnes d'instruments et cent tortionnaires. Ces derniers forment maintenant un corps spécial dans l'armée royale. Leurs joues sont tatouées de noir ; leur uniforme est noir et jaune et ils portent un écusson bleu à leur casque [23]. Ils sont considérés comme des parias et vivent à part des autres soldats.

— Bah ! murmura Casmir. Cette poule mouillée de roi joue les scrupuleux à en être puant. Quoi d'autre ?

— Je vais maintenant rendre compte de mes propres activités. Elles ont été diligentes, dangereuses et malheureusement marquées par l'inconfort. »

Avec un enthousiasme quelque peu forcé à cause de la froideur du regard dont le roi Casmir le dévisageait, Shalles décrivit en détail ses opérations et ne manqua pas de mentionner les périls qu'il avait affrontés presque quotidiennement.

« Ma tête ayant été mise à prix, j'ai finalement conclu qu'il m'était impossible de continuer. Mes calomnies, toujours bien accueillies pourtant, n'étaient jamais corroborées et n'exerçaient pas d'influence durable. Au cours de ma mission, j'ai découvert un fait étrange, à savoir : la pure et simple vérité toute bête emporte mieux la conviction que les mensonges les plus séduisants, même si ces derniers se répandent parfois plus vite. Cependant, je me suis montré assez irritant pour qu'Aillas veuille à toute force s'emparer de moi et je me défilais constamment juste à temps pour ne pas être appréhendé. »

Les yeux masqués par les paupières, usant de sa voix la plus douce, le roi Casmir questionna : « Et que pensez-vous qu'aurait été votre sort en cas de capture ? »

La sensibilité de Shalles était vive.

Après seulement la plus imperceptible des hésitations, il répliqua : « C'est difficile à dire. Aillas avait fait courir le bruit d'une offre de me payer le double des appointements que vous me versiez si je tournais casaque. Il avait simplement l'intention, je suppose, de nuire à ma réputation et, en vérité, cette tactique a réduit à néant ma crédibilité. »

Le roi Casmir eut un hochement de tête pensif.

« La nouvelle de cette offre m'est parvenue par d'autres sources. Et Torqual ? »

Shalles prit un temps pour rassembler ses idées.

« J'ai vu Torqual à diverses reprises, bien que pas aussi souvent que je l'aurais souhaité. Il va son chemin sans se référer à mon avis. Mais il semble bien servir vos intérêts. Il est insatiable dans ses demandes d'or, qu'il veut pour augmenter d'autant mieux sa puissance. Nous étions ensemble à la réduction du Château des Trois Pins ; nous nous tenions parmi des paysans à l'autre bout de la prairie. Torqual m'a dit que, d'abord, il avait étudié le terrain et qu'il avait ensuite recruté le noyau d'un parti. Il a trouvé une retraite en Ulfland du Nord, d'où il peut pénétrer en Ulfland du Sud pour accomplir des raids. Il a annoncé que ses victimes préférées seront ceux qui obéissent aux ordres du roi – une tactique qui persuade les Skas de le laisser tranquille. Il pense parvenir graduellement à étendre son autorité sur toutes les hautes terres. » Et Shalles haussa les épaules.

Le roi Casmir questionna : « Vous semblez douter de son succès ?

— En fin de compte, oui. Il ne songe qu'à la destruction, ce qui n'est pas une base saine pour établir un pouvoir stable. Toutefois, je ne lis pas l'avenir. Dans les Ulflands, tout peut arriver.

— Apparemment, dit d'un ton rêveur le roi Casmir. Apparemment. »

Shalles reprit d'un air morne : « J'aurais aimé être en mesure de rapporter des nouvelles plus agréables à vos oreilles, puisque de votre contentement dépend ma fortune. »

Le roi Casmir se leva et alla contempler le feu. Il finit par dire : « Vous pouvez vous retirer. Demain matin, nous poursuivrons cette conversation. »

Shalles s'inclina et partit de triste humeur. Ne recevant pas de compliments du roi Casmir, il n'avait pas osé aborder le sujet de sa récompense.

Le lendemain matin, le roi Casmir conféra de nouveau avec Shalles et s'efforça de glaner des informations supplémentaires sur Torqual, mais Shalles ne put que renouveler ses propos de la veille. Finalement, le roi Casmir lui tendit une missive scellée.

« À l'écurie, un bon cheval attend. J'ai une autre petite mission pour vous. Chevauchez au nord jusqu'en Pomperol par la Voie d'Icnield. Au bourg de Honriot, tournez à gauche et traversez le Dahaut pour entrer dans la Forêt de Tantrevailles. Rendez-vous à Faroli

et remettez ce message entre les mains du sorcier Tamurello. Je pense qu'il aura une réponse pour vous. »

2

Shalles revint donc au Haidion. Il fut aussitôt introduit en présence du roi Casmir, à qui il remit un paquet.

Le souverain ne parut pas pressé d'en voir le contenu. Il posa le paquet sur la table et, se tournant vers Shalles, questionna d'un ton presque aimable : « Comment s'est passé le voyage ? »

— Le voyage s'est bien passé, sire. J'ai chevauché à franc étrier jusqu'à Faroli que j'ai trouvé sans trop de peine.

— Et que pensez-vous de Faroli ?

— C'est un splendide manoir d'argent, de verre et de bois noir précieux. Des colonnes d'argent soutiennent le toit, qui est pareil au toit d'une énorme tente à pans multiples sauf qu'il est recouvert de tuiles d'argent vert. La porte était gardée par deux lions gris, d'une taille double de celle du fauve ordinaire, avec une fourrure brillante comme de la belle soie. Ils se sont dressés sur leurs pattes de derrière et ont crié : “Halte, si tu tiens à la vie !” J'ai annoncé que j'étais l'émissaire du roi Casmir et ils m'ont laissé entrer sans encombre.

— Et Tamurello lui-même ? On m'a raconté qu'il ne se présente jamais deux fois de suite sous le même aspect.

— Quant à cela, sire, je ne saurais répondre. Tel que je l'ai vu, il était grand, très mince et très pâle, avec des cheveux noirs en haute crête sur le crâne. Ses yeux brillaient comme des escarboucles et sa robe était brodée de signes d'argent. Je lui ai donné votre missive, qu'il a lue aussitôt. Puis il a dit : “Attendez-moi ici. Abstenez-vous de bouger ne serait-ce que d'un pas ou les lions vous mettront en pièces.”

« J'ai attendu, aussi immobile qu'une pierre, sous l'œil des lions assis qui m'observaient. Tamurello n'a pas tardé à reparaître. Il m'a confié ce paquet que j'ai présenté à Votre Majesté et a calmé ses lions pour que je puisse m'en aller. Je suis revenu au Haidion avec le maximum de célérité et il n'y a rien de plus à ajouter.

— Bravo, Shalles. »

Le roi Casmir regarda le paquet comme s'il se disposait maintenant à l'ouvrir, mais une fois de plus il se retourna vers Shalles.

« Et à présent vous désirez certainement être récompensé pour vos services. »

Shalles s'inclina. « Comme il plaira à Votre Majesté.

— Et quels seraient donc vos désirs ?

— Par-dessus tout, sire, je souhaite un petit domaine près de la ville de Poinxter, dans le comté de Graywold, où ma famille réside et où je suis né. »

Le roi Casmir pinça les lèvres.

« La vie bucolique rend celui qui la mène lent et peu disposé à mettre un pied devant l'autre quand il part pour le service du roi. Il pense à ses ruches, à ses vaches qui vont vêler et aux grains qui se nouent sur sa vigne plus qu'aux urgences du royaume.

— En vérité, Votre Majesté, j'ai atteint l'âge où je ne suis plus apte aux sorties furtives dans la nuit et aux complots sinistres. Mon cerveau s'est alourdi comme mon ventre ; le moment est arrivé pour moi d'adopter un mode d'existence où ma grande aventure de la journée sera l'intrusion d'un renard dans le poulailler. Bref, Votre Majesté, je vous prie de me dispenser désormais de service. Ces derniers mois m'ont apporté assez de terreurs dans le noir et de fuites prestes pour une vie entière.

— Avez-vous un domaine en tête ?

— Je n'ai pas pris le temps d'explorer la région, sire.

— Et quel genre de domaine considérez-vous avoir mérité par vos efforts pendant cette courte période ?

— Si j'étais payé seulement pour les heures, trois couronnes d'or suffiraient. Si vous demandez la valeur que j'attribue à ma vie, je ne la vendrais pas pour dix caravanes d'émeraudes, quand bien même six cargaisons d'or y seraient ajoutées comme incitation. Je souhaite donc être rémunéré en considération des risques que j'ai fait courir à ma précieuse vie, pour des complots inestimables et des calomnies inventives, pour des nuits venteuses passées sur les landes quand les honnêtes gens dormaient confortablement dans leur lit. Votre Majesté, je m'en remets sans restriction à votre générosité. Je puis dire que je serais enchanté d'une gentilhommière au bord d'un bon ruisseau, avec dix acres de bois et trois ou quatre fermes louées à bail. »

Le roi Casmir sourit.

« Shalles, si vous avez usé d'autant d'éloquence pour mon service que pour le vôtre, vos requêtes sont justes et modérées et ainsi dois-je les juger. » Il écrivit sur un parchemin, signa avec des fioritures et tendit le document à Shalles. « Voici la lettre patente royale pour une

propriété qui n'est pas désignée. Allez à Poinxter, découvrez un lieu convenable répondant à la définition que vous avez donnée et présentez cette lettre au bailli du comté. Ne me remerciez pas. Vous pouvez vous retirer. »

Shalles s'inclina profondément et partit.

Le roi Casmir resta debout à méditer en regardant le feu. Le paquet de Tamurello était toujours posé sur la table. Le roi Casmir convoqua son aide de camp à toutes fins, Oldebor.

« Sire, vous désirez ?

— Vous vous rappelez Shalles.

— Nettement, sire.

— Il est revenu d'un bref séjour en Ulfland du Sud avec des espérances exagérées et peut-être une connaissance trop intime de mes affaires. Votre expérience suggère-t-elle un moyen de disposer de Shalles ?

— Oui, sire.

— Chargez-vous-en. Il se rend à Poinxter, dans le comté de Graywold. Il est porteur d'un document signé de moi que j'aimerais récupérer. »

Le roi Casmir se retourna vers le feu et Oldebor sortit du salon.

Le roi Casmir ouvrit enfin le paquet pour y découvrir un merle empaillé monté sur un socle. Un morceau de parchemin, plié et glissé entre les pattes de l'oiseau, disait :

POUR AVOIR UN ENTRETIEN AVEC TAMURELLO, ARRACHEZ
UNE PLUME AU VENTRE DE L'OISEAU ET BRÛLEZ-LA DANS
LA FLAMME D'UNE CHANDELLE.

Casmir examina l'oiseau empaillé, notant avec désapprobation les ailes tombantes, les plumes prêtes à se détacher et le bec entrebaïllé.

L'apparence de l'oiseau impliquait peut-être une intention sardonique, ou peut-être pas. Toutefois, sa dignité incita Casmir à négliger tout sauf la signification explicite de l'oiseau et du message. Il quitta la pièce, descendit des marches de pierre en courbe, passa sous l'ogive d'une arche qui donnait sur la Longue Galerie. Il progressait d'un pas lourd, sans regarder à droite ni à gauche, et les valets de pied postés le long de la galerie se redressaient vivement au garde-à-vous, sachant que le regard apparemment distrait des yeux ronds et bleus enregistrerait en fait le moindre détail.

Le roi Casmir entra dans la Salle d'Honneur, une vaste salle haute de plafond réservée aux cérémonies officielles les plus solennelles, où il avait fait vœu de ramener le trône Evandig et la table Cairbra an Meadhan. La Salle d'Honneur était présentement meublée de son propre trône, d'une longue table placée au centre et, rangés le long des murs, de cinquante-quatre fauteuils massifs représentant les cinquante-quatre maisons nobles du Lyonesse.

À sa grande contrariété, Casmir découvrit la princesse Madouc jouant seule au milieu des fauteuils, sautant d'un siège à l'autre, faisant de l'équilibre sur les accoudoirs et se tortillant pour se faufiler entre les traverses qui consolidaient les sièges par-dessous.

Casmir resta un instant à l'observer. Une enfant bizarre, pensa-t-il, volontaire jusqu'à se montrer intraitable. Elle ne pleurait jamais sauf parfois par de rageurs petits hoquets de vexation quand quelqu'un osait la contrecarrer. Combien différentes et pourtant semblables étaient Madouc et sa mère Suldrun (Casmir croyait en effet à cette filiation) dont la docilité rêveuse avait masqué une inexorabilité aussi forte que la sienne à lui, Casmir.

Madouc, qui avait fini par sentir peser le regard froid de Casmir, interrompit ses cabrioles. Elle se retourna pour dévisager Casmir avec une légère curiosité mêlée de déplaisir devant cette invasion inopportune et inconsiderée de sa solitude. Comme autrefois la princesse Suldrun, Madouc estimait que cette salle était son domaine personnel.

Casmir s'avança lentement sans détendre la fixité glacée de son regard bleu, afin que l'impertinente petite polissonne soit dûment impressionnée. Les yeux de Madouc s'abaissèrent sur l'oiseau empaillé que portait Casmir. Elle eut beau ne pas glousser de rire ni même sourire, Casmir comprit qu'elle était amusée par le spectacle qu'il offrait.

L'oiseau et Casmir cessant de l'intéresser, Madouc reprit ses ébats. Elle sauta de l'accoudoir d'une cathèdre sur l'accoudoir de la suivante, puis jeta un coup d'œil pour voir si Casmir se trouvait toujours dans la salle.

Ce dernier s'arrêta près de la table. Il parla d'une voix égale qui, en se répercutant contre les murs de pierre, sembla devenir rude et rauque. « Princesse, que fais-tu ici ? »

Madouc fournit à Casmir le renseignement dont il semblait avoir besoin. « Je joue sur les sièges.

— Ceci n'est pas l'endroit convenable pour tes jeux. Va te divertir ailleurs. »

Madouc sauta à bas de la cathèdre et s'en fut en bondissant hors de la salle. Elle disparut sans un regard en arrière.

Casmir contourna avec l'oiseau le Grand Trône du Haidion pour aller vers le mur du fond et, passant entre les draperies, entra dans une resserre. Là, il manœuvra la serrure d'une porte secrète. Elle s'ouvrit tout grand, livrant accès à la pièce où Casmir conservait ses artefacts et babioles magiques. La plus précieuse de ses possessions, Persilian le Miroir Magique, il l'avait perdue environ cinq ans auparavant et, à ce jour, Casmir ne savait pas au juste comment le miroir avait été dérobé ni qui l'avait pris. À sa connaissance, en dehors de lui, personne n'était au courant de cette pièce secrète. Il aurait été abasourdi d'apprendre la vérité : que les coupables étaient la princesse Suldrun et son bien-aimé Aillas, alors prince de Troicinet, qui avaient emporté Persilian sur l'ordre de Persilian lui-même.

Casmir jeta autour de la pièce un coup d'œil soupçonneux pour s'assurer qu'aucun de ses autres biens n'avait disparu. Tout semblait en ordre. Un globe de flamme tourbillonnante verte et rouge éclairait la salie. Un lutin dans une bouteille darda vers lui un regard torve et toqua des ongles contre le verre, avec l'espoir d'attirer son attention. Sur une table était posé un objet concernant l'astronomie, offert à l'un des ancêtres de Casmir par Didon, la reine de Carthage ; et, comme toujours, Casmir se pencha pour examiner l'instrument qui présentait une étonnante complexité. La base était une plaque d'ébène ronde, où les signes du zodiaque étaient inscrits près du bord. La boule d'or au centre, avait-on dit à Casmir, représentait le soleil. Neuf boules d'argent de tailles diverses roulaient dans des rainures circulaires autour du centre, mais dans quel but : cela, c'était un secret connu seulement des anciens. La troisième boule à partir du milieu était accompagnée par une boule plus petite et accomplissait son circuit en exactement une année, ce qui avait intrigué d'autant plus Casmir – si l'objet était un chronomètre destiné à mesurer des intervalles annuels, alors pourquoi les autres boules, dont certaines se déplaçaient presque imperceptiblement ? Casmir ne s'interrogeait plus sur la destination de l'objet et, ce jour-là, ne lui adressa qu'une attention superficielle. Il posa l'oiseau empaillé sur une étagère et le contempla un moment. « Finalement, il se détourna. Avant d'entamer une conversation avec Tamurello, il devait choisir soigneusement ce dont il désirait discuter.

Quittant la salle secrète, Casmir traversa la Salle d'Honneur et sortit dans la galerie. Là, le hasard voulut qu'il rencontre la reine Sollace et le Père Umphred. Ils étaient allés ensemble dans le carrosse royal inspecter des sites pour une cathédrale. La reine Sollace dit à Casmir :

« Le meilleur site est évident ; nous l'avons vu et mesuré : c'est ce

terrain juste au nord de l'entrée du port ! »

Le Père Umphred s'exclama avec enthousiasme : « Déjà une exquise sainteté environne votre remarquable épouse ! J'aimerais voir, flanquant la magnifique entrée principale, deux statues coulées dans le bronze impérissable : d'un côté le noble roi Casmir et de l'autre la sainte reine Sollace.

— N'ai-je pas déclaré le projet irréalisable ? répliqua le roi Casmir. Qui paiera pour cette folie ? »

Le Père Umphred soupira et leva le regard vers le plafond. « Le Seigneur y pourvoira.

— Ah, oui ? Comment et de quelle manière ? questionna le roi Casmir.

— “Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face [24] ” ! Ainsi a parlé le Seigneur sur le Mont Sinaï. Chaque nouveau chrétien a la possibilité de racheter ses années de péché en consacrant sa fortune et son labeur à la construction d'un vaste temple ; ainsi sera facilité son accès au Paradis. »

Casmir haussa les épaules. « S'il y a des imbéciles pour vouloir dépenser leur argent de cette façon, pourquoi me plaindrais-je ?

La reine Sollace poussa un cri de joie. « Alors nous avons votre permission pour commencer ?

— Pour autant que vous respectiez scrupuleusement toutes les stipulations des édits royaux.

— Ah, Votre Majesté, c'est là une nouvelle merveilleuse ! s'écria le Père Umphred. Toutefois, à quelles stipulations de la loi sommes-nous soumis ? Je présume que l'usage courant prévaudra ici ?

— Je ne connais pas ces “usages courants”, répliqua le roi Casmir. Les lois sont assez simples. D'abord, sous aucun prétexte, de l'argent ou autres articles de valeur ne peuvent être exportés du Lyonesse à Rome. »

Le Père Umphred tiqua et cilla. « De temps à autre... »

Le roi Casmir continua : « Tout l'argent récolté doit être déclaré au Chancelier de l'Échiquier Royal, qui lèvera l'impôt approprié, lequel sera retenu en priorité avant toute autre déduction. Il fixera aussi le loyer annuel du terrain.

— Ah ! gémit le Père Umphred. Quelle perspective décourageante ! C'est impossible ! Aucun pouvoir séculier ne peut percevoir d'impôt sur une propriété de l'Église.

— Dans ce cas, je rétracte et dénonce mon autorisation !

Qu'aucune église cathédrale ne soit bâtie dans la ville de Lyonesse, maintenant ou à jamais ! »

Le roi Casmir passa son chemin, la reine Sollace et le Père Umphred le regardant s'éloigner avec des mines désolées.

« C'est un homme terriblement obstiné ! dit la reine Sollace. J'ai prié pour que le Seigneur verse dans son cœur le baume de la religion et, aujourd'hui, j'ai eu l'impression que mes prières avaient été entendues. Mais maintenant il est ancré dans sa décision ; sans un miracle, il ne changera jamais. »

Le Père Umphred répliqua d'un ton pensif : « Je ne peux pas susciter de miracles, mais je connais certains faits que Casmir paierait certainement cher pour apprendre. »

La reine Sollace lui lança un regard interrogateur. « De quels faits s'agit-il ?

— Chère reine, il faut que je prie pour savoir quelle conduite tenir. Il faut que la Lumière d'En Haut me montre le chemin. »

Le visage de la reine Sollace s'affaissa dans une moue irritée. « Parlez et permettez que je vous conseille.

— Chère reine, chère bienheureuse dame ! Ce n'est pas si simple ! Je dois prier. »

3

Deux jours plus tard, le roi Casmir retourna à la salle secrète. Il arracha une plume au ventre du merle empaillé et l'emporta dans son salon privé, jouxtant sa chambre à coucher. Allumant au feu une chandelle, il plaça la plume dans la flamme, où elle se consuma avec de petites bouffées âcres.

Le roi Casmir regarda les volutes se dissiper dans l'air. Il appela : « Tamurello ? M'entendez-vous ? C'est moi, Casmir de Lyonesse. »

Dans l'ombre s'éleva une voix : « Eh bien donc, Casmir, qu'est-ce qui se passe ?

— Tamurello ? Est-ce vous que j'entends ?

— Que désirez-vous de moi ?

— Un signe que je parle réellement à Tamurello.

— Vous rappelez-vous Shalles qui gît à présent dans un fossé les

yeux éteints et la gorge tranchée ?

— Je me souviens de Shalles.

— Vous a-t-il dit comment il m'avait vu ?

— Oui.

— Je me suis montré à lui sous l'apparence du sorcier Amac Eil de Caerwyddwn au maximum de mon noir dreuhwy [25] . »

Le roi Casmir acquiesça d'un grognement. « J'ai une raison de vous appeler maintenant. Mes entreprises stagnent. Cela me cause de la frustration et de la colère.

— Ah, Casmir, par ma foi, vous ne tenez pas compte de la bonne fortune que la Coupeuse de Fils vous a accordée [26] ! Au Haidion, vous vous chauffez à l'aise dans la chaleur d'une douzaine de foyers ronflants. Sur votre table s'accumulent la succulence et la saveur ! Vous dormez entre des draps de soie ; votre vêtement est de l'étoffe la plus douce ; de l'or orne votre personne. Il y a apparemment une population suffisante de garçons voluptueux ; à cet égard, vous n'aurez jamais à craindre la privation. Quand quelqu'un provoque votre déplaisir, vous prononcez deux mots et il est assassiné, s'il a de la chance. S'il est malchanceux, il va au Peinhador. L'un dans l'autre, je vous considère comme un homme heureux. »

Casmir laissa passer les sarcasmes, qui exagéraient ses appétits ; en vérité, il était presque austère dans son usage de mignons.

« Oui, oui, vous avez raison, sans aucun doute. N'empêche, ces remarques s'appliquent à votre cas aussi nettement qu'au mien. Je soupçonne que vous êtes souvent irrité quand les événements ne se plient pas à vos désirs. »

De l'ombre monta un rire léger. « Une différence notoire entre les cas ! Vous faites appel à moi, pas moi à vous. »

Casmir répliqua d'une voix égale : « J'apprécie la distinction.

— Toutefois, vous avez touché avec adresse l'endroit sensible. Murgan a découvert une ou deux de mes marottes et réagit comme si le monde allait disparaître, ce qui arrivera peut-être un jour. Avez-vous entendu parler de son dernier tour ?

— Non.

— Un magicien nommé Shimrod habite Trilda, près du village de Twamble.

— Je connais Shimrod.

— Croyez-le si vous pouvez, Murgan a nommé Shimrod mon moniteur et surveillant, afin de garantir que je respecte la volonté de

Murgen.

— Voilà qui semble irritant.

— Aucune importance. Shimrod peut aussi bien s'avaler lui-même comme un serpent qui se mord la queue, cela m'est égal. Il perd facilement le nord ; j'agirai comme avant et ce pauvre Shimrod ira s'affaler au fond d'abîmes inexplorés. »

Le roi Casmir formula avec prudence une suggestion : « Nos destinées iraient assez bien de pair. Peut-être une association nous sera-t-elle profitable. »

De nouveau le rire léger retentit dans l'ombre. « C'est en mon pouvoir de donner des têtes de crapaud à vos ennemis ! De changer la pierre de leurs châteaux en pouding. D'enchanter le ressac pour que de chaque lame déferlante surgissent des guerriers marins aux yeux de nacre qui s'élancent à l'assaut du rivage ! Mais le faire m'est à jamais interdit. Même si, dans un accès de démence, je le jugeais judicieux. »

Le roi Casmir reprit patiemment : « Je comprends qu'il doit en être ainsi. Cependant...

— “Cependant” ?

— Cependant, ceci : Persilian le Miroir Magique m'a parlé une fois, bien que je ne l'en aie pas sollicité. Sa déclaration défie tant les faits que la raison et me cause une grande perplexité.

— Et quelle était la déclaration ?

— Persilian s'est exprimé de cette façon :

Avant d'atteindre le terme de ses jours,

Le fils de Suldrun entreprendra

de siéger à la place qui lui revient de droit

à Cairbra an Meadhan.

Si donc il y parvient et s'en trouve bien

Alors il fera,

Et l'infortune de Casmir ce sera,

sienne la Table Ronde

et sien Evandig le Trône.

« Ainsi a parlé Persilian et il n'a rien voulu dire de plus. Quand Suldrun a donné naissance à sa fille Madouc, je suis allé questionner

Persilian, mais il avait disparu. J'ai longtemps réfléchi à la chose. Quelque part dans ces mots se cache un enseignement, si seulement je savais le déchiffrer. »

Au bout d'un instant, la voix répondit : « Je ne m'intéresse ni à vous ni à vos espérances et je n'écouterai aucun reproche au cas où vos affaires tourneraient mal. Toutefois, je me sens poussé par mes propres forces dans une direction qui a des chances d'être pour un temps parallèle à la vôtre. Mon impulsion est la détestation. Elle se fixe sur Murgen, sur son rejeton Shimrod et sur le roi Aillas de Troicinet qui, à Tintzin Fyral, m'a causé un tort barbare et irréparable. Comptez-moi non pas comme un ami mais comme l'ennemi de vos ennemis. »

Casmir eut un petit rire sardonique. À Tintzin Fyral, Aillas avait pendu l'amant de Tamurello, Faude Carfilhiot, à une potence d'une hauteur démesurée, fine comme une patte d'araignée. « D'accord ; vous vous êtes bien fait comprendre.

— N'en soyez pas tellement certain, rétorqua la voix d'un ton sec. Vos suppositions en ce qui me concerne seront sûrement erronées ! En ce moment, les affronts délibérés de Murgen m'inspirent une grande colère. Il se sert du charlatan Shimrod pour me contrebalancer et l'incite à me harceler avec ses surveillances. Shimrod devient outrecuidant et prétentieux ; il s'attend à ce que je lui soumette un rapport quotidien sur ma conduite. Ha ! Je vais lui montrer une conduite qui lui chauffera le postérieur de la belle manière !

— Certes, certes, dit Casmir. Et la prédiction de Persilian ? Il a parlé de "fils", mais Suldrun n'a eu qu'une fille : la prédiction est-elle fausse ?

— Douteux ! Ces contradictions apparentes sont souvent un masque pour une vérité surprenante.

— Dans ce cas, que serait donc cette "vérité surprenante" ?

— Je soupçonne qu'elle a eu un autre enfant. »

Casmir cilla. « C'est impossible.

— Eh bien alors, qui était le père ?

— Un vagabond anonyme. Dans ma colère, je l'ai supprimé.

— Il aurait peut-être eu beaucoup à vous raconter. Qui d'autre serait susceptible de relater des faits précis ?

— La servante et ses parents qui s'étaient occupés du bébé. » Casmir fronça les sourcils en se remémorant le passé. « Cette femme était entêtée comme une bourrique ; elle n'a rien voulu me dire.

— Elle se laisserait peut-être duper ou enjôler. Il se pourrait aussi que les parents connaissent des faits pas encore révélés. »

Casmir grogna. « Cela me semble une source tarie. Les parents étaient vieux ; il y a des chances qu'ils soient morts.

— Possible. Toutefois, si vous voulez, je vous enverrai quelqu'un qui est un vrai furet pour débusquer les secrets.

— Cela me conviendra parfaitement.

— Que je vous explique. Son nom est Visbhume. C'est un sorcier qui a des capacités très limitées et certaines manies particulières, dues peut-être à de l'efflorescence jaune dans les fentes du cerveau. Ne tenez pas compte de ses bizarreries et donnez des instructions précises car, par moments, il est étourdi. Visbhume est totalement dépourvu de scrupules ; si vous voulez que votre grand-mère soit étranglée, Visbhume vous rendra ce service, avec soin et courtoisie, ou si vous aimez mieux il étranglera sa propre grand-mère. »

Casmir eut un grognement dubitatif. « Peut-on compter sur sa constance ?

— Bien sûr ! Une fois qu'il a commencé, il est comme obsédé ; il ne s'arrête plus, à croire qu'il est mû par un rythme incessant à l'intérieur de sa tête. Ni la peur, ni la faim, ni le désir n'ont d'effet sur lui ; il ne s'intéresse pas aux manifestations ordinaires de la sexualité et je ne veux même pas savoir quelles sont ses mœurs personnelles. »

Casmir émit un autre grognement. « Cela m'importe peu pour autant qu'il accomplisse son travail.

— Il est obstiné. N'empêche, surveillez-le de près, car il a une personnalité étrange. »

4

Une fois par semaine, le roi Casmir siégeait pour rendre sa justice royale dans la froide et grise enceinte judiciaire jouxtant l'antique Grande Salle. Son fauteuil était placé sur une estrade basse derrière une table massive, avec un homme d'armes posté de chaque côté, hallebarde prête à entrer en action.

En ces occasions, le roi Casmir portait toujours un bonnet de velours noir encerclé par une fine couronne d'argent, ainsi qu'une ample cape de soie noire. Ce costume, estimait-il et à juste raison,

augmentait l'atmosphère de justice grave et implacable qui pesait déjà lourdement dans la pièce.

Pendant les dépositions, le roi Casmir demeurait immobile, dévisageant le témoin de ses yeux bleus au regard froid. Il prononçait ses arrêts avec concision, d'une voix terne, sans tenir compte du rang, du statut ou des relations, et en majorité équitablement, sans châtement dur ou extrême, afin d'agrandir dans le pays sa réputation de souverain judiciaire et ferme.

À la fin des assises de ce jour-là, un sous-chambellan s'approcha de la table. « Seigneur, un certain Visbhume attend une audience ; il déclare être ici sur votre ordre.

— Amenez-le. » Casmir renvoya les fonctionnaires du tribunal et ordonna aux gardes de prendre place de l'autre côté de la porte.

Quand Visbhume entra dans l'austère salle solennelle, il se trouva seul en présence du roi. Il s'avança à longues enjambées élastiques et s'arrêta près de la table, où il examina le roi Casmir avec la curiosité placide d'un oiseau et une totale absence de crainte révérencielle.

Le roi Casmir s'écarta de Visbhume dont l'inspection avait tout l'air d'une familiarité excessive et même impudente. Il fronça les sourcils et, aussitôt, Visbhume arbora un sourire engageant.

Le roi Casmir désigna un siège. « Prenez place. »

Comme l'avait indiqué Tamurello, Visbhume ne faisait pas bonne impression au premier abord. Il était grand, avec des épaules étroites, une poitrine creuse et des hanches larges, et il se courbait en avant comme par ardeur de se mettre aux tâches qui attendaient. Sa tête et son nez étaient l'un et l'autre étroits et longs ; ses cheveux noirs semblaient peints sur son crâne et formaient un contraste frappant avec sa peau blême. Des ombres jaunâtres soulignaient ses yeux ; sa bouche aux lèvres molles pendait sur un menton pointu.

Visbhume s'assit. Le roi Casmir questionna : « Vous êtes Visbhume, envoyé ici par Tamurello ?

— Sire, c'est moi. »

Le roi Casmir joignit les mains et fixa sur Visbhume son regard le plus glacial. « Parlez-moi un peu de vous.

— Volontiers ! Je suis une personne dotée de nombreux talents, certains exceptionnels pour ne pas dire uniques, bien que paraissant au premier coup d'œil un gentilhomme ordinaire. Mes qualités transcendent mon apparence ; je suis astucieux et subtil ; j'étudie les sciences secrètes ; j'ai une mémoire fidèle. Je suis habile à résoudre les mystères.

— Voilà un catalogue de qualités impressionnant, répliqua le roi Casmir. Êtes-vous donc né dans la noblesse ?

— Sire, je ne sais rien de ma naissance, encore que certaines indications m'induisent à soupçonner que je suis le fruit illégitime d'amours ducales. Mes plus anciens souvenirs se rapportent à une ferme tout au nord du Dahaut, près de la Marche de Wysrod. Comme enfant trouvé sans nom, j'ai été contraint à une vie de labeur abrutissant. En temps opportun, je me suis enfui de cette ferme et je suis devenu d'abord serviteur puis apprenti chez Hippolito le Magicien, à Maule. J'ai appris des axiomes et principes du Grand Art ; j'étais en bon chemin pour aller haut et loin !

« Hélas, tout change. Il y a dix ans, à la veille de Glamus, Hippolito s'est envolé de Maule sur un bardeau et n'est jamais revenu. Après un intervalle respectueux, j'ai pris en charge la maison et peut-être ai-je montré trop d'audace, mais c'est ainsi que je suis ; je marche aux accents d'une musique que n'entendent pas les oreilles ordinaires ! De pressants coups de trompette, de retentissants... »

Le roi Casmir eut un geste d'impatience. « Je m'intéresse moins à vos sons intérieurs qu'aux détails concrets de vos possibilités.

— Très bien, sire. Mes ambitions ont éveillé la malice d'une cabale jalouse et j'ai été contraint de fuir pour sauver ma vie. J'ai attelé à une charrette le bouc aux pattes d'acier d'Hippolito et j'ai quitté Maule au galop. Finalement, j'ai fait alliance avec Tamurello et nous nous sommes enseigné mutuellement nos savoirs personnels.

« En ce moment, je me trouve désœuvré et, quand Tamurello a parlé de vos ennuis et m'a prié de soulager votre détresse, j'ai donné mon assentiment. Donc, expliquez-moi vos difficultés, que je les soumette à ma meilleure analyse.

— L'affaire est simple, dit le roi Casmir. Il y a cinq ans, la princesse Suldrun maintenant défunte avait mis au monde une fille qui est aujourd'hui la princesse Madouc. Certaines circonstances de cette naissance demeurent un sujet de conjecture. Par exemple, y aurait-il eu des jumeaux ? Quand ces questions se sont imposées à mon attention, aussi bien Suldrun que le père étaient morts.

— Et il vous a été donné ce seul bébé ?

— Exact. À l'origine, l'enfant avait été emportée par une certaine Ehirm », une servante, et confiée par elle à ses parents, entre les mains de qui nous l'avons récupérée. Je souhaite apprendre tous les faits concernant l'affaire, que j'avais négligés à l'époque.

— Ah ah ! Et très justement ! Qui était son père ?

— Ce point n’a jamais été élucidé. Je ne vois pas d’autre angle d’attaque que la servante qui, en ce temps-là, occupait une petite ferme sur la route de Lirlong en allant vers le sud. Les faits remontent à cinq ans ; toutefois, leurs traces persistent peut-être.

— J’en suis convaincu ! La vérité entière va sûrement se révéler. »

5

Visbhume retourna au Haidion pour y relater ses découvertes. Dans son enthousiasme guilleret, il vint se poster à proximité quasi familière du roi Casmir et, là, avança vivement la tête. « Ehirme la servante, avec toute sa famille, s’est retirée au Troicinet ! »

Le roi Casmir eut un mouvement de recul marqué pour se placer hors de portée de l’haleine de Visbhume et désigna un siège. « Prenez place... Troicinet, dites-vous. Où avez-vous appris cela ? »

Visbhume s’installa avec force grâces. « J’ai eu le renseignement par la sœur d’Ehirme, dont le mari pêche dans le Trou de Took. De plus... » Visbhume inclina la tête de côté avec un air espiègle. « ... devinerez-vous ? »

— Non. Parlez.

— Graithe et Wynes sont le père et la mère d’Ehirme. Eux aussi ont déménagé avec armes et bagages au Troicinet. La sœur dit qu’ils mènent tous une existence prospère de gentilshommes et sur ce point je décèle plus qu’une trace d’envie, ce qui dénature peut-être le témoignage.

— Ah. » Voilà qui offrait du champ à la méditation. Le roi Aillas s’intéresserait-il à ses affaires personnelles ? « Il y a longtemps qu’ils habitent le Troicinet ? »

— Plusieurs années. La femme est demeurée dans le vague et n’a, j’en suis honnêtement convaincu, aucune notion du temps.

— Ma foi, peu importe. Apparemment, il vous reste maintenant à traverser le Lir pour vous rendre au Troicinet. »

Visbhume s’exclama d’un ton plaintif : « Ah, horreur et consternation ! Mais j’irai, bien que je déteste le mouvement incertain des bateaux ! Et qu’il ne soit pas facile pour moi d’oublier les profondeurs humides au-dessous qui n’ont jamais été faites pour l’homme.

— C'est indispensable. Aillas continue sa spoliation en Ulfland du Sud et œuvre en opposition avec mes projets. Allez donc au Troicinet ; apprenez tout ce qui concerne cette affaire, puisqu'elle a rapport à la succession à mon trône. »

Visbhume se pencha en avant, tout frétilant de curiosité. « Comment cela ? Le prince Cassandre est votre héritier !

— Exactement, répliqua le roi Casmir. Pour le moment, occupez-vous seulement des problèmes que j'ai indiqués. Quels sont les détails précis entourant la naissance de l'enfant de Suldrun ? Y aurait-il eu des jumeaux ? Auquel cas, où est l'autre enfant ? Avez-vous bien compris ?

— Oui, naturellement ! affirma Visbhume. Je pars dans l'instant pour le Troicinet, malgré la terreur que m'inspire chaque vague de la noire mer cruelle ! Maintenant, je déclare : qu'elles se dressent de toute leur hauteur, jamais elles n'empêcheront mon passage ! Casmir, je vous dis adieu ! »

Visbhume tourna les talons et quitta la salle à longs pas bondissants. Casmir eut un hochement de tête morose et appliqua son attention à d'autres affaires.

Une heure plus tard, le chambellan annonça un messager nouvellement arrivé à la ville de Lyonesse. « Il prétend qu'il est venu en hâte ; son message est réservé à vos seules oreilles.

— Son nom ?

— Il soutient que ce nom ne dira rien ni à vous ni à moi.

— Amenez-le ici. »

Dans la salle entra un jeune homme maigre, au visage couturé d'horribles cicatrices. Ses vêtements étaient poussiéreux et fatigués par le voyage ; son rang social ne paraissait pas élevé et il parlait avec un fort accent paysan.

« Votre Majesté, je suis envoyé à vous par Torqual qui affirme que vous le connaissez bien.

— C'est vrai. Parlez.

— Il a besoin de couronnes d'or pour exécuter vos ordres. Il dit qu'il a envoyé cette requête par Shalles et il voudrait savoir si vous avez expédié l'or par l'entremise de Shalles ou non. »

Le roi Casmir se frotta l'arête du nez. « Je n'ai pas donné d'or à Shalles pour Torqual. Il n'en a pas demandé. Pourquoi Torqual a-t-il besoin d'or ?

— Il ne m'a pas confié ses intentions.

— Et vous êtes son associé ?

— Oui. Le nouveau roi a interdit que les hommes se battent ou qu'ils prennent leur juste revanche. Mais vous voyez ce que m'a fait sire Elphin de Château Floon ? Je me soucie peu d'Aillas et encore moins de son édit ; une fois que j'aurai fini d'opérer sur Elphin de Floon, Aillas n'aura qu'à me tuer aussi raide qu'il en aura envie.

— Quel rapport ceci a-t-il avec Torqual ?

— Nous sommes des hors-la-loi ; nous parcourons les montagnes reculées comme une meute de loups. Ces temps derniers, nous avons déniché une retraite où personne ne peut nous poursuivre et maintenant il nous faut de l'or pour meubler cette retraite et acheter une réserve de provisions, qui sont plus faciles à acheter qu'à voler.

— Combien d'or êtes-vous venu chercher ?

— Cent couronnes.

— Quoi ? Avez-vous l'intention de vous nourrir d'ortolans et de miel de jasmin ? Je vous allouerai quarante couronnes ; mangez de la bouillie d'avoine et buvez du lait de brebis.

— Je ne peux prendre que ce que vous me donnez. »

Le roi Casmir, se levant, alla à la porte. « Dominic ! »

L'homme d'armes qui gardait cette porte se retourna. « Votre Majesté ?

— J'ai une mission dangereuse pour quelqu'un de vaillant.

— Sire, je suis celui que vous cherchez.

— Alors, préparez-vous. Il faut que vous preniez la route avec une bourse d'or pour chevaucher en direction du nord, puis que vous reveniez me rendre compte de sa remise. Ce gentilhomme, dont je ne connais pas le nom, vous servira de guide.

— Sire, ce sera fait. »

IX

1

Le Château Clarrie était situé dans une des régions les plus reculées de l'Ulfland du Sud, à une trentaine de kilomètres de la frontière de l'Ulfland du Nord et tout près des Coupe-Nuages, trois pics désolés du massif du Teach tac Teach.

Le maître du Château Clarrie et des terres qui en dépendaient était le seigneur Loftus, un des barons les moins disposés à subir l'autorité du nouveau roi. Il fondait son intransigeance sur les faits du passé récent : autrement dit, les expéditions skas en vue de s'emparer d'esclaves. Ces épisodes étaient devenus moins fréquents ces dernières années ; néanmoins, des groupes de Skas, en chemin pour une mission quelconque, passaient toujours sur la Route Haute, à quelques kilomètres seulement à l'est.

De plus, parmi les voisins du seigneur Loftus, certains – comme Mott de Fort Motterby et Elphin de Floon, n'étaient pas moins intraitables que lui et beaucoup étaient membres d'un clan hostile.

L'ennemi traditionnel du Château Clarrie depuis des siècles était la famille Gosse de Fian Gosse, un château qui se dressait dans une gorge à une trentaine de kilomètres au sud de Clarrie. Au contraire du seigneur Loftus, le jeune seigneur Bodwy avait décidé d'apporter son soutien au roi Aillas dans tous ses programmes, car il était désireux de mettre un terme au conflit sanglant qui avait tué son père, ses oncles, son grand-père et d'innombrables parents bien avant leur heure.

À la réunion de Doun Darric, Bodwy était allé trouver le seigneur Loftus de Clarrie et avait exprimé l'espoir que la confiance et l'amitié naissent entre leurs deux maisons – et il s'était engagé à tout faire pour favoriser une réconciliation, disant qu'une hostilité perpétuelle ne servait les intérêts de personne.

Le seigneur Loftus avait répliqué plutôt raidement, la teneur de sa réponse étant qu'il ne prendrait pas de nouvelles initiatives contre les Gosse.

C'est pourquoi, un mois plus tard, le seigneur Bodwy écouta avec surprise ce que lui racontait Sturdevant, son bouvier : « Ils portaient la livrée verte de Clarrie, avec les épaulettes de Clarrie ; il y en avait quatre, bien que je n'en aie reconnu aucun. Toutefois, ils ont agi avec une totale insolence et une très grande cruauté dans la façon dont ils ont traité votre brave taureau Butz le Noir, ils l'ont entraîné au galop vers Clarrie, avec une chaîne passée dans son anneau de nez. »

Le seigneur Bodwy se rendit aussitôt à cheval en compagnie de Sturdevant au Château Clarrie où, depuis plus d'un siècle, personne de la famille Gosse n'était venu avec des intentions pacifiques. Le seigneur Loftus le reçut courtoisement et le seigneur Bodwy promena un regard curieux dans la grande salle du Château Clarrie, disant son admiration pour une belle tapisserie suspendue au mur.

« J'aimerais que ce soit le seul but de ma visite, déclara-t-il. En fait, je suis inquiet pour mon taureau Butz le Noir. Sturdevant, racontez votre histoire. »

Sturdevant expliqua : « Messire, pour résumer l'affaire, hier Butz le Noir a été enlevé de son pâturage par quatre hommes portant le vert de Clarrie. »

Le seigneur Loftus devint aussitôt hautain. « Comment ? Maintenant, au mépris de tout, vous m'accusez de voler votre bétail ?

— Nullement ! s'exclama le seigneur Bodwy. J'éprouve trop de considération à votre égard pour cela. Convenez toutefois que les circonstances sont troublantes à l'extrême. Sturdevant a nettement vu le vert de Clarrie porté par des hommes qu'il n'a pas reconnus. Les empreintes conduisaient dans vos terres mais se perdaient sur la berge de la rivière Tournoyante.

— Vous êtes à liberté de fouiller les lieux de fond en comble, répliqua sire Loftus de la voix la plus glaciale du monde. Je vais interroger immédiatement mes bouviers.

— Sire Loftus, je tiens beaucoup moins à trouver Butz le Noir qu'à déceler les mobiles de cette action et connaître ceux qui l'ont perpétrée. »

Sire Loftus possédait nombre d'admirables qualités, mais la faculté de s'adapter aisément à des idées nouvelles, ou ne tombant pas immédiatement sous le sens, lui manquait. Le taureau de sire Bodwy avait été volé, sire Bodwy était venu immédiatement chez lui. La conclusion crevait les yeux : sire Bodwy le prenait pour un voleur de bétail en dépit d'affirmations hypocrites du contraire.

Sire Loftus fut encore plus déconcerté quand Butz le Noir fut découvert dans un hangar derrière son écurie, abattu et écartelé.

Pétrifié de stupeur, sire Loftus finit par retrouver sa langue. Il convoqua son intendant et ordonna que soient versés à sire Bodwy cinq florins d'argent, tout en continuant à protester qu'il n'avait aucune responsabilité dans l'affaire.

Bodwy refusa d'accepter l'argent. « Vous n'êtes manifestement pas coupable de cet acte ; je ne peux me résoudre à prendre votre argent. À la place, je vais envoyer une charrette quérir la carcasse et demain elle rôtiira en grésillant sur la broche. » Une impulsion généreuse lui fit ajouter : « Peut-être vous-même et d'autres de votre maison aimeriez-vous venir à Fian Gosse vous joindre à nous pour le festin. Cette étrange occurrence aurait ainsi un résultat opposé à celui qui était recherché.

— Messire, qu'entendez-vous par là ?

— Vous rappelez-vous le soi-disant sire Shalles de Dahaut qui était si visiblement un agent du Lyonesse ?

— Je me souviens de sire Shalles. La relation avec le roi Casmir n'est pas aussi évidente que cela.

— Certes, c'est une hypothèse. Je suppose également que Shalles n'est pas le seul agent au travail dans la région. »

Le seigneur Loftus marqua sa perplexité par un hochement de tête. « Je vais faire une enquête sérieuse. Merci pour votre invitation mais, étant donné les circonstances, alors que le soupçon pèse encore sur ma tête, je crains de devoir la refuser.

— Sire Loftus, je suis prêt à parier tout ce que je possède que vous n'avez nullement trempé dans cet épisode ! Je réitère mon invitation : que le pauvre Butz le Noir, qui a péri d'une fin ignoble, rende au moins après sa mort un bon service à nos deux maisons. »

L'obstination de sire Loftus était grande ; il considérait sa parole, une fois prononcée, comme immuable et irrévocable, afin de ne jamais risquer d'être taxé d'inconstance. « Je vous prie de m'excuser, sire Bodwy, mais je me sentirai mal à l'aise tant que ce mystère ne sera pas entièrement éclairci. »

Le seigneur Bodwy retourna à Fian Gosse. Cinq jours passèrent ; puis un jeune fermier se précipita en la présence du seigneur Bodwy avec des nouvelles alarmantes. Quatorze des plus beaux bœufs du seigneur Loftus avaient été volés pendant la nuit et emmenés vers le sud. Des métayers avaient identifié les voleurs comme étant des bouviers de Fian Gosse, d'après leurs manières furtives et parce que personne d'autre n'aurait été enclin à commettre pareil forfait.

Il y avait pis encore. Slevan Wilding, neveu de Loftus, avait suivi la

piste jusque dans les terres de Gosse. En un lieu appelé le Tor de Fer, trois hommes d'armes en livrée de Fian Gosse avaient tiré une volée de trois flèches. Atteint trois fois – au cœur, au cou et à l'œil, Slevan Wilding était tombé raide mort. Ses compagnons avaient voulu donner la chasse aux auteurs du guet-apens, mais ceux-ci s'étaient déjà enfuis.

Mis au courant de l'embuscade, après avoir examiné les flèches, le seigneur Loftus avait levé vers le ciel ses poings serrés et dépêché des cavaliers à travers les brandes et dans des gorges isolées pour convoquer au Château Clarrie les guerriers du Clan Wilding. Édité du roi ou pas, il jura de venger la mort de Slevan Wilding et de punir ceux qui avaient volé son bétail.

Le seigneur Bodwy envoya aussitôt des messagers à bride abattue vers Doun Darric, puis prépara Fian Gosse à soutenir assaut et siège.

Les messagers entrèrent dans Doun Darric sur des chevaux mourants, au milieu du jour. Par chance, un bataillon de deux cents cavaliers était prêt à faire mouvement vers la frontière d'Ulfland du Nord pour de grandes manœuvres. À la place, Aillas lui donna l'ordre de partir à bride abattue pour Fian Gosse.

Et la troupe de chevaucher tout au long du bel après-midi, s'arrêtant pour se reposer une heure au coucher du soleil, puis remontant en selle pour voyager à la clarté de la pleine lune : à travers la lande de Bruden, gravissant la route de la rivière Tournoyante jusqu'à la lande de l'Homme Mort, puis obliquant vers le nord-est. À minuit, le vent commença à souffler en rafales et des nuages voilèrent la lune ; il y avait risque de plonger dans un marécage sans fond ou de tomber tête la première dans un ravin, et les soldats s'abritèrent dans un petit bois de mélèzes où ils se blottirent autour de feux qui fumaient.

À l'aube, la troupe se remit en marche malgré un vent de tempête et des giclées de pluie froide. Leurs manteaux voltigeant autour d'eux, les cavaliers montèrent péniblement la pente jusqu'à la Crête Bleue de Murdoch et suivirent au galop sous de lourds nuages gris un sentier dans la bruyère.

À deux heures de l'après-midi, ils arrivèrent à Fian Gosse – une heure seulement après l'investissement du château par le seigneur Loftus et les hommes de son clan, au nombre d'une centaine. Pour le moment, ils s'étaient rassemblés hors de portée de flèche et s'affairaient à construire des échelles : particulièrement efficaces ici, puisque les murailles de Fian Gosse étaient basses et les défenseurs peu nombreux. Le seigneur Loftus ne doutait pas que la place tombe au premier assaut, qu'il décida de mener à la clarté de la lune.

L'arrivée des hommes du roi et du roi en personne ruina son projet

et il connut aussitôt l'amertume de la défaite totale. Si le sang coulait maintenant, le torrent le plus abondant serait du sang des Wilding. Alors, que faire ? se demanda-t-il. Se retirer ? Se battre ? Parlementer ? Il ne prévoyait rien que de l'humiliation.

Partagé entre le découragement et le défi, le seigneur Loftus se planta face aux hommes du roi, la visièrre de son heaume relevée, les mains posées sur le pommeau de son épée dont la pointe s'enfonçait dans l'herbe entre ses pieds.

Un héraut s'avança à cheval, sauta élégamment à terre et se posta devant le seigneur Loftus. « Messire, je parle avec la voix du roi Aillas. Il vous ordonne de rentrer l'épée au fourreau, puis de venir lui expliquer votre présence ici. Quel message rapporterai-je au roi Aillas ? »

Le seigneur Loftus ne répondit pas. D'un puissant geste farouche, il rengaina son épée et traversa le terrain à grandes enjambées. Aillas descendit de cheval et attendit. Tous les yeux – des hommes du clan des Wilding, des défenseurs de Fian Gosse et de l'armée royale – suivaient ses moindres pas.

À Fian Gosse, la herse se releva en grinçant, le seigneur Bodwy, avec trois de ses gens, sortit et s'approcha lui aussi du roi Aillas.

Le seigneur Loftus s'arrêta à trois mètres d'Aillas. En silence, le seigneur Bodwy vint se placer à sa hauteur.

Aillas dit froidement : « Donnez votre épée à sire Glyn, qui se tient là-bas. Vous êtes en état d'arrestation et je vous accuse de conspiration pour effectuer un assaut illégal et commettre des voies de fait sanglantes. »

Le visage figé, le seigneur Loftus tendit son épée.

Aillas reprit : « Je vais écouter votre défense. »

Le seigneur Loftus parla le premier, puis le seigneur Bodwy, puis encore Loftus et Bodwy et finalement Glannac ; et à présent toute l'histoire avait été racontée.

Aillas prit la parole d'un ton plus dédaigneux que dur : « Loftus, vous êtes obstiné, trop orgueilleux et inflexible. Vous ne semblez ni cruel ni méchant, simplement impétueux à un point ridicule. Vous rendez-vous compte de votre chance que je sois arrivé ici quand je l'ai fait, avant que le sang ait coulé ? Si une seule vie avait été perdue, je vous aurais décrété coupable de meurtre et pendu à l'instant même, et je n'aurais pas laissé pierre sur pierre de votre château.

— Le sang de mon neveu Slevan a été versé ! Qui sera pendu pour ce crime ?

— Qui est le meurtrier ?

— Un des Gosse.

— Jamais ! s'écria Bodwy. Je ne suis pas si bête !

— Exactement, dit Aillas. Seul quelqu'un de follement emporté comme vous-même peut manquer de discerner le but de ce crime, qui a été calculé pour vous brouiller et me nuire. Vous m'avez mis devant un dilemme et je dois choisir avec soin ma voie entre la sagesse et la justice aveugle, je ne tiens pas non plus à punir la sottise pour elle-même. À cela s'ajoute que le seigneur Pirmence vous déclare innocent de tout emprisonnement et torture, ce qui pèse d'un grand poids en votre faveur. Donc quelles assurances me donnerez-vous que vous ne reprendrez jamais les armes pour faire justice vous-même, ne vous battant que pour votre propre défense ou le service du roi ? »

Le seigneur Loftus s'écria : « Quelle assurance donnera Bodwy qu'il ne me volera plus de bétail ? »

Franchement amusé, Bodwy éclata de rire. « Avez-vous volé mon taureau Butz le Noir ?

— Non, et je ne commettrais pas une action pareille.

— Je n'irais pas non plus voler dans votre troupeau. »

Loftus lança un regard sombre vers les montagnes. « Vous prétendez que ceci n'est qu'un mauvais tour ?

— Pire, bien pire ! répliqua le seigneur Bodwy. Quelqu'un a projeté que vous investissiez et preniez Fian Gosse, puis en subissiez les conséquences, à mon détriment, au vôtre, à celui du roi Aillas et de tout le pays.

— Je comprends ce que vous voulez dire. Seul un fou pourrait imaginer une opération d'une telle perfidie !

— Pas un fou, dit Aillas. À moins que Torqual ne soit fou. »

Le seigneur Loftus cilla. « “Torqual” ? C'est un hors-la-loi !

— Au service du Lyonesse. Parlez maintenant, Loftus ! Comment m'assurerez-vous de votre foi, loyauté et obéissance futures à l'égard des lois du pays ? »

Avec raideur, le seigneur Loftus mit un genou en terre et se voua au service du roi, s'engageant sur son honneur et la réputation de sa maison.

« Voilà qui doit faire l'affaire, déclara Aillas. Sire Bodwy, qu'en pensez-vous ?

— Je n'ai rien à redire, pour autant que cesse la suspicion entre

Wilding et Gosse.

— Très bien, ainsi soit-il. Messire Glyn, rendez son épée à sire Loftus. »

Trop ému pour parler, le seigneur Loftus rengaina son épée.

Aillas dit : « Notre ennemi est Torqual. Il se cache en Ulfland du Nord et vient ici pour commettre des actes de malveillance. Je suis certain qu'en ce moment même il observe depuis la montagne ou la forêt. Je vous demande à tous deux d'apprendre le plus que vous pourrez sur lui. Pour le présent, impossible de pénétrer en Ulfland du Nord sans risquer de provoquer les Skas, ce pour quoi nous ne sommes pas encore prêts. Tôt ou tard cependant, les Skas tourneront leur attention vers nous et je doute qu'ils tiennent alors compte de notre convenance.

« Entre-temps, recommandez à vos bergers et à vos métayers de surveiller attentivement les landes. Homme, femme ou enfant, quiconque aidera à capturer Torqual, sa fortune est faite. Répandez la nouvelle, si vous voulez bien. Ne manquez pas non plus de mettre en garde vos parents et alliés de clan contre Torqual et ses agissements.

« Or ça, seigneur Loftus, le souci de ma réputation m'empêche de vous laisser aller sans pénitence. D'abord, vous serez à l'épreuve pendant cinq ans. Deuxièmement, je vous inflige une amende de vingt couronnes d'or, à payer au Trésor Royal. Troisièmement, vous devez organiser une fête d'amitié entre vos clans où il devra n'y avoir aucune arme et seulement des paroles aimables prononcées. Que la musique et des danses marquent la fin des effusions de sang entre voisins. »

Le seigneur Bodwy se tourna vers Loftus et allongea le bras. « Voici ma main en gage. »

Le seigneur Loftus, encore quelque peu compassé et profondément humilié, se sentit soudain libéré de tout le passé. Dans un élan de générosité aussi chaleureux que celui de Bodwy, il prit la main et la serra. « Vous ne me trouverez jamais en défaut. J'espère que nous serons bons amis et voisins. »

2

À peine Aillas était-il revenu à Doun Darric que ses pressentiments se justifiaient pleinement et ses difficultés précédentes devinrent

soudain insignifiantes.

Aillas attendait depuis longtemps un signe d'hostilité ska à son autorité, ne serait-ce qu'une escarmouche ou deux pour sonder sa résolution. En fait de signe, c'est un coup rude et brutal que lui assénèrent les Skas : un défi qui ne lui laissait que deux partis à prendre – se soumettre, s'exposant ainsi au ridicule et au discrédit, ou se battre, ce qui signifiait se lancer dans une lutte qu'il n'était pas encore prêt à mener.

L'opération ska ne pouvait guère être considérée comme une surprise. Aillas connaissait bien les Skas ; ils s'estimaient en guerre avec le reste du monde et tiraient avantage de toutes les occasions pour étendre leur empire. Comme l'Ulfland du Sud allait fatalement devenir plus fort sous l'administration du roi Aillas, son influence devait être promptement annihilée. Pour débiter, avec le minimum de déploiement de forces et de pertes en vies humaines skas, ils s'emparèrent de la ville de Suarach sur la berge sud de la rivière Tournoyante, tout près de la frontière entre les deux Ulflands.

Jusqu'ici, les Skas avaient laissé Suarach en paix, pour servir de terrain neutre où ils avaient latitude de commercer avec le monde extérieur. Les fortifications de la ville étaient depuis longtemps en ruine et Aillas, manquant à la fois d'argent et d'hommes pour lui donner une garnison convenable, avait par nécessité laissé Suarach sans défense, avec l'espoir que les Skas continueraient à traiter la ville en zone neutre.

Or les Skas avaient subitement passé à l'action, dans l'intention de démontrer d'éclatante façon leur politique à l'égard de l'Ulfland du Sud ; ils étaient entrés dans Suarach avec quatre régiments de cavalerie mixte et de fantassins et avaient pris la ville sans coup férir.

Ils avaient aussitôt réquisitionné des équipes de travailleurs dans la population de la ville et, s'évertuant avec cette intensité forcenée caractéristique de toute leur conduite, ils avaient réparé les fortifications, si bien que Suarach était devenue une insulte mortelle à Aillas et à la dignité de son gouvernement, insulte dont il ne pouvait faire fi sans une désolante diminution de son prestige.

Pendant deux jours, Aillas demeura dans son quartier général de Doun Darric, à calculer ses options. Contre-attaquer immédiatement pour reprendre Suarach par un assaut de front semblait le moins réalisable de ses choix. Les Skas avaient l'avantage de lignes de communication courtes ; dans toutes les catégories par lesquelles se mesurent les qualités militaires, leurs guerriers étaient supérieurs aux nouvelles recrues ulfes : l'entraînement, la discipline, le commandement, les armes et, plus efficace que tout, la certitude quasi

religieuse de l'invincibilité ska. Les soldats troices, de l'avis d'Aillas, soutenaient mieux la comparaison avec les Skas mais, néanmoins, sur le seul plan de l'aptitude au combat, impossible de les considérer comme rivalisant avec eux [27].

Assis seul dans le cottage qui lui servait de quartier général à Doun Darric, Aillas regardait au-dehors la pluie qui s'abattait sur la lande : spectacle lugubre mais pas plus décourageant que la mauvaise passe où il se trouvait à présent. S'il engageait des soldats, des navires et des vivres du Troicinet, en quantité suffisante pour écraser les Skas, il risquait non seulement de susciter du mécontentement dans son propre pays mais aussi de s'exposer à une attaque soudaine par le roi Casmir de Lyonesse (qui, de toute manière, se réjouirait de découvrir Aillas pris au piège d'une guerre à outrance avec les Skas).

En ce moment, l'attention de tous les barons, chevaliers et gentilshommes d'Ulfland du Sud était fixée sur lui. S'il ne ripostait pas, il perdait sa crédibilité en tant que roi régnant et devenait un autre Oriante, impuissant en face des forces skas.

Aillas, debout devant la fenêtre et le regard perdu sur la lande noyée de pluie, parvint finalement à une décision – qui, en réalité, était moins un plan d'action qu'une liste de réactions dont il devait s'abstenir : pas d'assaut contre Suarach, pas de renforts venus du Troicinet – à part des navires de guerre pour harasser la flotte ska – et pas question de faire comme si rien ne s'était passé. Alors, que restait-il ? Seulement les armes classiques de celui qui est le plus faible : la ruse et l'astuce.

Et l'Ulfland du Nord ? Les Skas le parcouraient à leur gré, utilisant cette région comme un arrière-pays sauvage qu'ils occuperaient un jour ou l'autre. Pour l'instant, ils exploitaient ses ressources en bois et en minerai et réquisitionnaient la population clairsemée pour leur servir de main-d'œuvre quand cela leur convenait. Le long de cette bande côtière appelée « l'Estran », les Ulfs avaient été totalement expulsés. À leur place, les Skas étaient venus en foule construire leurs curieux villages aux multiples pignons, et cultiver non seulement les superficies fertiles mais aussi ces étendues que les Ulfs avaient reléguées au rang de pâturages. Ailleurs, quelques paysans se regroupaient dans des villages misérables, se cachant à l'approche des Skas chargés de l'enrôlement forcé, bien que dans sa cité de Xounges le roi Gax fût toujours officiellement souverain du pays.

L'obscurité tomba sur la lande détrempée. Aillas s'attabla devant un souper de pain et de lentilles, puis resta assis seul au coin du feu deux heures encore avant de se coucher et, finalement, bercé par le léger bruit de la pluie sur le chaume, il s'endormit.

Au matin, par miracle, le soleil brillait dans un ciel d'un bleu vif et les landes, étincelantes de gouttes de pluie reflétant ses rayons, ne semblaient plus un endroit aussi sinistre.

Aillas mangea son petit déjeuner, puis envoya un message à Domreis, ordonnant que six navires de guerre s'apprêtent aussitôt et partent pour Ys, d'où ils sillonneraient la Mer Étroite en quête de vaisseaux skas.

Aillas eut ensuite une réunion avec son commandement militaire. Il parla pendant un certain temps, définissant les problèmes et expliquant comment il espérait les résoudre.

La réaction de son état-major le surprit et lui réchauffa le cœur ; en effet, les idées d'Aillas coïncidaient dans les grandes lignes avec leurs propres prédispositions. Des voix s'élevèrent même pour jeter un défi aux Skas : « Nous avons rampé assez longtemps devant ces démons au cœur noir ! Maintenant, nous allons enfin leur montrer de quelle étoffe sont faits les guerriers ulfs ! » « Ils nous ont battus jusqu'ici, d'accord ! Et pourquoi ? Parce qu'ils sont bien entraînés, ce qui donne à chaque homme la force de trois. À présent, nous aussi nous sommes entraînés ! » « Dites donc, Allons-y tout de suite ! Droit au centre de l'Ulfland du Nord puis cherchons leurs armées ! Nous ne sommes pas les moutons bêlants qu'ils nous croient ! »

Aillas, riant à demi, s'exclama : « Ah, sire Redyard, si toute l'armée avait votre détermination ! Nos problèmes seraient résolus ! Mais pour le moment il nous faut mener la lutte avec notre intelligence plutôt que nos sentiments. L'unique point vulnérable des Skas est leur infériorité numérique ; ils ne peuvent se permettre de grosses pertes, si importantes que soient celles qu'ils infligent. Moi-même, je tiens tout autant à chacun des nôtres et je ne me soucie guère d'échanger des vies avec eux, en particulier deux des nôtres contre une des leurs, même si cela devait nous apporter la victoire. Nous devons attaquer à la façon des bandits, frapper puis nous retirer avant d'avoir nous-mêmes éprouvé des dommages. La guerre sera gagnée peu à peu mais sûrement. Par contre, si nous tentons de combattre les Skas face à face, nous jouerons le jeu qu'ils préfèrent, nous essuierons de nombreuses pertes et nous ne gagnerons pas.

— C'est une façon délicate de présenter les choses, commenta sire Gahaun. Aussi bien, puisqu'une bonne moitié de vos soldats ont commencé comme bandits, nous pouvons réduire de beaucoup leur entraînement.

— L'entraînement, toujours l'entraînement, grommela sire Redyard. Quand donc nous battons-nous ?

— Soyez patient, messire. Vous vous battrez bien assez tôt, je vous

l'assure. »

Une semaine plus tard, un message du Château Clarrie parvint à Aillas :

« Voici une information qui vous intéressera. Un de mes bouviers a découvert trois de mes têtes de bétail volées au pied du Mont Noc, en pleine montagne. Nous sommes partis discrètement à cheval et nous avons réussi à capturer un des voleurs, grâce à une flèche qui l'a atteint au côté. Avant de mourir, il nous a donné de plus amples renseignements sur Torqual, qui commande maintenant une vingtaine de coupe-jarrets dans Ang, un vieux fort situé dans un lieu-dit la Gorge-au-Cri-du-Diable, absolument inattaquable. Il dépense de l'or pour de bonnes armes et de bonnes provisions de bouche, et cet or est fourni apparemment, comme vous l'aviez affirmé, par le roi Casmir de Lyonesse avec qui Torqual entretient des relations. »

3

Le roi Casmir, justement, n'était pas entièrement satisfait des initiatives de Torqual. Une fois encore, ce dernier avait envoyé un messenger réclamant de l'or et, à cette occasion, le roi Casmir avait demandé une justification des fonds déjà dépensés et des résultats obtenus.

« Je ne suis pas convaincu que mon argent est utilisé à bon escient, déclara le roi Casmir. À parler net, mes informateurs me disent que le style de vie de Torqual approche le luxe et que lui et sa compagnie de coupe-jarrets festoient avec ce que le pays a de meilleur à offrir. Est-ce ainsi que mon or est dépensé, pour des bonbons et des gâteaux aux raisins ?

— Et pourquoi pas ? rétorqua le messenger. Notre refuge est Ang, qui n'offre guère plus de confort qu'un tas de pierres. Faut-il nous serrer la ceinture en travaillant pour vous ? Quand la pluie gicle par les fenêtres et que le feu charbonne faute de bois sec, Torqual est au moins en mesure d'offrir à sa bande le réconfort d'une bonne nourriture et de bon vin ! »

Casmir compta à regret vingt autres couronnes, avec instruction à Torqual qu'il apprenne à vivre sur le pays.

« Je suggère qu'il sème de l'avoine et de l'orge sur des terres inutilisées et qu'il entretienne un troupeau de bœufs et de moutons, qu'il élève des volailles, comme les autres habitants de la région, et il

amoindrira ainsi cette érosion impitoyable de mes finances.

— Sire, avec le plus grand respect pour votre sagesse, nous ne pouvons faire pousser de l'avoine ou de l'orge sur des surfaces de pierre verticales et le bétail ne prospérera pas non plus dans ces régions. »

Bien que sceptique, le roi Casmir n'insista pas.

Plusieurs mois passèrent pendant lesquels se produisirent dans les Ulflands des événements importants. Des dépêches secrètes venues de Doun Darric et d'ailleurs ne mentionnaient pas Torqual et le roi Casmir ne pouvait qu'échafauder des hypothèses en ce qui concernait ses activités.

Finalement, le messager revint et demanda de nouveau de l'or : à cette occasion, une somme de cinquante couronnes.

Pour une fois, le calme glacial du roi Casmir l'abandonna ; sa bouche béa de stupeur. « Vous ai-je bien entendu ?

— Sire, si vous avez saisi le chiffre de “cinquante couronnes”, vous m'avez bien entendu. La compagnie à Ang compte maintenant vingt-deux guerriers en pleine force, qui doivent être nourris, habillés et armés en toutes saisons. Nos autres sources de revenus nous font défaut ; présentement, Torqual se remet d'une blessure. Il vous envoie ce message : “Si vous voulez que je conserve ma troupe et œuvre à votre service, il me faut de l'or.” »

Le roi Casmir soupira et secoua la tête. « Vous n'aurez plus rien de moi, pas avant que j'aie la preuve que vos activités valent ce qu'elles coûtent. Pouvez-vous me donner ce renseignement ? Non ?... Rosko ! Ce gentilhomme se retire. »

Vers le soir de cette même journée, Rosko, un des sous-chambellans du roi Casmir, annonça à ce dernier – sur un ton nasal exprimant la désapprobation – qu'un certain Visbhume demandait une audience privée.

« Amenez-le », dit sèchement le roi Casmir.

Visbhume entra, bousculant au passage Rosko surpris et s'élançant pointe du pied en avant dans la foulée dansante que donne l'énergie libérée après avoir été contenue. Comme auparavant, il portait un manteau d'un noir rougeâtre et, ce jour-là, une casquette noire de chasseur à grande visière qui, avec ses yeux noirs fureteurs, son long nez busqué et sa posture penchée en avant, lui donnait un air de curiosité avide. Il s'arrêta près du roi Casmir, ôta son couvre-chef puis, arborant un sourire malin et confidentiel, exécuta une révérence avec force ronds de jambes.

Le roi Casmir désigna un siège un peu éloigné ; l'haleine de Visbhume était loin d'être fraîche.

Visbhume prit place avec l'attitude détendue d'un homme qui a bien travaillé. Le roi Casmir congédia d'un geste Rosko, puis questionna Visbhume : « Quelles nouvelles ?

— Sire, j'ai appris beaucoup de choses.

— Alors, parlez.

— Malgré ma terreur de la mer cruelle, j'ai traversé le Lir avec bravoure, comme il sied à l'agent secret de Votre Majesté. »

Visbhume ne jugea pas nécessaire de préciser qu'il avait passé la majeure partie d'un mois à inspecter les navires qui sillonnaient le Lir, dans l'intention de déterminer lequel offrait le plus de rapidité, de sécurité et de confort pour la traversée. Il poursuivit : « Quand le service ou le devoir commande, j'obéis aussi inmanquablement que le soleil se lève dans l'indifférence à tout ce qui l'entoure !

— C'est agréable à entendre, répliqua le roi Casmir.

— À mon arrivée à Domreis, je me suis logé à l'auberge de l'Aigle Noir, que j'ai jugée... »

Le roi Casmir leva la main. « Inutile de détailler chaque incident. Contentez-vous de dire ce que vous avez découvert.

— Comme il vous plaira, messire. Au bout d'environ un mois d'investigations extrêmement délicates, j'ai appris dans quelle région se trouvait la résidence actuelle d'Ehirme. Je m'y suis rendu et là, après des semaines de nouvelles recherches, j'ai découvert la demeure d'Ehirme et de ses parents.

« À ma surprise, j'ai constaté que la sœur d'Ehirme n'avait nullement exagéré. On a octroyé à ces gens la condition de nobles et ils vivent dans le luxe, avec des serviteurs pour balayer l'âtre et nettoyer les marches devant la maison. C'est maintenant "Dame Ehirme" et son mari est le "Squire Dikken". Il y a du verre transparent à leurs fenêtres, quatre cheminées sur leur toit, et le plafond de leur cuisine est invisible tant il y pend de saucisses.

— C'est une élévation sociale extraordinaire, commenta le roi Casmir. Continuez, en comprimant un peu les semaines et les mois ; sinon nous resterons assis ici un laps de temps tout aussi long.

— Votre Majesté, je serai bref, que dis-je, laconique ! Une enquête dans les environs n'a rien donné concernant ce qui nous intéresse, j'ai donc décidé de poser mes questions directement à Dame Ehirme. Là, j'ai rencontré des difficultés, car elle ne parle pas de façon intelligible.

— Je lui ai coupé la langue, dit le roi Casmir.

— Voilà l'explication ! Son mari est revêche et aussi avare de paroles qu'un poisson mort. Je suis donc parti poser mes questions à Graithe et à Wynes, chez qui je me suis de nouveau heurté à une taciturnité offensante. Par contre, cette fois-là j'étais prêt : sous le déguisement d'un marchand de vins, je leur ai versé une libation qui les a rendus dociles et ils ont dégoisé tout ce qu'ils savaient. »

Visbhume secoua la tête et sourit largement à cette évocation.

Sans émettre de commentaire, le roi Casmir attendit que Visbhume s'arrache enfin à ses souvenirs plaisants.

« Ah, quel triomphe ! conclut Visbhume. Et maintenant écoutez cette nouvelle ! L'enfant conduit à l'origine chez Graithe et Wynes était un garçon. Un jour où ils l'avaient emporté dans son panier en allant au bois, les fées du Fort de Thripsey ont pris le garçon et laissé à la place une fille. Le changelin est la princesse Madouc. »

Le roi Casmir ferma les yeux et les garda clos dix secondes, mais ne donna pas d'autre signe d'émotion et, quand il parla, sa voix avait son calme habituel. « Et le garçon ?

— Ils ne l'ont plus jamais revu ni de près ni de loin. »

Le roi Casmir prononça très bas, comme pour ses seules oreilles : « Persilian avait dit vrai, plus que je ne pouvais l'imaginer. »

Visbhume arbora un air de judicieuse sagacité, tel que seyait à un conseiller écouté du roi.

Le roi Casmir le jaugea un long moment, puis demanda du ton le plus banal du monde : « Vous vous êtes entretenu avec qui de cette affaire ? Tamurello ?

— Avec personne, excepté vous-même ! Prudence oblige !

— Vous avez bien rempli votre mission. »

Visbhume se leva d'une détente. « Merci, Votre Majesté. Quelle va être ma récompense ? J'espère un domaine agréable.

— Nous verrons. D'abord, il nous faut élucider cette affaire jusqu'au bout. »

Visbhume dit d'une voix éteinte : « Vous faites allusion à l'enfant ?

— Bien entendu. Il doit avoir cinq ans à présent ; peut-être habite-t-il toujours chez les fées. »

Visbhume fit la grimace. « Peu probable. Elles sont sujettes à trente-six lubies et marottes. Leurs enthousiasmes ne durent pas. Le petit garçon a été depuis longtemps rejeté dans la forêt et très

certainement dévoré par des animaux sauvages.

— Cela, j'en doute. Le garçon doit être retrouvé, identifié et amené ici au Haidion. C'est de la plus extrême urgence. Savez-vous où se trouve le Fort de Thripsey ?

— Non, sire. »

Le roi Casmir eut un sourire sardonique. « Visiblement, il est situé à proximité de l'ancienne résidence de Graithe et de Wynes – autrement dit derrière le village de Glymwode, à la lisière de la forêt. Trouvez le fort et posez vos questions aux fées. Si nécessaire, subjuguiez-les avec une libation de docilité. »

Visbhume émit un cri de consternation aigu. « Votre Majesté, un mot ! »

Tournant lentement la tête, le roi Casmir fixa sur Visbhume un regard aussi froid et bleu qu'un lac glaciaire. « Vous avez d'autres renseignements à fournir ?

— Non, Votre Majesté. Je dois réfléchir longtemps et profondément sur la meilleure manière de m'y prendre pour atteindre les buts fixés par vous.

— Ne perdez pas de temps. Cette affaire a une grande importance... Pourquoi attendez-vous ?

— Votre Majesté, j'ai des besoins.

— De quelle sorte ?

— Il va sûrement me falloir une monture convenant à ma condition, ainsi qu'une somme d'argent pour les dépenses indispensables.

— Adressez-vous à Rosko ; il s'occupera de vos demandes. »

4

Le Sfer Arct, qui pénétrait dans la ville de Lyonesse par le nord, longeait la plus ancienne aile du Haidion, puis traversait la ville jusqu'au Chale, l'esplanade qui donnait sur le port. À cette intersection était située l'auberge des Quatre Guimauves, où Visbhume prit une chambre, en désobéissance manifeste à l'ordre de se dépêcher donné par le roi Casmir.

Visbhume dîna d'un excellent homard frais pêché, cuit dans une

sauce au vin, au beurre et à l'ail, et consomma une bouteille du meilleur vin que pouvait offrir l'auberge. Malgré la succulence de son repas, il mangea sans appétit, étreint par une pénible appréhension. Si, en allant trouver les fées, il les ennuyait avec ses questions, elles lui joueraient sûrement une série de mauvais tours – d'autant plus qu'elles adoraient harceler les gens chez qui elles décelaient de la peur et de l'aversion : deux sentiments que Visbhume éprouvait en abondance.

Après avoir fini son dîner, Visbhume s'en fut s'installer sur un banc le long de la place et, tandis que le crépuscule tombait sur la ville, il continua à réfléchir soucieusement à sa mission. Si seulement il avait travaillé avec plus d'application pendant son apprentissage auprès d'Hippolito ! Mais il ne s'était essayé qu'aux techniques faciles et n'avait jamais maîtrisé les difficiles disciplines nécessaires pour pratiquer pleinement le Grand Art. Quand il s'était enfui de Maule dans la charrette au bouc, il avait emporté par-devers lui certains biens d'Hippolito : du matériel, des livres, des objets de curiosité et sa grande aubaine : l'Almanach de Twitten. Il avait déposé ces articles dans un endroit secret du Dahaut où ils ne lui servaient à rien maintenant, et il ne connaissait aucune des méthodes d'autotranslation express.

Visbhume gratta son long nez. Le voyage rapide était une science qu'il devait s'arranger pour obtenir de Tamurello quand les circonstances s'y prêteraient. Jusqu'ici, Tamurello n'avait absolument rien révélé ; en fait, son attitude était souvent ambiguë et ses commentaires caustiques avaient profondément blessé Visbhume, de sorte que ce dernier n'avait guère envie maintenant de demander de l'aide à Tamurello, de crainte d'essuyer une nouvelle rebuffade mortifiante.

Pourtant, où ailleurs pouvait-il chercher assistance ? Les fées étaient les plus capricieuses des créatures ; pour se les concilier ou obtenir qu'elles disent ce qu'elles savaient, il fallait les divertir, ou ravir leurs sens, ou éveiller leur cupidité ou peut-être seulement leur curiosité. Ou leur crainte.

Visbhume réfléchit longuement, sans résultat positif, et finit par aller se coucher.

Au matin, il attaqua de nouveau son problème. « Je suis Visbhume ! se dit-il. Je suis l'intelligent, le clairvoyant, l'audacieux ! Je suis Visbhume le magicien qui fait lever l'aube au son de sa flûte et marche à travers la vie le front ceint d'arcs-en-ciel, soulevé par la houle d'une glorieuse musique ! »

Mais alors, prenant un autre ton de voix, il se dit : « Tout cela est

bel et bon, mais dans le cas présent, comment vais-je m'y prendre pour exercer mon pouvoir ? »

Aucune réponse ne daigna se formuler, ni par une voix ni par l'autre.

Au milieu de la matinée, alors qu'il était assis sur le banc, il fut abordé par un robuste Maure à barbe noire, coiffé d'un turban et vêtu d'une djellaba. Le Maure le regarda de son haut avec un amusement railleur et finit par dire : « Eh bien donc, Visbhume ! Comment va ? »

Visbhume releva la tête avec brusquerie, puis répliqua : « Messire, à qui ai-je l'honneur de parler ? Nous connaissons-nous vraiment ? »

Le Maure eut un petit rire. « Posez-vous la question, Visbhume, qui connaît votre présence dans la ville de Lyonesse ?

— Trois personnes : le roi Casmir, son serviteur Rosko et quelqu'un d'autre dont le nom n'a pas besoin d'être mentionné, pour cause de discrétion.

— "Tamurello" pourrait-il être le nom que, dans votre sage réserve, vous préférez ne pas citer ?

— Exactement. » Visbhume examina le visage encadré d'une barbe noire. « C'est une apparence inconnue. »

Tamurello hocha la tête. « En fait, elle est proche de mon aspect naturel et par conséquent confortable. Vous semblez vous débattre dans une mauvaise passe. Quelle est votre difficulté ? »

Visbhume expliqua son problème en toute franchise :

« Le roi Casmir ordonne que je soutire des renseignements aux fées et je suis assis là devant une douzaine de méthodes dont aucune n'est utilisable. À dire vrai, je redoute les mauvais tours des fées. Elles me transformeront en héron ou m'allongeront le nez d'un mètre, ou encore m'enverront voyager en l'air dans un tourbillon.

— Les dangers sont réels, commenta Tamurello. Pour les éviter, il faut user de l'adresse d'un amant avec sa maîtresse coquette ou encore les séduire par des merveilles.

— Je suis bien d'accord, mais lesquelles ? » dit Visbhume d'une voix lamentable.

Tamurello laissa son regard se perdre vers le port. Au bout d'un moment, il ordonna : « Allez au marché acheter huit écheveaux de fil rouge et huit de fil bleu et apportez-les ici ; après quoi, nous verrons. »

Visbhume partit à grands pas exécuter l'ordre de Tamurello. Il revint pour trouver ce dernier qui prenait ses aises sur le banc. Il s'apprêta à s'asseoir aussi, mais Tamurello l'en dissuada d'un signe.

« Il n'y a place que pour un. Vous vous assiérez tout à l'heure. Montrez-moi le fil... Aha, voilà qui convient à merveille. Enroulez le fil rouge en pelote et faites une autre pelote avec le bleu. J'ai ici une bobine apparemment taillée dans un nœud d'érable ; examinez-la, je vous prie. » Tamurello exhiba un objet d'environ cinq centimètres de diamètre. « Vous remarquerez qu'elle est percée d'un trou et, pour tout dire, elle n'est pas réellement en bois.

— Qu'est-ce que cela peut bien être, alors ?

— Une astucieuse petite créature qui a reçu mes instructions. Maintenant, écoutez avec toute votre attention ! Agissez exactement comme je le dis ; sans quoi, vous aurez des ennuis, vous survolerez le Pré Follet sous forme de héron ou, plus vraisemblablement, de corbeau ; les fées se montrent parfois d'un humour excessivement caustique.

— N'ayez crainte. Quand j'écoute, j'entends et ce que j'entends je le retiens pour toujours, car ma mémoire est comme un registre gravé dans la pierre !

— Une particularité fort utile. Allez au Pré Follet et montrez-vous environ deux heures après le lever du soleil. Au centre du pré, vous remarquerez un tertre. De son côté sort un vieux chêne tordu. C'est le Fort de Thripsey.

« Avancez dans le pré sans prêter attention aux bruits non plus qu'aux horions, torsions ou pinçons : ils n'ont aucune importance. Les fées se livrent à ces fantaisies histoire de se distraire et elles ne vous maltraiteront pas pour de bon, sauf si vous leur fournissez des raisons en réagissant par des coups de pied, des jurons ou simplement des regards irrités. Continuez votre route avec une dignité souriante et, dans leur curiosité, elles ne penseront même pas à vous harceler.

« Quand vous arriverez au chêne tordu, attachez à une branche l'extrémité du fil rouge, puis revenez vers deux jeunes bouleaux en déroulant le fil rouge derrière vous dans le pré.

« En atteignant les jeunes bouleaux, lancez la, pelote de fil rouge entre leurs troncs. Vous-même, abstenez-vous de suivre le même chemin. Ensuite, enfillez le bout du fil bleu par le trou de la bobine et nouez-le pour qu'il ne ressorte pas. Jetez le fil bleu à la suite du fil rouge, puis prononcez les mots que je vais maintenant vous enseigner. » Tamurello dit en aparté à la bobine : « Ne tiens pas compte de mes paroles pour l'instant ; ce n'est qu'une répétition. Visbume, attention ! Au moment voulu, proférez ce commandement : “Bobine, fais ce que tu as à faire !” Alors reculez. Ne surveillez pas la bobine ; ne regardez pas entre les arbres. Est-ce bien clair ?

— Absolument et à tous points de vue. Ensuite ?

— Je ne peux pas le prédire. Si les fées posent des questions, répondez : “Qui parle ? Montrez-vous ; nul homme sensé ne révèle ce qu’il sait à l’air ambiant.” Ensuite, quand elles se seront montrées, prétendez ne pas avoir connaissance du fort, afin qu’elles ne puissent vous taxer d’arrière-pensée. Quand elles vous demanderont ce que vous avez fait, vous devez dire : “C’est une connexion avec Haï-Hao, mais rien ne peut passer sans ma permission.”

— Est-ce vrai ? questionna Visbhume qu’enchantait cette perspective merveilleuse.

— L’important, c’est : les fées vous croiront-elles ? La question est impérative.

— Supposez qu’en toute innocence je les dupe, qu’elles s’en souviennent et envoient des hiboux me hanter, comme elles l’ont fait à ce pauvre Tootleman de la Colline-au-Givre ?

— Bonne objection ! Toutefois, la connexion est réelle, mais ne dure que tant que le vent le permet. »

Visbhume posa d’autres Questions, explorant les éventualités jusqu’à ce que Tamurello finisse par en avoir assez et se lève pour partir.

« Encore une chose ! s’exclama Visbhume. Si elles répondent à mes questions, peut-être m’accorderont-elles d’autres faveurs, comme un Chapeau de Sagesse ou des Souliers de Vitesse, ou une Escarcelle d’Abondance pour répondre à mes besoins.

— Demandez ce que vous voulez, dit Tamurello avec un sourire où Visbhume crut déceler un brin de dédain. Un mot d’avertissement, néanmoins : les fées sont connues pour ne pas aimer du tout l’avidité. »

Sur quoi Tamurello se leva du banc et s’éloigna d’un pas nonchalant à travers la place et le long du Sfer Arct.

Visbhume le regarda partir d’un air sombre. Les façons de Tamurello n’étaient pas toujours gracieuses et bienveillantes, comme il convenait à un franc camarade... Ah bah, au bout du compte, Tamurello était bien un brave garçon. On doit s’attendre à des caprices et des lubies ; c’est l’essence même de l’amitié.

La journée n’étant que peu avancée, Visbhume remonta lui aussi le Sfer Arct. Au Haidion, il se mit en quête de Rosko, le sous-chambellan. « Je suis le gentilhomme Visbhume. Sa Majesté m’a accordé une bourse pleine de pièces d’or et d’argent, un cheval de bonne qualité, avec le harnachement convenable, et tout ce qu’il faut d’autre. Par

ordre du roi, vous avez instruction de satisfaire ces demandes.

— Attendez ici, répliqua Rosko. Je dois vérifier chaque point de cette requête.

— Quelle insulte ! s'insurgea Visbhume. Je vais vous signaler au roi Casmir.

— Signalez tant que vous voulez », dit Rosko qui s'en fut donner ses ordres au palefrenier.

Une heure plus tard, Visbhume quitta la ville de Lyonesse en direction du nord, monté sur une imposante jument blanche à la croupe large et à la tête basse. D'une voix rendue aiguë et stridente par la fureur, Visbhume avait exigé du garçon d'écurie une monture de plus ardente disposition : « Dois-je voyager pour le compte du roi comme un lourdaud qui s'en va livrer un sac de navets ? N'a-t-on pas de fierté ans les écuries du Haidion que l'on donne à des gentilshommes des cames ensellées ? »

Le garçon d'écurie se tapota les oreilles pour indiquer ce que Visbhume soupçonna à demi être une feinte surdité ; de toute, manière, Visbhume était contraint d'accepter l'animal offert, et son escarcelle ne révéla pas non plus l'éclat chaleureux de l'or.

En débouchant dans la Vieille Chaussée, il tourna vers l'est et chevaucha jusqu'au coucher du soleil où, étant arrivé au village de Pinkersley, il se logea à l'auberge du Renard et les Raisins. Le jour suivant, il atteignit le Petit Saffield et prit au carrefour la direction du nord. Il passa la nuit à Tawn Timble et continua sa route le lendemain vers Glymwode. Au cours de l'après-midi, il explora les environs et, grâce à des questions avisées, apprit où se trouvait le Pré Follet, à quinze cents mètres dans la Forêt de Tantrevailles, par un chemin de bûcherons. Visbhume retourna à Glymwode et coucha à l'Auberge de l'Homme Jaune.

De bon matin, Visbhume s'engagea à cheval sur la sente de bûcherons et parvint bientôt au Pré Follet. Il mit pied à terre et attacha sa jument à un arbre puis, restant dans l'ombre de la forêt, il examina la prairie. Il vit une scène de paix bucolique, sans autre bruit que le bourdonnement d'insectes. Des boutons d'or, des pâquerettes, des mauves, des bleuets et une douzaine d'autres fleurs mettaient des taches de couleur dans l'herbe verte. Dans le ciel d'un bleu délicat flottaient quelques flocons de nuage blancs. Au centre de la prairie se dressait un tertre sur lequel poussait un vieux chêne tordu. Il n'y avait pas un être vivant aux alentours.

Visbhume prépara ses pelotes de fil puis, sortant de l'ombre de la forêt qui le dissimulait, il s'avança en plein soleil. Le silence parut

gagner encore en intensité.

Visbhume traversa le pré d'un pas assuré, sans regarder à droite ni à gauche. Au tertre, il s'arrêta et alors quelque chose tirailla son manteau. Visbhume n'y prêta pas attention.

Il sortit la pelote de fil rouge et en attacha l'extrémité à une branche basse du vieux chêne.

De derrière le tertre monta un petit miaulement de rire, vite réprimé. Visbhume ne parut pas entendre. Il se détourna et, laissant se dérouler la pelote rouge, revint vers deux jeunes bouleaux qui se trouvaient non loin de la lisière du pré. Dans son dos résonnèrent un bruissement et des chuchotements étouffés. Visbhume eut l'air de ne rien entendre. De nouveau, quelque chose tira sur son manteau ; comme avant, Visbhume ne s'en occupa pas et continua sa route à travers la prairie en dévidant le fil rouge derrière lui. Il s'arrêta devant les bouleaux et fit rouler entre eux la pelote rouge maintenant un peu diminuée. Il sortit la pelote bleue et, obéissant aux instructions de Tamurello, attacha la bobine au fil. Il fit rouler la pelote bleue à la suite de la rouge, lança la bobine en l'air et s'écria : « Bobine, fais ce que tu as à faire ! »

Se rappelant la liste de mises en garde et de précautions énoncées par Tamurello, Visbhume s'éloigna d'un pas dansant sur ses longues jambes agiles et se posta à l'écart des bouleaux. Les yeux mi-clos et la bouche pincée dans un sourire béat, il contempla la prairie d'un air bénin, tandis que quelque part au-delà de son champ de vision s'élevait un son aigu et plaintif, comme en produit une alène qu'on fait courir sur un fil de fer tendu.

Les omoplates étroites de Visbhume frémissaient et le démangeaient de curiosité, mais plus intense encore était son sentiment de peur ; il renfonça son cou comme un chien serre sa queue entre ses pattes. « Je serais rudement bête de ne pas tenir compte des avertissements ! se dit Visbhume. Et ce qu'il y a de sûr c'est que bête je ne le suis pas ! »

Quelque chose cogna contre son mollet maigre. Visbhume ne broncha pas. Deux doigts lui pincèrent le postérieur, suscitant de la part de Visbhume à la fois un glapissement surpris et un sursaut instinctif qui provoqua une fusée de petits rires étouffés.

Des protestations indignées montèrent à ses lèvres ; les fées se permettaient des libertés vraiment excessives avec sa personne... Il s'écarta de dix grands pas sur le côté. Se tournant à demi, il jeta un coup d'œil sur le Pré Follet et, merveille des merveilles ! dans la brume lumineuse qui tourbillonnait autour du tertre, il aperçut une magnifique construction de verre noir comme jais et blanc comme le

lait. D'élégantes colonnes soutenaient des coupoles, de hautes arcades, des coupoles plus hautes encore, à profusion, les unes au-dessus des autres, avec une centaine de terrasses et de balcons et, surmontant le tout, un groupe de tours où flottaient pennons et banderoles. Dans les salles sombres étaient suspendus des lustres incrustés de diamants et de pierres de lune, qui projetaient des reflets de lumière rouge, bleue, verte et violette... Du moins c'est ce que Visbhume crut voir mais, dès qu'il essayait de distinguer une forme nettement, elle se dissolvait dans la brume.

D'autres formes se dessinaient puis redevenaient floues. Le brin de fil rouge que Visbhume avait étendu dans la prairie, il le voyait maintenant comme une avenue enchantée de porphyre rouge poli, entre deux splendides balustrades. Le long de cette avenue, des fées se précipitaient de-ci de-là, tâtant la solidité de la chaussée, désignant d'abord le dessin formé par la bobine, puis le fort. D'autres couraient, sautaient et exécutaient de folles cabrioles sur le dessus des balustrades, et toutes semblaient apprécier cette merveilleuse nouveauté. Plus près, réunis par la contemplation solennelle de l'œuvre de la bobine, étaient assis des groupes de fées qui se querellaient, se donnaient des coups de coude et se taquinaient, ou simplement folâtraient dans les herbes mais, pour la plupart les êtres fées méditaient sur le motif créé par la bobine, qui attirait toute une foule saisie d'étonnement. Du coin de l'œil et presque sans le vouloir, Visbhume eut conscience d'une configuration très bizarre qui, même entrevue aussi fugitivement, captiva son esprit.

Une voix s'éleva, frêle et distincte : « Vil être humain, être mortel, être importun, pourquoi fais-tu ce que tu as fait ? »

Visbhume regarda à droite et à gauche, feignant l'étonnement. Il s'écria comme s'il apostrophait le ciel : « Comme le vent bruit curieusement dans les branches ! J'ai presque l'impression d'entendre une voix. Ah, voix du vent, parle et raconte-moi tes errances sauvages ! Parle, vent !

— Idiot ! Le vent ne prononce pas de paroles !

— J'ai entendu une voix. Voix, as-tu parlé ? Si oui, sois courageuse. Montre-toi, car je ne peux pas me compromettre à l'aveuglette.

— Alors regarde, mortel, et vois ce que tu vois. »

Les brumes tourbillonnèrent et s'élevèrent au-dessus du tertre, révélant toute la splendeur du château enchanté. Des fées entouraient en foule Visbhume, certaines assises et d'autres cachées dans l'herbe. À six mètres de distance se tenaient le roi Throbius et la reine Bossum en grand appareil. Throbius portait une couronne faite en scilione, ce

métal fragile forgé à partir des reflets que le clair de lune projette sur l'eau. Les fines pointes entourant la couronne se terminaient par des saphirs bleu pâle. La robe de cérémonie de Throbius était en velours bleu provenant du tissage des fleurs de chaton de saule ; elle se prolongeait sur trois mètres derrière lui en une traîne portée par six jeunes lutins au visage rond, qui louchaient et faisaient sous cape des simagrées, en plissant le nez. Certains restaient en arrière, d'autres donnaient des saccades à l'étoffe pour faire avancer les retardataires ; parfois, ils s'amusaient surnoisement à essayer de s'arracher la traîne les uns aux autres, gardant toujours un œil sur Throbius afin d'esquiver son châtiment si d'aventure il s'avisait de leur petit jeu.

La robe de la reine Bossum était d'un jaune safran brillant comme du beurre frais et sa couronne était sertie de topazes en forme de prisme. Sa traîne était soutenue par de jeunes lutines dont la conduite était d'une stricte correction – et elles observaient d'un regard en coulisse avec une réprobation hautaine les bouffonneries des petits lutins de Throbius.

Juste devant le roi Throbius et la reine Bossum se tenait Bréan, le Héraut Royal, qui prit la parole encore une fois, d'une voix maintenant aiguë et claire : « Être mortel, sais-tu que tu foules sans permission le Pré Follet ? Voici Leurs Majestés le roi Throbius et la reine Bossum. Explique à leurs oreilles royales et à celles des notables ici assemblés le but de ton investissement de cette prairie que nous comptons comme partie de notre domaine ! »

Visbhume plongea dans une révérence en six mouvements. « Informez Leurs Majestés de ma fierté et de ma joie qu'elles aient daigné remarquer mon petit enchaînement qui, en fait, est une connexion avec Hai-Hao. »

Le héraut transmet le message ; le roi Throbius répondit et le héraut se retourna vers Visbhume. « Les Magnificences désirent apprendre ton nom et ta situation sociale, afin qu'elles puissent juger de juste façon ta conduite et décider de la sanction pour ta faute si faute il y a.

— “Faute” ? Aucun délit n'a été commis, voyons ! s'exclama Visbhume avec de poignants accents de contralto. N'est-ce pas ici la Prairie des Stangles [28] où j'ai reçu l'autorisation d'expérimenter ma merveilleuse connexion ?

— Fol mortel ! Tu as aggravé l'inconvenance de ta conduite ! De tels mots ne doivent pas être prononcés en la présence des Sempiternels ; c'est considéré comme de mauvais goût. Deuxièmement, ceci n'est pas la Prairie des Stangles mais bien le paisible Pré Follet et devant toi se dresse le Fort de Thripsey.

— Ah ! Il semble que j'aie commis une erreur et pour cela mes excuses. Je connais le Fort de Thripsey et ses remarquables habitants ; n'ont-ils pas aussi donné à la maison royale de Lyonesse la princesse Madouc ? »

Bréan le héraut regarda d'un air hésitant le roi Throbius qui fit signe à Visbhume. « Avance, mortel. Pourquoi as-tu établi ta connexion sur notre pré ? »

— Sire, je me suis égaré, apparemment ; la connexion n'était pas destinée au Pré Follet, malgré ses multiples fascinations. Toutefois, j'aimerais avoir des nouvelles du petit garçon que vous avez élevé si sagement il y a cinq ans ; où est-il maintenant ? Je voudrais lui parler.

— De quel garçon s'agit-il ? » Puis, après que la reine Bossum eut chuchoté à son oreille : « Il est parti ; il s'en est allé dans la forêt. Nous ne savons rien de lui.

— Quel dommage ; il y a longtemps que j'éprouve de la curiosité à son sujet. »

Sur le côté se tenait un être fée au corps de jeune garçon et au visage de jeune fille, qui se grattait perpétuellement : la tête, le ventre, la jambe, la fesse, le nez, le coude, le cou. Il cessa de s'occuper de son grattage le temps de crier : « C'est ce petit prétentieux que nous appelions Tippit ! Ah, mais je l'ai bien puni avec un joli mordet [29] ! »

Le roi Throbius tourna la tête de côté et dit : « Où est le bon Skepe au long bras ? »

— Je suis ici, sire.

— Coupe une belle baguette et fais envoler la poussière de la culotte de Falaël par trois coups et demi de cinglante célébration. »

Falaël proféra aussitôt une protestation indignée. « Que l'équité triomphe ! Je n'ai dit que la vérité.

— Désormais, quand tu diras la vérité, fais-le avec moins de satisfaction et de gloriole. Ton mordet a causé notre humiliation ! Il faut que tu apprennes à avoir du tact.

— Ah, Votre Majesté, le tact m'a déjà été enseigné par votre auguste exemple ! Peut-être même que j'en ai déjà trop, si bien que je drape ma crainte révérencielle de la sublime puissance de Votre Majesté dans un voile de bravade peut-être trop transparent ! J'implore que vous contremandiez vos instructions à Skepe ! »

De toutes parts dans le pré monta un murmure pensif et approbateur, le roi Throbius lui-même se montra touché. « Bien parlé, Falaël ! Skepe, diminue d'un coup entier tes efforts. »

Falaël s'exclama : « Bonne nouvelle, Votre Majesté, mais ce n'est qu'un début ! Puis-je poursuivre mon exposé ? »

— J'en ai entendu assez.

— Dans ce cas, sire, je ne dirai plus rien, surtout si vous voulez bien atténuer mes démangeaisons.

— Impossible. Les démangeaisons continueront, afin de guérir cette mauvaise malice qui a lassé tant d'entre nous. »

Visbhume s'écria : « Votre Majesté, si vous me permettiez d'échanger quelques mots à part avec Falaël, je crois réussir à le convaincre de se repentir. »

Le roi Throbius caressa sa belle barbe d'or vert. « Ce serait un acte de charité qui ne causerait sûrement aucun mal.

— Merci, Votre Majesté. » Visbhume fit signe à Falaël. « Venez par ici, s'il vous plaît. »

Falaël gratta son aisselle gauche qui le démangeait, puis suivit Visbhume jusqu'à un endroit quelque peu écarté.

« Attention, je me refuse à écouter un prêche et si vous me touchez avec une croix chrétienne je transformerai toutes vos dents en berniques. »

Skepe demanda d'un ton plein d'espoir au roi Throbius : « Si je les trouve debout côte à côte dans la bonne position, puis-je m'avancer derrière eux sans bruit et les frapper tous les deux à la fois ? »

Le roi Throbius réfléchit, esquissa un geste négatif. « Ta baguette est beaucoup trop courte. »

Visbhume, qui avait surpris la conversation, s'appliqua à garder Skepe dans son champ visuel. Il s'adressa à voix basse à Falaël : « J'intercéderai pour vous auprès du roi Throbius si vous satisfaites ma curiosité concernant le petit garçon Tippet, bien que je ne puisse naturellement promettre que le roi tiendra compte de ce que je dirai. »

Falaël eut un rire de mépris. « Mieux vaudrait intercéder pour vous-même. Je pense que vous allez être métamorphosé en l'oiseau appelé râle-de-nuit.

— Du tout ! J'en suis certain. Parlez-moi du petit Tippet.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter. Il était antipathique et vaniteux. C'est grâce à moi qu'il a été expulsé du fort.

— Où donc est-il allé ?

— Dans la forêt, mais ce n'est pas tout. Rhodion, le monarque de tous les êtres fées, s'est montré terriblement injuste, il a dissous mon

mordet et donné à la petite Glyneth le pouvoir de s'entretenir avec les animaux, tandis que j'ai reçu seulement ces démangeaisons désagréables.

— Glyneth, vous dites. Et ensuite ?

— Je n'y ai pas prêté attention, car j'avais mes propres ennuis. S'il vous faut en savoir plus, allez trouver la petite Glyneth.

— Et qui était le père du garçon ? Et qui était la mère ?

— Des bûcherons, des paysans, de simples humains. Cessez de me harceler, car je n'en sais pas plus ! » Falaël esquissa un mouvement pour s'éloigner mais fut arrêté par une furieuse démangeaison à l'aîne.

Visbhume s'exclama : « Mais où est le garçonnet à présent ? Quel est son nom ?

— Je m'en moque et j'espère ne jamais le revoir, car je lui jouerais sûrement un tour et je subirais de nouveaux désagréments en conséquence. Or ça, intercédez en ma faveur comme vous l'avez promis. Si vous échouez, je lancerai un mordet sur vous !

— Je ne puis que faire de mon mieux. » Visbhume se retourna pour faire face au roi Throbius. « Votre Majesté, je constate que Falaël est foncièrement aimable. Il a été dévoyé par ses compagnons, qui l'ont amené à tomber en disgrâce. En tant qu'observateur impartial, avant d'ôter de votre domaine la connexion et la chaussée, je désire prier Votre Majesté de tempérer à cette occasion votre justice par la miséricorde.

— Vous exigez beaucoup de moi, déclara le roi Throbius.

— Certes mais, puisque Falaël éprouve un remords sincère, témoigner plus avant de votre déplaisir est futile.

— Une faveur pour une faveur, rétorqua le roi Throbius. Je consens à pardonner à Falaël et en retour vous laisserez ici sur le Pré Follet votre connexion fascinante. »

Visbhume s'inclina. « Votre Majesté a parlé ; je suis d'accord. »

La compagnie de fées poussa un grand gloussement de satisfaction pour cette victoire que l'astucieux roi Throbius avait remportée sur le drôle de mortel ; il y eut des entrechats, culbutes, claquements de talons en l'air et joyeuses petites gigues.

Visbhume s'inclina profondément. « Votre Majesté, j'ai abandonné ma connexion précieuse, mais c'était pour une bonne cause et maintenant je sollicite votre permission de me retirer.

— Commençons par le commencement, répliqua le roi Throbius. Skepe, administre trois coups et demi moins un à Falaël, comme

prévu.

— Votre Majesté ! protesta Visbhume avec émoi. C'est précisément cette bastonnade que vous avez accepté d'épargner au pauvre Falaël !

— Du tout ! J'ai accepté de donner mon pardon à Falaël et je l'ai accordé pleinement et volontiers. Les coups seront pour d'autres farces qui ont passé inaperçues et nul doute que Falaël les mérite amplement.

— Cette culpabilité ne pourrait-elle être effacée par votre mansuétude ?

— Peut-être, mais un poids pèse toujours en l'air. Deux coups et demi ont été ordonnés ; ils doivent être assénés.

Puisque vous avez détourné ces coups de Falaël, la logique des circonstances les oriente vers votre propre peau toute picotante. Dango, Pume, Thwither ! À bas la culotte de Visbhume ; qu'il tienne prêt son postérieur. Allons, Skepe, fais ton devoir !

— Aïe hi yi ! cria Visbhume.

— Un !

— Aïe... ha !

— Deux !

— Oo-oh ! Oo-ha !... *Zappir tzug muig lenka ! Groagha taka*^[30] ! Mais le demi était plus fort que les deux coups entiers réunis !

— Oui, c'est parfois implicite dans la nature des choses, acquiesça le roi Throbius. Mais peu importe, vous avez eu ce que vous vouliez et Falaël a vu sa peine commuée, bien que je ne sois pas sûr de son repentir. Voyez-le assis là-bas sur un poteau, souriant de joie ! »

Après s'être rhabillé, Visbhume s'inclina de nouveau.

« Votre Majesté, je vous laisse vous divertir avec votre connexion.

— Vous avez ma permission de partir. Il faut que j'examine cette connexion fascinante. »

Visbhume commença à traverser la prairie, en regardant par-dessus son épaule. Le roi Throbius s'avança lentement vers la connexion, s'immobilisa, puis progressa d'un pas, d'un autre encore... Visbhume se retourna et ne regarda plus avant d'avoir atteint l'orée sombre de la forêt.

Le Pré Follet était tel qu'il l'avait vu la première fois. Sur le tertre, il y avait seulement un vieux chêne nouveau. Entre les bouleaux était suspendu un emmêlement de fils bleus et de fils rouges qui tressauta, bondit et se rassembla en une sorte de cocon... Visbhume détacha son

cheval avec des doigts tremblants, se mit en selle et s'en alla au plus vite.

5

Quand il atteignit la ville de Lyonesse, Visbhume se rendit directement au Haidion et, cette fois, c'est sire Mungo, le grand sénéchal en personne, qui le conduisit à la terrasse devant la chambre à coucher royale où le roi Casmir était assis en train de casser et de croquer des noix.

Au signe du souverain, sire Mungo disposa d'un air hautain un siège à l'intention de Visbhume, qui le rapprocha encore plus de la table. Le roi Casmir s'arrêta de casser des noix pour gratifier Visbhume d'un regard bleu où se mêlaient bénévolement l'aversion et la curiosité. « Vous arrivez maintenant ? »

— Je descends tout juste de cheval, Votre Majesté ! Je suis venu en hâte annoncer mes découvertes. »

Le roi Casmir dit par-dessus son épaule au valet de pied : « Servez-vous des pots de bière ; ces noix m'ont donné soif et Visbhume sera sûrement désireux de laver la poussière qu'il a dans la gorge. » Le valet sortit. « Sire Mungo, je n'aurai pas besoin de vous... Eh bien donc, Visbhume, quelles sont vos nouvelles ? »

Visbhume rapprocha encore son siège. « Grâce aux efforts les plus astucieux, j'ai réussi à soutirer des renseignements à une catégorie de créatures dont le plus cher passe-temps est de duper les mortels. Mais je les ai toutes éblouies et elles m'ont dit ceci : le jeune garçon qu'elles appelaient Tippit a été chassé du Fort à une époque indéterminée dans le passé, sur quoi il semble être devenu le compagnon d'une jeune fille nommée Glyneth – et voilà l'essentiel de ce que j'ai appris. »

Le valet apporta des pots de bière mousseuse avec un plat de biscuits. Sans attendre l'invitation du roi, Visbhume s'empara d'un des pots et avala une bonne lampée.

« Très intéressant », commenta Casmir.

Visbhume se pencha pour poser un coude sur la table.

« Alors donc : qui est Glyneth ? Ne serait-ce pas la princesse Glyneth de Troicinet, qui occupe une place si exceptionnelle à la cour de Miraldra ? Rappelez-vous qu'Ehirme, Graithe et Wynes, tous ayant eu affaire avec le petit Tippit, ont déménagé au Troicinet, où ils sont

maintenant dans une situation prospère. C'est le même cas !

— Vos déductions ont toute l'apparence d'être exactes. »

Le roi Casmir but à son pot de bière, puis projeta par terre d'un revers de main les coquilles de noix afin de dégager une place pour son propre coude. « Le garçon a dans les cinq ans à présent [31]. Il doit résider aussi au Troicinet. Mais où ? Avec Ehirme ?

— Il n'y a pas d'enfant de cet âge chez Ehirme ; je puis le garantir.

— Et Graithe et Wynes ?

— Je les ai observés plusieurs jours. Ils vivent seuls. »

En partie pour échapper au voisinage de Visbhume avec ses airs de conspirateur, le roi Casmir se leva et alla près de la balustrade, d'où il avait une vue panoramique sur les toits de la ville de Lyonesse et leurs tuiles aux couleurs de terré, sur le port et sur la courbe du Lir. Il reporta son regard sur Visbhume. « Il y a au moins une possibilité d'investigation. »

Rejoignant le roi Casmir, Visbhume contempla le Lir avec une expression dubitative. « Vous faites allusion à la princesse Glyneth ?

— Qui d'autre ? Il faut que vous retourniez au Troicinet découvrir ce qu'elle sait. La princesse Glyneth est une jeune fille pleine de charme et de grâce, avec un caractère aimable et apparemment une nature confiante.

— N'ayez aucune crainte à ce sujet ! Elle répondra à mes questions ! Si elle veut se montrer réticente, tant mieux ! Je ne suis jamais opposé à persuader des jeunes filles et à les forcer à l'obéissance. C'est là que le travail devient du plaisir ! »

Le roi Casmir toisa Visbhume froidement du coin de l'œil. De temps à autre, il satisfaisait son goût pour les jeunes garçons d'une certaine allure et conformation ; à part cela, il s'abstenait des excès licencieux qui animaient la cour du roi Audry à Avallon. « Je compte que dans vos transports vous n'oublierez pas le but de l'enquête.

— N'ayez pas peur ! Les difficultés s'évanouissent quand j'applique mes petites techniques. Où peut-on trouver Glyneth en ce moment ?

— À Miraldra, je suppose, ou sinon à Ombreleau. »

Visbhume se logea de nouveau aux Quatre Guimauves. Il dîna de bonne heure, puis sortit sur la place, pour s'asseoir sur le même banc que l'autre fois. Par contre, ce soir-là, aucun Maure de forte carrure ne l'aborda, ni Tamurello sous un autre de ses déguisements.

Visbhume regarda le soleil plonger dans le Lir. Une brise de l'ouest avait soulevé des processions de vagues vertigineuses, chacune crêtée d'écume blanche, et Visbhume détourna les yeux avec un frisson. Si Tamurello avait été vraiment un bon camarade loyal, il lui aurait fourni un moyen de se déplacer rapidement d'un endroit à l'autre, afin qu'il puisse voyager sans avoir à subir les mouvements d'ascension, de glissade, plongée et roulis d'un bateau, non plus que le train de sénateur d'une jument blanche au dos ensellé.

Visbhume réfléchit à la cache de matériel magique qu'il avait entreposée au Dahaut. Certains des objets les plus simples avaient un fonctionnement qu'il comprenait. D'autres, comme l'Almanach de Twitten, seraient peut-être bien intelligibles s'il y regardait de plus près. L'usage d'autres objets et accessoires dépassait ses capacités actuelles. Toutefois, qui sait ? Parmi ces articles se trouvait peut-être un effectuant qui lui fournirait le transport rapide et facile après lequel il soupirait si fort.

Visbhume en vint à prendre une décision énergique. Le lendemain matin, au lieu d'embarquer pour le Troicinet comme le roi Casmir l'aurait probablement bien préféré, il partit à cheval par le Sfer Arct en direction du nord, obliqua sur la Vieille Chaussée, puis tourna d'abord vers l'est pour emprunter la Voie d'Icniel, ensuite au nord pour traverser le Pomperol et finalement entrer au Dahaut. En arrivant au village de Glimwillow, il se rendit dans un endroit secret où il récupéra le gros coffre cerclé de cuivre contenant les objets qu'il avait emportés de Maule.

Il prit une chambre particulière au Signe de la Mandragore et, pendant trois jours, s'absorba dans le contenu du coffre. Quand il s'en retourna enfin par la Voie d'Icniel, il avait sur lui un portefeuille de cuir jaune contenant un assortiment d'articles qu'il jugeait immédiatement utilisables par lui, ainsi que quelques autres offrant des possibilités fascinantes, tel l'Almanach de Twitten. Il ne trouva pas de dispositif ni aucune méthode explicites qui lui permettent d'être transporté avec rapidité directement au Troicinet ou ailleurs et donc, comme avant, chevaucha la majestueuse jument blanche. À Slute Skeme, il vendit cette jument et, avec bien des craintes au cœur, s'embarqua sur un lourd cargo à destination de Domreis.

Trois jours d'investigations prudentes aboutirent enfin à lui apprendre qu'en l'absence du prince Dhrun, pour le moment en visite

officielle au Dascinet, la princesse Glyneth était partie pour Ombreleau.

Le lendemain matin, Visbhume s'en alla par la route du littoral. Un ouragan de pluie battante et de vents déchaînés le persuada d'interrompre son voyage au bourg de la Tête-de-la-Sorcière, au-dessous du Cap Brumeux, où il loua une chambre aux Trois Lamproies. Pour se distraire, il se mit en devoir d'étudier l'Almanach de Twitten et fut tellement captivé par les perspectives d'action soudain offertes à son imagination qu'il prolongea son séjour d'une journée, puis d'une autre et d'une autre encore, bien que le temps fût redevenu beau.

En attendant, l'auberge des Trois lamproies était confortable et commode ; Visbhume mangeait bien, buvait ferme et passait de longues heures assis au soleil à méditer les merveilleux calculs de Twitten et la non moins remarquable conversion de la théorie en réalité. Visbhume réclama de l'encre, une plume et du parchemin, puis s'essaya lui aussi à calculer, suscitant la curiosité admirative des autres clients de l'auberge, qui finirent par voir en lui un astrologue déterminant les évolutions, mouvements en avant et mouvements rétrogrades des diverses planètes : une conjecture qui plut à Visbhume et qu'il ne prit pas la peine de rectifier.

Visbhume se divertissait aussi à d'autres occupations. Il sommeillait au soleil, faisait de courtes promenades à pied sur la plage et tentait d'inciter les servantes à l'accompagner dans ces promenades. Il s'intéressait surtout à celle qui avait en charge la laiterie, une blonde aux cheveux de lin dont le corps, en dépit de sa jeunesse, avait commencé à arborer nombre d'aspects séduisants.

L'intérêt de Visbhume pour ses attraits devint si direct que l'aubergiste sortit pour le gourmander : « Vous, messire, il faut que je vous demande de changer de conduite ! Ces petites servantes ne savent pas comment se garder de votre paillardise. Je leur ai dit de vous jeter dessus un bon seau d'eau froide si vous recommenciez à les tripoter. »

Visbhume dit d'un ton hautain : « Bonhomme, vous outrepassiez les limites qui vous sont permises.

— Peut-être bien. En tout cas, faites-nous grâce désormais de vos regards polissons, de vos doigts baladeurs et de vos invitations à descendre sur la plage.

— C'est de la pure insolence ! s'exclama Visbhume avec fureur. Attention ! J'ai bonne envie d'aller porter ma clientèle ailleurs.

— À votre aise ; on ne vous pleurera pas aux Trois Lamproies ! Pour tout dire, avec vos façons de trépigner et de taper

perpétuellement des pieds, vous alarmez mes habitués ; ils pensent que vous êtes un débile mental et, à la réflexion, moi aussi. D'après les prescriptions de la loi, je ne peux vous mettre à la porte que si vous causez du désagrément et vous en êtes arrivé bien près. Prenez garde ! »

Visbhume déclara d'un ton empreint de dignité : « Aubergiste, vous êtes revêche et ennuyeux. Les servantes trouvent mes petits jeux à leur goût ; sans quoi, elles ne viendraient pas si souvent papillonner et sautiller en jouant les coquettes et affichant leurs avantages.

— Ah ah ! Vous verrez comme elles aiment ça quand elles rafraîchiront vos jeux avec de la bonne eau froide. En attendant, payez donc aussi votre note jusqu'à aujourd'hui, pour le cas où vous seriez soudain saisi d'indignation et déguerpirez en pleine nuit.

— Quelle remarque grossière à faire à un gentilhomme !

— Sans doute. J'ai toujours soin de m'en abstenir.

— Vous m'avez offensé, déclara Visbhume. Je vais payer ma note et quitter les lieux immédiatement. Quant à votre pourboire, n'attendez pas même un liard. »

Visbhume, partit et se logea à l'autre bout de la ville dans l'auberge du Corail Marin, où il résida trois jours encore, poursuivant son étude de l'Almanach. Finalement, ses calculs l'incitèrent à s'en aller s'occuper de ses affaires. Il acheta une charrette légère tirée par un gracieux petit cheval, qui l'emporta sur la chaussée à une allure rapide, dans un clic-clac de sabots vernis jetant des feux scintillants. Fièremment assis bien droit sur la banquette, Visbhume passa devant les Trois Lamproies, continua son chemin jusqu'à la vallée de la rivière Rondante, gravit la route de la Rivière vers la Trouée de l'Homme Vert, qu'il franchit pour redescendre dans la plaine du Ceald.

7

Ces derniers temps, Glyneth se montrait d'une bien bizarre disposition d'esprit. Quand elle se trouvait en compagnie de ses amis, ou même de Dhrun, elle aurait souvent préféré la solitude. Et parfois, lorsqu'elle s'était esquivée et était effectivement seule, alors – perversité des perversités ! -un malaise indéfinissable s'emparait d'elle, comme si quelque part des événements merveilleux se déroulaient et que c'est être là-bas qu'elle souhaitait de toute son âme bien que, pauvre petite abandonnée, elle n'ait pas été invitée et que personne

n'ait même remarqué son absence.

Glyneth était devenue mélancolique et fébrile. Par moments, des images fascinantes venaient la troubler, des visions fugitives moins substantielles que rêveries éveillées, imaginations et chimères, des visions de folles équipées au clair de lune ; de fêtes où elle était adorée par de vaillants inconnus ; de voyages dans un vaisseau magique aérien qui voguait au-dessus des terres et des mers, en compagnie de celui qu'elle aimait par-dessus tout et qui ne l'aimait pas moins.

Dhrun ayant quitté Domreis et le cours de leurs études étant suspendu, Glyneth tournicota et tergiversa un jour ou deux mais, sans la présence de Dhrun ou d'Aillas, Miraldra n'avait pas de charme et elle se retira à Ombreleau, où elle résolut de lire tous les livres de la bibliothèque d'Ospero. Elle s'y attaqua avec courage et lut *Lagronius : Ses Chroniques* ainsi que *Mémoires de Nausicaa* et commença même à se risquer dans *L'Iliade* mais ses accès de rêverie la prenaient souvent et les livres furent mis de côté.

Quand le lac s'étalait calme et bleu sous le soleil, elle aimait partir toute seule à la rame vers le large et s'allonger sur le dos pour observer les hauts nuages blancs. Il n'y avait pas d'occupation plus plaisante ; Glyneth avait l'impression de se fondre dans ce monde qu'elle aimait tant et qui était sien pour qu'elle en jouisse et le possède jusqu'à la fin de ses jours. Et parfois ces sentiments devenaient trop intenses, alors elle se redressait vivement et, assise les bras serrés autour des genoux, elle battait des paupières pour s'empêcher de pleurer sur la durée fugace des instants de bonheur.

Ainsi donc Glyneth s'abandonnait-elle à des excès romantiques et de temps à autre se demandait si quelqu'un ne lui avait pas jeté un sort. Dame Flora en vint à éprouver une vague inquiétude parce que sa Glyneth bien-aimée n'était pas allée grimper aux arbres ou sauter par-dessus des arrières.

À mesure que les jours passaient, Glyneth commença à se ressentir de la solitude. Quelquefois, elle chevauchait jusqu'au village pour faire une visite à son amie, la Dame Alicia du Manoir du Chêne Noir ; tout aussi souvent, elle se rendait à pied dans les Bois Sauvages pour cueillir des fraises.

La veille du jour où Dhrun devait arriver, Glyneth se leva tôt et, après mûre réflexion, décida de ramasser des fraises. Elle dit au revoir à Dame Flora et l'embrassa, prit son panier et s'enfonça dans les Bois Sauvages.

À midi, Glyneth n'était pas revenue à Ombreleau, ni non plus au coucher du soleil et des serviteurs partirent à sa recherche. Ils ne trouvèrent rien.

Le lendemain de bonne heure, un messenger fut envoyé à Domreis ; il rencontra Dhrun en chemin et tous deux se dirigèrent à bride abattue vers le Château Miraldra.

X

1

Pour Aillas, l'occupation de Suarach par les Skas représentait plus qu'un dilemme militaire ; l'action, si froidement délibérée, lui infligeait aussi une humiliation personnelle considérable. Du point de vue des Ulfs, une telle provocation obligeait à une riposte, puisque quiconque a encouru la honte par l'acte volontaire d'un autre est comme imprégné de la puanteur de cet acte jusqu'à ce que son ennemi ait été puni ou que lui-même meure en s'efforçant de le punir. Donc Aillas allait à ses affaires avec l'impression d'être cloué au pilori et souillé, et il savait être le point de mire de tous les yeux.

Il fit abstraction autant qu'il le pouvait de cette attention voilée et pressa l'entraînement de ses brigades avec plus de diligence encore. Dernièrement, il avait remarqué un nouvel état d'esprit encourageant chez les soldats : de l'entrain et de la précision là où, précédemment, la dominante était la mollesse et la répugnance des Ulfs à se mouvoir selon des cadences inhabituelles. Ces changements semblaient refléter une confiance accordée à regret à l'efficacité du système de l'armée quand il s'agit de combattre. Aillas continuait à s'interroger sur leur faculté de résistance et leur cohésion face aux assauts massifs et sinistrement calculés des Skas qui, par le passé, avaient détruit non seulement les armées de l'Ulfland du Nord mais aussi des forces godéliennes et dautes supérieures en nombre.

C'était un problème terrible, sans solutions commodes. Si Aillas risquait une confrontation et que les choses tournent mal, le moral de ses soldats serait ébranlé et lui-même perdrait sa crédibilité en tant que chef. Les Skas, par l'occupation de Suarach, avaient apparemment espéré l'inciter à livrer une bataille rangée téméraire, où leur cavalerie lourde serait en mesure de pulvériser l'armée ulfe comme un marteau écrase une noix. Aillas n'avait aucune intention de s'aventurer à pareil engagement, en tout cas pas dans le moment présent. Toutefois, s'il attendait trop longtemps avant d'entreprendre une action quelconque, les Ulfs – que leur tempérament portait à réagir vite et féroce aux provocations, pourraient fort bien devenir cyniques et dépourvus

d'élan.

Sire Pirmence, de retour des hautes terres avec une levée de conscrits, renforça les craintes d'Aillas.

« Vous ne les formerez jamais mieux qu'ils ne le sont maintenant, déclara-t-il. Ils ont besoin de s'essayer et de constater que vos idées barbares sont réalistes.

— Très bien, dit Aillas. Nous allons les mettre à l'épreuve. Mais sur un terrain choisi par moi. »

Pirmence hésita et parut soutenir un dialogue intérieur. Il finit par s'avancer crânement d'un pas pour dire : « Je peux aussi vous transmettre cette information qui est de bonne source. Le Château Sank est une forteresse située de l'autre côté de la frontière dans le Nord.

— En fait, je le connais, répliqua Aillas.

— Son seigneur est le duc Luhalcx. À l'heure actuelle, il se trouve avec sa famille et une grande partie de sa suite au Skaghane, de sorte que Sank n'a qu'une garnison réduite.

— La nouvelle est intéressante », dit Aillas.

Deux heures plus tard, il donna l'ordre de marche à six compagnies ulfes de cavalerie légère et d'archers, à deux compagnies de cavalerie lourde troices, deux compagnies d'infanterie troices et une section de trente-cinq chevaliers troices. Elles devaient quitter Doun Darric le lendemain au coucher du soleil, pour échapper à la surveillance des Skas.

Aillas savait bien que des espions skas observaient ses mouvements. Afin de les neutraliser, il avait organisé une brigade de police secrète chargée du contre-espionnage. Avant même d'avoir donné ses ordres de marche, Aillas avait dépêché ses agents à des endroits stratégiques autour du camp, où ils ne manqueraient pas d'intercepter tous courriers qui tenteraient de partir de Doun Darric avec des renseignements.

Le soleil plongeait à l'ouest et le crépuscule tomba sur le camp. Aillas s'était installé à sa table de travail pour étudier des cartes. Il entendit au-dehors des raclements de pieds et des murmures de voix ; la porte s'ouvrit et sire Flews, son aide de camp, passa la tête par l'entrebâillement. « Sire, les policiers ont une prise. »

Sire Flews parlait sur un ton impressionné où vibrait de l'excitation réprimée. Aillas, qui était courbé sur la table, se redressa. « Amenez-les-moi. »

Six hommes pénétrèrent dans la pièce, deux avec les bras attachés

derrière le dos. Aillas les regarda et ce fut pour découvrir – avec une stupeur qui le laissa bouche bée, d’abord un mince jeune homme aux yeux noirs dont les cheveux noirs étaient coupés à la mode ska, puis sire Pirmence.

Le capitaine des policiers était Hilgretz, frère cadet de sire Ganwy du Fort Koll, et voici le rapport qu’il présenta : « Nous avons gagné nos postes et, presque aussitôt après la tombée de la nuit, nous avons remarqué des éclats de lumière provenant du camp. Nous nous sommes déployés avec précaution et nous avons capturé le Ska sur la crête de la colline. En remontant jusqu’à la source de la lumière, nous avons découvert sire Pirmence.

— Cette situation est désolante », dit Aillas.

Sire Pirmence apporta sa pleine confirmation. « Bien triste, en effet.

— Vous m’avez trahi à Domreis et je vous ai emmené ici pour que vous puissiez vous racheter ; au contraire, vous m’avez trahi de nouveau. »

Sire Pirmence regarda Aillas d’un œil méfiant, comme un vieux renard au poil argenté. « Vous étiez au courant de ce que je faisais à Domreis ? Comment est-ce possible, alors que c’était exécuté si discrètement ?

— Il n’y a pas de discrétion qui tienne quand Yane commence à s’y intéresser. Aussi bien vous que Maloof, vous êtes des traîtres. Plutôt que de vous exécuter, j’avais pensé mettre vos talents à profit.

— Ah, Aillas, c’était une idée charmante mais trop subtile ; je n’ai pas compris votre intention. Ainsi donc le pauvre Maloof aussi a péché.

— Oui, et il paie maintenant sa dette. Vous avez bien travaillé également et vous auriez pu racheter votre vie comme le fera Maloof, je l’espère.

— Maloof ne danse pas sur les mêmes airs que moi. Ou pour parler plus précisément, il est sourd à toute musique et serait bien incapable de lever une jambe quand bien même Terpsichore en personne viendrait marquer la mesure.

— Du moins a-t-il renoncé à sa trahison, ou en tout cas je le suppose. Pourquoi n’avez-vous pas agi de même ? »

Sire Pirmence soupira et secoua la tête. « Qui sait ? Je vous déteste et pourtant j’éprouve pour vous une sincère affection. Je me gausse de votre simplicité naïve, mais je suis fier de votre esprit d’entreprise. Je désire ardemment votre succès, mais je travaille de toutes mes forces à

votre déconfiture. Qu'est-ce qu'il y a de faussé en moi ? Où est mon défaut ? Peut-être désiré-je être vous et, comme c'est impossible, je me sens obligé de vous punir de cette impassibilité. Ou, si vous préférez les faits dans toute leur brutalité, les voici : je suis né pour la duplicité.

— Et le Château Sank ? Vos renseignements n'étaient-ils qu'un leurre destiné à nous entraîner à notre perte, moi et beaucoup d'hommes vaillants ?

— Non, sur mon honneur ! Vous souriez ? Souriez donc. Je suis trop orgueilleux pour mentir. Je ne vous ai dit que la plus pure vérité. »

Aillas tourna son regard vers le Ska. « Et vous, messire, qu'avez-vous à dire ?

— Rien.

— Vous êtes jeune, avec une longue vie devant vous. Si j'épargne cette vie, me donnerez-vous votre parole de ne jamais œuvrer à mon détriment ou à celui de l'Ulfland du Sud ?

— En toute bonne foi, je ne puis vous offrir cette garantie. »

Aillas prit Hilgretz à part. « Il faut que je vous confie cette affaire. Cela ne vaudrait rien de susciter l'émoi dans le camp en faisant danser au bout d'une corde sire Pirmence et le Ska juste avant notre départ ; cela susciterait trop de questions et trop de conjectures.

— Reposez-vous sur moi, sire. Je les emmènerai dans les bois, où tout se passera discrètement. »

Aillas se tourna à nouveau vers ses cartes. « Ainsi soit-il. »

2

Les derniers reflets du couchant coloraient encore l'ouest ; à Test, une lune jaune pâle montait au-dessus du Teach tac Teach. Aillas se hissa sur le plateau d'un chariot et harangua ses troupes : « Nous partons maintenant nous battre. Nous n'attendons pas que les Skas nous attaquent ; nous nous mettons en marche pour aller les attaquer. Les Skas vont vivre une expérience nouvelle et peut-être vengerons-nous quelques-uns de ces crimes qu'ils ont perpétrés contre ce pays.

« Vous comprenez maintenant la raison de votre long et dur entraînement, c'était pour que vous ayez autant de formation militaire

que les Skas. Nous sommes leurs égaux sauf sur ce point. Ils sont aguerris. Ils commettent rarement des erreurs. Je vous le répète encore une fois : nous devons nous conformer avec rigueur à notre plan de bataille, ni plus ni moins ! Ne vous laissez jamais tenter par des feintes ou par ce qui semble un avantage soudain. Peut-être est-il réel, alors nous exploiterons la situation mais avec prudence. Plus vraisemblablement, il est faux et vous perdrez la vie.

« Nous possédons un avantage réel. Les Skas sont peu nombreux. Ils ne peuvent se permettre de grosses pertes. Voici donc notre stratégie : causer parmi eux le maximum de pertes et réduire au minimum les nôtres. Cela veut dire : frappez et rompez ! Attaquez ! Battez en retraite ! Attaquez à nouveau ! En obéissant aux ordres de la façon la plus stricte ! Pas de gestes héroïques, pas de fières prouesses : de la compétence et de la ténacité, pas plus.

« Il n'y a rien d'autre à dire. Bonne chance à nous tous. »

Quatre des compagnies ulfes et les deux compagnies de cavalerie lourde troices, sous le commandement de sire Redyard, prirent la direction du nord-est, où elles garderaient la route entre Suarach et le Château Sank. Les autres compagnies partirent vers le nord et le Château Sank même, dans un paysage qu'une amère expérience avait déjà fait connaître à Aillas [32].

Sank servait de centre administratif pour le district et de halte pour les équipes de travail et les esclaves qui se rendaient à Poëlitetz, la grande forteresse occidentale. Pendant la période où Aillas avait été un esclave domestique à Sank, la maisonnée comprenait le duc Luhalcx, son épouse Chraïo, leur fils Alvicx, leur fille Tatzel et une suite nombreuse. Aillas, solitaire et découragé, s'était plus ou moins amouraché de Tatzel qui, de par la nature même des choses, remarquait à peine son existence, pour ne pas dire nullement.

À l'époque, Tatzel avait quinze ans. C'était une svelte jeune fille pleine de dons et de vivacité qui se comportait avec une insouciance désinvolte bien à elle : des façons décidées, impétueuses, exubérantes, encore qu'un peu trop abruptes et directes pour parler de grâce à son propos. Aillas voyait en elle une créature irradiant l'imagination et l'intelligence et il trouvait ensorcelant le moindre trait de sa manière d'être. Elle faisait en marchant des enjambées un peu plus longues que nécessaire, avec une sorte de témérité crâne et une expression de concentration méditative et de détermination, comme si elle s'en allait accomplir une mission de la plus haute importance.

À la mode typique des Skas, ses cheveux étaient coupés à hauteur des oreilles mais gardaient encore assez de souplesse pour onduler librement. En dépit de sa minceur musclée, ses contours avaient tout

ce qu'il fallait de rondeurs et de féminité, de sorte que souvent, quand Aillas regardait passer Tatzel, l'envie le poignait de la prendre dans ses bras. S'il avait accompli un geste aussi imprudent et qu'elle en ait parlé à son père, il aurait fort bien pu être châtré et il avait soigneusement réfréné ses tentations. Tatzel devait maintenant séjourner au Skaghane avec ses parents : un fait qui causait à Aillas plus qu'un pincement au cœur de déception, car revoir Tatzel dans des circonstances différentes avait pendant longtemps été le thème de ses rêveries éveillées.

À l'heure où la lune monta dans le ciel, les colonnes quittèrent Doun Darric. Aillas se proposait de marcher de nuit, avec le clair de lune pour illuminer la route et des éclaireurs pour signaler les marécages et fondrières. Pendant les heures de jour, les soldats se dissimuleraient dans un petit bois ou une dépression de terrain. Si elle n'était pas interceptée ou retardée par des circonstances imprévues, Aillas estimait que quatre nuits de marche amèneraient l'expédition à proximité du Château Sank. Le pays avait été ravagé ; ils ne rencontreraient personne en chemin, excepté quelques petits fermiers et modestes bergers qui se moquaient pas mal d'un passage de troupes en pleine nuit et Aillas avait tout lieu d'espérer que sa bande arriverait au Château Sank sans que quiconque soit prévenu.

Vers le matin du troisième jour, des éclaireurs conduisirent les soldats sur la grand-route descendant des vieilles mines d'étain – une route utilisée quelquefois par les Skas dans leurs incursions en Ulfland du Sud. Une route qu'Aillas avait naguère suivie la corde au cou.

Les hommes se mirent à couvert et se reposèrent pendant la journée pour reprendre leur marche au coucher du soleil. Ils n'avaient toujours pas rencontré de détachements skas, petits ou grands.

Peu avant l'aube, un curieux bourdonnement crissant se fit entendre dans le lointain. Aillas le reconnut et l'identifia : la voix de la scierie, où de lourdes lames d'acier longues de trois mètres étaient mues de haut en bas dans un mouvement de va-et-vient par l'impulsion que donnait une roue à aubes, pour couper en planches les troncs de pin et de cèdre apportés en chariots depuis les hauteurs du Teach tac Teach par des bûcherons.

Le Château Sank était maintenant tout proche. Aillas aurait préféré que ses hommes se reposent après la marche de la nuit, mais maintenant il n'y avait plus d'endroit où se dissimuler. En continuant leur chemin, ils atteindraient Sank pendant cette période chargée de langueur qui précède le lever du soleil, où la course du sang est lente et les réflexes tardifs.

Tel n'était pas le cas pour les hommes d'Ulfland du Sud ; le pouls

battant à un rythme accéléré, ils fonçaient au galop sur la route, le tonnerre des sabots assourdi par la poussière, les harnais résonnant avec un bruit de grelot et le métal cliquetant, formes sombres au dos courbé qui se silhouettaient sur le ciel d'avant l'aube.

La masse du Château Sank apparut, avec une seule grande tour dominant la citadelle centrale. « Continuez tout droit ! s'écria Aillas. Entrez avant qu'ils baissent la première herse ! »

Cinquante cavaliers s'élancèrent subitement dans une charge forcenée, les hommes à pied courant derrière. Dans leur arrogance, les Skas avaient négligé de refermer les vantaux de bois bardés de fer de la porte de la première enceinte ; les soldats ulfs firent irruption dans la cour sans coup férir.

Devant eux, le portail donnant accès à la citadelle et au château était également béant, mais les sentinelles -secouant leur inertie du premier moment, réagirent et la herse s'abattit au nez des chevaliers qui accouraient.

De leur caserne sortirent une douzaine de guerriers skas habillés et armés seulement à moitié ; ils furent taillés en pièces et la bataille, si l'on peut parler de bataille, fut terminée.

Sur les remparts de la citadelle, des archers apparurent, mais les archers ulfs, escaladant le mur d'enceinte, en tuèrent plusieurs et en blessèrent plusieurs encore, si bien que les autres se mirent à l'abri. De la citadelle, un homme sauta sur le toit et courut en se baissant jusqu'aux écuries où il s'empara d'un cheval et s'enfuit au galop à travers les collines. Aillas ordonna de le poursuivre. « Pourchassez-le pendant un kilomètre ou deux, puis laissez-le aller. Tristano ! Où est Tristano ?

— Ici, mon seigneur. » Tristano était le commandant en second.

« Emmène un détachement important à la scierie. Tue les Skas et quiconque résistera. Brûle les entrepôts et démolis la roue, mais laisse intacte la scierie ; un jour, nous en aurons l'utilisation. Opère rapidement et ramène les équipes d'esclaves. Flews ! Envoyez des éclaireurs dans toutes les directions, afin que nous ne soyons pas surpris à notre tour. »

Les dépendances, ateliers et hangars entourant le Château Sank donnèrent naissance à de hautes flammes. Les chevaux du château furent sortis des écuries, qui furent aussi brûlées. Les chiens chasseurs d'hommes furent abattus et une torche jetée dans les chenils. Du dortoir situé derrière le potager émergèrent les domestiques et le dortoir fut incendié.

Les esclaves domestiques furent amenés devant Aillas. Son regard

alla d'un visage à l'autre. Là-bas, l'homme grand et chauve avec un visage jaunâtre aux paupières tombantes et à la mine rusée, c'était Imboden, le majordome. Et là-bas le bel homme svelte au visage mobile et aux cheveux prématurément argentés, c'était Cyprien, le surintendant esclave. Tous deux des sycophantes, Aillas le savait, qui utilisaient à leur propre avantage les hommes qui étaient sous leurs ordres.

Aillas leur fit signe d'avancer. « Imboden, Cyprien ! Quel plaisir de vous voir ! Vous souvenez-vous de moi ? »

Imboden ne dit rien, conscient que parler était inutile quelle que fût l'identité de celui qui l'interpellait ; il leva les yeux vers le ciel comme s'il s'ennuyait. Cyprien fut plus optimiste. Il dévisagea Aillas et s'exclama sur un ton de surprise joyeuse : « Je me souviens bien de vous ! Quoique sur le moment votre nom m'échappe. Songez-vous donc au suicide pour être revenu comme ça ? »

— Le fait que je suis ici est le fruit d'une attente ardente et d'un espoir réalisé ! déclara Aillas. Vous rappelez-vous Cargus qui était cuisinier ? Et Yane, qui travaillait à la blanchisserie ? Comme ils se réjouiraient d'être ici aujourd'hui, au lieu de rester au Troicinet, où tous deux ont rang de "comte" ! »

Cyprien, souriant avec aisance, dit : « J'imagine votre satisfaction ! À un degré plus ou moins grand, elle est partagée par nous tous. Hourra ! Nous sommes maintenant libres ! »

— Pour vous et Imboden, la liberté sera courte et amère.

— Allons, messire ! s'exclama Cyprien d'un ton angoissé, ses grands yeux gris embués. N'étions-nous pas tous camarades naguère ?

— Je me rappelle très peu de camaraderie, rétorqua Aillas. Je me rappelle la peur constante d'être trahi. Combien d'hommes vous avez envoyés à la mort, personne ne le saura jamais. N'y en aurait-il qu'un, cela suffirait. Flews, dressez un gibet et pendez haut et court ces deux-là, bien en vue de la citadelle. »

Imboden s'en alla à la mort sans prononcer un mot et, par son attitude, témoigna d'un mépris lassé pour tous les participants à la circonstance. Par contre, Cyprien fondit en larmes et donna libre cours à ses plaintes : « C'est une pure infamie ! Que moi qui ai fait tant de bien je doive subir une telle cruauté ! N'avez-vous donc pas de pitié ? Quand je pense à mes nombreuses bontés... »

Du groupe de ceux qui avaient été sous ses ordres montèrent des huées, des rires ironiques et des phrases comme : « Pendez-le haut et court ! » « Il est encore plus retors qu'Imboden qui, lui au moins, ne cachait pas son jeu. » « Pour ce reptile, la pendaison est trop douce ! »

« Qu'on le pend » , dit Aillas.

Sire Tristano revint de la scierie avec ses soldats, et derrière suivait le groupe ébahi des esclaves qui étaient employés là-bas. Parmi eux. Aillas découvrit une autre ancienne connaissance : Taussig, qui avait été son premier chef d'équipe. Taussig qui était infirme et acariâtre et qui n'avait qu'un but dans la vie : atteindre ses quotas de travail, Taussig reconnut Aillas aussitôt et sans plaisir : « Je vois que vous avez tiré vengeance d'Imboden et de Cyprien ; est-ce moi le suivant ? »

Aillas eut un rire amer. « Si je pendais tous ceux qui ont mal agi à mon égard, je laisserais derrière moi une avenue de cadavres partout où j'irais. Je ne vous ferai pas de faveur, mais je ne vous ferai pas non plus de mal.

— Le mal, vous me l'avez déjà fait ! Vingt-quatre ans, je me suis échiné pour les Skas ; il ne me manquait plus que six ans pour jouir de ma récompense : cinq arpents de bonne terre, un cottage et une épouse. Vous m'en avez privé. » Aillas répliqua : « De votre point de vue, le monde est un triste endroit et peut-être bien que vous avez raison. »

Il reporta son attention sur les domestiques de la maison. Il apprit ce qu'il savait déjà : que le duc Luhalcx avec la Dame Chraïo et la Demoiselle Tatzel s'étaient absentés pour se rendre au Skaghane. Selon la rumeur, le duc Luhalcx allait être envoyé au loin pour une mission de grande importance, tandis que les Dames Chraïo et Tatzel devaient revenir incessamment. Sire Alvicx était pour le moment le maître du château et commandait une garnison d'environ quarante guerriers, comprenant plusieurs chevaliers renommés pour leur valeur.

Aillas connaissait bien les fortifications de la citadelle du Château Sank : les remparts en étaient hauts et la pierre solide. Voyageant avec le minimum de bagages, il n'avait pas emporté d'engins de siège et d'ailleurs il n'avait pas le temps d'investir longuement la forteresse ; il chassait un plus gros gibier.

Il s'adressa aux ex-esclaves du château et de la scierie : « Vous vous appartenez de nouveau, vous êtes libres comme l'air et la voie est ouverte vers le sud. Allez à Doun Darric, sur la rivière Malheu ; là-bas, présentez-vous à sire Maloof qui vous trouvera des emplois. Si vous avez envie de tuer des Skas, vous aurez la possibilité de vous engager dans l'armée du roi. Prenez des provisions au dépôt de vivres qui est là-bas, chargez-les sur les chevaux ; armez-vous de votre mieux et conduisez à sire Maloof ces chevaux capturés dans les écuries du duc. Vous, Narles, dont j'ai gardé le souvenir d'un homme loyal, je vous confie le commandement. Pour assurer au maximum votre sécurité, voyagez de nuit et dormez le jour dans des endroits où vous serez à

couvert. Vous ne devriez pas rencontrer de difficultés ; la région n'est pas fréquentée par les Skas.

— Il y a des Skas aux mines d'étain, dit quelqu'un.

— Dans ce cas, ne vous approchez pas des mines, à moins que vous ne décidiez de tendre une embuscade aux Skas et de frapper un coup décisif pour votre nouveau roi. »

Narles dit d'une voix étouffée : « Je crains que cela n'outrepasse nos forces pour le moment ; rien que pour nous enfuir, nous avons besoin de la moindre bribe de notre courage.

— Agissez comme bon vous semble, répliqua Aillas. En tout cas, partez immédiatement et que la chance vous accompagne. »

Avec quelque hésitation, les anciens esclaves se mirent en route.

Un jour passa, puis un autre, durant lesquels Aillas fit subir autant de dégâts que possible au Château Sank et à ses enceintes. Par trois fois, ses éclaireurs revinrent annoncer l'approche de cavaliers skas, tous de la direction de Poëlitetz. Les deux premiers détachements étaient de petits groupes comprenant une douzaine de cavaliers chacun ; ils tombèrent sans méfiance dans l'embuscade et se retrouvèrent soudain environnés d'archers aux arcs bandés. Dans les deux cas, ils firent la sourde oreille à l'ordre : « Rendez-vous ou mourez ! » Éperonnant leurs montures et se courbant bas sur la selle, ils essayèrent d'échapper au piège et furent instantanément tués, délivrant ainsi Aillas du problème épineux d'avoir à s'occuper de prisonniers.

Ce fut une autre affaire avec le troisième, qui était un détachement de cavalerie lourde comptant quatre-vingts cavaliers environ arrivant de Poëlitetz, manifestement pour être affectés ailleurs.

Aillas tendit de nouveau dans un petit bois en bordure du chemin son embuscade d'archers et de chevaliers montés. Le contingent ska, chevauchant à quatre de front, apparut bientôt : soldats aguerris, confiants mais loin d'être imprudents. Ils avaient endossé leurs cottes de mailles et leurs heaumes coniques en acier noir, ainsi que des jambarts. Ils étaient armés de courtes lances, d'épées, de fléaux d'armes -ceux qu'on appelait « étoiles du matin » – et avaient des arcs et des carquois pleins de flèches à l'arçon de leurs selles. Comme ils avançaient d'une allure placide sur la route, trente-cinq chevaliers troices surgirent du taillis et, la lance horizontale, descendirent la colline au galop pour tomber sur le tiers arrière de la colonne. Des cris d'horreur et de surprise fusèrent tandis que les lances transperçaient les cottes de mailles et soulevaient les cavaliers de dessus leurs chevaux, les précipitant dans la poussière sur le bas-côté de la route.

Remontant la pente de la colline pour y reformer leurs rangs, les Troices chargèrent de nouveau. Du taillis tomba une grêle de flèches, chacune soigneusement ajustée. Le commandant hurla l'ordre de quitter ce lieu de mort et la colonne partit à fond de train. Sur le flanc de la colline, quatre cordes furent tranchées, laissant un grand chêne s'abattre en travers de la route et les soldats skas perdirent pendant un moment leur formation.

Finalement, se battant avec l'énergie du désespoir, corps à corps, les Skas parvinrent à se réunir en un petit groupe. Par trois fois, Aillas leur cria de se rendre, avant de les assaillir avec ses chevaliers ; par trois fois, les Skas encaissèrent les coups, reformèrent leurs rangs de leur mieux et, le visage grave, se jetèrent sur leurs ennemis.

Il n'y eut pas de reddition ; tous moururent sur le chemin pointillé de soleil.

3

L'humeur sombre, Aillas revint à la tête de ses troupes vers le château Sank. Une victoire comme celle-ci, qui avait été en fait une boucherie d'hommes vaillants, ne portait pas à l'exultation. L'action était nécessaire, aucun doute là-dessus, puisque c'est ce qu'il fallait pour gagner la guerre. Toutefois, Aillas se sentait incapable de s'enorgueillir de l'événement et il fut réconforté de découvrir le même état d'esprit chez ses soldats.

L'un dans l'autre, il avait toute raison de s'estimer satisfait. Ses pertes étaient légères, ses unités avaient agi avec une impeccable précision ; pour les Skas, la perte d'un aussi grand nombre de combattants de valeur était un désastre majeur.

« Si je dois dresser des embuscades, eh bien, je les dresserai, murmura Aillas pour lui-même entre ses dents. Et fi de la chevalerie, du moins jusqu'à ce que la guerre soit gagnée. »

Du Château Sank, Aillas envoya des charrettes récupérer des armes ; l'acier ska, forgé avec une patience infinie, égalait les meilleurs du monde, y compris les fabuleux aciers de Cipango [33] et les lames moins renommées de Damas.

L'heure était venue de faire mouvement vers l'ouest, pour liquider les troupes arrivant de Suarach qui auraient pu échapper aux bons soins de sire Redyard.

À l'aube, le corps d'investissement s'apprêta à partir. Les événements des prochains jours étaient imprévisibles et tous emportaient dans les fontes de leur selle des rations de galettes, de fromage et de fruits séchés.

Quelques minutes avant le départ, un des éclaireurs arriva à bride abattue dans le camp pour annoncer qu'un groupe de Skas approchait venant du nord-ouest, par cette route qui conduisait à l'Estran occupé par les Skas et au Skaghane. Le petit groupe se composait de plusieurs personnes de qualité et de leur escorte, l'une de ces personnes pouvant fort bien être Dame Chraïo, l'épouse du duc Luhalcx, accompagnée d'une autre dame d'un certain âge et d'un jeune homme. L'escorte se composait d'une douzaine de cavaliers armés de façon légère ; manifestement, la nouvelle de ce qui s'était passé à Sank n'avait pas encore été répandue en Ulfland du Nord.

Aillas écoutait avec un vif intérêt. Il questionna : « Et la Demoiselle Tatzel ? Elle ne se trouvait pas dans le groupe ?

— Sur ce point-là, sire, je ne répondrai pas avec certitude, puisque je ne connais pas cette demoiselle et que j'ai nécessairement observé la colonne de loin. Si elle est assez âgée, peut-être est-ce une des deux femmes dont j'ai parlé.

— Elle est jeune et ressemble presque à un garçon par la silhouette.

— Il y a quelqu'un de jeune dans le groupe. Je l'ai pris pour un garçon ; ce pourrait être la Demoiselle Tatzel chevauchant en costume masculin. Ce n'est pas inhabituel chez les Skas. »

Aillas appela sire Balor, un de ses capitaines ulfs, et lui donna ses instructions.

« Choisissez votre terrain de manière à cerner le groupe, ne tuez que si vous y êtes obligé. En aucun cas, ne faites de mal aux femmes ou au jeune homme. Envoyez vos prisonniers à Doun Darric sous bonne escorte, puis rejoignez-nous au plus vite. »

Sire Balor s'éloigna avec cinquante hommes en direction du nord-ouest. En même temps, le reste de l'armée partit vers Suarach, laissant seulement un détachement à Sank pour continuer le siège et détruire tout autre petit groupe qui descendrait des montagnes.

Aillas était devenu fébrile depuis qu'il savait que la petite troupe approchait. Il prit impulsivement une décision et, déléguant le commandement de l'armée à sire Tristano, il s'élança sur les traces de sire Balor qui avait déjà parcouru plus de cinq cents mètres vers le nord.

Le temps était chaud et clair ; les landes s'offraient sous leur meilleur jour, tout embaumées par la douce fragrance des bruyères, l'âcre parfum des ajoncs et la buée vaporeuse qu'exhalait le sol humide même. La transparence de l'air semblait accentuer les détails des objets éloignés et, quand Aillas arriva en haut d'une élévation de terrain, il eut devant lui une vue panoramique du paysage : à droite et à gauche, le vallonnement des brandes gris-vert, ponctué d'affleurements de roche et, çà et là, de taillis de mélèzes, d'aulnes ou de cyprès ; droit devant, le terrain descendait jusqu'à l'horizon, avec de lointaines marques sombres indiquant des forêts. À quinze cents mètres environ vers l'ouest, Aillas aperçut la troupe de Skas qui avançait avec insouciance en direction du Château Sank.

Sire Balor et ses hommes, qui chevauchaient dans un bas-fond, n'étaient pas encore visibles ; les Skas cheminaient placidement, inconscients du danger imminent.

Les deux cavalcades convergèrent. Les Skas, ayant gravi une petite éminence, s'arrêtèrent sur la crête – peut-être pour laisser reposer leurs montures, peut-être pour admirer la vue ou encore parce qu'un signal subliminal avait éveillé leur inquiétude : un tourbillon de poussière, un faible tintement de métal, le martèlement étouffé de sabots de chevaux. Pendant un moment, ils contemplèrent le paysage. Aillas était encore trop éloigné pour discerner les détails, mais la pensée qu'une parmi cette masse lointaine de formes pouvait être la Demoiselle Tatzel faisait naître en lui un frémissement d'excitation mêlé à un plaisir sardonique plus ténébreux.

Les Skas reprirent leur marche et voici qu'à la consternation d'Aillas les hommes de sire Balor, au lieu de rester à couvert et d'attendre pour encercler les Skas, jaillissaient d'un bas-fond à bride abattue, quelques centaines de mètres seulement au sud des Skas. Aillas murmura un juron ; sire Balor aurait dû envoyer un seul homme en reconnaissance et maintenant toute chance de surprise était évanouie.

Les Skas ne s'arrêtèrent qu'un instant pour juger la situation, puis ils obliquèrent au nord-est selon un cap qui, espéraient-ils, les amènerait plus près du Château Sank : peut-être plus près que leurs assaillants ne souhaitaient s'avancer Sire Balor modifia sa course dans l'intention de les intercepter et, de nouveau, Aillas maudit sire Balor et ses tactiques impétueuses. Si Balor avait donné aux Skas le loisir d'approcher du Château Sank, ils auraient été accueillis par les soldats laissés pour poursuivre le siège. Alors, si le seigneur Alvicx avait tenté une sortie désespérée afin de sauver sa mère et sa sœur, c'est le Château Sank même qui aurait pu être conquis.

Mais sire Balor, comme un limier sur une piste chaude, était incapable de penser à autre chose qu'à rattraper son gibier et il entraîna ses hommes au triple galop à travers la lande dans une poursuite acharnée. Les Skas partirent au nord vers une petite forêt et, au-delà, une butte rocheuse que surmontaient les ruines d'un très vieux fort. Sire Balor et ses hommes arrivaient vite, les chevaux les plus rapides gagnant nettement du terrain sur les Skas, les plus lents s'échelonnant à la traîne. Plus loin encore derrière venait Aillas, qui ne tarda pas à être capable de discerner chacun des cavaliers skas. Il repéra le prétendu « jeune homme » ; c'était bien Tatzel, et elle était vêtue d'un costume d'étoffe vert sombre, avec des bottes basses et un béret noir.

Les Skas cherchaient manifestement à gagner l'antique forteresse, où ils pourraient très facilement résister au nombre supérieur des assaillants. Ils pénétrèrent dans la forêt, en ressortirent peu après ; sire Balor et ses hommes suivirent.

Les Skas commencèrent à gravir la butte ; Aillas fouilla des yeux le groupe : où était Tatzel ? Où était le jouvenceau en vert sombre avec le béret noir ?

Elle n'était nulle part.

Aillas rit. Il arrêta son cheval et resta à observer tandis que sire Balor et sa troupe fonçaient à travers la forêt et en ressortaient, galopant à corps perdu, avec seulement cent mètres à présent séparant les adversaires.

Aillas continua à observer la forêt. Dès que les soldats ulfs furent passés, un cavalier isolé apparut et s'éloigna à vive allure vers le Château Sank d'où, sans doute, il avait l'intention de ramener du secours à ceux qui étaient acculés dans la vieille forteresse.

Sa route l'amènerait légèrement à droite d'Aillas. Il examina le terrain, puis fit tourner sa monture et se dirigea vers l'endroit où il avait le plus de chance de l'intercepter facilement.

Tatzel approchait, courbée sur le cou bondissant du cheval, ses boucles noires flottant au vent derrière elle. Elle tourna la tête, ses traits exprimèrent le choc de découvrir Aillas lancé au triple galop à sa poursuite et elle ne put retenir un cri de consternation. Tirant sur les rênes, elle fit obliquer son cheval vers le nord, s'éloignant du Château Sank, dans une direction qu'Aillas ne tenait pas du tout à explorer. Imprudemment ou sagement, il n'hésita pas une seconde ; jamais encore il n'avait levé de gibier si précieux et, pour le meilleur ou pour le pire, il était incapable de l'abandonner maintenant, quel que fût l'endroit où le gibier l'emmènerait ; et ainsi commença une folle poursuite à travers les hauts plateaux d'Ulfland du Nord.

Tatzel montait une jeune jument noire, à la robe luisante, aux jambes longues mais sans grand développement de poitrail et peut-être moins encore de résistance. Le rouan d'Aillas était plus massif et plus lourd et sélectionné pour l'endurance ; Aillas ne doutait pas que tôt ou tard il rattraperait Tatzel, surtout en terrain accidenté, et – dans sa poursuite – il chercha à pousser la jeune fille vers les montagnes, toujours plus haut : pour l'écarter à la fois du Château Sank et des basses terres où elle aurait une chance de découvrir de l'aide sous forme d'un village ska ou d'un autre groupe de voyageurs.

Tatzel paraissait uniquement préoccupée d'utiliser au mieux la rapidité de sa jument, mais les brandes n'offraient qu'un terrain irrégulier et quelquefois dangereux, si bien qu'aucun cheval ne gagnait sur l'autre. Aillas ne s'était pas muni d'un arc et ne pouvait donc planter de flèche dans le garrot de la jument pour l'arrêter.

Un kilomètre fut parcouru, puis deux, puis trois et les chevaux faiblirent. Ayant l'avantage de l'endurance, Aillas commença à gagner du terrain, mètre par mètre ; Tatzel ne manquerait pas d'être bientôt capturée. Aiguillonnée par un désespoir tel qu'elle n'en avait encore jamais éprouvé, elle obliqua brusquement dans un ravin rocheux qui, entre deux éperons, conduisait aux hauts plateaux – comptant peut-être trouver un taillis où s'enfoncer et faire perdre sa trace à Aillas qui passerait sans la voir.

Inutilement. Aucun taillis ne se présenta et, d'ailleurs. Aillas n'était qu'à vingt mètres derrière et ne se serait pas laissé prendre à cette feinte. Le ravin devint obstrué par des joncs et des fourrés d'aulnes ; Tatzel se tourna vers la paroi de la gorge et, mettant pied à terre, entraîna sa jument par-dessus des corniches de roche noire pourrie et à travers des petits buissons d'ajonc ; elle finit par atteindre le sommet rocailleux de l'éperon. Aillas lui avait emboîté le pas, mais il s'arrêta quand Tatzel commença à déloger des pierres pour qu'elles lui roulent dessus, et il fut donc obligé de graver la pente par une voie différente, ce qui fournit à Tatzel quelques mètres d'avance.

Aillas parvint à la face de l'éperon. Des ravins en dévalaient de chaque côté. Derrière Aillas, la vue donnait l'impression de se perdre à l'infini sous le ciel balayé par les vents de l'Atlantique : brandes couleur de bruyère grise, déclivités sombres, taches noires de forêts lointaines. Tatzel montait la pente en trébuchant vers la haute crête, tirant derrière elle sa jument effarée. Aillas suivit et une fois de plus regagna du terrain.

Tatzel enfourcha sa jument et fila en hâte vers le plateau, avec les derniers surgissements du grand Teach tac Teach projetant maintenant leur masse toute proche et, notamment : Noc, le premier des Coupe-

Nuages.

Aillas prit la même direction mais s'aperçut à son grand découragement que son cheval s'était foulé la jambe et boitait. Aillas jura, ôta la bride de la tête de sa bête, la débarrassa de sa selle et lui rendit la liberté. C'était une mésaventure grave et soudain il se rendit compte de la folie qu'il avait commise en partant à la poursuite de Tatzel sans avoir prévu quelqu'un ou laissé un message.

Cependant, tout n'était pas perdu, loin de là. Il hissa sur son épaule sa sacoche d'arçon et s'élança à pied derrière Tatzel. Sa jument était si essoufflée et avancer dans la pierraille était si difficile qu'une fois de plus il constata qu'il gagnait rapidement du terrain sur elle. D'ici deux minutes, la poursuite serait terminée.

Tatzel tira la même conclusion. Elle jeta un coup d'œil désespéré au paysage, mais aucun secours ne s'offrait ; Aillas, observant son visage quand elle reporta son regard sur lui, ne put s'empêcher d'éprouver un pincement de pitié.

Il s'endurcit le cœur. « Tatzel, chère petite Tatzel qui tenez si haut votre tête orgueilleuse ! Vous avez connu beaucoup de désespoir, de peur et de chagrin chez d'autres ; pourquoi n'en ressentiriez-vous pas un peu, vous aussi ? »

Tatzel se décida. Si elle continuait à avancer, Aillas la capturerait aussitôt. À sa gauche s'ouvrait une vallée aux abruptes parois rocheuses. Tatzel s'immobilisa un instant, respira à fond ; puis, sautant à bas de sa jument, elle la tira par-dessus le bord de la paroi. Glissant, s'accroupissant sur ses postérieurs, les yeux révoltés, hennissant de terreur, la jument dévala la pente. Le terrain céda sous ses pieds ; elle tomba et se mit à rouler dans un tourbillon hallucinant de jambes, de corps et de cou tordu. La pente accentua sa déclivité ; loin vers le bas, la jument heurta de plein fouet un rocher et resta inerte.

Tatzel qui dérapait, tâtonnait à la recherche d'un point d'appui et se cramponnait de toutes ses forces aux arbustes et aux buissons, rencontra une plaque d'éboulis. La caillasse roula traîtreusement sous ses pieds, provoquant un glissement qui l'emporta jusqu'au bas de la pente où elle demeura tout étourdie. Au bout d'une minute, elle essaya de se relever, mais sa jambe gauche était incapable de la soutenir et la souffrance la fit se laisser retomber, les yeux fixés sur le membre brisé.

Aillas avait suivi du regard cette descente désastreuse ; se hâter ayant cessé d'être une nécessité primordiale, il choisit un itinéraire plus raisonnable pour atteindre le fond de la vallée.

Il trouva Tatzel affaissée contre un rocher, le visage blêmi par la

souffrance. Il alla voir sa jument qui s'était rompu les reins et gisait la respiration sifflante, une écume sanglante aux naseaux. Aillas la frappa d'un rapide coup d'épée et la jument ne bougea plus.

Aillas revint vers Tatzel et mit un genou en terre près d'elle. « Êtes-vous blessée ?

— Ma jambe est cassée. »

Aillas la porta jusqu'à une langue de sable déposée par la rivière et, aussi doucement que possible, essaya de redresser la jambe. La fracture semblait simple, sans esquilles, à ce qu'il pensa, et avait principalement besoin d'être consolidée par des attelles.

Aillas se releva et examina la vallée. Naguère, les prairies autour de la rivière avaient permis de vivre à une série de fermes, qui avaient disparu en ne laissant que les tas de pierre éboulés des murs de clôture et quelques vieilles ruines. Il n'aperçut pas un être vivant et ne vit ni ne sentit de fumée. Toutefois, le long de la rivière, subsistait la trace d'un sentier ; la vallée ne devait donc pas être totalement à l'écart de la circulation, ce qui risquait d'être fâcheux pour lui.

Aillas se rendit au bord de l'eau pour couper deux douzaines de branches de saule. Revenant vers Tatzel, il pela de l'écorce qu'il lui tendit. « Mâchez-en ; cela aidera à soulager la douleur. »

Sur la jument morte, il récupéra le manteau de Tatzel, la couverture de selle et sa petite sacoche de cuir noir à fermoir d'or qu'il rapporta, ainsi que des boucles et des courroies prélevées sur le harnais et la selle.

Il donna à Tatzel d'autre écorce à mâcher, puis il fendit avec son couteau l'étoffe de ses chausses jusqu'au-dessus du fin genou de la jeune fille. Il replia l'étoffe de côté pour mettre la jambe à nu.

« Je ne suis pas rebouteux, expliqua Aillas. Je peux seulement pratiquer sur vous ce que j'ai vu pratiquer sur d'autres. Je vais tâcher de ne pas vous faire mal. »

Tatzel ne trouva rien à dire car, avant tout, elle était déroutée par la tournure des événements. Le comportement d'Aillas ne semblait ni féroce ni même inquiétant ; s'il avait le viol en tête, s'attarderait-il à placer des attelles autour de sa jambe, ce qui ne pourrait que le gêner ensuite ?

Aillas coupa une bande dans le manteau de Tatzel et lui en enveloppa la jambe afin de servir de bourre de protection, puis il disposa les baguettes de saule coupées à la bonne longueur. Finalement, il tira la jambe pour qu'elle soit droite. Tatzel eut un cri étouffé, mais n'émit pas d'autre protestation et Aillas sangla les

attelles avec les courroies. Tatzel poussa un soupir et ferma les yeux. Aillas plia son propre manteau pour le glisser en guise de coussin sous sa tête. Il écarta de son front les boucles humides et regarda avec des sentiments complexes les beaux traits livides, se remémorant d'autres moments au Château Sank. En ces temps-là, il avait brûlé du désir de la toucher, de l'obliger à tenir compte de sa présence. Maintenant qu'il pouvait la caresser autant qu'il le voulait, son envie était contenue par toute une nouvelle série d'interdictions.

Tatzel ouvrit les yeux et examina son visage. « Je vous ai déjà vu, je ne me rappelle plus où. »

Aillas songea : elle a déjà oublié sa peur. Peut-être était-il trop transparent. En vérité, elle avait l'air d'offrir la démonstration de cette ineffable certitude de son rang particulière aux Skas qui, si elle avait été moins candide, aurait pu être considérée comme de l'arrogance. Auquel cas, le jeu devenait plus intéressant.

Tatzel dit : « Votre accent n'est pas ulf. Qui êtes-vous, alors ?

— Je suis un gentilhomme de Troicinet. »

Tatzel eut une grimace causée soit par la souffrance, soit par un souvenir désagréable. « Une fois, à Sank, nous avons eu un serviteur qui venait du Troicinet. Il s'est évadé.

— Je me suis évadé de Sank. »

Tatzel le regarda avec une curiosité tranquille. « À l'époque, tout le monde a parlé durement de vous, parce que vous nous aviez empoisonnés. Votre nom est "Halis" ou "Ailish", quelque chose comme ça.

— Ordinairement, je m'appelle "Aillas" »

Tatzel, ne paraissait pas faire le lien entre Aillas le domestique et Aillas roi de Dascinet, de Troicinet et d'Ulfland du Sud, si même elle connaissait le nom de ce dernier.

Elle déclara d'un ton machinal : « Vous êtes stupide de vous promener par ici. Quand vous serez capturé, vous risquez fort d'être châtré.

— Auquel cas, j'espère ne pas être capturé.

— Étiez-vous en compagnie des bandits qui nous ont attaqués ?

— Ce n'étaient pas des bandits. C'étaient des soldats au service du roi d'Ulfland du Sud.

— Cela revient au même. »

Tatzel ferma les yeux et resta silencieuse. Après un instant de réflexion, Aillas se releva et inspecta les environs.

S'abriter pour la nuit était important, mais plus encore trouver un endroit où être en sécurité et se dissimuler. Le sentier le long de la rivière indiquait au moins un peu de circulation dans les parages et semblait relier le Haut Chemin des Quatre-Vents avec des villages et des haltes skas dans les basses terres.

À une courte distance dans la vallée, Aillas aperçut une hutte délabrée qui pouvait même encore maintenant offrir un refuge aux bergers et aux voyageurs parcourant les collines. Le soleil descendait rapidement derrière les montagnes ; la vallée serait bientôt dans l'ombre. Il abaissa son regard. « Tatzel. »

Elle ouvrit les yeux.

« Il y a une cabane là-bas, où nous pouvons nous abriter pour la nuit. Je vais vous aider à vous lever. Mettez les bras autour de mon cou... Hop, debout. »

Aillas s'avisa que son cœur battait plus vite qu'à la normale. La chaude pression du corps de Tatzel contre le sien, ses bras qui l'enserraient, son frais parfum où se mêlaient l'arôme des aiguilles de pin, la citronnelle et le géranium écrasé, c'était intensément stimulant. Aillas n'avait pas envie de laisser aller Tatzel. « Passez votre bras autour de moi, je vous soutiendrai... Avancez. »

XI

1

Pendant un instant après qu'il l'eut relevée, ils demeurèrent immobiles, les bras de Tatzel autour du cou d'Aillas, leurs visages à quelques centimètres l'un de l'autre et dans l'esprit d'Aillas défilèrent en flèche des souvenirs des jours lugubres passés au Château Sank. Il poussa un gros soupir et se détourna.

Un pas après l'autre, les deux progressèrent le long du sentier, Tatzel sautant sur un pied et Aillas supportant son poids. Ils finirent par atteindre la cabane qui était tout ce qui subsistait d'une vieille ferme. Le site était agréable, sur une éminence auprès d'un petit ruisseau accourant d'une gorge boisée qui se trouvait derrière. Des murs de pierre brute soutenaient des poteaux de cèdre qui servaient de chevrons et des plaques de micaschiste qui formaient la toiture. Une porte barrait le seuil de sa masse déjetée en vieux bois gris ; à l'intérieur, il y avait d'un côté une table et un banc ; de l'autre, un âtre et une cheminée de fortune pour évacuer la fumée.

Aillas déposa Tatzel sur le banc et lui installa confortablement la jambe. Il examina son visage. « Souffrez-vous ? »

Tatzel ne répondit que par un seul hochement de tête bref et un coup d'œil d'étonnement devant une question aussi ridicule.

« Reposez-vous du mieux que vous pourrez ; je reviendrai dans un moment. »

Aillas récolta au bord de la rivière d'autres pousses de saule à l'écorce épaisse. Il aperçut des écrevisses dans les planiols et une magnifique truite paressant sous les ombrages. Il rapporta le saule à Tatzel et en pela l'écorce. « Mâchez ça ; je vais vous apporter de l'eau. »

Sur le côté de la cabane, le ruisseau avait été creusé et endigué afin de former un petit bassin, dans lequel Aillas découvrit un seau en bois, immergé pour éviter qu'il sèche et se fendille. Aillas le repêcha avec reconnaissance et le transporta plein d'eau dans la cabane. Il

rassembla de l'herbe, des joncs et des arbrisseaux qu'il entassa par terre en guise de lit. Le long de la rivière, il trouva des amas de bois sec déposé par le flot et en rapporta dans la cabane. Puis, battant le briquet, il alluma le feu.

Assise à la table, Tatzel semblait absorbée dans ses pensées et le regardait faire sans intérêt.

Le crépuscule était tombé sur la vallée. Aillas quitta de nouveau la cabane. Cette fois, il s'absenta presque une demi-heure. Il revint avec plusieurs morceaux de viande rouge fraîche enveloppée dans des roseaux, et aussi une branche de sureau chargée de baies qu'il plaça près de Tatzel. S'agenouillant devant l'âtre, il posa la viande sur une pierre plate et en découpa de fines lanières qu'il enfila sur des branchettes et mit à griller au-dessus du feu.

Quand la viande fut cuite à son goût, il l'apporta sur la table. Tatzel avait mangé des baies de sureau ; elle mangea maintenant la viande, lentement et sans grand appétit. Elle but dans le seau puis, versant de l'eau sur un mouchoir qu'elle avait tiré de sa sacoche, elle nettoya et rinça ses doigts.

Aillas choisit ses mots avec soin : « Ce sera peut-être difficile pour vous de vous soulager aisément. Quand vous le voudrez, je vous aiderai de mon mieux.

— Je n'ai pas besoin de votre aide, répliqua Tatzel d'un ton brusque.

— À votre gré. Quand vous serez prête à dormir, je préparerai votre lit. »

Tatzel eut un mouvement de tête maussade, pour indiquer qu'elle préférerait de beaucoup dormir ailleurs, par exemple dans son propre lit au Château Sank, puis elle resta assise à contempler les flammes sans prononcer une parole. Elle finit par se retourner et examina Aillas comme si maintenant, pour la première fois, elle était disposée à admettre sa présence dans la cabane.

« Vous avez prétendu que c'étaient des soldats et non des bandits qui ont attaqué mon groupe ?

— Je l'ai dit et tel est le cas.

— Que vont-ils faire de ma mère ?

— Ils ont l'ordre d'épargner les vies humaines autant que possible. Je pense que votre mère sera capturée et envoyée en Ulfland du Sud à titre d'esclave.

— Esclave ? Ma mère ? »

Tatzel retourna l'idée dans son esprit, puis la repoussa, la jugeant trop grotesque pour valoir la peine d'être prise en considération. Elle regarda Aillas du coin de l'œil, songeant : quelle drôle de personne ! Parfois aussi sévère et prudent qu'un vieillard et la minute d'après il ne paraît guère plus qu'un jouvenceau. Étonnant ce qu'on trouve parmi ses esclaves ! L'épisode est vraiment déconcertant ! Pourquoi m'a-t-il poursuivie avec tant d'acharnement ? Espère-t-il une rançon ? Elle questionna :

« Et vous ? Êtes-vous un soldat ? Ou un bandit ? »

Aillas réfléchit un instant, puis répliqua : « Je m'apparente plus à un soldat qu'à un bandit. Mais je ne suis ni l'un ni l'autre.

— Qu'êtes-vous, alors ?

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, je suis un gentilhomme de Troicinet.

— Je ne sais rien du Troicinet. Pourquoi vous être aventuré aussi loin des lieux où vous étiez en sécurité ? Même en Ulfland du Sud vous ne couriez aucun risque.

— Je suis venu en partie pour punir les Skas de leurs pillages et de leurs enlèvements d'esclaves et aussi, à vrai dire... » Aillas s'arrêta court. Regardant dans les flammes, il décida de se taire.

Tatzel l'incita à continuer. « Et "à vrai dire" ? »

Aillas haussa les épaules. « Au Château Sank, j'ai été réduit en esclavage. Je vous observais souvent quand vous passiez et j'en suis venu à vous admirer. Je m'étais promis qu'un jour je retournerais et que nous nous rencontrerions dans des conditions légèrement différentes. C'est une des raisons de ma présence ici. »

Tatzel médita un moment. « Vous êtes vraiment obstiné. Très peu d'esclaves se sont évadés du Château Sank.

— J'ai été repris et envoyé à Poëlitetz, répliqua Aillas. Je me suis évadé aussi de là-bas.

— Tout ceci est confus et complexe, dit Tatzel avec humeur. Cela dépasse ma compréhension autant que mon intérêt. Je ne sais qu'une chose, c'est que je souffre et que je subis des inconvénients à cause de vous. Vos aspirations d'esclave sont dégoûtantes et franchement insolentes, et vous vous montrez mal élevé en les proclamant comme vous faites. »

Aillas éclata de rire. « Très juste ! Mes espoirs et mes rêves semblent à présent rien de moins que naïfs quand je les exprime. Toutefois, j'ai simplement répondu à votre question... et avec franchise. En les formulant, j'ai clarifié mes idées. Ou, disons plutôt

que j'ai été forcé de m'avouer certaines choses. »

Tatzel soupira. « Vous parlez de nouveau par énigmes. Je n'ai aucune envie de me casser la tête à les résoudre. »

— C'est assez simple. Quand les rêveries et aspirations de deux personnes suivent le même cours, elles deviennent amies ou peut-être amants. Quand ce n'est pas le cas, elles ne trouvent aucun plaisir à être ensemble. La notion n'est pas compliquée, bien que peu de gens prennent la peine de la comprendre. »

Tatzel regarda le feu. « En ce qui me concerne, je me moque éperdument de vos lamentations et de vos lubies. Allez les expliquer à ceux que vous croyez qu'elles peuvent séduire. »

— Présentement, je vais les garder pour moi », répliqua Aillas.

Au bout de quelques instants, Tatzel déclara : « Je suis étonnée que votre bande ait osé s'aventurer aussi loin d'Ulfland du Sud. »

— Là encore, l'explication est simple. Comme nous sommes venus attaquer le Château Sank, c'était nécessaire d'aller au moins jusque-là. »

Tatzel parut enfin surprise. « Et vous avez été repoussés ? »

— Au contraire. Nous avons laissé la citadelle intacte uniquement parce que nous n'avions pas apporté d'engins de siège. Nous avons détruit tout alentour, puis nous sommes partis combattre ailleurs. »

Tatzel le dévisagea avec étonnement. « Quel acte cruel ! »

— Ce n'est que justice longtemps différée et seulement un début. »

Tatzel contempla les flammes d'un air morose. « Et que comptez-vous faire de moi ? »

— Je vous ai contrainte à entrer en servitude selon la mode ska. Vous êtes maintenant mon esclave. À l'avenir, conduisez-vous en conséquence.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama Tatzel avec emportement. Je suis ska et de noble naissance !

— Il faut vous faire à cette idée. Dommage que vous vous soyez cassé la jambe et ne puissiez donc obéir à mes ordres. »

Tatzel, accoudée à la table le menton sur les deux poings, plongea un regard noir dans le feu. S'étant levé, Aillas étendit le manteau de la jeune fille sur la couchette d'herbes. « Mâchez un peu d'écorce de saule, pour pouvoir dormir sans souffrir. »

— Je ne veux plus d'écorce. »

Aillas se pencha sur elle. « Passez vos bras autour de mon cou, je

vais vous porter jusqu'au lit. »

Après une seconde d'hésitation, Tatzel obéit et Aillas la transféra sur la couchette d'herbes. Il détacha les lanières de ses bottes et les lui ôta des pieds. « Êtes-vous bien installée ? »

Tatzel le regarda d'un air inexpressif comme si elle n'avait pas entendu la question. Aillas se détourna et sortit écouter dans la nuit.

Il n'y avait pas un souffle d'air. Aillas entendit le murmure de l'eau dans la rivière mais, à part cela, tout était silencieux. Il rentra dans la cabane. Mettant la table debout, il la plaça en travers du seuil et la cala avec le banc. Il couvrit le feu et, après avoir posé ses propres bottes, s'étendit près de Tatzel et les recouvrit tous les deux avec son manteau. Il tourna la tête vers la tache claire du visage de Tatzel. « Avez-vous déjà couché avec un homme ?

— Non. »

Aillas émit un grognement neutre. « Grâce à la jambe cassée, votre virginité est sauve. Ce serait trop dérangement de vous entendre glapir de douleur parce que vous auriez mal à la jambe... Je suppose que j'ai trop de délicatesse. »

Tatzel eut un reniflement méprisant mais, à part cela, ne trouva rien à répliquer. Elle se tortilla de façon à tourner le dos à Aillas et il ne tarda pas à l'entendre respirer régulièrement.

Au matin, le soleil se leva dans un ciel sans nuages. Aillas sortit de sa sacoche des galettes et du fromage pour leur petit déjeuner. Aussitôt après, il emmena Tatzel dans un étroit ravin perdu qui débouchait cinquante mètres plus haut dans la gorge située derrière la cabane. Tatzel protesta et grommela, mais Aillas se montra ferme.

« Ces collines ne sont pas inconnues de vrais bandits qui ne sont guère plus que des bêtes sauvages. Je ne possède ni arc ni flèches et, s'il y en avait plus de deux, je ne pourrais pas vous protéger. Si plus de deux Skas nous découvrent, c'est moi que je ne pourrais pas protéger. Il faut donc vous cacher pendant le jour jusqu'à ce que nous quittions cet endroit.

— Et ce sera quand ? questionna Tatzel d'un ton quelque peu acide.

— Dès que possible. Ne bougez pas d'ici jusqu'à mon retour. À moins que plusieurs jours ne se soient écoulés, auquel cas vous saurez que je suis mort. »

Aillas retourna dans la vallée. Avec un bout de bois courbe rejeté par la rivière et un bâton pris sur un jeune bouleau, il fabriqua une béquille. Il coupa une forte branche de saule qu'il racla et pela et dont

il fit un arc de qualité médiocre, puisque le saule n'a pas la puissante élasticité du frêne ou de l'if. Le noyer et le chêne sont trop cassants ; l'aulne trop faible ; le châtaignier convient assez bien, mais il n'y en avait aucun dans les parages. Pour flèches, il tailla des pousses de saule qu'il empenna avec de l'étoffe déchirée en rubans. Finalement, il combina un engin de pêche, une petite foëne, avec un bâton de saule dont il fendit l'extrémité en quatre dents qu'il aiguïsa puis sépara les unes des autres au moyen d'un caillou coincé entre elles, ligaturant le bâton à trente centimètres de l'extrémité pour l'empêcher de se fendre sur toute sa longueur.

C'était maintenant une heure de l'après-midi. Aillas emporta sa foëne à la rivière et, après une heure d'extrêmes patience et adresse, il parvint à harponner une belle truite brune de deux ou trois livres. Comme il nettoyait le poisson au bord de l'eau, il entendit approcher des chevaux et il se mit aussitôt à couvert.

Sur la route survinrent deux cavaliers suivis par une charrette que tirait une paire de chevaux de ferme au poil hirsute. Un jeune paysan de quatorze ans, aux cheveux blond filasse, conduisait la charrette. Les cavaliers étaient d'une sorte différente, de plus sinistre tournure. Ils portaient des cottes de mailles de fortune et des casques de cuir à oreillettes et couvre-nuque. De lourdes épées partaient en biais de leur ceinture ; des arcs et des carquois pendaient à l'arçon de leurs selles, ainsi que des haches de guerre au manche court. Le plus grand des deux était un peu plus âgé qu'Aillas, brun, fort de carrure, avec de petits yeux, une barbe rude et un nez crochu bien en chair. L'autre, qui avait peut-être quinze ans de plus, chevauchait tassé sur sa selle, aussi sec, nerveux et dur que le cuir sur lequel il était assis. Son visage était blême et inquiétant ; des pommettes curieusement écartées avec des yeux ronds gris et une petite bouche aux lèvres minces lui donnaient un aspect presque ophidien.

Aillas reconnut aussitôt en ces deux-là des hors-la-loi et il se félicita d'avoir eu la prévoyance de cacher Tatzel dans le ravin, car les cavaliers avaient remarqué le cheval mort et étaient légèrement intrigués par ce que cela pouvait signifier.

En arrivant à la cabane, les cavaliers firent halte et discutèrent entre eux à voix basse, puis se penchèrent pour examiner des empreintes dans le sable. Mettant pied à terre avec méfiance, ils attachèrent leurs chevaux à la charrette et commencèrent à avancer vers la cabane, puis s'arrêtèrent net sous l'effet de la surprise.

L'émotion, glaça et paralysa Aillas. Tatzel aussi avait entendu approcher les cavaliers. Elle venait d'apparaître en boitillant le long de la cabane et, face aux deux arrivants, parlait avec autorité et

assurance, sans qu'Aillas entende ce qu'elle disait. Elle eut un geste vers la charrette ; Aillas supposa qu'elle avait décrété qu'elle souhaitait être transportée jusqu'au plus proche château ou centre administratif ska.

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil et un sourire de connivence et même le jeune garçon, qui regardait bouche bée du haut de la charrette, cligna des paupières d'un air déconcerté.

Aillas était en proie à des sentiments contradictoires : la fureur devant l'énormité de la sottise de Tatzel, puis un accès de grande tristesse à l'idée de ce qu'elle devrait endurer, puis un autre sursaut de colère, d'une nature différente : il avait beau rager et tempêter, il ne pouvait pas se désintéresser maintenant des ennuis de Tatzel et espérer conserver son amour-propre. Dans son arrogance et sa vanité, Tatzel avait mis en danger non seulement sa propre personne mais aussi Aillas.

Les deux hommes s'approchèrent de Tatzel et s'arrêtèrent juste devant elle. Ils la détaillèrent de la tête aux pieds en échangeant des commentaires approuvateurs. Tatzel recula et lança une série de nouveaux ordres avec l'énergie du désespoir.

L'homme mince et voûté questionna Tatzel. Elle répondit d'un ton glacé et gesticula encore en direction de la charrette.

« Oui, oui, semblèrent dire les hommes. Chaque chose en son temps, mais commençons par le commencement ! Une merveilleuse bonne fortune nous a réunis tous les trois et il faut que nous fêtions notre chance comme il se doit Dommage seulement que vous ne soyez pas deux ! »

Tatzel recula d'un second pas en trébuchant et fouilla éperdument du regard les alentours. Aillas se fit cette réflexion sardonique : « Maintenant, elle se demande pourquoi je ne me précipite pas pour donner une leçon à ces rustres. »

Le colosse barbu se pencha en avant et saisit Tatzel par la taille. Il l'attira contre lui et voulut l'embrasser. Tatzel tourna la tête dans tous les sens, mais il finit par trouver sa bouche. L'homme maigre lui tapa sur l'épaule et les deux échangèrent quelques mots ; le plus jeune lâcha prise à regret, soit par peur, soit par différence de statut.

L'homme âgé parla avec douceur mais efficacité et le jeune acquiesça d'un haussement d'épaules. Ils se préparèrent ensemble à jouer pour déterminer lequel serait le premier à s'amuser avec Tatzel. Le jeune enfonça un bâton dans le sol et traça une ligne dans la poussière à une distance de dix pas. Prenant des pièces de monnaie dans leur escarcelle, ils se postèrent derrière cette ligne et, chacun à

son tour, lancèrent des pièces en direction du bâton. Le gamin sauta à bas de la charrette et vint regarder avec ce qui semblait plus qu'un intérêt machinal.

Pendant que leur attention était détournée, Aillas courut derrière la charrette. Devant la cabane, une discussion s'était amorcée sur une possible infraction aux règles du jeu et le garçon fut consulté comme arbitre. Il rendit sa décision, le jeu fut rejoué avec les règles modifiées, bien que non sans grogne et échange de paroles coléreuses entre les deux. Quant à Tatzel, elle s'était répandue en remontrances furibondes jusqu'à ce qu'elle reçoive l'ordre de se taire, sur quoi elle avait reculé et observait le jeu, la bouche pincée ans une grimace.

Dans le même temps. Aillas se déplaça sans bruit jusqu'aux chevaux et s'octroya un arc et une poignée de flèches.

Le jeu s'acheva ; le vainqueur était le colosse à barbe noire qui éclata d'un rire orgueilleux et félicita Tatzel de sa chance. À nouveau, il l'empoigna et, avec un sourire paillard et un clin d'œil à l'adresse de son camarade, il l'emmena dans la cabane.

L'homme âgé haussa les épaules dans un geste désabusé, puis grommela un ordre au garçon, qui courut à la charrette et en rapporta une outre de cuir rebondie contenant du vin. Les deux allèrent s'accroupir au soleil sur le côté de la cabane.

Aillas s'avança doucement, une flèche encochée sur la corde. Il se glissa jusqu'au seuil et, silencieux comme une ombre, entra. Tatzel était étendue nue sur la couche d'herbes. Le bandit avait laissé choir ses braies ; agenouillé en position, il s'apprêtait à insérer son membre viril monumental. Tatzel aperçut la silhouette immobile dans l'embrasure et laissa échapper une exclamation étouffée ; le bandit regarda par-dessus son épaule. Il poussa un juron inarticulé, se releva maladroitement en tâtonnant à la recherche de son épée. Il ouvrit la bouche, pour crier sa rage ; Aillas décocha la flèche. Elle traversa la pièce en sifflant, entra dans la bouche béante, pour clouer la tête à un poteau dans la paroi du fond, où l'homme mourut dans des saccades rythmées de bras et de jambes.

Aillas ressortit aussi silencieusement qu'il était entré. En arrivant au coin de la maison, il trouva l'homme âgé renversé en arrière, l'outre inclinée fortement, tandis que le garçon le couvait d'un œil envieux et fasciné. Le regard du gamin, dépassant l'outre, se fixa sur Aillas ; il poussa un glapissement étranglé. Le bandit, tournant de côté ses yeux gris clair, vit Aillas. Il lâcha l'outre et se redressa précipitamment, agrippant d'une main son épée. La mine sombre et grave, Aillas lança sa flèche. Les genoux du bandit plièrent ; il tirailla un bref instant la hampe saillant hors de sa poitrine, puis s'affaissa sur

le sol.

Aillas partit à la recherche du jeune garçon et l'aperçut qui fuyait sur le chemin à toutes jambes dans la direction où il était venu et, un instant plus tard, il avait disparu hors de vue.

Aillas regarda dans la cabane. Tatzel, les yeux baissés dans une expression pensive, se rhabillait, le dos tourné au cadavre. Aillas, pensif aussi, se dirigea vers la charrette, qui était couverte d'une bâche de bonne toile de lin ciré. Dessous, il y avait un assortiment de provisions, en grande quantité, assez pour nourrir une douzaine d'hommes un mois sinon plus.

Aillas choisit des vivres dans la charrette : un sac de farine, deux flèches de lard, du sel, deux fromages ronds, une outre de vin, un jambon, une belle tresse d'oignons, un pot en terre contenant du confit d'oie, une claie de poisson salé, un sac de raisins secs et d'abricots également secs. Il emballa ces vivres dans la bâche et les chargea sur le meilleur des chevaux de trait, qui porterait désormais le paquet.

Tatzel vint s'asseoir sur le seuil de la cabane, où elle peigna gravement les courtes mèches bouclées de ses cheveux. Aillas se rappela la béquille qu'il avait fabriquée pour son usage. Après la plus brève des hésitations, il partit la chercher, ainsi que la truite qu'il avait attrapée à la foëne. La béquille, il la donna à Tatzel. « Voilà qui pourra vous aider à marcher. »

Aillas entra dans la cabane, ramassa les deux manteaux, les secoua pour les débarrasser de la poussière et jeta un dernier coup d'œil au cadavre. La prochaine personne qui viendrait dans la cabane découvrirait un spectacle à faire frémir.

Retournant à l'air pur du dehors. Aillas dit : « En route ! D'ici peu, cet endroit grouillera de Skas, cela dépend de la distance que doit parcourir le gamin pour annoncer ses nouvelles. »

Tatzel tendit le bras en direction du chemin. « Voilà quelqu'un qui arrive ; fuyez donc pendant que vous pouvez encore vous tirer d'affaire. »

En se retournant pour regarder. Aillas découvrit un vieillard qui approchait en compagnie de quatre chèvres. Il était vêtu d'habits de tille, avec des sandales de paille et un chapeau de paille tressé à calotte basse et large bord. Chacune de ses chèvres avait un petit chargement sur le dos. Quand il parvint à la hauteur de la cabane, il posa un regard détaché sur Aillas puis sur Tatzel et serait passé sans un mot si Aillas n'avait dit : « Attendez un instant, je vous prie. »

Le vieil homme s'arrêta, poliment mais sans enthousiasme.

Aillas reprit : « Je suis étranger à la contrée ; peut-être pouvez-vous me renseigner.

— Je ferai de mon mieux, messire. »

Aillas désigna le bas de la vallée. « Où mène le chemin ?

— Nous sommes à quinze kilomètres de Glostra, qui est un village et un avant-poste ska, où les Skas ont une belle caserne.

— Et vers le haut ?

— Il y a plusieurs croisements. Si l'on s'en tient à la voie principale, on aboutit à la Haute Terre et là on trouve le Chemin des Quatre-Vents vers Poëlitetz. »

Aillas hocha la tête ; c'était à peu près ce qu'il avait supposé. Il fit signe au vieil homme. « Venez avec moi et attachez vos chèvres à la charrette si vous voulez. »

Le vieil homme le suivit sans entrain jusqu'à la cabane. Là, Aillas lui montra les deux cadavres. « Ils remontaient la route avec la charrette. Ils m'ont attaqué et je les ai tués. Qui sont-ils ?

— Dans la cabane avec la barbe, c'est un métis ska. L'autre est connu sous le nom de Fedrik le Serpent. Les deux sont des bandits au service de Torqual, ou du moins c'est ce qu'on dit.

— Torqual... j'ai entendu le nom.

— C'est le chef des bandits et son repaire est le Château Ang, où il ne peut pas être attaqué.

— Cela dépend en grande partie de qui attaque et comment, dit Aillas. Où est ce fort, afin que nous l'évitons ?

— À vingt-cinq kilomètres d'ici, vous découvrirez trois pins au bord de la route, avec un crâne de bélier cloué sur chacun d'eux. À cet endroit, le chemin bifurque. La voie de droite mène à Ang. Je l'ai vu une fois seulement et l'entrée était gardée par deux chevaliers en armure empalés sur des pieux. Je ne retournerai plus jamais là-bas.

— Je vois que la deuxième de vos chèvres porte une bonne écuelle de fer, dit Aillas. Voulez-vous échanger cette écuelle contre un cheval, une charrette et un approvisionnement en vivres qui vous maintiendra gras pendant une année ?

— Le marché semble loyal de mon point de vue, répliqua le vieil homme avec prudence. Ces articles sont naturellement votre bien dont vous êtes libre de disposer.

— Je les ai déclarés miens sans que personne le conteste. Toutefois, au cas où nous ferions affaire, je suggère que vous transfériez le plus vite possible les marchandises dans quelque endroit

discret, ne serait-ce que pour ne pas susciter l'envie.

— Le conseil est sage, convint le vieil homme. J'effectue donc ici même l'échange.

— De plus, vous ne nous avez jamais vus et jamais nous ne vous avons vu.

— Exactement. À cet instant, j'entends seulement l'écho de voix fantomatiques qu'emporte le vent. »

2

Le soleil plongeait derrière Aillas et Tatzel pendant qu'ils remontaient la vallée, avec la longe du cheval de trait attachée à l'arrière de la selle de la jeune fille. Aillas s'était chargé des deux arcs et des deux carquois.

La vallée se rétrécit et s'éleva selon une pente qui faisait gargouiller, bouillonner et bondir la rivière quand elle rencontrait un rocher dans son lit. Des sapins et des cèdres apparurent en bosquets et en sentinelles isolées ; des ravins et des couloirs rocheux débouchaient des deux côtés dans la vallée, chacun avec son filet de ruisseau.

À la fin de l'après-midi, le vent commença à se lever et des nuages coururent dans le ciel ; la pluie allait peut-être venir de la mer : une éventualité qui manquait de charme.

Le couchant dora les hautes crêtes montagneuses ; la vallée commença à s'emplir d'ombre. Aillas s'engagea dans un des vallons tributaires et, après avoir conduit son cheval sur une centaine de mètres environ le long des berges d'un petit ruisseau, il atteignit une clairière herbue protégée du vent, où leur feu resterait inaperçu de gens qui passeraient sur le chemin pendant la nuit.

Tatzel ne fut pas satisfaite du site choisi pour le campement et elle regarda à droite et à gauche avec désapprobation. « Pourquoi nous arrêter dans cet endroit sauvage ?

— Pour ne pas être dérangés pendant la nuit par des inconnus.

— Nous nous enfonçons toujours plus avant dans des contrées inhabitées. Où nous conduisez-vous, est-ce que vous le savez seulement ?

— J'espère trouver un itinéraire sûr et sans danger pour franchir les hautes terres, puis redescendre de là en Ulfland du Sud et revenir à

Doun Darric. Par la suite, je vous emmènerai à Domreis, en Troicinet.

— Je ne tiens pas à me rendre dans ces endroits, dit Tatzel d'un ton froid. Mes désirs n'ont-ils aucun poids ? »

Aillas rit. « Vous découvrirez qu'en tant qu'esclave ce que vous souhaitez ne compte absolument pas. »

Tatzel se renfroga et feignit de ne pas entendre. Aillas ramassa du bois, disposa des pierres pour former un foyer et, ce faisant, découvrit une belle plaque de serpentine verte et dure mesurant presque un mètre carré et ayant à peine plus d'un centimètre d'épaisseur. Il alluma du feu, sortit la truite et se tourna vers Tatzel qui était assise non loin de là sur un tronc d'arbre, observant les préparatifs avec un air d'ennui. Aillas dit :

« Ce soir, vous allez vous occuper de la cuisine, pendant que je monte un abri contre le mauvais temps. »

Tatzel secoua la tête. « Je ne connais rien à tout ça.

— Je vais vous expliquer comment vous y prendre. Coupez de la graisse sur le jambon. Laissez-la fondre doucement dans la gamelle, pour que la graisse ne fume pas. Pendant ce temps, coupez la truite en tranches. Quand la graisse sera prête, mettez le poisson à frire, en veillant qu'il ne brûle pas. Quand il sera bien doré, posez la gamelle à l'écart. Puis mélangez un peu de farine avec de l'eau et préparez des galettes minces. Étalez-les sur le gril, qui sera brûlant à ce moment-là. » Aillas indiqua la dalle de serpentine. « Retournez les galettes quand elles seront cuites d'un côté et laissez-les cuire de l'autre.

— C'est une science que je ne me soucie pas d'apprendre. »

Aillas réfléchit. « Je peux couper une baguette et vous frapper jusqu'à ce que vous ayez crié grâce, bien que je sois fatigué. Ou je peux m'acquitter moi-même de ces tâches et vous servir poliment selon votre bon plaisir. Ou je peux vous laisser jeûner et vous geler, ce qui est le parti qui me donnera le moins de peine. Lequel suggérez-vous ? »

Tatzel inclina la tête de côté dans une mimique judicieuse, mais ne formula aucun avis.

Aillas reprit : « Franchement, je ne tiens pas à vous battre. Je désire encore moins vous servir. Il semble donc que vous soyez obligée de faire la cuisine ou de vous passer de dîner. Et, n'oubliez pas, demain matin ce sera pareil. »

Tatzel répliqua dédaigneusement : « Je mangerai des abricots et je boirai du vin.

— Oh, que non. De plus, préparez votre couchette si cela vous

chante. Ou restez assise toute la nuit sous la pluie, cela m'est complètement égal. »

Tatzel contempla le feu d'un air maussade, les bras noués autour des genoux. Pendant ce temps, Aillas disposa la bâche en forme de tente puis, ramassant des brassées d'herbes drues, arrangea un fit.

Remarquant que le lit était prévu pour une seule personne, Tatzel proféra un juron sifflant et se mit avec rage en devoir de préparer le dîner. Sur quoi Aillas ramassa un supplément d'herbes et agrandit la couchette.

Les deux mangèrent en silence. Pour Aillas, jamais rien n'avait eu aussi bon goût que cette truite frite et ces galettes, avec des rondelles d'oignon et des gorgées de vin. Le vent soupirait dans les arbres au-dessus d'eux et les flammes oscillaient en tournoyant. Finalement, Aillas partit faire boire les chevaux, puis les attacha dans un endroit où ils pourraient paître à l'aise.

Tatzel le surveillait du coin de l'œil mais, quand il revint près du feu, elle fixait de nouveau les flammes avec une expression morose.

Aillas but une dernière gorgée à l'outre. Tatzel l'observait à la dérobée. Aillas sourit en regardant le feu. « Où avez-vous caché mon couteau ? » C'était le couteau avec lequel Tatzel avait coupé la truite en tranches.

Tatzel réfléchit un instant, puis plongea la main à l'intérieur de sa tunique et retira le couteau qu'elle avait passé dans la ceinture de ses chausses. Aillas allongea vivement le bras et saisit le couteau.

Tatzel se frotta le poignet. « Vous m'avez fait mal.

— Pas autant que vous auriez pu me faire mal pendant que je dormais. »

Elle répliqua par un haussement d'épaules lassé. Au bout d'un moment, Aillas se leva. Il transporta à l'abri de la tente les provisions qui risquaient d'être abîmées par la pluie. Ensuite, il prit les arcs et les essaya l'un après l'autre, jugeant de leur souplesse, puissance et solidité de construction. Tous deux étaient de bons arcs, mais l'un valait mieux que l'autre et celui-là, avec des flèches, il le glissa sous la jonchée d'herbes à l'endroit où il dormirait, à portée de sa main mais inatteignable pour les doigts de Tatzel. L'autre arc, il le posa dans le feu et le brûla.

Tatzel regardait, la bouche affaissée aux coins. « Je suis franchement perplexe.

— Ah, oui ? De quoi s'agit-il, cette fois ?

— Pourquoi vous obstinez-vous à me retenir prisonnière ? En ce

qui me concerne, je préfère être libre et je ne fais que vous retarder dans votre voyage. Apparemment, vous n'avez même pas l'intention de vous servir de moi comme d'une femme. »

Aillas revit par la pensée les événements de la journée. Il murmura : « J'ai été incapable de me résoudre à vous toucher.

— Vraiment bizarre ! Tout d'un coup, vous respectez mon rang !

— Erreur.

— Alors, c'est à cause du bandit. » Tatzel cligna des paupières et Aillas crut voir des larmes luire dans ses yeux. « Qu'est-ce que j'aurais gagné à me débattre ? Je suis au pouvoir d'Autrelins [34], des esclaves évadés et des bandits ; maintenant, je suis abattue. Usez de moi comme il vous plaira. »

Aillas émit un petit son méprisant. « Pas de comédie. Je vous ai dit hier soir et vous l'ai redit ce soir, jamais je ne m'imposerai à vous par la force. »

Tatzel lui lança un coup d'œil oblique. « Alors, quelles sont vos intentions ? Je suis déconcertée par votre conduite.

— C'est bien simple. J'ai été réduit en esclavage et contraint de vous servir au Château Sank, à ma fureur permanente. J'ai juré qu'un jour ce compte-là serait réglé. Maintenant vous êtes l'esclave et vous devez me servir au gré de mes fantaisies. Quoi de plus simple ? Il y a même une sorte de beauté dans la symétrie des événements. Tâchez de jouir de cette ingénieuse beauté autant que moi ! »

Tatzel se contenta de pincer les lèvres. « Je ne suis pas une esclave ! Je suis la Demoiselle Tatzel du Château Sank !

— Ces bandits, ont-ils été impressionnés par votre rang ?

— C'étaient des Autrelins mais qui avaient un peu de sang ska.

— Quel rapport ? Ils étaient tous deux dépravés. Je les ai tués d'un cœur léger.

— Avec des flèches et des embuscades, ironisa Tatzel. Vous n'osez pas affronter les Skas autrement. »

Aillas fit la grimace. « En un certain sens, c'est vrai. À mes yeux, la guerre est non pas un jeu ou une occasion de démontrer sa bravoure, mais plutôt une occurrence déplaisante d'où se tirer avec le moindre mal pour soi-même... Est-ce que vous connaissez un Ska nommé Torqual ? »

Tatzel parut d'abord peu disposée à répondre. Puis elle dit : « J'ai entendu parler de Torqual. C'est un de mes cousins au troisième degré, mais je ne l'ai vu qu'une fois. Il n'est plus considéré comme un Ska et,

à présent, il est parti vivre dans un autre pays.

— Il est de retour et son repaire est là-haut, au pied du Noc. Ce soir, nous avons bu son vin et consommé ses oignons. La truite était à moi. »

Tatzel détourna la tête vers le ravin où un animal nocturne avait provoqué un bruissement dans les feuilles. Son regard revint à Aillas. « Torqual passe pour tenir ses comptes de près. J'ai idée que vous paierez cher votre festin.

— Je préfère de beaucoup jouir de la munificence de Torqual gratuitement, répliqua Aillas. Toutefois, personne ne sait ce que réserve l'avenir. C'est un pays sinistre et terrible, cet Ulfland du Nord.

— Je ne l'ai jamais trouvé tel, dit Tatzel d'une voix posée.

— Vous n'avez pas été esclave jusqu'à présent... Venez. Il est temps que nous dormions. Le jeune garçon qui conduisait la charrette parlera partout de la noble demoiselle ska et la vallée grouillera de soldats skas. Je veux partir de bonne heure.

— Eh bien, dormez, dit Tatzel avec indifférence. Je vais veiller encore un peu.

— Alors, il faut que je vous attache avec une corde, de crainte que vous vous écartiez au cours de la nuit. Dans ces régions-ci, des créatures bizarres se déplacent dans l'obscurité ; voudriez-vous être entraînée au fond d'une caverne ? »

De mauvaise grâce, Tatzel boitilla jusqu'au lit.

« Nous devons quand même utiliser la corde par mesure de sécurité. J'ai le sommeil profond et je risque de ne jamais me réveiller si pendant la nuit une pierre me tombait sur la tête. »

Il passa l'anse d'une corde autour de la taille de Tatzel, la fixa par un nœud de cabestan double, qu'elle ne pouvait défaire, et attacha les extrémités du cordage autour de sa propre taille, retenant ainsi Tatzel près de lui.

La jeune fille se coucha et Aillas la couvrit avec son manteau. La lune, aux trois quarts pleine, brillait par une éclaircie dans les feuillages et jouait en plein sur son visage, adoucissant ses traits et la faisant paraître d'une beauté enchanteresse. Pendant un instant, Aillas la regarda, s'interrogeant sur la qualité du sourire à demi endormi à demi dédaigneux qui s'esquissa fugitivement sur ses lèvres... Il se détourna, avant que des images aient le temps de se former dans son esprit, et s'allongeant près d'elle étala sur lui son propre manteau... Avait-il oublié quelque chose ? Ses armes ? Toutes en sécurité : La corde ? Les nœuds étaient hors de portée de Tatzel. Il se détendit et ne

tarda pas à s'endormir.

3

Aillas se leva une heure avant l'aube. La pluie n'était pas tombée et il trouva une braise rougeoyante dans les cendres. Il posa dessus des herbes sèches et alluma du feu. Bâillant et frissonnant, Tatzel se glissa hors de sa couchette et se blottit devant le brasier en se chauffant les mains. Aillas sortit du lard et le sac de farine, que Tatzel feignit de ne pas remarquer. Aillas prononça une phrase laconique ; après avoir arboré un air renfrogné et jeté un coup d'œil furieux au dos d'Aillas, elle se mit en devoir de faire frire le lard et de cuire des galettes. Aillas sella les chevaux et les prépara à prendre la route.

Dans l'heure silencieuse d'avant l'aube où tout était baigné de rosée, Aillas et Tatzel mangèrent leur petit déjeuner et aucun d'eux n'eut envie de parler.

Aillas chargea le cheval de bât, aida Tatzel à s'installer en selle, puis ils quittèrent le ravin. En arrivant au chemin, Aillas s'arrêta pour observer et écouter, mais ne découvrit aucun indice de circulation et, de nouveau, les deux remontèrent la vallée. Aillas regardant constamment avec attention derrière eux.

Ils voyageaient en territoire dangereux. Aillas poussa les chevaux à donner le maximum de leur vitesse, afin qu'ils passent devant la bifurcation menant au Château Ang le plus tôt possible dans la journée.

À mesure que les kilomètres s'égrenaient, le paysage devenait de plus en plus grandiose. Sur les côtés de la vallée, des escarpements saillaient à de grandes hauteurs, tantôt s'élevant au-dessus d'éboulis de rochers, tantôt jaillissant de peuplements de pins et de sapins imposants.

Le soleil apparut au-dessus de la crête de l'est et illumina trois pins haut dressés le long de la piste, avec un crâne de bélier cloué au tronc de chacun. À cet endroit, le chemin bifurquait, une de ses branches filant vers la droite. Avec empressement et un poids de moins sur l'esprit, Aillas franchit le carrefour sinistre et le laissa hors de vue derrière eux.

Les chevaux commencèrent à peiner, autant à cause de l'allure imposée par Aillas que de la pente du sentier. Montant, montant, montant toujours, partant dans un sens puis se recourbant en épingle à

cheveux, décrivant ses lacets sous des corniches en surplomb et des rochers protubérants, filant ensuite de temps à autre au milieu d'un pré montagneux : ainsi allait le chemin qui, après, repartait à l'assaut d'une nouvelle pente.

Une heure après avoir dépassé la bifurcation vers Ang, Aillas se dirigea vers un coin abrité derrière une forêt de pins. Il mit pied à terre et aida Tatzel à descendre de selle. Ils se reposeraient là pendant le milieu du jour et réduiraient ainsi les risques de rencontrer d'autres cavaliers qui, dans ces régions, ne pouvaient être que des sources de danger. Tatzel eut l'air d'estimer cette prudence à la fois pitoyable et risible.

« Vous êtes aussi timide qu'un lapin, dit-elle à Aillas. Vivez-vous perpétuellement dans la crainte, toujours à guetter et à observer, en vous retournant au moindre murmure avec des yeux exorbités ?

— Vous avez mis le doigt dessus, répliqua Aillas. Je frissonne de mille peurs. Ce doit être l'humiliation suprême quand un homme est considéré comme un lâche par ses propres esclaves. »

Tatzel eut un éclat de rire moqueur et s'étendit sur un endroit sablonneux inondé de soleil.

Aillas s'adossa à un arbre et examina l'horizon. Malgré tout, les commentaires de Tatzel l'avaient irrité. Croyait-elle vraiment qu'il était timide simplement parce qu'il agissait selon la prudence élémentaire ? C'était plus que probable. Dans l'expérience de Tatzel, les hommes circulaient dans le pays sans redouter d'événements déplaisants.

« D'ici peu, les Skas vont eux aussi guetter et observer, lui dit Aillas. Ils n'ont plus en face d'eux une poignée de pauvres paysans qu'ils tournent en bourriques ; maintenant, ils ont affaire aux Troices et c'est bien différent.

— Si tous les Troices sont aussi prudents que vous, nous n'avons guère de souci à nous faire.

— C'est possible », dit Aillas. Il recommença à scruter la ligne d'horizon, mais ne découvrit qu'air et roche. Des nuages déchiquetés courant dans le vent passaient de temps à autre devant le soleil, et leurs ombres rapides remontaient la vallée.

Couchée la tête appuyée sur ses bras, Tatzel le regardait. « Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Quelqu'un faisant le guet sur la crête... Reposez-vous pendant que vous en avez l'occasion. Maintenant, nous voyagerons de nuit. »

Tatzel ferma les paupières et ne tarda pas à paraître dormir.

À midi, ils mangèrent du jambon et du fromage avec des galettes froides. Le soleil franchit le zénith. Les nuages accoururent en plus grand nombre et bientôt le soleil disparut dans un ciel complètement couvert. Tatzel, serrée dans son manteau, se plaignit des coups de vent glacé et conseilla à Aillas de dresser la tente. Celui-ci secoua la tête.

« C'est le bon temps pour les lâches ! Les éclaireurs et les sentinelles sont aveuglés par la brume et les bandits ne pillent que lorsqu'il fait beau. Venez ! Nous partons ! »

Il emballa le jambon et le fromage et ils se remirent à graver le sentier.

L'après-midi s'écoula avec lenteur et sans confort. Une heure avant le coucher du soleil, les vents faiblirent jusqu'à n'être plus que rafales et bouffées, tandis que le couvert de nuages se fendait et se dissociait. Une douzaine de rayons de soleil s'abattirent sur le décor sauvage, apportant des touches de couleur au paysage par ailleurs d'une teinte morne.

Aillas s'arrêta pour que les chevaux se reposent. Quand il regarda derrière lui le chemin qu'ils avaient parcouru, la vallée s'offrit à ses yeux dans toute son étendue et à présent, quinze cents mètres seulement en avant, le bord du plateau se découpait sur le ciel.

Aillas repartit sur le sentier, mais il se sentait de nouveau exposé à la vue de quiconque garderait la vallée.

Le chemin attaqua l'ultime pente raide ; Aillas descendit de cheval pour soulager sa monture. Dans un sens puis dans l'autre, il chemina en avançant lentement un pied après l'autre, jusqu'à ce que lui aussi perde le souffle et s'arrête pour reprendre haleine. Les chevaux, secouant la tête et renâclant doucement, se reposèrent de leurs fatigues. Une ombre profonde enveloppait le groupe, tandis que des rayons du soleil bas sur l'horizon passaient à travers des fissures et illuminaient des pannes et des bancs de nuages à l'est.

Aillas repartit encore une fois sur le sentier en lacets – à droite, à gauche, à droite, à gauche – puis, avec un effort final, arriva en haut et déboucha sur le plateau. Au sud, il y avait les Coupe-Nuages ; à l'est se dressait la dernière crête du Teach tac Teach, à présent flamboyant dans le couchant ; au nord, le plateau se perdait dans la brume et des nuages bas.

Trente mètres plus loin, un homme de haute taille drapé dans une cape noire contemplait le paysage d'un air méditatif. Il paraissait plongé dans ses réflexions, les mains reposant sur le pommeau de son épée, avec la pointe du fourreau appuyée sur le sol devant lui. Son cheval était attaché à un arbuste voisin. Il jeta un coup d'œil du côté

d'Aillas et de Tatzel, puis sembla se désintéresser d'eux, ce qui convenait fort bien à Aillas.

Il se remit en route sur le sentier, passant à côté de l'homme comme s'il n'était pas là.

Ce dernier se tourna lentement face à eux, si bien que la clarté du couchant modela ses traits en or rouge et en noir. Il prononça un seul mot : « Halte ! »

Aillas tira courtoisement sur les rênes de son cheval et l'homme approcha sans hâte. Des cheveux noirs encadraient un front bas avec des sourcils sombres et des yeux noisette lumineux. Des pommettes saillantes, une bouche large au beau dessin encore qu'un peu épaisse, surplombant un court menton lourd, ainsi qu'un muscle tressaillant dans la joue gauche donnaient l'impression d'une force passionnée dominée, bien que de justesse, par une intelligence sardonique. Il reprit la parole d'une voix tout ensemble dure mais mélodieuse : « Où allez-vous ? »

— Nous voyageons par le Chemin des Quatre-Vents pour descendre en Ulfland du Sud, répondit Aillas. Qui êtes-vous, messire ?

— Mon nom est Torqual. » Ses yeux se fixèrent sur Tatzel. Il murmura : « Et qui est cette dame ? »

— Elle est à mon service pour le moment.

— Dame, n'êtes-vous pas ska ?

— Je suis ska. »

Torqual avança un peu plus. C'est un homme fort, songea Aillas : large de carrure, bien développé de la poitrine, étroit de hanches. Voilà un homme, se dit-il, que Tatzel ne jugerait ni furtif ni timide, ni même prudent.

Torqual déclara avec des accents harmonieux et chantants : « Jeune homme, j'exige votre vie. Vous passez abusivement sur un territoire que je considère comme mien. Descendez de cheval et agenouillez-vous devant moi, que je vous coupe la tête plus facilement. Vous mourrez dans cette tragique lumière dorée du couchant. »

Il tira sa lame du fourreau avec un gémissement aigu d'acier contre acier.

Aillas répliqua poliment : « Messire, je préfère ne pas mourir et, en tout cas, pas à genoux. Je veux demander votre permission de franchir ce pays que vous revendiquez, sans que mes biens et ma suite soient en péril.

— La permission est refusée, quoique vous ayez une bonne voix douce, en vérité. N'empêche, cela n'y change rien. »

Aillas mit pied à terre et dégaina son épée, qui était fine et légère et qui convenait au type d'escrime qu'il avait apprise au Troicinet. Son couteau ? Où était son couteau, sur lequel il comptait ? Il avait coupé du fromage pour leur repas de midi et avait emballé le couteau avec le fromage. Il dit :

« Messire, avant que nous poursuivions cette affaire, puis-je vous offrir une bouchée de fromage ?

— Je ne tiens pas au fromage, encore que ce soit une idée amusante.

— Alors, accordez-moi un instant que j'en coupe un morceau ou deux pour moi, car j'ai faim.

— Je n'ai pas de temps à perdre pour vous laisser manger du fromage ; préparez-vous plutôt à mourir. »

Sur quoi Torqual avança d'un pas et abattit son épée. Aillas sauta de côté et le coup de taille ne rencontra que le vide. Torqual brandit de nouveau son arme, mais le coup glissa le long de l'épée d'Aillas.

Aillas feignit de se fendre, mais la lourde lame de Torqual fonça vers lui et il aurait été transpercé s'il avait poursuivi son mouvement jusqu'au bout, il comprit que Torqual était un tireur d'épée aussi habile que puissant.

Torqual attaqua de nouveau, obligeant Aillas à reculer, et Aillas para une série de coups dont le moindre l'aurait tranché en deux, et apparemment chaque fois il s'en était fallu d'un cheveu. Au dernier coup, Aillas contre-attaqua farouchement, touchant à l'épaule Torqual, qui fut contraint de reculer brusquement avec un effort pour se remettre en garde. Aillas nota à ce moment que Torqual avait un poignard à la ceinture.

La bouche de Torqual s'affaissa sous l'effet de la concentration ; il ne s'était pas attendu à tant d'exercice. Il frappa de nouveau et Aillas se fendit avec vigueur, dressant le bras gauche dans un mouvement maladroit qui exposait son flanc gauche. Torqual tenta un difficile coup de revers qu'Aillas fit dévier sans peine et, se fendant de nouveau, leva son bras gauche de la même façon embarrassée.

Torqual poussa une botte ; Aillas para et frappa d'estoc, blessant au sang Torqual sur le côté de la poitrine, manquant le cœur de quelques centimètres. Les coins de la bouche de Torqual s'abaissèrent, ses yeux se dilatèrent ; à part ces signes, il n'eut pas l'air de sentir la blessure. Aillas remarqua que maintenant sa main s'était portée sur

son poignard.

Torqual se remit à jouer de l'épée, de nouveau Aillas para ses coups et Torqual sembla offrir une ouverture pour une botte. Aillas s'avança, leva haut son bras gauche, exposant son flanc ; aussitôt Torqual frappa avec le poignard, à ceci près qu'Aillas, lui portant un coup droit, plongea la lame dans la face interne du coude de Torqual, de sorte que la pointe ressortit de l'autre côté et que le poignard tomba de la main soudain paralysée.

Aillas bondit et attrapa le poignard presque avant qu'il touche terre. Il sourit à Torqual et, à présent, se mit à presser son avantage : frappant d'estoc, se fendant, la pointe de son épée se déplaçant au-delà de la possibilité qu'avait Torqual de la détourner.

« À genoux, Torqual, que je vous tue avec moins de peine », dit Aillas. Il décrivit un cercle avec la pointe de son épée, esquiva, feinta, allongea une botte et Torqual fut obligé de reculer, pas à pas.

Torqual aspira l'air à pleins poumons et, exhalant une puissante clameur, chargea en faisant tourner son épée comme une faux. Aillas rompit et la poitrine de Torqual se trouva momentanément exposée. Aillas lança le poignard de toutes ses forces ; l'arme pénétra jusqu'à la garde dans la poitrine de Torqual. Qui recula en trébuchant, abasourdi. Aillas se fendit et enfonça son épée dans le cou de Torqual. Celui-ci poussa un cri de détresse et tituba en arrière par-dessus le bord du plateau. Il tomba et roula vers le bas, dévalant la pente de plus en plus loin pour finir quand il s'immobilisa par n'être plus qu'un paquet noir anonyme.

Aillas jeta un coup d'œil autour de lui. Où se trouvait Tatzel ? Elle était déjà à deux cents mètres de là, se dirigeant au plus vite vers le nord, quoique légèrement ralentie par le cheval de bât qu'Aillas avait attaché à sa bête, ainsi que la monture d'Aillas qu'il avait attachée au cheval de bât. Tatzel progressait donc à un petit galop malaisé qui aurait encore été suffisant pour laisser Aillas en arrière, s'il n'y avait pas eu le cheval de Torqual.

Tatzel regarda par-dessus son épaule ; Aillas aperçut fugitivement son air de résolution désespérée, mais l'exultation d'avoir vaincu Torqual prit le pas sur sa colère.

Il détacha le cheval de Torqual, l'enfourcha et commença la poursuite. Alors il ressentit de nouveau un élan de colère que Tatzel ait choisi de fuir vers le nord, s'enfonçant toujours plus profondément dans les solitudes sauvages qui s'étendaient jusqu'à la frontière godélienne.

À cette pensée, dans l'esprit d'Aillas se présenta une idée qu'il

examina un instant, puis rejeta. Elle était trop spectaculaire, trop aventureuse et probablement irréalisable... L'idée se présenta à nouveau. Était-elle vraiment irréalisable ? Sans doute, et téméraire par-dessus le marché. D'autre part, tout bien pesé, ce pouvait être la démarche la plus hardie et la plus payante de toutes.

Tatzel cheminait avec une détermination farouche, espérant que le cheval d'Aillas tomberait et se casserait une jambe. Elle avait une grande avance ; les kilomètres défilèrent avant qu'Aillas la rejoigne. Sans commentaires, il attrapa les rênes de sa monture dont il ralentit l'allure jusqu'au pas.

Tatzel resta assise en selle la mine maussade, mais ne trouva rien à dire. À la clarté des derniers reflets du couchant, Aillas installa le camp dans un petit bosquet de mélèzes et, ce soir-là pour leur dîner, ils mangèrent le confit d'oie de Torqual.

XII

1

Les vents soufflaient sur les plateaux de brandes, gémissant et soupirant à travers les mélèzes. Recouvert par la bâche, Tatzel rigide et morose près de lui. Aillas regardait les nuages filer devant la lune.

Il avait ample matière à réflexion. Même maintenant, son absence n'avait peut-être pas encore été remarquée en Ulfland du Sud, chaque membre de son état-major le croyant ailleurs. Cependant, tout bien pesé – ici, Aillas sourit tristement à la lune – il était prêt à accomplir de nouveau les mêmes actions et à endurer les mêmes tribulations, ne serait-ce que pour acquérir ces façons de voir neuves qui avaient chassé de son esprit une partie de ce qui l'encombrait. De plus et surtout, un nouveau plan merveilleux s'était imposé. Tatzel allait encore découvrir de quoi s'étonner – et cette idée arracha à Aillas un petit rire.

Tatzel, qui ne dormait pas non plus et contemplait aussi la lune, trouva l'amusement d'Aillas en désaccord total avec sa propre humeur. Elle questionna avec irritation : « Pourquoi riez-vous ? » Puis, comme Aillas ne répondait pas aussitôt, elle ajouta : « Les gens privés de raison rient à la lune. » Aillas rit de nouveau. « Votre ingratitude m'a brouillé le cerveau. Je ris pour ne pas pleurer. »

Tatzel eut un grognement dédaigneux. « Votre vanité s'exalte parce que Torqual a trébuché et est tombé.

— Pauvre Torqual ! J'ai négligé de l'avertir que se battre avec des inconnus risque d'être dangereux et il a reçu une terrible blessure. Aimable Torqual, modeste et bon ! Son décès [35] nous chagrine tous ! »

Tatzel ne dit plus rien, et la nuit s'écoula.

Au matin, comme ils mangeaient leur déjeuner courbés au-dessus d'un petit feu de braises fumantes, Aillas jeta un coup d'œil aux landes et découvrit à moins de huit cents mètres une caravane de cavaliers skas conduisant une douzaine de charrettes chargées de hautes piles

de ballots et, derrière, une colonne de deux ou trois douzaines d'hommes reliés par le cou les uns aux autres avec des cordes.

Aillas éteignit aussitôt le feu de peur qu'un filet de fumée attire l'attention des cavaliers. Il dit à Tatzel : « Voilà là-bas le Chemin des Quatre-Vents ; il mène à Poëlitetz. Je suis déjà venu par ici. »

Tatzel suivit des yeux avec un air empreint de nostalgie la caravane qui passait et Aillas ne put réprimer un pincement au cœur de pitié et même un léger sentiment de culpabilité. Était-ce juste de faire retomber sur la tête d'une seule jeune fille la vengeance de tous les torts subis par lui ?

Il se donna avec colère la réplique : Pourquoi pas ? Elle était une Ska ; elle partageait et approuvait la philosophie ska ; elle n'avait jamais témoigné d'un iota de pitié ou de sollicitude pour les esclaves au Château Sank : pourquoi serait-elle exemptée de châtiment ?

Parce que le style de vie ska n'était pas de son fait, vint la réponse. Elle avait assimilé les préceptes skas avec le lait de sa mère ; ils lui avaient été donnés comme axiomes d'existence ; elle était ska bon gré mal gré, sans l'avoir choisi.

Cependant, on pouvait dire la même chose de n'importe quel Ska, homme ou femme, jeune ou vieux, et elle ne montrait aucun signe de vouloir changer son point de vue. Elle refusait tout bonnement d'accepter l'assertion d'Aillas qu'elle-même était maintenant esclave. Bref, elle était aussi coupable qu'un autre Ska et, dans ce cas, les sentiments tendres étaient hors de saison.

N'empêche, impossible de nier qu'il avait choisi Tatzel tout spécialement, bien que n'ayant prévu aucune de leurs présentes tribulations. Il avait seulement voulu... quoi ? L'obliger à reconnaître qu'il était quelqu'un de valeur. Transformer en réalité les rêveries éveillées qu'il avait élaborées au Château Sank. S'octroyer le plaisir de sa compagnie. Entrer intimement dans sa vie et ses pensées, conquérir son estime, susciter ses désirs amoureux... De nouveau, Aillas éprouva un amusement sardonique. Ces buts, envisagés avec tant d'innocente ferveur, semblaient maintenant tous absurdes. Il pouvait à n'importe quel moment soumettre Tatzel à ces exercices érotiques auxquels apparemment du moins elle s'attendait à moitié et qu'elle n'aurait peut-être pas jugés, l'instinct d'Aillas le lui disait, totalement désagréables. Souvent, quand il sentait près de lui la chaleur de sa présence, l'impulsion d'abandonner sa réserve était presque irrésistible. Pourtant, chaque fois que la luxure commençait à flamber dans son cerveau, un véritable essaim d'idées intervenait pour éteindre le feu. D'abord, ce qu'il avait vu en entrant dans la cabane l'avait écœuré et l'image hantait son esprit. Deuxièmement, Tatzel

s'était emparée de son couteau et il ne pouvait que croire qu'elle avait eu l'intention de le tuer, une pensée qui douchait son ardeur. Troisièmement, Tatzel – une Ska – l'estimait un hybride des antiques brutes cannibales et de l'homme véritable, une créature plus bas qu'elle-même dans l'échelle de l'évolution : bref, un Autrelin. Quatrièmement, puisqu'il ne pouvait conquérir Tatzel de la façon ordinaire, l'orgueil le dissuadait de la prendre de force, pour le simple soulagement de ses glandes, sans s'attarder à toutes les autres considérations. Si Tatzel était disposée à l'amour, qu'elle fasse les premiers pas : naturellement, une éventualité chimérique. Quoique – peut-être pure imagination de sa part – il ait eu parfois l'impression que Tatzel le provoquait, le mettait au défi de la prendre et cela se pouvait qu'elle brûle de quelques-unes des impulsions dont lui-même était assailli.

Un problème irritant. Un jour peut-être, ou un soir, quand les conditions seraient réunies, il apprendrait la vérité sur les sentiments de Tatzel et peut-être que les rêves éveillés se réaliseraient en pleine et exaltante totalité. Entre-temps, la caravane était passée.

« Venez ! dit-il d'un ton bourru. Il faut nous remettre en route. »

Aillas avait depuis longtemps retiré son couteau d'avec le fromage. Il refit le paquetage et le chargea sur le cheval qu'il avait monté jusque-là, il enfourcha le puissant étalon noir de Torqual, tandis que le cheval qui avait servi auparavant de bête de somme ne portait rien. Aillas aida Tatzel à se mettre en selle et ils reprirent leur chevauchée, mais à présent ils se dirigeaient vers le nord.

Comme Aillas s'y attendait, Tatzel était terriblement déconcertée par le choix de leur direction et elle finit par laisser échapper une question : « Pourquoi allons-nous au nord ? L'Ulfland du Sud est derrière nous !

— Exact. Un long et dur trajet, avec des Skas et d'autres bandits fourmillant tout le long du chemin.

— Oui mais pourquoi aller au nord ?

— Devant nous passe la route de l'Estran à Poëlitetz. Au-delà s'étendent des terres sauvages jusqu'à la Godélie. Le pays est désert ; il n'y a ni bandits ni Skas pour nous dépouiller. À Dun Cruighre, nous trouverons un bateau troice et nous retournerons confortablement en Ulfland du Sud. »

Tatzel le considéra comme si elle doutait de sa raison, puis elle eut son haussement d'épaules apathique.

Une heure plus tard, ils arrivèrent à la route menant de l'Estran à la grande redoute montagnarde de Poëlitetz. N'apercevant pas de

circulation ni à droite ni à gauche, Aillas poussa les chevaux au maximum de leur célérité et traversa la chaussée sans être inquiété.

Tout le long du jour, ils avancèrent dans des brandes que ne sillonnait nul chemin. À l'est, dans le lointain, se dressait la crête protectrice qui, dans cette région, séparait le Dahaut de l'Ulfland du Nord. À l'ouest et au nord, les landes se fondaient dans la brume. Sur ce haut plateau, seuls prospéraient les ajoncs, les roseaux et des herbes rudes, avec de temps à autre un bouquet d'ifs dressés par le vent ou un petit bois de mélèzes déchiquetés. Parfois, un faucon volait au-dessus d'eux, en quête de cailles ou de lapereaux, et des corbeaux traversaient les lointains désolés à grands coups d'ailes.

À mesure que l'après-midi s'écoulait, une masse de lourds nuages apparut à l'ouest : d'abord, une file de diabolins qui approchèrent rapidement et barrèrent le ciel ; il y avait sûrement une tempête en perspective, avec une nuit pénible. Aillas accéléra l'allure de sa compagnie et observa avec attention le paysage dans l'espoir de découvrir un semblant d'abri.

Les nuages avant-coureurs de la tempête passèrent devant le soleil, créant un spectacle d'une magnificence mélancolique. Des rayons de lumière dorée jouèrent sur la lande et illuminèrent une maisonnette basse aux murs de pierre blanchis à la chaux et au toit couvert d'épaisses plaques de tourbe sur lesquelles croissaient des touffes d'herbe et de trèfle. De la fumée sortait de la cheminée et, dans la cour jouxtant l'étable. Aillas remarqua une douzaine de moutons et autant de volailles.

Réconforté, il se dirigea vers le cottage et mit pied à terre près de la porte. En même temps, il ordonna à Tatzel : « Descendez de cheval ! Je ne suis pas en humeur de recommencer une folle poursuite à travers la lande.

— Alors, aidez-moi ; j'ai des élancements douloureux dans la jambe. »

Aillas la souleva et la déposa sur le sol, puis les deux allèrent au cottage.

Avant qu'ils aient eu le temps de frapper, la porte s'ouvrit tout grand pour laisser voir un petit homme vigoureux d'âge mûr, rond et rougeaud de visage avec des cheveux roux coupés de sorte qu'ils surplombaient ses oreilles comme le rebord d'un toit.

« Nos bons vœux vous accompagnent, messire, dit Aillas. La raison de notre présence ici est ordinaire : nous désirons manger et nous abriter pendant cette nuit de tempête, ce pour quoi nous paierons la somme appropriée.

— Je peux fournir un abri, répliqua le fermier. Quant au paiement, “approprié” pour moi risque de ne pas l’être pour vous. Parfois, ces malentendus brouillent les gens. »

Aillas fouilla dans le contenu de sa sacoche. « Voici un demi-florin d’argent. Si cela suffit, nous avons éliminé le problème.

— Bien parlé ! s’exclama le fermier. Le monde vivrait des temps heureux si tout un chacun était aussi sincère et direct que vous ! Donnez-moi la pièce. »

Aillas tendit le demi-florin. « À qui ai-je l’honneur de m’adresser ?

— Appelez-moi Cwyd, si vous voulez. Et vous, messire, et votre dame ?

— Je suis Aillas et voici Tatzel.

— Elle paraît quelque peu morose et mal disposée. La battez-vous souvent ?

— Je dois reconnaître que non.

— Voilà l’explication ! Battez-la d’importance, battez-la souvent ! Cela amènera les roses sur ses joues. Pour mettre les femmes en belle humeur, rien ne vaut une bonne volée administrée régulièrement, puisqu’elles se montrent exceptionnellement gaies pendant les intervalles, dans une tentative pour retarder la suivante de la série. »

Une femme les rejoignit. « Cwyd dit vrai. Quand il lève le poing sur moi, je ris et souris avec la meilleure humeur du monde, car ma tête est pleine de pensées joyeuses. La raclée de Cwyd a fait son effet. Néanmoins, c’est Cwyd qui se rembrunit par perplexité. Comment les cancrelats sont-ils venus dans son pouding ? Où les orties domestiques poussent-elles en dehors des sous-vêtements de Cwyd ? Quelquefois, quand Cwyd sommeille au soleil, un mouton vient à passer et lui urine sur le visage. On a même vu des fantômes se glisser dans le noir derrière Cwyd pour le battre sans pitié avec des maillets et des gourdins. »

Cwyd hocha la tête. « C’est un fait, quand Threlka est battue pour ses fautes, il y a souvent des suites curieuses. N’empêche, l’idée de base est juste. Votre dame a une mine d’asthénie constipée, comme si elle mangeait de l’arsenic.

— Je ne crois pas, dit Aillas.

— Dans ce cas, une rossée ou deux auraient des chances d’infuser la bile dans son sang et elle ne tarderait pas à gambader, chanter et s’amuser avec nous autres. Threlka, quel est ton avis ? » En aparté, il expliqua à Aillas : « Threlka est une sorcière du septième degré et elle est sage plus que la plupart d’entre nous.

— Pour commencer, cette jeune femme a une jambe cassée, déclara Threlka. Ce soir, je vais raccommoder la cassure, elle sera moins dolente. Mais chanter et s’amuser ? Je ne le pense pas. Elle est marquée par le destin.

— Justes opinions, conclut Cwyd. Eh bien, Aillas, occupons-nous de vos chevaux pendant que la tempête en est encore à se préparer. Ce soir, il y aura un superbe spectacle et c’est facile d’imaginer qu’une seule pièce d’argent est une piètre récompense pour les calamités que je vous épargne.

— Ce genre de réflexion après coup gâte souvent ce qui promettait d’être une bonne amitié, répliqua Aillas.

— Si juste que soit son fondement ? questionna Cwyd d’un ton anxieux.

— Une fois qu’elle est établie, la confiance ne doit jamais devenir le jouet de la rapacité ! Telle est la sage maxime de mon père.

— La proposition paraît juste dans l’ensemble, admit Cwyd. Toutefois, n’oublions pas que “l’amitié” est temporelle tandis que “la raison” transcende à la fois le caprice humain et le temps lui-même.

— Et “la rapacité” ? »

Cwyd réfléchit. « Je définirais la rapacité comme une conséquence de la condition humaine : une disposition d’esprit née de la turbulence et de l’inégalité. Dans aucun des paradis, où la situation est sans doute optimale, la rapacité ne s’exerce en force. Ici-bas, nous sommes des hommes qui essaient d’atteindre la perfection, et la rapacité est une étape sur le chemin.

— Voilà un point de vue intéressant, commenta Aillas. Ai-je raison de croire que j’ai senti les premières gouttes de pluie ? »

Les chevaux furent mis à l’écurie et reçurent de généreuses brassées de foin. Aillas et Cwyd retournèrent à la pièce principale du cottage.

Pour dîner, Threlka servit une savoureuse soupe d’oignons, de légumes verts, d’orge et de mouton, avec du lait, du pain et du beurre, tandis qu’Aillas apportait comme contribution ce qui restait du confit d’oie, ainsi qu’une bonne portion de fromage.

Pendant ce temps, le vent mugissait et rugissait, la pluie s’abattait avec violence dans un tambourinement régulier sur le toit de tourbe. Une douzaine de fois, Aillas rendit grâce à la providence qui leur avait fourni un asile.

La même pensée était venue à Cwyd. Il déclara : « Écoutez comme la tempête hurle, on dirait un géant qui souffre ! » Ou encore, ses yeux

roux fixés sur Aillas avec un air entendu : « Plaignez le pauvre voyageur qui doit braver de telles férociétés ! Et pendant ce temps nous sommes assis confortablement devant notre feu. » Ou encore : « Dans des conditions pareilles, le terme “rapacité” se traîne lamentablement sur le bas-côté tandis que le concept “gratitude” marche en triomphe comme l’armée conquérante de Palaemon. »

Aillas répliqua : « Quand la tempête fait rage, c’est alors que les gens s’avisent de leur commune humanité et, tels vous et Threlka, ils offrent volontiers l’hospitalité à ceux qui l’infortune d’être dans l’embarras, tout comme vous, à l’heure où les ennuis vous frapperont, vous espérerez la même chose. Dans ces cas-là, l’idée de paiement est une cause de gêne et l’hôte s’écrie : “Pour qui me prenez-vous ? Un chacal ?” C’est réconfortant de rencontrer des gens de cette sorte dans les hautes terres. »

— Exactement ! s’exclama Cwyd. Ici sur les hautes terres où la vie est rude, “partager” est le maître mot et chacun donne de ce qu’il a sans restriction. J’ouvre grand mon garde-manger et j’allume mon feu le plus ronflant et pétillant ; vous êtes dans les mêmes dispositions avec votre superflu de pièces d’argent ; ainsi nous honorons-nous mutuellement !

— Tout juste ! déclara Aillas. Je vais compter ma petite réserve de pièces et ce que je trouverai en trop vous l’aurez. Nous sommes d’accord ; n’en disons pas plus. »

Le repas terminé, Threlka installa Tatzel dans un fauteuil, avec la jambe posée sur un tabouret. Elle coupa la culotte vert foncé, qui était maintenant salie et tachée. « Ce n’est pas une bonne couleur pour guérir. Nous vous trouverons des habits ordinaires, par lesquels vous profiterez. Enlevez donc aussi votre tunique... Allons, mon petit, ajouta-t-elle comme Tatzel hésitait, Cwyd ne s’intéresse nullement à vos mamelles ; il en a vu par centaines sur les vaches et les brebis et elles sont toutes pareilles. Quelquefois, je me dis que la pudeur n’est qu’une tactique nous permettant de prétendre à une différence avec les animaux. Hélas ! Nous leur ressemblons énormément. Mais tenez ! Si cela vous gêne, mettez ce corsage. »

Threlka détacha les attelles et les jeta dans le feu. « Brûle, bois, brûle ! Douleur, envole-toi en fumée par la cheminée, ne trouble plus Tatzel. » D’un pot noir, elle versa un sirop sur la jambe de Tatzel, puis éparpilla dessus des feuilles sèches écrasées. Elle entoura la jambe d’une bande peu serrée qu’elle fixa avec une ficelle grossière de couleur rouge. « Et voilà ! Au matin, vous ne ressentirez plus de faiblesse. »

— Merci, dit Tatzel avec un pâle sourire. Ces attelles étaient

vraiment gênantes. Comment puis-je vous payer pour vos soins ?

— Je ne souhaite que le plaisir de votre sourire, dit Threlka. Ou, si vous voulez, donnez-moi en souvenir trois cheveux de votre tête, cela suffira.

— Ce n'est pas assez, intervint Aillas. Voici un sou en argent, qui vaut toute une tête de cheveux et qui a de plus l'avantage d'être inutile en magie s'il tombait entre de mauvaises mains.

— Oui, c'est sage, acquiesça Cwyd. Et maintenant il est temps de dormir. »

Toute la nuit, la tempête gémit et rugit sur la lande, elle ne commença à faiblir qu'avec la venue du jour. Le soleil se leva dans un mélange cataclysmique de noir, de blanc, de rouge, de rose et de gris ; puis il parut s'imposer et du fond d'un ciel particulièrement noir envoya sur la lande de longs rayons bas de lumière couleur de rose.

Cwyd ranima le feu et Threlka prépara du porridge que le groupe consomma avec du lait, des baies et des tranches de lard grillées fournies par Aillas.

Threlka enleva le bandage de la jambe de Tatzel et le jeta dans le feu en prononçant une incantation. « Levez-vous maintenant, Tatzel, et marchez. Vous êtes de nouveau entière. »

Tatzel essaya sa jambe avec précaution et ne constata ni douleur ni raideur, à son grand plaisir.

Aillas et Cwyd allèrent seller les chevaux et Aillas demanda : « Si je vous questionnais sur les pays que j'ai l'intention de traverser, seriez-vous satisfait qu'en témoignage de gratitude je vous offre plusieurs sous de cuivre ? »

Cwyd réfléchit. « Nos conversations ont soulevé un certain nombre de points intéressants. Je pourrais décrire chaque tournant d'un long chemin, en citant chacun des périls qui jalonnent la route et le moyen de le surmonter, sauvant ainsi votre vie une douzaine de fois, et vous me récompenseriez avec reconnaissance par un sac d'or. Toutefois, si je mentionnais en passant que l'homme que vous désirez voir au bout de ce chemin est mort, vous me remercieriez peut-être mais ne me donneriez rien, bien que cela revienne au même. N'y a-t-il pas là un déséquilibre foncier ?

— Oui, en vérité, répliqua Aillas. Le paradoxe tient une fois de plus aux distorsions créées dans le tissu de notre vie par la cupidité. Je suggère que nous nous libérions de ce vice ignoble et cherchions à nous entraider avec un zèle total et sincère. »

Cwyd grommela : « Autrement dit, vous refusez de payer ce que

valent mes renseignements ?

— Si vous sauviez ma vie même une fois, comment vous paierais-je ? Le concept n'a pas de sens. Pour cette raison, ce genre de service est généralement considéré comme gratuit.

— N'empêche, si je sauvais votre vie une douzaine de fois, ainsi que vos père et mère et la vertu de votre sœur, et que vous me donniez un seul groat de cuivre, je pourrais me mettre le ventre contre la table et boire une chope de bière à votre santé.

— Très bien, répondit Aillas. Dites-moi tout ce que vous savez. Cela vaut peut-être un groat de cuivre. »

Cwyd leva les bras au ciel. « En traitant avec vous, au moins j'exerce ma langue... Où vous rendez-vous ?

— Dans le Nord, à Dun Cruighre en Godélie.

— Vous avez choisi le bon itinéraire. À une journée de cheval au nord, les landes s'arrêtent à une grande déclivité : les Paliers de Cam. C'est une série de corniches ou terrasses disposées comme des marches que le géant Cam, à en croire la légende, a aménagées pour se faciliter la montée depuis le lac Quyvern jusqu'aux hautes terres. Sur le premier palier, le plus élevé, vous trouverez de nombreuses tombes très anciennes ; accordez-leur le respect convenable. Cet endroit était sacré pour les Rhedaspiens de jadis, qui ont habité le pays il y a trois mille ans. Les fantômes abondent et on raconte que parfois de vieilles amitiés sont renouvelées et de vieux antagonismes se font jour. Si par hasard vous voyez de ces fantômes, ne proférez aucun son, n'interférez pas et, surtout, n'acceptez jamais d'exercer le rôle d'arbitre dans un de leurs tribunaux fantômes. Agissez comme si vous ne voyiez ou n'entendiez rien et ils ne s'occuperont pas de vous. Tel est mon premier renseignement.

— Et c'est un renseignement utile !

— Sur le deuxième palier demeure un vampire qui a le pouvoir de changer son apparence. Il viendra à votre rencontre de la façon la plus obligeante et vous offrira du vin, de la nourriture et un abri accueillant. N'acceptez rien, pas même une gorgée d'eau froide, et traversez ce palier à n'importe quel prix pendant que le soleil est dans le ciel ; au crépuscule, le vampire reprend sa forme réelle et votre vie est en jeu. Si vous acceptez son cadeau, vous êtes perdu. Telle est la deuxième indication.

— Encore meilleure que la première !

— Le troisième palier, qui se trouve au milieu, est beau et paisible, vous pouvez vous y reposer si vous voulez... Toutefois, je conseille de

ne pénétrer à l'intérieur d'aucune clôture, cabane ou cavité et quels que soient les bienfaits dispensés par la terre, remerciez-en le dieu Spirifume, qui règne sur ce lieu et aussi sur un beau duché de la planète Mars. C'est le troisième renseignement.

— Intéressant, comme toujours.

— Les quatrième et cinquième paliers ne comportent généralement pas de danger pour le voyageur, encore que tous les paliers soient hantés jusqu'à un certain *point*. Franchissez ceux-là sans vous attarder. Quand vous arriverez au lac Quyvren, vous découvrirez la Ramure de Kemuun [36], qui est l'auberge de Dildahl le Druide. C'est, en apparence, un homme affable qui offre une hospitalité d'un coût modéré. Cela ne correspond guère à la réalité et vous ne devez absolument pas manger de son poisson ! Il le sert sous de nombreuses formes, à l'état d'œufs, en croquettes, mariné, en pouding et en bouillon. Ne mangez que les plats dont le prix est spécifié. Ceci est le quatrième renseignement.

— Ce sont toutes des instructions précieuses.

— La rive orientale du lac Quyvren est dangereuse du fait de bourbiers, marais et fondrières. La rive occidentale est un lieu dont je ne sais rien. Les archidruides sont légion, ainsi qu'une secte complémentaire d'archidruidesses, avec lesquelles ils entretiennent des relations sociales et discutent de sujets relatifs à leur foi. À de grands banquets, on dit qu'ils mangent de la chair d'enfants, conformément à un rite antique. Les îles du lac Quyvren sont sacrées pour les druides et si vous y mettez le pied votre vie est perdue. Ceci est le cinquième renseignement.

— Une fois de plus, intéressant à l'extrême. Je suis impressionné par vos connaissances.

— Le lac Quyvren se déverse dans la rivière Solandre, qui coule au nord jusqu'au Skyre et la Godélie se déploie devant vous comme une mauvaise odeur. C'est le sixième renseignement. » Et Cwyd fit un geste pour signifier qu'il en avait fini, souriant avec modestie comme s'il attendait d'autres compliments d'Aillas.

Ce dernier déclara : « Ah, Cwyd, mon brave ami, vos renseignements sont vraiment précieux. Y en a-t-il plus ? »

Cwyd demanda d'un ton dolent : « N'en ai-je pas dit assez ? »

— Certes oui, mais ne taisez-vous pas trois ou quatre autres indications, pour le cas où je me montrerais ingrat en ce qui concerne les six premières ?

— Non. J'ai dévoilé franchement et entièrement tout ce que je

connais qui pourrait vous servir.

— Alors voici une couronne d'or en échange, et sachez que j'ai pris grand plaisir à cette soirée passée avec vous. De plus, j'ajouterai ceci : je suis apprécié du magicien Shimrod et aussi du roi d'Ulfland du Sud et de Troicinet. Si jamais les événements vous conduisent auprès de ces personnes, vous n'aurez qu'à mentionner mon nom et vous recevrez ce dont vous avez besoin.

— Messire, je suis désolé de vous voir partir. Au point que je vous offre un autre jour et une nuit à trois quarts de tarif !

— Très généreux, dit Aillas, mais nous ne pouvons nous attarder.

— Dans ce cas, je vous souhaite bonne chance pour votre entreprise. »

2

Aillas et Tatzel s'éloignèrent à cheval du cottage de Cwyd et de Threlka, Tatzel maintenant vêtue d'un corsage et d'amples chausses de paysan, taillées dans du drap tissé à la maison, couleur de farine d'avoine. Elle s'était lavée ; ces vêtements propres et la guérison de sa jambe la mettaient dans un état d'esprit presque gai, assombri seulement par la présence de l'odieux Aillas, qui prétendait toujours se considérer comme son maître... Il avait une attitude déconcertante. À Sank, il l'avait dit lui-même, il en était venu à l'admirer mais maintenant, sur ces landes désertes où il était libre d'agir à sa fantaisie, il avait l'air de se conduire sous l'empire d'une réserve glacée – peut-être la déférence qu'un domestique doit à une dame ska de haute naissance ?

Tatzel étudiait Aillas à la dérobée. Pour un Autrelin, il avait assez belle mine et elle avait déjà remarqué qu'il paraissait très soigné de sa personne. La veille au soir, quand elle écoutait sa conversation avec Cwyd, elle avait été légèrement surprise d'entendre des propos aussi subtils sortir avec autant d'aisance de la bouche de quelqu'un qui avait été naguère domestique. Elle se rappela son duel avec Torqual ; il avait attaqué ce guerrier ska universellement redouté avec une assurance presque désinvolte et, à la fin, c'est Torqual qui avait reculé.

Tatzel conclut qu'Aillas ne se prenait pas pour un domestique. Alors, pourquoi avait-il témoigné de tant de retenue, même quand – par pur caprice et envie de voir ce qui se passerait – elle avait cherché à l'exciter ? Un tout petit peu, bien sûr, en gardant bien en

main le contrôle de la situation, mais néanmoins il n'avait pas réagi.

Serait-ce que le défaut était de son côté à elle ? Exhalait-elle une mauvaise odeur ? Tatzel secoua la tête avec perplexité. Le monde était vraiment bizarre. Elle regarda le paysage autour d'elle. Après la tempête, la journée était calme et fraîche, avec quelques nuages perdus parcourant le ciel. En avant, les landes semblaient se fondre dans l'air, en partie du fait de la brume et en partie à cause des Paliers de Cam, où le terrain s'abaissait en gradins.

Quand le soleil se coucha. Aillas choisit de camper, alors que les Paliers n'étaient plus qu'à quinze cents mètres. Au matin, il attendit que le soleil ait monté pendant une demi-heure avant de se diriger vers le nord. Ils arrivèrent presque aussitôt au bord des paliers, avec des régions lointaines étalées devant eux et le lac Quyvern commençant au-dessous de la cinquième terrasse.

Un sentier à peine visible conduisait le long d'un ruisseau qui dévalait jusqu'au premier palier. Au bout de quelques centaines de mètres, le ruisseau pénétrait dans un ravin aux parois abruptes et le sentier, qui avait été évidemment tracé par du bétail errant, disparut.

Mettant pied à terre, Aillas et Tatzel descendirent la pente avec précaution et atteignirent finalement le premier palier : une agréable prairie d'environ quinze cents mètres de large, parsemée de coquelicots rouges et de delphiniums bleus. Des chênes géants dressaient çà et là leur silhouette solitaire, chacun avec son individualité vénérable. Au fond de la prairie, une ligne irrégulière de tombes défiait les siècles et ses intempéries. Chacune portait une plaque où étaient gravés les caractères sinueux rhedasiens maintenant incompréhensibles aux vivants. Aillas se demanda si ce serait possible de persuader les fantômes mentionnés par Cwyd de lire les inscriptions et de contribuer ainsi à enrichir la science des érudits contemporains. C'était une idée intéressante, songea Aillas, qu'il devrait discuter un de ces jours avec Shimrod.

Se gardant d'approcher des tombes et ne remarquant pas de fantômes, Aillas et Tatzel allèrent jusqu'à l'arête du palier, la franchirent et descendirent vers le suivant. De nouveau, ils progressèrent avec précaution en zigzag, parfois glissant et dérapant, pour finir par atteindre le deuxième palier.

Aillas avertit Tatzel : « Maintenant, nous devons nous méfier. D'après Cwyd, une créature mauvaise vit ici et, elle est susceptible d'apparaître sous n'importe quelle forme. Nous ne devons accepter ni cadeaux ni faveurs. Vous avez compris ? Ne prenez absolument rien, ni de quelqu'un ni sur quelque chose, sinon le vampire vous ôtera la vie. Bon ! Traversons ce palier aussi vite que possible. »

Comme le premier, c'était un long ruban de pré d'environ quinze cents mètres de large. De-ci de-là croissaient des chênes solitaires et, sur la gauche, une forêt d'ormes et de châtaigniers bouchait la vue à l'ouest.

À mi-chemin, ils croisèrent un jeune homme qui gravissait les paliers à pied. Il était robuste et avenant, avec un teint clair, une barbe blonde frisée et une tête couverte de courtes boucles blondes. Il portait un bâton, un sac à dos et un petit luth ; un poignard pendait à sa ceinture. Sa tunique et ses chausses brunes étaient unies et de bonne qualité ; son bonnet vert arborait une coquette plume rouge. Quand il arriva à la hauteur d'Aillas et de Tatzel, il s'arrêta et leva la main dans un salut « Bonne chance, et où allez-vous comme ça ?

— Vers la Godélie ; c'est notre destination première, dit Aillas. Et vous ?

— Je suis un poète vagabond, je vais où le vent me pousse.

— Cela paraît une vie plaisante et insouciante, commenta Aillas. Ne souhaitez-vous jamais trouver un vrai foyer ?

— C'est un dilemme doux-amer. Je découvre souvent des endroits qui m'incitent à m'attarder et je le fais, jusqu'à ce que je me souvienne d'autres lieux où j'ai goûté joies et merveilles, alors je me sens obligé de reprendre la route.

— Et rien ne vous satisfait ?

— Jamais. Ce que je cherche est toujours au-delà de la montagne lointaine.

— Je ne puis vous offrir de conseil, dit Aillas, excepté celui-ci : ne prolongez pas votre promenade dans ces parages. Montez jusqu'en haut des paliers avant que la journée soit finie ; vous vivrez plus longtemps. »

Le vagabond partit d'un éclat de rire joyeux. « La peur ne vient qu'à ceux qui sont déjà effrayés. Aujourd'hui, ce que j'ai vu de plus alarmant était plusieurs colibris et une masse de beaux raisins sauvages que je suis maintenant fatigué de porter. »

Il tendit des raisins noirs frais cueillis en deux groupes de grappes à Aillas et à Tatzel.

Tatzel allongea le bras avec plaisir ; Aillas se pencha pour l'écarter d'un coup sec et fit reculer leurs chevaux. « Merci, nous ne tenons pas à manger. Sur ces paliers, mieux vaut ne rien prendre et ne rien donner. Je vous souhaite le bon jour. »

Aillas et Tatzel s'éloignèrent, Tatzel furieuse.

Il dit d'un ton bref : « Ne vous avais-je pas avertie de ne rien accepter sur ce palier ? »

— Il n'avait pas l'air d'un vampire.

— Ne serait-ce pas le but qu'il recherche ? Où se trouve-t-il à présent ? »

Ils regardèrent derrière eux, mais le jeune vagabond avait disparu.

« C'est très étrange, murmura Tatzel.

— Comme le vampire l'a dit lui-même, le monde fourmille de choses surprenantes. »

À peine avait-il refermé la bouche qu'une petite fille en robe blanche s'élança d'un bond de dessous l'arbre où elle s'affairait à confectionner des guirlandes de fleurs des champs. Ses cheveux étaient longs et dorés ; ses yeux étaient bleus ; elle était aussi jolie qu'une de ses fleurs.

La fillette s'avança et prit la parole : « Messire et madame, où allez-vous et pourquoi avec tant de hâte ? »

— Au lac Quyvern et au-delà, répondit Aillas. Nous nous hâtons pour rejoindre d'autant plus vite ceux que nous aimons. Et toi ? Te promènes-tu toujours aussi librement dans ces coins sauvages ?

— La région est paisible. Évidemment, par les nuits de lune, les fantômes sortent pour défiler au son de leur musique spectrale, et cela vaut la peine d'être vu, car ils portent des armures d'or, d'acier noir et d'argent, ainsi que des casques à haut cimier. Le spectacle est vraiment beau !

— Je le crois volontiers, dit Aillas. Où habites-tu ? Je n'aperçois ni maison ni cabane.

— Là-bas, près des trois chênes, c'est mon chez-moi. Ne voulez-vous pas y venir en visite ? On m'a envoyée ramasser des noix mais je me suis attardée au milieu des fleurs. Tenez, cette guirlande est pour vous, puisque vous avez une si belle figure et une voix si douce. »

Aillas détourna son cheval d'un mouvement brusque. « Va-t'en avec tes fleurs ! Elles me donnent envie d'éternuer. File, avant que Tatzel te tire les oreilles. Tu ne trouveras pas de noix sous les peupliers. »

La fillette recula et s'écria : « Vous êtes un méchant, un grossier personnage et vous m'avez fait pleurer ! »

— Pas bien grave. »

Aillas et Tatzel s'éloignèrent, laissant la fillette éplorée et pensive mais, un moment après, quand ils se retournèrent pour regarder, elle

avait disparu.

Le soleil monta dans le ciel et, sans autre interruption, ils arrivèrent au bord du replat. Aillas s'arrêta afin de repérer le meilleur itinéraire pour descendre la pente ; pendant ce temps, le cheval de bât profita de l'occasion et, baissant la tête, happa une bouchée d'herbes dans la prairie. Aussitôt, de derrière un arbre voisin, accourut un vieil homme avec une toison de cheveux blancs et une longue barbe blanche. « Holà ! s'écria-t-il. Comment osez-vous dépouiller mon bon pâturage pour votre usage, pratiquement sous mon nez ? Vous avez combiné le vol et l'empiétement sur le terrain d'autrui avec l'insolence !

— Du tout, répliqua Aillas. Vos accusations sont mal fondées.

— Quoi ? Comment pouvez-vous me contredire ? Chacun de nous a vu le manquement s'accomplir !

— Il n'y a pas eu manquement, je serais en mesure de l'attester, dit Aillas. Premièrement, vous n'avez pas délimité votre propriété par une barrière comme le requiert la loi. Deuxièmement, vous n'avez érigé ni pancarte ni poteau indicateur s'opposant à ce qui, de toute façon, est notre droit de par la coutume, c'est-à-dire le droit de passage dans des prairies et des pâturages non cultivés. Troisièmement, où est le bétail pour lequel vous conservez cette pâture ? À moins de pouvoir prouver un dommage, vous n'avez pas subi de perte.

— Légalisme ! Sophismes ! Vous avez le don de jouer avec les mots, ce par quoi les pauvres paysans comme moi sont dupés et laissés sans recours ! N'empêche, je ne voudrais pas que vous me preniez pour un grippe-sou et je vous fais ici même cadeau de ce fourrage extrait de ma réserve personnelle que votre cheval s'est approprié.

— Je refuse votre cadeau, déclara Aillas. Pouvez-vous montrer un acte du roi Gax ? Sinon, vous êtes dans l'incapacité de prouver votre droit à cette herbe.

— Je n'ai besoin de rien prouver ! Ici, sur le deuxième palier, la donation d'un cadeau est homologuée par l'acceptation. Votre cheval, agissant comme votre délégué, a accepté et vous devenez donc donataire par extension. »

À ce moment, le cheval de bât leva haut la queue et vida le contenu de son intestin. Aillas désigna le tas de crottin.

« Comme vous voyez, le cheval a mis à l'épreuve votre cadeau et l'a rejeté. Il n'y a plus rien à dire.

— Fi donc ! Ce n'est pas la même herbe !

— Elle y ressemble assez et nous n'avons pas le temps d'attendre

que vous prouviez le contraire. Bon jour, messire ! »

Aillas et Tatzel menèrent leurs chevaux par-dessus l'arête du deuxième palier et descendirent vers le troisième. Derrière eux retentirent un hurlement rageur et une tirade de jurons, puis une voix mélodieuse qui appelait : « Aillas ! Tatzel ! Revenez ; revenez ! »

« Ne répondez d'aucune manière, recommanda Aillas à Tatzel. Ne vous retournez même pas pour regarder.

— Pourquoi donc ? »

Aillas baissa la tête et se courba en avant. « Vous risqueriez de voir quelque chose que vous préféreriez ne pas avoir vu. Mon instinct m'en avertit. »

Tatzel lutta contre sa curiosité mais finit par suivre le conseil d'Aillas et les appels cessèrent bientôt de se faire entendre.

La descente était raide et la progression lente ; ils arrivèrent à deux heures de l'après-midi sur le troisième replat : de nouveau, un plaisant espace pareil à un parc avec des arbres, des prés, des talus herbus, des mares et de petits ruisseaux sinueux.

Aillas examina le paysage serein. « C'est le palier auquel le dieu Spirifume s'intéresse particulièrement et apparemment il s'est occupé de cette terre avec amour. »

Tatzel jeta sans grand intérêt un coup d'œil aux alentours.

Une demi-heure plus tard, comme ils traversaient une chênaie, ils surprirent un jeune sanglier qui fougeait à la recherche de glands. Aillas encocha aussitôt une flèche sur son arc et dit : « Spirifume, si cette bête là-bas a pour vous une valeur particulière, incitez-la à sauter de côté ou, si vous préférez, déroutez ma flèche. » Il décocha et la flèche s'enfonça profondément dans le cœur du sanglier.

Aillas mit pied à terre et, tandis que Tatzel regardait avec dégoût dans une autre direction, il fit ce qui était à faire. Il fut bientôt en possession des morceaux de choix enfilés sur une branchette pour la facilité du transport.

Se rappelant la troisième indication de Cwyd, Aillas dit à haute voix : « Spirifume, nous vous remercions de votre générosité ! »... Il cligna des paupières. Quelque chose s'était produit. Quoi ? Un pétilllement de cent couleurs dans le soleil ? Un murmure composé d'une centaine d'accords harmonieux ? Il tourna la tête vers Tatzel. « N'avez-vous rien remarqué ?

— Un corbeau vient de passer.

— Pas de couleurs ? Pas de bruit ?

— Rien du tout. »

Une fois de plus, ils repartirent et entrèrent dans une forêt. Apercevant un groupe de morilles qui dressaient gracieusement leurs formes plaisantes sous l'ombrage, Aillas arrêta son cheval et descendit de selle. Il appela d'un geste Tatzel.

« Venez, vous n'avez plus l'excuse d'une jambe douloureuse. Aidez-moi à ramasser des champignons. »

Sans mot dire, Tatzel vint le rejoindre, et, pendant un moment, ils s'occupèrent à cueillir : des morilles, de délicats coprins chevelus, des chanterelles jaune d'or, des lactaires poivrés, de savoureuses roses des prés.

De nouveau, Aillas rendit grâce à Spirifume de sa libéralité, puis les deux reprirent leur chemin.

Le soleil avait encore deux heures à briller quand ils parvinrent au bord du replat, avec une descente abrupte et difficile vers le palier suivant. Le lac Quyvern dominait maintenant le paysage au nord. Une douzaine d'îlots couverts de forêt émergeaient à sa surface et, sur deux d'entre eux, deux antiques châteaux en ruine s'affrontaient, séparés par quinze cents mètres d'eau. L'air entre eux semblait vibrer du souvenir de mille aventures : chagrins et joies, désirs romantiques et actes terrifiants, trahisseries sous le couvert de la nuit et traits de vaillance le jour.

Aillas ne se sentit nullement désireux de se livrer encore ce jour-là à des acrobaties pour négocier une autre pente. Cwyd avait recommandé le troisième palier comme lieu de campement et le conseil semblait judicieux. Aillas tourna bride et chevaucha jusqu'à un petit pré où ruisselait un cours d'eau issu de la forêt ; c'est là qu'il décida de camper.

Descendant de cheval, il creusa une tranchée peu profonde, dans laquelle il alluma un feu de bois de chêne sec. Sur le côté, il disposa la viande embrochée de façon qu'elle rôtisse et que son jus tombe dans la gamelle, Tatzel remuant la broche quand ce serait nécessaire. La graisse recueillie dans la gamelle servirait ensuite à cuire les champignons, que Tatzel avait aussi reçu l'ordre de nettoyer et couper en morceaux. Acceptant à contrecœur la réalité, elle se mit à l'œuvre.

Aillas attacha les chevaux à un pieu, installa la tente et ramassa de l'herbe pour une couchette puis, revenant vers le feu, s'assit le dos appuyé à un tronc de laurier avec l'outre de vin à portée de la main.

Tatzel s'agenouilla près du feu, ses boucles noires ramenées en arrière et attachées avec un ruban. Songeant au temps passé au Château Sank, Aillas tenta de se remémorer la première vision qu'il

avait eue de Tatzel : une svelte créature d'une insouciance assurée, marchant à grands pas élastiques en raison de son énergie naturelle.

Aillas soupira. Sur un jeune homme qui avait la mort dans l'âme, Tatzel – avec son visage fascinant et sa vivacité désinvolte – avait produit une impression profonde.

Et maintenant ? Il la regarda s'activer. Son assurance avait été remplacée par une détresse morose et l'amère réalité de son existence présente avait gommé l'éclat de sa vitalité.

Tatzel sentit peser sur elle son attention et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

— Simple fantaisie. »

Tatzel reporta son regard sur le feu. « Parfois, je me dis que vous êtes fou.

— “Fou ?” » Aillas retourna le mot dans son esprit. « Comment cela ?

— Je ne vois pas d'autre explication à votre haine pour moi. »

Aillas rit. « Je n'éprouve aucune haine. » Il but à l'outré. « Ce soir, je me sens plein de sympathie ; en fait, je vois que j'ai envers vous une dette de reconnaissance.

— Cette dette est facile à payer. Donnez-moi un cheval et laissez-moi aller mon chemin.

— Dans ce pays sauvage ? Je ne vous rendrai pas service. D'ailleurs, ma gratitude est indirecte. Vous l'avez gagnée malgré vous. »

Tatzel marmonna : « Voilà la folie qui vous reprend. »

Aillas souleva l'outré et but. Il offrit l'outré à Tatzel qui secoua la tête avec dédain. Aillas but de nouveau à l'outré qui était maintenant dégonflée d'affligeante façon.

« Mes remarques sont probablement un peu obscures. Je vais expliquer. Au Château Sank, je me suis épris d'une certaine Tatzel qui, par quelques côtés, vous ressemblait mais était essentiellement une créature imaginaire. Ce fantôme qui vivait dans mon esprit possédait des qualités que je pensais inhérentes à une créature d'autant de grâce et d'intelligence.

« Ah, bref, je me suis évadé de Sank et j'ai repris le cours de ma vie, toujours encombré de ce fantôme qui a servi seulement dès lors à déformer mes perceptions. Finalement, je suis retourné en Ulfland du Sud.

« Presque par hasard, mes rêves éveillés les plus fous se sont

réalisés et j'ai été en mesure de vous capturer, vous la vraie Tatzel. Alors... qu'est-il advenu du fantôme ? » Aillas s'interrompt pour boire, inclinant fortement l'outre. « Cette créature au charme impossible a disparu et est même difficile à se rappeler maintenant. Tatzel existe, évidemment, et elle m'a libéré de la tyrannie de mon imagination, et voilà la source de ma gratitude. »

Tatzel lui jeta un petit coup d'œil de biais, puis se remit à s'occuper du feu. Elle tourna la broche, où le cochon sauvage rôtissant exhalait une odeur exquise. Elle prépara la pâte pour cuire des galettes, mit ensuite les champignons à frire dans la graisse exsudée par le sanglier en train de cuire, pendant qu'Aillas allait au ruisseau cueillir du cresson comme salade.

En temps voulu, le rôti fut à point ; les deux dînèrent de ce que le pays avait de meilleur à offrir.

« Spirifume ! appela Aillas. Soyez assuré que nous prenons grand plaisir à vos dons et vous remercions de votre hospitalité ! Je bois à votre santé ! »

Spirifume ne répondit ni par un flux de couleurs ni par un souffle de son mais, quand Aillas voulut prendre l'outre qui en était arrivée à un stade d'aplatissement décourageant, il découvrit qu'elle était ballonnée au maximum de sa capacité. Il goûta le vin : il était tout à la fois doux, parfumé, vert et frais. Il s'écria : « Spirifume, vous êtes un dieu selon mon cœur ! Si jamais vous vous lassez de l'Ulfland du Nord, établissez-vous donc en Troicinet ! »

Le soleil illuminait encore le panorama. Tatzel vint s'asseoir sous l'arbre et, ramassant machinalement des pâquerettes bleues, les enfila pour fabriquer une guirlande. Soudain elle parla. « J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit... Je me sens bouillir intérieurement ! Parce que vous avez ressassé vos rêves, il faut que je souffre sans pour autant avoir la moindre responsabilité ! Inconfort, dangers, indignité, j'ai tout enduré. Alors même qu'à Sank je ne vous avais jamais adressé la parole...

— Ah, mais si ! Après que j'ai tiré l'épée un moment avec votre frère ! Ne vous rappelez-vous pas vous être arrêtée dans la galerie pour me parler ? »

Tatzel eut l'air interdite. « C'était vous ?... Je n'avais pas prêté grande attention. N'empêche, de si près que j'aie ressemblé à votre illusion, les réalités demeurent.

— Et quelles sont-elles ?

— Je suis une Ska, vous êtes un Autrelin. Même en rêve, vos idées sont inconcevables.

— Apparemment, en effet. » Aillas passa en revue ses souvenirs. « Vous aurais-je mieux connue au Château Sank que je ne me serais probablement jamais donné la peine de vous capturer. Nous sommes tous deux des victimes dans l'aventure. Mais, encore une fois, peu importe. Vous êtes vous et je suis moi. Le fantôme a disparu. »

Tatzel prit l'outre de vin et but. Puis, se redressant sur les genoux et s'asseyant sur ses talons, elle se tourna d'un geste vif carrément face à Aillas, montrant presque pour la première fois l'animation de la Tatzel de naguère. Elle s'écria d'une voix véhémence : « Vous êtes si merveilleusement obstiné dans votre bêtise que j'aurais pour un peu le cœur à en rire ! Après m'avoir pourchassée dans les hautes terres, m'avoir cassé la jambe et causé une douzaine d'humiliations, vous vous attendez à ce que je me traîne à vos genoux avec de l'adoration dans les yeux, heureuse d'être votre esclave, sollicitant vos caresses, espérant de toute mon âme être à la hauteur de vos aspirations érotiques. Vous professez de juger les Skas dépourvus de compassion, mais votre conduite envers moi est strictement égoïste ! Et maintenant vous boudez parce que je ne viens pas à vous en sanglotant implorer votre indulgence. N'est-ce pas comique ? »

Aillas poussa un profond soupir. « Ce que vous dites est exact. En bonne justice, je dois le reconnaître. J'ai été entraîné par une passion romantique à vouloir réaliser un rêve. Je répondrai ceci, en rappelant simplement au passage que les Skas m'avaient réduit à l'état d'esclave et que j'ai droit à ma revanche : vous êtes une prisonnière de guerre. Si les Skas ne s'étaient pas emparés de notre ville de Suarach, nous n'aurions pas attaqué le Château Sank. Si vous vous étiez aussitôt soumise à la capture, vous n'auriez pas cassé votre jambe, vous n'auriez pas été exposée à des humiliations ni isolée ici sur les landes en ma compagnie.

— Bah ! À ma place, auriez-vous fait autre chose que tenter de vous échapper ?

— Non. À ma place, auriez-vous fait autre chose que tenter de me capturer ? »

Tatzel le regarda pendant cinq bonnes secondes. « Non... N'empêche, prisonnière de guerre, esclave ou ce que vous voudrez, je suis ska, vous êtes autrelin et voilà tout. »

Au matin, en emballant l'outre de vin, Aillas la trouva rebondie comme si elle n'avait jamais été entamée et il adressa des remerciements on ne peut plus fervents au bienveillant dieu Spirifume pour ce qui apparaissait un trésor incalculable. Après avoir remis en ordre avec un soin méticuleux le terrain où ils avaient campé, par respect pour leur hôte, Aillas et Tatzel attaquèrent la descente de la pente. Leurs relations étaient moins tendues, comme si l'atmosphère avait été éclaircie entre eux, bien que la camaraderie fût toujours absente.

La déclivité était forte, les ronces et buissons gênants, mais ils aboutirent finalement au quatrième palier : le plus étroit et le plus boisé de tous, sa largeur à certains endroits ne dépassant pas six cents mètres. De grands arbres -érables, châtaigniers, frênes, chênes – tenaient haut de vertes ombrelles de feuillage qui projetaient sur les fourrés une ombre pailletée de soleil.

Cwyd avait omis le quatrième palier dans ses renseignements ; Aillas n'avait donc pas de motif de redouter un danger imminent. Cependant, une curieuse odeur inquiétante flottait dans l'air, d'une sorte qu'Aillas trouvait à la fois déconcertante et, à un niveau primitif, effrayante, d'autant plus qu'il était incapable de l'identifier.

Tatzel regarda autour d'elle avec une expression déroutée, jeta un coup d'œil à Aillas puis, constatant que lui aussi était perplexe, elle ne dit rien.

Les chevaux, qui avaient senti l'odeur, secouèrent brusquement la tête et avancèrent en crabe, les jambes raides, ce qui augmenta le malaise d'Aillas. Il tira sur les rênes et fouilla du regard dans toutes les directions les passages entre les arbres de la forêt, mais n'aperçut que le sol ombragé, tapissé de feuilles mortes et ponctué de taches lumineuses par le soleil matinal.

Aillas se ressaisit ; différer plus longtemps ne servirait à rien. Il secoua les rênes et le groupe se remit en marche à travers les halliers.

Ils progressaient dans une bizarre absence de bruit. Aillas surveillait avec défiance la droite et la gauche, et se retournait sur sa selle pour regarder le chemin par où ils étaient venus. Il ne vit rien. Absorbée dans ses réflexions, Tatzel avançait le regard fixé droit entre les oreilles de son cheval, sur un point à mi-distance, et elle ne remarqua pas la tension d'Aillas.

Pendant dix minutes, ils chevauchèrent dans le silence, le soleil qui filtrait à travers le feuillage brouillant curieusement la vision. Tout à coup, une illusion d'optique remarquable s'imposa à Aillas ; le souffle coupé, il cligna des paupières et la contempla avec des yeux exorbités... Une illusion ? Absolument pas ! À trente mètres à peine,

deux grandes créatures, hautes de quatre mètres cinquante, regardaient placidement. Elles étaient dressées sur de courtes jambes jaunes» de conformation humaine. Les torsos et les bras auraient pu être ceux d'ours monstrueux gris jaunâtre. Des poils raides jaunes entouraient les têtes rondes, produisant un effet assez semblable à celui d'énormes pelotes à épingles en satin jaune, sans traits de visage discernables. Voilà manifestement d'où provenait l'odeur.

Les créatures se tenaient immobiles, leurs grosses têtes hérissées tournées... vers Aillas et Tatzel ? Les cheveux se dressèrent sur la nuque d'Aillas ; elles n'étaient pas des ogres ou des géants, ni rien d'autre appartenant à ce bas monde, elles ne semblaient pas non plus être des démons. Elles n'entraient pas dans le cadre de ce qu'il connaissait par lui-même et par ouï-dire et elles allaient hanter bien longtemps sa mémoire. Tatzel, qui chevauchait en avant, ne remarqua pas les créatures silencieuses et elle n'entendit pas non plus l'exclamation étouffée d'Aillas.

Les créatures disparurent ; Aillas donna du talon contre les flancs de sa monture et entraîna sa troupe au petit galop dans la forêt ; point ne fut besoin de presser les chevaux.

Quelques instants plus tard, ils arrivèrent au bord du replat et découvrirent là un sentier qui, par une voie facile, les fit descendre jusqu'au cinquième palier, franchir celui-ci puis la dernière pente et arriver au rivage du lac Quyvern. À cet endroit, le sentier croisait le chemin qui longeait le lac et, de nouveau, ils se retrouvèrent dans la société des hommes.

Sur la rive de l'est poussait une épaisse forêt de pins ; à l'ouest, il y avait de petites baies et des pointes rocheuses. À deux cents mètres en avant apparut un enchevêtrement de constructions en bois, comprenant un hospice, ou une auberge [\[37\]](#).

S'étant engagés sur le chemin, Aillas et Tatzel arrivèrent devant l'atelier d'un constructeur de barques en bordure de l'eau et, à côté, un quai où étaient amarrés une demi-douzaine de petits bateaux.

Sur le lac, une embarcation approchait du quai, propulsée à la godille par un homme maigre de haute taille, avec un long visage blême et des cheveux noirs plats qui lui tombaient jusqu'aux épaules. Il amena son bateau près du quai, fixa l'amarre, ramassa un panier de poissons et débarqua. Il s'arrêta alors pour examiner d'un regard lent et méditatif Aillas, Tatzel et leurs quatre chevaux.

Le pêcheur apporta ses prises sur le chemin où il posa le panier et s'adressa d'une voix grave à Aillas : « Voyageurs, d'où venez-vous et où allez-vous ? »

Aillas répondit : « Nous venons de bien loin, d'Ulfland du Sud par les hautes terres. Notre destination sera choisie par Tshansin, déesse des Commencements et des Fins, qui marche sur des roues. »

Le pêcheur eut un sourire de mépris légèrement amusé. « Voilà de la superstition païenne. Je ne suis pas par nature un prosélyte mais, à vrai dire, une sagesse unifiée régit le Tricosme, filtrant d'entre les racines du Chêne Fondateur Kahaurok, pour former les étoiles dans le ciel.

— C'est la croyance des druides, dit Aillas. Apparemment, votre pensée à vous se base sur la doctrine druidique.

— Il n'y a qu'une seule Vérité.

— Peut-être étudierai-je la question de façon plus approfondie un de ces jours, répliqua Aillas. Pour le moment, je m'intéresse à cette auberge là-bas, si c'en est une.

— La demeure que vous voyez est la Ramure de Kernuun et je suis Dildahl, patron de la maison que je tiens pour les Archidruides pérégrinant aux lieux sacrés. Toutefois, si des voyageurs sont disposés à payer mes tarifs, je leur offrirai une hospitalité très confortable.

— Quel peut être l'ordre de ces tarifs ? Sont-ils coûteux ou modestes ? Il est bon de connaître d'avance ce genre de chose.

— L'un dans l'autre, mes prix sont honnêtes. Ils varient selon les articles, comme de raison. Le logement pour vous deux dans une chambre particulière équipée de paillasses pleines de paille propre et de brocs d'eau claire, je l'évalue à deux sous de cuivre. Un dîner de lentilles et de pain, avec un petit déjeuner de porridge, coûtera également un sou. D'autres plats sont à des prix plus élevés. Je sers d'excellentes cailles, quatre par broche, pour deux sous de cuivre. Une belle tranche de venaison avec de l'orge, des groseilles, des pommes et des noix, vaut le même prix. Le poisson est vendu selon la saison et l'approvisionnement.

— J'ai entendu dire que certains de vos prix étaient exorbitants, répondit Aillas. Toutefois, ceux que vous mentionnez ne sont pas déraisonnables.

— Sur ce point, vous devez juger par vous-même. Dans le passé, j'ai été floué par des escrocs et des viveurs appauvris, si bien que j'ai appris à me protéger contre l'indigence. » Dildahl ramassa son panier de poissons. « Vous verrai-je donc à la Ramure de Kernuun ?

— Il faut que je vérifie le contenu de mon escarcelle, répliqua Aillas. Je ne suis nullement un Archidruides fortuné, pour qui une poignée de sous de cuivre équivaut à un nombre égal de glands. »

Dildahl posa un regard de connaisseur sur les chevaux. « Pourtant, vous montez des coursiers solides et de grand prix.

— Ah, mais ces chevaux sont tout ce que je possède de précieux. »

Dildahl haussa les épaules et s'en alla.

4

Le temps qu'Aillas termine ses transactions au bord du lac, l'après-midi en était venu à sa fin. Il n'y avait plus un souffle de vent dans le ciel ; le lac était plat comme un miroir, avec chacune des îles doublée au-dessous par son reflet.

Après avoir étudié le ciel, le lac et le terrain environnant, Aillas dit à Tatzel : « Apparemment, il faut nous en remettre à la merci du vorace Dildahl. La modération s'impose, car je ne porte pas sur moi beaucoup de pièces de monnaie. Et vous ?

— Je n'ai rien.

— En observant une prudence normale, nous devrions nous en tirer convenablement, bien qu'il y ait chez Dildahl quelque chose qui éveille ma méfiance. »

Les deux se présentèrent à la salle commune de la Ramure de Kernuun, où Dildahl – à présent revêtu d'un tablier blanc avec un bonnet blanc qui emprisonnait jusqu'à un certain point ses longs cheveux noirs – parut satisfait de les voir. « Pendant un moment, j'ai cru que vous aviez décidé de passer votre chemin.

— Nous avons réglé une ou deux affaires, puis nous nous sommes rappelé le confort de la Ramure de Kernuun. Voilà pourquoi vous nous voyez maintenant.

— Soit ! Je puis vous offrir un appartement occupé d'ordinaire par le plus auguste des druides, complet avec bains d'eau chaude et savon à l'huile d'olive, si vous vous sentez en humeur de goûter à un certain luxe...

— Toujours au prix de deux sous de cuivre ? Dans ce cas...

— Il y a une différence substantielle de tarif », déclara Dildahl.

Aillas fouilla dans sa sacoche et fit sonner les quelques pièces qu'il y trouva. « Nous devons régler nos exigences sur nos moyens. Je ne voudrais pas me loger et dîner comme un prêtre, puis me retrouver embarrassé quand viendrait le moment de payer la note. »

Dildahl déclara : « À cet égard, j'insiste d'ordinaire pour que les clients dépourvus de références déposent entre mes mains une déclaration de garantie, tout justement pour éviter de désagréables dilemmes. Veuillez signer ce document. »

Ce disant, Dildahl tendit une feuille de solide parchemin où était inscrite d'une belle écriture cette notification :

PAR CES PRÉSENTES FAISONS SAVOIR que je, soussigné, me propose maintenant de prendre pour moi-même et mon entourage pension comprenant nourriture et logement à cette auberge connue sous le nom de La Ramure de Kernuun, dont l'honorable Dildahl est le propriétaire. J'accepte de payer le juste prix indiqué pour l'hébergement et aussi pour les aliments et boissons qui seraient consommés par moi et mon entourage. En garantie du paiement de ces dépenses, j'offre les chevaux actuellement en ma possession, ainsi que leurs selles, brides et autre pièce de harnais. Si je ne paie pas les prix stipulés sur le compte établi par Dildahl, lesdits chevaux et accessoires deviendront la propriété de Dildahl en totale et simple rétribution.

Aillas fronça les sourcils. « Cette déclaration a un ton quelque peu menaçant.

— Elle est seulement propre à alarmer une personne qui a projeté de ne pas payer sa dette. Êtes-vous cette sorte de personne ? Dans ce cas, je n'ai pas intérêt à placer devant vous les plats de ma cuisine et le confort de mes chambres.

— Voilà qui est justement dit, remarqua Aillas. Toutefois, je serais incapable de bien dormir à moins d'ajouter une petite stipulation. Donnez-moi votre plume.

— Qu'avez-vous l'intention d'écrire ? questionna Dildahl d'un ton soupçonneux.

— Vous verrez. » Aillas écrivit un addenda :

Ce document ne sera pas considéré comme s'appliquant aux vêtements portés par Aillas et sa compagne, ni à leurs armes, effets personnels, ornements, outres de vin, souvenirs ou autres possessions.

Aillas de Troicinet.

Dildahl étudia l'addenda, haussa les épaules et rangea le parchemin sous le comptoir. « Venez, je vous conduis à votre chambre. »

Dildahl les emmena dans deux grandes et agréables pièces dont les fenêtres donnaient sur le lac, avec une salle de bains séparée. Aillas questionna : « Pour ces chambres, le prix est de deux sous ? »

— Bien sûr que non ! rétorqua Dildahl d'un ton stupéfait. J'avais compris que vous souhaitiez goûter le luxe de la Ramure de Kernuun.

— Seulement au prix de deux sous. »

Dildahl se renfrogna. « La chambre bon marché est humide et, de plus, n'est pas prête.

— Dildahl, si vous désirez m'obliger à payer ma note, alors il faut que je vous oblige à vous en tenir aux prix mentionnés par vous.

— Bah ! marmotta Dildahl qui laissa pendre sa lèvre inférieure, donnant ainsi à voir un intérieur de gueule carnassière violacée. Pour ma convenance personnelle, vous pouvez occuper ces chambres au prix de trois sous.

— Ayez l'amabilité de mettre cette stipulation par écrit tout de suite, de façon à éviter des malentendus plus tard. » Puis, comme il regardait Dildahl écrire : « Non, non ! Pas trois sous par chambre ! Trois sous au total !

— Vous êtes un client désagréable, grommela Dildahl. Il n'y a guère de profit à servir des gens comme vous.

— On ne peut dépenser que selon ses moyens ! Si on les dépasse, on perd ses chevaux ! »

Dildahl se contenta de grogner. « Quand dînerez-vous ? »

— Dès que nous aurons fait notre toilette dans cette baignoire que voilà.

— Pour un prix pareil, je ne donne pas d'eau chaude.

— Tant pis ! Puisque nous avons encouru votre déplaisir, à nous donc l'eau froide ! »

Dildahl tourna les talons. « C'est seulement votre esprit mesquin d'économie que je trouve répréhensible.

— J'espère que vous nous enseignerez ce qu'est la franche libéralité quand nous prendrons notre dîner.

— Nous verrons », répliqua Dildahl.

À dîner, les deux étaient assis seuls dans la salle commune, à part deux druides en froc marron courbés sur leur nourriture dans un coin

de la pièce. Lesquels achevèrent leur repas et allèrent au comptoir payer la note. Aillas traversa la salle d'un pas tranquille et se tint près d'eux tandis que chacun déposait un sou de cuivre et s'en allait.

Dildahl se montra un peu agacé par la proximité d'Aillas pendant la transaction. « Eh bien ? Qu'est-ce que vous mangerez ? »

— Que servez-vous ce soir ?

— La soupe aux lentilles a brûlé et est rayée du menu.

— Les druides avaient l'air de manger de belles truites brunes. Préparez-en deux pour nous, avec du cresson et de la salade. Qu'avaient les druides comme hors-d'œuvre ?

— C'était ma spécialité : des queues d'écrevisses avec des œufs et de la moutarde.

— Servez-nous aussi ce hors-d'œuvre, avec du bon pain et du beurre frais, et peut-être de la confiture. »

Dildahl s'inclina : « À vos ordres. Boirez-vous du vin ? »

— Apportez-nous une carafe d'un vin que vous jugez bon pour le prix mais ayez à tout moment l'amabilité de garder en mémoire notre parcimonie. Nous sommes aussi pingres que des druides. »

Aillas et Tatzel se virent servir un repas auquel ils ne pouvaient faire aucun reproche et Dildahl paraissait presque aimable. Tatzel le regardait avec appréhension. « Il a l'air de tracer beaucoup de marques sur son ardoise.

— Qu'il marque jusqu'à la fin du monde, je m'en moque. S'il devient insolent, vous n'aurez qu'à annoncer que vous êtes la Demoiselle Tatzel du Château Sank et il modérera aussitôt ses façons. Je connais son espèce.

— Je croyais que j'étais maintenant Tatzel l'esclave. »

Aillas eut un petit rire. « Exact ! Vos protestations risquent de ne pas avoir de poids, finalement. »

Les deux se retirèrent pour aller se coucher ; la nuit passa sans incident.

Au matin, ils mangèrent un petit déjeuner de porridge, de lard frit et d'œufs. Ensuite Aillas, comptant sur ses doigts, parvint à ce qu'il considérait comme une juste estimation de l'hospitalité fournie par Dildahl : une somme de dix sous de cuivre, ou un demi-florin d'argent.

Il se dirigea vers le comptoir pour payer la note ; alors Dildahl, se frottant les mains avec énergie, lui présenta un relevé de frais dont le total grandiose se montait à trois florins d'argent et quatre sous de cuivre.

Aillas rit et rejeta la note sur le comptoir. « Je n'ai même pas l'intention de discuter avec vous. Voici un demi-florin d'argent avec deux sous en supplément parce que la moutarde était bonne. Je vous offre maintenant cette somme en règlement.

— Certainement pas ! déclara Dildahl dont la face s'empourpra et dont la molle lèvre inférieure s'affaissa.

— Je reprends donc l'argent et nous vous disons au revoir.

— Croyez-vous me faire peur ? s'exclama Dildahl d'une voix retentissante. J'ai ici même près de ma propre main votre garantie ! Vous avez refusé de payer ma note ; par conséquent, je revendique la propriété de vos chevaux. »

Aillas et Tatzel s'éloignèrent du comptoir.

« Revendiquez tout ce que vous voulez, dit Aillas. Je ne possède pas de chevaux. Hier, avant notre arrivée, je les ai troqués contre un bateau. Dildahl, adieu ! »

5

Le bateau était une embarcation de quatre mètres cinquante, bordée à clin, avec des rivets de cuivre aux coutures, une voile à livarde, une dérive et un gouvernail fixé au tableau arrière suivant la méthode nouvelle.

Aillas conduisit le bateau au large à la pagaie, hissa la voile, que gonfla une brise matinale soufflant de l'ouest, et le bateau cingla sur le lac en direction du nord avec son sillage murmurant derrière lui.

Tatzel s'installa confortablement à l'avant et Aillas eut l'impression qu'elle jouissait de la fraîcheur du matin. Quelques instants plus tard, elle regarda par-dessus son épaule. « Où allez-vous maintenant ?

— Comme avant, à Dun Cruighre en Godélie.

— Est-ce près de Xounges ?

— Xounges se trouve en face, de l'autre côté du Skyre. »

Tatzel ne dit rien de plus. Aillas se demanda pourquoi cet intérêt mais s'abstint de la questionner.

Ils naviguèrent pendant deux jours sur le lac, passant devant les douze îlots des druides et découvrant sur l'un d'eux un corbeau géant en osier qui suscita l'étonnement de Tatzel. Aillas lui expliqua : « À

l'automne, la veille du jour qu'ils appellent "Suaurghille", ils mettront le feu au corbeau et se livreront au-dessous à une grande orgie. À l'intérieur du corbeau brûleront deux douzaines de leurs ennemis. Si nous mettions le pied sur l'île, nous brûlerions avec les autres. Parfois la forme adoptée est un cheval, ou un homme, ou un ours ou un taureau. »

À son extrémité nord, le lac devint peu profond et tout encombré de roseaux, mais finit par s'en dégager pour former le cours supérieur de la rivière Solandre. Trois jours plus tard, Aillas, en regardant à l'avant, vit les falaises qui flanquaient l'estuaire de la Solandre. À droite se trouvait le royaume de Dahaut ; à gauche, c'était toujours l'Ulfland du Nord.

L'estuaire déboucha dans le Skyre et le voilier navigua sur des vagues plus grosses que ce bateau ne l'aurait aimé, et beaucoup plus fortes que Tatzel ne le jugeait confortable, cependant que l'air s'imprégnait de l'odeur d'eau salée. Sous l'impulsion de la brise fraîche soufflant de l'ouest, le voilier s'élança à une vitesse de quatre ou cinq nœuds, rejetant des giclées d'écume glacée qui ajoutèrent au malaise de Tatzel.

En avant sur la gauche, au bout d'une péninsule rocheuse, se dressait la ville fortifiée de Xounges ; à droite à présent, il y avait la Godélie, la terre des Celtes, et Dun Cruighre apparut enfin.

Aillas regarda le long des quais et eut le plaisir de découvrir non seulement un gros cog marchand troice, mais aussi l'un de ses nouveaux vaisseaux de guerre.

Aillas amena le voilier contre le flanc du vaisseau. Les marins qui étaient sur le pont regardèrent en bas avec curiosité. L'un d'eux cria : « Ohé là-dessous, le gars ! Écartez-vous ! Qu'est-ce que vous venez fabriquer là ? »

Aillas répondit : « Lancez-moi une échelle et appelez le capitaine. »

Une échelle fut abaissée ; Aillas amarra le voilier, raidit l'échelle pendant que Tatzel grimpait jusqu'au pont, puis l'escalada à son tour. Entre-temps, le capitaine était arrivé. Aillas le prit à part. « Messire, me reconnaissez-vous ? »

Le capitaine regarda attentivement et ses yeux s'écarruillèrent. « Votre Majesté ! Que faites-vous ici dans cet état ? »

— C'est une longue histoire que je vous raconterai tout à l'heure. Pour le moment, appelez-moi simplement "Aillas", pas plus. Je suis, pour ainsi dire, incognito.

— Comme vous voudrez, messire.

— La dame est ska et sous ma protection. Voyez si vous pouvez lui trouver un coin où elle soit tranquille ; arrangez-vous pour qu'elle prenne un bain et donnez-lui des vêtements propres ; voilà trois jours qu'elle a le mal de mer et elle est à bout de forces.

— À l'instant, messire ! Et vous voudrez la même chose, je suppose ?

— Si cela ne vous dérange pas trop, je serais heureux d'avoir un bain et de quoi me changer.

— Ma convenance, messire, n'a pas à entrer en ligne de compte. Nos installations ne sont pas luxueuses, mais elles sont à votre service.

— Merci, mais d'abord : quelles sont les nouvelles d'Ulfland du Sud ?

— Je ne peux fournir qu'un rapport de troisième main, mais on raconte qu'une armée ska venant de Suarach a été surprise en rase campagne par une armée des nôtres. Il y a eu une grande bataille dont on gardera longtemps le souvenir. Les Skas ont été rudement serrés de près et c'est alors qu'une autre de nos armées survenant de l'est les a attaqués par-derrière et ils ont été anéantis. On m'a dit que Suarach est de nouveau une cité ulfe.

— Et tout ceci s'est produit pendant mon absence, commenta Aillas. Il apparaît que je ne suis pas aussi indispensable que j'aimerais le croire.

— Sur ce point-là, messire, je ne peux répondre. Nous étions en train de parcourir la Mer Étroite pour intercepter les Skas et nous leur avons causé beaucoup de soucis. Nous sommes ici maintenant seulement pour nous réapprovisionner. En fait, nous allions larguer les amarres quand vous êtes monté à bord.

— Et le roi Gax qui est de l'autre côté, dans Xounges ? Vit-il encore ?

— On raconte qu'il est finalement en train de mourir et qu'une marionnette ska sera le prochain roi ; voilà les nouvelles qui nous sont parvenues.

— Retardez votre départ, si vous voulez bien, et montrez-moi aussi où je peux me laver. »

Une demi-heure plus tard, Aillas rencontra Tatzel dans la cabine du capitaine. Elle avait abandonné ses vieux vêtements, elle s'était baignée et portait une robe de lin marron qu'un des matelots avait été envoyé acheter au marché. Elle s'approcha lentement d'Aillas et posa les mains sur ses épaules. « Aillas, emmenez-moi à Xounges, je vous en prie, et débarquez-moi sur le quai ! Mon père est là-bas en mission

spéciale. Je ne souhaite rien tant que le rejoindre. »

Tatzel scruta le visage d'Aillas. « Vous n'êtes pas foncièrement cruel ! Je vous en supplie, rendez-moi ma liberté ! Je ne puis rien vous offrir en dehors de mon corps dont vous semblez ne pas vouloir, mais vous pouvez m'avoir maintenant et de bon gré si vous me déposez à Xounges ! Ou si vous ne voulez pas, mon père vous récompensera !

— Tiens ! dit Aillas. Comment ?

— D'abord, il annulera totalement votre esclavage ; vous n'aurez plus jamais à craindre d'être repris. Il vous donnera de l'or, assez pour que vous achetiez une pièce de terre en Troicinet et ne connaissiez jamais le besoin. »

Aillas regarda sa figure triste et ne put s'empêcher de rire. « Tatzel, vous êtes on ne peut plus persuasive. Nous irons à Xounges. »

XIII

1

Tandis qu'Aillas et sa peu satisfaisante esclave Tatzel traversaient les régions sauvages d'Ulfland du Nord, les événements ne restaient pas pour autant en suspens ailleurs dans les Isles Anciennes.

À la ville de Lyonesse, la reine Sollace et son conseiller spirituel, le Père Umphred, examinaient des dessins pour la future cathédrale dont ils comptaient qu'un jour elle dresserait une magnifique façade au bout du Chale et inciterait à se pâmer de vénération tous ceux qui la verraient.

La reine Sollace, si la cathédrale était bâtie, obtiendrait sanctification et bonheur éternel, elle en avait reçu l'assurance du Père Umphred, dont la propre récompense serait un tantinet plus modeste : l'archevêché du diocèse de Lyonesse.

Devant la résistance opiniâtre du roi Casmir, la reine Sollace n'était plus aussi ferme dans son attente. Le Père Umphred la reconfortait sans relâche : « Chère dame, chère dame ! Ne laissez jamais les ombres du désespoir déparer la beauté royale de vos joues ! Le découragement ? Rejetez le mot au plus profond ! Dans l'odieux marécage du péché, de l'hérésie et du vice où se roulent les gens de ce monde qui sont plongés dans les ténèbres de l'ignorance ! »

Sollace soupirait : « Vos paroles sont bonnes à entendre, mais la vertu seule, même assistée de mille prières et larmes de passion sacrée, n'attendrira pas l'âme de Casmir.

— Nenni, chère dame. J'ai à murmurer dans l'oreille du roi Casmir des mots qui valent peut-être deux ou même quatre cathédrales ! Mais ils doivent être chuchotés au bon moment. »

L'encouragement du Père Umphred n'était pas nouveau ; il avait glissé à d'autres occasions des allusions de cet ordre et la reine Sollace avait appris à réprimer sa curiosité avec un reniflement et un hochement de tête.

Quant au roi Casmir, il ne tenait nullement à ce que son autorité

s'amoindrisse. Ses sujets embrassaient une grande variété de croyances : le zoroastrisme, une bouffée ou deux de christianisme, le panthéisme, la doctrine druidique, quelques fragments de la théologie classique romaine, un peu plus du système gothique, le tout sur un substrat d'antique animisme et de mystères pélasgiens. Ce mélange de religions convenait fort bien au roi Casmir ; il ne voulait rien avoir à faire avec une orthodoxie dérivant de Rome et les histoires de cathédrale de Sollace étaient devenues un sujet de contrariété.

À Falu Ffail, en Avallon, le roi Audry était assis les pieds dans une bassine d'eau chaude savonneuse, en préparation pour le pédicure royal, et prêtait entre-temps l'oreille aux dépêches parvenues de partout que lisait Malrador, le sous-chambellan chargé de cette tâche ingrate.

Le roi était particulièrement chagriné par les nouvelles de sire Lavrilan dal Ponzo qui, sur l'ordre du souverain et selon une tactique suggérée par deux des intimes de celui-ci, sire Arthémus et sire Gligory, avait opéré une incursion de grand style dans le Wysrod, où il avait été repoussé par les Celtes.

Sire Lavrilan réclamait instamment des renforts et précisait qu'il avait besoin de cavalerie légère et d'archers ; les piquiers et jeunes chevaliers recommandés par Arthémus et Gligory avaient donné de piètres résultats face aux bouillants Celtes.

Le roi Audry se renfonça dans les coussins de son fauteuil et leva les bras au ciel dans un geste de dépit. « Qu'est-ce qui a tourné de travers, cette fois-ci ? Je suis déconcerté par cette incapacité ! Non, Malrador, je refuse d'en entendre davantage ! Vous avez déjà gâché ma journée avec vos croassements ; parfois, je soupçonne que vous vous complaisez à me rendre malheureux.

— Votre Majesté, s'écria Malrador, comment pouvez-vous penser cela de moi ? J'accomplis mon devoir, rien de plus. Et avec tout le respect que je vous dois, j'insiste pour que vous écoutiez cette dernière dépêche ; elle est arrivée des Marches il y a une heure seulement. Il semble que des événements importants se déroulent dans les Ulflands, dont Votre Majesté doit être informée. »

La tête rejetée en arrière dans ses coussins, le roi Audry examina Malrador entre ses paupières mi-closes. « Je me demande souvent si je ne vais pas exiger de vous non seulement que vous lisiez les dépêches mais également que vous y répondiez, ce qui m'épargnera ce désagrément. »

À ce trait d'humour, sire Arthémus et sire Gligory, qui étaient assis à côté, émirent des gloussements de rire appréciateurs.

Malrador s'inclina. « Sire, jamais je n'oserais prendre pareille liberté. Voici donc les nouvelles envoyées des Marches par sire Samfire. » Malrador lut la dépêche qui relatait des succès troices et ulfs remportés sur les Skas. Sire Samfire passait ensuite à des recommandations, formulées en termes qui irritèrent le roi Audry au point qu'il oublia sa situation et trépigna. Deux servantes et le barbier se précipitèrent pour enlever la bassine et soulever les pieds d'Audry sur un tabouret capitonné, afin que le barbier puisse accomplir son office de pédicure. Il dit poliment : « Sire, je suggère que vous mainteniez vos pieds immobiles pendant que je coupe vos ongles. »

Audry grommela : « Oui, oui... Je suis stupéfié par le langage de Samfire. Veut-il me dicter mes stratégies ? »

D'Arthémus et de Gligory provinrent des clappements de langue et des sons marquant la perturbation. Malrador dit imprudemment : « Votre Majesté, je pense que Samfire tente simplement de mettre en lumière l'importance des événements, pour vous informer au mieux.

— Taratata, Malrador ! Voilà que vous prenez son parti contre moi ! Ce sont des événements qui se passent au loin, au-delà des Marches, et pendant ce temps-là nous sommes bafoués par ces Celtes insupportables ! Ils n'ont aucun respect du grand Dahaut. Bah, il faut les punir. Je les noierai dans leur propre sang, puisque cela semble être leur choix. Arthémus ? Gligory ? Pourquoi sommes-nous tourmentés de cette façon ? Dites-moi ça ! Par des manants et des lourdauds puant le fumier ! Quelle est l'explication ? »

Arthémus et Gligory esquissèrent des gestes d'indignation et tirèrent sur leurs moustaches. Le roi Audry se retourna avec amertume vers Malrador. « Eh bien donc, vous avez fait ce que vous vouliez ; en avez-vous terminé maintenant ? Vous m'apportez toujours des soucis quand je suis le moins en humeur de m'en occuper.

— Sire, mon devoir est de lire les dépêches. Si je vous dissimulais les nouvelles défavorables, alors en vérité vous auriez sujet de me blâmer. »

Le roi Audry soupira. « C'est ma foi vrai. Malrador, vous êtes un brave garçon. Allez, et écrivez ces paroles sur un parchemin : “Sire Lavrilan dal Ponzo, nous vous adressons nos civilités. Il est temps pour vous d'essuyer le beurre qui vous coule sur le menton et, peut-être par l'exemple, d'insuffler à vos soldats une franche pugnacité. Il y a juste un mois, vous m'assuriez que nous casserions la tête de mille de ces imbéciles de Celtes ; quelles billevesées me raconterez-vous la prochaine fois ? » Puis apposez mon sceau, ma signature et envoyez cette dépêche par courrier rapide.

— Très bien, sire. Ce sera exécuté et votre réprimande sera

transmise.

— C'est plus qu'une simple réprimande, Malrador ! C'est un ordre ! Je veux voir des têtes celtes ricaner au bout de nos piques ; je veux que devant les armées du Dahaut ces bouffons détalent comme des lapins affolés. »

Malrador dit gravement : « Sire Arthémus et sire Gligory commandent des brigades d'élite ; pourquoi refréner leur ardeur ? L'un et l'autre brûlent du désir de se battre. »

Arthémus et Gligory applaudirent comme pris d'enthousiasme. « Bien dit, Malrador ! Allez maintenant aiguillonner sire Lavrilan pendant que nous discutons affaires avec Son Altesse. »

Dès que Malrador fut parti, Arthémus et Gligory trouvèrent de lénifiantes explications à la récente débâcle dans le Wysrod, puis détournèrent la conversation vers des sujets plus plaisants et le trio se plongea dans des projets pour divertir le roi Adolph d'Aquitaine – et c'est ainsi que se passaient les choses au Dahaut.

Dans d'autres endroits des Isles Anciennes, Torqual, qui était aux portes de la mort, ressuscita par la seule force de sa volonté. Dans sa villa sur la plage voisine d'Ys, Mélanthe remuait dans son esprit des pensées insondables. À Swer Smod et à Trilda respectivement, Murgén et Shimrod restaient dans leur manoir et s'occupaient de leurs recherches. Par contre, Tamurello était absent de Faroli et, selon le magicien Cordial Corbin, s'était retiré sur le sommet d'une haute montagne en Éthiopie, pour une période de méditation.

Et la Perle Verte ? Deux jeunes gobelins trouvèrent par hasard le squelette dépouillé et blanchi de Manting ; ils jouèrent avec les os : se lançant et relançant le crâne à coups de pied, se coiffant du bassin en guise de casque et bombardant avec les vertèbres un groupe de dryades qui grimpèrent bien vite dans les arbres et défièrent les gobelins avec de douces voix flutées.

La terre de la forêt recouvrit la perle d'une couche encore plus épaisse. L'été, l'automne et l'hiver s'écoulèrent. Avec la venue du printemps, des graines commencèrent à germer à proximité de l'endroit où la perle était ensevelie. De jeunes plants émirent des pousses qui grandirent avec une vigueur peu commune, produisant une profusion de feuilles luxuriantes suivies par des fleurs merveilleuses, chacune différente des autres et ne ressemblant à aucune fleur déjà connue.

Xounges avait été une place fortifiée bien avant les temps historiques. La ville occupait une butte rocheuse au sommet plat présentant sur trois côtés des falaises verticales de soixante mètres plongeant dans l'eau. Sur le quatrième côté, un étroit col de granite d'un peu plus de cent mètres reliait la ville à la terre ferme.

L'Ulfland de quatre siècles auparavant était un puissant royaume, comprenant les Ulflands du Nord et du Sud (mais ni Ys ni le Val Evandre), la Godélie et ce qui était à présent les Marches du Dahaut, au-delà de Poëlitetz. À cette époque, le roi Fidwig, dans le plein exercice de son pouvoir mégalomane, avait décrété de rendre Xounges inviolable. Dix mille hommes avaient peiné vingt années pour édifier un système de fortifications basé sur des murs de granite ayant douze mètres d'épaisseur à leur pied et trente-six mètres de haut, fermant la chaussée à l'endroit où elle était la plus étroite, puis de nouveau là où la chaussée pénétrait dans la ville, s'avancant ensuite dans le Skyre en décrivant une courbe pour – protéger le port contre une attaque par mer.

Presque comme s'il y avait pensé à retardement, le roi Fidwig commanda un palais et Jehaundel fut construit selon une échelle aussi prodigieuse que les remparts de Xounges.

Bien diminuée par rapport à son ancienne magnificence, Xounges demeurait toujours aussi imprenable. L'aristocratie y avait conservé de hauts hôtels de pierre et formait le noyau de la petite armée qui défendait la cité contre les Skas.

Jehaundel, à présent le palais du roi Gax, présentait une façade massive du côté de la place du marché mais, comme les palais des nobles moins importants, ne cherchait pas à faire parade d'antique splendeur. Les ailes étaient fermées, de même que les étages supérieurs sauf l'appartement utilisé par le roi Gax : une suite lugubre de salles au sol recouvert de nattes de jonc tressé et garnies de meubles massifs portant les marques du rude usage des siècles. Le combustible était un poste de dépense : la chambre où le roi Gax se mourait n'était chauffée qu'au minimum par un maigre petit feu de mottes de tourbe brûlant à l'étouffée.

Dans la fleur de l'âge, Gax avait été un homme de stature remarquable, au corps solide. Pendant trente ans, à mesure que les Skas faisaient avancer leurs noirs bataillons d'abord dans l'Estran, puis à travers l'Ulfland du Nord, son pouvoir s'était effrité. Il avait lutté avec vaillance et avait reçu des blessures, mais les Skas étaient acharnés. Ils anéantirent ses soldats et écrasèrent trois superbes

armées dautes engagées dans cette guerre en vertu d'un traité d'assistance mutuelle. Finalement, les Skas avaient acculé Gax derrière les murs de Xounges. La situation avait abouti à une impasse. Les Skas étaient dans l'impossibilité de l'atteindre ; et lui-même pouvait encore moins exercer de pression sur les Skas.

De temps à autre, des émissaires skas apportaient à Gax de tièdes offres d'amnistie s'il voulait ouvrir les portes de Xounges et abdiquer en faveur du successeur désigné par eux. Gax rejetait toutes ces ouvertures dans l'espoir mélancolique de voir le roi Audry honorer à nouveau le pacte ancien et envoyer une grande armée pour rejeter les Skas à la mer.

Il était encouragé dans cette politique par l'ensemble de ses sujets qui ne voyaient pas d'avantages pour eux à être sous la domination ska. Sire Kreim, qui était le suivant sur la liste de succession royale, soutenait aussi l'intransigeance de Gax, encore que pour des raisons bien différentes. Sire Kreim était un homme d'âge mûr solidement bâti, avec des cheveux noirs, d'épais sourcils noirs et une courte barbe noire bouclée qui tranchaient sur la pâleur de son teint. Ses appétits étaient grands ; ses goûts vulgaires ; ses ambitions effrénées. Quand lui-même monterait sur le trône, il espérait utiliser la charge pour son meilleur profit personnel, soit par une alliance avec les Skas, soit par l'abdication, à un prix qui lui permettrait d'acquérir un domaine luxueux dans le Dahaut.

Le temps passait et le roi Gax mettait une invraisemblable lenteur à rendre son dernier souffle. Si l'on devait en croire la rumeur, sire Kreim contenait son impatience seulement au prix d'un grand effort et avait peut-être même envisagé des méthodes pour accélérer le processus naturel.

Le chambellan Rohan, apprenant que sire Kreim avait témoigné une faveur marquée à deux des gardes en faction devant la chambre du roi Gax, avait fait fixer de nouvelles serrures à pêne dormant aux portes et changer l'assignation de ces gardes qui furent postés en service de nuit permanent sur les remparts extérieurs, où la pluie et la tempête étaient simplement des signaux appelant à une vigilance accrue. Rohan établit aussi un système qui garantissait que la nourriture du roi Gax était la plus saine de tout Xounges ; chacun des cuisiniers était requis de manger des aliments du souverain avant qu'ils lui soient servis.

Sire Kreim, prenant note des précautions, félicita Rohan pour sa fidélité et se résigna stoïquement à attendre que le roi Gax meure à son heure.

Entre-temps, la situation restait bloquée. Non seulement le roi

Audry ne se porta au secours de son allié le roi Gax, mais les Skas eurent l'insolence de pénétrer dans le Dahaut et d'occuper le fort de Poëlitetz. Furieux, le roi Audry émit une série de protestations plus emphatiques les unes que les autres, puis des avertissements, puis des menaces. Les Skas n'en tinrent pas compte et Audry finit par tourner son attention ailleurs. Un jour viendrait où il rassemblerait une armée invincible, avec cent chars de guerre, mille chevaliers en costume d'apparat et dix mille vaillants hommes d'armes. Dans un magnifique scintillement d'acier tranchant et de cimiers d'argent, avec des pennons flottant au vent, la grande armée tomberait sur les Skas et les enverrait rouler tout hurlant dans la mer ; et Audry envoya au roi Gax un document affirmant sa ferme décision à cet égard.

Le roi Gax quittait rarement son lit. Il était conscient du reflux de sa vitalité et avait parfois l'impression de sentir s'écouler les heures et les minutes comme si elles étaient des grains de sable dans un sablier. Son visage, naguère haut en couleur, était gris avec des traits tirés, mais ses yeux brûlaient toujours d'une flamme jaune fumé qui était le rayonnement de l'intelligence. Il était couché sans bouger, soutenu par un oreiller, les bras allongés sur la couverture, et il passait de longues heures à regarder vaciller le feu dans l'âtre.

Parfois, sous l'œil attentif de Rohan, il conférait avec son état-major et recevait des visiteurs, y compris une députation de Skas de haut rang : les ducs Luhalcx et Ankhalcx, et un entourage de seigneurs de moindre importance. S'ils s'exprimaient sans ambages en allant droit au but, ils se comportaient avec la plus parfaite correction et le roi Gax n'avait rien à redire à leurs façons.

Lors de la première audience des Skas avec le roi Gax, nécessairement dans sa chambre à coucher, sire Kreim et deux autres étaient aussi présents. Le duc Luhalcx exposait ce que voulait la députation : « Votre Altesse, nous regrettons de vous voir souffrant, mais tous les hommes sont mortels et il devient évident que votre heure approche. »

Le roi Gax trouva la force d'esquisser un sourire las. « Tant que la vie demeure, je vis. »

Le duc Luhalcx accusa le coup par une brève révérence. « Je désirais simplement par ce propos donner un point d'appui au poids de mon message, que je formule maintenant. La nation ska contrôle l'Ulfland du Nord et compte rétablir la splendeur d'autrefois. Nous voulons étendre notre pouvoir d'abord au sud, puis à l'est. La ville de Xounges nous est une gêne : une pierre sur notre chemin. Nous sommes obligés de garder ses approches de crainte que les Dauts tentent un renforcement qui placerait sur notre flanc une force

ennemie et menacerait notre maîtrise de Poëlitetz. Nous avons besoin à la fois de la ville de Xounges et du gouvernement officiel de l'Ulfland du Nord, afin de résilier les accords avec le Dahaut. Une fois notre flanc en sécurité, nous serons libres de soumettre l'Ulfland du Sud, où le nouveau roi commence à se montrer turbulent.

— Faciliter vos conquêtes ne m'intéresse pas. Au contraire.

— N'empêche, vous mourez et les événements se dérouleront sans vous. Il n'y a pas de prince royal dans la ligne légale de succession... »

Sur quoi sire Kreim s'avança avec colère.

« Absurde et faux ! Je suis dans la ligne directe de succession et je serai le prochain roi d'Ulfland du Nord ! »

Le duc Luhalcx sourit. « Nous comprenons fort bien vos ambitions, puisque vous nous en avez fait part déjà à plusieurs reprises. Nous n'avons pas l'intention de vous acheter Xounges ni le titre. » Il se retourna vers le roi Gax qui avait observé l'échange avec un sourire glacial. « Votre Altesse, nous vous prions de sacrer immédiatement roi d'Ulfland du Nord notre candidat. »

Sire Kreim s'écria : « Votre Majesté, l'insolence de cette proposition n'est dépassée que par son arrogance cynique ! Nous la rejetons évidemment avec indignation ! »

Le duc Luhalcx n'en tint pas compte. « Nous vous accorderons alors, à vous et à tous les habitants présents dans cette place, l'amnistie pour les actes commis à notre détriment et nous ne confisquerons ni fortune ni biens fonciers. Acceptez-vous cette proposition ?

— Certes non ! » déclara sire Kreim.

Gax prit la parole d'un ton irrité : « Sire Kreim, ayez donc la bonté de me laisser formuler moi-même mes réponses. » Il se tourna vers Luhalcx. « Nous avons survécu au déplaisir des Skas pendant de nombreuses années. Pourquoi ne continuerions-nous pas ?

— Vous ne pouvez soutenir cette politique que tant que vous vivrez. À votre mort, sire Kreim, s'il devenait roi, essaierait de nous extorquer un trésor. Le plus simple pour nous est de payer, puis de récupérer ce trésor par un impôt levé sur tous les habitants de Xounges. Je vous certifie que pas un liard de la rétribution de sire Kreim ne sortira de nos coffres.

— Il n'y aura pas de négociations ! s'exclama sire Kreim avec brusquerie. Sur ce point, je suis ferme ! Mais, s'il y en avait, vous seriez forcé de stipuler une amnistie aussi bien financière que physique pour toute notre population ! »

Le roi Gax dit d'un ton sec : « Sire Kreim, j'ai entendu assez de vos interventions ! Veuillez quitter la pièce immédiatement ! »

Sire Kreim s'inclina et sortit. Le roi Gax demanda :

« Supposons que le prochain roi continue ma politique : que se passera-t-il ?

— Je ne tiens pas à révéler nos projets en détail. Qu'il suffise de dire que nous estimerions devoir conquérir Xounges par les armes.

— Si c'est tellement simple, pourquoi ne l'avez-vous pas fait auparavant ? »

Le duc Luhalcx réfléchit un instant, puis déclara :

« Je vais vous dire ceci : nous ne considérons pas Xounges comme imprenable. Si nous décidons de l'assiéger, alors vous subiriez un blocus total et des privations complètes. La pluie sera votre boisson et l'herbe votre unique aliment. Si nous prenions Xounges par la force et qu'une seule précieuse vie ska soit perdue, tous les habitants de Xounges – hommes, femmes et enfants – connaîtraient les chaînes de l'esclavage. »

Le roi Gax agita ses frêles doigts blancs dans un battement tremblant. « Allez. Je vais étudier mes possibilités. »

Le duc Luhalcx s'inclina et la députation partit.

Une semaine plus tard, les Skas revinrent. Sire Kreim était de nouveau là, sous condition de garder un silence complet à moins qu'on ne lui demande son avis.

Le duc Luhalcx présenta ses compliments au roi Gax, puis questionna : « Votre Altesse, en ce qui concerne notre proposition, êtes-vous parvenu à une décision ? »

Le roi Gax eut une toux sèche et pénible. « Vous avez raison en pensant que ma vie me quitte. Il faut que je choisisse mon successeur et vite, sinon je mourrai sans que l'acte soit accompli.

— Sur quoi sire Kreim deviendrait roi ?

— Exact. À moins que je ne le sacre, lui ou quelqu'un d'autre, comme le bon Rohan que voici, avant de mourir.

— La préférence des Skas, plutôt même qu'à l'excellent Rohan, va au duc Ankhalcx. Sa nomination assurerait pour Xounges les avantages dont j'ai parlé.

— Je n'oublierai pas votre recommandation.

— Quand célébrerez-vous la cérémonie du couronnement ?

— Bientôt. J'ai envoyé un courrier au roi Audry pour lui demander

son avis. Une réponse devrait arriver avant la fin de la semaine. D'ici là, je n'aurai rien de plus à dire.

— Mais vous n'avez pas éliminé notre candidat le duc Ankhalcx ?

— Je n'ai pris aucune décision définitive. Si le roi Audry mobilise sans délai une grande armée et se met en marche vers l'ouest, je ne vous ouvrirai pas mes portes, cela va de soi.

— De toute manière, vous désirez toujours nommer et sacrer votre successeur ? »

Gax réfléchit un instant. « Oui.

— Et quand cette cérémonie aura-t-elle lieu ? »

Gax ferma les yeux. « Dans sept jours à compter d'aujourd'hui.

— Vous ne me donnerez pas auparavant une indication de vos intentions ? »

Gax parla les yeux fermés. « Beaucoup dépend des nouvelles d'Avallon. En vérité, je n'attends pas grand-chose et je mourrai d'une mort amère. »

Les Skas s'en allèrent, pinçant les lèvres et chuchotant entre eux.

3

Le navire de guerre troice s'amarra le long d'un quai dans le port de Xounges. Aillas débarqua avec Tatzel, le capitaine et deux autres membres de l'équipage.

Le groupe passa sous une herse levée, suivit un tunnel de dix mètres de long et ressortit dans une rue étroite pavée de galets qui serpentait jusqu'à la place du marché. La façade de Jehaundel se dressait à l'autre extrémité : masse d'épais blocs de pierre, dépourvue de grâce ou de finesse. Le groupe traversa la place, entra dans Jehaundel par la grande porte que leur ouvrit un concierge.

Dans un vestibule de pierre rempli d'échos, un valet s'approcha. « Messire, quel objet vous amène ?

— Je suis un gentilhomme d'Ulfland du Sud et je sollicite une audience du roi Gax.

— Messire, le roi Gax est malade et reçoit peu, en tout cas pas les gens qui viennent pour un motif futile ou dépourvu d'importance.

— La raison de ma visite n'est ni l'un ni l'autre. »

Le valet alla chercher dans son bureau le Grand Chancelier qui demanda : « Vous n'êtes sûrement pas un autre courrier d'Avallon ? »

— Non. » Aillas prit à part le fonctionnaire. « Je suis ici pour une affaire urgente. Il faut que vous me conduisiez directement au roi Gax.

— Ah ! mais c'est une chose qui ne m'est pas possible. Quel est votre nom et qu'a donc votre affaire de tellement urgent ?

— Ne signalez ma présence qu'au roi Gax et en privé. Dites-lui que je suis un familier de sire Tristano de Troicinet dont vous-même vous souvenez peut-être.

— Certes, je m'en souviens ! Quel nom, donc, dois-je annoncer ?

— Le roi Gax voudra que mon nom soit dit à lui seul.

— Venez par ici, s'il vous plaît. »

Le Grand Chancelier les conduisit dans la galerie principale et indiqua des bancs le long du mur. « Veuillez vous asseoir. Quand le souverain pourra vous recevoir, Rohan le chambellan vous en informera.

— Rappelez-vous ! Pas un mot à quiconque excepté au roi Gax ! »

Une demi-heure s'écoula. Rohan le chambellan apparut : une personne d'âge mûr, trapue, aux jambes courtes, avec quelques mèches folles de cheveux gris et une expression de suspicion chronique. Il inspecta le groupe avec une défiance automatique. Il s'adressa à Aillas qui s'était levé pour l'accueillir. « Le roi a pris connaissance de votre communication avec intérêt. Il confère pour le moment avec les Skas mais s'entretiendra avec vous d'ici peu. »

La conférence dans la chambre au roi fut effectivement brève. Sire Kreim, déjà présent, contemplait le feu d'un air morose. Dès que les ducs Luhalcx et Ankhalcx furent entrés, le roi Gax désigna un jeune gentilhomme blond vêtu à la mode flamboyante de la cour d'Avallon.

« Voici le courrier daut. Messire, lisez de nouveau le message du roi Audry, s'il vous plaît. »

Le courrier déploya un rouleau de parchemin et lut :

« “À l'attention de Gax, roi d'Ulfland du Nord : Royal Cousin, je vous envoie mes plus sincères amitiés ! En ce qui concerne les brigands skas, je conseille que vous leur tombiez dessus à bras raccourcis et défendiez votre grande cité pendant encore une courte période, jusqu'à ce que je puisse trouver une solution à un ou deux problèmes qui me tracassent ici. Ensuite, nous détruirons ensemble une fois pour toutes cette peste humaine au cœur noir ! Ayez bon courage et agréez mes vœux que votre santé continue à être parfaite.

Je suis le soussigné Audry, roi de Dahaut.” »

Le roi Gax dit : « Voilà le message que m’envoie Audry. C’est ce à quoi je m’attendais ; il a l’intention de ne rien faire. »

Luhalcx, avec un sourire sévère, hocha la tête. « Alors donc, qu’advient-il de ma proposition ? »

Incapable de réprimer sa fureur, sire Kreim s’écria : « Je vous en supplie, sire, ne souscrivez pas d’engagements avant que nous ayons conféré ! »

Gax n’en tint pas compte. À Luhalcx il dit :

« Établissez votre proposition sous la forme d’un protocole écrit, avec vos garanties tracées noir sur blanc. Dans trois jours aura lieu le couronnement.

— De qui ?

— Apportez-moi votre document manuscrit solennel. » Luhalcx et Ankhalcx s’inclinèrent et quittèrent la chambre. Ils descendirent l’escalier, s’engagèrent dans la grande galerie. Le long du mur était assis un groupe de cinq personnes. Au milieu d’elles, une jeune femme s’écria d’un ton poignant : « Père ! Ne m’abandonnez pas ! »

Tatzel se leva d’un bond et se serait élancée dans la galerie si Aillas ne l’avait saisie par la taille et forcée à se rasseoir sur le banc. « Jeune fille, restez tranquille et ne causez pas de scandale ! »

Luhalcx posa un regard incrédule sur Tatzel puis sur Aillas et le ramena sur Tatzel : « Que fais-tu ici ? »

Aillas prit la parole : « Adressez-vous à moi. Cette jeune fille est mon esclave. »

La bouche de Luhalcx béa sous le coup d’une nouvelle stupeur. « Quelle idiotie est-ce là ? Mon garçon, vous vous trompez ! Il s’agit de la Demoiselle Tatzel, une Ska de noble origine ; comment serait-elle votre esclave ?

— Par le procédé habituel, que vous entre tous devez connaître dans le moindre détail. En bref, je l’ai capturée et soumise à ma volonté. »

Le duc Luhalcx avança avec lenteur, les yeux étincelants. « Vous ne pouvez pas faire une chose pareille à une noble demoiselle ska, puis en parler avec autant de désinvolture devant son propre père !

— Cela n’a rien de difficile, répliqua Aillas. Vous n’avez jamais rechigné à cette action-là. Maintenant, la situation est inversée et tout à coup vous trouvez l’idée incroyable. Ne percevez-vous pas là une touche d’irréalisme ? »

Le duc Luhalcx eut un sourire féroce et porta la main à son épée. « Je vais vous tuer raide, alors l'irréalisme et la réalité elle-même disparaîtront.

— Père ! s'écria Tatzel. Ne vous battez pas avec lui ! C'est un vrai démon à l'épée ! Il a taillé Torqual en pièces !

— De toute façon, je ne veux pas me battre avec vous, déclara Aillas. Je suis dans ce palais sous la protection du roi Gax. Ses soldats accourront à mon appel et vous mettront dans un cachot. »

Les yeux du duc Luhalcx allèrent avec une expression hésitante d'Aillas à deux piquiers en armes qui se tenaient immobiles à proximité, observant l'algarade avec un regard froid de lézard.

Rohan le chambellan entra dans la galerie et s'approcha d'Aillas. « Son Altesse va vous recevoir maintenant.

— Il faut qu'elle me reçoive aussi, s'exclama le duc Luhalcx avec une soudaine véhémence. Ceci est une affaire intolérable qu'elle doit juger ! »

Rohan essaya bien de dire que le tumulte risquait d'être nuisible au roi Gax, mais ses protestations restèrent vaines. Toutefois, à la porte de la chambre, il exclut tout le monde sauf Aillas, Tatzel et le duc Luhalcx qui avança à grandes enjambées et s'adressa au roi Gax dès qu'il fut près de son lit.

« Votre Altesse, je soumets ma plainte à votre attention. En longeant votre galerie, j'ai découvert cet individu et avec lui ma fille, qu'il détient par force et prétend être son esclave ! Je lui ai ordonné de me la rendre ; en tant que noble ska, elle ne peut être sujette à pareille indignité ! »

Le roi Gax questionna d'une voix enrouée :

« L'asservissement s'est-il produit ici à Jehaundel, pendant qu'elle était sous la protection de mon toit ?

— Non. L'acte a été commis ailleurs. »

Le roi Gax regarda Aillas. « Messire, qu'avez-vous à dire ?

— Votre Altesse, j'excipe de la loi naturelle. Le duc Luhalcx a réduit en esclavage beaucoup de gens libres originaires d'Ulfland tant du Sud que du Nord, y compris précisément moi-même. Il ne se souvient pas de moi mais, pendant une bonne période de ma vie, il m'a contraint à le servir comme domestique au Château Sank, où j'ai connu Tatzel. Je me suis échappé de Sank, je suis devenu, un homme libre et par la suite, quand l'occasion s'est offerte, j'ai capturé Tatzel et fait d'elle mon esclave. »

Le roi Gax reporta son regard sur le duc Luhalcx. « Détenez-vous des esclaves ulfs ? »

— Oui. » Luhalcx s'exprimait avec une dignité gênée, car il voyait déjà la tournure de sa cause.

« Alors comment, en bonne logique, pouvez-vous réclamer contre le cas présent ? Même si vous devez en souffrir ? »

Le duc Luhalcx baissa la tête. « Votre jugement est équitable et juste ; je mérite le blâme pour mes protestations. » Il se tourna vers Aillas. « Combien d'or accepterez-vous afin que je puisse recouvrer ma fille ? »

Aillas dit d'une voix lente : « Je ne connais pas de jauge qui mesure la valeur d'une vie humaine. Luhalcx, emmenez votre fille ; elle ne me sert de rien. Tatzel, je vous remets aux bons soins de votre père. Maintenant, s'il vous plaît, partez et laissez-moi conférer avec le bon roi Gax. »

Le duc Luhalcx fit un bref salut de la tête. Il prit Tatzel par la main et les deux quittèrent la chambre. Restaient Rohan et les deux gardes près de la porte.

Aillas s'adressa au roi Gax. « Sire, notre affaire doit se mener dans une discrétion absolue. »

Gax ordonna d'une voix rauque : « Rohan, laissez-nous. Gardes, postez-vous de l'autre côté de la porte. »

Rohan sortit à contrecœur et les gardes se retirèrent dans le couloir. Aillas se retourna vers le roi Gax. « Sire, mon nom est Aillas. »

Une demi-heure plus tard, Rohan qui s'inquiétait passa la tête par l'embrasure de la porte. « Messire, êtes-vous bien ? »

— Très bien, Rohan. Je n'ai besoin de rien ; vous pouvez disposer. »

Rohan s'en alla. Aillas questionna : « Avez-vous confiance en Rohan ? »

Le roi Gax eut un petit rire sarcastique. « On estime en général que Kreim sera le prochain roi ; profits et places dépendront de lui et je suis considéré, assez justement, comme mort. »

— Pas tout à fait, dit Aillas.

— Rohan se dévoue jour et nuit pour mon bien-être. Je le compte parmi mes rares vrais amis.

— Dans ce cas, qu'il participe à nos discussions.

— Comme vous voudrez. Rohan ! »

Rohan se présenta avec une promptitude qui suggérait une oreille collée à la porte. « Sire ? »

— Nous souhaitons que vous apportiez la contribution de votre expérience à nos délibérations.

— À vos ordres, sire. »

Aillas reprit : « La cérémonie du couronnement aura lieu dans trois jours. Apparemment, la meilleure solution pour vous est de livrer la ville aux Skas en même temps que la couronne. Par conséquent, sire Kreim doit agir ce soir ou demain soir, sinon ses rêves seront à jamais anéantis. »

Gax contempla le feu d'un regard désolé. « Une fois roi, ne pourrait-il défendre Xounges comme je l'ai fait ? »

— Peut-être, en admettant qu'il le veuille. Toutefois, Xounges n'est pas aussi inexpugnable que vous le pensez. Des sentinelles patrouillent-elles sur les falaises, la nuit ?

— Pour quelle raison ? Que verraient-elles en dehors de l'écume et l'eau noire ?

— Si j'attaquais Xounges, je choiserais une nuit sombre et calme. Une échelle de corde serait abaissée quelque part le long des falaises et des guerriers attendant en bas dans de petits bateaux escaladeraient cette échelle, puis laisseraient descendre de nouvelles échelles et d'autres guerriers encore graviraient les falaises. Très rapidement, des centaines d'hommes seraient à pied d'œuvre pour pénétrer dans votre cité. »

Le roi Gax hocha faiblement la tête. « Nul doute que vous avez raison.

— Autre point, comment votre port est-il gardé ?

— Au coucher du soleil, deux lourdes chaînes barrent l'entrée ; aucun navire, grand ou petit, ne peut y accéder. Puis la herse est abaissée.

— Des chaînes n'arrêteront pas des nageurs. Par une nuit noire, mille hommes pourraient s'introduire dans le port en remorquant leurs armes sur des radeaux, puis se cacher à bord de navires déjà à quai depuis le matin. Dès que la herse serait levée, deux poteaux pourraient être mis en position pour rendre impossible de l'abaisser. Débarquant aussitôt des navires et fonçant au pas de charge à l'intérieur de la cité, l'armée s'emparerait de Xounges dans l'heure. »

Le roi Gax poussa un gémissement de tristesse. « Les années m'ont engourdi. Inutile de le dire, des changements seront effectués.

— Bonne idée, répliqua Aillas, mais pour le moment des affaires plus urgentes nous sollicitent et nous devons parer à toutes les éventualités. Ce par quoi j'entends sire Kreim. »

L'après-midi s'écoula. Au coucher du soleil, le roi Gax prit son repas du soir, du gruau avec quelques bouchées de mincemeat [38] de la pomme râpée et un gobelet de vin blanc. Une heure plus tard, les sentinelles à la porte furent changées et de nouveaux gardes vinrent prendre la faction. Rohan annonça avec indignation que ces deux gardes étaient cousins de la femme de sire Kreim, d'un rang bien trop élevé pour monter la garde la nuit. Visiblement, des pots-de-vin avaient été donnés et une influence exercée : ainsi le déclara Rohan rendu furieux ne serait-ce que par cette violation de son autorité.

La nuit tomba sur Xounges. Le roi Gax s'apprêta à dormir et Rohan se retira dans son appartement.

Jehaundel devint silencieux. Dans la chambre de Gax, le feu brûlait bas dans l'âtre. Une paire d'appliques sur le mur du fond projetaient une douce clarté jaune qui laissait dans l'ombre le haut plafond voûté.

Un faible bruit de pas résonna dans le couloir. La porte s'ouvrit lentement avec un grincement tremblotant. Une forme massive apparut silhouettée devant la lumière des torches dans le couloir.

La forme s'avança silencieusement dans la pièce. De son lit, Gax dit d'un ton rauque : « Qui va là ? Ho, gardes ! Rohan ! »

La forme sombre parla tout bas. « Gax, bon roi Gax, vous avez vécu assez longtemps et maintenant votre heure a sonné. »

Gax appela d'une voix altérée : « Rohan ! Où êtes-vous ? Amenez les gardes ! »

Rohan sortit de sa chambre. « Sire Kreim, que signifie ceci ? Vous dérangez le roi Gax !

— Rohan, si vous désirez me servir tant ici que plus tard dans le Dahaut, tenez-vous tranquille. Gax a vécu plus que de raison et à présent doit mourir. Il s'étouffera sous un oreiller et ce sera comme s'il était mort en dormant Gare à vous si vous intervenez ! »

Sire Kreim se dirigea vers le lit et saisit un oreiller.

« Halte ! » dit une voix. Sire Kreim leva les yeux et découvrit un homme qui l'observait à l'autre bout de la pièce, l'épée au clair. « Sire Kreim, c'est vous qui allez mourir.

— Qui êtes-vous ? s'exclama sire Kreim d'une voix âpre. Gardes ! Extirpez le foie de ce gêneur stupide ! »

De la chambre de Rohan sortirent trois marins troices qui se postèrent près de la porte ; quand les gardes entrèrent, ils furent empoignés et poignardés. Sire Kreim s'élança pour attaquer Aillas ; il y eut des cliquetis d'acier et sire Kreim recula, blessé à la poitrine. Avant qu'il ait pu renouveler son attaque, un des marins lui sauta sur le dos, le fit tomber à terre et lui transperça le cœur d'un coup de poignard.

De nouveau, le silence régna dans la pièce. Gax prit la parole : « Rohan, appelez des porteurs ; qu'ils ramassent ces carcasses et aillent les jeter du haut de la falaise. Occupez-vous-en ; je vais me rendormir. »

4

La veille du couronnement, Aillas se rendit sur les célèbres murailles de Xounges. Elles étaient bien aussi à l'épreuve d'un assaut que la tradition l'affirmait, conclut-il, à condition d'être gardées par des défenseurs vigilants.

Il se tenait sur les créneaux, regardant le Skyre, un pied dans une embrasure et le dos appuyé au merlon coloré par le lichen. Le long des remparts, il remarqua le duc Luhalcx avec son frère le duc Ankhalcx, tous deux vêtus d'amples manteaux noirs, et Tatzel qui portait une robe de laine grise s'arrêtant aux genoux, une cape noire, de hautes chaussettes grises laissant ses genoux nus et des bottillons couvrant juste la cheville. Une toque de feutre rouge avec la plus brève des visières empêchait ses cheveux de céder aux efforts du vent. Après le premier coup d'œil, Aillas ne prêta plus attention au trio et il fut modérément surpris quand le duc Luhalcx se dirigea vers lui d'un pas décidé, laissant Ankhalcx et Tatzel ensemble près du parapet, cinquante mètres plus loin.

Il se redressa et, comme Luhalcx s'arrêtait à sa hauteur, il s'inclina légèrement. « Bonjour, messire. »

Luhalcx salua sèchement. « Messire, j'ai beaucoup réfléchi aux circonstances qui nous ont amenés en contact. Il y a certaines idées que je me sens obligé de vous exposer.

— Parlez.

— J'ai essayé de me mettre à votre place et j'estime compréhensible que vous ayez été incité à poursuivre et capturer la Demoiselle Tatzel ; moi aussi, je la considère comme une personne de

grand charme. Elle m'a décrit en détail votre voyage dans les terres sauvages, ainsi que la courtoisie et le souci de son confort que vous lui avez témoigné en général, et qui n'étaient manifestement pas dus au respect qu'aurait pu vous inspirer son rang.

— C'est parfaitement exact.

— Vous avez montré plus de longanimité que je n'en aurais eu en pareil cas, je le crains. Je m'interroge sur vos motivations.

— Elles sont personnelles et ne jettent aucun discrédit sur la Demoiselle Tatzel. Essentiellement, je suis incapable de prendre une femme de force. »

Luhalcx eut un sourire glacial. « Vos raisons apparaissent tout à votre honneur même si, en disant cela, je semble dénigrer implicitement les habitudes des Skas... Bah, peu importe. Mes propres sentiments se transforment en gratitude que Tatzel ait échappé à tout mal et donc, faute de mieux, je vous offre mes remerciements, au moins pour cette phase précise de l'affaire. »

Aillas haussa les épaules. « Messire, je suis sensible à votre courtoisie, mais je ne puis accepter vos remerciements, puisque mes actions n'étaient pas prévues pour votre bénéfice ; plutôt le contraire... N'en parlons plus. »

Le duc Luhalcx eut un demi-sourire mélancolique. « Vous n'avez rien d'accommodant, c'est un fait.

— Vous êtes mon ennemi. Avez-vous reçu récemment des nouvelles de chez vous ?

— Aucune nouvelle fraîche. Que s'est-il passé ?

— D'après le capitaine du bateau, des soldats ulfs, avec l'aide d'un contingent troice, ont repris Suarach et anéanti la garnison ska. »

Le visage de Luhalcx se figea. « Si c'est exact, voilà de mauvaises nouvelles.

— De mon point de vue» vous n'aviez rien à faire dans Suarach pour commencer. » Aillas resta silencieux un instant, puis déclara : « Je vais vous donner un conseil et, si vous êtes sage, vous suivrez mes instructions à la lettre. Retournez au Château Sank. Emballez toutes vos précieuses reliques, vos portraits et souvenirs des temps anciens, ainsi que vos livres ; emportez-les au Skaghane, parce que très bientôt le Château Sank devra brûler jusqu'à ses fondations.

— Vous me faites une rude prédiction, répliqua Luhalcx. C'est inopérant ; nous ne renoncerons jamais à notre rêve. Pour commencer, nous nous emparerons des Isles Anciennes, puis nous tirerons notre grande vengeance des Goths qui nous ont boutés hors de Norvège.

— Les Skas ont une longue mémoire.

— Nous sommes un peuple qui rêve ; nous sommes un peuple qui se rappelle ! Moi-même, j'ai eu des visions qui me sont apparues dans le feu non pas comme des illusions mais comme des souvenirs. Nous escaladions les glaciers pour découvrir une vallée perdue ; nous nous battions contre des guerriers roux montés sur des mammouths ; nous anéantissions les demi-hommes cannibales qui vivaient dans le pays depuis un million d'années. Je m'en souviens comme si j'avais été là-bas moi-même. »

Aillas tendit le bras. « Messire, regardez ces vagues qui arrivent de l'Atlantique ! Elles semblent irrésistibles. Après mille milles de course en avant ininterrompue, elles frappent la falaise et, en une seconde, elles s'y brisent et deviennent écume. »

Le duc Luhalcx répliqua d'un ton bref : « J'ai entendu vos remarques et je leur donnerai l'attention qu'elles méritent. Un dernier point qui me tourmente : la sécurité de mon épouse, Dame Chraïo.

— Je ne sais rien d'elle. Si elle a été capturée, je suis certain qu'elle n'a pas été traitée avec moins de courtoisie que vous n'avez coutume d'en user à l'égard d'une captive ulfe. »

Le duc Luhalcx fit la grimace, s'inclina et, tournant les talons, s'en fut rejoindre le duc Ankhalcx et Tatzel. Pendant quelques minutes, ils contemplèrent les remparts, puis repartirent dans la direction d'où ils étaient venus.

À la fin de l'après-midi, une épaisse couche de nuages gris-violet se leva à l'ouest, masquant le soleil, et le crépuscule tomba tôt sur Xounges. La nuit fut d'une obscurité totale et amena avec elle à intervalles irréguliers des torrents de pluie qui diminuèrent d'intensité quand l'aube teinta le ciel d'une lueur aqueuse couleur aubergine.

Vers dix heures du matin, la pluie était devenue une bruine vaporeuse et le ciel donnait l'impression de devoir s'éclaircir pour le couronnement plus tara dans la journée. Aillas arriva du port en courant, s'engouffra dans le passage sous le rempart, longea la ruelle pavée, traversa la place du marché maintenant déserte et entra dans Jehaundel par sa porte monumentale.

Dans le vestibule, il confia son manteau mouillé à un valet, puis s'engagea dans la galerie principale. Tatzel survint de la grande salle, où elle était allée voir les préparatifs pour le couronnement. Elle aperçut Aillas, hésita, puis avança sans regarder ni à droite ni à gauche. Aillas ressentit une impression désagréable de *déjà vu*^[39] : il se trouvait à nouveau dans la galerie au Château Sank et Tatzel marchait à grands pas dans sa direction, indifférente à tout sauf à ses

propres pensées.

Tatzel approcha, les yeux fixés sur un point éloigné au fond de la galerie ; visiblement, Aillas n'était pas dans ses bonnes grâces. Pendant un instant, il crut qu'elle allait passer à côté de lui sans rien dire mais, au dernier moment, elle s'arrêta à regret et le toisa d'un bref coup d'œil détaché. « Pourquoi me regardez-vous si bizarrement ?

— J'ai eu soudain une impression curieuse. Je me suis imaginé de retour au Château Sank. J'en suis encore glacé. »

La bouche tombante de Tatzel eut un frémissement. « Je suis surprise que vous soyez encore là. Le capitaine du vaisseau n'est-il pas désireux de reprendre la mer ?

— Il a décidé de retarder son départ un jour de plus, ce qui me donne le temps de terminer ce que j'avais à faire. »

Tatzel eut l'air interdite. « Je croyais que vous étiez venu ici pour m'amener à mon père.

— C'était un de mes objectifs, effectivement. Puis le roi Gax a gracieusement autorisé ma présence à la cérémonie d'aujourd'hui, qui sera certainement un événement historique, et je ne voudrais pas le manquer. »

Tatzel haussa les épaules dans un geste d'indifférence.

« Cela ne me semble pas d'une telle importance, mais peut-être avez-vous raison. Maintenant, il faut que j'aille m'occuper de mes propres préparatifs, bien que personne ne doive me prêter grande attention.

— Peut-être vous regarderai-je, dit Aillas. Votre visage a des expressions qui m'ont toujours intrigué. »

5

La pluie continua dans l'après-midi, s'abattant sur Xounges depuis un ciel noir et mélancolique, crépitant sur les tuiles et plongeant en sifflant dans les eaux couleur d'ardoise verdie du Skyre.

À l'intérieur de la grande salle de Jehaundel, un demi-jour aqueux entrait par de hautes fenêtres étroites. Quatre grands feux projetaient une clarté plus joyeuse, qu'augmentaient une série d'appliques.

Une douzaine de gonfalons représentant la gloire du Vieil Ulfland pendaient sur les murs de pierre, leurs teintes fanées, les hauts faits

qu'ils célébraient à présent oubliés ; toutefois la vue des antiques bannières faisait monter les larmes dans bien des yeux parmi ces Ulfs qui étaient venus assister au couronnement du nouveau roi – un changement qui était ressenti par tous comme allant éteindre les dernières étincelles restant de l'honneur du temps passé.

En plus des seigneurs des vieilles grandes maisons, étaient présents une compagnie de moindre noblesse ainsi qu'un groupe de huit Skas qui se tenaient à l'écart avec une mine austère, les ambassadeurs de Godélie et du Dahaut, et un autre groupe débarqué du vaisseau de guerre trice.

Deux hérauts d'âge mûr sonnèrent des fanfares ; sire Pertane, le Grand Chancelier, proclama : « J'annonce l'arrivée imminente de Sa Majesté le Roi Gax ! »

Six valets entrèrent, porteurs d'une plate-forme soutenant un trône où était assis le roi Gax. Par une rampe, les valets montèrent sur une estrade peu élevée, y déposèrent la plate-forme, puis sortirent. Le roi Gax, vêtu d'une robe de panne rouge bordée de fourrure noire et ceint de la couronne de l'Ulfland du Nord posée sur un bonnet rouge, leva une main fragile pour saluer l'assistance.

« Je vous souhaite à tous la bienvenue. Asseyez-vous, ceux qui le désirent ; ceux qui préfèrent le support de leurs pieds à celui de leur postérieur, qu'ils restent debout. »

Un mouvement et un murmure parcoururent l'assistance. Le roi Gax reprit la parole. « La mort est venue frapper à ma porte. Je répugne à la laisser entrer dans ma maison ; on dit qu'elle est un visiteur obstiné. Écoutez ! Je l'entends qui frappe en ce moment même ! D'autres entendent-ils ce bruit, ou ce toc-toc résonne-t-il pour mes seules oreilles ? Peu importe, peu importe ; mais je dois pourtant accomplir une dernière action avant d'accueillir ma visiteuse.

« Voyez tous ! Je porte l'antique couronne ! Il fut un temps où elle parlait haut de gloire et de paix. C'était la couronne de l'Ulfland quand notre place était grande parmi les États des Isles Anciennes. Point n'était question alors de “Nord” et de “Sud” pour notre pays ; il englobait tout l'ouest d'Hybras, de la Godélie au Cap Farewell. Aujourd'hui, je porte un symbole d'impuissance et de défaite. Mon royaume ne s'étend qu'aussi loin que porte ma voix. Les Skas ont conquis notre pays et transformé en désert l'espace où naguère les gens cultivaient le sol de leurs fermes. »

Le roi Gax parcourut du regard la salle. Il pointa un doigt blanc. « Voilà les Skas. Le duc Luhalcx me conseille d'abdiquer en faveur du duc Ankhalcx. Le duc Luhalcx connaît nos vieilles lois et son candidat est présent. Le duc Luhalcx soutient qu'en nommant un souverain ska

je ne fais que légitimer la réalité.

« Lualcx plaide avec une bonne voix, mais d'autres ont plaidé avec des voix meilleures encore. Ils affirment que si la couronne passait non aux Skas mais à l'actuel roi d'Ulfland du Sud, le pays serait alors réuni comme autrefois sous une autorité qui s'est vouée à l'expulsion des Skas et à la restauration de l'ordre ancien. Ces arguments sont puissants, car en Ulfland du Sud existe déjà un renouveau d'orgueil et de compétence. Les armées ulfes du Sud ont déjà porté des coups sévères aux Skas et commencent seulement à se servir de leur force.

« De tels arguments ne peuvent être négligés. La tête qui porte la couronne d'Ulfland du Sud portera donc cette couronne qui honore maintenant mon indigne vieux chef. » Le duc Lualcx s'exclama avec colère : « La cérémonie est nulle à moins que le roi d'Ulfland du Sud ne soit présent pour recevoir la couronne ôtée de votre tête et cela de votre main. Vous avez cité la loi vous-même !

— Je l'ai dit, en effet. Nous allons nous conformer au rite. Sire Pertane, prononcez votre appel. »

Le Grand Chancelier s'adressa d'une voix forte à l'assistance : « Où est-il, celui à qui Gax, roi d'Ulfland du Nord, ordonne de comparaître devant lui ? Je veux parler nommément d'Aillas, roi de Dascinet et Troicinet, de Scola et d'Ulfland du Sud. Qu'il se fasse connaître si en vérité il est présent. »

Aillas s'avança et vint près de l'estrade. « Je suis là.

— Aillas, acceptez-vous de moi cette couronne de nos ancêtres communs et la porterez-vous avec tout l'honneur possible ?

— Oui.

— Aillas, défendrez-vous ce pays contre ses ennemis et en même temps nourrirez-vous les faibles et porterez-vous assistance aux pauvres ? Garderez-vous l'agneau contre le loup, redonnerez-vous l'enfant perdu aux siens et rendrez-vous la même justice, qu'il s'agisse des puissants ou des humbles ?

— De tout cela je m'acquitterai au mieux de mes possibilités.

— Aillas, vous conduirez-vous comme il sied à un roi, vous abstenant de gloutonnerie et de luxure, refrénant les manifestations cruelles de votre colère et même laissant la miséricorde tempérer votre justice ?

— Je m'y efforcerai dans la mesure où j'en suis capable.

— Aillas, approchez. » Gax baisa le front d'Aillas et ce dernier vit couler des larmes sur les joues décharnées. « Aillas, mon fils – et

j'aurais aimé en vérité vous avoir pour fils, vous avez fait de moi un homme heureux. C'est avec joie que je vous transmets cette couronne et la place sur votre tête. Vous êtes maintenant Aillas, roi d'Ulfland, et que nul dans le monde entier ne conteste mon décret ! Druide, où êtes-vous ? Venez consacrer cet acte à Cronus le Père, à Lug le Brillant et à Apollon le Sage. »

De l'ombre sortit un homme maigre en cuculle brune. Autour du cou d'Aillas, il passa un collier de baies rouges de houx puis, écrasant une baie entre ses doigts, il la frotta sur le front et sur les joues d'Aillas, tout en psalmodiant dans une langue incompréhensible pour ce dernier. Après quoi, sans plus de cérémonie, il retourna dans l'ombre.

Sire Pertane proclama d'une voix sonore : « Sachez tous que, par les lois de ce pays, ici se tient le nouveau roi d'Ulfland et que nul n'ait le moindre doute à cet égard ! Hérauts, sortez parcourir la cité pour annoncer cette grande et bonne nouvelle ! »

Les valets, sur un signe de Gax, approchèrent et, soulevant la plateforme, emportèrent le vieux roi hors de la salle.

Aillas alla s'asseoir dans un fauteuil sur l'estrade. « Gentilshommes et nobles dames, pour le moment voici ce que je puis vous dire : en Ulfland du Sud, nous avons déjà un peu amélioré l'existence tant pour les nobles que, pour les roturiers. Notre marine a le contrôle de la Mer Étroite ; où les Skas naguère naviguaient en pirates, ils n'osent plus à présent quitter le port. Sur terre, nous avons l'intention de continuer à appliquer notre tactique qui a été couronnée de succès ; nous infligerons des pertes aux Skas en nous arrangeant pour en subir nous-mêmes le moins possible. C'est un genre de guerre qu'ils ne peuvent soutenir et, tôt ou tard, ils devront se retirer dans l'Estran. Luhalcx, vous m'avez entendu ; je ne fais pas mystère de notre stratégie. Vous n'avez jamais bronché à la vue du sang ulf, préparez-vous à la couleur de votre sang ska ! Auriez-vous l'intention d'envoyer une grande armée au sud pour vous emparer de ma ville de Doun Darric ? Allez-y ! Vous trouverez la ville déserte, tous nos soldats seront en train de se livrer au pillage dans votre Estran, de sorte qu'il ne restera pas une seule maison ska debout. Puis nous nous tournerons vers le sud pour aller à votre rencontre et nous harcellerons votre armée comme les chiens se lancent sur un ours. Alors bien peu d'entre vous réussiront à regagner le Skaghane.

— Voilà une sombre prédiction.

— Ce n'est que le début. Des navires de guerre troices parcourent à présent la Mer Étroite aussi tranquillement que le Lir. Bientôt les expéditions sur le Skaghane vont commencer : de la fumée montera

tantôt d'une ville tantôt d'une autre, sans relâche, à votre désespoir. Suivez mon conseil et mettez un terme à votre rapacité !

— Je communiquerai votre message à mes pairs.

— Je souhaite sincèrement qu'ils soient influencés par mes paroles. En ce qui concerne votre séjour ici à Xounges, soyez tranquilles. Vous êtes venus en invités ; vous partirez en invités à votre propre convenance et, quand vous rapporterez ces événements à vos compagnons, j'espère que vous soulignerez ma prédiction, c'est-à-dire qu'à moins pour eux de renoncer à leur antique obsession, comme j'ai renoncé à ma vengeance contre vous, ils connaîtront de grands malheurs.

— Roi Aillas, nous sommes habitués au malheur.

Regardant au-delà du duc Luhalcx, Aillas remarqua Tatzel qui se tenait légèrement à l'écart. Il contempla son visage pâle et, pendant un instant, fut tenté de traverser la salle pour lui parler. Certains Skas bougèrent de sorte qu'ils s'interposèrent dans son champ de vision et la masquèrent à sa vue. Il se détourna et, à la place, se rendit à la chambre de Gax, avec l'intention de tenir compagnie au vieil homme.

Quand il atteignit l'appartement royal, il frappa à la porte qui fut ouverte par Rohan. Aillas dit à voix basse : « Je suis venu m'asseoir auprès du roi Gax, s'il n'est pas trop fatigué après la cérémonie.

— Sire, vous n'arrivez pas à temps. Le roi Gax ne se fatiguera plus jamais ; il est mort. »

6

Aillas passa trois journées chargées dans Xounges. Il prit part à des cérémonies d'une pompe lugubre, ponctuées par les sons éclatants des cornes druidiques aux funérailles du roi Gax ; il réorganisa les systèmes de gardes et de sentinelles et tenta sans succès de nommer Rohan vice-roi.

« Mettez sire Pertane à ce poste, déclara Rohan. Il a été plus que fidèle au roi Gax et il est très ferré sur les questions de préséance et de statut. Il est indécis, également, et même un peu obtus ; par conséquent, mandez-lui que je dirigerai la politique et qu'il doit suivre mes instructions, ce qui ne le peindra nullement.

— D'ici peu, je compte baser ici à Xounges trois ou quatre compagnies de bons soldats. Comme nous pouvons attaquer n'importe

où le long du Skyre, les Skas vont beaucoup souffrir et se démener pour se défendre. Dans cette région, ils sont manifestement trop déployés ; il leur faut soit consacrer deux ou trois bataillons à garder le Skyre et la rivière Solandre et peut-être même le lac Quyvern, soit se retirer de toute la contrée. Auquel cas, la route de Poëlitetz est vulnérable à nos attaques. S'ils envoient leurs bataillons ici, ils s'affaiblissent ailleurs. Quelque vaillants qu'ils soient, ils ne sont pas en mesure de défendre un territoire aussi vaste contre un ennemi qui ne se battra pas avec eux de la manière qu'ils préfèrent.

— Je suis convaincu que vous avez raison, dit Rohan. Pour la première fois depuis des années, je vois une lueur d'espoir pour nous. Soyez assuré qu'en votre absence Xounges sera gardée. De plus, je suggère que vous envoyiez ici une commission militaire, pour former nos hommes afin qu'ils prennent place dans votre armée. Nos années de passivité sont terminées. »

De bon matin, Aillas partit de Xounges. Contournant le Cap Tawzy, le vaisseau de guerre fit route au sud le long de la Mer Étroite, ne rencontrant en chemin qu'un autre navire troice, car à présent les Skas effectuaient de nuit leurs traversées.

Aillas quitta le bateau à Oäldes et, enfourchant un cheval, se rendit en hâte à Doun Darric, où il reçut un accueil chaleureux de sire Tristano, de sire Redyard et d'autres membres de son état-major qui, au bout de trois semaines, s'inquiétaient fort de son absence.

« Je leur ai assuré que tu étais sain et sauf, déclara sire Tristano. J'ai de l'intuition pour ces choses-là ; elle m'a dit que tu devais être engagé dans quelque aventure remarquable. Mon intuition est-elle juste ?

— Tout à fait ! » Aillas raconta les événements qui l'avaient entraîné si loin, à la fascination de son auditoire.

« Nous ne pouvons rivaliser avec ton récit » dit sire Tristano. Rien de remarquable ne s'est produit depuis la reconquête de Suarach. Nous parcourons maintenant l'Ulfland du Nord à notre gré, guettant les occasions de victoire peu coûteuse, mais elles sont rares, car les Skas ne s'aventurent plus à voyager par petits groupes. » Il sortit un paquet. « Voici les dépêches de Domreis qu'en ton absence je me suis permis de lire. Il y en a une que je trouve plutôt mystérieuse. Elle est signée "S-T", ce qui semblerait indiquer Sion-Tansifer, mais les termes ne sont pas les siens.

— Voilà comment Yane conserve son invisibilité. Si la dépêche est interceptée et qu'elle contient quelque chose de peu honorable ou de risqué, c'est Sion-Tansifer qui supporte le blâme. » Il lut la dépêche :

Le cog *Parsis*, parti de la ville de Lyonesse, est arrivé à Domreis. Il y a parmi les passagers un certain, Visbhume qui semble être un sorcier sans grands pouvoirs et aussi un espion au service du roi Casmir. Il est déjà venu une fois sur le *Parsis* et a posé de nombreuses questions insidieuses concernant Dhrun et Glyneth à Ehirme et à d'autres membres de sa famille, ce dont ils ne m'ont informé que récemment. Visbhume s'est maintenant rendu au village de Wysk, près d'Ombreleau, où il se promène dans la forêt soi-disant à la recherche d'herbes rares. Il est sous surveillance, toutefois quelque chose se sent sous la surface et les présages ne sont pas bons. Casmir, bien sûr, se livre à ses manigances habituelles, mais qui est derrière Casmir ? Je suis tenté de suggérer que tu reviennes chez toi, de préférence en compagnie de Shimrod.

S.-

T.

Aillas relut la dépêche en fronçant les sourcils à chaque mot. Il regarda sire Tristano : « As-tu vu Shimrod ?

— Pas dernièrement. T'attendais-tu à le voir ici ?

— Non... Apparemment, je dois retourner à Domreis au plus vite. Quand les terriers jappent, on peut ne pas en tenir compte. Quand le vieux chien de chasse donne de la voix, alors on court chercher ses armes. »

7

Le vaisseau de guerre *Pannuc* atteignit le port de Domreis au matin d'un jour d'été ensoleillé et s'amarra à quai juste au pied des murs de Miraldra. Sans attendre la passerelle, Aillas sauta à terre et courut au château. Il trouva le sénéchal sire Este sommeillant dans la pièce voisine de la grande salle, dont il avait fait son bureau.

Sire Este se leva d'un bond. « Votre Altesse, nous n'avons pas été avertis de votre venue !

— Aucune importance. Où est le prince Dhrun ?

— Il est parti depuis trois jours, messire, à destination

d'Ombreleau, pour l'été.

— Et la princesse Glyneth ?

— Également à Ombreleau.

— Et sire Yane ?

— Il doit être quelque part dans le château, messire, ou peut-être en ville. À moins qu'il ne soit dans son domaine. À la vérité, je ne l'ai pas vu depuis hier.

— Cherchez-le, je vous prie, et envoyez-le dans mon appartement. »

Aillas se lava avec l'eau chaude de brocs apportés précipitamment et endossa des habits propres. Quand il alla dans son salon, il découvrit Yane qui l'attendait.

« Enfin ! dit Yane. Le roi voyageur revient, précédé par des rumeurs surprenantes. »

Aillas rit et passa son bras autour des épaules d'Yane.

« J'ai beaucoup de choses à te raconter ! Serais-tu étonné d'apprendre que je suis maintenant roi de tout l'Ulfland on ne peut plus légalement ? Sans doute avec pour Casmir une violente crispation de ses tripes royales. Non ? Tu n'es pas étonné ?

— La nouvelle est arrivée il y a deux jours par pigeon voyageur.

— J'ai encore d'autres surprises ! Tu te rappelles le duc Luhalcx du Château Sank ?

— Je m'en souviens fort bien.

— Tu seras content de savoir que je l'ai mouché de la belle manière. Il regrette à présent le jour où il a offensé Cargus, Yane et Aillas.

— Que voilà donc une bonne nouvelle ! Explique-moi ça.

— J'ai capturé la Demoiselle Tatzel et en ai fait mon esclave que j'ai emmenée dans les hautes terres. Si j'avais couché avec elle comme elle s'y attendait, elle m'aurait jugé une brute insolente et m'aurait détesté. Je l'ai rendue intacte à son père et maintenant elle me hait bien plus encore.

— Telle est la nature des femmes.

— Juste. J'escomptais de la part de Tatzel des remerciements sans fin, des larmes de joie et des invitations, mais je n'ai rien eu, seulement une ingratitude revêche. Une question plus urgente : qu'en est-il de tes présages et prémonitions qui m'ont ramené ici avec tant de hâte ? Évidemment, ils se sont dissipés en fumée !

— Hé non ! Rien n’a changé et je ressens une impression d’imminence aussi pesante qu’avant.

— Tout cela à cause du sorcier Visbhume ?

— Exactement. Il suscite mes plus vifs soupçons. Il sert d’agent à Casmir, ce point-là est incontestable, même si les faits mènent à d’autres mystères.

— Et quels sont les faits ?

— Par trois fois, il s’est rendu au Haidion, où il s’est vu accorder immédiatement audience. Il est venu au Troicinet à bord du *Parsis* et s’est renseigné avec application sur Dhrun et sur Glyneth, puis il a rapporté ses informations à Casmir. Dernièrement, il est revenu à bord du *Parsis* et en ce moment séjourne dans un village éloigné de moins de quinze kilomètres d’Ombreleau. Maintenant tu comprends ma méfiance ?

— Non seulement je la comprends, mais je la partage. Il est encore à Wysk ?

— Il loge au Chat et la Charrue, inutile de préciser : sous surveillance. Tantôt il étudie un livre couvert en cuir ; tantôt il se promène dans une absurde petite charrette tirée par un poney ; tantôt il s’enfonce à pied dans la forêt, en quête d’herbes rares. Les jeunes filles du village l’évitent ; il leur court constamment après pour qu’elles lui coupent les cheveux ou lui frottent le dos ou s’asseyent sur ses genoux histoire de jouer à un jeu qu’il appelle “les furets sautent sur leur proie”. Quand elles refusent d’aller dans les bois chercher des herbes avec lui, il se fâche. »

Aillas poussa un soupir d’inquiétude. « Demain, il faut que je consulte mes ministres, sinon ils auront mauvaise opinion de moi. J’irai ensuite à Ombreleau... Avec la magie à proximité, je serais heureux que Shimrod soit là, mais je ne peux pas l’envoyer chercher chaque fois que l’un d’entre nous a un pressentiment. Il ne tarderait pas à me prendre en grippe. Ah, bah, nous verrons bien. Pour le moment, j’ai une faim de loup. La nourriture à bord du *Pannuc* n’était au mieux que convenable. Peut-être la cuisine nous trouvera-t-elle quelque chose de savoureux pour notre déjeuner : une volaille ou bien du jambon avec des œufs, plus quelques navets au beurre et des poireaux. »

Pendant qu’ils mangeaient, Yane raconta l’affaire du vaisseau secret du roi Casmir. De nombreuses précautions avaient entouré le lancement de la coque qui était sur couettes dans le Blaloc et, d’après tout ce qu’on en disait, c’était vraiment une belle coque, bâtie en chêne solide et bons clous de bronze, avec un franc-bord peu élevé et

une voile latine pour une marche rapide, ainsi que des sabords pour « nager » avec quarante rames quand les vents tombaient.

Afin d'éviter d'attirer l'attention, la coque avait été remorquée pendant la nuit depuis le chantier jusqu'à un quai d'aménagement plus haut dans l'estuaire de la Murmeil, où le gréement aurait dû être installé. Au lieu de cela, des navires troices s'étaient approchés ; les amarres avaient été coupées et la coque avait dérivé de l'estuaire jusqu'en pleine mer. À l'aube, des navires troices avaient repêché la haussière et remorqué la coque au sud du Dascinet, dans une des criques étroites et profondes, où la coque convenablement équipée rejoindrait finalement la marine troice. Yane dit que Casmir, dans sa rage de cette perte, avait arraché la moitié de sa barbe.

« Que Casmir construise des navires par douzaines ! s'écria Aillas. Nous continuerons à nous en emparer jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus un poil sur la figure ! »

Aillas et Yane en étaient au fromage et aux fruits quand Dhrun se précipita dans la pièce, épuisé par le voyage et l'air égaré. Aillas se leva d'un bond. « Dhrun ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Glyneth n'est plus là ! Elle a disparu d'Ombreleau. Je n'ai rien pu empêcher, cela s'est produit la veille de mon arrivée.

— Comment a-t-elle disparu ? Quelqu'un l'a-t-il enlevée ?

— Elle était partie se promener dans les Bois Sauvages comme bien souvent ; elle n'est pas rentrée. Personne n'a de certitude mais on tient pour responsable un individu bizarre dénommé Visbhume. Il a disparu lui aussi. »

Aillas s'effondra dans un fauteuil. Le monde, encore si beau et plaisant quelques minutes plus tôt, était soudain devenu gris. Un poids lourd lui pesait sur le cœur.

« Naturellement, tu as organisé des recherches ?

— Je suis parti tout de suite avec Vent-Debout et Boni. Ils ont bien suivi sa trace jusqu'à une clairière dans la forêt mais, à cet endroit, la piste se perd. J'ai convoqué des gens pour la chercher et cent hommes ont fouillé partout, ils y sont encore. Je suis venu ici afin de demander de l'aide et je ne me suis arrêté en route que pour changer de cheval. Je suis bien soulagé que tu sois là, car je ne sais plus de quel côté me tourner. »

Aillas serra de son bras les épaules de son fils.

« Bon Dhrun, je n'aurais pas pu agir plus ni mieux ! Il y a de la magie sous roche et nous ne sommes pas capables de la conjurer.

— Alors nous devons appeler Shimrod à la rescousse.

— C'est ce que nous allons faire. Venez ! »

Aillas se dirigea vers le bureau voisin de son salon. Sur un tabouret, un hibou empaillé était juché sur un perchoir. Du bec du hibou pendait une cordelette bleue avec une perle d'or au bout. « Ah ! s'écria Aillas, Shimrod nous a précédés ! »

Il tira doucement sur la cordelette et le hibou empaillé parla : « Je suis parti pour Ombreleau. Rejoignez-moi là-bas. »

XIV

1

Revint le temps du grand solstice, une période d'extrême importance pour les astronomes. Les ciels nocturnes étaient dominés par les douces constellations de l'été : Ophiucus, la Lyre, Céphée, le Cygne et son alpha Deneb. Nobles étoiles du printemps, Arcturus et l'Épi s'enfoncèrent à l'ouest ; dans l'est se leva Altaïr, pour contempler d'en haut la sombre Antarès, vers le sud où s'étendait le Scorpion [40].

Sous les étoiles froides et partout dans les Isles Anciennes, les gens poursuivaient leurs entreprises : tantôt dans la joie, comme lors du couronnement d'Aillas par le roi Gax ; tantôt dans la fureur, ce qui était le cas du roi Casmir et de son navire volé. Ailleurs, des maris gourmandaient leurs épouses et des femmes détaillaient les défauts de leurs maris ; dans les auberges de village et les tavernes des bords de route, vantardise, gloutonnerie et consommation excessive de vin se pratiquaient à grande échelle, sur fond sonore de claquements de chopes, tintements de pièces de monnaie et bouffées de rire. À la Ramure de Kemuun, sur le rivage du lac Quyvern, la cupidité s'incarnait en la personne de l'aubergiste Dildahl et ici peut-être, se trouve l'occasion appropriée de relater d'autres incidents concernant Dildahl qui, sinon, risqueraient de se perdre dans le flot d'événements plus importants.

Deux jours avant le solstice, un groupe de druides vint déjeuner à la Ramure de Kemuun. Malgré de doubles portions du bon pot-au-feu et des daubes de gigot d'agneau de Dildahl, leur conversation se déroula sur des tons d'indignation véhémence. À la fin, Dildahl fut incapable de contenir plus longtemps sa curiosité. Posant une question, il apprit qu'une bande de hors-la-loi sacrilèges avaient envahi l'îlot sacré Alziel, lancé des torches sur le grand corbeau d'osier et libéré les victimes sacrificatoires, de sorte que le rite habituel ne pouvait plus être célébré. La circonstance, les druides l'affirmèrent, était plus ou moins liée à l'accession au trône d'un nouveau roi à Xounges, lequel roi avait dépêché des équipes de coupe-jarrets pour

harceler les Skas et leur tendre des embuscades.

« Scandaleux ! déclara Dildahl. Mais s'ils pourchassaient les Skas, pourquoi ont-ils détruit le corbeau et ainsi empêché la célébration du rite ?

— Nous voyons une seule explication, c'est que le fétiche personnel du nouveau roi est le corbeau. L'an prochain, nous construirons un bouc et sans doute tout se passera bien. »

Plus tard dans l'après-midi, deux voyageurs d'âge mûr arrivèrent à l'auberge. Dildahl, qui regardait par une fenêtre, les jugea personnes de rang modeste, même si leurs vêtements et les médailles d'argent sur leurs chapeaux étaient l'indication d'un bon niveau de prospérité, et chacun montait un cheval de visible fougue et qualité.

Les deux mirent pied à terre, attachèrent leurs bêtes à une barre et entrèrent dans l'auberge. Ils trouvèrent Dildahl, le grand et sévère aubergiste, derrière le comptoir dans la salle commune et demandèrent à être hébergés et nourris pour la nuit, disant s'appeler Harbig et Dussel.

Dildahl accepta de pourvoir à leurs besoins dans le style qu'ils désireraient puis, citant l'invariable règle de la maison, tendit à chacun un document pour signature. Harbig et Dussel, lisant, découvrirent fermement stipulé que si le visiteur ne parvenait pas à régler son compte, il devrait abandonner son cheval, avec selle et bride, et le voir confisqué en paiement total et équitable de sa dette.

Harbig, le plus âgé des voyageurs, fronça les sourcils devant les termes intransigeants utilisés dans le contrat. « Ce langage n'est-il pas un peu rude ? Après tout, nous sommes des honnêtes gens. »

Dussel questionna : « Ou vos prix sont-ils si élevés qu'on doive payer la valeur d'un cheval pour le logement d'une nuit ?

— Voyez vous-mêmes ! déclara Dildahl. Là-bas sur le tableau, j'affiche mon menu pour la journée. Ce soir, je sers du pot-au-feu avec du raifort et des choux ou, si l'on préfère, un bon plat de hauts de gigot d'agneau braisés avec des petits pois et de l'ail, ou encore une savoureuse soupe aux lentilles. Les prix sont marqués clairement et lisiblement. »

Harbig étudia le tableau. « Vos tarifs semblent coquets mais pas exorbitants, conclut-il. Si les portions sont de taille satisfaisante et si l'ail n'est pas maltraité dans la cuisson, vous ne recevrez pas de blâme de ma part. Dussel, ai-je raison ?

— En tout point sauf un, répliqua Dussel – personnage doté d'une face ronde comme la pleine lune et d'une silhouette quelque peu

ventrue. Il nous faut vérifier les prix et suppléments de prix pour notre logement.

— Très juste. Une sage précaution ! Aubergiste, à quel chiffre estimez-vous notre location d'une chambre, établi *in toto*, comprenant tous les extras, taxes, redevances pour l'eau, le chauffage, le nettoyage et la ventilation, et avec le libre accès aux latrines ? »

Dildahl énuméra des prix pour ses diverses catégories de locaux et les deux voyageurs choisirent une chambre dont le tarif et le confort leur donnaient satisfaction.

« Eh bien donc, conclut Dildahl, tout est en ordre, excepté vos signatures sur les documents. Ici et ici, s'il vous plaît. »

Harbig hésita encore. « Tout semble en règle, mais pourquoi faut-il que nous soumettions nos pauvres chevaux à l'humiliante obligation d'un droit de rétention ? Je ressens plus ou moins cette clause comme une source d'anxiété. »

Dussel hocha la tête d'un air pensif. « Cela paraît promettre un séjour inquiet pour le voyageur.

— Aha ! s'écria Dildahl. Vous ne pouvez pas imaginer les mauvais tours et trouvailles d'astuce criminelle auxquels est en butte un hôtelier ! Jamais je n'oublierai ce jeune couple apparemment naïf qui est descendu à cheval des Paliers et m'a commandé ce que j'avais de meilleur. Je me suis mis aimablement à leur disposition, je les ai servis selon leurs désirs, de sorte que la cuisine entière était en révolution pour préparer des plats spéciaux et verser de bons vins. Au matin, quand j'ai présenté ma modeste petite note, ils ont prétendu être dans la pénurie. "Nous n'avons pas d'argent !" m'ont-ils dit, gais comme des pinsons. J'ai répondu : "Alors, je crains qu'il me faille prendre vos chevaux !" Ils sont repartis à rire. "Nous n'avons pas de chevaux. Nous les avons tous échangés contre un bateau !" Ce jour-là, j'ai appris une leçon amère et coûteuse. Maintenant, je garde ma caution dans ma propre écurie.

— Triste histoire, commenta Dussel. Eh bien, Harbig, que faisons-nous de ce document ? Signerons-nous ?

— Quel mal peut-il en résulter ? demanda Harbig. Ces prix semblent modérés et nous ne sommes ni indigents ni pratiquants de la grivèlerie.

— Soit, répliqua Dussel. En vérité, pourtant, il faut que j'ajoute une précision. Aubergiste, j'écris : "Mon cheval a une très grande valeur et doit recevoir les meilleurs soins."

— Excellente idée ! dit Harbig. Je vais écrire la même chose...

Voilà ! Et ce soir je renoncerai à la prudence ! Même s'il en coûte un sou entier ou plus, je fais vœu de goûter au pot-au-feu spécial de Dildahl avec de la sauce au raifort et du bon pain au beurre !

— Je partage entièrement votre point de vue », déclara Dussel.

À l'heure du dîner, Harbig et Dussel se présentèrent à point nommé dans la salle commune et prirent place à table. Lorsque Dildahl vint demander ce qu'ils désiraient, Harbig et Dussel commandèrent l'un et l'autre une solide portion de bœuf en pot-au-feu. Dildahl annonça avec tristesse que la viande avait attaché dans la marmite et que tout avait été jeté aux chiens. « Par contre, nous avons du bon poisson à offrir. En fait, le poisson est notre spécialité ! »

Harbig dit : « Je pense qu'à la place du bon bœuf, je vais me rabattre sur l'agneau braisé. Et surtout qu'on ne lésine pas sur l'ail !

— La même chose pour moi, dit Dussel. Et ne boirons-nous pas aussi une bouteille de vin rouge bon mais peu coûteux ?

— Cela s'impose, acquiesça Harbig. Dussel, vous êtes un parfait connaisseur.

— Hélas, soupira Dildahl. À midi, six druides sont arrivés et chacun a mangé de l'agneau à belles dents, tant et si bien que ce soir le marmiton a eu les restes pour son dîner. Mais aucune importance. Je peux offrir une succulente tourte aux queues d'écrevisses, ou une couple de belles truites brunes, bien grasses, cuites au beurre avec un filet de vinaigre. »

Harbig étudia le tableau. « Elles ne sont pas inscrites au menu. Quels sont les prix ? Modérés, du moins je le pense, avec le lac entier devant chez vous ?

— Le poisson, c'est ce que nous réussissons le mieux ! Que diriez-vous de deux douzaines de pilchards avec du citron et de l'oseille ?

— Délicieux sans doute, mais le prix, mon ami ! Quel est le prix ?

— Oh heu heu, je ne sais pas. Il varie avec la pêche. »

Harbig examina le menu d'un air de doute. « La soupe aux lentilles est peut-être bien savoureuse.

— Il n'y a plus de soupe, répliqua Dildahl. Que diriez-vous d'une portion de superbes œufs de saumon, avec des câpres et du beurre, accompagnés d'une salade de cresson et de persil ?

— Et le prix ? »

Dildahl eut un geste évasif de la main. « Plus ou moins élevé, c'est selon.

— J'aime assez les œufs de saumon, dit Dussel. Ce soir, ce sera

mon dîner.

— Je mangerai de la truite, dit Harbig. Que les hors-d'œuvre soient servis en suffisance. »

Dildahl s'inclina et se frotta les mains. « N'ayez crainte. »

Les deux se virent apporter leurs plats de poisson qu'ils consommèrent avec délectation, ainsi que deux bouteilles de vin. Peu après, ils gagnèrent leurs lits.

Au matin, Dildahl servit un petit déjeuner de porridge avec du caillé. Harbig et Dussel mangèrent rapidement, puis demandèrent leur note.

Avec un sourire sévère, Dildahl apporta à chacun son compte.

Harbig s'exclama avec ahurissement : « Est-ce que je lis bien ? Ou les chiffres sont-ils à l'envers ? Mon compte se monte à dix-neuf florins d'argent et quatre sous ! »

Dussel fut de même ébahi. « Pour une portion d'œufs de poisson que j'ai coutume de payer pas plus de quelques groats ou peut-être un bon sou de cuivre, il me semble voir ici une requête pour vingt et un florins d'argent ! Harbig, sommes-nous éveillés ? Ou encore endormis et errant dans un pays de rêve ?

— Vous êtes éveillés et mes prix sont réels, répliqua Dildahl d'un ton sec. À la Ramure de Kernuun, le poisson coûte très cher, parce qu'il est préparé selon des recettes secrètes.

— Soit, dit Harbig. S'il faut payer, nous paierons. »

Les deux voyageurs ouvrirent d'un air morose leur escarcelle et donnèrent des pièces en argent pour la somme requise. Harbig dit : « Maintenant, s'il vous plaît, amenez-nous nos chevaux, car nous avons hâte de nous mettre en route.

— Immédiatement ! » Dildahl lança un ordre au marmiton, qui courut à l'écurie. Un instant après, il revint plus vite qu'il n'était parti. « Messire, l'écurie a été cambriolée ! la porte a été forcée et les chevaux ont disparu !

— Quoi ! s'exclama Harbig. Ai-je bien entendu ? Mon grand champion Nébo que j'évalue à cent pièces d'or ? Ou même deux cents ? »

Et Dussel de s'écrier d'un ton horrifié : « Mon destrier primé venu du Maroc, qui m'a coûté cent couronnes d'or mais que je ne vendrais pas pour trois cents ? »

Harbig déclara d'un ton sévère : « Dildahl, votre plaisanterie a suffisamment duré. Amenez nos chevaux à l'instant, sinon versez-nous

leur valeur et c'étaient des chevaux de grand prix en vérité ! Pour Nébo, je demande deux cents couronnes d'or. »

Dussel affirma que sa perte était encore plus forte : « Pour Ponzante, il me faut deux cent cinquante couronnes d'or, ne serait-ce qu'à titre d'arrangement. »

Dildahl finit par retrouver sa langue. « Ces prix que vous énoncez sont absolument scandaleux ! Pour une seule couronne d'or, je peux acheter le plus beau des coursiers !

— Ah ha ha ! Nos chevaux sont comme votre poisson. Payez à l'instant quatre cent cinquante couronnes d'or !

— Vous ne pouvez pas imposer cette exigence démentielle ! déclara Dildahl. Déguerpissez sinon les palefreniers vont vous rosser de la belle manière et vous jeter dans le lac !

— Prenez seulement la peine de regarder du côté de la route, répliqua Harbig. Vous remarquerez un camp de vingt soldats, appartenant à l'armée d'Aillas, roi d'Ulfland. Remboursez-nous nos chevaux volés ou préparez-vous à gigoter au bout de la potence royale. »

Dildahl courut à la porte et, sa lèvre inférieure pendante tout affaissée, constata la présence du camp. Il se retourna lentement vers Harbig. « Pourquoi ces soldats sont-ils venus au lac Quvern ?

— Premièrement pour attaquer les Skas et les chasser de la région. Deuxièmement pour brûler le corbeau d'osier et libérer les prisonniers des druides. Troisièmement pour enquêter sur des rumeurs de scélératesse à la Ramure de Kernuun et pendre le propriétaire si les accusations semblaient bien fondées. »

Dussel dit avec sévérité : « Encore une fois, payez-nous le prix de nos chevaux, sinon nous réclamerons la protection du roi.

— Mais je ne possède pas une somme pareille ! » Dildahl fit la grimace. « Je vais vous rendre vos florins. Cela doit suffire.

— Bah ! Pas assez ! Nous prenons maintenant possession de l'auberge, de même que vous prenez possession des chevaux de vos clients, "en échange égal et total". Dussel, vous réalisez enfin vos rêves ! Vous êtes le propriétaire exploitant d'une belle auberge de campagne. Pour commencer, confisquez toutes les pièces qui se trouvaient dans le tiroir là-bas, ainsi que l'or dans le coffre-fort de Dildahl.

— Non, non, non ! s'écria Dildahl. Pas mon bel or ! »

Dussel fit la sourde oreille à cette protestation. « Dildahl, montrez-moi ce coffre. Ensuite, vous partirez et sans tarder. Nous vous

autoriserons à emporter les vêtements que vous avez sur le dos. »

Dildahl ne se résignait toujours pas à son sort. « C'est incroyable, ce qui m'arrive ! »

Harbig haussa les sourcils dans une mimique de doute. « Vous ne pensiez tout de même pas que vous pourriez continuer éternellement à voler vos clients ? »

— C'est une erreur ! Il doit y avoir moyen de présenter un recours quelque part ! »

Harbig répliqua : « Réjouissez-vous d'avoir affaire à nous et non au sergent de cette section là-bas, qui a déjà choisi un arbre et mesuré une corde. »

Dildahl grommela : « J'entrevois d'étranges coïncidences. Comment êtes-vous si bien renseigné sur ces soldats ? »

— Je suis leur capitaine. Dussel, si vous voulez le savoir, était chef cuisinier à Jehaundel mais, puisque le roi Gax est mort, on n'a plus besoin de ses services et il a toujours espéré tenir une hostellerie à la campagne. Dussel, est-ce exact ?

— En chaque point ! Maintenant, Dildahl, montrez-moi le coffre-fort, ensuite vous vous en irez. »

Dildahl poussa une grande lamentation. « Ayez pitié ! Mon épouse est atteinte dans ses membres inférieurs et incapable de marcher ; les veines saillent comme des serpents violets autour de ses jambes ! Faut-il nous traîner à quatre pattes dans la poussière ? »

Harbig s'adressa à Dussel : « Dildahl paraît se débrouiller pas mal au fourneau et accommode particulièrement bien le poisson. Pourquoi ne pas le garder comme serveur et aide-cuisinier, tandis que sa femme se rendra utile pour traire les vaches, faire du fromage et du beurre, arracher navets, carottes, poireaux, et travailler la terre, le tout à genoux pour ne pas fatiguer ses jambes malades ? Uniquement par la clémence du roi Aillas, évidemment. »

— Dildahl, qu'en dites-vous ? questionna Dussel. Me servirez-vous fidèlement, sans plainte ou paresse, selon mes directives ? »

Dildahl leva les yeux au ciel et serra les poings. « S'il le faut, il le faut. »

— Parfait. Pour commencer, montrez où se trouve votre ou plutôt mon coffre-fort.

— Il est sous le dallage de mon salon privé.

— Maintenant le mien. Vous devez déménager immédiatement et vous installer dans un des cottages. Ensuite nettoyez ce plancher

jusqu'à ce que chaque lame de parquet ait le brillant et la couleur de la paille neuve ! Je désire ne voir ni crasse ni tache sur le sol de l'Auberge des Bords du Lac qui va devenir un lieu de séjour rustique pour la noblesse de Xounges ! »

2

Le Carrefour de Twitten, dans la Forêt de Tantrevalles, était chaque année le site de trois foires, que fréquentaient commerçants et acheteurs de toutes les Isles Anciennes, humains et hafelins de même, chacun avec l'espoir de découvrir quelque merveilleux charme, objet ou élixir qui mette de l'agrément dans son existence ou de l'or dans sa bourse.

La première et la dernière de ce qu'on appelait les « Foires des Gobelins » coïncidaient respectivement avec les équinoxes de printemps et d'automne. La deuxième foire, ou celle du mitan, débutait le soir de ce qui se nommait chez les druides « Pignal aan Haag », chez les fées de la Forêt de Tantrevalles « Fonte de l'Été », chez les archivistes skas « Soltra Nurre », dans la langue de la Norvège préhistorique : un moment marquant le début de l'année lunaire, défini comme étant la nuit de la première nouvelle lune après le solstice d'été. Pour des raisons ignorées, cette nuit était devenue une période d'influences inhabituelles et de pressions obliques exercées par des entités qui s'éveillaient à un état de conscience élémentaire. Des voyageurs parcourant de hauts lieux avaient souvent l'impression d'entendre des voix résonnant dans le vent et le martèlement de sabots lancés au galop dans le lointain.

Dans l'auberge à l'enseigne du Soleil Riant et La Lune en Pleurs, tout près du Carrefour de Twitten, cette nuit était dénommée « Freamas » et signifiait pour Hockshank l'hôtelier un afflux de labeur incessant. Dès avant Freamas, l'auberge s'emplissait de gens de nombreuses sortes qui étaient venus se coudoyer dans une camaraderie dépourvue de protocole, avec l'intention de vendre, d'acheter, de troquer ou seulement de regarder et d'écouter, ou peut-être de chercher un ami perdu de vue depuis longtemps, à moins que ce ne soit un ennemi qui se dérobaît, ou de récupérer un article dont ils avaient été dépossédés ; les aspirations étaient aussi disparates que les gens eux-mêmes.

Parmi ces gens, il y avait Mélancthe, qui était arrivée tôt pour prendre possession de l'appartement réservé à son usage.

Pour Mélanthe, la foire était l'occasion d'échapper temporairement à l'introspection, un endroit où sa présence n'éveillait guère l'attention et pas du tout la curiosité. Hockshank l'aubergiste ne se montrait pas difficile à l'égard de ses clients, pour autant qu'ils payaient en bon or et bon argent, ne causaient pas de désagréments et n'exsudaient pas d'odeurs fétides, dégoûtantes ou étonnantes, si bien que sa salle commune accueillait un vaste échantillonnage de hafelins et d'hybrides, d'originaux et d'êtres sans pareil, ainsi que des personnes comme Mélanthe, apparemment ordinaires dans leurs qualités.

Étant venue de bonne heure la veille de Freamas, Mélanthe alla regarder la construction des loges sur la périphérie du champ de foire. Beaucoup de marchands étalaient déjà leurs marchandises, avec l'espoir de séduire le visiteur aux moyens limités avant qu'il dépense toute sa fortune ailleurs.

Mélanthe passa lentement d'une baraque à l'autre, écoutant sans commentaire les appels frénétiques des camelots, esquissant un sourire quand elle voyait quelque chose qui lui plaisait. À la lisière est de la prairie, elle aperçut une enseigne peinte en vert, jaune et blanc :

Voici remplacement réservé à l'insigne et singulier

ZUCK

NÉGOCIANT EN OBJETS UNIQUES

SOUS LE FIRMAMENT !

Mes prix sont modestes, mes marchandises remarquables !

Pas de garantie ! Pas de retour ! Pas de remboursement !

Zuck lui-même se tenait derrière le comptoir de sa loge : petit personnage potelé, rond de visage, presque chauve, avec une expression interrogatrice naïve. Un nez ressemblant à un bouton et de grands yeux couleur prune s'étirant en pointe aux coins indiquaient la présence de sang hafelin dans son hérédité, de même que le jaune verdâtre de son teint.

Zuck venait régulièrement vendre à la foire et se spécialisait en *materia magica* : les substances dont étaient généralement composés les élixirs et potions. Ce jour-là, ses marchandises comprenaient une nouveauté. Entre un plateau de petites bouteilles de bronze et des cubes de gomme transparente, une seule fleur était présentée dans un vase noir.

L'attention de Mélanthe fut aussitôt attirée. La fleur était étonnante autant par sa conformation curieuse que par ses couleurs, vives et intenses au point de paraître presque palpables : noir brillant, violet, bleu glacier et carmin.

Mélanthe avait du mal à en détacher ses yeux. Elle questionna : « Zuck, bon Zuck, quelle fleur est-ce ? »

— Belle dame, je ne saurais le dire. Quelqu'un de la forêt m'a apporté cette seule fleur pour que je voie si j'en aurais la vente.

— Qui peut bien être ce merveilleux jardinier ? »

Zuck plaça un doigt le long de son nez et sourit à Mélanthe d'un air entendu. « La personne est un fallo y et sa nature réservée. Il veut garder l'anonymat, de façon à ne pas être en butte à des discussions théoriques sans fin ou à des tentatives surnoises pour lui soutirer son secret.

— Les fleurs doivent donc pousser quelque part dans la forêt pas loin d'ici.

— Certes. Ces fleurs sont clairsemées et chacune est plus belle que sa voisine.

— Alors vous en avez vu d'autres ? »

Zuck battit des paupières. « À franchement parler, non. Le fallo y n'a pas son pareil pour l'hyperbole et, de surcroît, il est cupide. Toutefois, j'ai exigé des tarifs modérés dans l'intérêt de ma réputation.

— Il faut que j'achète la fleur ; quel est votre prix, exactement ? »

Zuck regarda en l'air d'un air détaché. « La journée est presque achevée et j'aime terminer sur une vente facile qui serve d'augure pour le lendemain. À vous, belle dame, je demanderai une somme presque insignifiante : cinq couronnes d'or. »

Mélanthe dévisagea Zuck avec une surprise candide : « Tant d'or pour une seule fleur ? »

— Ah, bah ! Le prix paraît élevé ? Dans ce cas, prenez-la pour trois couronnes, car j'ai hâte de clore ma boutique.

— Zuck, cher Zuck, je porte rarement sur moi des pièces d'or ! »

La voix de Zuck perdit un peu de sa rondeur. « Alors quelles pièces avez-vous ? »

— Tenez ! Un joli florin d'argent ! Pour vous, bon Zuck, pour vous entièrement, et je vais prendre la fleur. » Mélanthe se pencha au-dessus du comptoir et ôta la fleur du vase.

Zuck considéra la pièce avec hésitation. « Si c'est pour moi, que

restera-t-il pour le fallooy ? »

Mélancthe porta la fleur à ses narines et baisa les pétales. « Nous le paierons la prochaine fois qu'il nous apportera des fleurs. Je les veux toutes, sans exception !

— Drôle de façon de faire des affaires, grommela Zuck, mais je suppose qu'il faut bien en passer par où vous voulez.

— Merci, cher Zuck ! La fleur est superbe et son parfum de même. Elle exhale un souffle venu tout droit des rives du paradis !

— Ah, ma foi, commenta Zuck, les goûts diffèrent et je ne sens qu'une odeur assez peu recommandable.

— Elle est puissante, dit Mélancthe. Elle ouvre des portes sur des salles où je n'ai encore jamais regardé.

Zuck remarqua d'un ton méditatif : « Une fleur aussi évocatrice est nettement au-dessous de sa valeur au prix d'une seule pièce d'argent.

— Alors en voici une autre pour garantir mes intérêts ! Rappelez-vous, toutes les fleurs doivent m'être réservées, à moi et à moi seule ! »

Zuck s'inclina. « Ainsi en sera-t-il, mais préparez-vous à payer le juste prix.

— N'ayez crainte. Quand le jardinier revient-il ?

— Cela, je ne saurais le dire, puisque c'est un fallooy. »

3

Quand le crépuscule tomba sur la prairie, Mélancthe retourna à l'auberge et ne tarda pas à se rendre dans la salle commune. Elle se dirigea vers une table peu éclairée. Pour son dîner, elle se vit apporter une marmite bouillonnante contenant du lièvre accommodé en civet avec des champignons, des oignons, du persil et du vin, ainsi qu'un quignon de pain frais, de la gelée de groseilles et un flacon de vin de paille. Un atome de poussière descendit se poser sur le vin où il forma une bulle.

Mélancthe remarqua la chose et se figea aussitôt.

De la bulle sortit une petite voix si légère, si faible qu'elle se pencha en avant pour l'entendre.

Le message était bref ; Mélancthe se radossa à son siège et

l'affaissement des coins de sa bouche traduisit son irritation.

Effleurant la bulle de l'index, elle la fit éclater. « Encore, dit-elle entre ses dents. Encore une fois il faut que j'use mon feu pourpre à réchauffer ce monument de décorum glauque et glacé. Mais je n'ai pas besoin de mêler l'un avec l'autre... à moins que le caprice ne m'en prenne. » Elle contempla sa fleur et respira son parfum, cependant que bien loin de là, à Trilda, Shimrod, en train d'étudier un recueil tris ancien, était parcouru par un frisson de malaise.

Il mit le recueil de côté et se leva lentement. Il ferma les yeux et l'image de Mélanthe apparut dans son esprit comme si elle baignait dans une eau noire, nue et détendue, sa chevelure dénouée flottant devant son visage.

Laissant son regard se perdre dans la pièce, Shimrod fronça les sourcils. À un niveau élémentaire et fondamental, l'image était stimulante ; à un autre niveau, elle n'éveillait que le scepticisme.

Shimrod médita un instant ou deux dans le silence de son cabinet de travail, puis il allongea le bras et frappa une clochette d'argent.

« Parle ! ordonna une voix.

— Mélanthe est entrée dans mes pensées portée par un cours d'eau noire, expliqua Shimrod. Elle n'avait qu'un minimum de vêtements, autrement dit rien du tout. Elle a interrompu mon étude et allumé mon sang ; puis elle est partie, souriant avec une froide insolence. Elle ne se serait pas donné cette peine sans un but défini.

— Dans ce cas, découvre son dessein. Nous saurons mieux ainsi comment réagir.

— Ce soir, c'est la Freamas, dit Shimrod. Elle sera au Carrefour de Twitten.

— Rends-toi donc au Carrefour de Twitten.

— Très bien, c'est que ce je vais faire. »

Shimrod apporta d'autres livres et recueils de feuillets sur sa table de travail et, à la lueur d'une seule grosse chandelle, tourna les lourdes feuilles de parchemin jusqu'à ce qu'il trouve le texte qu'il cherchait. Il lut avec une totale concentration, enregistrant dans son esprit les syllabes âpres, tandis qu'un papillon de nuit tournait autour de la flamme de la chandelle, finissant par mourir dans un éparpillement de poussière.

Shimrod bourra une sacoche d'objets utiles et nécessaires. Ses préparatifs étaient terminés. Il sortit sur le chemin devant Trilda, prononça quelques mots, ferma les paupières et exécuta trois pas en arrière. Quand il ouvrit les yeux, il se trouvait près du haut poteau de

fer marquant le Carrefour de Twitten, au cœur même de la Forêt de Tantrevalles. Le crépuscule avait cédé la place à la nuit ; des étoiles d'un blanc adouci luisaient à travers des trouées dans le feuillage. À cinquante mètres à l'est, une réconfortante lumière jaune sortait des fenêtres de l'auberge Le Soleil Riant et La Lune en Pleurs pour se déverser sur la route et c'est dans cette direction que se tourna Shimrod.

La porte bardée de fer avait été calée pour rester ouverte à l'air de la nuit. Sur un côté, Hockshank se trouvait derrière son comptoir, où il découpait un cuissot de venaison ; ailleurs, il y avait des tables, des bancs et des chaises, ce soir tous occupés. Dans un angle au fond, baigné d'ombre, Shimrod remarqua la silhouette immobile de Mélanthe qui était assise apparemment absorbée par les reflets à la surface de son vin, semblant ne pas avoir conscience de sa présence.

Il s'approcha du comptoir.

Hockshank le regarda brièvement du coin de ses yeux d'or ; du sang hafelin coulait dans les veines d'Hockshank. Ses cheveux étaient pareils à de la fourrure couleur de paille pourrissante ; il était légèrement voûté, ses pieds étaient couverts de fourrure jaune grisâtre et, en fait d'ongles à ses orteils, il avait de petites serres noires. Il déclara : « J'ai l'impression de reconnaître en vous une ancienne pratique, mais je n'ai pas de tête pour les noms et, en tout cas, si vous désirez un logement, il n'y en a pas.

— Je suis Shimrod, de Trilda. Naguère, en réfléchissant bien – ou encore en logeant certains de vos clients à l'écurie, nous avons découvert une chambre pour mon usage et votre profit et cet effort nous avait rendus plus heureux tous les deux. »

Hockshank ne s'interrompt pas une seconde dans son travail. « Shimrod, je me souviens bien de vous mais, ce soir, l'écurie est déjà pleine. Déposeriez-vous ici une bourse d'or que je serais quand même incapable de vous dénicher une chambre.

— Une petite bourse ou une grosse ?

— Ce soir, l'une ou l'autre vous paiera un banc dans la salle commune, mais rien de mieux. La clientèle afflue de toutes parts ; j'ai déjà réalisé des compromis délicats. » Hockshank pointa son couteau. « Voyez-vous à la table là-bas ces trois robustes et respectables dames à l'allure imposante ? »

Shimrod se retourna. « Leur dignité est impressionnante.

— Exactement. Ce sont des Vierges Sacrées du temple de Dis, dans le Dahaut. Je leur ai assigné une place dans un dortoir de six lits avec ces trois gentilshommes-là qui ont des feuilles de vigne dans les

cheveux. J'espère qu'ils concilieront leurs différences philosophiques sans troubler personne d'autre dans l'auberge.

— Et la dame assise seule dans le coin ?

Hockshank jeta un coup d'œil à la salle. « C'est Mélanthe la demi-sorcière et elle occupe l'appartement derrière la Porte des Deux Lézards Verts.

— Peut-être pourriez-vous l'amener à partager son appartement avec moi. »

Hockshank suspendit son tranchage de viande. « Si seulement cela se faisait aussi simplement, j'y serais moi-même et vous n'auriez qu'à partager le dessus du poêle avec Dame Hockshank. »

Shimrod s'en alla à une table sur le côté de la salle, où il dîna de venaison avec des groseilles et de l'orge.

Mélanthe finit par se décider à remarquer sa présence. Elle traversa la salle et se glissa dans le fauteuil en face de lui. D'une voix légère, elle questionna : « Je vous ai toujours considéré comme le parangon même de la galanterie. Est-ce que je me trompe tellement dans mon jugement ?

— Presque en tous points, oui. En quoi ma galanterie est-elle en défaut ?

— Puisque c'est moi qui vous ai appelé ici, vous auriez vraiment dû, ce me semble, me rejoindre à ma table. »

Shimrod hocha la tête. « Ce que vous dites est valable sur le plan abstrait. Par contre, dans le passé je vous ai trouvée imprévisible et parfois mordante dans vos récriminations ; c'est une de vos petites manies. J'ai hésité à démontrer publiquement que nous nous connaissions, ce qui vous aurait peut-être cause de l'embarras. Voilà pourquoi j'ai attendu que vous me fassiez signe.

— Bon Shimrod, modeste et toujours prêt à s'effacer ! J'avais raison, au fond. Votre chevalerie est irrécusable.

— Merci, répliqua Shimrod. De plus, je désirais dîner avant que vous me disiez quelque chose qui me coupe l'appétit.

— Avez-vous maintenant l'estomac plein ?

— J'ai bien dîné, encore que la venaison ait été un peu dure, et pendant ce temps vous avez choisi ce que vous vouliez me dire. »

Mélanthe sourit à la fleur qu'elle tenait dans sa main.

« Peut-être n'ai-je rien à vous dire.

— Alors pourquoi ai-je été convoqué par un signal aussi explicite ?

À moins qu'en ce moment des cambrioleurs ne soient en train de mettre à sac Trilda. »

Le sourire de Mélanthe, qui faisait tourner la fleur entre ses doigts, devint distrait. « Il se pourrait que j'aie simplement eu envie d'être vue en compagnie du célèbre Shimrod, pour rehausser ma réputation.

— Bah ! Personne ici ne me connaît, excepté Hockshank. »

Mélanthe jeta un coup d'œil autour de la salle. « C'est un fait, personne ne semble intéressé. La raison est simple : votre modestie. Les déguisements à grand effet de Tamurello ruinent en général l'effet qu'il recherche. Vous êtes plus habile ; vous vous dissimulez sous une forme qui vous offre de grands avantages. »

Shimrod lança de l'autre côté de la table un regard interloqué : « Ah, oui ? Comment cela ?

Mélanthe examina Shimrod sous ses paupières mi-closes, la tête inclinée de côté. « Vous imitez l'homme universel avec une conviction totale ! Votre chevelure est taillée court en travers de votre visage à la mode paysanne et est même de la couleur de la paille qui a servi de litière dans une écurie. Vos traits sont osseux et maigres, mais vous adoucissez leur rudesse par une bouffonnerie de naïf qui rassure les gens. Vous portez ce qui ressemble à une souquenille de paysan et, quand vous mangez, les coudes haut levés, vous déployez l'appétit de qui a peiné de longues heures au milieu des navets. L'ensemble de ces aspects donne un grand avantage, comme vous vous en rendez fort bien compte ! Aucun adversaire n'associerait jamais ce qui apparaît comme un simple d'esprit étique aux yeux papillotants avec le dangereux et débonnaire Shimrod ! C'est un déguisement astucieux.

— Merci, répliqua Shimrod. Vos compliments sont rares ; je les accepte tous avec plaisir... Garçon ! Apportez d'autre vin. »

Mélanthe sourit à sa fleur. « Hockshank vous a-t-il trouvé une chambre pour la nuit ?

— Il m'a offert un banc ici, dans la salle commune. Quelque chose de mieux se présentera peut-être.

— Qui sait ? » murmura Mélanthe.

Le serveur apporta du vin dans un récipient de poterie vernissée grise en forme de carafe, décoré d'oiseaux bleus et verts, ainsi que deux gobelets trapus de même poterie. Shimrod remplit l'un et l'autre gobelet à ras bord. « Eh bien donc, vous m'avez convoqué ici, vous m'avez dépeint comme un rustre et un imbécile, vous m'avez détourné de mon travail. Y avait-il un autre but à votre appel ? »

Mélancthe haussa les épaules. Ce soir-là, elle portait une robe marron foncé dans laquelle elle semblait frêle comme un enfant. « Peut-être vous ai-je appelé parce que je me sentais solitaire. »

Shimrod leva haut les sourcils. « Au milieu de tous ces gens bizarres ? Ce sont vos familiers et les chanteurs qui se joignent à vous sur les rochers !

— Au vrai, Shimrod, je voulais vous voir pour vous demander votre avis sur ma fleur. » Elle montra la corolle ; les pétales – noirs, pourpres, bleu glacier et carmin – semblaient à présent aussi frais que si la fleur venait d'être cueillie. « Sentez ! Sa fragrance est unique. »

Shimrod huma et regarda la fleur avec méfiance. « Elle est vive, en effet, et ses pétales ont une jolie forme. Je n'en ai jamais vu de pareille.

— Et le parfum ?

— Je le trouve un peu trop troublant. Cela me rappelle... » Shimrod s'interrompt et se frotta le menton.

« Quoi ?

— Une image étrange m'est venue à l'esprit, une scène de fleurs en guerre et un grand carnage. Des fleurs avec des jambes et des bras verts gisaient mortes ou blessées à mort ; d'autres exaltées par l'orgueil et la cruauté s'acharnaient sur celles qui étaient perdues et voilà ce que sentait le champ de bataille.

— Quelle façon complexe et subtile de décrire une odeur.

— Peut-être. Où avez-vous eu cette fleur ?

— À la loge du marchand Zuck, qui ne m'a rien dit de ses origines. »

Shimrod but à son gobelet. « Nous avons discuté de mon déguisement et de votre fleur. Quels autres sujets vous intéressent ? »

Mélancthe hocha la tête avec tristesse. « Lors de notre première rencontre, vous étiez dépourvu de toute suspicion. Maintenant, vous jetez des coups d'œil cyniques par-dessus votre coupe de vin.

— J'ai vieilli, répliqua Shimrod. N'est-ce pas le cours ordinaire de la vie ? Quand j'ai commencé à prendre conscience d'être Shimrod, j'étais d'une exubérance absolument indescriptible ! Mergen désespérait de moi et ne voulait même pas entendre le son de ma voix. Je ne me souciais de rien ; je gambadais comme un chevreau et je parcourais le pays avec une nouvelle aventure à tous les tournants.

— Aha, ce soir, vos secrets se révèlent. Comprennent-ils pour ce temps d'imprudence une épouse ainsi qu'un essaim de fils et de

filles ? »

Shimrod rit. « Il n'y a pas d'épouse, c'est certain. Quant aux enfants, en y regardant de près, qui sait ? J'ai mené une vie vagabonde ; j'avais une insouciance d'oiseau et je n'étais que trop sensible au charme des femmes, fussent-elles fées, falloyses ou humaines. Si j'ai engendré des enfants, leur nombre ou leur destin actuel m'est inconnu. Je me pose parfois la question mais à l'époque je ne m'attardais jamais à y réfléchir. Tout cela appartient au passé ; ce soir, Shimrod est assis là, sérieux et subtil, dans son déguisement de paysan. Ceci dit, comment va l'existence pour vous ? »

Mélanthe soupira. « Tamurello est de retour du Mont Khambaste et l'air vibre aussitôt d'intrigues et de rumeurs qui vous intéresseraient peut-être ou peut-être pas.

— J'y prêterai volontiers l'oreille. »

Mélanthe examina la fleur comme si elle la voyait pour la première fois. « Je n'y fais guère attention. De temps à autre, j'entends un nom qui m'est familier ; alors je tourne la tête pour écouter. Par exemple, connaissez-vous le magicien Visbhume ?

— Ce nom ne me dit rien. Eh bien, ce Visbhume, pour quelle raison est-il remarquable ?

— Aucune en particulier. Apparemment, il a été pendant une période apprenti auprès d'un certain Hippolito, maintenant mort.

— J'ai entendu parler d'Hippolito. Il habitait dans le nord du Dahaut.

— Visbhume est allé soumettre à Tamurello je ne sais quel projet tiré par les cheveux et Tamurello l'a envoyé promener. » Et Mélanthe ajouta d'un ton de blâme : « Visbhume n'a pas de principes.

— Comment cela ?

— Oh... pour bien des choses. Comme il n'avait pas obtenu l'appui de Tamurello, il s'est déclaré prêt à servir le roi Casmir de Lyonesse. Ils pensent attaquer le roi Aillas de Troicinet. »

Shimrod s'efforça de feindre l'indifférence. « Et alors, quelles sont ses intentions ?

— Il était question dans leurs plans de se servir de la princesse Glyneth... Vous semblez frappé par cette petite rumeur.

— Vraiment ? Je reconnais éprouver de l'affection envers la princesse Glyneth. Je suis prêt à faire mon possible pour la protéger de tout mal. »

Mélanthe s'adossa à son siège et but pensivement de petites

gorgées du vin de son gobelet. Elle finit par prendre la parole d'une voix égale et douce, encore qu'une oreille subtile y aurait détecté des nuances de moquerie et d'agacement.

« Étonnant que de chastes petites vierges comme Glyneth réussissent à susciter de tels fols déploiements de bravoure, alors que d'autres personnes d'une valeur égale, peut-être déparées par un goitre ou une ou deux marques de variole, peuvent gésir en proie à la souffrance au fond d'un fossé et c'est tout juste si on les remarquera. »

Shimrod eut un rire mélancolique. « Le fait est réel ! L'explication se trouve dans des songeries et des concepts idéaux bien plus forts que la justice, la vérité et la compassion réunies. Mais pas dans le cas de Glyneth. Elle déborde de bonté ; jamais elle ne passerait son chemin en laissant des gens dans le fossé. Elle est toujours de bonne humeur ; elle est loyale et pure comme la clarté du soleil ; elle apporte de la joie au monde par sa seule existence. »

Mélanthe parut déconcertée par la ferveur des remarques de Shimrod. « Elle a en Shimrod un champion zélé. Je ne me doutais pas de votre dévotion.

— Je connais bien Glyneth et je l'aime comme si c'était ma fille. »

Mélanthe se leva, un pli morose à la bouche. « J'avais oublié ; le sujet m'ennuie. »

Shimrod se leva aussi. « Mélanthe, vous retirez-vous pour la nuit ?

— Oui, la salle commune devient bruyante. Venez avec moi si cela vous tente.

Faute de mieux, j'accepte. » Shimrod prit le bras de Mélanthe et les deux se rendirent dans l'appartement derrière la Porte des Deux Lézards Verts.

Shimrod alluma les chandelles du candélabre posé sur la table. Mélanthe, debout au milieu de la pièce, fixa la fleur dans ses cheveux, sans cesser d'observer Shimrod. Elle laissa choir sa robe marron et se tint nue dans la clarté des chandelles. « Shimrod, ne suis-je pas belle ?

— Sans aucun doute, indiscutablement ! Mais enlevez la fleur, elle détourne de vous. »

Mélanthe esquissa une moue. « Mais elle me plaît ! Shimrod, venez m'embrasser.

— Ôtez la fleur ! Je la trouve repoussante.

— Comme vous voudrez. » Mélanthe jeta la fleur sur la table. « Maintenant allez-vous m'embrasser ?

— Je ferai mieux que cela », répliqua Shimrod. Et ainsi passèrent les premières heures de la soirée.

À minuit, alors que les deux étaient couchés serrés l'un contre l'autre, Shimrod déclara : « J'ai la sensation désagréable que vous étiez sur le point de me raconter quelque chose d'autre sur le compte du sorcier Visbhume.

— Oui, effectivement.

— Alors pourquoi ne pas le dire ?

— Parce que je craignais de vous voir vous mettre sens dessus dessous et accomplir aussitôt un acte inutile.

— À quelle sorte d'acte pensez-vous ?

— Vous ne pouvez plus rien maintenant, Visbhume s'est déjà rendu à Ombreleau et en est reparti pour une de ses cachettes, un endroit appelé Tanjecterly. »

Une onde glacée parcourut Shimrod. « Et il a emmené Glyneth avec lui ?

— C'est la rumeur. Mais vous n'êtes pas en mesure de l'empêcher. Le fait est accompli.

— Pourquoi Visbhume a-t-il agi ainsi ?

— Il travaillait pour le compte de Casmir. De plus, à en croire Tamurello, ce genre de projet est cher au cœur de Visbhume.

— Il doit savoir qu'il vient de fixer un court terme à sa vie », répliqua Shimrod.

Mélanthe l'étreignit. « C'est quand vous êtes comme ça que vous me plaisez le plus. »

Shimrod la repoussa. « Vous auriez dû m'avertir tout de suite, si vous aviez l'intention de m'en parler.

— Ah, Shimrod ! Il faut vous rappeler les sentiments mêlés que j'éprouve pour vous. Je suis à l'aise et même heureuse en votre compagnie mais je ne tarde pas à avoir envie de vous blesser et de vous causer toutes les souffrances imaginables.

— Vous avez de la chance que je n'ai pas d'envies de ce genre, quand bien même vous les suscitez. »

Shimrod s'habilla.

« C'est bien ce que je craignais, commenta Mélanthe. Shimrod le chimérique se précipite vers Tanjecterly pour sauver sa précieuse Glyneth.

— Où est Tanjecterly ? Comment y va-t-on ?

— L'itinéraire est décrit dans le plus rare de tous les livres, un livre que Visbhume a dérobé à Hippolito.

— Et qui s'appelle ?

— L'Almanach de Twitten ou quelque chose du même acabit... Shimrod ! Partez-vous vraiment ? »

La seule réponse fut le bruit de la porte qui se refermait derrière Shimrod. Mélanthe haussa les épaules et ne tarda pas à s'endormir.

Au matin, vibrante d'une grande joie anticipée, Mélanthe se rendit à la boutique du marchand Zuck, où elle fut de nouveau déçue.

« J'ai parlé au fallo, déclara Zuck. Il n'y aura pas d'autres fleurs à cette foire. Les plantes n'ont donné que celle-là. Il y en aura d'autres à l'automne, car les boutons sont déjà formés, et le fallo dit que vous devez apporter de l'or, car l'argent ne suffit pas pour des marchandises si capiteuses. »

Mélanthe émit un son étouffé. « Zuck, je viendrai à l'automne et il faut que vous réserviez les fleurs pour moi seule ! Est-ce d'accord ?

— Pour autant que vous paierez en or.

— Aucune difficulté sur ce point. »

4

Rentré à Trilda, Shimrod se dirigea aussitôt vers son cabinet de travail. Dans l'Index Pantologique, il découvrit une référence à « Tanjecterly ».

La source des renseignements concernant Tanjecterly se trouve dans ce livre extrêmement rare et quelque peu suspect qu'est l'*Almanach de Twitten*. Tanjecterly est décrit comme l'un d'une série, ou d'un cycle, de dix mondes qui comprend le nôtre. Les communications sont difficiles à découvrir et évanescences par nature.

D'après Twitten, Tanjecterly – semblable à notre monde sous certains rapports ordinaires – en diffère de façon notable à d'autres points de vue. Les habitants passent pour être variés et comprennent même des tribus d'êtres à apparence humaine, ainsi que d'autres dont la similitude est tout au plus superficielle.

L'environnement de Tanjecterly est décrit comme malsain et, en

fait, mortel pour les personnes qui s'y déplaceraient sans adaptation. À noter que Tanjecterly n'est peut-être rien qu'une des fables imaginées par Twitten ; ses caprices et plaisanteries sont bien connus. Par ailleurs, l'*Almanach* passe pour être un ouvrage d'une grande complexité doté de cohérence, ce qui semble donner créance au volume.

Shimrod tapa sur la clochette d'argent. Une voix dit : « Tu travailles tard, Shimrod.

— J'ai été convoqué à un rendez-vous par Mélanthe la Sorcière. Je l'ai rencontrée à l'Auberge du Soleil Riant et La Lune en Pleurs, j'étais convaincu qu'elle m'avait appelé pour m'annoncer des nouvelles et c'était bien le cas, encore qu'elle ait pris son temps pour les dire.

« Elle a parlé d'un sorcier de peu d'envergure appelé Visbhume, naguère apprenti auprès d'Hippolito. Visbhume s'est entretenu avec Tamurello, qui l'a envoyé au roi Casmir de Lyonesse. Ensuite, d'après Mélanthe, Visbhume est allé à Ombreleau et, pour des raisons pas entièrement claires, il a kidnappé Glyneth et l'a emmenée en Tanjecterly.

« L'index classe Tanjecterly comme un lieu peut-être bien imaginaire, mentionné par Twitten dans *son Almanach*.

— Alors donc, quelles sont tes intentions ?

— Je ne peux que faire ce qu'escompte Mélanthe et aussi, c'est possible, Tamurello. Je vais me rendre à Ombreleau. Là, j'espère découvrir qu'il s'agit soit d'une blague soit d'une situation où je serai en mesure de contrecarrer les projets de Visbhume. Sinon, il faut que j'aille où Visbhume a conduit Glyneth, c'est-à-dire éventuellement en Tanjecterly même. »

La voix calme déclara : « Cela semble une intrigue compliquée. Plusieurs motivations viennent à l'esprit. Comme toi, je soupçonne que Tamurello a donné ses instructions à Mélanthe. Elle a déjà merveilleusement réussi à t'inciter à te précipiter bêtement dans le chaos d'entremondes ; elle et Tamurello ont sans doute raisonné que, si leur plan avait donné de tellement bons résultats auparavant, pourquoi n'en donnerait-il pas à nouveau ? Visiblement, ils veulent que tu fonces avec un bel héroïsme dans Tanjecterly, d'où tu ne reviendras jamais : pour eux, une belle réussite ! Ils te détruisent et me paralysent. Tu ne dois t'aventurer là-bas sous aucun prétexte. C'est un piège évident !

« Deuxièmement, si Visbhume opère sur l'ordre de Casmir, alors l'objectif pourrait aussi être de bouleverser, affoler et mettre à mal le

roi Aillas. J'ai senti récemment, et ceci le confirme, que Tamurello a enfin découvert l'insolence de passer outre à mes édits et je dois le punir.

— Tout cela est bel et bon, répliqua Shimrod. Mais Glyneth ?

— Je ne connais rien sur Tanjecterly. Apparemment, il faut que je m'informe. Au matin, je te communiquerai ce que j'aurai trouvé ; tu devras ensuite conseiller le roi Aillas. Mais ni lui, ni toi, ni le prince Dhrun, vous ne devez prendre le chemin de Tanjecterly.

— Alors comment Glyneth sera-t-elle sauvée ?

— Nous enverrons notre agent. Maintenant, il faut que j'aille travailler. »

5

Au crépuscule, Aillas et Dhrun, sur des chevaux épuisés et trempés de sueur, franchirent la douve par le vieux pont-levis de bois et arrivèrent ainsi à Ombreleau.

Shimrod sortit les accueillir. Aillas et Dhrun scrutèrent son visage, avec l'espoir d'y trouver une trace de réconfort. Shimrod secoua la tête.

« Je connais quelques faits succincts et ce qu'ils indiquent est pire que jamais. Je suis incapable même d'échafauder des conjectures sur ce qui arrive à Glyneth. Venez, entrons dans la maison et je vous raconterai ce que je sais. Pour le moment, une hâte désordonnée ne nous servirait à rien ; ce soir au moins, nous resterons assis tranquillement, nous nous reposerons et nous formerons des plans de notre mieux. »

Aillas répliqua : « Vous ne m'insufflez pas d'optimisme.

— Il n'y a pas à en avoir. Venez. Weare a servi notre dîner et je vous parlerai de Tanjecterly. »

Dhrun demanda : « Où est-ce ?

— Tu vas l'apprendre. »

Aillas et Dhrun mangèrent du bœuf froid et du pain tandis que Shimrod donnait ses explications.

« Je commencerai par le commencement, déclara Shimrod. Il y a quelques centaines d'années, Twitten le Sorcier a soit compilé lui-

même, soit obtenu d'une autre source un volume qui s'est appelé par la suite l'Almanach de Twitten. C'est ce même Twitten qui, dans des intentions inconnues, a placé le poteau de fer à un croisement dans la Forêt de Tantrevalles, quoi qu'en disent certaines légendes.

« L'Almanach, à ce que j'ai appris, décrit un cycle de mondes dont l'un est Tanjecterly.

« Hippolito le Magicien possédait cet Almanach et, apparemment, a enseigné la manière de l'utiliser à son apprenti Visbhume ; quand. Hippolito a disparu, probablement pour mourir, Visbhume a emporté l'Almanach.

— J'ai entendu parler de ce Visbhume, dit Aillas. Selon tous les renseignements que j'ai eus, c'est un personnage bizarre et déplaisant qui travaille pour Casmir. Il est déjà venu au Troicinet et a procédé à une enquête minutieuse concernant Dhrun auprès de Dame Ehirme et des siens, qui semblent lui avoir touché un mot des circonstances de la naissance de Dhrun, que Casmir ignore toujours.

— Voilà peut-être la raison des agissements de Visbhume, répliqua Shimrod. Il a emmené Glyneth pour apprendre ce qu'il y a à savoir sur la question. »

Dhrun grogna. « Qu'il nous rende Glyneth ! Je lui raconterai tout ce qu'il a envie de connaître et même davantage. »

Aillas dit entre ses dents serrées : « Montrez-moi la porte pour entrer dans Tanjecterly. S'il l'a brutalisée, je lui romprai les os !

— Et voilà ! dit Shimrod avec un sourire triste. Murgén estime que Tamurello est au fond de l'affaire et Tamurello espère que tous ceux qui ont une profonde affection pour Glyneth vont se précipiter tête baissée en Tanjecterly où ils seront perdus à jamais. Murgén a interdit ces actions-là.

— Alors, que pouvons-nous faire ? s'insurgea Dhrun.

— Rien, jusqu'à ce que nous ayons des nouvelles de Murgén. »

6

Le lendemain matin, Dhrun montra le chemin jusqu'à la cabane de bûcherons au cœur des Bois Sauvages où ses chiens avaient suivi la piste de Glyneth. Comme la première fois, la cabane se dressait seule dans une petite clairière et semblait abandonnée.

Aillas approcha et s'apprêta à en franchir le seuil. Il fut retenu par un appel impératif : « Halte, Aillas ! Reculez ! Si vous tenez à la vie, n'entrez pas dans la cabane ! »

Murgen s'avança. Ce jour-là, il avait l'apparence d'un grand bûcheron droit comme un I avec des cheveux blancs coupés court. Il s'adressa à Dhrun : « Quand vous avez retrouvé la trace de Glyneth jusqu'ici, avez-vous pénétré dans la cabane ? »

— Non, messire. Les chiens s'étaient arrêtés sur le seuil et avaient une attitude bizarre. J'ai jeté un coup d'œil par l'embrasure et vu que la cabane était vide ; l'endroit m'a paru sinistre et je suis parti.

— C'était agir sagement. Vous voyez ce reflet doré autour du seuil ? Il est à peine visible dans la clarté du jour. Il marque la voie d'accès à Tanjecterly et cette voie est encore ouverte. Si vous désirez mettre une grande joie au cœur du roi Casmir, passez cette porte. »

Aillas demanda : « Puis-je appeler par le seuil ? »

— Appelez. Votre voix ne peut pas causer de mal. »

Aillas vint se placer tout près et cria par l'ouverture :

« Glyneth ! C'est Aillas ! M'entends-tu ? »

Le silence était profond. Aillas se détourna à regret et regarda Murgen qui traçait dans la terre devant la cabane un carré de six mètres de côté. Avec le soin le plus méticuleux, il creusa un certain nombre d'autres marques à l'intérieur de ce périmètre, puis recula. De sa sacoche, il tira une petite boîte creusée dans un bloc de cinabre vermillon et en jeta le contenu vers le carré qu'il avait délimité.

Une vapeur blanche dense en envahit l'intérieur et se dissipa brusquement avec un bruit feutré d'explosion, laissant derrière elle un édifice de pierre grise. L'unique possibilité d'accès était un haut portail de fer noir, orné d'un panneau où se déployait l'Arbre de Vie.

Murgen alla au portail, l'ouvrit largement, fit signe aux autres. « Venez. »

Quand il franchit le portail. Aillas éprouva un sentiment déconcertant de familiarité, comme s'il avait déjà passé là. Shimrod savait pertinemment où ils se trouvaient : c'était l'entrée de la grande salle de Swer Smod.

« Venez, répéta Murgen. Il y a motif de se hâter. Les dix mondes sont en mouvement et se déplacent les uns par rapport aux autres. La voie de Visbhume semble solide mais on ne sait pas quand elle sera détruite. Comme nous ne pouvons pas l'emprunter, nous avons besoin d'un agent d'une nature appropriée. J'ai fait l'étude nécessaire. Au tour de la synthèse, maintenant. En route, allons à mon cabinet de

travail. »

Murgen conduisit la compagnie à une salle meublée d'étagères, d'armoires et de tables supportant des appareils inconnus. Des fenêtres du côté est donnaient sur les contreforts du Teach tac Teach et, au-delà, sur la sombre vastitude de la Forêt de Tantrevalles.

Murgen désigna un banc. « Asseyez-vous, s'il vous plaît... Voyez cette armoire. Elle m'a coûté un grand labeur et une douzaine de dettes de reconnaissance dans des endroits peu recommandables. Toutefois, ce qu'il faut est là. De cette armoire émane une clarté jaune verdâtre ; c'est en fait la substance de Tanjecterly. La créature qui se trouve à l'intérieur est un jeune féroce syaspique originaire des Monts Dyades de Tanjecterly. Pour le moment, c'est un simple modèle schématique ; quand il sera activé, lui aussi rayonnera de la substance de Tanjecterly et il formera l'armature de notre construction. Il a également d'autres vertus : il est fort, vigilant, agile et rusé. Il est inaccessible à la peur et loyal jusqu'à la mort. Ses défauts sont le revers de la même médaille : il est sauvage et devient un monstre à la furie destructrice quand il est provoqué et parfois même en l'absence de provocation. Il est aussi sujet à des accès de frivolité imprévisibles qui entraînent les êtres de son espèce dans des expéditions de dix ou quinze mille kilomètres pour manger d'un certain fruit. Telle est la base de notre agent. »

Aillas examina la créature d'un air de doute. Elle avait un peu plus d'un mètre quatre-vingts et présentait dans ses grandes lignes une apparence humaine, avec une grosse tête reposant sur des épaules massives, de longs bras, des mains terminées par des serres, avec des pointes saillant des jointures. Une fourrure noire couvrait son crâne, s'étirait en bande le long du dos et entourait la région pelvienne. Ses traits étaient épais et frustes, le front était bas, le nez court, la bouche musclée ; des yeux d'or fauve regardaient par une fente entre des crêtes de cartilage.

Murgen reprit la parole : « Ceci n'est pas la bête elle-même, qui ne nous serait d'aucune utilité, mais ses principes de construction qui définissent sa nature. La nuit dernière, j'ai cherché dans cent mondes et dans une période comptant un million d'années. Je ne suis toujours pas satisfait mais, en un laps de temps aussi court, je ne peux pas découvrir mieux. »

Il referma l'armoire sur le féroce syaspique et en ouvrit une autre, laissant voir le simulacre d'un jeune homme robuste portant des chausses de cuir retenues à la taille par une ceinture à boucle. « Cette créature apparaît à nos yeux sous l'aspect d'un homme parce que notre cerveau fait cette interprétation ; inutile de penser autre chose.

Il vit parmi les lunes de la lointaine Achnar [41] et il est accoutumé aux plus extrêmes déchaînements de terreur et à la proximité continuelle de la mort. Il survit parce qu'il est impitoyable et intelligent ; son nom est Tul le Tueur. À nos yeux et pour notre esprit, il semble un beau jeune homme bien fait au physique élégant et nous allons nous servir de cette matrice quand nous le joindrons au féroce, ce que nous exécutons maintenant. »

Murgen plaça les armoires l'une contre l'autre puis, allant à une table, il prit ce qui paraissait être une feuille de papier découpée selon des modèles et l'appliqua sur une autre série de patrons. Il s'affaira pendant un moment avec les patrons, les armoires et des appareils. « Et voilà ! dit-il. La synthèse est réalisée. Nous appellerons le produit "Tul ». Voyons comment il se présente. »

Il ouvrit la porte de l'armoire, montrant un nouvel être doté de caractéristiques empruntées à ses deux éléments constitutifs. La tête s'articulait sur un cou épais et court ; le visage était modelé de façon brutale ; les bras, mains, jambes et pieds étaient nettement plus humains. Tul portait ses courtes chausses de cuir ; par contre, la fourrure de poils noirs ne couvrait plus que le crâne, le cou et une partie du dos.

Murgen déclara : « Tul n'est pas encore vivant, il a besoin d'autres composants : la détermination, une intelligence totalement développée et de l'affinité pour notre propre humanité. Chacun de vous trois peut fournir ces qualités ; chacun de vous trois, à sa manière, aime Glyneth. Shimrod, j'estime que tu es celui qui convient le moins. Dhrun, vous feriez avec joie l'abandon de votre vie pour Glyneth ; mais les qualités que je cherche, c'est en Aillas que je les trouve.

— Quel que soit ce dont vous avez besoin, je suis prêt à le donner. »

Murgen devisagea Aillas. « Il en résultera malaise et faiblesse, car vous devez infuser dans cette créature la force de votre esprit et une bonne quantité de votre sang humain rouge. Tul ne connaîtra rien de vous, mais ses vertus humaines, si l'on peut utiliser ces termes, seront les vôtres. »

Aillas hocha la tête. « Shimrod, Dhrun, attendez dans la salle. »

Dhrun et Shimrod quittèrent le cabinet de travail. Une heure s'écoula. Murgen parut.

« J'ai envoyé Aillas à Ombreleau. Il a fourni plus de lui-même que je m'y attendais et il est affaibli. Qu'il se repose. D'ici une semaine, il sera rétabli.

— Et la créature nommée Tul ?

— Je lui ai donné ses instructions et elle a déjà franchi le passage pour entrer dans le Tanjecterly. En route, allons voir quelles nouvelles elle nous envoie. »

Les trois retournèrent par le vestibule dans la clairière des Bois Sauvages. Murgén fit se dissoudre l'édifice de pierre grise ; les trois s'approchèrent de la cabane de bûcherons.

Une bouteille de verre noir surgit dans l'embrasure de la porte et atterrit à leurs pieds. Murgén en extirpa un message :

Je ne trouve à proximité ni Glyneith ni Visbhume. J'ai questionné quelqu'un qui avait observé tout ce qui s'était passé. Glyneith a pris la fuite, échappant à Visbhume qui s'est lancé à sa poursuite. La piste est nette. Je vais la suivre.

XV

1

Par un beau matin d'été, Glyneth se leva avec le soleil. Elle se débarbouilla, puis peigna ses cheveux qui s'étaient allongés et tombaient en souples boucles d'or brun un peu au-dessous de ses oreilles. C'étaient des cheveux magnifiques à ce qu'on lui avait dit : pleins de reflets et rayons, mais peut-être un tantinet plus longs que la commodité ne l'exigeait car, à présent, le vent pouvait les ébouriffer, si bien qu'ils requéraient de l'attention pour demeurer convenablement coiffés. Couper ou ne pas couper ? Glyneth étudia la question avec soin. Des galants de la cour lui avaient assuré que sa chevelure mettait joliment en valeur les contours de son visage. Par contre, la seule personne dont l'opinion comptait réellement à ses yeux ne semblait jamais remarquer si ses cheveux étaient longs ou courts.

« Ah ah, se dit Glyneth, nous allons changer tout cela, puisque je crois savoir maintenant comment m'y prendre. »

En cette matinée radieuse, elle mangea comme petit déjeuner du porridge plus un œuf à la coque et un verre de lait, puis se retrouva avec la journée entière devant elle. Le lendemain, Dhrun arriverait pour l'été ; aujourd'hui était son dernier jour de solitude.

Glyneth envisagea une promenade à cheval jusqu'au village mais, pas plus tard que la veille lorsqu'elle était partie rendre visite à son amie Dame Alicia, au Manoir du Chêne Noir, un homme bizarre en charrette anglaise lui avait fait signe de s'arrêter et lui avait posé les questions les plus surprenantes.

Glyneth avait poliment confirmé son identité. Oui, elle connaissait très bien le prince Dhrun ; personne ne le connaissait mieux. Était-ce vrai, donc, que Dhrun avait vécu pendant un certain temps dans un fort de fées ? À ce stade, Glyneth s'était dispensés de poursuivre la conversation. « Je ne puis vous le certifier par moi-même, messire. Pourquoi ne pas adresser vos questions au roi Aillas, à la cour, si cela vous intéresse vraiment ? Là, vous apprendrez ce qui est fait réel et ce

qui est supposition en l'air.

— Excellent conseil ! C'est agréable de se promener à cheval aujourd'hui. Allez-vous loin ?

— Je vais chez des amis, répliqua Glyneth. Bon jour à vous, messire. »

Ce matin-ci, Glyneth conclut qu'elle ne tenait pas à courir le risque d'une nouvelle rencontre avec ce curieux gentilhomme – c'était presque comme s'il l'avait attendue au passage-et elle décida donc de faire un tour dans les bois.

Elle prit son panier, embrassa Dame Flora et promit de rentrer à temps pour manger à déjeuner les baies qu'elle projetait de ramasser. Ce disant, elle se mit en route en direction des Bois Sauvages.

La forêt n'avait jamais été plus belle, ce jour-là. Sous le soleil, le feuillage étincelait de mille nuances de vert et une brise soufflant du lac produisait un murmure plaisant.

Glyneth connaissait un endroit où les fraises sauvages polissaient en abondance et ne semblaient jamais manquer mais, tandis qu'elle suivait le sentier, son attention fut attirée par le plus beau papillon qu'elle avait jamais vu. Il planait devant elle, étalant des ailes d'au moins quinze centimètres d'envergure et d'une forme tout à fait inhabituelle, tachetées d'orange, de noir et de rouge. Glyneth hâta le pas avec l'espoir qu'il se pose, ce qui lui permettrait de l'examiner à loisir, mais il vola de plus en plus vite et, en définitive, arrivant à une clairière, il pénétra dans une cabane de bûcherons.

Vraiment bizarre, songea Glyneth. Quel papillon stupide ! Elle regarda par la porte et eut l'impression de voir une curieuse lueur jaune-vert, mais n'y prêta pas autrement attention. Elle entra dans la cabane et regarda partout, mais le papillon avait disparu. Sûr une vieille table à l'autre bout de la pièce était étalé un morceau de parchemin. Glyneth lut :

PEUT-ÊTRE ÊTES-VOUS SURPRISE, MAIS TOUT BA VIEN ET
TOUT IRA BIEN. VOTRE EXCELLENT AMI SIRE VISBHUME
VOUS AIDERA ET VA VOUS PROCURER UNE GRANDE JOIE.
ENCORE UNE FOIS, NE CRAIGNEZ RIEN ! FIEZ-VOUS
ENTIÈREMENT AU NOBLE SIRE VISBHUME ET FAITES CE
QU'IL VOUS DIRA.

Vraiment étrange, pensa Glyneth. Pourquoi serait-elle surprise ? Et pourquoi se fier à Visbhume et lui obéir ? Pas question ! Toutefois,

sans aucun doute, il se passait quelque chose d'insolite. D'abord le papillon, puis la clarté singulière oui envahissait à présent la pièce. Il y avait de la magie dans l'air ! Glyneth avait eu une indigestion de magie et ne voulait plus en entendre parler. Elle se dirigea vers la porte ; elle ne se souciait plus du papillon ni des fraises, elle n'avait qu'une envie, se retrouver aussi vite que possible en sécurité chez elle à Ombreleau.

Elle sortit de la cabane, mais où était la forêt ? Elle avait sous les yeux un paysage inconnu ; où se trouvait-elle donc ?

Deux soleils planaient au zénith d'un ciel gris comme les bruyères et tournaient paresseusement l'un autour de l'autre, l'un vert, le second jaune citron. Une courte herbe bleue poussait sur la pente d'une colline qui descendait jusqu'à une rivière tranquille et lente coulant de droite à gauche dans une vaste plaine plate. À l'endroit où la rivière atteignait l'horizon un objet semblable à une lune noire planait dans le ciel et la seule vue de cet objet suscita en Glyneth un spasme de peur déraisonnable, d'horreur même. Sentant grandir sa terreur, Glyneth se détourna pour regarder ailleurs.

De l'autre côté de la rivière, des collines basses et des vallons ondulaient dans une succession rythmique majestueuse et finissaient par se fondre les uns dans les autres. Une chaîne de montagnes, noires et brun clair, surgissait du lointain à gauche et allait en s'abaissant se perdre à l'horizon. Plus près, le long des berges de la rivière, croissaient des arbres avec un feuillage presque sphérique, rouge foncé ou bleu ou bleu-vert. Au bord de la rivière, un petit homme était courbé sur la pelle avec laquelle il creusait la boue. Il portait un sarrau marron foncé, et un chapeau marron à large bord dissimulait ses traits. Cent mètres plus loin le long de la berge, une barque se balançait près d'un appontement primitif.

En examinant le paysage, Glyneth ne put s'empêcher d'être émerveillée par l'éclat et la netteté des couleurs. Ce n'étaient pas les couleurs de la Terre ! Où avait-elle abouti ?... Derrière elle résonna le bruit d'une petite toux polie. Glyneth se retourna vivement. Sur un banc à côté de la cabane était assis l'inconnu qui lui avait parlé la veille. Elle le dévisagea avec une surprise mêlée de consternation.

Visbume se leva et s'inclina. Il ne portait ni manteau ni cape, il avait seulement une volumineuse chemise de soie noire aux vastes manches trop longues qui lui recouvraient presque le bout des doigts ; le col était attaché par une ample cravate de soie brochée noir et rouge. Ses chausses étaient également volumineuses et en soie noire, tombant jusqu'à terre et laissant tout juste voir de longs escarpins noirs étroits.

« Nous nous sommes déjà rencontrés, ce me semble ? questionna Visbhume d'un ton des plus distingués.

— Nous avons parlé sur la route hier », dit Glyneth. Puis, la voix tremblant d'espoir, elle demanda : « Pouvez-vous m'indiquer comment retourner à la forêt, s'il vous plaît ? Je suis attendue chez moi pour déjeuner.

— Aha ha ha ! répliqua Visbhume. Le chemin doit se trouver quelque part par là.

— Je m'en doute, mais je ne le vois nulle part... Pourquoi êtes-vous ici ?

— Présentement, j'admire le splendide paysage de Tanjecterly. Vous êtes Glyneth, je pense. Si je puis m'exprimer ainsi, votre personne rehausse dans une large mesure la beauté de ces perspectives déjà charmantes. »

Glyneth fronça les sourcils et pinça la bouche mais ne trouva rien à répondre qui ne semble désagréable.

Visbhume reprit, en affectant comme précédemment un accent de distinction aristocratique : « Appelez-moi sire Visbhume. Je suis un chevalier d'excellent rang, versé dans toutes les phases de la chevalerie et dans tous les arts courtois qui ont maintenant la vogue en Aquitaine. Vous tirerez un énorme bénéfice de ma protection et de mes enseignements.

— C'est aimable à vous, messire, répondit Glyneth. J'espère en effet que vous voudrez bien m'enseigner comment retourner à la forêt. Il faut que je sois dans une heure à Ombreleau, sinon Dame Flora va s'inquiéter terriblement.

— C'est un vain espoir, déclara Visbhume pompeusement. Que Dame Flora s'arrange pour calmer son anxiété. La porte fonctionne dans une seule direction et nous devons découvrir la fissure correspondante pour le retour. »

Glyneth regarda tout autour d'elle d'un air de doute.

« Comment trouve-t-on cette fissure ? Si vous me le dites, je la chercherai.

— Rien ne presse, riposta Visbhume avec une note d'âpreté dans la voix. Je considère ceci comme une circonstance enchanteresse, avec personne pour nous déranger ou nous contrecarrer comme c'est souvent le cas. Nous nous mettrons à l'aise et chacun prendra plaisir aux capacités de l'autre. Je possède une douzaine de talents ; vous allez battre des mains dans votre joie d'avoir tant de chance. »

Glyneth, jetant un bref regard de côté sur Visbhume, garda un

silence prudent... Il avait peut-être l'esprit dérangé. Avec précaution, elle suggéra : « Ce lieu inconnu ne semble pas vous inquiéter. Ne préféreriez-vous pas être chez vous avec votre famille ? »

— Ah, mais je n'ai pas de famille ! Je suis un ménestrel errant ; je connais une musique à l'énergie palpable, une musique qui vous fait battre le cœur et taper des pieds ! »

Visbhume tira un petit violon de sa sacoche et, se servant d'un archet démesuré, joua une gigue joyeuse et dansa en même temps : lançant la jambe en l'air, se trémoussant, levant haut les coudes, tout en produisant sa musique stridente encore que sémillante.

Finalement, les yeux étincelants, il s'arrêta.

« Pourquoi ne dansez-vous pas ? »

— À la vérité, sire Visbhume, je suis anxieuse de trouver le chemin pour rentrer chez moi. S'il vous plaît, pouvez-vous m'aider ?

— Nous verrons, nous verrons, répliqua Visbhume d'un ton désinvolte. Venez vous asseoir près de moi et donnez-moi un ou deux renseignements.

— Messire, laissez-moi vous conduire à Ombreleau, où nous pourrons parler à loisir. »

Visbhume leva la main. « Non, non ! Je connais tout ce qu'il y a à savoir sur les astucieuses jeunes demoiselles qui disent "Oui" quand elles pensent "Non" et "Non" quand elles pensent : "Visbhume, je vous en prie et comment donc !" Je désire converser ici, où la franchise fera de vous ma suprême favorite, et ne sera-ce pas plaisant ? Allons, asseyez-vous. Je savoure la sensation de votre présence délectable.

— Sire Visbhume, je préfère rester debout. Dites-moi ce que vous désirez savoir.

— Je suis intrigué par le prince Dhrun et sa prime enfance. Il semble bien âgé pour un père aussi jeune.

— Messire, les personnes concernées n'aimeraient peut-être pas que je bavarde inconsidérément avec des inconnus.

— Mais je ne suis pas un inconnu ! Je suis Visbhume, grandement séduit par votre fraîche et jeune beauté ! Ici sur Tanjecterly, il n'y a personne pour ergoter, personne pour rouler de gros yeux indignés, personne pour crier à l'impudicité. À nous la liberté de nous livrer aux plus audacieuses relations charnelles... mais, ah ! j'en laisse peut-être trop entendre. Ne pensez qu'à ma quête de vérité ! J'ai besoin seulement de quelques faits pour contenter ma curiosité. Parlez, ma chère. Allez-y, parlez. »

Glyneth s'efforça de prendre un ton détaché. « Mieux vaut que nous retournions à Ombreleau, vous et moi. Là, vous pourrez questionner Dhrun en personne et il vous répondra sûrement avec amabilité. Vous aurez acquis mon estime et je n'aurai rien à me reprocher. »

Visbhume eut un petit rire. « Vous faire des reproches, ma chère ? Jamais ! Venez plus près, que je caresse vos cheveux soyeux, avec peut-être un baiser pour votre récompense. »

Glyneth recula d'un pas. Les intentions manifestes de Visbhume étaient franchement alarmantes, étant donné que s'il lui faisait subir des violences, il n'oserait pas la libérer de peur qu'elle le dénonce. Dans ce cas, son unique protection était de lui refuser les renseignements qu'il demandait. Visbhume l'observait du coin de l'œil avec un sourire rusé, comme s'il avait la faculté de suivre le cours de ses réflexions. Il déclara : « Glyneth, je suis une personne qui danse sur un air joyeux. Cependant il m'arrive parfois, par nécessité et commodité, d'être obligé d'accorder mes pas à des accents plus sinistres. Je déteste les excès où les événements tournent mal et la confiance affectueuse se trouve à jamais détruite. Saisissez-vous ce que j'entends par là ?

— Vous voulez que je vous obéisse et vous me promettez que j'en souffrirai si je ne le fais pas. »

Visbhume ricana. « C'est franc et catégorique ; la musique de ces mots n'est pas agréable. Toutefois...

— Sire Visbhume, votre musique, je m'en moque comme d'une guigne. Je dois vous dire aussi qu'à moins de me laisser courtoisement partir d'ici, vous en répondrez au roi Aillas et ceci est aussi sûr que le soleil se lève et se couche.

— Le roi Aillas ? Oh là ! Les soleils de Tanjecterly ne se couchent ni ne se lèvent ; ils décrivent des rondes gracieuses dans le ciel. Bon. Le tissu de notre amour n'est pas encore déchiré ! Dites-moi ce que je désire savoir – au fond, ce n'est pas grand-chose – ou il me faudra vous contraindre à une aimable obéissance. Je vais vous montrer, afin que vous connaissiez mon pouvoir. Regardez ! »

Il se dirigea vers une haie voisine et cueillit une fleur aux vingt pétales roses et blancs. « Vous voyez cette fleur ? N'est-elle pas délicate et innocente ? Regardez ce que je fais. » Sortant de la manche noire ses longs doigts maigres et blancs, Visbhume – pétale par pétale – détruisit la fleur, à chaque pétale dédiant un sourire à Glyneth qui l'observait avec une terreur grandissante.

Visbhume jeta la fleur morte. « Par ce moyen, j'ai introduit de la

richesse dans mon âme. Mais ce n'est qu'un hors-d'œuvre, alors que je veux me rassasier. Regardez ! »

Il fouilla dans sa sacoche et y trouva une petite flûte en argent. Retournant près de la haie, il souffla dans son instrument. Le regard de Glyneth avait été attiré par un étui cousu sur le côté de la sacoche, qui laissait apparaître le manche d'un stylet. Elle se déplaça d'un pas vers la sacoche, mais Visbhume s'était tourné de façon à pouvoir surveiller ses mouvements.

Un oiseau à huppe bleue vola jusqu'à la haie pour écouter Visbhume jouer de la flûte. Déplaçant ses doigts blancs avec agilité, ce dernier exécutait des fioritures, des trilles, de petits arpèges endiablés et l'oiseau pencha la tête de côté afin d'entendre ces folles notes merveilleuses.

Par la magie des fées, Glyneth avait le don de connaître la langue de toutes choses. Elle cria à l'oiseau : « Envole-toi. Il te veut du mal ! »

L'oiseau pépia avec inquiétude, mais Visbhume l'avait déjà attrapé et il le rapporta vers le banc. « Maintenant, ma chère, regardez bien ! Et, rappelez-vous, tout ce que je fais a ses raisons d'être. »

Sous les yeux de Glyneth horrifiée, Visbhume perpétra des atrocités sur l'oiseau et finalement le laissa choir en lambeaux par terre. Il essuya ses doigts avec un soin dégoûté sur une touffe d'herbes et sourit à Glyneth. « Voilà comment mon sang s'échauffe et une agréable saveur est ajoutée à ce que nous connaissons l'un de l'autre. Ainsi donc approchez, gente Glyneth, je suis prêt à caresser votre ardente personne. »

Glyneth respira à fond et força ses traits dans une caricature de sourire. Avec lenteur, elle avança vers Visbhume qui roucoula de ravissement. « Ah, charmant, charmant, charmant ! Vous venez comme le doit une chère jeune fille ! » Il ouvrit grands les bras ; Glyneth asséna sur sa poitrine étroite une bourrade qui le rejeta tout vacillant en arrière, la bouche arrondie en un « O » pourpre de saisissement. Glyneth empoigna la sacoche, tira le stylet de son étui. Quand Visbhume revint vers elle en trébuchant, elle frappa. Son bras fut détourné, le stylet plongea dans la joue gauche de Visbhume, traversa sa bouche et ressortit par la joue droite. Ce stylet, doté de propriétés magiques, pouvait être retiré uniquement par la main qui l'avait enfoncé. Visbhume poussa un gloussement de douleur affolé et se mit à courir en cercle ; Glyneth s'empara de sa sacoche et descendit la pente à fond de train jusqu'à la rivière. À cent mètres en aval, elle aperçut l'appontement. Visbhume s'était élancé en bondissant à sa poursuite, le stylet dépassant toujours de ses joues.

Glyneth courut à l'appontement et sauta dans la barque. Le

pêcheur qui creusait dans la vase près de la rive s'exclama avec colère : « Halte ! N'abîmez pas mon bateau ! Allez jouer vos mauvais tours ailleurs ! »

C'était dit dans un langage inconnu, mais son don des langues permit à Glyneth de le comprendre parfaitement ; néanmoins, elle largua l'amarre et poussa la barque au milieu de la rivière juste au moment où Visbhume accourait sur l'appontement. Il resta planté à agiter les bras en s'efforçant d'appeler, mais le stylet gênait sa langue et ses paroles étaient à peine compréhensibles :... ma sacoche !... Glyneth ! Revenez, vous ne savez pas ce que vous faites !... les passages vers notre monde, nous ne retournerons jamais ! »

Glyneth chercha des rames, mais n'en trouva pas. La barque fut saisie par le courant et emportée vers l'aval, tandis que Visbhume suivait en bondissant le long de la berge, proférant des supplications et des ordres étranglés, jusqu'à ce qu'un second cours d'eau qui se jetait dans la rivière lui barre la route, l'obligeant à s'arrêter et à regarder Glyneth dans sa barque dériver au-delà de son champ de vision en même temps que sa sacoche.

Visbhume arriva bientôt à un bac manœuvré par deux hommes à l'esprit lent qui exigèrent des espèces sonnantes et trébuchantes avant de le transporter de l'autre côté de l'eau. N'ayant pas de monnaie, Visbhume fut contraint de se défaire de la boucle d'argent d'un de ses souliers en échange de son passage.

Au terminus du bac, Visbhume découvrit une forge. Contre paiement de la boucle restante, le forgeron scia le manche du stylet ; puis, cependant que Visbhume piaillait de douleur, il saisit avec une pince la pointe de la lame qu'il tira pour l'extirper par la joue droite de Visbhume.

D'une poche pratiquée dans sa manche volumineuse, celui-ci sortit une boîte blanche ronde. Il ôta le couvercle et secoua la boîte pour en faire tomber une tablette de baume jaune cireux. Avec des soupirs et des exclamations de satisfaction, il massa ses blessures avec le baume, soulageant la souffrance et guérissant les entailles. Il remit le baume dans la boîte et la boîte dans la poche de sa manche ; les morceaux du stylet, il les fourra dans une poche de côté de ses chausses, puis il repartit à la poursuite de Glyneth.

Il parvint finalement au bord de la rivière principale. La surface de l'eau était vide ; le bateau avait dérivé bien loin hors de vue.

La barque flottait sur l'eau, les berges défilant de chaque côté. Glyneth ne bougeait pas plus qu'une pierre, par peur que la barque vienne à osciller et la précipite dans l'eau profonde et noire ; elle songeait qu'elle n'aimerait pas explorer les profondeurs de cette rivière. Elle regarda tristement par-dessus son épaule ; chaque minute qui s'écoulait l'éloignait un peu plus de la cabane et du passage pour retourner d'où elle était venue. Elle se dit : « Mes amis m'aideront ! » Quelles que soient les circonstances, il fallait qu'elle se cramponne à cette conviction – parce qu'elle savait que c'était vrai.

Autre idée manquant de charme : que faire si elle était prise de faim ou de soif ? Oserait-elle manger et boire les substances de Tanjecterly ? Il y avait de fortes chances qu'elles l'empoisonnent. En imagination, elle se vit manger une bouchée de fruit et aussitôt suffoquer puis devenir noire et enfler en une répugnante parodie d'elle-même.

« Il faut que je cesse de penser des choses comme ça ! se dit-elle d'un ton résolu. Aillas viendra à mon secours dès qu'il découvrira que j'ai disparu. Shimrod aussi et naturellement mon cher Dhrun... Le plus tôt sera le mieux, car cet endroit est effrayant ! »

Des arbres sphériques au feuillage rouge, bleu et bleu-noir bordaient les berges. À plusieurs reprises, Glyneth aperçut des animaux auprès de la rivière : un taureau blanc avec une tête d'insecte et des piquants le long de l'échine ; une sorte d'homme-échassier tout mince, haut de quatre mètres cinquante, avec un cou étroit et un visage pointu adapté pour chercher noix et fruits dans le feuillage.

Elle inventoria le contenu de la sacoche. Elle découvrit un livre relié en cuir intitulé *Almanach de Twitten*, manifestement copié récemment d'après un ouvrage plus ancien. Elle trouva une petite bouteille de vin et une petite boîte où il y avait un quignon de pain et un morceau de fromage. C'étaient les réserves de vivres de Visbhume et Glyneth présuma que la bouteille et la boîte se remplissaient à nouveau par magie après usage. Elle remarqua d'autres objets dont l'utilité n'était pas aussi évidente, y compris une demi-douzaine de petites ampoules de verre grouillant d'insectes.

En l'absence de Visbhume, Glyneth commençait à éprouver un peu moins de désespoir. Tôt ou tard, ses amis la trouveraient et la ramèneraient chez elle ; de cela elle se sentait sûre... Pourquoi Visbhume questionnait-il avec autant d'insistance sur les circonstances de la naissance de Dhrun ? Il ne pouvait agir que dans l'intérêt du roi Casmir et par conséquent la révélation des faits ne serait pas à

l'avantage de Dhrun.

La barque dériva dans des hauts fonds marécageux.

Glyneth plongea les mains dans l'eau pour attraper une branche flottante qu'elle utilisa en guise de perche pour faire avancer la barque jusqu'au rivage. Elle grimpa sur la berge et examina les environs vers l'amont mais n'aperçut aucun signe de Visbhume. Elle se tourna vers l'aval et découvrit une file de pitons rocheux dévalant d'une haute chaîne de montagnes qui finissaient par aboutir dans la rivière. Glyneth considéra ces crags d'un œil méfiant, pensant qu'ils pouvaient bien être le repaire de bêtes féroces. La barque et le personnage trapu au grand chapeau marron qui creusait la vase indiquaient l'existence d'une population humaine – mais où ? Et quelle sorte d'êtres humains ?

Glyneth resta plantée au bord de l'eau à considérer le paysage : silhouette désolée en jolie robe bleue. Rien d'impossible à ce que tout l'art magique de Shimrod échoue à la trouver et qu'elle passe la fin de ses jours sous le soleil vert et le soleil jaune de Tanjecterly... à moins que Visbhume ne la rattrape et l'hypnotise avec sa flûte d'argent.

Elle cligna des paupières pour chasser ses larmes. Avant tout, il lui fallait un refuge qui la mette à l'abri de Visbhume.

Les crags qui cascadaient jusqu'à la rivière l'intriguaient. Si elle grimpait jusqu'à la crête voisine, elle aurait une vue panoramique du pays et découvrirait peut-être un village humain. L'idée n'était pas exempte de sinistres éventualités ! Les étrangers ne se voyaient pas accorder aimablement l'hospitalité partout, pas même dans les pays de la Terre.

Glyneth hésitait donc et se demandait quelle était la meilleure solution pour survivre. La barque offrait une certaine sécurité et elle n'avait guère envie de la quitter.

Son indécision fut subitement dissipée. De l'eau émergea une colonne vigoureuse, du diamètre de sa propre taille» terminée par une tête triangulaire, avec un seul œil vert et une grande gueule garnie de crocs. L'œil se fixa sur elle ; la gueule béa, révélant une cavité rouge foncé ; la tête se jeta es avant, mais Glyneth avait déjà reculé d'un bond.

La tête et le cou se renforcèrent lentement dans la rivière. Frissonnante, Glyneth s'éloigna à reculons de la barque qui ne semblait plus une source de salut... Eh bien donc, en route pour la crête.

Elle débarrassa la branche de ses brindilles pour s'en servir comme massue, canne ou lance de fortune. Jetant sur son épaule la courroie

de la sacoche de Visbhume, elle prit aussi vaillamment que possible la direction des crags, longeant la rivière vers l'aval.

Elle parvint sans incident à leur pied et monta sur la première élévation de terrain. Elle s'y arrêta pour reprendre haleine et » regardant du côté où elle était venue, elle eut un coup au cœur en croyant voir dans le lointain une forme noire bondissante : presque certainement Visbhume.

Les rochers étaient proches, parmi lesquels elle trouverait probablement moyen de se cacher. Elle gravit une pente entre des monticules de pierres curieusement spiralées... Quand Glyneth passa à côté, elles se déroulèrent subitement.

Glyneth eut un cri de terreur étranglé ; elle était entourée par de hautes et minces créatures couleur de pierre grise, avec de grandes têtes pointues. Des yeux comme des disques de verre noir et de longs opercules ressemblant à du cuir en guise de narines produisaient un effet de tristesse comique, nullement rassurant, surtout quand un des membres du groupe lança une corde autour du cou de Glyneth et l'entraîna à un petit trot affairé le long d'un sentier serpentant au milieu des rochers.

Dix minutes plus tard, le groupe déboucha sur une platière au bout de laquelle se dressaient des crags abrupts. Les gobelins-anguilles poussèrent Glyneth dans un enclos déjà occupé par une créature ronde à six pattes avec un corps rose mat surmonté d'un objet ressemblant à un énorme polype orange, frangé par cent pédoncules terminés chacun par un œil.

Les yeux se tournèrent pour regarder Glyneth, qui se trouvait maintenant à un stade dépassant la terreur, ses émotions anesthésiées... Irréel. Elle ferma les paupières et les rouvrit. Rien n'avait changé.

Les parois de l'enclos étaient faites de branches entrelacées d'une façon primitive et désordonnée. Glyneth essaya furtivement la solidité de ces entrelacements et conclut que sans trop d'effort elle réussirait à pratiquer un trou assez gros pour permettre son passage. Elle observa un instant les gobelins-anguilles en se demandant quel serait le meilleur moment pour tenter une évasion. À présent, le groupe était rassemblé autour d'une cavité dans le roc, au diamètre d'environ un mètre vingt, d'où s'exhalaient des volutes de fumée ou de vapeur.

Plusieurs gobelins-anguilles touillaient la substance que contenait la cavité avec des palettes à long manche. De temps à autre, l'un ou l'autre palpa ce qu'il y avait sur les palettes et le goûtait avec de fines expressions de connaisseur. Conservant sur le ton du chuchotement, ils arrivèrent à un consensus. Plusieurs entrèrent dans

l'enclos détachèrent adroitement avec un couperet deux des pattes de la bête rose. Sans se préoccuper des piaulements de douleur qu'elle poussait en boitillant jusqu'à la paroi de l'enclos, les gobelins-anguilles laissèrent choir les pattes dans la cuve de pierre. D'autres lancèrent une balle de végétaux par l'orifice fumant. Une créature noire ressemblant à une crevette, qui rugissait, beuglait et se débattait furieusement dans ses liens, fut traînée aussi jusqu'à la cuve et précipitée dedans. Ses cris atteignirent en crescendo le stade du hurlement, puis s'abaissèrent au niveau d'un gargouillis plaintif, diminuèrent et s'éteignirent.

Des yeux comiquement lugubres étaient maintenant tournés vers Glyneth dont les joues furent enfin sillonnées de larmes. « Comme c'est triste, comme c'est terrible, qu'il me faille mourir dans cet affreux trou alors que je n'en ai pas envie, pas envie du tout ! »

Un son perçant endiablé monta du sentier : les notes aiguës et ioulantes de la flûte d'argent de Visbhume. Les gobelins-anguilles se figèrent, puis se retournèrent et donnèrent des signes d'agitation.

Visbhume apparut, avançant d'une allure vive à la cadence de sa musique, avec de temps à autre une cabriole de pure extravagance quand il jouait une phrase qu'il considérait comme particulièrement réussie.

Les gobelins-anguilles se mirent à trembler et à tressauter, comme mus en dépit de toute inclination, et commencèrent à bondir sur place, tandis que Visbhume exécutait des gigue et des saltarelles impétueuses.

À la fin, il s'arrêta et clama d'une voix grêle dans un langage qui, Glyneth le devina, était celui des gobelins-anguilles : « Qui est le maître ici, le seigneur de l'irrésistible clic-clac-cliquetis-clac ? »

Tous chuchotèrent : « C'est vous ! C'est vous ! Les Anguilles Progressistes sont vos fidèles ! Posez votre arme épouvantable. Nous faut-il sauter et bondir jusqu'à épuisement ? »

— Je vous ferai miséricorde, mais d'abord un dernier pas redoublé dans l'intérêt de votre santé et aussi pour que vous vous souveniez encore mieux de moi !

— Épargnez-nous ! crièrent ceux qui s'étaient dits les Anguilles Progressistes. Venez goûter la bonne vase de notre marmite ! » Et : « Laissez de côté votre magie, mangez de la vase ! »

Glyneth avait tiré à force de côté et d'autre sur l'entrelacement de branches de l'enclos ; elle créa un trou et s'y faufila. *Ça y est ! Vite, va-t'en ! Cours, cours, cours !*

Visbhume tendit le bras. « Je vais cesser et j'emmènerai avec moi cette créature qui songe en ce moment à quitter l'enclos. Rattrapez-la et amenez-la-moi. »

Les Anguilles Progressistes s'élancèrent pour cerner Glyneth et l'une d'elles l'empoigna par les cheveux. Une lourde pierre, plus grosse que deux poings réunis, s'abattit en sifflant sur la face de l'Anguille qu'elle réduisit instantanément en bouillie.

Des cailloux crépitèrent sur le flanc de la montagne ; Glyneth se retourna brusquement dans un état proche de la crise de nerfs ; elle ne fut pas rassurée par la silhouette de ce qui paraissait être une monstrueuse bête à demi humaine, noire sur le ciel lavande. La créature demeura un moment immobile à évaluer la scène au-dessous d'elle, puis elle fonça parmi les rochers avec ce qui semblait un mépris total pour la pesanteur : bondissant, courant, glissant et, finalement, sautant au milieu des Anguilles Progressistes. Elle tira une épée du fourreau fixé à sa ceinture de cuir et, avec une ardeur impétueuse, frappa d'estoc et de taille. Glyneth recula, affolée par les bruits effrayants qui montaient du combat. Des têtes avec des yeux écarquillés de surprise roulaient sur le sol ; des torses à demi coupés en deux s'affaissaient et se mettaient à ramper avec des sursauts grotesques, pour finir en général par choir dans la marmite de pierre.

Avec des sifflements et des soupirs, les Anguilles s'enfuirent dans les rochers, sourdes aux ordres furibonds de Visbhume. En désespoir de cause, il souffla dans sa flûte un son impératif qui fit s'arrêter net les fuyards.

« Tenez bon ! hurla Visbhume. Attaquez cette bête stupide, avec force, de toutes les directions ! Elle se dérobera devant votre assaut ! »

Les Anguilles Progressistes contemplèrent la scène de carnage avec de grands yeux vides d'expression. Visbhume les exhorta de nouveau : « Frappez avec vigueur ! Lancez des pierres, des choses qui blessent ou même des ordures puantes ! Prenez des lances. Transpercez-moi ça de part en part ! »

Quelques Anguilles obéirent à ces injonctions et ramassèrent des pierres comme projectiles, mais la colère de Visbhume n'en fut pas apaisée. Il cria : « Attaquez ! Capturez ! Mobilisez les vers de bataille ! A l'action, tous ! »

La bête humaine essuya son épée sur un cadavre et montra à Glyneth une grimace de lèvres étirées et de dents blanches assez difficile à interpréter. Reculant, Glyneth trébucha et amorça une chute dans la marmite de pierre, mais la créature la saisit par le bras et la tira en lieu sûr. Glyneth regarda avec affolement autour d'elle, à la recherche d'une voie facile pour fuir cet endroit affreux ; du coin de

l'œil, elle aperçut la trajectoire descendante d'une grosse pierre. Elle se jeta de côté et la pierre tomba avec fracas sur la surface qu'elle venait de quitter. Une autre pierre s'abattit en oblique et vint frapper l'homme-bête à l'épaule. Il se retourna d'un bond avec un rugissement de rage mais choisit de ne pas attaquer. Il jeta Glyneth sur son dos et gravit en bondissant le flanc de la montagne.

Visbhume hurla aussitôt une protestation indignée : « Vous emportez ma sacoche, ma propriété ! Lâchez-la tout de suite ! Le vol est un crime ! La sacoche est à moi, avec mes biens précieux ! »

Glyneth n'en serra que plus fort la sacoche contre elle et fut emportée en haut de la pente à une vitesse qui lui donna le vertige.

La créature s'arrêta enfin et déposa Glyneth sur le sol. La jeune fille s'attendait à ce qu'elle la dévore ou use d'elle de quelque impensable façon, mais la créature alla regarder dans la direction d'où elles étaient venues. Elle se retourna, presque indifférente dans sa conduite, sans rien de menaçant, et Glyneth poussa un profond soupir. Elle rajusta ses habits qui s'étaient mis en désordre, puis attendit, la sacoche de Visbhume dans les bras, se demandant avec désolation ce que la créature comptait faire d'elle.

L'homme-bête émit des sons, laborieusement : on aurait dit que son larynx était pour lui un instrument nouveau et inconnu. Glyneth écouta attentivement ; s'il lui voulait du mal, pourquoi peinerait-il pour qu'elle le comprenne ? Soudain elle s'avisa qu'il cherchait à la rassurer ; sa peur la quitta et, en dépit de tous ses efforts pour se maîtriser, elle fondit en larmes.

La créature continua à proférer des sons et commença à atteindre l'intelligibilité. Glyneth oublia ses larmes pour s'appliquer à écouter. Elle l'encouragea : « Parlez lentement... Répétez. »

D'une voix empâtée qui articulait avec peine, l'être mi-homme mi-bête parvint à former des mots compréhensibles. « Je vais vous aider... n'ayez pas peur. »

Glyneth questionna timidement : « Quelqu'un vous a-t-il envoyé à mon secours ? »

— Un homme aux cheveux blancs m'a envoyé. Son nom est Murgen. Je suis Tul. Murgen m'a dit ce que je devais faire.

— Et c'est quoi ? questionna Glyneth dont l'espoir renaissait.

— Vous conduire à l'endroit par où vous êtes entrée ici, le plus rapidement possible. Nous n'avons guère de temps, puisque j'ai été obligé de venir aussi loin pour vous trouver. Nous nous sommes déjà trop attardés. »

Saisie d'une nouvelle appréhension, Glyneth demanda : « Et si nous arrivons trop tard ? »

— Je vous expliquerai à ce moment-là. » Tul alla regarder vers le bas de la pente. « Nous devons partir ! Les vers de rocher arrivent avec des lances à longue pointe pour faire couler mon sang. Un homme en noir les commande.

— C'est Visbhum. Il est magicien et j'ai emporté sa sacoche, ce qui l'a mis en colère.

— Je le tuerai tout à l'heure. Pouvez-vous marcher ou vous porterai-je ?

— Je peux très bien marcher, merci, répliqua Glyneth. Voyager sur votre épaule avec mon postérieur en l'air, cela manque de dignité.

— Voyons à quelle vitesse vous savez courir dignement. »

Ils gravirent la pente jusqu'à ce que Glyneth commence à haleter, sur quoi Tul la jeta de nouveau sur son épaule et escalada les rochers à pas de géant. Glyneth, qui était tournée vers l'arrière, ne voyait que le vide et des perspectives lointaines vers le bas ; Tul semblait ignorer la pesanteur et l'équilibre, de sorte que Glyneth finit par fermer les yeux.

En haut de la crête, il la déposa sur le sol.

« Maintenant, il suffit de nous rendre là-bas, de l'autre côté de cette forêt, et nous trouverons la petite maison. Je pense qu'il nous reste une heure ou deux avant que la voie se termine. Si tout se passe bien, vous serez vite chez vous. »

Glyneth regarda Tul du coin de l'œil. « Et vous ? »

Tul eut l'air déconcerté. « On ne me l'a pas dit.

— Avez-vous un foyer ici, ou des amis ?

— Non.

— C'est bizarre.

— Partons, dit Tul. Le temps presse. »

Les deux coururent le long de la crête, Tul insistant toujours pour accélérer l'allure – et, quand Glyneth fut incapable de continuer à courir, il la souleva encore une fois pour la porter, puis descendit en oblique la pente de la montagne à grandes enjambées bondissantes. Finalement, dans un endroit situé derrière la forêt, il la mit à terre.

« En route, allons voir comment la situation se présente. »

Ils s'engagèrent sous les boules de feuillage bleu nuit ou rouge violacé et examinèrent la prairie couverte d'une herbe rase. La cabane

se dressait à une centaine de mètres. Au bord de la rivière survint Visbhume, juché sur un grand animal octopode noir plat comme une planche dans sa région dorsale, avec pour tête un amalgame complexe de cornes, d'yeux au bout de pédoncules flexibles et de pièces buccales en forme de trompe ; sur son échine horizontale longue de six mètres, Visbhume se pavanait dans les coussins de la banquette supérieure d'un howdah [42] blanc. Derrière marchait une bande de vingt Anguilles Progressistes porteuses de lances, ainsi qu'une douzaine d'autres créatures en armure d'une substance métallique noire, avec de hauts casques coniques qui leur descendaient jusqu'aux épaulettes. Ces chevaliers-gobelins avaient des masses d'armes et des lances, et ils avançaient sur de lourdes jambes courtes.

Tul dit : « Écoutez attentivement parce que le temps manque. Je vais me rendre à l'autre extrémité de la forêt et je me montrerai. Quand ils se prépareront à m'attaquer, courez à la cabane. Autour de la porte, vous remarquerez une lumière dorée. Arrêtez-vous et prêtez l'oreille. Si vous n'entendez rien, la voie est sûre ; vous pouvez l'emprunter. Si vous entendez des bruits discordants ou n'importe quel son, ne vous aventurez pas ; le passage se ferme et vous seriez broyée en mille miettes. Est-ce clair ?

— Oui, mais vous ?

— Ne vous tracassez pas pour moi. Vite, maintenant ; préparez-vous ! »

Glyneth s'écria : « Tul, est-ce que je dois vous attendre ? »

Tul fit un geste pressant « Non ! » Il s'éloigna en courant à travers la forêt.

Quelques instants plus tard, Glyneth entendit la clameur aiguë de Visbhume : « Voilà la bête ! À l'attaque ! Enfoncez dedans vos lances, fer et hampe comprise ; brisez-lui les os avec vos masses d'armes ! Frappez de toutes vos forces et visez bien ! Taillez-la en menus morceaux, cette affreuse créature ; que son sang rouge jaillisse et coule ! Mais attention, tous ! Ne frappez ni transpercez la jeune fille ! »

Les chevaliers-gobelins s'élancèrent lourdement au pas de course, les Anguilles Progressistes sautillaient à côté, cependant que Visbhume venait bien loin derrière.

Glyneth attendit aussi longtemps qu'elle l'osa puis, choisissant son moment, elle sortit comme une flèche de la forêt.

Visbhume la vit aussitôt et, faisant tourner son long destrier, le mit au galop pour traverser la prairie et l'intercepter. Derrière accoururent les Anguilles Progressistes qui sifflaient et chuchotaient.

Glyneth s'arrêta court ; elle n'atteindrait jamais la cabane à temps ; elle battit en retraite dans la forêt. Visbhume cria : « Halte ! Avez-vous envie de retourner à Ombreleau ? Alors ne bougez plus et écoutez-moi ! »

Glyneth attendit, hésitante. Visbhume amena son coursier à décrire lourdement une courbe majestueuse et l'immobilisa juste entre Glyneth et la cabane. « Glyneth, répondez ! Que me direz-vous ? »

Glyneth cria : « Je veux rentrer à Ombreleau.

— C'est cela. Alors il faut me raconter ce que je désire apprendre. »

Le visage de Glyneth se crispa sous l'effet d'une torturante indécision. Dhrun et Aillas souhaiteraient, l'un et l'autre, qu'elle dise tout ce qu'elle connaissait, si cela lui permettait de se sauver. Mais Visbhume respecterait-il ses promesses ?

Elle savait pertinemment que non.

Quelques Progressistes se faufilaient-vers elle, le dos courbé, avec l'intention de lui sauter dessus pour l'attraper.

Elle recula vers la forêt. Sur une inspiration subite, elle s'arrêta. Fouillant dans la sacoche de Visbhume, elle en sortit une des ampoules de verre pleines d'insectes ; elle la projeta au milieu des Anguilles Progressistes.

Pendant un instant, celles-ci demeurèrent immobiles, leurs yeux en forme de disque voilés de consternation ; puis, laissant choir leurs lances à long fer, elles partirent dans la prairie d'une démarche vacillante, en sifflant et chantant, de temps à autre elles se roulaient par terre, agitant bras et jambes comme des fléaux. Il y en eut qui plongèrent dans la rivière et qu'on ne revit plus ; d'autres se vautrèrent dans la boue près de la berge et rampèrent en toute hâte vers l'aval.

Visbhume s'exclama : « Glyneth, les minutes s'envolent ! Je ne risque rien, puisque ma voie est mystérieuse, mais vous serez perdue à jamais ! »

Glyneth répliqua de sa voix la plus cajoleuse : « Visbhume, laissez-moi repartir pour Ombreleau, je vous en prie ! Et je vous remercierai, bien que vous m'ayez amenée ici ; et le roi Aillas lui-même répondra à vos questions.

— Ha ha ! Ai-je donc l'air si bête ? Le roi Aillas n'aura rien de plus pressé que me faire pendre. Ergotez-vous avec moi pendant que les minutes précieuses s'écoulent ? Je vois le portail ; il est encore ouvert mais déjà le tour doré commence s'estomper. Parlez tout de suite !

— Laissez-moi passer d'abord. »

Visbhume hurla de rage. « C'est moi qui pose les conditions, pas vous ! Parlez maintenant ou je franchis le portail en vous abandonnant aux viles Anguilles ! »

Tul jaillit soudain de la forêt et bondit vers Visbhume qui poussa un cri de peur et mit son coursier en posture de défense, avec une paire de tentacules lovés qui se déroulèrent subitement en direction de Tul.

Celui-ci ramassa une des lances à long fer et s'avança, tournant en cercle et feignant avec la lance prête à être projetée, mais toujours Visbhume s'abritait derrière le cou haut dressé et voici qu'à leur tour les chevaliers-gobelins entrèrent en scène.

Visbhume commença à se plaindre hautement sur le mode revendicatif : « Le temps presse ! Laissez-moi tranquille, que je puisse retourner sur la Terre ! Comment osez-vous me harceler de cette façon ? Chevaliers, tuez-moi cette bête, et vite ! Le contour s'estompe ; va-t-il falloir que je reste sur Tanjecterly ? »

Tul cria : « Glyneth ! Passez le portail !

Glyneth contourna furtivement Visbhume et sa monture octopode à échine plate pour tenter encore une fois d'atteindre la cabane. Elle s'arrêta net. La masse d'armes haut brandie, les chevaliers s'étaient approchés dans l'intention d'attaquer Tul. Leurs bras s'abattirent, mais Tul esquiva et plongea dans leur groupe. Glyneth ne voyait plus qu'un tourbillon confus, puis les chevaliers prirent le dessus du seul fait de leur nombre.

L'angoisse arracha un cri à Glyneth qui saisit une lance, se précipita, frappa un des chevaliers ; une lourde jambe revêtue de mailles lui décocha dans l'estomac un coup qui la projeta à la renverse. Elle vit ensuite les chevaliers sauter en l'air comme par l'effet d'une explosion : c'était Tul qui se relevait sous eux. Une masse d'armes dans chaque main, il écrasa des têtes et envoya rouler au loin ses adversaires. Apercevant Glyneth, il cria : « Allez à la cabane ! Évadez-vous pendant que c'est possible ! »

Glyneth s'exclama éperdument : « Je ne peux pas vous laisser vous battre seul ! »

Tul gémit de frustration. « Serai-je donc tué pour rien ? Sauvez-vous, faites-le au moins pour moi ! »

À la grande horreur de Glyneth, un chevalier noir se redressa de toute sa taille ; il leva haut sa masse d'armes et l'asséna de toute sa force sur Tul, qui esquissa une glissade de côté pour éviter le coup mais tomba de nouveau sur le gazon. Sanglotant de désespoir, Glyneth se détourna et courut vers la cabane, elle découvrit alors que

Visbhume la précédait, fonçant à longues enjambées caracolantes, pointe du pied en avant, sa préoccupation n'étant plus à présent que de partir de Tanjecterly.

Visbhume arriva à la cabane, Glyneth sur ses talons. Il poussa un croassement de désespoir et s'arrêta net « Ah, quelle tristesse et quelle désolation accumulée par-dessus la tristesse ! Le doré a disparu ! La porte est close ! »

Glyneth avait de même été figée sur place par l'émotion. L'aura couleur d'or autour de l'embrasement de la porte s'était complètement dissipée et il n'y avait plus que le bois rongé par les intempéries.

Visbhume se tourna lentement vers Glyneth, une lueur jaune dans les yeux. Elle eut un mouvement de recul. Visbhume parla d'une voix rendue gutturale par la colère.

« Il m'incombe maintenant de rendre la justice ! Par votre fait, je suis bloqué ici sur Tanjecterly, obligé d'attendre pendant je ne sais quelle longue période de temps. La faute est vôtre et le châtiment le sera aussi. Préparez-vous à des événements doux et amers à la fois qui dureront longtemps. »

La face grimaçante, il avança en chancelant, Glyneth l'esquiva, mais Visbhume allongea ses doigts maigres en ouvrant largement les bras. Elle lança un coup d'œil désespéré par-dessus son épaule, ne vit qu'un champ de cadavres. Eh bien, elle se jetterait dans la rivière... Au-dessus de Visbhume se dressa une ombre. Tul, perdant son sang par une douzaine de blessures, le saisit par le cou, le souleva haut et le jeta sur le sol où il resta à se tortiller en pleurnichant. Tul brandit son épée, mais Glyneth s'écria : « Non ! Nous avons besoin qu'il nous renseigne ! »

Tul se laissa choir comme une masse sur le seuil de la cabane. Glyneth vint à lui. « Vous êtes blessé, vous saignez ! Je n'ai rien pour vous soigner. »

Tul secoua la tête d'un air morne. « Ne vous inquiétez pas. »

Elle s'adressa à Visbhume. « Quels médicaments et baumes y a-t-il dans cette sacoche ?

— Il n'y en a pas ! »

Glyneth l'examina attentivement. « Comment avez-vous guéri les endroits où je vous avais frappé ? »

Visbhume dit d'un ton pincé : « Je ne suis muni que de choses pour mon usage personnel ! Donnez-moi ma sacoche maintenant, je vais en avoir besoin.

— Visbhume, comment avez-vous cicatrisé vos joues ?

— Peu importe, rétorqua Visbhume avec humeur. C'est mon affaire personnelle. »

Glyneth souleva avec peine l'épée de Tul.

« Visbhume, répondez-moi, sinon je vous coupe la main et j'observe comment vous soignez votre blessure ! »

Elle brandit l'épée. Regardant avec stupeur le visage blême et crispé de la jeune fille, Visbhume fouilla dans une poche cousue à l'intérieur de sa manche. Il sortit d'abord sa flûte d'argent, puis son violon avec son archet, sous forme réduite par magie, ensuite les deux fragments du stylet cassé, enfin une petite boîte blanche ronde qu'il tendit d'un geste dédaigneux à Glyneth.

« Enduisez les blessures de cette cire. Ne la gâchez pas. Elle est très précieuse. »

Glyneth posa l'épée avec méfiance et oignit avec la cire les entailles, estafilades, contusions et coups de lance reçus par Tul – sans tenir compte des protestations de Visbhume contre cet usage généreux d'un article lui appartenant Émerveillée, Glyneth vit les coupures se refermer et la chair redevenir intacte sous l'effet magique du baume. Tul soupira. Glyneth qui opérait aussi doucement qu'elle le pouvait questionna d'un ton inquiet : « Pourquoi soupirez-vous ? Est-ce que je vous fais mal ? »

— Non... Des idées bizarres me traversent l'esprit... Des scènes qui se passent dans des endroits totalement inconnus de moi. »

Visbhume se leva et remit de l'ordre dans ses vêtements. Il déclara sur un ton de froide dignité : « Je vais maintenant me charger de ma sacoche, monter sur mon arvicole plate-échine et quitter ces lieux funestes. Vous m'avez causé des torts incalculables, vous avez meurtri mon corps et empêché mon départ légitime de Tanjecterly. Toutefois, étant donné les circonstances, je vais refréner mon amertume et faire contre mauvaise fortune bon cœur. Glyneth, ma sacoche, à l'instant ! Puis sur mon arvicole plate-échine je prendrai congé de vous. » Tul dit d'un ton bref : « Asseyez-vous par terre. Si vous vous enfuyez, je suis trop fatigué pour vous courir après. Glyneth, allez voir les cadavres là-bas et récupérez sur leur hamois des courroies et des cordes. »

Visbhume s'exclama avec insolence : « Quoi encore ? Ne m'avez-vous pas causé assez d'ennuis ? »

Tul sourit. « Il s'en faut de beaucoup. »

Glyneth rapporta des courroies, avec lesquelles Tul façonna un collier pour le cou de Visbhume, ainsi qu'une laisse de six mètres de long. Pendant ce temps, Glyneth explora délicatement les habits de

Visbhume à la recherche de poches secrètes et retira tous ses accessoires magiques, qu'elle rangea dans la sacoche. Visbhume finit par ravalier ses protestations et resta assis ramassé sur lui-même dans un silence hargneux. L'arvicole octopode sur lequel il était arrivé ne s'était pas beaucoup éloigné et broutait placidement le gazon avec ses trompes buccales. Tul grimpa sur son long dos plat et jeta au sol une paire d'ancres pour l'empêcher de s'en aller vagabonder.

Glyneth s'adressa à Visbhume : « Dites-moi, répondrez-vous à des questions et nous expliquerez-vous tout ce que nous devrions savoir ? »

— Questionnez, répliqua-t-il sèchement. Je suis bien obligé maintenant de vous servir, sinon je risque de nuire à mon pauvre corps où je sens déjà la douleur des meurtrissures. C'est un grand abaissement pour une personne de mon rang.

— Si nous avons faim, que mangerons-nous ? »

Visbhume réfléchit un instant, puis se passa la langue sur les lèvres. « Comme j'ai faim moi aussi, je vais vous dire comment trouver l'abondance. Dans la sacoche, vous verrez une boîte. Prenez-y un petit morceau d'étoffe que vous étalerez bien à plat. Laissez tomber dessus une goutte de vin, une miette de pain et une mince tranche de fromage. »

Glyneth suivit ces instructions et le bout d'étoffe grandit aussitôt et devint une belle nappe damassée chargée de toutes sortes de plats. Les trois mangèrent leur content, sur quoi l'étoffe se rétrécit à nouveau.

Glyneth dit : « Visbhume, vous avez formé des plans en cachette. S'ils vous aident, nous n'aurons que nous-mêmes à blâmer, nous allons donc être vigilants et nous ne serons pas enclins à la pitié si vous nous irritez.

— Bah ! marmotta Visbhume, je pourrais former une douzaine de projets à la minute ou m'en couvrir comme cet arbre là-bas se couvre de feuilles, mais à quoi bon ?

— Si je le savais, vous ne l'apprendriez jamais de moi.

— Ah, Glyneth, que vos paroles font mal ! Il fut un temps où de tendres sentiments existaient entre nous ; l'avez-vous si vite oublié ? »

Glyneth esquissa une grimace mais ne releva pas la remarque. « Comment pouvons-nous envoyer un message à Murgén ? »

Visbhume parut sincèrement interloqué. « Dans quel but ? Il sait que vous êtes ici ? »

— Pour qu'il puisse ouvrir une nouvelle porte de sortie et nous sauver.

— Murgen, quel que soit son pouvoir, ne peut rien ouvrir quand le balancier poursuit sa course.

— Expliquez, s'il vous plaît.

— J'ai parlé par parabole. Il n'y a pas de balancier. Lors d'une certaine vibration, le temps reste statique tant ici que sur Terre et une voie d'accès se forme à un nœud ou l'autre. Vous voyez la lune noire qui se déplace dans le ciel au nord ? Elle décrit un rayon par rapport à un pôle central et quelque part le long de ce rayon un nœud s'ouvrira si les vibrations sont synchronisées. Le calcul est compliqué à faire puisque le temps s'écoule ici sur un rythme différent de celui de la Terre. Tantôt le temps fuit rapidement ici et passe lentement sur Terre et tantôt le contraire. C'est seulement quand le temps va à la même vitesse, déterminée par les vibrations, que les voies s'ouvrent entre la Terre et Tanjecterly. Sinon les voies s'ouvriraient n'importe où, n'importe quand.

— Comment la voie peut-elle être rouverte, quand et où ?

Visbhume se releva et, comme par ennui ou encore distraction, s'apprêta à ôter le collier qu'il avait autour du cou. Tul imprima à la laisse une saccade qui précipita Visbhume dans une pirouette grotesque pour rétablir son équilibre.

« Ne recommencez pas, l'avertit Tul. Réjouissez-vous que la courroie soit seulement autour de votre cou au lieu de traverser des trous dans vos oreilles. Répondez à la question et n'essayez pas de nous étourdir par au verbiage. »

Visbhume grommela : « Vous voulez prendre toutes mes connaissances précieuses, ne rien me donner en échange et par-dessus le marché m'attacher par le cou comme si j'étais un roquet ou une Anguille Progressiste.

— Sans vous, nous ne serions pas ici, l'avez-vous oublié ? »

Visbhume gonfla ses joues maigres. « Aucune bonne cause ne gagne à ce qu'on exhume l'histoire ancienne. Ce qui est fait est fait, que ce soit pour nous occasion de réjouissance ou de chagrin. Dans ce détour du prisme appelé «Maintenant», nous ne devons nous préoccuper que des affaires présentes.

— Tout juste. Pour ce qui est de "Maintenant", répondez à la question. »

Visbhume déclara d'un ton condescendant : « Organisons-nous de façon réaliste. Je dois prendre la direction des opérations, puisque c'est moi qui ai les connaissances nécessaires et vous devez vous fier à moi pour servir nos intérêts communs. Sinon, il faut que je vous

enseigne dans ses détails complexes tout ce que... » Visbhume s'interrompt net comme Tul commençait à tendre la laisse. Tul dit : « Répondez ! »

Visbhume répliqua plaintivement : « Je préparais soigneusement ma réponse. Votre conduite est totalement dépourvue d'élégance. » Il s'éclaircit la voix. « La question est complexe et, je le crains, dépasse votre entendement. Le temps se meut selon une phase sur Terre et selon une autre ici. Chaque phase se compose de neuf frémissements, ou vibrations ou, mieux encore, contractions à partir du nœud central de ce que nous appelons ⁴⁴ synchronisme Est-ce clair ? Non ? C'est bien ce que je pensais. Inutile d'aller plus loin. Il faut vous en remettre à moi. »

Glyneth dit : « Vous ne m'avez toujours pas répondu. Comment retournons-nous sur Terre ? »

— Mais je vous réponds ! Entre la Terre et Tanjecterly, le synchronisme dure de six à neuf jours et, comme nous l'avons vu, vient juste de s'achever. Puis il se déplace le long du rayon de la lune noire au nœud central. À la prochaine vibration, la voie donnera accès dans un autre endroit, lequel ne sera nullement aussi plaisant que Tanjecterly. Hidmarth et Skurre sont des mondes-démons ; Underwood est vide à l'exception d'un gémississement ; Pthopus est une seule âme léthargique. Ces mondes ont été découverts et explorés par Twitten l'Archimage et il a composé un almanach, qui a une très grande valeur. »

Glyneth sortit de la sacoche un livre long et étroit avec des plats de couverture en métal noir. Le dos ressemblait à un étui contenant une tige de métal noir à neuf pans terminée par un bouton en or. Glyneth retira la tige, vit que chacun des neuf côtés portait gravés des caractères dorés ressemblant à des pattes de mouche.

Visbhume tendit la main d'un geste naturel. « Que je me rafraîchisse la mémoire ; j'ai oublié mes calculs. »

Glyneth recula le livre hors de sa portée. « Quel est l'usage de la tige ? »

— C'est un instrument auxiliaire. Remplacez-la dans l'étui et donnez-moi le livre. »

Glyneth remit la tige en place et ouvrit le volume. La première page, rédigée en curieux signes cursifs, avec des queues traînantes et des jambages supérieurs bouclés, était illisible mais quelqu'un – peut-être Visbhume – y avait attaché un feuillet qui semblait être la traduction du texte original. Glyneth lut à haute voix :

« Ces neuf lieux, ainsi que la Terre Gaïane, forment les dix mondes de Chronos qui les a tous embrochés sur son axe. Par un travail ingénieux, j'ai bridé l'axe et l'ai maintenu fixe : telle est l'ampleur de mon œuvre.

« Parmi ces neuf mondes, je mets en garde contre Paador, Nith et Woon ; Hidmarth et Skurre sont des endroits purulents infestés de démons. Cheng offre peut-être bien aux sandestins un habitat plaisant, mais rien n'est moins sûr ; quant à Pthopus, il est franchement insipide. Seul Tanjecterly tolérera des êtres humains.

« Dans chaque partie, l'almanach donne en détail le cycle des vibrations et indique par laquelle l'entrée et la sortie peuvent être effectuées. Avec l'almanach est la clef – et seule cette clef percera la brume et permettra le passage. Ne perdez pas la clef ! L'almanach ne servirait plus à rien.

« Les calculs doivent être effectués avec précision. À la périphérie de la vibration, la clef ouvre une porte d'accès à l'endroit où elle est utilisée. Le nœud central est immuable. Sur Terre, il se dresse là où je l'ai planté. Sur Tanjecterly, il se trouve au centre de la Place des Conférences, dans la ville d'Asphrodiske, où demeurent bien des pauvres âmes.

« Tel est le domaine de Chronos. D'aucuns disent qu'il est mort mais, celui qui voudra découvrir son fantôme, qu'il tourne simplement l'axe entre deux doigts et il apprendra sa vérité.

« C'est ce que je dis, moi, Twitten de la Terre Gaïane.

Glyneth leva les yeux de dessus l'almanach. « Où est Asphrodiske ? »

Visbhume eut un geste agacé. « Quelque part de l'autre côté des plaines... c'est tout un voyage pour y aller.

— Et là-bas nous pouvons retourner sur Terre ?

— À la vibration basse.

— Ce sera quand ?

— Passez-moi l'almanach, que je voie ça. »

Glyneth ôta la clef et donna l'almanach à Tul.

« Laissez-le regarder mais maintenez les doigts sur sa gorge. »

Visbhume s'exclama d'un ton tragique : « Remplacez la clef ! Que faites-vous donc de l'avertissement de Twitten ?

— Je ne vais pas la perdre. Lisez ce que vous désirez lire. »

Visbhume étudia les tables et les calculs qu'il avait déjà effectués. « Cela représente la période nécessaire à la lune noire pour atteindre un point en opposition avec celui où elle se trouve présentement.

— C'est-à-dire ?

— Une semaine ? Trois semaines ? Un mois ? Il n'existe pas d'autre mesure que la lune noire. Sur Terre, ce sera une durée bien différente, courte ou longue, je ne sais pas.

— Et si nous utilisons la clef à Asphrodiske, où déboucherons-nous sur Terre ? »

Visbhume gloussa. « Au Carrefour de Twitten ; où voulez-vous que ce soit d'autre ?

— Avons-nous le temps d'arriver à Asphrodiske ?

— C'est aussi loin d'ici qu'Ombreleau du Carrefour de Twitten. »

Glyneth réfléchit. « La distance est grande, mais pas trop. » Elle tendit la main. « Rendez-moi l'almanach.

— Et moi qui vous prenais pour une jolie petite poupée coquette ! grommela Visbhume. Vous êtes dure comme pierre ! »

Il obtempéra de mauvaise grâce.

« Là-bas, il y a la monture de Visbhume, son arvicole plate-échine ou je ne sais quoi ; elle attend avec placidité. Pourquoi ne pas nous rendre à Asphrodiske d'une façon élégante et confortable ? »

Tul donna une secousse à la laisse. « Debout ! Allez commander votre bête pour notre service. »

Visbhume se conforma à cet ordre en maugréant. Les ancres furent halées à bord ; avec Glyneth et Tul installés dans le howdah et un Visbhume désolé assis les jambes pendantes au-dessus de la croupe de l'arvicole, l'animal se mit en route dans les plaines de Tanjecterly.

XVI

1

La cabane de bûcherons dans la forêt avait un aspect désolé, toute sa magie disparue. Un rayon de soleil oblique franchissait le seuil et traçait sur le sol dans sa largeur un rectangle déformé, laissant le vieux banc et la vieille table dans la pénombre. Le silence n'était rompu que par le soupir du vent à travers le feuillage.

Tout ce qui s'était produit à la cabane, ou qui aurait pu s'y produire, appartenait au triste et aride passé et était à jamais révolu.

À Ombreleau, Aillas, Dhrun et Shimrod vécurent deux journées sinistres. Shimrod, pour une fois d'humeur sombre, put seulement annoncer que Murgén n'avait pas cessé de s'intéresser à l'affaire.

Les chères salles familières, où la présence joyeuse de Glyneth n'était plus qu'un souvenir, provoquaient une mélancolie insupportable. Shimrod se retira à Trilda tandis qu'Aillas et Dhrun retournaient à Domreis.

Le Château Miraldra était lugubre et déprimant... Aillas s'occupa à régler les affaires courantes du royaume, pendant que Dhrun faisait des efforts sporadiques pour se remettre à ses études. Des dépêches d'Ulfland du Sud retinrent l'attention d'Aillas. Les Skas avaient rassemblé et équipé avec soin une puissante armée dans l'Estran, avec le dessein évident d'attaquer l'Ulfland du Sud, de détruire les armées ulfes et de s'emparer de Suarach, d'Oäldes et peut-être même aussi d'Ys.

Aillas et Dhrun prirent un bateau à destination de l'Ulfland du Sud avec des troupes fraîches venues du Dascinet et du Scola. Ils débarquèrent dans le port d'Oäldes et partirent aussitôt à cheval pour Doun Darric.

En conférence, Aillas apprit que, ces derniers temps, aucun engagement important n'avait eu lieu, ce qui lui convenait fort bien. Sa stratégie voulait que soit infligé à l'ennemi le maximum de pertes, tout en n'en subissant lui-même que le minimum : une sorte de guerre

pour laquelle il avait formé son armée et qui était au désavantage des Skas. Sur le plan pratique, les Skas avaient perdu le contrôle de la moitié sud de l'Ulfland du Nord, sauf dans la région du Château Sank qui jouait toujours le rôle de point d'appui pour les lignes de défense.

Aillas rédigea une lettre à l'intention de Sarquin, roi-électeur des Skas :

À L'ATTENTION DU NOBLE SARQUIN,
ROI-ÉLECTEUR

Je suis le souverain légal et consacré de l'Ulfland. Je constate que vos armées foulent toujours mon sol et tiennent mon peuple en esclavage.

Je vous demande de replier vos armées sur l'Estran, de libérer tous les Ulfs encore asservis et de renoncer à vos agressions contre mon pays. Si vous le faites immédiatement, je ne réclamerai pas de réparations.

Si vous ne souscrivez pas à ma requête, votre peuple sera tué et le sang ska coulera à flot. Mes armées excèdent désormais les vôtres en nombre. Elles sont entraînées à frapper sans relâche mais en évitant pour elles-mêmes de recevoir des coups. Mes navires ont la maîtrise de la Mer Étroite ; nous pouvons brûler vos villes côtières à notre gré. D'ici peu, vous verrez de la fumée noire monter le long des rivages du Skaghane et vos compatriotes connaîtront le malheur que vous avez infligé aux miens.

J'en appelle à vous pour que vous renonciez à votre vain rêve de conquête ; vous êtes dans l'incapacité de nous nuire ; nous avons les moyens de vous anéantir et de vous causer une grande désolation.

Telles sont les paroles de

AILLAS, ROI DE TROICINET,
DE DASCINET,
DE SCOLA ET D'ULFLAND

Aillas cacheta la lettre et fit porter le pli par un chevalier ska prisonnier. Une semaine s'écoula et l'unique réaction fut un brusque mouvement de troupes skas. De l'Estran à l'est, elle se mit en marche, la grande armée noire, et elle avançait avec une absence de hâte inquiétante.

Aillas n'avait pas la moindre intention d'attaquer une force aussi massive. Néanmoins, il envoya aussitôt des soldats en « enfants perdus » dans le but d'attirer la cavalerie légère ska à portée de ses archers. De petits groupes manœuvrèrent pour assaillir les fourgons à bagages et maintenir un harcèlement permanent des voies de communication.

L'armée ska se scinda en deux unités de puissance à peu près égale la première continua jusqu'à la ville de Kerquar dans l'ouest et la seconde prit la direction de l'est, vers la Lande de l'Épine Noire, au centre de l'Ulfland du Nord.

Les patrouilles ulfes s'enhardirent de plus en plus, chevauchant jusqu'à portée de voix des Skas pour lancer des insultes, dans l'espoir de décider un groupe à se détacher du corps de troupe principal, ce qui permettrait de lui dresser une embuscade et de le tailler en pièces. La nuit, les sentinelles skas craignaient pour leur vie et bien souvent la perdaient effectivement, de sorte qu'à la fin les Skas eux aussi commencèrent à envoyer des patrouilles de nuit et à dresser leurs propres embuscades, ce qui diminua jusqu'à un certain point la pression exercée par les Ulfs, mais cependant les Skas perdirent toujours plus qu'ils ne gagnèrent.

De petits signes indiquaient que le moral des Skas était entamé. Auparavant, ils avaient attaqué, avec savoir-faire et impunité, et s'étaient considérés comme invincibles. À présent qu'ils étaient devenus proie et victime, le manteau d'invincibilité se révéla vite dépourvu de substance et ils méditèrent longuement et sérieusement le souvenir de leur défaite récente qu'ils ne parvenaient pas à s'expliquer.

Aillas se demanda s'il n'y aurait pas moyen de les inciter à commettre de nouvelles erreurs de stratégie que les forces ulfes pourraient exploiter. Lui et ses commandants, courbés sur des cartes, élaborèrent un assortiment de plans de bataille, chacun avec des notes pour parer à toutes les éventualités.

Ainsi commença une série d'opérations complexes et soigneusement programmées : attaques, retraites et fausses attaques toujours plus audacieuses contre les villes de l'Estran jusqu'à ce que ces feintes deviennent de vrais coups de main conjugués avec des assauts venant de la mer. À la fin, comme Aillas l'avait espéré, l'armée basée à Kerquar se déplaça vers le nord-ouest, ce qui avait pour effet de priver de renfort l'armée installée sur la Lande de l'Épine Noire en cas d'une soudaine attaque massive. À présent, les projets d'invasion de l'Ulfland du Sud par les Skas semblaient avoir été remis à plus tard.

Aillas dépêcha instantanément un détachement de cavalerie légère

avec mission de harceler et retenir l'attention de cette armée, sans en venir aux prises avec le corps principal de cavalerie lourde hautement discipliné. Dans le même temps, il envoya une armée spécialisée dans les sièges, équipée de deux douzaines de grosses arbalètes, catapultes et autres engins de guerre, contre le Château Sank, la forteresse qui gardait le Sud-Est. Il envisageait un assaut rapide, mené avec puissance et brutalité – et c'est ce que fut l'opération, en dépit de la reconstitution et du renforcement de la garnison.

En six heures, les murs de la première enceinte étaient tombés et l'offensive se concentrait sur la citadelle, avec des archers postés sur de hautes tours de bois qui arrosaient constamment de flèches les remparts. Les machines de guerre lancèrent haut de grosses pierres pour éventrer les toits, puis projetèrent des pots à feu pour enflammer les charpentes rompues. Les défenseurs se battirent avec un courage héroïque – et par deux fois des chevaliers en armure tentèrent vainement de réussir une sortie.

La seconde nuit, pendant les étapes finales de l'opération, alors que les flammes ronflaient Aillas crut apercevoir Tatzel sur les remparts. Elle portait un casque d'archer et était armée d'un arc avec lequel elle tirait flèche sur flèche sur les assaillants. Des mots se pressèrent dans la gorge d'Aillas, mais il les retint et l'observa, fasciné. Elle regarda vers le bas et le vit ; ajustant une flèche sur la corde de son arc, elle le banda de toutes ses forces mais, avant qu'elle ait eu le temps de décocher, une flèche décrivit une courbe dans l'espace et plongea dans sa poitrine. Elle baissa les yeux avec consternation et laissa partir sa flèche qui ricocha sur le merlon près duquel elle se trouvait et se perdit. La jeune fille donna l'impression de s'affaisser sur les genoux, puis bascula à la renverse et disparut.

Aillas n'était toujours pas certain de son identité, dans cette clarté rouge vacillante, mais par la suite elle ne fut pas retrouvée parmi les survivants et Aillas ne se sentait nullement disposé à passer en revue les cadavres calcinés pour chercher la vaillante jeune Tatzel.

L'armée ska de la Lande de l'Épine Noire, apprenant l'attaque contre le Château Sank, leva le camp et s'efforça désespérément d'arriver à Sank à temps pour mettre fin au siège. Dans sa hâte, elle se départit de son habituel ordre de marche en formation serrée et accourut vers le nord en colonne – et c'était l'erreur qu'Aillas avait non seulement préparé mais aussi incité les Skas à commettre. Dans un lieu appelé le Fourré Tolerby, les Skas tombèrent dans une embuscade tendue par le gros des forces ulfes, avec soixante chevaliers troices conduisant la charge au cœur même de l'armée ska puis opérant un mouvement tournant pour se retirer, tandis que de l'autre côté une charge semblable était menée par les barons ulfs.

La bataille fut loin d'être facile et fut gagnée seulement quand les troupes qui venaient de remporter la victoire à Sank culbutèrent le flanc ska.

Il y eut peu de survivants skas et beaucoup de pertes tant chez les Ulfs que chez les Troices. Voyant un tel carnage, Aillas se détourna avec répulsion. Toutefois, il était maintenant maître de la totalité de l'Ulfland du Nord, à l'exception des zones proches de l'Estran, de l'Estran même et des abords de la grande forteresse de Poëlitetz.

Deux semaines plus tard, Aillas chevauchant en compagnie de cinquante chevaliers s'approcha du reste de l'armée ska près de la ville de Twock. Il envoya un héraut sous la protection d'un drapeau parlementaire avec un message :

« Aillas, roi de Troicinet, de Dascinet, de Scola et d'Ulfland, demande à entrer en pourparlers avec le commandant en chef de l'armée ska. »

Sur la colline, deux hérauts installèrent une table, la recouvrirent d'une nappe blanche, disposèrent des sièges et, sur des mâts, accrochèrent un gonfalon avec l'emblème ska noir et argent et un gonfalon écartelé aux armes du Troicinet, du Dascinet, de l'Ulfland et du Scola.

Avec deux chevaliers à son côté et deux hérauts, Aillas alla attendre à dix mètres derrière la table. Dix minutes s'écoulèrent, puis un groupe semblable se détacha de l'armée ska.

Aillas s'avança jusqu'à la table, ainsi que son homologue : un homme mince de haute taille, aux traits accusés, avec des yeux noirs et une chevelure noire grisonnante.

Aillas s'inclina. « Je suis Aillas, roi de Troicinet, de Dascinet et d'Ulfland. »

Le Ska dit : « Je suis Sarquin, roi élu de Skaghane et de tous les Skas.

— Je suis heureux de rencontrer une personne investie de la plus haute autorité, dit Aillas. Ma tâche en est facilitée. Je suis ici pour conclure la paix. Nous avons reconquis notre territoire ; la guerre est effectivement gagnée. Notre haine pour vous demeure mais elle ne vaut pas la peine que l'on verse d'autre sang pour elle. Vous pourriez continuer, cependant vous vous trouvez à présent surpassés en nombre par des guerriers d'une valeur au moins égale à la vôtre. Si vous décidez de poursuivre les combats, il ne restera plus au Skaghane que

des jeunes garçons, des femmes et des vieillards. En ce moment, je pourrais faire débarquer une force de trois mille hommes au Skaghane et personne ne serait en mesure de m'en empêcher.

« Je désire ne plus faire blesser ou tuer d'autres hommes courageux, qu'il s'agisse des vôtres ou des miens. Voici donc les conditions de ma paix :

« Vous retirerez toutes vos forces d'Ulfland, y compris de Poëlitetz. Vous n'emporterez avec vous ni richesses ni trésors accumulés en Ulfland et vous ne serez pas autorisés non plus à emmener des troupeaux de chevaux, de gros bétail, de moutons ou de porcs. Les chevaliers peuvent partir sur leurs montures, tous les autres chevaux devant être rendus.

« Vous conserverez la souveraineté sur l'Estran pour l'usage et l'intérêt de votre peuple.

« Vous libérerez tous les esclaves, serfs, thralls [43] et captifs actuellement entre vos mains au Skaghane, sur l'Estran et autres lieux et vous les conduirez avec toute la clémence et la bienveillance désirables à la ville de Suarach.

« Vous vous engagerez à ne pas conspirer et à ne pas vous allier avec les ennemis de mon autorité, à ne leur donner ni conseil, ni réconfort, ni assistance, ceci visant tous mes ennemis et en particulier le roi Casmir de Lyonesse.

« Par ailleurs, je n'exige rien de vous à titre de réparations ou indemnités ou dommages-intérêts pour les vies de mes compatriotes que vous avez saccagées dans votre soif de conquête.

« Ces conditions sont généreuses. Si vous les acceptez, vous pouvez retourner la tête haute au Skaghane, car vos guerriers ont combattu avec vaillance et ce sont sûrement des conditions qui vous permettront d'avoir confort, prospérité et, en fin de compte, droit de cité parmi les nations des Isles Anciennes. Si vous les rejetez, non seulement vous ne gagnez rien mais vous apportez le malheur à vos sujets et à votre pays.

« Nous ne pouvons être amis mais du moins n'est-il pas indispensable que nous soyons ennemis. Telles sont mes propositions. Les acceptez-vous ou les rejetez-vous ? »

Sarquin, roi-électeur des Skas, prononça trois mots : « Je les accepte. »

Aillas se leva. « Au nom de tous ceux qui mourraient s'il en était autrement, je vous remercie pour votre sage décision. »

Sarquin se leva, s'inclina, tourna les talons et s'en alla rejoindre son armée. Une demi-heure plus tard, l'armée leva le camp et se mit

en marche vers l'ouest pour regagner l'Estran.

2

La guerre était gagnée. Les soldats skas évacuèrent Poëlitetz et furent aussitôt remplacés par une garnison de guerriers ulfs. Évidemment Audry, roi de Dahaut, protesta contre ce fait auprès d'Aillas, soutenant que la forteresse était située sur le sol du Dahaut.

Aillas répondit que si le roi Audry mentionnait plusieurs points purement théoriques et utilisait avec adresse les ressources de la logique abstraite, par contre il ne tenait pas compte de la réalité. Aillas souligna qu'historiquement Poëlitetz gardait l'Ulfland contre le Dahaut et ne servait à rien si elle était aux mains des Dauts. La crête du Grand Escarpement traçait la frontière de façon plus réaliste que la ligne de partage des eaux du Teach tac Teach.

De rage, le roi Audry jeta par terre la lettre d'Aillas et ne se donna jamais la peine d'y répondre.

Aillas et Dhrun retournèrent au Troicinet, laissant sire Tristano et sire Maloof superviser les détails de la retraite ska, laquelle s'opérait d'ailleurs avec une scrupuleuse exactitude.

Quelques jours après le retour de Dhrun et d'Aillas à Domreis, Shimrod se présenta au Château Miraldra. Après le dîner, Aillas, Dhrun et Shimrod allèrent s'asseoir devant un feu ronflant dans un petit salon. Après un moment de gêne, Aillas se força à demander : « Je suppose que vous n'avez rien de nouveau à nous apprendre ?

— Il y a eu certaines circonstances étranges, mais elles ne changent rien d'essentiel.

— Quelles sont ces circonstances étranges ?

— Commandez d'autre vin, dit Shimrod. Les relater sera long et assoiffant. »

Aillas appela le valet. « Deux... non, trois autres flacons de vin, puisque nous devons maintenir Shimrod en bonne voix. »

Shimrod commenta : « Bonne voix ou pas, beaucoup encore nous reste inconnu. »

Notant une hésitation indéfinissable dans l'attitude de Shimrod, Aillas releva le mot : « *Encore* ?

— Encore, malgré tout, avant et maintenant. Mais je vais vous

raconter ce que j'ai fini par apprendre. Vous verrez que c'est relativement peu. Pour commencer, j'expliquerai que Tanjecterly n'est qu'un parmi dix mondes, dont notre bonne Terre Gaïane, dix mondes que le vieux Père Chronos balance au bout d'un nœud coulant. Certains sont le royaume de démons, d'autres ne peuvent même pas servir à cela. Visbhume a ouvert avec sa clef un trou pour entrer dans le monde de Tanjecterly mais « parfois, semble-t-il, des trous s'ouvrent d'eux-mêmes par lesquels des gens tombent bon gré mal gré à leur immense surprise et disparaissent ainsi à jamais. Mais tout ceci est accessoire. Un certain sorcier indomptable du nom de Ticely Twitten a étudié ces mondes, et son almanach mesure ce qu'il appelle des "pulsations" et des "vibrations. Par exemple, le temps sur Tanjecterly ne se déroule pas au même rythme que le temps ici. Une minute ici sera une heure là-bas, ou bien ce sera le contraire.

— Intéressant, dit Aillas. Alors ?

— Mon histoire commence avec Twitten. Hippolito de Maule avait acquis son almanach et Visbhume l'a dérobé. Dans un but inconnu, Casmir a envoyé Visbhume questionner Glyneth et Visbhume l'a emmenée sur Tanjecterly pour diverses raisons, dont l'une est que Tamurello espérait nous voir, moi ou Murgén, choir dans ce piège pour l'éternité. Au lieu de cela, comme vous le savez, nous avons envoyé Tul afin qu'il sauve Glyneth. En l'absence de faits, c'est difficile de savoir s'il a réussi...

3

L'arvicole plate-échine partit à fond de train dans une direction que Glyneth décida d'appeler l'est, à l'opposé du point dans le ciel où elle avait remarqué pour la première fois la lune noire. Ce curieux objet céleste s'était déjà déplacé de façon notable, gagnant vers le nord tout en demeurant à la même hauteur au-dessus de l'horizon.

Pendant une quinzaine de kilomètres, l'arvicole longea la rivière, avec des plaines nues au sud. Dans le lointain, une bande d'êtres ressemblant à des kangourous observa leur passage avec curiosité et commença même à s'approcher d'une façon assez menaçante, mais l'arvicole accéléra l'allure et les créatures se désintéressèrent de la poursuite.

La rivière obliqua vers le nord et l'arvicole s'élança à travers une steppe apparemment sans bornes, revêtue d'une courte herbe bleue

avec des arbres sphériques disséminés de loin en loin.

Tul s'était posté à l'avant, sur les premières épaules de la bête, les pieds bien à plat et les jambes un peu écartées. Glyneth, haut perchée sur la banquette rembourrée du palanquin, était installée de façon à voir dans toutes les directions. Si elle l'avait voulu, elle aurait pu descendre sur le tapis qui couvrait le dos de l'arvicole et marcher jusqu'à l'arrière où Visbhume, la tête renfoncée dans les épaules, était assis sur la croupe de la bête, les yeux remplis de ressentiment pour l'outrage que représentait la laisse passée autour de son cou.

Pendant un moment, Glyneth ne s'occupa pas de Visbhume, à part parfois un coup d'œil pour s'assurer qu'il ne s'apprêtait pas à jouer un de ses mauvais tours. À la fin, elle descendit sur le tapis et alla à l'arrière. Elle demanda à Visbhume : « N'y a-t-il pas de nuit, ici ? »

— Non.

— Alors comment mesurons-nous le temps et savons-nous quand dormir ?

— Dormez quand vous êtes fatiguée, répliqua sèchement Visbhume. C'est la règle. Quant à mesurer le temps, il faut se servir de la lune noire comme horloge.

— Et à quelle distance est Asphrodiske ?

— Difficile à dire. Plusieurs centaines de lieues, peut-être. Twitten n'a pas tracé de cartes pour nous faciliter la vie et nous régénérer l'âme. » Une idée surgit dans l'esprit de Visbhume ; il cligna des paupières et se passa la langue sur les lèvres. « Toutefois, ses plans sont exacts. Apportez l'almanach et je ferai les calculs. »

Glyneth ne répondit pas à la requête. Elle regarda de côté, appréciant le rythme auquel défilait le paysage. « À cette allure, nous avançons sûrement de quatre ou cinq lieues à l'heure. Est-ce que l'arvicole se fatiguera ? »

— Il a besoin de se reposer et de manger de l'herbe pendant une durée égale à celle où il court.

— Alors dans cinquante heures il nous aura fait parcourir cent lieues. C'est ce que je calcule.

— Le calcul est équitable et juste mais ne prend en compte ni les dangers ni les retards. »

Glyneth leva les yeux vers les soleils décrivant leurs orbites circulaires. « Je suis si fatiguée maintenant que je suis prête à dormir debout.

— Moi aussi, je suis fatigué, dit Visbhume. Arrêtons-nous pour

nous rafraîchir. Las comme je suis, je monterai quand même la première garde pour que vous et la bête puissiez dormir.

— La bête ? Tul ?

— Tout juste. »

Glyneth alla retrouver Tul à l'avant. « Êtes-vous fatigué ? »

Tul étudia l'état de son être. « Oui, je suis fatigué.

— Si nous nous arrêtions pour dormir ? »

Tul examina le paysage. « Je ne vois pas de menace immédiate.

— Visbhume a aimablement offert de prendre la première garde pour que vous et moi dormions tranquillement.

— Ah ! Visbhume fait preuve d'une rare magnanimité.

— Il connaît aussi des tours redoutables.

— Exactement. Notre sommeil risquerait d'être sans rêves, profond... et prolongé, Toutefois » dans le coffre aux harnais, j'ai découvert une belle longueur de corde et Visbhume nous rendra peut-être service tout de même. »

En arrivant à un endroit où deux arbres poussaient à quatre mètres cinquante l'un de l'autre, Tul arrêta l'arvicole et jeta son ancre.

Avec un vif intérêt, Visbhume questionna : « Qu'est-ce qui se passe maintenant ? Nous reposons-nous ? Monterai-je la première garde ? Dans ce cas, enlevez cette laisse, que je puisse regarder à droite et à gauche avec toute la facilité possible.

— En temps opportun », répliqua Tul. Du coffre aux harnais qui se trouvait derrière le palanquin, il rapporta un rouleau de corde solide. Il en attacha une extrémité à un arbre, puis appela du geste Visbhume. « Placez-vous ici même, à mi-chemin des deux arbres. »

La mine sombre et les traits crispés, Visbhume obtempéra. Tul détacha la laisse, lui noua la corde autour du cou puis, allant à l'autre arbre, tendit la corde de sorte que Visbhume se trouva bloqué entre les deux arbres, incapable de se déplacer dans l'une ou l'autre direction assez loin pour se libérer, tout en ayant bras et jambes libres.

Glyneth regardait d'un air approbateur. « Maintenant, fouillez-le bien ! Il y a des poches dans ses manches et ses chausses et peut-être même dans ses souliers. »

Visbhume s'exclama en furie : « L'intimité de ma personne ne sera-t-elle donc pas respectée ? Cette sorte de fouille est contraire à toutes les règles établies de la civilité. »

Tul vérifia à fond les habits de Visbhume et la preuve fut faite que

Glyneth, par excès de scrupules, n'avait pas mené son inspection d'assez près. Tul découvrit un tube court à usage inconnu, une boîte marron contenant ce qui semblait être un cottage miniature et, dans les coutures des chausses bouffantes de Visbhume, deux longueurs de fil d'acier rigide d'aspect mais élastique. L'intérieur de la ceinture de Visbhume fournit un poignard. Les souliers, la cravate et le bouffant des chausses resserrées autour de ses chevilles osseuses étaient apparemment innocents de toute contrebande.

Glyneth examina le cottage miniature. « On dirait un cottage magique. Comment l'agrandit-on ? »

— Ceci est un objet d'une extrême valeur, répliqua Visbhume. Je n'autorise pas n'importe qui à s'en servir. »

Tul déclara : « Visbhume, jusqu'à présent, votre peau est intacte dans l'ensemble. Vous avez bien mangé et voyagé sur l'arvicole. Si ces conditions vous conviennent, répondez à chaque question sans détour et avec véracité ; autrement, vous irez au-devant d'une grande tristesse. »

Visbhume lança avec colère : « Posez la miniature par terre et criez : “Maison, grandis !” Quand vous voudrez là réduire, criez : “Maison, rapetisse !” »

Glyneth posa la maison miniature sur le sol et s'écria : « Maison, grandis ! » Aussitôt, elle obtint un cottage d'aspect confortable, avec de la fumée montant déjà de la cheminée.

Tul ordonna : « Visbhume, vous monterez la première garde, comme vous l'avez si aimablement offert. Au cas où il vous resterait d'autres tours dans votre sac, ce dont je ne doute pas, renoncez à les jouer, car je serai vigilant. »

Entrant dans la maison, Glyneth aperçut un divan confortable et, se jetant dessus, s'endormit aussitôt.

Elle se réveilla au bout d'un certain temps pour découvrir Visbhume dormant allongé à côté du cottage, tandis que Tul somnolait sur le seuil. Glyneth traversa la pièce et caressa la fourrure noire qui recouvrait son crâne. Tul leva les yeux. « Vous êtes réveillée.

— Je vais monter la garde. Allez dormir maintenant. »

Tul quitta son siège et jeta un coup d'œil circulaire dans la pièce. Pendant un instant, Glyneth eut l'impression qu'il allait s'étendre sur le plancher, mais il se coucha sur le divan et s'endormit immédiatement.

Visbhume ne tarda pas à s'éveiller. Glyneth feignit de ne pas le remarquer. Visbhume étudia la situation par la fente de paupières à

peine soulevées, à travers laquelle ses yeux étincelaient comme les yeux jaunes d'un renard.

Il examina Glyneth une minute ou deux. Puis chuchota :
« Glyneth ! »

Elle regarda dans sa direction. Visbhume demanda : « La créature dort-elle ? »

Glyneth hocha la tête.

Visbhume reprit du ton le plus cajoleur qui soit : « Vous savez bien que votre intérêt se trouve de mon côté à moi, le puissant et grand Visbhume ! Alors donc, formerez-vous avec moi une cabale absolue et sacrée ? Nous allons vaincre la bête monstrueuse, avec ses menaces imbéciles et ses attitudes inqualifiables.

— Vraiment ? Et ensuite ?

— Vous connaissez l'amour que je vous porte ! Sentez-vous palpiter un sentiment semblable pour moi ?

— Et alors ?

— Eh bien, nous filons sur Asphrodiske et reparlons sur Terre quand se déclenche la vibration.

— Et cela se produira quand ?

— D'ici peu, beaucoup plus vite que vous ne croyez.

— Visbhume, vous m'inquiétez. Avons-nous le temps ?

— Si tout va bien et si je dirige les opérations.

— Mais comment savons-nous si la période dont nous disposons est longue ou courte ?

— Grâce à la lune noire ! Quand le rayon sera diamétralement opposé à la porte par laquelle nous sommes entrés, ce sera le moment ! Maintenant, vous joindrez-vous à moi dans une intrigue astucieuse et inattaquable ?

— Tul est terrible et fort.

— Moi aussi ! Croit-il tout mon pouvoir envolé ? Je l'espère ! Alors, vous êtes avec moi ?

— Bien sûr que non.

— Quoi ! Vous préférez la bête à moi, Visbhume qui vit et danse au son des musiques électrisantes ?

— Visbhume, dormez pendant que vous le pouvez. Vos bêtises empêchent Tul de se reposer. »

Visbhume reprit d'une voix basse et presque sifflante : « Vous

m'avez bafoué pour la dernière fois et vous allez le regretter ! »

Glyneth ne répliqua pas.

Tul s'éveilla ; les trois déjeunèrent avec du lait, du pain, du beurre, du fromage, des oignons et du jambon trouvés dans le garde-manger, puis Glyneth s'écria : « Maison, rapetisse ! »

Le cottage se réduisit rapidement à la taille miniature et Glyneth le remplaça avec soin dans sa boîte. Ils montèrent sur l'arvicole et de nouveau repartirent dans la plaine.

Ce jour-là, Visbhume voulut partager le confort du howdah avec Glyneth. « De ce point élevé, j'ai une vue étendue. Je peux repérer instantanément un danger à une grande distance !

— Vous formez l'arrière-garde, dit Tul. Vous devez déceler les dangers qui nous assailliraient par-derrière ; c'est votre rôle et votre meilleur point de vue est du côté de la croupe, exactement comme hier. Vite, maintenant ! La lune noire roule dans le ciel et nous devons arriver à temps à Asphrodiske. »

Sur la plaine aux herbes bleues s'élança l'arvicole, allongeant vers l'avant puis vers l'arrière ses pattes torses, dans un rapide mouvement de balancier au rythme duquel tressautaient les pompons du tapis. Tul était agenouillé à la base du howdah et se penchait en avant, de sorte que ses épaules massives remplissaient presque l'espace entre les cornes oculaires de l'arvicole. Glyneth était étendue nonchalamment sur la banquette rembourrée du howdah, une jambe fine pendante, tandis que Visbhume était accroupi au bout du tapis, regardant d'un air morose dans la direction d'où ils étaient venus.

Au nord apparut une forêt profonde aux arbres bleu nuit et pourpres. En arrivant à ses bords, ils virent un haut manoir de bois sombre, construit dans un style élégant et majestueux, avec un grand nombre de fenêtres étroites, de tourelles et de coupoles, ainsi qu'une douzaine d'inventions architecturales fantaisistes et bizarres manifestement incorporées pour le seul plaisir de rompre l'ennui de l'uniformité. Selon le goût de Glyneth, ce style confinait à l'excentrique, quoique dans ces parages, sur cette plaine immuable, le goût de n'importe qui valait celui de n'importe qui d'autre et Glyneth se redressa sur son siège afin de ne pas offrir une image de négligence ou de désordre si quelqu'un regardait par les hautes fenêtres étroites.

Comme ils passaient devant, un portail s'ouvrit et voilà que sortit un cavalier en brillante armure de métal marron et noir. Sur son heaume se dressait un haut cimier magnifiquement ouvragé, fait de tiges, de disques et de pointes à barbelures. Ce chevalier montait une créature ressemblant un peu à un tigre noir aux pattes torses avec une

rangée de cornes pointues sur le front, et il était armé d'une longue lance d'où flottait une bannière pourpre, ornée d'un emblème aux couleurs rouge sombre, bleu et argent.

Le chevalier fit halte à trente mètres de distance et Tul arrêta poliment l'arvicole. Le chevalier cria : « Qui êtes-vous, qui traversez la largeur de mon domaine sans obstruction ni permission ? »

Glyneth répondit : « Nous sommes étrangers à ce pays, sire chevalier, et personne ne nous a informés de votre souveraineté. Ceci étant le cas, voulez-vous avoir l'amabilité de nous accorder l'autorisation de poursuivre notre chemin ? »

— Voici qui est bien et gracieusement dit, déclara le chevalier. Je serais tenté de me montrer clément, si je ne craignais que d'autres, moins courtois que vous-mêmes, ne s'en trouvent encouragés à prendre des libertés.

— Messire, répliqua Glyneth, nos lèvres sont scellées comme par des barreaux de fer ! Jamais votre longanimité ne sera ébruitée et nos propos ne souligneront que la splendeur de votre maintien et la courtoisie de votre conduite. Avec nos compliments à vous et aux vôtres, nous allons maintenant nous retirer en hâte de votre présence.

— Pas si vite ! N'ai-je pas parlé ? Vous êtes en détention. Descendez et dirigez-vous vers le Château Lorn ! »

Tul se leva et s'écria : « Imbécile ! Retournez à votre manoir pendant que vous êtes encore en vie ! »

Le chevalier abaissa sa lance. Tul sauta à bas de l'arvicole, à la grande inquiétude de Glyneth. Elle s'exclama : « Tul, remontez ! Nous allons nous enfuir et qu'il nous coure donc après si le cœur lui en dit ! »

— Sa monture est trop rapide, objecta Visbhume. Donnez-moi le tube que vous m'avez enlevé et je lui expédierai une pyromite. Non, mieux ! Dans ma sacoche, il y a un bout de miroir, passez-le-moi. »

Glyneth trouva le miroir et le donna à Visbhume. Le chevalier pointa sa lance sur Tul ; le tigre noir tricornu bondit en avant. Visbhume fit de la main un geste circulaire ; le miroir s'agrandit pour refléter le chevalier et son coursier. Visbhume écarta le miroir d'un mouvement brusque ; le chevalier et son reflet se heurtèrent ; les deux lances frémirent et les deux cavaliers furent projetés sur le sol où ils tirèrent l'épée et s'échappèrent mutuellement, tandis que les coursiers-tigres roulaient et rebondissaient en une boule grondante et hurlante.

Tul sauta sur le dos de l'arvicole ; lequel s'éloigna lourdement vers l'est, cependant que le combat continuait à faire rage derrière.

Glyneth alla rejoindre Visbhume. « C'était du bon travail, qui vous

vaudra de la considération quand on réglera les comptes. Rendez-moi le miroir.

— Mieux, bien mieux vaudrait qu'il reste entre mes mains » dit Visbhume onctueusement. En cas d'urgence, j'agirai ainsi rapidement. »

Glyneth questionna d'un ton significatif : « Vous rappelez-vous l'avertissement de Tul ? Il était désireux de combattre le chevalier ; vous l'avez privé de son exercice et maintenant nous risquons qu'il soit de mauvaise humeur.

— Aaah, la brute monstrueuse ! » grommela entre ses dents Visbhume qui se dessaisit à regret du miroir.

Le temps s'écoula ; des lieues furent avalées. Glyneth tenta de se retrouver dans les calculs de l'almanach de Twitten, sans succès. Visbhume refusa de lui enseigner à le faire, excipant qu'elle devait d'abord apprendre deux langues hermétiques et un système mathématique insolite, chacun avec son mode particulier de représentation graphique. Glyneth découvrit aussi une carte, que Visbhume interpréta pour elle sans aucune bonne grâce. « Voici les Montagnes de Lakkady, la rivière Mys et la cabane ; ceci est la vaste steppe Tang-Tang, habitée seulement par quelques chevaliers solitaires et des bandes de bêtes nomades. C'est dans cette région que nous voyageons à présent.

— Et cette ville ici, près de la rivière, est-ce Asphrodiske ? »

Visbhume jeta un coup d'œil furtif à la carte. « Cela semble être la ville de Pude, au bord de la rivière Harou. Asphrodiske est ici, derrière ces bois et la steppe des Mendiants Chagrins. »

Glyneth regarda d'un air soucieux la lune noire qui avait parcouru une distance considérable autour de l'horizon. « C'est encore loin. Avons-nous le temps ?

— Beaucoup dépend des circonstances, déclara Visbhume. Si un capitaine ayant l'expérience des grands voyages, comme moi-même, conduisait l'expédition, les événements pourraient bien se dérouler avec facilité.

— Nous donnerons à vos conseils toute la considération voulue, répliqua Glyneth. Guettez bien aussi les chevaliers pillards et les bêtes nomades. »

Les voyageurs poursuivirent leur route sur la steppe Tang-Tang, mais ne furent importunés ni par des chevaliers pillards ni par des bêtes nomades, encore qu'ils aient vu de temps à autre dans le lointain de massifs animaux à long cou paissant les fruits des arbres et

quelques meutes éparses de loups bipèdes sautant et trottant à mi-distance. Parfois ces créatures se redressaient de toute leur taille afin de mieux évaluer l'arvicole, avec Glyneth qui se prélassait sur la banquette du howdah, Tul au-dessous et Visbhume accroupi à l'arrière.

Visbhume fut pris de somnolence et s'allongea sur le tapis pour sommeiller dans la chaleur de la lumière des soleils. Un bruit soudain fit se retourner Glyneth et elle découvrit qu'un des loups s'était approché furtivement de l'arvicole par-derrière, puis avait sauté sur le tapis où, à présent assis sur le visage de Visbhume, il suçait le sang de sa poitrine par les orifices râpeux des paumes de ses pattes de devant.

Tul bondit à l'arrière, empoigna le loup, lui tordit le cou et le jeta derrière l'arvicole. Visbhume, avec un regard flamboyant d'irritation d'abord à Tul puis au cadavre du loup que mettaient maintenant en pièces quatre de ses compagnons, reprit enfin son aplomb. « Si je n'avais pas été dépouillé de mes affaires, cet attentat n'aurait pas été perpétré contre moi ! »

Glyneth lui jeta un coup d'œil méprisant. « Vous n'auriez pas dû m'amener ici pour commencer.

— Il ne faut pas m'en blâmer ; j'avais été investi de cette mission par une personne haut placée.

— Qui ? Casmir ? Ce n'est pas une excuse. Pourquoi veut-il des renseignements sur Dhrun ?

— Un présage ou quelque chose du même genre l'a inquiété », répliqua aigrement Visbhume, sincère uniquement à cause de l'attaque du loup, déconvenue pour laquelle blâmer Casmir était commode.

Glyneth insista pour avoir plus amples détails, mais Visbhume ne voulut rien dire de plus avant qu'elle ne réponde d'abord à ses questions avec une égale franchise, suggestion qui ne tira de Glyneth qu'un rire d'amusement dédaigneux, sur quoi Visbhume déclara d'un ton menaçant : « Je n'oublierai jamais ces insultes ! »

Le voyage se poursuivit comme avant. Les loups coururent à leur suite pendant un moment, sautillant et bondissant sur leurs longues jambes, mais ils finirent par pousser des hurlements de reproche à l'adresse de l'arvicole et s'éloignèrent en direction du sud.

Des lieues furent conquises par les pattes de l'arvicole lancée au pas de course, tandis que la lune noire voguait dans le ciel. Le groupe s'arrêta pour se reposer une deuxième, puis une troisième fois. À chaque occasion, Glyneth fit se dresser le cottage magique et provoqua l'apparition sur la table d'un banquet délectable, où chacun mangea à satiété. Toutefois, Visbhume ne fut pas autorisé à boire trop de vin, de

crainte que cela ne lui monte à la tête et qu'il n'agace les autres avec ses vantardises. Alors il se répandit en plaintes larmoyantes sur la fâcheuse situation où il se trouvait.

Glyneth refusa de l'écouter. « Une fois de plus, je ferai remarquer que vous ne devez ces ennuis qu'à vous-même. » Visbhume commença à réfuter son propos, mais Glyneth lui coupa la parole. « Ni Tul ni moi n'avons envie de perdre notre temps avec des sottises. Dites-moi plutôt... » – elle apporta la sacoche sur la table – «... et je vous rappelle la façon dont Tul réagit aux réponses évasives, dites-moi comment je peux projeter des pyromites avec cette sarbacane.

— Vous ne pouvez pas, riposta Visbhume qui sourit et tambourina sur la table au rythme de quelque refrain intérieur.

— Et vous, comment vous y prendriez-vous.

— Pour commencer, il me faudrait les pyromites. Y en a-t-il dans la sacoche ? »

Glyneth fut interdite. « Je ne sais pas » Elle sortit une fiole. « Que contient ce petit flacon ?

— C'est le sensibilisateur mental d'Hippolito. Une goutte stimule l'esprit et facilite la conquête d'une enviable réputation de gaieté et d'esprit. Deux gouttes exaltent les penchants esthétiques à un degré extrême, de sorte que la personne ainsi stimulée est capable de traduire le dessin des toiles d'araignée en cycles de chansons et sagas épiques.

— Trois gouttes ?

— Cela n'a jamais été tenté par l'être humain. Tul désirerait peut-être vivre une expérience esthétique sublime ; pour quelqu'un comme Tul, je recommande quatre ou même cinq gouttes.

— Tul n'est pas un esthète, dit Glyneth. Voici vos pommades et baume guérisseurs, et ceci est votre lotion pour les cheveux... Qu'y a-t-il dans cette bouteille verte ? »

Visbhume expliqua avec délicatesse : « Ceci, ma chère Glyneth, est une teinture de sublimation érotique. Elle attendrit les chastes jeunes filles auparavant sourdes à la saison et à la raison, et produit une merveilleuse émotion. Quand elle est ingérée par un gentilhomme même d'âge vénérable, elle donne de l'élan à l'entrain faiblissant et revigore la personne qui, pour une raison ou une autre, découvre qu'elle devient, disons : distraite.

— Je doute que nous ayons besoin de ce tonique dégoûtant », répliqua froidement Glyneth. Elle sortit d'autres objets de la sacoche. « Voici vos ampoules à insectes ; voici la sarbacane et voici le miroir.

La nappe, le pain, le fromage, le vin. Le violon et son archet ; la flûte. Des fils d'acier. À quoi servent-ils ?

— Ils sont utiles quand on désire franchir un gouffre ou abattre des murs de pierre. Les formules péremptoires sont difficiles à utiliser.

— Et les pyromites ? »

Visbhume eut un geste nonchalant. « La question est nuncupative [44] . »

Glyneth hurla : « Tul ! Ne le tuez pas ! »

Visbhume se blottit mélancoliquement dans le coin. Tul revint lentement à son siège. Sous le coup d'une inspiration subite, Glyneth désigna une ligne de ce qui semblait être des boutons décoratifs courant le long des manches de Visbhume. « Les boutons ! Visbhume, est-ce cela vos petites bêtes à feu ?... Tul, soyez patient. Enlevez les boutons.

— Mieux encore, Visbhume en mangera plusieurs. »

Visbhume leva la tête d'un air affolé. « Jamais !

— Alors donnez-les.

— Je n'ose pas, s'écria Visbhume. Dès qu'elles sont détachées, il faut les souffler par la sarbacane. »

Des larges manches de Visbhume, Tul détacha de longues bandes de l'étoffe noire où étaient fixées les pyromites et, à partir de ce moment-là, quand Visbhume marchait ou remuait les bras, ses coudes osseux et blancs saillaient par les fentes.

Glyneth roula les bandes d'étoffe autour de la sarbacane et en fit un paquet. « Bon ! Expliquez, s'il vous plaît, comment on doit s'en servir.

— Enlevez le bouton de l'étoffe et placez-le dans le tube de façon que le corps du bouton soit tourné vers l'extérieur, puis soufflez en direction de la personne que vous souhaitez incommoder.

— Quels autres artifices nous dissimulez-vous ?

— Aucun ! Rien de plus ! Vous m'avez complètement dépouillé. Je suis sans défense. »

Glyneth replaça tout dans la sacoche. « J'espère que vous dites la vérité, pour votre propre bien car, franchement, votre situation ne m'attriste pas, elle m'écoeure. »

Comme auparavant, les trois dormirent à tour de rôle. Par crainte des loups errants, Visbhume protesta violemment contre l'obligation de dormir dehors. Il fut finalement autorisé à s'installer dans le garde-

manger dont la porte fut bloquée pour l'empêcher de s'évader.

Puis l'arvicole repartit sur la steppe : une savane onduleuse parsemée d'arbres sphériques, de couleur légèrement différente de ceux qu'ils avaient vus avant – avec par-ci par-là des arbres d'un jaune ocre tirant sur le moutarde ou noirs ou marron, plutôt que le rouge intense des arbres bordant la rivière Mys.

Droit devant se dressait un arbre gigantesque, haut de cent quatre-vingts mètres. Les premières branches jaillissaient du tronc par groupes de six, espacées symétriquement tout autour, chacune terminée par une grosse boule de feuillage brun-jaune, avec d'autres étages de branches espacées de même, jusqu'à la cime. Dans le lointain, on apercevait plusieurs autres arbres géants, certains même plus grands.

Quand l'arvicole arriva devant le premier, les voyageurs remarquèrent avec fascination que dans l'écorce du tronc, à soixante mètres du sol, des créatures bipèdes arboricoles avaient creusé des logements reliés entre eux par des balcons branlants. Les arboricoles manifestèrent une grande excitation à la vue de l'arvicole, ils sortirent en foule sur les balcons, montrant du doigt, agitant les bras dans des signaux et se livrant à des pantomimes de défi. Les gestes grossiers de Visbhume ne firent qu'attiser leur indignation.

Inexorablement, la lune noire tournait dans le ciel. Glyneth tenta d'estimer combien de chemin ils avaient parcouru et en combien de temps, mais parvint seulement à s'embrouiller. Visbhume feignit une semblable incertitude et reçut l'ordre de descendre pour courir derrière l'arvicole jusqu'à ce que sa compréhension s'aiguisse – et presque aussitôt il fut en mesure de donner un renseignement précis.

« Observez l'étoile rose qui est là-bas. Lorsque la lune noire passe sous l'étoile, la voie est ouverte jusqu'au Carrefour de Twitten. Telle est mon estimation. Le calcul n'est pas d'une exactitude absolue, ajouta-t-il vertueusement. Je ne voulais pas énoncer quelque chose d'à peu près.

— Et à quelle distance est Asphrodiske ?

— Permettez que j'examine la carte qui est dans l'almanach. »

Glyneth, peut-être d'une prudence exagérée, ôta la clef de son logement, puis tendit l'almanach à Visbhume.

Ce dernier pointa un index crochu aux jointures noueuses. « Nous devons être dans cette région près de la rivière qui est représentée ici et qui est le Harou ; et je crois bien en voir le cours devant nous, sur la gauche. Le bourg de Pude marque le commencement du territoire habité. Voici la route des Cailloux Ronds ; elle file le long des Bois

Sombres et à travers la Plaine des Lis jusqu'à Asphrodiske, ici, à ce symbole. Après Pude, la distance est encore de trente ou quarante lieues et il reste de moins en moins de temps. Je crains que notre sommeil n'ait été trop long et notre parcours trop court.

— Et si nous arrivons trop tard ?

— Une attente à l'axe s'imposerait.

— Mais en admettant que nous retournions à la cabane d'où nous sommes partis, nous pourrions emprunter la voie de là-bas plus tôt. N'est-ce pas exact ?

— Bien sûr que oui ! Vous êtes une jeune fille particulièrement intelligente, presque aussi intelligente que vous êtes belle à voir. »

Glyneth pinça les lèvres. « Gardez vos compliments pour vous, je vous prie ; les implications m'écoeurent. Quand la pulsation sera-t-elle de nouveau favorable du côté de la cabane, au cas où cela deviendrait nécessaire ?

— Lorsque la lune atteindra la même place dans le ciel. Voyez ces notations : elles se rapportent à l'azimuth de la lune noire. »

Glyneth s'en fut à l'avant relater à Tul ce qu'elle avait appris.

« Très bien, dit Tul. Nous allons dormir moins longtemps et voyager plus rapidement. »

Deux ou trois lieues plus loin, une route se présenta en oblique venant du nord, où l'on pouvait apercevoir un petit bourg aux maisons grises. Elle contournait une butte boisée et s'enfonçait vers l'est. Tul incita l'arvicole à emprunter la chaussée, mais la créature préféra courir sur le gazon bleu qui offrait un terrain plus doux aux pattes. Cette route, d'après Visbhume, conduisait très probablement jusqu'à Asphrodiske. Il pointa le doigt sur la carte. « Nous franchirons d'abord la rivière Harou, ici près du bourg de Pude, et Asphrodiske se trouve plus loin, de l'autre côté de la Plaine des Lis. »

Dévalant les pentes des montagnes régulièrement étagées, la rivière Harou coulait en travers du chemin menant à Asphrodiske. La route la franchissait par un pont de pierre à cinq arches et continuait vers l'est, près de la bourgade que Visbhume avait appelée « Pude ».

Glyneth lui demanda : « Qui sont les habitants de ce bourg ? Sont-ils nés ici ?

— Ce sont des gens de la Terre qui, au cours des siècles, sont tombés par inadvertance dans des entonnoirs aboutissant à Tanjecterly. Un certain nombre ont été placés ici pour une raison ou l'autre par des magiciens comme Twitten, et eux aussi doivent demeurer sur Tanjecterly.

— Cela paraît un sort rigoureux, dit Glyneth. Comme c'est cruel d'être arraché à ceux qui vous aiment ! N'êtes-vous pas de cet avis, Visbhume ? »

Ce dernier arbora un sourire supérieur. « Parfois, de sévères petites réprimandes deviennent nécessaires, notamment quand on a affaire à des demoiselles capricieuses qui refusent de partager l'abondance de leur trésor. »

Tul tourna la tête et dévisagea Visbhume, dont le sourire s'effaça instantanément.

Sur la route survint une charrette, transportant une douzaine de paysans. Ils se retournèrent pour regarder avec étonnement et crainte l'arvicole qui passait. Leur attention avait l'air essentiellement centrée sur Tul et plusieurs sautèrent à bas de la charrette et saisirent des gourdins comme pour se défendre contre une attaque.

« Quelle attitude curieuse, commenta Glyneth. Nous ne les menacions pas. Sont-ils craintifs ou simplement hostiles aux étrangers ? »

Visbhume émit un petit rire flûté. « Ils ont peur à juste titre. Des féroces vivent dans les montagnes et se sont sans doute acquis une réputation peu recommandable. Je prévois des difficultés. Peut-être serait-il sage de nous séparer de Tul. »

Glyneth cria à Tul : « Venez dans le howdah, sur le banc inférieur, et tirez les rideaux pour que les gens du pays ne s'affolent pas. »

Un peu à contrecœur, Tul se glissa dans le bas du howdah et ferma les rideaux. Visbhume, l'œil aux aguets, s'en fut prendre la place à l'avant occupée jusque-là par Tul. Il se retourna vers Glyneth : « Si on nous questionne, je dirai que nous sommes des pèlerins qui vont visiter les curiosités d'Asphrodiske.

— Veillez bien à ce que ce soit tout ce que vous direz », prononça la voix de Tul derrière les rideaux.

Glyneth, maintenant inquiète, fouilla dans la sacoche et en sortit une ampoule-à-tourment, qu'elle plaça dans sa propre escarcelle.

L'arvicole franchit vivement le pont et s'engagea en courant dans la rue principale du bourg. Visbhume semblait étonnamment sur le qui-vive, il regardait sans cesse à droite et à gauche. Il effleura une bosse sur la crête de l'arvicole et la bête ralentit sensiblement le pas. Tul s'exclama d'un ton rude : « Qu'est-ce que vous faites ? Continuez à marcher bon train !

— Je ne tiens pas à susciter de commentaires hostiles, déclara Visbhume. Mieux vaut traverser les zones peuplées à une allure calme

et convenable, afin qu'on ne nous croie pas des vauriens irresponsables. »

D'un haut bâtiment en pierres aplanies au marteau sortirent trois hommes portant des chausses noires collantes, de volumineuses tuniques de cuir vert et des chapeaux de grand style à large bord. Le premier leva la main. « Halte ! »

Visbhume arrêta l'arvicole. « À qui avons-nous le privilège de parler ?

— Je suis l'Honorable Fulgis, officier de paix et magistrat du bourg de Pude. Et vous ?

— D'innocents pèlerins en route pour Asphrodiske, afin d'en visiter les curiosités.

— Tout cela est bel et bon, mais avez-vous payé le péage pour l'usage du pont ?

— Pas encore, messire. Quel est le tarif ?

— Pour cette masse hétéroclite que j'ai devant moi, dix minijetons de son loyal et de bon trébuchement.

— Très bien ! Je craignais que vous ne réclamiez un pompon du tapis, dont chacun vaut vingt minijetons.

— J'avais précisément l'intention d'inclure un pompon dans le prix du péage.

— Quoi ? » Visbhume sauta à terre. « N'est-ce pas légèrement excessif ?

— Préféreriez-vous retourner de l'autre côté du pont et franchir la rivière à la nage ?

— Non. Glyneth, passez-moi ma sacoche, que je paie son dû à sire Fulgis. »

Glyneth lui tendit la sacoche sans mot dire. Visbhume prit alors Fulgis à part et lui parla à l'oreille avec animation. Tul chuchota d'une voix rauque à Glyneth : « Il nous trahit ! Lancez l'arvicole au galop !

— Je ne sais pas comment ! »

Visbhume revint et, emmenant l'arvicole, le conduisit dans une cour close de murs. Glyneth s'exclama sèchement : « Qu'est-ce que vous faites ?

— Il y a certaines formalités que nous devons subir, j'en ai peur. Tul risque d'être découvert. S'il devient violent, il sera traité durement. Vous, ma chère, descendez du howdah. »

Tul en jaillit, empoigna les cornes de l'arvicole, réussit à le mettre

au galop et à le sortir de la cour. Des guerriers se précipitèrent, jetèrent des nœuds coulants. Tul fut tiré à bas de l'arvicole et resta un instant par terre, tout étourdi ; pendant ce temps, il fut ligoté avec de nombreux tours de corde et traîné pieds et poings liés dans une cellule munie de barreaux qui se trouvait sur le côté de la cour.

L'officier de paix s'adressa à Visbhume : « Beau travail ! Un tel féroce aurait pu causer des dégâts.

— C'est une bête intelligente, déclara Visbhume. Je vous suggère de la tuer tout de suite, ce qui supprimera la menace qu'il représente.

— Nous devons attendre le seigneur maire, qui convoquera peut-être bien Zaxa pour nous offrir un peu de distraction.

— Qui est donc Zaxa ? questionna Visbhume avec indulgence.

— Le défenseur de la loi et le bourreau. Il chasse les féroces dans les Monts Glône et c'est son plaisir de rabaisser leur orgueilleuse sauvagerie.

— Zaxa sera merveilleusement à son affaire avec Tul. Nous devons partir maintenant car nous avons peu de temps. Par estime pour vous, voici en cadeau personnel deux riches pompons, valant de nombreux minijetons. Glyneth, nous allons continuer notre voyage. C'est un plaisir d'être débarrassés de cette bête hargneuse. »

4

L'arvicole amblait hardiment en direction de l'est, à côté de la route des Cailloux ronds, Visbhume se pavanant sur la banquette supérieure du howdah et Glyneth pelotonnée, le cœur navré, sur celle du dessous. Visbhume, de nouveau en possession de la sacoche, fit une inspection soupçonneuse pour s'assurer que Glyneth ne s'était emparée d'aucun de ses biens pour son propre usage. Satisfait de tout trouver comme se devait, il sortit l'almanach et, découvrant une erreur dans ses estimations, se bâta d'effectuer d'autres calculs mais ne découvrit rien d'alarmant.

Finalement rassuré, il prit son violon, allongea son archet au maximum de sa longueur presque excessive, accorda son instrument sur le refrain « Traderideradada », puis joua une sélection entraînante d'airs flatteurs à l'oreille : galops et rondes, belles giges ravigotantes et pas redoublés enlevés, folâtreries, cadences et plus-que-parfaits. Ses coudes se dressaient et s'abaissaient tandis que ses pieds martelaient le

plancher du howdah en parfaite conformité avec la mesure. Les paysans qui se trouvaient sur le bord de la route levaient la tête avec étonnement pour voir le grand arvicole octopode courir à fond de train, avec Visbhume jouant de la belle musique et Glyneth assise tristement au-dessous, si bien que lorsque ces paysans retournèrent à leurs fermes, ils eurent beaucoup à raconter sur les choses étranges qu'ils avaient vues et l'excellente musique qu'ils avaient entendue.

Visbhume se rappela subitement un nouvel aspect des calculs qu'il n'avait pas encore envisagé. Il rangea violon et archet pour effectuer ses corrections, avec de si bons résultats qu'à moitié chemin d'Asphrodiske il conclut que la lune noire lui laissait plus que le temps nécessaire pour tous ses desseins, ce qui lui mit l'esprit en joie.

À présent, la route avait franchi la lisière des Bois Profonds. Visbhume fit obliquer l'arvicole à travers un petit pré d'herbes bleues jusqu'à l'ombre de trois arbres bleu nuit, où il s'arrêta et jeta l'ancre. D'une allure pleine de majesté, il descendit sur le gazon, déposa dessus le cottage miniature qui s'agrandit à sa demande. Finalement, il se tourna vers Glyneth, toujours sur la banquette inférieure du howdah. « Ma chère, vous pouvez descendre.

— Je préfère rester ici. »

Visbhume ordonna d'un ton tranchant où vibrerait une menace : « Glyneth, descendez de l'arvicole, s'il vous plaît. Nous avons des questions importantes à discuter. »

Glyneth sauta à bas de l'animal, dédaignant la main que Visbhume lui tendait. Avec un sourire froid, il lui indiqua du geste le seuil du cottage. Elle entra et s'assit, pendant que Visbhume fermait la porte et poussait le verrou.

« Avez-vous faim ? questionna-t-il.

— Non. » Dès que le mot fut sorti de sa bouche, Glyneth se rendit compte qu'elle avait commis une erreur. Toute opération qui requerrait du temps était à son avantage.

« Avez-vous soif ? »

Glyneth eut un haussement d'épaules évasif et Visbhume prit du vin dans le buffet et en remplit à ras bord deux gobelets. « Ma chère, nous voilà enfin vraiment et totalement seuls ! N'est-ce pas une pensée réjouissante ? J'ai soupiré longtemps après ce moment, faisant pendant cette attente il des insultes et indignités, comme il sied à un champion de la chevalerie. Ces choses-là... peuh ! Ce sont les tics et glapissements de petits esprits ; la noblesse me permet de les tenir pour quantité négligeable, de même qu'un vaillant navire vogue au-dessus des éclaboussures et de l'écume des vagues envieuses ! Allez,

buvez ! Que ce bon vin apporte de la chaleur à vos veines. Buvez, Glyneth, buvez !... Quoi ? Vous fuyez le vin, vous repoussez le gobelet ? Franchement, je ne suis pas content ! En place d'yeux étincelants et d'une bouche offerte, je trouve un regard méfiant, un dos voûté, un pincement dyspeptique de la narine, un comportement sévère. Ceci est un temps pour la gaieté ! Je suis un peu déconcerté par votre altitude. Vous voilà tassée sur vous-même à me regarder obliquement comme si j'étais un rat rongeur le fromage du petit déjeuner. Debout, voyons ! Agissons à la manière d'amants délicats. Ayez l'amabilité de défaire vos vêtements et de les laisser glisser afin de montrer vos jolis membres souples ! »

Glyneth secoua la tête. « Je ne ferai rien de tel. »

Visbhume sourit. « Ah, oui ? Quel dommage de ne pas disposer de tout mon temps pour vous pousser dans vos retranchements ! Mais il importe de mener les choses rondement ; je dois donc conduire l'affaire d'une autre manière et, d'abord, pour des raisons que vous comprendrez, il faut que je sache ce que je veux apprendre de vous et pourquoi je vous ai amenée ici. Allons, vite ! Que nous ayons le maximum de loisir pour nous consacrer à nos divertissements. »

Glyneth voulut temporiser et demanda : « Que désiriez-vous savoir ?

— Ah bah ! Vous ne devinez pas ?

— Ma foi, non. Je suis intriguée.

— Eh bien, je vais vous l'expliquer avec précision ! Au fond, pourquoi ne seriez-vous pas mise au courant ? Vous n'utiliserez sûrement pas le renseignement à mon désavantage. Ai-je raison ?

“Oui.

— Bien sûr que j'ai raison ! Écoutez donc. Le roi Casmir a entendu une prédiction concernant le fils premier-né de la princesse Suldrun. Un mystère entoure l'enfant de Suldrun. La princesse Madouc est un changelin, mais qu'est-il advenu du garçon que les fées ont emporté ? Un garçon a quitté le Fort de Thripsey et est devenu votre compagnon. Son nom est Dhrun, mais il paraît bien trop âgé pour être le fils de Suldrun. Qui donc est la mère de Dhrun ? Où est ce garçon que les fées ont pris, donnant Madouc en échange ? Il aurait maintenant cinq ou six ans. D'après la prédiction, il s'assiéra sur Evandig avant Casmir, ou quelque chose comme ça, et Casmir est désireux de repérer où il est.

— Pour le tuer ? »

Visbhume sourit et haussa les épaules. « Ainsi font les rois. Vous

pouvez apprécier maintenant la portée de ma curiosité. La mesurez-vous ?

— Oui.

— Excellent ! Alors, en toute sympathie, je demande que vous me racontiez ce que vous savez et je vous pose donc cette question facile et anodine : qui est la mère de Dhrun ?

— Dhrun n'a pas connu sa mère, répliqua Glyneth. Il a été élevé par les fées et a vécu une enfance très bizarre. Un jour, il m'a dit le nom de la mère de Madouc. Elle s'était unie à des hommes et son nom était Twisk.

— Des mots, des mots, des mots ! s'exclama Visbhume avec irritation. Ils ne répondent pas à ma question ! Une fois encore : qui est ou était la mère de Dhrun ? »

Glyneth secoua la tête. « Même si je le savais, je ne vous dirai rien, puisque cela aiderait le roi Casmir, notre ennemi. »

Visbhume déclara d'un ton acerbe : « Vous exercez ma patience ! Mais j'ai un remède. » Il sortit de sa sacoche une petite fiole de verre vert. « Ceci, vous vous le rappelez, est l'authentique et véritable Essence d'Amour. Une goutte comble d'ardents désirs le moindre recoin de l'âme féminine et suscite des prodiges de vaillance sexuelle chez l'homme. Supposons que je vous force à ingérer non pas simplement une goutte mais deux ou même trois ? Dans votre ardeur pressante, vous me diriez en un clin d'œil ce que je veux apprendre et vous n'auriez aucune répugnance à sortir de vos habits. »

Des larmes roulèrent sur les joues de Glyneth. Quelle triste fin à sa vie ! Manifestement, Visbhume avait l'intention soit de la tuer tout de suite soit, au mieux, de l'abandonner sur Tanjecterly.

Visbhume s'approcha avec sa fiole. « Allez, espèce de teigne, ouvrez la jolie petite bouche. Une goutte je vous donnerai ; une goutte suffira et, sinon, alors nous essaierons avec une autre. »

5

Dans sa prison du bourg de Pude, Tul frotta les cordes qui lui liaient les bras contre l'angle vif du cadre de la porte et les coupa à force de les râper. Il détacha les cordes ligotant ses jambes, défonça d'une seule poussée la porte de la cellule et surgit dans la cour. Deux gardiens se précipitèrent pour l'intercepter et furent envoyés mesurer

le sol ; Tul prit son épée dans le poste de garde ; il sortit en courant dans la rue et s'élança sur la route en direction de l'est.

Fulgis, l'officier de paix, réunit un groupe de recherche qui comprenait le redoutable Zaxa, créature hybride moitié homme moitié batrache hespide, avec des bras comme des solives et une épaisse peau grise à l'épreuve des lances, flèches, griffes ou crocs. Zaxa chevauchait un petit arvicole ambleur et était armé de sa célèbre épée Zil, tandis que les autres membres du groupe montaient des coursiers d'espèces différentes.

Le détachement partit ventre à terre et ne tarda pas à rattraper Tul qui s'enfonça dans les Bois Profonds. Les poursuivants galopèrent derrière lui avec force huchements, taïauts ou échanges de reparties. Tul se laissa choir d'un arbre au milieu de leur groupe, tua huit guerriers et détala. Les poursuivants prirent le même chemin avec plus de prudence, se consultant et se renvoyant des instructions laconiques, Zaxa à leur tête. Tul se faufila sur leurs arrières et, attaquant encore, opéra un carnage supplémentaire. Quand Zaxa arriva sur les lieux, Tul avait à nouveau disparu, pour jaillir encore une fois de l'ombre, empoigner l'officier de paix Fulgis et lui fracasser le crâne contre un arbre, mais Zaxa finit par se retrouver face à lui.

Zaxa s'exclama d'une voix de stentor : « Féroce, vous êtes intelligent, vous êtes impitoyable, mais maintenant vous devez payer pour vos meurtres et le prix sera élevé. »

Tul répondit : « Zaxa, permettez-moi de faire une suggestion : allez de votre côté et moi j'irai du mien. Ainsi aucun de nous n'attrapera de l'autre un mauvais coup. C'est un plan qui contribue à l'avantage des deux. Êtes-vous sensible à la sagesse de ma proposition ? »

Zaxa recula et rumina le concept en battant des paupières. Finalement, il répliqua : « Nul doute qu'il y ait du vrai dans ce que vous racontez, mais j'ai parcouru tout ce chemin dans l'intention expresse et déclarée de vous couper la tête avec ma bonne épée Zil et cela semble assez vain de tourner bride à présent et de rentrer les mains vides à Pude. Les habitants demanderaient : "Zaxa, n'avez-vous pas quitté le bourg à bride abattue pour tuer le féroce sanguinaire ?" » Et je ne pourrais que répondre : "Exact ! Tel était mon dessein !" Alors, ils s'exclameraient : "Ah, la brute maligne a échappé à vos recherches." Je serais donc contraint de répliquer : "Bien au contraire ! Nous nous sommes rencontrés et nous avons échangé quelques propos civils, après quoi je suis revenu." Les habitants ne feraient peut-être pas de commentaires à haute voix, mais je sens que je perdrais de la considération dans le pays. Par conséquent, même au risque d'en souffrir, je me vois dans l'obligation de vous tuer.

— Et si vous mourez le premier ? »

Zaxa poussa une clameur et frappa sa vaste poitrine. « Une fois que j'aurai posé les mains sur vous, la question sera réglée. Préparez-vous à apprendre la pleine mesure de l'au-delà infini. »

Les deux engagèrent le combat. À la fin, haletant, ensanglanté, un bras cassé, Tul se retrouva debout avec le cadavre de Zaxa à ses pieds. Il jeta un coup d'œil dans la clairière, mais les villageois survivants, voyant comment tournait la bataille, s'en étaient allés. Tul contempla par terre la grande carcasse grise et ressentit presque un élan de pitié.

Il ramassa Zil, la magnifique épée de Zaxa, se dirigea d'un pas chancelant vers la monture de ce dernier, se hissa sur le siège et partit à la recherche de Visbhume et de Glyneth.

Tout juste quinze cents mètres plus loin sur la route, Tul remarqua l'arvicole à l'ancre et la maison. Restant à couvert, il approcha, mit pied à terre et alla à la porte. Il entendit soudain à l'intérieur un fracas de verre brisé.

Il défonça la porte et s'encadra sur le seuil. Visbhume, acharné à arracher de son corps les vêtements de Glyneth, leva des yeux affolés. Une fiole de verre vert gisait en miettes dans l'âtre où Glyneth l'avait lancée après s'en être emparée. Tul projeta Visbhume contre le mur avec tant de force que celui-ci tomba inanimé sur le sol.

Glyneth courut à Tul en sanglotant. « Que vous ont-ils fait ? Oh, votre pauvre bras ! Mon cher merveilleux malheureux Tul, vous êtes blessé !

— Mais pas trop gravement, dit Tul. Je suis en vie et Zaxa apprend la longueur et la largeur de l'infini.

— Asseyez-vous dans le fauteuil et voyons comment arranger ça. »

6

Une fois de plus, l'arvicole courait cap à l'est en direction d'Asphrodiske, le long de la route des Cailloux Ronds. Dans une armoire au fond du cottage, Glyneth avait trouvé des vêtements pour remplacer ceux que Visbhume avait déchirés – une culotte de paysan en tille à rayures grises, noires et blanches et une chemise bleue en lin grossier. Elle s'était appliquée de son mieux à soulager les blessures de Tul, raccommmodant les entailles et estafilades et fabriquant une écharpe pour soutenir son bras jusqu'à ce que l'os fracturé se ressoude.

Zaxa avait enfoncé ses crocs dans l'épaule de Tul, injectant une salive venimeuse, et la blessure s'était gangrenée. « Prenez le couteau, dit Tul. Coupez. Laissez couler le sang. Puis répandez la poudre dessus. »

Glyneth, le visage blême, respira à fond et, d'une main ferme, incisa profondément l'endroit malade, faisant jaillir du pus nocif puis un flot de sang rouge sain. Tul grogna de soulagement et caressa les cheveux de Glyneth, puis soupira de nouveau et détourna les yeux. « Parfois, j'ai d'étranges visions, dit-il, mais ce n'était pas prévu que je rêve, en particulier des rêves impossibles.

— D'impossibles rêves me viennent aussi parfois en tête, répondit Glyneth. Ils me troublent et m'effraient. Néanmoins, comment pourrais-je m'empêcher de vous aimer, vous qui êtes si courageux, si bon et si doux ? »

Tu) eut un rire sans joie. « C'est ce qui avait été prévu que je sois. » Il se retourna et reporta son attention sur Visbhume. « Je vous tuerais sur-le-champ si ce n'est que nous avons encore besoin de vos directives. Où en est la lune ? »

Visbhume se releva péniblement. « En admettant que je vous guide convenablement, que se passera-t-il ?

— Vous aurez la vie sauve. »

Visbhume exhiba la caricature d'un sourire désinvolte et plein d'assurance. « J'accepte cette condition. La lune noire est proche de la pulsation. Vous vous êtes trop attardés.

— Alors, partons. »

Visbhume voulut prendre sa sacoche, mais Glyneth lui ordonna de reculer. Elle rapetissa le cottage, le rangea. Les trois montèrent sur l'arvicole et une fois encore repartirent vers l'étoile rose, à présent presque en contact avec la lune noire.

Comme auparavant, Glyneth était installée sur le siège d'honneur du howdah, Tul était accroupi près des cornes de l'arvicole et Visbhume était assis sur la croupe, regardant de côté avec des yeux aussi grands et limpides que ceux d'un lémure.

Glyneth voyageait en proie à une douzaine d'émotions, chacune – elle en avait l'impression – susceptible de lui fendre le cœur. En dépit des baumes et des poudres, Tul n'était plus le Tul d'avant ; peut-être, songea Glyneth, avait-il perdu trop de sang, car sa peau était maintenant blême et la vivacité avait disparu de ses mouvements. Elle soupira en songeant à son retour sur Terre. Déjà Tanjecterly était devenu la réalité et la Terre le pays de rêve derrière les nuages.

Les lieues défilaient les unes après les autres sous l'élan des pattes

de l'arvicole lancées en pleine course, et à présent la route traversait la Plaine des Lis. Au loin apparurent une ligne de collines basses, une agglomération aux maisons grises et, légèrement au nord, un dôme bas aplati en métal brillant gris argent.

Visbhume vint près du howdah. Il s'adressa à Glyneth. « Ma chère, j'aurai besoin de l'almanach pour trouver le grand axe. »

Glyneth enleva la clef de son logement et donna l'almanach à Visbhume qui lut le texte avec attention, puis étudia une petite carte détaillée.

« Ahan ! s'exclama-t-il. Regardez sur le côté du dôme ; nous devrions voir une terrasse et, dessus, un mât de fer. »

Glyneth tendit le bras. « Je vois la terrasse ! Je vois le mât !

— Alors, en avant et vite ! La lune noire a donné le signal de la pulsation et ici le temps est court, sans possibilité d'arrêt ou de repos. »

À toute allure, l'arvicole s'élança à travers la campagne et arriva le long du dôme. « C'est un vieux temple qui est peut-être bien abandonné maintenant, dit Visbhume. Hop, montons sur la terrasse. Glyneth, la clef !

— Pas encore, répliqua Glyneth. Et, de toute manière, c'est moi qui l'utiliserai. »

Visbhume fit entendre un “tss-tss” irrité. « Ce n'est pas ce que j'ai prévu ; c'est irréaliste.

— Néanmoins, vous ne passerez pas avant que Tul et moi ayons franchi sains et saufs le portail.

— Bah ! murmura Visbhume. Eh bien donc, montez sur la terrasse et attendez là... Glyneth, descendez ! Tul, quittez votre perchoir ! Au mât ! »

Glyneth se dirigea vers l'escalier qui conduisait à la terrasse. Tul mit pied à terre avec lassitude et la suivit. Visbhume tira la flûte de sa poche et joua un arpège aigu discordant. L'arvicole mugit de rage et, baissant la tête, fonça sur Tul. Visbhume approcha en dansant, les genoux haut levés, soufflant des sons en furieuse dissonance. Tul essaya de sauter de côté, mais ses jambes avaient perdu leur ressort. L'arvicole le souleva sur ses cornes et le projeta en l'air.

Glyneth redescendit précipitamment en pleurant et courut à la forme immobile. Elle leva la tête et regarda Visbhume avec horreur et haine. « Vous nous avez trahis encore une fois !

— Pas plus que vous ! Voyez-moi ! Je suis Visbhume ! Vous

prodiguez des mots d'affection à cette créature qui est à moitié animale et seulement en partie un homme ; c'est dénaturé. Tandis que vous me dédaignez, moi le fier et noble Visbhume ! »

Glyneth ne l'écoutait pas. « Tul vit. Aidez-moi à le transporter.

— Jamais ! Êtes-vous folle ? Maintenant, vite, il vit, appellerai-je l'arvicole pour qu'il le piétine ? »

Glyneth se tourna vers lui, horrifiée. « Non !

— Alors répondez-moi : qui est la mère de Dhrun ? Parlez ! »

Tul murmura : « Ne lui dites rien.

— Si, je vais le dire, répliqua Glyneth. Cela ne peut pas changer grand-chose. Suldrun était la mère de Dhrun et Aillas est son père.

— Comment est-ce possible, alors que Dhrun a maintenant douze ans ?

— Une année dans le fort des fées vaut dix ans de vie ailleurs. »

Visbhume poussa un cocorico d'exultation. « Voilà le renseignement que je cherchais ! » Il arracha la clef des mains de Glyneth et bondit en arrière comme s'il dansait au rythme d'un flot de musique entendu de lui seul. Il fit un grand geste prétentieux. « Vraiment, Glyneth, quelle petite sottise vous êtes. Si vous aviez parlé dès le début, nous nous serions épargné vicissitudes et souffrances dont je ne tire aucun bénéfice. Casmir s'en moque bien. Il me félicitera seulement pour les résultats et me décernera un brevet d'efficacité.

« Alors maintenant viendrez-vous sur Terre docilement et exécuterez-vous là-bas ce que je commanderai ? »

Glyneth s'efforça de maîtriser sa voix. « Je ne peux pas quitter Tul. » Elle détourna la tête pour ne pas voir Visbhume. « Emmenez-nous tous les deux sur Terre et je vous obéirai. »

Visbhume dressa haut le doigt dans une mimique judicieuse. « Non. Il faut que Tul reste. Il m'a traité avec insolence ; il doit être puni. Venez, Glyneth.

— Je ne partirai pas sans lui.

— Soit, restez donc ici à chérir cet animal que vous aimez d'une passion si bizarre. Donnez-moi ma sacoche.

— Je ne veux pas abandonner la sacoche.

— Alors je soufflerai un ordre sur ma flûte.

— Et je vous jetterai dessus une ampoule-à-tourment. J'aurai dû le faire avant ! »

Visbhume proféra un juron, mais n'osa pas s'attarder plus longtemps. « Je pars pour la Terre où je jouirai d'honneurs et de richesses ; adieu ! »

Visbhume sauta d'un bon sur la terrasse, donna un coup avec sa clef et disparut.

Glyneth s'agenouilla près de Tul qui gisait les yeux clos. Elle lui caressa le front. « Tul, m'entendez-vous ?

— Je vous entends.

— Je suis ici avec vous. Pouvez-vous réussir à vous hisser sur l'arvicole ? Nous vous emmènerons dans un coin tranquille de la forêt où vous vous reposerez jusqu'à ce que vous soyez rétabli. »

Tul releva les paupières. « L'arvicole est une créature peu sûre. Il m'a fait grand mal.

— Seulement sur l'ordre de la flûte de Visbhume. Autrement, il semble posé et il court bien.

— C'est vrai. Alors donc voyons si je peux grimper sur son dos.

— Je vous aiderai. »

Attirés par l'incident, des gens de la ville avaient commencé à s'attrouper et quelques-uns se mirent à se moquer des tentatives de Glyneth pour seconder Tul. Glyneth ne leur prêta aucune attention et, finalement, Tul à demi monta, à demi tomba sur le dos de l'arvicole. Les gens s'approchèrent, entourèrent l'arvicole et s'avisèrent d'arracher des pompons au tapis. Glyneth sortit de la sacoche une ampoule-à-tourment et la lança au milieu de la foule, qui se dispersa aussitôt dans un concert de cris de douleur et l'arvicole eut ainsi la voie libre pour s'en aller.

Une heure plus tard, Glyneth fit obliquer l'arvicole à travers une prairie jusque derrière un petit bois où elle jeta l'ancre et installa le cottage. Tul resta couché un certain temps dans un état de torpeur et Glyneth l'observa avec anxiété. Son imagination lui jouait-elle des tours – ou des changements bizarres se produisaient-ils en lui, entraînant son expression à se modifier et parfois même à se brouiller ?

Tul ouvrit les yeux et vit Glyneth qui le regardait. Il prit la parole à voix basse, d'un ton las.

« J'ai fait des rêves étranges. Quand j'essaie de me souvenir, la tête me tourne. » Il eut un geste agacé et voulut se redresser, mais Glyneth le repoussa en arrière. « Restez allongé tranquillement, Tul. Reposez-vous et ne vous tracassez pas pour ces rêves. »

Tul ferma les paupières et reprit du même ton bas épuisé : « Murgen m'a parlé. Il a dit que je dois vous protéger et vous ramener saine et sauve à la cabane. C'est dans l'ordre des choses que je vous aime, puisque telle est ma raison d'être, mais il ne faut pas gaspiller vos sentiments à mon sujet. Je suis en partie un animal et une des voix que j'entends est celle du féroce. Une autre voix est insouciant et cruelle, et elle me pousse à commettre des actes inqualifiables. La troisième voix est la plus forte et, quand elle s'élève, les autres se taisent. »

Glyneth répliqua : « Moi aussi, j'ai réfléchi longuement et sérieusement. Tout ce que vous dites est vrai. Je suis impressionnée par votre force et reconnaissante de votre protection, mais j'aime de vous une autre face : votre bonté et votre vaillance, et ce n'est pas Murgen qui vous les a inculquées. Elles viennent d'ailleurs.

— Les instructions de Murgen retentissent dans mon esprit : je dois vous protéger et vous ramener saine et sauve à la cabane et, puisque nous n'avons nulle part ailleurs de mieux où aller, ce sera notre destination.

— Nous rebroussons chemin ?

— Nous rebroussons chemin.

— Dès que vous serez assez fort pour voyager, nous partirons. »

XVII

1

Deux jours avant la Foire des Gobelins, la dernière de la saison, Mélanthe se présenta à cette auberge proche du Carrefour de Twitten appelée Le Soleil Riant et La Lune en Pleurs. Elle loua son appartement habituel, puis se rendit aussitôt à la prairie où elle espérait trouver Zuck pour lui rappeler leur contrat concernant les fleurs.

Zuck venait tout juste d'arriver et, assisté d'un jeune garçon quelconque, il déchargeait d'une charrette ses marchandises et son matériel. À la vue de Mélanthe, il inclina la tête et porta l'index et le majeur au bord de son bonnet avec politesse, puis poursuivit sa tâche ; apparemment, il ne s'était pas encore occupé de s'approvisionner en fleurs pour Mélanthe.

Elle proféra un son sibilant d'irritation et apostropha Zuck qui s'affairait à ses étagères. « Avez-vous oublié notre accord ? »

Zuck s'interrompit dans son travail et lui jeta du coin de l'œil un regard incompréhensif. Puis son visage s'éclaira. « Ah, oui ! Bien sûr ! Vous êtes la dame qui tenait absolument à avoir des fleurs.

— Exactement, Zuck. Avez-vous oublié si vite ?

— Nenni ! Mais bon nombre de petits détails m'emplissent l'esprit et détournent mon attention. Un instant, s'il vous plaît. »

Zuck donna des instructions à son commis, puis emmena Mélanthe jusqu'à un banc voisin. « Vous devez comprendre que dans notre métier nous avons souvent affaire à des personnes qui ont de la libéralité dans leurs propos mais déposent peu d'or sur le comptoir. Si je me souviens bien, vous désirez encore une fleur ou deux pour orner votre belle chevelure.

— Je les veux toutes, y en aurait-il une, deux, dix ou cent. »

Zuck hocha la tête lentement puis la tourna pour contempler la prairie. « Enfin nous nous comprenons ! Ce genre de fleurs coûte cher ; j'ai déjà une liste de clients aussi impatients que vous et je dois encore

consulter mon fournisseur pour savoir où en est la production de son jardin secret.

— Il faut que vos autres clients cherchent ailleurs ; vous serez convenablement payé, n'ayez crainte.

— Dans ce cas, venez à ma boutique demain à cette heure-ci, j'espère que j'aurai eu des informations précises du jardinier. »

Mélancthe ne put extirper de Zuck d'autres renseignements – il refusa tout particulièrement de donner le nom du mystérieux jardinier qui cultivait des fleurs aussi remarquables – et, finalement, elle rentra à l'auberge, agacée et mécontente, mais incapable d'obtenir ce qu'elle désirait.

Dès qu'elle fut hors de vue, Zuck retourna pensivement à ses occupations. Au bout d'un moment, il appela le commis qui, à y regarder de plus près, semblait être pur falloy ou encore falloy avec des éléments de gobelin et d'être humain. Sa stature était celle d'un adolescent avec une souple aisance dans ses mouvements ; par ailleurs, il avait une peau argentée, des cheveux couleurs d'or vert et d'énormes yeux avec des pupilles d'argent sombre en forme d'étoile à sept branches. C'était un beau garçon, calme, lent et même un peu naïf. Zuck avait trouvé en lui un travailleur diligent et il le payait avec générosité, de sorte qu'une bonne entente régnait généralement entre eux. Or donc Zuck cria le nom de son commis : « Yossip ! Où êtes-vous ?

— Ici, messire, je me repose sous la charrette.

— Venez, s'il vous plaît ; j'ai besoin de vous. »

Yossip contourna la loge et apparut sur le devant. « De quoi s'agit-il ?

— Peu de chose. Un jour, cet été, vous êtes venu travailler avec une belle fleur noire que vous avez laissée sur le comptoir, je m'en souviens, et que j'ai offerte par la suite à un de mes clients.

— Ah, oui, dit Yossip. Une fleur de mon jardin secret. »

Zuck ne releva pas la remarque. « J'ai l'intention de mettre un peu de décoration, pour différencier notre loge et lui donner de l'originalité. À cette fin, quelques fleurs feraient bien l'affaire. Où vous êtes-vous procuré la fleur noire ?

— Dans la forêt, le long du chemin de Ganion à un endroit que je me plais à considérer comme ma retraite privée. Cet été, je n'ai découvert qu'une seule fleur, mais j'ai remarqué plusieurs boutons.

— Une poignée suffira peut-être. Après tout, nous ne sommes ni fleuristes ni herboristes. À quelle distance est ce jardin ? Indiquez-moi

où c'est et je cueillerai juste ce qu'il me faut. »

Yossip hésita. « Je ne me rappelle ni repères ni distance précise. Moi-même, je retrouverai l'endroit avec peine. Cependant, si vous voulez les fleurs, dites-le-moi et je les apporterai.

— Bonne idée, dit Zuck. Allez dans la charrette pour ne pas perdre de temps. Prenez tout de suite le chemin de Ganion ; ne touchez ni aux boutons ni aux gousses de graines, coupez uniquement les fleurs écloses. De cette manière, nous ne compromettrons pas la récolte.

— Très juste, répliqua Yossip. J'aurai besoin d'un couteau affilé pour trancher les tiges et d'un bout de pain et de fromage pour me sustenter pendant le parcours qui, d'après mes souvenirs, est de trois, quatre ou même six kilomètres.

— En route donc et ne flânez pas. »

Dès qu'il fut parti, Zuck ferma sa boutique. Il emprunta une monture à une de ses connaissances qui tenait une loge dans le voisinage et se lança à la suite de Yossip. Il chevauchait d'une allure subreptice et prudente, se réglant sur les grincements et ferraillements de la charrette. Quand le chemin tournait, il se hâtait pour inspecter la voie en avant, puis galopait jusqu'au tournant suivant, restant ainsi pas loin derrière Yossip mais toujours hors de vue.

Le bruit de la charrette cessa subitement. Zuck mit pied à terre, attacha le cheval et continua à pied. La charrette était arrêtée au milieu du chemin et Yossip était invisible.

« Bravo ! se dit Zuck. Voilà le site du jardin mystérieux. C'est tout ce que j'ai besoin de savoir. »

Il n'avait plus qu'à retourner en hâte à la loge et Yossip ne devinerait jamais que son secret avait été percé.

La curiosité incita Zuck à avancer furtivement pour mieux repérer remplacement et les dimensions du parterre de fleurs. Le voilà qui s'engage donc pas à pas, avec prudence sur le chemin, mais, il finit par courir sur la pointe des pieds en jetant un coup d'œil à droite et à gauche.

Yossip surgit de l'ombre avec un petit bouquet de quatre fleurs. Il ne sembla nullement surpris de trouver là Zuck.

« Je me suis dépêché de venir, déclara ce dernier. J'ai décidé d'utiliser des banderoles multicolores et des drapeaux, plutôt que de dépouiller le parterre de fleurs, c'est pourquoi j'ai voulu vous informer tout de suite de mes nouveaux projets.

— Vous êtes bien aimable », dit Yossip. Il paraissait avoir de la difficulté à parler ; il roucoulait et zézayait. « Mais que faire de ces

fleurs que j'ai déjà coupées ?

— Apportez-les. Ou encore mieux, confiez-les-moi. Y en a-t-il d'autres en bouton ?

— Très peu. »

Zuck regarda Yossip du coin de l'œil en fronçant les sourcils. « Pourquoi parlez-vous d'une si drôle de voix ? »

Yossip sourit, exhibant des dents d'argent. « En m'affairant, j'ai remué la terre et découvert ce merveilleux joyau. » Il sortit de sa bouche une sphère verte luminescente. « Pour la commodité, je le porte de cette façon.

— Étonnant ! dit Zuck. Permettez que je l'examine.

— Non, Zuck. Vous avez appris le secret de mon jardin par ruse. De nature, je suis bon enfant, naïf même, mais cette fois il faut que je prononce un jugement et votre fourberie doit être punie de mort. »

Ce disant, Yossip frappa Zuck d'abord au cou avec le couteau qu'il avait utilisé pour cueillir les fleurs, puis au cœur. Ensuite, afin d'arrêter les tressaillements de Zuck, il enfonça vigoureusement la lame jusqu'au manche dans son oreille droite.

« Et voilà, Zuck. Nous avons mis une fois pour toutes un terme à votre sournoiserie. Je n'en parlerai plus. »

Yossip fit rouler le cadavre dans le fossé et revint au champ de foire, emmenant le cheval qu'avait monté Zuck attaché à l'arrière de la charrette.

Il rendit le cheval à son propriétaire, lequel questionna avec étonnement : « Et où est donc le bon Zuck qui s'en est allé si vite ?

— Il est parti examiner une nouvelle sorte de marchandise, répliqua Yossip. Pendant ce temps, je dois tenir la boutique.

— C'est une grande responsabilité pour un jeune homme inexpérimenté comme vous. Si vous avez des difficultés quelconques ou si vous craignez d'être escroqué, appelez-moi et j'arrangerai ça.

— Merci, messire. Cela m'ôte un poids. »

Deux heures restaient encore avant que le soleil se couche. Yossip ouvrit la loge, disposa les fleurs dans des vases et, après quelque hésitation, plaça la perle verte à l'étalage, dans une boîte sur une des étagères du fond. « C'est un joyau magnifique, se dit-il. Toutefois, à quoi me sert-il ? Je n'en suis pas pour porter des boucles d'oreilles ni d'autres ornements. Eh bien, nous verrons. Il faut que le joyau se vende un gros prix, sinon je le garderai. »

Le lendemain matin, Mélanthe vint tôt et jeta un coup d'œil ici et

là. Elle aperçut les fleurs et poussa une exclamation de joie. « Où est le bon Zuck ? »

— Il est parti chercher de nouvelles marchandises, répliqua Yossip. La boutique m'est confiée.

— Au moins a-t-il trouvé des fleurs pour moi ! Donnez-les, elles me sont destinées et ne doivent jamais être vendues à quelqu'un d'autre.

— Comme vous voudrez, ma dame. »

Mélanthe prit possession des fleurs. Elles avaient en vérité une surprenante originalité, avec des couleurs qui semblaient vibrer par la seule force de leur nature. Chacune était différente ; chacune offrait une personnalité unique. La première : d'un orange intense, mélangé à du vermillon, du prune et du noir. La deuxième : vert de mer avec du pourpre rutilant sous un chatoiement du bleu métallique des hannetons. La troisième : noire d'un brillant dur avec des épis d'un ocre jaune criard et un plumet écarlate au centre. La quatrième : une douzaine de cercles concentriques de petits pétales alternativement blancs, rouges et bleus.

Mélanthe ne demanda pas le prix. Elle aligna quatre couronnes d'or. « Quand en aurez-vous d'autres ? »

Yossip vit aussitôt d'où soufflait le vent. Zuck s'était montré fourbe selon un ordre de grandeur dépassant ce que Yossip avait imaginé. Toutefois, que ce fût un bien ou un mal, il ne pouvait être puni une seconde fois. Yossip réfléchit. « Demain, ma dame, j'aurai peut-être d'autres fleurs.

— Rappelez-vous, il faut me les réserver ! Je suis fascinée par leur complication bizarre. »

Yossip dit d'un ton doux : « Pour vous en assurer la pleine propriété, je vous conseille de verser tout de suite un montant suffisant de pièces d'or ; sans quoi, quelqu'un pourrait passer avant vous demain matin. »

Mélanthe jeta dédaigneusement sur le comptoir cinq autres couronnes d'or jaune et la transaction fut par ce fait validée.

Le crépuscule tomba sur le champ de foire. Des lampes étaient accrochées aux arbres et diverses sortes de gens qui préféraient la nuit au jour vinrent se promener entre les loges et marchander les articles qui éveillaient leur intérêt.

À l'auberge, Mélanthe dîna modestement d'une aile de poulet et d'un navet cuit dans du miel et du beurre. Elle était assise avec ses fleurs placées dans quatre vases afin de pouvoir les admirer l'une après l'autre ou toutes ensemble, à son choix.

Un gentilhomme aux cheveux noirs et à la mine taciturne, habillé de vêtements splendides, et remarquable par une moustache bien coupée, une petite barbe et des traits énergiques, s'approcha de sa table. Il s'inclina, ôta son chapeau et, sans plus de cérémonie, prit un siège.

Mélanthe, reconnaissant Tamurello, ne dit rien. Il examina les fleurs avec curiosité. « Vraiment fascinantes et, je dirais même, uniques ! Où ces fleurs extraordinaires poussent-elles ? »

— Je n'en sais trop rien, répliqua Mélanthe. Je les ai achetées à une loge de la foire. Sentez-les, l'une après l'autre. Chacune est différente ; chacune implique avec son parfum une véritable cascade de significations et de significations de significations ; chacune est toute une féerie d'arômes subtils et indéfinissables. »

Tamurello huma chaque fleur tour à tour, une première fois puis une seconde fois. Il les considéra en pinçant les lèvres.

« Les parfums sont exquis. Ils évoquent quelque chose sur quoi je n'arrive pas à mettre un nom pour le moment... La pensée campe au fin fond de mon esprit et refuse de se présenter. C'est à rendre enragé ! »

— La mémoire vous reviendra tout à l'heure, dit Mélanthe. Pourquoi êtes-vous ici, où l'on vous voit si rarement ?

— J'y suis par curiosité, répliqua Tamurello. Il y a juste quelques instants, le Poteau de Twitten a tremblé. Qu'il annonce un événement important ou rien de bien spectaculaire, un tremblement de ce Poteau vaut toujours la peine de se déranger... Aha ! Regardez donc qui vient d'entrer à l'auberge ! C'est Visbhume et je dois m'entretenir avec lui immédiatement. »

Debout près du comptoir, Visbhume cherchait des yeux Hockshank qui était présentement occupé ailleurs.

Tamurello alla se poster à côté de lui. « Visbhume, que faites-vous ici ? »

Visbhume examina le seigneur à barbe noire qui lui adressait la parole de façon aussi familière. « Messire, à qui ai-je l'honneur de parler ? »

— Je suis Tamurello, sous un déguisement que j'utilise souvent en voyage.

— Bien sûr ! Maintenant je vous reconnais, à la clarté de votre regard ! Tamurello, c'est un plaisir de vous rencontrer.

— Merci. Qu'est-ce qui vous attire ici, à cette saison ? »

Visbhume gonfla ses joues et agita l'index. « Voyons, qui sait

expliquer les marottes d'un vagabond ? Un jour ici, l'autre là-bas ! Le chemin est parfois rude, parfois difficile, et parfois on doit cheminer sous la pluie dans le noir, avec comme seul stimulant le scintillement de sa lointaine étoile. Mais en cette minute je ne désire que voir Hockshank, afin qu'il me procure une chambre confortable pour la nuit.

— Vous n'obtiendrez pas satisfaction, je le crains. L'auberge est comble. »

La mine de Visbhume s'allongea. « Dans ce cas, il faut que je découvre une poignée de foin dans l'écurie.

— Inutile ! Venez dehors un moment. »

Un peu à contrecœur, Visbhume franchit le seuil et suivit Tamurello sur la route. Ce dernier leva la tête vers le ciel. Il désigna du geste un point en l'air, où le clair de lune illuminait un manoir volant, comportant trois tours et une terrasse, ceint d'une balustrade.

« Voilà où je prendrai mon repos cette Huit, déclara Tamurello. Mais, avant que j'en dise plus, j'aimerais savoir pourquoi vous êtes ici alors qu'aux dernières nouvelles vous étiez, sur ma recommandation, en train de travailler d'arrache-pied au service du roi Casmir.

— Exact, exact ! Avec votre acuité habituelle, vous saisissez l'état précis de la situation ! J'ai envie à présent de prendre un petit quelque chose pour dîner. Si vous voulez bien m'excuser...

— Dans un instant, coupa Tamurello. Dites-moi, comment s'est passée votre affaire avec Casmir ?

— Pas trop mal.

— Il a été satisfait de vos renseignements ?

— À la vérité, je ne suis pas encore allé le voir. Les renseignements que j'ai glanés sont si insignifiants que je n'en prendrai peut-être même pas la peine.

— Qu'avez-vous appris au juste ?

— Messire, j'estime qu'il vaut mieux que je garde ces quelques banalités pour les oreilles de Casmir.

— Par ma foi, Visbhume ! Vous n'avez pas de secrets pour moi, voyons ?

— Nous avons tous nos petits domaines réservés, dit Visbhume d'un ton pincé.

— Dans quelques domaines, à un moment ou l'autre, avec certaines personnes, déclara Tamurello. Pas au Carrefour de Twitten sous le clair de lune en conversation avec Tamurello. »

Visbhume esquissa des moulinets nerveux avec les mains. « Eh bien donc, puisque vous insistez, vous saurez. » Et Visbhume ajouta avec chaleur : « Après tout, qui m'a adressé à Casmir si ce n'est mon bon ami Tamurello ?

— Exactement.

— J'ai appris ceci. Casmir est préoccupé par une prédiction concernant le fils premier-né de Suldrun.

— Je suis au courant de cette prédiction, qui émane de Persilian le Miroir. Je suis au courant de l'inquiétude de Casmir.

— Le fait est simple et pourtant profondément émouvant. Le premier-né de Suldrun a été engendré par Aillas, roi de Troicinet. Le nom du fils est Dhrun et, en une année au fort des fées, il a atteint l'âge de neuf années terrestres.

— Intéressant commenta Tamurello. Et comment avez-vous eu ce renseignement ?

— J'ai œuvré avec habileté sans ménager ma peine. J'ai emmené Glyneth sur le monde de Tanjecterly et, là, j'aurais acquis aisément l'information si Shimrod n'avait dépêché un grand monstre pour me harceler. Mais je suis rien de moins qu'indomptable, j'ai obtenu ce que je voulais, j'ai tué la bête et je suis revenu de Tanjecterly avec ma nouvelle.

— Et la princesse Glyneth ?

— Elle reste sur Tanjecterly, où elle ne peut dénoncer qui que ce soit.

— Sage précaution ! Vous avez raison. Mieux vaut qu'un renseignement de cette sorte soit tenu secret, et réservé au nombre d'esprits le plus restreint possible. En vérité, Visbhume, un seul esprit est suffisant pour une information de ce genre. »

Visbhume recula d'un pas. « Deux esprits sont tout aussi sûrs.

— Je crains que non. Visbhume...

— Attendez ! s'écria Visbhume. Avez-vous oublié ma loyauté ? Ma compétence inflexible ? Mon aptitude à rendre des services impossibles ? »

Tamurello réfléchit. « Ces arguments ont un poids réel. Vous êtes à la fois disert et convaincant, vous avez donc sauvé votre vie. À l'avenir, toutefois... »

Tamurello fit un geste et prononça une phrase. Les vêtements de Visbhume s'affaissèrent sur le sol. Hors du tas sombre rampa un serpent noir et vert. Il siffla une fois à l'adresse de Tamurello et

s'enfuit dans la forêt.

Tamurello demeura silencieux sur la route, prêtant l'oreille aux bruits provenant de l'auberge : le murmure de voix, le cliquetis de la verrerie et de la vaisselle, de temps à autre l'appel que Hockshank lançait à son serveur.

Les pensées de Tamurello se tournèrent un instant vers Mélanthe. Ses fleurs l'avaient intrigué, en vérité ; il les examinerait de plus près au matin. En ce qui concernait les attraits de la personne de Mélanthe, ses réactions étaient ambiguës et jusqu'à un certain point défensives. Il avait été l'amant de son frère ; maintenant, elle se montrait à son égard d'un froid détachement à demi souriant, dans lequel Tamurello croyait souvent sentir une nuance de mépris.

Il écouta une dernière fois les bruits de l'auberge, jeta un coup d'œil vers la forêt, où il savait qu'un serpent noir et vert le guettait avec des yeux ardents. Il eut un petit rire en pensant à l'absolue logique de la situation, puis il étendit largement les bras, agita le bout des doigts et fut emporté dans les airs au clair de lune jusqu'à son manoir flottant.

Cinq minutes plus tard, Shimrod apparut sur la route. Comme Tamurello, il s'arrêta un moment pour écouter puis, n'entendant rien que les sons provenant de l'intérieur de l'auberge, il y entra.

2

Shimrod se dirigea vers le comptoir et Hockshank se pencha en avant afin de pourvoir à ses besoins. « Une fois de plus, sire Shimrod, je suis au grand complet ; toutefois, je remarque que la belle Dame Mélanthe est arrivée de nouveau pour visiter la foire et a déjà acheté un joli bouquet qui fait l'envie de chacun. Peut-être partagerait-elle encore son logement avec un ami cher et estimé.

— Ou même avec quelqu'un de totalement inconnu, pour peu qu'elle y soit disposée. Eh bien, nous verrons. Ce soir, je suis venu avec ce qu'il faut et, en réalité, je n'ai pas besoin de son hospitalité. Toutefois, qui sait comment tournera la soirée ? Au nom de la courtoisie, je lui présenterai du moins mes hommages et il se peut que je boive une coupe de vin avec elle.

— Avez-vous dîné ? questionna Hockshank. Ce soir, le civet de lièvre est savoureux et mes bécasses sont au-dessus de tout reproche. Écoutez-les grésiller à la broche !

— Vous m'avez tenté, dit Shimrod. Je vais tâter d'une de ces bécasses, avec un demi-pain croustillant. »

Shimrod rejoignit Mélanthe à sa table. Elle déclara : « Il y a quelques minutes à peine, Tamurello était assis précisément dans ce fauteuil et admirait ces mêmes fleurs. Est-ce la raison de votre présence ? »

— Les fleurs, non. Tamurello, peut-être. Murgén m'a envoyé enquêter sur un tremblement du Poteau de Twitten.

— Le Poteau de Twitten est la grande folie du jour, commenta Mélanthe. Tamurello est venu à cause de ce fameux tremblement. »

Shimrod jeta un coup d'œil circulaire dans la salle. « Son déguisement doit être inhabituel ; je ne vois personne ici qui puisse être Tamurello ; à moins qu'il ne s'agisse de ce jeune homme là-bas, avec les frisettes couleur de cuivre et les pendants d'oreilles en jade vert.

— Ce soir, Tamurello est un noble seigneur austère, mais il n'est pas là. Il a aperçu son compère Visbhume, il l'a emmené dehors et aucun d'eux n'a reparu. »

Shimrod s'efforça de garder un ton détaché. « Il y a longtemps ? »

— Un instant à peine. » Mélanthe éleva en l'air une de ses fleurs. « N'est-elle pas merveilleuse ? Elle vibre de tout son être ; elle lance une provocation pour quelque chose que je suis incapable même d'imaginer. Voyez comme les couleurs se font chanter mutuellement ! Le parfum est enivrant.

— Oui, peut-être bien. » Shimrod se leva d'un bond. « Je reviens dans un petit moment. »

Il quitta l'auberge et sortit sur la route. Il regarda à droite et à gauche ; personne n'était en vue. Il pencha la tête de côté pour écouter, mais seuls des bruits venant de l'intérieur de l'auberge frappèrent son oreille. Il marcha à pas de loup jusqu'au Carrefour de Twitten ; il regarda au nord, à l'est, au sud et à l'ouest ; les quatre routes s'allongeaient depuis le croisement vides et blanches dans le clair de lune, avec des arbres formant une haie sombre sur le côté.

Shimrod retourna vers l'auberge. Au bord de la route, à moitié dans le fossé, il remarqua un amas de vêtements. Il s'approcha avec lenteur. Il s'agenouilla et découvrit ainsi un grand livre avec une tige dorée engagée dans le dos.

Il apporta le livre sous la lumière sortant à flot par les fenêtres de l'auberge et lut le titre. Il plongea la main dans sa poche et en retira une clochette d'argent qu'il tapota de l'ongle.

Une voix s'éleva. « Je suis là.

— Je me trouve à côté de l'auberge près du Carrefour de Twitten. Juste avant mon arrivée, Visbhume est entré dans l'auberge. Si le Poteau a tremblé, c'est lui la cause. Tamurello l'a rencontré et l'a emmené au-dehors. Je crains que Visbhume n'existe plus : soit mort, soit dissipé. Il a laissé derrière lui ses habits et son *Almanach de Twitten* que j'ai présentement en ma possession.

— Et Tamurello ? »

Shimrod, levant les yeux, vit le manoir de Tamurello silhouetté devant la lune. « Il a amené un château volant ; je le vois maintenant dans le ciel.

— Je viendrai mais seulement demain matin de bonne heure. Entre-temps, prends toutes les précautions ! Ne fais rien à la demande de Mélancthe, si innocent que ce soit ! Tamurello est d'humeur téméraire ; il a souffert à Khambaste et maintenant il apprend qu'il n'a rien acquis. Il est prêt à accomplir n'importe quel acte, désespéré ou irrévocable ou simplement tragique. Méfie-toi. »

Shimrod rentra à l'auberge. Mélancthe pour une raison ou une autre, s'en était allée.

Shimrod mangea son dîner et, pendant un moment, il observa les gens de la forêt en train de festiner. Finalement, il sortit et, se rendant dans une clairière voisine, posa sur le sol un cottage miniature ressemblant beaucoup à celui que Visbhume avait dans sa sacoche.

« Maison, grossis ! » dit Shimrod.

Il alla se placer sur le seuil.

« Maison, grandis ! »

Aux angles de la maison poussèrent des pieds de biche, chacun terminé par des griffes enserrant une boule, de sorte que la maison se dressait à dix-huit mètres au-dessus de la clairière, hauteur assurant sa sécurité.

La nuit passa et l'aube vint dans la Forêt de Tantrevalles. Comme le soleil montait au-dessus des arbres, Shimrod sortit sur son seuil. « Descends, maison ! » dit-il, puis : « Maison, rapetisse ! »

Le manoir de Tamurello flottait toujours dans les airs. Shimrod entra dans l'auberge et prit son petit déjeuner.

Mélancthe entra discrètement dans la salle, pareille à une timide bergère d'Arcadie avec sa robe blanche qui lui venait aux genoux et ses sandales. Elle ne prêta pas attention à Shimrod et alla s'asseoir dans un coin retiré, ce qui convenait parfaitement à Shimrod.

Mélancthe ne perdit pas grand temps à manger son petit déjeuner. Quittant l'auberge, elle se rendit à la prairie où la foire battait déjà son plein.

Shimrod la suivit d'un air détaché. Au moment où elle pénétrait sur le foirail, il la rejoignit. « Que cherchez-vous, aujourd'hui ? »

— J'ai commandé tout un bouquet, lui répondit Mélancthe. Ces fleurs sont maintenant ma fascination ; j'en raffole ! »

Shimrod rit. « N'est-ce pas étrange qu'elles exercent un attrait si puissant sur vous ? Ne craignez-vous pas de tomber sous l'effet d'un enchantement ? »

Mélancthe le regarda du coin de l'œil d'un air surpris. « Quel enchantement serait-ce, autre que la force de la pure beauté ? Elles sont ce que je chéris le plus. Leurs couleurs chantent pour moi, leurs parfums m'apportent des rêves.

— Des rêves plaisants, j'espère ? Certaines de ces odeurs sont remarquablement rudes. »

Mélancthe lui adressa un de ses rares sourires. « Les rêves sont variés. Quelques-uns sont très surprenants. Ils dépasseraient, je suppose, les limites de votre imagination.

— Sans aucun doute ! Ma pauvre âme mesquine ne me permet pas de connaître de telles extases. » Shimrod parcourut du regard la prairie. « Où est-il, ce marchand de rêves ? »

Elle le désigna du geste. « Là, justement ! Je vois Yossip, mais où sont mes belles fleurs ? Il les a probablement mises de côté pour moi. »

Elle courut à la boutique. « Bonjour à vous, Yossip. Où donc est mon bouquet ? »

Yossip secoua la tête avec tristesse. « Dame, la vérité dans ce cas est plus simple, plus élémentaire et plus convaincante que n'importe quel mensonge. Je vais vous la dire, exacte et entière. Ce matin, quand je suis allé cueillir des fleurs, j'ai découvert un spectacle affligeant. Chaque plante s'était affaïssée et était morte, comme ravagée par la rouille. Il n'y a plus de plantes, il n'y a plus de fleurs. »

Mélancthe resta pétrifiée. « Comment est-ce possible ? murmura-t-elle. Faut-il donc qu'il en soit toujours ainsi ? Que chaque fois que je trouve quelque chose qui m'est agréable et cher, cela me soit enlevé ? Yossip, comment pouvez-vous être aussi cruel ? Toute la nuit, j'ai languï après ces fleurs ! » Yossip haussa les épaules. « Sincèrement, dame, la faute ne m'incombe pas et, par conséquent, les pièces que vous m'avez données ne devraient pas être rendues. »

Shimrod déclara : « Yossip, permettez-moi de citer le premier principe de la morale commerciale. Si vous ne donnez rien de valeur, alors n'escomptez pas de paiement, quelles que soient les circonstances. Je ne parle qu'en spectateur désintéressé. »

Yossip s'exclama : « Je ne peux pas renoncer à tant de bel or ! Mes plantes ont été détruites ; je mérite la pitié, pas de nouveaux coups du sort ! Que la dame choisisse autre chose parmi mes trésors. Je n'exclus rien ! Voici une véritable aubaine : un caillou noir dragué au fond du fleuve Styx ! Et voyez cette scène touchante d'un enfant câlinant sa mère, réalisée dans une mosaïque d'acajou en résine. J'ai en stock une belle collection d'amulettes, chacune dotée de grands pouvoirs. Et ce peigne magique en bronze fortifie la chevelure, repousse les infestations et guérit la gale. Ce sont tous des articles de valeur.

— Je n'en veux aucun, dit Mélanthe avec humeur. Ah, si... laissez-moi regarder ce joyau vert que vous avez à l'étalage. »

Yossip siffla entre ses dents serrées et descendit à regret la boîte peu profonde où reposait la perle verte. « Je ne tiens guère à me séparer de cet objet superbe.

— Allons donc ! Vous avez affirmé vous-même que rien n'était exclu. Ces gentilshommes témoigneront de vos paroles. » Elle désigna Shimrod et deux ou trois autres qui s'étaient arrêtés pour écouter l'altercation.

« De nouveau, en tant que spectateur désintéressé, je dois confirmer la déclaration de Mélanthe », dit Shimrod. Il parlait d'une voix distraite, préoccupé par un souvenir qui lui échappait pour le moment. Quelque part, il avait entendu parler d'une perle verte, mais le contexte le fuyait. La perle verte, à ce qu'il se rappelait, était une sorte de symbole maléfique.

« Moi aussi ! proclama un jeune paysan rubicond dont les cheveux blonds étaient emprisonnés sous le bonnet vert sombre des bûcherons. Je ne connais rien de l'affaire, mais je me porté garant de ce qu'ont entendu mes deux bonnes oreilles.

— Et voilà ! dit Mélanthe d'un ton triomphant. Approchez la boîte que je puisse examiner la perle. »

Yossip descendit la boîte avec humeur et la présenta de telle façon que cela permit tout juste à Mélanthe d'entrevoir la perle. D'une voix hargneuse, il lui dit : « Ce joyau vaut dix fois l'or que vous m'avez remis ; je ne peux pas m'en défaire au rabais. »

Mélanthe se pencha et tendit le cou pour distinguer plus facilement le contenu de la boîte. « C'est extraordinaire », dit-elle dans un souffle, ses fleurs maintenant oubliées. Elle allongea la main pour

prendre le joyau, mais Yossip recula la boîte d'un geste sec.

« Allons ! Est-ce là une manière convenable de se conduire pour un commerçant ? s'exclama Mélancthe. Apporter, montrer le temps d'un clin d'œil puis retirer la marchandise comme si le client était un voleur ? Où est Zuck, votre patron ? Il ne sera pas content d'une conduite pareille. »

Yossip tiqua et grimaça de désarroi. « Ne vous inquiétez pas de Zuck ; il m'a donné toute liberté d'agir.

— Alors montrez-moi la perle ou j'appelle le commissaire et ces deux gentilshommes seront mes témoins.

— Bah, grommela Yossip, ces procédés d'intimidation confinent au vol. Pouvez-vous me blâmer de ne pas vous confier le joyau ?

— Ou le joyau ou mes pièces d'or !

— Le joyau vaut beaucoup plus. Accordons-nous d'abord sur ce point-là.

— Peut-être un peu plus. »

À contrecœur, Yossip laissa Mélancthe prendre la boîte. Elle la contempla avec ravissement. « La couleur m'enveloppe de son rayonnement. Combien demandez-vous de plus ? »

Yossip n'avait pas encore recouvré sa sérénité. « À franchement parler, je n'ai pas encore déterminé sa valeur. Ce joyau embellirait aisément la couronne du roi d'Arabie ! »

Mélancthe se tourna vers Shimrod, une expression espiègle sur le visage. « Shimrod, que pensez-vous de ce joyau ?

— Il est beau, encore qu'un peu sinistre, répliqua-t-il. J'ai entendu parler quelque part d'un bijou de ce genre, peut-être dans une légende fabuleuse ; je ne me rappelle pas à quelle occasion. Je me souviens que rien de bon n'était dit de la perle. Elle était portée par un pirate sanguinaire.

— Shimrod ! Cher bon Shimrod, paisible et prudent Shimrod ! La légende vous inquiète-t-elle à ce point, alors que vous avez à peine regardé la perle elle-même ? » Elle lui tendit la boîte. « Au moins donnez-moi votre estimation de sa valeur.

— Je suis loin d'être un expert.

— En la matière, tout le monde l'est, puisqu'on sait ce qu'on voudrait payer pour l'avoir.

— Je ne paierais pas un sou.

— Pour une fois, conduisez-vous comme un homme ordinaire !

Prenez-la en main et soupesez-la ! Étudiez sa surface pour voir si elle a des défauts ; évaluez la subtilité de son éclat glauque ! »

Shimrod prit la boîte et jeta dessus un coup d'œil circonspect. « Elle ne présente aucun défaut apparent. La couleur a une aura de malignité. »

Mélanthe était encore insatisfaite. « Pourquoi tant de timidité ? Examinez-la de tous les côtés ! Je veux uniquement votre opinion la plus sincère et réfléchie. »

Shimrod allongea à regret les doigts pour soulever la perle, mais son coude fut saisi par le jeune paysan rubicond aux cheveux blonds. « Shimrod, un mot à part avec vous, à propos de cette perle. »

Shimrod replaça la boîte sur le comptoir ; les deux se retirèrent à l'écart et le jeune paysan dit d'une voix coupante : « Ne t'avais-je pas mis en garde contre les requêtes de Mélanthe ? Ne touche pas à la perle. C'est un nœud de pure perversité, rien de plus. »

— Mais oui ! Maintenant cela me revient. Tristano nous a parlé de cette perle. Impossible, pourtant, que Mélanthe soit au courant.

— Peut-être une voix parle-t-elle à son oreille intérieure... Tamurello arrive sur le champ de foire ; je ne veux pas être reconnu. Insiste pour qu'il te donne des nouvelles de Visbhume. Ne touche à la perle sous aucun prétexte. » Le paysan se mêla à la foule.

Préoccupé et penaud, Shimrod revint trouver Mélanthe. Il lui chuchota : « Ce garçon a quelque connaissance des perles et il me dit que cet objet n'est pas une perle véritable, puisque les vraies perles ne sont jamais vertes. Je me rappelle maintenant le bruit qui courait. Ne touchez pas à cette perle fausse si vous tenez à votre âme ; elle est pire que sans valeur, c'est un vortex de perversité. »

Mélanthe s'exclama à voix basse : « Je n'ai jamais été aussi profondément attirée ! Elle semble chanter pour moi, et sa musique me hante. »

— Pourtant, si vous ne m'avez jamais cru jusqu'à présent, croyez-moi maintenant. En dépit de toutes vos trahisons, je ne voudrais pas qu'il vous arrive malheur. »

De son poste derrière le comptoir, Yossip déclara solennellement : « J'ai calculé la valeur de ce joyau splendide : cent couronnes d'or exactement. »

Shimrod dit d'un ton péremptoire : « La Dame Mélanthe ne veut de la chose à aucun prix. Rendez ses pièces tout de suite. »

Mélanthe était abattue et silencieuse, les coins de sa bouche affaissés. Quand Yossip, dardant de biais sur Shimrod un coup d'œil

assassin, compta les cinq pièces d'or, elle les laissa choir dans son escarcelle sans leur accorder un regard.

Tamurello, sous la même apparence que le soir précédent, s'arrêta et salua courtoisement Shimrod. « Je suis surpris de vous rencontrer aussi loin de Trilda. Avez-vous perdu tout intérêt dans mes affaires ?

— D'autres choses s'imposent de temps en temps à mon attention, répliqua Shimrod. Pour le moment, j'aimerais échanger quelques mots avec Visbhume. Vous l'avez vu hier soir ; où est-il maintenant ? »

Tamurello secoua la tête en souriant. « Il est allé de son côté, moi du mien ; je ne sais rien de l'endroit où il se trouve à présent.

— Pourquoi ne pas renoncer aux habitudes d'une vie entière pour parler avec franchise ? questionna Shimrod. En somme, il n'est pas indispensable que la vérité soit seulement la tactique de dernier recours.

— Ah, Shimrod ! Je suis peiné de votre opinion négative. En ce qui concerne Visbhume, je n'ai rien à cacher. Je lui ai parlé hier soir, puis nous nous sommes séparés : Je ne puis offrir aucune indication sur ses projets.

— Que vous a-t-il dit ?

— Hem ha ! Nous abordons là, j'en ai peur, le domaine du confidentiel ! Toutefois, je vais dire ce que je connais. Il a annoncé qu'il arrivait à l'instant de Tanjecterly qui est un monde de la "Dékadiade" de Twitten, comme vous ne l'ignorez peut-être pas.

— J'en ai entendu parler. A-t-il mentionné la princesse Glyneth ? Qu'a-t-il raconté à son propos ?

— Sur ce point, il s'est montré assez évasif et je suppose qu'elle a eu une fin malheureuse. Tanjecterly est une terre cruelle.

— Il n'a pas donné de précision ?

— Pas particulièrement. En fait, son intention était de m'en dire le moins possible.

— Alors qu'en votre présence il s'est totalement dévêtu pour des raisons qui dépassent mon imagination ?

— Quelle idée surprenante ! déclara Tamurello d'un ton de reproche léger. Les images que vous placez devant l'œil de mon esprit sont déplorables !

— Vraiment curieux. Hier soir, j'ai trouvé par hasard ses habits en tas au bord de la route. »

Tamurello eut un hochement de tête désinvolte. « Souvent, dans les cas de ce genre, l'explication simple est négligée ou passe

inaperçue. Peut-être a-t-il simplement échangé sa tenue salie et maltraitée par le voyage pour une autre plus présentable.

— Aurait-il abandonné son précieux exemplaire de l'*Almanach de Twitten* en même temps que les vêtements sales ? »

Tamurello, pris au dépourvu, arquait bien haut ses sourcils sardoniques et caressa sa barbe noire bien taillée. « On ne peut que le soupçonner de distraction ou de lubie. Mais naturellement je ne prétends pas connaître les manies de Visbhume. À présent, je vous prie de m'excuser. »

Tamurello se tourna vers Mélancthe. « Qu'avez-vous déniché d'intéressant ?

— C'est ici que j'avais découvert mes fleurs, mais maintenant les plantes sont mortes et je ne connaîtrai plus jamais leur enchantement.

— Dommage. » Jetant un coup d'œil dans la boutique, Tamurello aperçut la perle verte. Aussitôt, il se figea puis avança lentement pas à pas, pour pencher la tête au-dessus de la boîte.

« Voici une merveille verte, une nonpareille ! s'exclama Yossip avec excitation. Le prix ? Une bagatelle de cent pièces d'or. »

Tamurello n'écoutait pas. Il allongeait la main ; ses doigts plongeaient en frémissant vers la perle verte. De l'ombre au bout du comptoir s'élança un serpent vert et noir. Le serpent saisit la perle dans sa gueule et l'avalait en un clin d'œil, puis se coula en sens inverse sur le comptoir, glissa jusqu'au sol et s'enfonça dans la forêt.

Tamurello poussa un cri étranglé et contourna la baraque à temps pour voir le serpent s'insinuer dans un trou entre les racines d'un vieux chêne nouveau.

Il serra les poings, cria une formule magique de six syllabes et se transforma en une longue belette grise qui se précipita comme une flèche dans le trou à la suite du serpent.

De dessous terre parvinrent de faibles couics et sifflements ; puis ce fut le silence.

Une minute passa. Du trou surgit la belette tenant la perle verte dans sa gueule. L'espace d'une seconde, elle darda des yeux de flamme sur la prairie, puis se mit brusquement en mouvement pour s'éloigner d'un bond.

Un jeune paysan rubicond à la chevelure blond filasse fut encore plus prompt. Il plaqua un pot de verre sur la belette et ferma solidement le couvercle, comprimant l'animal qui se retrouva sur son séant, la perle verte serrée dans sa gueule, son long nez rabattu sur le ventre et ses pattes de derrière dressées au-dessus des oreilles.

Le paysan posa le pot sur le comptoir de la baraque de Yossip et les assistants virent la belette se dissoudre en une transparence verte, tel un squelette en gelée, avec la perle jetant ses feux verts en son centre.

3

Les effritements grisâtres que dessinait sur le ciel l'agglomération d'Asphrodiske se perdirent dans la brume derrière l'arvicole qui courait vers l'ouest, s'éloignant de la lune noire, retraversant en sens inverse la Plaine des Lis. Au-dessus, le soleil jaune et le soleil vert se tournaient autour avec une incessante inévitabilité langoureuse que Glyneth jugeait propre à perturber une personne de nature fantasque et qu'elle-même, pour tout dire, trouvait déplaisante, maintenant qu'elle avait le temps d'y réfléchir.

Avec le départ de Visbhume, la tension qui rendait les nerfs rigides s'était soudain relâchée et la stimulation de sa personnalité changeante, encore que bizarre, avait disparu, laissant une sensation de vide et d'épuisement.

À la première halte, Glyneth insista pour que Tul se repose et récupère ses forces. Toutefois Tul devint vite morose et refusa de rester couché tranquillement à la manière que Glyneth estimait convenable.

« Je me sens pris au piège dans cette petite maison, grommela-t-il. Quand je suis là immobile à regarder le chaume, j'ai l'impression d'être un cadavre avec les yeux ouverts. J'entends des voix crier comme de très loin ; quand je suis allongé sans rien faire, les voix s'animent et s'enflent de colère, elles résonnent plus fort.

— Pourtant, il faut vous remettre, déclara Glyneth. Par conséquent, le repos est nécessaire ; rien ne le remplacera puisque je n'ose pas utiliser sur vous au hasard les toniques de Visbhume.

— Je ne veux pas des drogues de Visbhume, marmonna Tul. Je me sens mieux quand nous voyageons vers l'ouest ; c'est l'ordre déposé dans mon esprit et je ne suis à mon aise que lorsque j'obéis.

— Très bien donc, conclut Glyneth. Nous voyagerons, mais il faut que vous restiez assis sans broncher et que vous me laissiez vous soigner. Je ne sais pas ce que je ferais si votre état s'aggravait et que vous mouriez.

— Oui, ce serait effectivement tragique », acquiesça Tul. Il se

redressa sur le divan. « Partons. Je me sens déjà mieux. »

Une fois de plus, l'arvicole s'élança vers l'ouest. Le moral de Tul remonta et il commença à présenter des signes de sa vitalité première.

La Plaine des Lis fut laissée en arrière, puis les Bois Profonds, et bientôt la ville de Pude apparut dans le lointain. Tul prit l'espadon de Zil et alla se camper devant le howdah, les jambes écartées et la pointe de l'épée entre ses pieds. Sur la banquette supérieure, Glyneth plaça la sarbacane et les pyromites, et s'assura que les ampoules-à-tourment étaient à portée de sa main.

Entrant dans Pude, l'arvicole s'engagea au petit galop en plein milieu de la grand-rue, sous le regard des habitants qui les suivaient des yeux par les fenêtres de leurs hautes maisons biscornues. Personne ne sortit pour leur interdire le passage et ils franchirent le pont sans s'inquiéter de payer un péage.

Avec la rivière Harou heureusement dépassée, Glyneth eut un rire nerveux. « Nous ne sommes pas populaires dans Pude. Les enfants ne nous ont pas apporté de fleurs et il n'y avait pas trace de célébration. Même les chiens ont refusé d'aboyer et le maire s'est caché sous son lit. »

Tul se retourna avec un sourire sardonique. « À mon grand soulagement, car moi aussi j'aimerais trouver un trou où me fourrer. Si les enfants m'avaient lancé dessus un seul pétale de fleur, je serais tombé à la renverse ; je m'appuie sur cette épée pour me tenir droit ; je doute d'être capable de la soulever pour frapper, même si le cou de Visbhumé était la cible.

— Pourquoi rester debout, alors ? Asseyez-vous et reposez-vous. Pensez à des choses fortes et réconfortantes, vous ne tarderez pas à être aussi bien portant qu'avant ! »

Tul revint en boitillant jusqu'à la banquette inférieure. « Nous verrons. »

Devant s'étendait la steppe Tang-Tang que ne parcourait nul chemin et Glyneth commença à craindre qu'ils ne dévient de la bonne direction et se perdent. Le seul repère sûr était l'étoile rose à l'est, mais garder cette étoile droit derrière était une tâche difficile et les deux compagnons cherchaient sans cesse des jalons autour d'eux. Ils traversèrent la région des grands arbres ; comme auparavant, les arboricoles semi-humains se déchaînèrent en menaces qu'ils accompagnèrent de gestes insultants. Tul guida l'arvicole de façon à ce qu'il contourne les arbres et lui-même se réfugia dans le howdah.

— Je ne veux provoquer personne, même pas ces misérables créatures.

— Pauvre Tul, dit Glyneth. Mais ne vous en faites pas, vous serez bientôt fort à nouveau et vous n'aurez plus ces peurs. Entre-temps, vous pouvez vous en rapporter à moi, puisque j'ai la sacoche de Visbhome sous la main. »

Tul émit un grondement qui roula dans sa gorge. « On n'en est pas encore là. Quoique je ne vaille pas grand-chose, c'est un fait. »

Glyneth le contredit avec indignation. « Bien sûr que si, vous êtes précieux, surtout pour moi ! Nous irons lentement et nous vous donnerons le temps de vous reposer.

— Que non ! Avez-vous observé la lune noire ? Elle se déplace dans le ciel. Quand nous arriverons à la cabane, ma tâche sera terminée, alors je me reposerai. »

Glyneth soupira. Cette conversation l'oppressait. Si elle survivait, elle n'oublierait jamais ces étranges voyages sur la planète Tanjecterly et peut-être que les événements terribles perdraient leur intensité, cependant que la compagnie de Tul, les haltes dans le plaisant petit cottage et les merveilleux paysages de Tanjecterly imposeraient leurs charmes, auxquels pour le moment elle demeurait insensible... Serait-ce possible qu'elle quitte Tanjecterly avec regret ? En admettant, bien entendu, qu'elle le quitte... Glyneth soupira encore et reporta son attention sur les environs.

Voyage, repos, voyage encore – et chaque cycle apportait de nouveaux incidents. A une occasion, l'arvicole évita de peu une ruée de ruminants octopodes affolés, de la taille de gros sangliers, tachetés de rouge et de blanc, avec de longues défenses et des queues terminées par des boules armées de piquants. Piaillant, hurlant, émettant une odeur fétide, la colonne d'animaux qui se déployaient sur un front de quatre cents mètres fila près d'eux à fond de train, allant du nord au sud, et finalement disparut.

Une autre fois, ils longèrent un campement de nomades basanés, vêtus d'oripeaux éclatants, noirs, jaunes et rouges. Aussitôt, des enfants accoururent en foule pour mendier et la vue de Tul ne les impressionna pas du tout. Glyneth n'avait rien à leur donner et ils arrachèrent des pompons au tapis de l'arvicole jusqu'à ce que Glyneth réussisse à inciter l'animal à accélérer l'allure et qu'il laisse le camp derrière lui.

À ce stade, Glyneth commença à se douter qu'ils s'étaient écartés de la voie la plus directe à travers la steppe et ses soupçons se trouvèrent confirmés quand apparurent deux tertres, chacun couronné par un château fortifié, et un piton rocheux situé derrière eux, lequel était surmonté d'un château encore plus important et plus formidable. Au moment où l'arvicole passait à côté, deux gigantesques chevaliers,

chacun plus grand et plus massif que Tul, sortirent à cheval des deux premiers châteaux forts. Un des chevaliers portait une splendide armure pourpre avec un cimier de plumes vertes, l'autre une armure bleue et un panache orange. Ils immobilisèrent leurs coursiers devant l'arvicole et levèrent leurs armes dans un geste de salutation apparemment amical.

Le chevalier pourpre déclara : « Bonnes et gentes personnes, nous vous adressons nos compliments et demandons comment vous vous nommez et quel est votre titre. »

Glyneth répondit du haut de la banquette supérieure du howdah : « Je suis la princesse Glyneth de Troicinet et voici mon paladin sire Tul. »

Le chevalier bleu dit : « Le lieu "Troicinet" nous est inconnu. "Sire Tul", si je puis dire, ressemble assez à un féroce syaspique, bien que son visage, ses manières et la noblesse de son attitude suggèrent le statut que vous lui avez attribué.

— Vous témoignez de discernement, répliqua Glyneth. Sire Tul est sous le coup d'un enchantement et doit utiliser sa présente apparence pendant une certaine période.

— Aha ! déclara le chevalier pourpre. Vous expliquez bien des choses. »

Le chevalier bleu reprit : « Nous remarquons aussi que sire Tul est là debout étreignant des deux mains une grande épée de fabrication peu courante. Elle ressemble fort à l'espadaon Zil dont s'arme le meurtrier Zaxa du bourg de Pude.

— Exact. Il fut un temps où Zaxa maniait cette épée, mais il s'est montré agressif et sire Tul a pris à la fois sa vie et son épée. Ce fut une opération pénible, car Zaxa a rugi longuement en mourant. »

Les deux chevaliers examinèrent Tul du coin de l'œil. Ils se consultèrent, puis le chevalier bleu – allant à l'écart –sonna puissamment du cor.

Pendant ce temps, le chevalier pourpre s'avancait pour haranguer Glyneth et Tul : « Étant donné votre victoire sur Zaxa, nous vous implorons de tuer aussi son père, sire Lulie. Lulie est beaucoup plus fort que Zaxa et nous n'avons pas honte d'admettre que nous avons peur de lui. Lulie est coupable de mille actes horribles, sans jamais même un tressaillement de remords, moins encore une excuse. »

Glyneth dit précipitamment : « Nous déplorons ces forfaits, mais maintenant nous n'avons pas le temps d'agir ; en fait, nous sommes déjà en retard pour une affaire très importante.

— Est-ce vraiment le cas ? demanda le chevalier pourpre. Alors, mon frère a sonné le défi prématurément, à ce qu'il semble.

— C'est certain ! Nous allons partir et vous devez vous expliquer de votre mieux avec sire Lulie. Tul, poussez l'arvicole au maximum de sa vitesse.

— Trop tard, s'exclama le chevalier pourpre. J'aperçois sire Lulie qui descend de son château en ce moment même. »

Avec un serrement de cœur, Glyneth regarda approcher sire Lulie. Il était assis sur un arvicole dans un fauteuil aux lignes massives pareil à un trône et était armé d'une lance de douze mètres de long. Il portait une demi-armure : une cuirasse, des jambières et un heaume en forme de tête de démon avec un cimier de trois plumes noires.

Sire Lulie arrêta sa monture à une distance de trente mètres. Il clama : « Qui a si insolemment sonné du cor, pour troubler mon repos ? J'en suis tout sens dessus dessous. »

Le chevalier bleu prit la parole : « Le cor a sonné pour annoncer la présence de l'invincible sire Tul, qui a déjà tué votre fils Zaxa et veut maintenant voir la couleur de votre foie.

— Que voilà donc une ambition cruelle ! s'écria sire Lulie. Sire Tul, pourquoi poursuivez-vous de tels buts violents ?

— C'est apparemment mon destin, marmotta Tul. Dans ce cas, toutefois, vous êtes un père en deuil et je reviens sur ma décision. Retournez à votre château avec votre chagrin et nous allons continuer notre voyage. Nos meilleurs vœux à tous ; adieu. »

Le chevalier pourpre s'écria : « Sire Tul, vous plaisantiez donc quand vous avez dépeint sire Lulie comme "le chien d'un chien" et un "lâche dont les actes sont encore plus puants que sire Lulie lui-même" ! »

Sire Lulie commenta : « Je ne suis pas susceptible, mais ces réflexions ont quelque chose de vexant. »

À quoi Tul répliqua : « Sire Lulie, c'est avec ces deux chevaliers et non avec moi que vous avez une querelle. Souffrez que nous arrêtions là cette conversation, car nous sommes désireux de poursuivre notre route.

— N'empêche, vous avez tué mon fils Zaxa et vous portez son épée. N'y aurait-il rien d'autre, cet acte-là appelle un châtiment.

— Je l'ai tué quand il m'a attaqué. Si vous m'attaquez, je trouverai un moyen de vous tuer.

— Ha ha ! J'interprète cette réflexion comme un défi.

— Elle ne voulait pas en être un. Permettez-nous de passer notre chemin, je vous prie.

— Pas avant que tous les comptes soient réglés. Descendez de votre perchoir. Nous allons combattre à pied et vous brandirez l'épée de Zaxa contre son père si vous l'osez. »

Tul se tourna vers Glyneth. « Ne m'attendez pas. Partez vers l'ouest en toute hâte, Glyneth, et que la chance vous accompagne. »

Il sauta à bas de l'arvicole, armé non pas de l'espadon de Zaxa qui était difficile à manier mais de sa propre épée courte. Il avança vers sire Lulie avec cette démarche chaloupante du corps penché en avant qui lui était particulière.

Lulie tira son épée du fourreau et la leva très haut. « Bête-démon, regarde mon épée Kahantus ! Ton heure a sonné ! »

Sur la banquette supérieure du howdah, Glyneth inséra une pyromite dans la sarbacane, visa avec soin et souffla. Le projectile, déployant ses ailes, se mit à voler, s'engouffra par le trou ménagé pour la vue dans le heaume de Lulie et toucha au but avec une explosion de feu blanc. Lulie poussa un ululement sauvage, laissa choir son épée et crispa ses doigts sur son casque. Tul lui entailla le coude, de sorte que l'avant-bras pendilla depuis l'articulation. Lulie, plus par réflexe que par intention, détendit brusquement la jambe et expédia dans les airs Tul qui, retombant sur le sol, demeura immobile. Lulie ôta son casque et regarda à droite et à gauche en clignant de son œil valide ; il aperçut Tul et se précipita pour l'étrangler. Tul dressa son épée dont la pointe pénétra dans le cou de Lulie sous le menton et plongea dans le cerveau. Lulie s'affaissa sur Tul et la pique qui saillait de sa cuirasse s'enfonça haut dans la poitrine de Tul.

Au prix de grands efforts, Glyneth roula le cadavre de Lulie sur le côté. Pour étancher le sang rouge qui jaillissait de la blessure de Tul, elle tassa un mouchoir dans le trou, puis courut chercher la sacoche de Visbhume. Elle sortit le pain de cire et l'appliqua avec une hâte frénétique. Quand cette blessure cessa de saigner, Glyneth découvrit avec consternation que du sang sourdait d'une blessure dans le dos par où était ressortie la pointe de la pique.

Le sang s'arrêta enfin de couler des blessures de Tul à la poitrine et dans le dos mais, pendant un temps, Tul resta à genoux la tête baissée, toussant et crachant l'écume rouge qui lui montait des poumons. Finalement, il adressa à Glyneth un sourire spectral. « Je suis de nouveau rétabli. Retournons à l'arvicole, la lune noire avance ! »

Tul se mit debout en vacillant ; avec l'aide de Glyneth, il réussit à se hisser dans le howdah, où il se laissa tomber lourdement sur la

banquette.

Le chevalier pourpre et le chevalier bleu étaient partis depuis longtemps et Glyneth les vit maintenant qui gravissaient à cheval la route montant au château de sire Lulie, était-ce pour s'emparer de ses trésors ou pour libérer ses prisonniers elle n'en avait aucune idée.

Or donc Glyneth s'arma de courage puis, serrant les dents, elle retira du cadavre l'épée de Tul et, après l'avoir essuyée sur les vêtements de sire Lulie, l'apporta sur l'arvicole.

Kahantus, l'épée de sire Lulie, gisait sur le gazon : une lame de métal bleu clair et un pommeau incrusté de plaques d'ébène sculptée, terminé par un cabochon rutilant taillé dans un rubis. L'épée était lourde ; Glyneth la souleva avec peine pour la déposer sur le dos de l'arvicole. Elle grimpa sur l'animal et une fois de plus celui-ci courut vers l'ouest.

Tul se laissa aller en arrière comme une masse, les yeux clos, le visage blême, la respiration courte et sifflante à cause du sang qui lui encomrait encore la gorge. Glyneth essaya de l'installer confortablement et, assise près de lui, regarda s'ébaucher sur son visage une succession d'expressions. Peu à peu, elles devinrent plus nettes et plus précises – et Glyneth commença à être glacée de peur à l'idée de ce qu'elle s'imaginait voir. À la fin, elle effleura la joue creuse. « Tul ! Réveillez-vous ! Vous faites de mauvais rêves. »

Tul remua. Il gémit et se redressa en position assise. Glyneth scruta anxieusement sa figure ; à son grand soulagement, elle vit seulement le Tul qu'elle aimait et en qui elle avait confiance. Elle questionna : « Vous rappelez-vous vos rêves ? »

Au bout d'un instant, Tul répondit : « Ils se sont effacés à présent. Je ne tiens pas à m'en souvenir.

— Peut-être devrions-nous nous arrêter pour prendre du repos jusqu'à ce que vous vous sentiez plus solide.

— Je n'ai pas besoin de repos. Il faut voyager aussi loin et aussi vite que nous pouvons. »

L'arvicole courait toujours, lieue après lieue, sur l'herbe bleue. Au sud, quelques loups bipèdes se montraient de temps à autre, évaluaient l'arvicole et discutaient doctement entre eux, puis ils s'éloignaient en bondissant au milieu des arbres.

Voyage, repos, voyage sur la steppe Tang-Tang, un paysage dont l'aspect finissait par paraître familier. Ils passèrent devant le haut manoir du chevalier brigand que Visbhume avait joué avec son miroir ; cette fois, personne ne sortit du manoir. À l'horizon vers

l'ouest se dessina la masse fantomatique d'une chaîne de montagnes et bientôt la rivière Mys dévala du nord pour couler parallèlement à l'itinéraire qu'ils suivaient. Les loups bipèdes, qui s'étaient tenus prudemment à l'écart, furent rejoints par une nouvelle meute dont les anciens, gesticulant en direction de l'arvicole, semblaient conseiller une tactique plus hardie. La bande se rapprocha graduellement jusqu'à courir de chaque côté de l'arvicole et aussi derrière. Un loup s'élança et tenta de mordre une des pattes de l'arvicole ; celui-ci projeta en avant d'un coup de pied la créature qu'il piétina ensuite sans perdre le rythme de sa foulée.

Tul se leva avec lassitude et prit son épée, de sorte que pendant un temps les loups reculèrent. Puis, concluant que Tul ne représentait aucune menace immédiate, ils revinrent courir de chaque côté, tandis que deux d'entre eux bondissaient sur le tapis derrière le howdah. Glyneth avait la sarbacane prête et elle souffla une pyromite sur le plus proche. La pyromite frappa la poitrine de la créature dans un éclair de flamme bleu et orange ; la créature hurla et dégringola de l'arvicole pour exécuter des bonds désordonnés, en proie à de violentes convulsions. Glyneth pointa la sarbacane sur le second loup, mais il se précipita sagement à terre et courut en sautillant le long de l'arvicole.

Au bout de quelques minutes, les loups s'éloignèrent au trot vers le sud et, formant un cercle, discutèrent tactique avec force hochements de faces au long nez et force apparitions de minces langues noires rentrées aussitôt que sorties. Entre-temps, Tul incitait l'arvicole à donner toute sa vitesse et devant eux, à l'endroit où les montagnes commençaient à s'élever auprès de la rivière, apparut la cabane.

Les loups se lancèrent encore une fois à l'attaque. Conformément à leur plan, ils surgirent des deux côtés de l'arvicole à la fois et bondirent pour se jeter sur Tul. Maniant l'épée à la façon d'une hache, il tailla en pièces bras-suçoirs et têtes, et dégagea l'espace à droite mais s'aperçut alors que des loups surgissaient de la gauche pour l'attaquer par-derrière. Glyneth projeta pyromite sur pyromite jusqu'à ce qu'un bras velu passe par-dessus le toit du howdah pour la saisir par le cou et qu'une face ricanante approche son long nez du sien. Elle poussa un cri étranglé, se libéra d'un sursaut et souffla une pyromite dans la gueule noire, sur quoi la créature s'en alla, uniquement préoccupée à présent de son triste sort personnel.

La cabane n'était plus qu'à une centaine de mètres, mais les loups avaient arraché Tul de l'arvicole, qui s'était immobilisé en tremblant de désarroi pendant qu'ils assaillaient Tul de toutes parts. Finalement, l'ayant fait tomber, ils grouillèrent au-dessus de lui en une masse velue glapissante.

Tul rassembla ses forces ; il se souleva péniblement et se retrouva debout avec des bras-suçoirs plaqués sur tout le corps. Jurant et lançant des coups de pied, il se libéra puis, fonçant l'épée haute, sembla pour un instant le Tul de naguère. Cependant les loups avaient goûté son sang et ne voulaient pas y renoncer. Avec des claquements de gueule et des glapissements, ils se jetèrent sur lui ; Tul frappa d'estoc et de taille, mais ses coups manquaient de vigueur. Il cria à Glyneth : « Installez votre maison, mettez-vous en sûreté ! Je suis fini. »

Glyneth jeta un regard éperdu à droite et à gauche, puis elle sauta sur le sol et s'apprêta à exécuter l'ordre de Tul.

Sur le seuil de la cabane parut un homme de haute taille aux cheveux blond roux. Glyneth le vit et n'en crut pas ses yeux, la joie lui coupa les jambes. « Shimrod !

— La voie est ouverte, mais pas pour longtemps. Venez.

— Il faut que vous sauviez Tul ! »

Shimrod s'avança dans la plaine. Il leva la main ; de ses doigts partirent des flèches de feu noir qui, lorsqu'elles frappèrent les loups, les réduisirent en traînées de cendre grise. Un petit nombre d'entre eux s'enfuirent vers l'est en glapissant ; les flèches noires les suivirent et les abattirent un par un, si bien que tous furent anéantis.

Glyneth courut à Tul et essaya de soutenir son corps vacillant. « Tul, nous sommes sauvés ! Shimrod est venu ! »

Tul regarda avec des yeux voilés. Il dit d'une voix croassante : « Shimrod, j'ai fait ce que vous avez ordonné, de mon mieux.

— Tul, vous vous en êtes bien acquitté.

— En vérité, je suis déjà mort. Maintenant, je vais m'étendre et rester immobile. »

Tul s'affaissa sur les genoux.

Glyneth s'exclama : « Tul, ne mourez pas. Shimrod va vous redonner vos forces. »

Tul dit d'un ton altéré : « Chère Glyneth, retournez sur la Terre. Je ne peux pas venir avec vous. Je suis un mélange, amalgamé par du sang rouge, et à présent tout mon sang s'en est allé. Glyneth, adieu. »

Glyneth s'écria passionnément : « Tul, encore quelques instants ! Ne mourez pas ! Je vous aime tendrement et ce n'est pas possible que je vous laisse ici ! Tul ? Pouvez-vous parler ? »

Shimrod la prit par le bras et la releva. « Glyneth, il est temps de partir. Vous ne pouvez rien pour Tul ; il est sur le point de retourner à

ses matrices et mieux vaut que vous veniez avec moi. Le corps de Tul est mort, mais son amour pour vous est tout ce qu'il y a de plus vivant. Venez. »

4

Shimrod conduisit Glyneth vers la cabane. Elle s'arrêta. « Sur l'arvicole se trouvent deux épées ; s'il vous plaît, Shimrod, emportez-les avec nous. »

Shimrod l'accompagna jusqu'à la porte. « Franchissez le seuil. Je vais aller chercher les épées. Mais ne sortez pas. Attendez-moi dans la cabane. »

Comme engourdie, Glyneth passa la porte et entra. Pendant un instant, elle regarda par-dessus son épaule dans la direction de Tul. Après un coup d'œil, elle retourna la tête.

Il y avait quelque chose de changé. Elle respira à fond. Cet air était celui de la Terre ; la fragrance qui l'imprégnait était l'odeur bien-aimée du feuillage et du sol de sa planète à elle.

Shimrod arriva, trébuchant sous le poids des deux épées. Il les posa sur la table et, se tournant vers Glyneth, lui prit les mains. « Vous aimiez Tul et c'était bien ainsi ; ne l'auriez-vous pas aimé que je vous aurais jugée sans cœur et dénaturée, ce qui est stupide puisque je connais trop bien votre nature affectueuse. Tul était un être magique, construit à partir de deux modèles, le féroce syaspique et un pirate barbare originaire d'une lune lointaine, appelé Tul le Tueur. Ces deux modèles, superposés, constituaient une terrible créature, implacable et indomptable. Pour lui insuffler la vie et une âme, avec de l'affection et de la loyauté envers vous, nous lui avons transfusé le sang de quelqu'un qui vous aime. En vérité, il a donné presque tout son sang et aussi l'entière force de son âme. Tul est mort, mais ceux-là restent vivants. »

Glyneth qui pleurait et souriait à la fois, questionna : « Et qui est cette personne qui m'aime ? Suis-je censée le savoir ou dois-je le deviner ?

— Je doute que vous ayez besoin de deviner. »

Glyneth le regarda du coin de l'œil. « Vous m'aimez et Dhrun m'aime, pourtant je pense que vous parlez d'Aillas... Est-il dehors ?

— Non. Je ne l'ai pas prévenu que la voie était ouverte. Si vous

n'aviez pas été à la cabane -ou s'il vous était arrivé malheur, cela n'aurait fait que le torturer à nouveau. Tul n'a pas échoué, Murgén n'a pas échoué et vous êtes ici. À présent, je vais amener Aillas par magie. Vous sortirez quand je vous appellerai. »

Shimrod quitta la cabane. Glyneth s'approcha de la table et contempla les épées Zil et Kahanthus, ses pensées se tournèrent alors vers Tanjecterly et le long trajet jusqu'à Asphrodiske. Pendant un instant, elle se demanda ce que devenait Visbhume.

Une minute s'écoula. Elle entendit des voix au-dehors et esquissa un pas pour y aller puis, se rappelant les instructions de Shimrod, elle suspendit son mouvement.

Shimrod appela : « Glyneth ? Êtes-vous là ? Ou bien êtes-vous repartie sur Tanjecterly ? »

Glyneth se dirigea vers la porte et sortit sous le soleil qui projetait une mosaïque lumineuse dans la forêt. Près d'une voiture. Aillas était là qui l'attendait.

Shimrod transporta les épées dans la voiture et dit : « Je vous retrouverai à Ombreleau ; ne traînez pas en route ! » Il s'enfonça sous les arbres et disparut.

Aillas vint prendre Glyneth dans ses bras. « Ma Glyneth bien-aimée, je ne te laisserai plus jamais t'éloigner de moi. »

Au bout d'un moment, il la relâcha et examina son visage avec attention.

Glyneth sourit et questionna : « Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

— Parce que sous mes yeux tu es devenue la plus belle et la plus séduisante de toutes les jeunes filles de la Terre.

— Vrai de vrai, Aillas ? Malgré mes habits froissés et ma figure sale ?

— Vrai de vrai. »

Glyneth rit. « Il y a des jours où je désespérais d'attirer ton attention.

— Plus de crainte à avoir maintenant sur ce sujet. En vérité, je suis affligé de tous les doutes et tremblements de l'amoureux transi. Je suis impatient de connaître tes aventures. Comment t'a servie ton paladin Tul ?

— Il m'a si bien servie que j'en suis venue à l'aimer, lui aussi ! Ou plutôt j'en suis venue à aimer cette partie de Tul qui était toi. J'ai entrevu le féroce et Tul le Tueur, et les deux me terrifiaient, mais alors

tu semblais toujours apparaître à point nommé pour tout arranger. »

Aillas commenta avec mélancolie : « J'ai l'air d'avoir fait beaucoup de choses dont je n'ai aucun souvenir... Bah, peu importe. Tul t'a ramenée à moi, je ne dois donc pas être jaloux. Voici notre voiture. Partons pour Ombreleau et le banquet le plus joyeux que ses vieilles pierres auront jamais connu. »

ÉPILOGUE

La perle verte est enfermée dans une bouteille et l'apparence adoptée par Tamurello, le squelette d'une belette accroupie pris dans une gelée verte, est probablement la moins confortable de toutes celles qu'il a endossées... La Forêt de Tantrevalles ombrage un riche sol humide ; quelque part sous cet humus gît la carcasse d'un serpent qui en des temps plus heureux usait du nom de Visbhume ; c'en est fini pour lui de bondir sur la pointe des pieds, de bouger et de se démener aux rythmes d'une entraînante musique intérieure ; et parfois en pareil cas on se demande : voici la dépouille mortelle, où s'en est allée la musique ?

Tamurello et Visbhume sont des personnages extraordinaires, sans aucun doute, et à tous deux malencontre est advenue. Toutefois, les Isles Anciennes abondent en gens remarquables, dont les ambitions outrepassent souvent l'opportun et parfois le possible.

Le renégat ska Torqual pourrait être cité comme exemple.

Il a survécu à ses blessures et répare maintenant ses forces dans son château inaccessible. Il y rumine des pensées amers et forme de sombres projets, et il a fait vœu de tirer vengeance du jeune guerrier troice qui lui a porté des coups aussi sévères.

La reine Sollace de Lyonesse espère ardemment construire une cathédrale. Le Père Umphred lui assure que si le roi Casmir était converti au christianisme il se montrerait mieux disposé envers ce projet. La reine Sollace en est consciente, mais comment convertir le roi Casmir ? Peut-être avec l'aide de quelque sainte relique. Plusieurs siècles auparavant, Joseph d'Arimathie a rapporté dans les Isles Anciennes le Saint Graal qui se trouvait dans l'abbaye de Glastonbury ; pour les desseins de la reine Sollace, le Saint Graal ferait très bien l'affaire et le Père Umphred acquiesce avec enthousiasme.

Le roi Casmir s'inquiète encore à cause de la prédiction de Persilian le Miroir Magique et manque toujours de renseignements sur l'identité du premier-né de Suldrun.

La princesse Madouc de Lyonesse occupe une position peu enviable. Le roi Casmir sait qu'elle est un changelin, sans une goutte de son sang dans les veines. Toutefois, elle pourrait lui être utile quand elle aura l'âge de se marier. Madouc, par la nature même des

choses, est une étrange petite créature, dotée d'encore moins de patience que la tragique princesse Suldrun pour les conventions de la cour du Haidion, et le troisième épisode dans le cycle des chroniques des Isles Anciennes est :

LYONESSE III : MADOUK

GLOSSAIRE I

En dix mille années, les Isles Anciennes ont connu des incursions, des migrations, une invasion armée, ainsi que les allées et venues de négociants qui avaient Leurs entrepôts à Ys, à Avallon, à Domreis et à Bulmer Skein, tous fondés par des commerçants étrangers.

Les nouveaux venus affluaient de toutes parts : des gens de l'époque préglaciaire dont l'identité est inconnue de l'Histoire ; quels autochtones ils ont découverts ne peut être que matière à conjecture. Après eux, arrivèrent des Kornutiens, des Bithyniens, un peuple remarquable appelé le Khaz d'Or et, par la suite, des contingents d'Escquahars (précurseurs ailleurs des Basques, des Berbères du Maroc, des Guanches des Îles Canaries et des Hommes Bleus de Mauritanie).

Plus tard, et parfois dans une succession de vagues : des Pélasges, des Sarrasins blonds de Tingitane [45], des Danéens et des Galiciens d'Espagne, des Grecs de l'Hellas, de la Sicile et de la Basse Gaule ; quelques cargaisons de Lydiens évincés de Toscane ; des Celtes de partout sous une multitude de noms ; et naturellement des Romains d'Aquitaine, qui furent tentés par l'idée de conquête mais ne tardèrent pas à s'en aller, emportant avec eux la doxologie chrétienne. Quelques Goths et Armoricaïns s'installèrent sur les rivages du Wysrod, tandis que de nouvelles bandes de Celtes originaires de Bretagne et d'Irlande profitaient de la faiblesse des souverains dauts pour établir le royaume de Godélie. Finalement, de Norvège via l'Irlande, vinrent les Skas qui se fixèrent sur l'île de Skaghane et une autre des Isles Extérieures, d'où ils partirent pour l'Ulfland du Nord.

GLOSSAIRE II

L'histoire des Skas est en soi une épopée. À l'origine, aborigènes de Norvège antérieurement à l'ère glaciaire, ils furent expulsés par des envahisseurs aryens, les Ur-Goths, et chassés vers le sud jusqu'à l'Irlande où ils entrèrent dans l'histoire irlandaise sous le nom de Nemediens.

Les Ur-Goths, maîtres désormais de la Scandinavie, adoptèrent les mœurs skas et le temps vint où ils renvoyèrent en Europe des hordes : Ostrogoths, Visigoths, Vandales, Gépides, Lombards, Angles, Saxons et autres tribus germaniques. Ceux qui restèrent en Scandinavie se donnèrent le nom de « Vikings » et, utilisant des bateaux construits d'après les dessins skas, sillonnèrent l'Atlantique, la Méditerranée et les fleuves navigables d'Europe.

Les Skas, vaincus en Irlande par les Fomoires, furent de nouveau contraints d'émigrer. Ils quittèrent l'Irlande en direction du sud et débarquèrent au Skaghane, la plus occidentale des Isles Anciennes, où ils trouvèrent un environnement à leur goût.

À une Grande Assemblée, ils se lièrent par trois serments solennels, qui sont essentiels pour comprendre le caractère complexe et contradictoire des Skas :

Premièrement : Plus jamais les Skas ne se laisseraient chasser de leur pays.

Deuxièmement : Les Skas étaient en guerre avec les peuples du monde entier – ainsi en avait-il été démontré, ainsi était-ce.

Troisièmement : Le sang de la race ska coulait pur. Le croisement avec les Autrelins, les sous-hommes, était un crime aussi abominable que la trahison, la lâcheté ou le meurtre.

GLOSSAIRE III

Aillas et Suldrun, la fille de Casmir, s'étaient aimés. Ils avaient eu un fils – Dhrun – que les fées du Fort de Thripsey enlevèrent et remplacèrent par ce changelin à demi fée qui devint la princesse Madouc de Lyonesse.

Heureusement pour sa paix d'esprit, le roi Casmir ignorait tout de ces faits. Il était donc plongé dans une profonde perplexité par la prophétie qu'avait énoncée le miroir magique Persilian, d'après laquelle le premier-né de Suldrun s'assiérait avant sa mort sur le trône Evandig et siégerait aussi avec honneur et autorité à la Table des Notables, l'antique « Cairbra an Meadhan » – cette table même qui servit de modèle, deux générations plus tard, à la Table ronde du roi Arthur de Cornouailles.

NOTES

[1] Les détails sont relatés dans *Lyonesse I : le Jardin de Suldrun*

[2] Le *cap de mouton* est un bloc de bois en forme de lentille et percé de trous pour le passage des *rides de haubans*, une *ride* étant un petit cordage qui sert à raidir (tendre ou maintenir tendu) un autre cordage plus gros.

Une *emplanture* est un massif de bois solidement fixé à la quille et dans lequel repose le pied du mât.

Les *virures* sont des planches en file longitudinale (le *bordé*) qui revêtent les *couples* (éléments de la membrure transversale) de la coque (carène) de la quille d'un bateau. (N.d.T.)

[3] Voir Glossaire I.

[4] Petits gâteaux ronds au miel et aux épices. (N.d.T.)

[5] Le *groat* est une pièce de quatre *pence*. (N.d.T.)

[6] À cette époque, le Troicinet et le Lyonesse observaient une paix précaire établie seulement après un accord selon lequel Casmir n'entreprendrait pas de construire des bâtiments de guerre susceptibles de constituer une menace pour la maîtrise de la mer exercée par les Troices. Aillas avait présenté son point de vue à Casmir en ces termes : • Vos années, avec vos quatre cents chevaliers et votre multitude de soldats, vous protègent efficacement contre une attaque de notre part. Si le Lyonesse transportait ces troupes au Dascinet ou au Troicinet, le danger serait mortel pour nous. Impossible de laisser au Lyonesse les moyens de débarquer des armées sur notre sol. »

Casmir avait consenti apparemment sans sourciller, mais il bouillait de rage intérieurement et la violente antipathie qu'il éprouvait à l'égard d'Aillas était loin d'arranger la situation.

[7] Alors qu'il parcourait le Dahaut déguisé en 'Docteur Fidélius', 'bateleur et guérisseur de genoux malades', Shimrod avait pris sous sa protection deux enfants vagabonds nommés Dhrun et Glyneth avec qui, ensuite, il avait voyagé. Au fil des années, Shimrod avait peu changé. Un long nez, une bouche sinueuse et des joues creuses lui faisaient une physionomie plaisamment pittoresque ; il avait toujours la même minceur de corps, ses yeux gris pâle à demi masqués sous les paupières et, comme naguère, il portait ses cheveux blond roux coupés court à la mode paysanne. Voir *le Jardin de Suldrun*, premier volume de la chronique du Lyonesse.

[8] La Tingitane est une province à l'ouest de la Mauritanie. (N.d.T.)

[9] À la mort du roi Oriante, la couronne d'Ulfland du Sud était revenue au roi Aillas de Troicinet par une ligne de succession complexe. Le roi Casmir ne s'y attendait pas. Tandis qu'il arpentait avec rage le Salon Vert en son palais du Haidion, une flotte troice avait débarqué un corps expéditionnaire sur les quais de l'antique ville d'Ys. Cette armée avait réduit le redoutable château Tintzin Fyral et installé une garnison dans la forteresse de Kaul Bocach, protégeant ainsi l'Ulfland du Sud contre les ambitions du roi Casmir.

[10] Le *Cathay* ou *Catay* désigne la Chine au Moyen Âge. (N.d.T.)

[11] Allusion à la phrase du prophète Jérémie (13.23) : « *L'Éthiopien peut-il changer sa peau ou le léopard ses taches ?* », passée en proverbe. (N.d.T.)

[12] L'étoile *Régulus*, de couleur blanche, une des cinquante étoiles les plus brillantes, est l'*alpha* – le cœur du Lion – dans la constellation du Lion. (N.d.T.)

[13] Sur les navires du Moyen Âge, l'*embelle* ou *belle* désigne l'espace compris entre le gaillard d'avant et le gaillard d'arrière. Autres noms : *puits* ou *coffre*. (N.d.T.)

[14] Une situation en totale contradiction avec les règles d'une étiquette rigoureuse, puisque le titre de « princesse » attribué par le roi Aillas à Glyneth était purement honorifique. Obéissant à sa fantaisie mais aussi à des mobiles moins aisés à définir, Aillas avait en ce cas particulier passé outre aux objections de son roi d'armes – et Glyneth, un peu embarrassée de ce diadème de princesse royale dont elle était parée et consciente des commérages qu'il suscitait, prit place à côté d'Aillas, ne tardant d'ailleurs pas à oublier sa gêne et à s'amuser.

[15] Voir Glossaire III.

[16] Oldebor aimait s'intituler « sous-chambellan en chef chargé de missions spéciales ».

[17] Voir Glossaire II.

[18] Le *jupon* est une casaque ajustée souvent rembourrée et piquée, portée sous l'armure médiévale. Autres noms : *gippon gambesson*, *gambisson*, *gobisson*, *gamboison* ou simplement *gambe*. Le terme désigne aussi une veste analogue au *surcot*. *Gambesson* est utilisé surtout pour une casaque matelassée en soie. (N.d.T.)

[19] L'édit de Murgén interdisait aux magiciens de prendre parti dans les conflits de ce monde. Sauf de rares exceptions, les magiciens se soumettaient volontiers à cette règle.

[20] *Scurch* : intraduisible en termes contemporains. Sens général : « susurrations le long des nerfs », « éraflure psychique », « malaise sublimé ou ressenti à demi inconsciemment dans un esprit déjà en alerte ». Le *scurch*, c'est de quoi sont faites les intuitions et la peur irraisonnée.

[21] *Sandestin* : une catégorie de hafelins que les magiciens emploient pour réaliser leurs desseins. De nombreux sorts magiques sont effectués par l'entremise d'un sandestin.

[22] *Falloy* : une variété de hafelin ressemblant beaucoup à un être fée, mais plus grand et doté d'un caractère bien plus doux.

[23] Le terme utilisé par J. Vance est plus imagé mais intraduisible – c'est « *mad dog* » *helmets* : des casques de « chien enragé ». En fait, le *mad dog* est le nom de la *scutellaria galericulata* (respectivement : écusson et petit bonnet), la scutellaire communément appelée « toque bleue », transcription inutilisable ici. (N.d.T.)

[24] Exode 20.3. (N.d.T.)

[25] *Dreuhwy* : de l'antique gallois et intraduisible. Approximativement : un état d'esprit d'une intensité morose surhumaine provoqué par l'autopersuasion, dans lequel devient possible n'importe quelle extravagance de conduite; la pleine identification de soi avec le souffle divin qui fait naître le mystérieux, l'étrange, le terrible. Les adeptes de la prétendue « Neuvième Puissance » voient dans le « *dreuhwy* » une condition de libération, où leur force atteint son apogée.

Tamurello mentionne l'idée apparemment dans un esprit de moquerie ou par goût excessif des fleurs de rhétorique, en réaction à l'insistance assez maladroite de Casmir pour obtenir une preuve de son identité.

[26] C'est-à-dire l'une des trois Parques qui président à la vie humaine : *Atropos* (l'Inflexible) coupe le fil que *Clotho* (la Fileuse) tire de sa quenouille et que leur sœur *Lachesis* (la Fatidique) tient plus ou moins suspendu. (N.d.T.)

[27] Un soldat ska ne craignait qu'une chose: la mésestime de ses concitoyens. Il gravissait des échelons dans la société civile essentiellement grâce à ses exploits militaires et il se battait dans chaque combat avec une férocité totale, qui décourageait ses adversaires avant même que la bataille soit commencée.

Par ailleurs, les Skas entre eux se montraient des êtres doux et respectueux des lois, qui vivaient selon les principes d'une culture unique et complexe, avec une histoire écrite qui remontait à dix mille ans et des traditions plus anciennes encore. À l'origine une petite tribu qui avait suivi le retrait des glaciers vers le nord, ils étaient devenus les véritables indigènes de la Scandinavie, mais ce fut pour être finalement expulsés par les Ur-Goths (plus tard les Scandinaves et Vikings, qui adoptèrent de nombreuses façons d'être et de faire des Skas, y compris les longs-navires skas).

Les traditions skas rappelaient le souvenir de batailles avec des ogres cannibales » – évidemment des hommes de Néanderthal – qui, affirmaient-elles, s'étaient croisés avec toutes les autres tribus d'hommes véritables, de sorte que seuls les Skas étaient de descendance purement humaine, tous les autres étant des hybrides souillés par l'introduction de sang néanderthalien.

Pour plus amples détails sur la psychologie et l'histoire fascinante des Skas, voir le glossaire dans *Lyonesse I : le Jardin de Suldrun*.

[28] Les *stangles* : « restes des fées, défuntées », avec implications d'horreur, de calamité et de putréfaction ; un terme suscitant peur et malaise chez les hafelins, qui préfèrent se croire immortels, bien que ce ne soit pas précisément le cas.

[29] *Mordet* : une incantation particulière aux fées, destinée à jeter un sort – généralement de malchance ; une malédiction.

[30] Intraduisible : malédictions en dialecte pré-celtique de la paysannerie du Wysrod, qui était célèbre pour ses épithètes ronflantes. Les érudits-noteront que dans ce dialecte l'élision des voyelles est très avancée.

[31] Dhrun – ou Tippit comme l'appelaient les fées – avait vécu au Fort de Thripsey un peu plus d'une seule année, selon la façon de compter des mortels. Le temps chez les fées s'écoule bien plus vite et, pour les perceptions de Dhrun, il avait passé près de neuf ans au Fort.

Le roi Casmir, inconscient de ces variations, évalue l'Âge de Dhrun à cinq ans au lieu de son âge réel proche de quatorze.

[32] Voir *Lyonesse I : le Jardin de Suldrun*, où les circonstances du séjour d'Aillas au Château Sank sont relatées en détail.

[33] Ou *Cipangu* : le Japon au Moyen Âge. (N.d.T.)

[34] *Autrelins* : autrement dit, tous les êtres humains qui ne sont pas des Skas, donc des êtres inférieurs selon la façon de penser ska. (N.d.T.)

[35] Torqual a réchappé à la fois de sa blessure et de sa chute. Il avait réussi à se traîner jusqu'au chemin où il fut retrouvé par deux de ses hommes de main. Ils remmenèrent au Château Ang où il finit par recouvrer ses forces.

[36] Le terme « ramure » doit s'entendre au sens de « bois de cerf ». (N.d.T.)

[37] L'hospice est une maison tenue par des religieux qui y accueillent pèlerins et voyageurs. (N.d.T.)

[38] Compote de raisins secs, pommes, amandes, écorce d'orange liés avec de la graisse et conservés dans du cognac. (N.d.T.)

[39] En français dans le texte.

[40] *Ophiucus*. c'est le "Porteur de Serpent", le "Serpentaire". *Arcturus* est l'étoile la plus importante – l'*alpha* – de la constellation du *Bouvier*, de couleur orangée. *L'Épi*, alpha de la *Vierge*, est d'un blanc éclatant. *Altair*, alpha de l'*Aigle*, est blanche, alors qu'*Antarès*, alpha du *Scorpion* (constellation des nuits d'été) est l'étoile la plus rouge au ciel. *Deneb* est la tête de la croix du *Cygne*. (N.d.T.)

[41] Nom de l'étoile de première grandeur, alpha de la constellation australe Eridan. (N.d.T.)

[42] Le *howdah* ou *palanquin* est, on s'en souvient, un abri léger posé sur le dos des chameaux ou des éléphants. (N.d.T.)

[43] Dans l'Europe nordique des premiers âges et particulièrement en Scandinavie, le *thrall* était un serviteur esclave par état de naissance ou par suite de capture de guerre – *thrall* étant également un terme archaïque pour désigner une personne captive en attendant que sa rançon soit payée. (N.d.T.)

[44] Autrement dit : « La question vous engage. » Jack Vance utilise ce terme emprunté au droit romain dans son sens premier de « déclaration solennelle donnant naissance à l'obligation de l'emprunteur », le 2^e sens usité aujourd'hui étant « testament oral ». La réplique laconique de Visbhume doit se comprendre comme signifiant : « Je ne répondrai à cette question que si vous répondez à la mienne. » (N.d.T.)

[45] Tingitane : ancienne province de l'ouest de la Mauritanie, dont la capitale était Tingis, aujourd'hui Tanger. (N.d.T.).